STEFAN

# AHNHEM

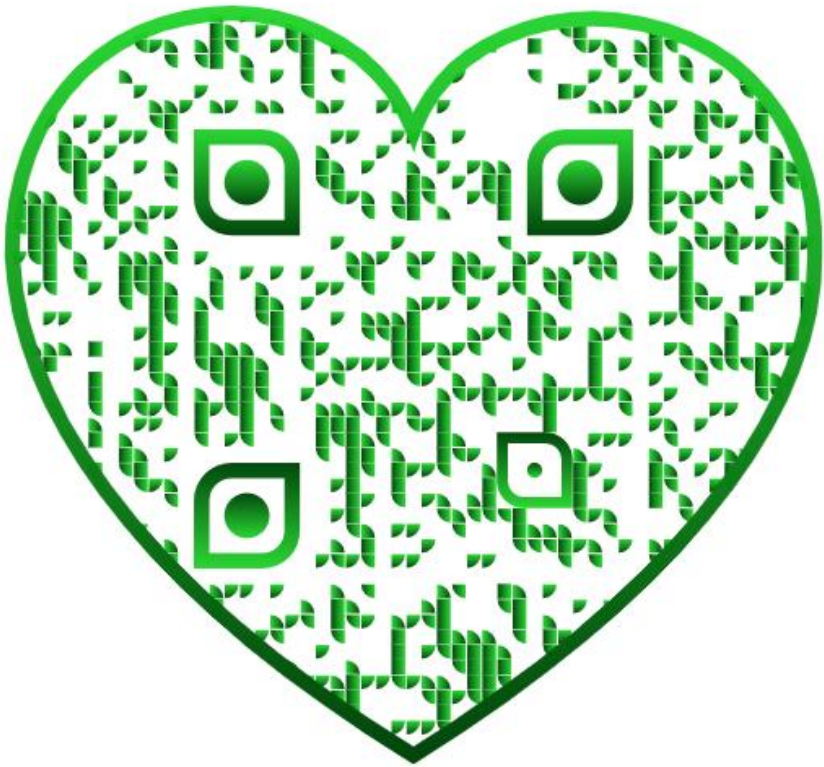
# 36 FAÇONS DE TUER

ROMAN

*« Un thriller implacable à l'épreuve des balles. L'intensité ne faiblit pas du début jusqu'à la fin. »*

Litteratursiden

ALBIN MICHEL



*« Un thriller implacable à l'épreuve des balles. L'intensité ne faiblit pas du début jusqu'à la fin. »*

Litteratursiden

ALBIN MICHEL

Stefan Ahnhem

# 36 FAÇONS DE TUER

ROMAN

*Traduit du suédois*
*par Caroline Berg*

Albin Michel

© Éditions Albin Michel, 2024
*pour la traduction française*

*Édition originale suédoise parue sous le titre :*
X SÄTT ATT DÖ
© Stefan Ahnhem, 2019

Publié avec l'accord de Salomonsson Agency

ISBN : 978-2-226-49231-9

*Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.*

« Dieu ne joue pas aux dés. »
Albert Einstein

# Ce qu'il s'est passé avant

Après le suicide présumé de son équipier Hugo Elvin, Fabian Risk découvre dans un tiroir de son bureau un dossier laissant supposer qu'Ingvar Molander, leur collaborateur et chef de la police technique et scientifique, aurait non seulement assassiné Elvin, mais qu'il serait également l'auteur de plusieurs des meurtres sur lesquels ils ont travaillé ces dernières années. Fabian enquête seul et en secret afin de vérifier les soupçons d'Elvin. Mais alors qu'il pense avoir mis la main sur une preuve irréfutable, Molander réalise que Fabian est sur sa piste.

Dans le même temps, la police criminelle de Helsingborg est confrontée à une série de crimes odieux, apparemment sans lien les uns avec les autres. Plusieurs enquêtes compliquées ont déjà mené à la condamnation de deux criminels. Mais Fabian ne parvient pas à se débarrasser du sentiment qu'ils sont passés à côté de quelque chose.

Matilda, la fille de Fabian, s'est remise de la blessure par balle dont elle avait été victime un mois et demi auparavant. Mais elle n'est plus tout à fait elle-même, et Fabian a du mal à reconnaître son enfant dans la jeune fille qui est rentrée de l'hôpital.

Sa relation avec Sonja, son épouse, est plus harmonieuse qu'elle n'a été depuis longtemps. Mais elle refuse de lui raconter ce qu'il s'est passé avec son amant, sinon qu'elle s'est soudain rendu compte qu'il n'était pas celui qu'il disait être.

Theodor, le fils de Fabian, a été témoin de plusieurs meurtres atroces commis par un groupe d'adolescents que fréquente sa petite amie. Les membres de la bande des Smileys, comme on les appelle, sont en prison au Danemark dans l'attente de leur procès. Profondément perturbé, Theodor tente de se suicider, mais Fabian arrive à temps pour l'en empêcher. Finalement, l'adolescent décide de

faire face à ses responsabilités et d'aller témoigner au procès.

Pendant ce temps, un assassin sans scrupule et sans mobile apparent lance les dés pour déterminer qui sera sa prochaine victime et de quelle façon celle-ci devra mourir.

# Troisième partie

# 24-27 juin 2012

*On dit qu'il n'y a pas de meurtre sans mobile. Qu'il s'agisse de se venger d'une injustice passée, ou de l'acte de quelqu'un que son enfance malheureuse pousse à reproduire ce qu'il a lui-même vécu. On croit que l'horreur et l'inexcusable ont toujours une explication. Peut-être parce que se convaincre qu'il y a forcément un rapport entre un crime et les raisons qui ont amené un individu à le commettre nous aide à mieux accepter la noirceur du monde et nous rassure.*
*Malheureusement, dans certains cas, il ne s'agit que d'une vue de l'esprit. Car le mal absolu n'a nul besoin de mobile.*

# 1

Les gonds n'avaient pas dû être graissés depuis vingt ans. La porte d'entrée bloquait un peu sur les derniers millimètres, mais il avait pu l'ouvrir sans l'aide d'un code, d'une clé ou d'un quelconque recours à la force.

Leo Hansi entra dans l'immeuble en briques rouges face à la gare de Klippan. Il avait été à deux doigts de renoncer à ce cambriolage qui devait être le dernier de sa carrière. Mais en se glissant dans le hall plongé dans l'obscurité, il se prit à espérer que cette ultime nuit ne serait pas totalement infructueuse. Depuis un long moment déjà, le lever du jour le trouvait frustré et mécontent et ce mois de juin qui s'achevait promettait de battre tous les records de médiocrité.

Il y avait au moins six heures qu'il était sur le terrain. Il avait écumé la moitié des villas entre Bjersgårdsvägen, Fredsgatan et Vallgatan, et tout ce qu'il en avait tiré c'était un landau à peu près en bon état et un vélo d'enfant rose bonbon. Ce qui prouvait à quel point il était tombé bas. Voler un enfant et de jeunes parents ? Là, il avait vraiment touché le fond.

Il n'obtiendrait pas plus de quarante-cinq euros pour l'ensemble, ce qui représentait un taux horaire de moins de sept euros. En déduisant l'essence, la pause café et les points de pénibilité pour travail de nuit, son entreprise travaillait à perte. Il commençait à se demander si, tout bien pesé, une formation pour adulte, un emprunt étudiant et un diplôme à l'université de Lund ne seraient pas préférables.

Le barbecue Weber avait été la goutte d'eau qui avait fait déborder le vase et l'avait convaincu de tout laisser tomber pour faire enfin quelque chose de sa vie : commencer un vrai métier, une activité qui ait du sens, au lieu de se glisser dans les jardins des gens, d'entrer par effraction dans leurs maisons et de voler des voitures déjà bonnes pour

la casse.

Le barbecue avait la taille d'une petite cuisine et il était évidemment alimenté au gaz, la pire énergie possible climatiquement parlant. Mais à en juger par le 4 × 4 garé dans l'allée, les propriétaires se souciaient comme d'une guigne de leur empreinte carbone. Ces salopards devaient poser sur ce gril des gros steaks dégageant des tonnes d'oxyde de carbone à la cuisson, de la viande bien saignante que leur organisme mettrait plusieurs semaines à digérer, et il était prêt à parier aussi qu'ils privilégiaient l'avion pour leurs voyages en famille.

En apercevant le barbecue rutilant posé sans cadenas sur la terrasse en bois exotique, il n'avait donc pas eu le moindre scrupule. Neuf, il devait coûter plus de deux mille cinq cents euros et il en aurait facilement tiré quelques centaines d'euros, peut-être quatre ou cinq cents.

Mais à peine avait-il posé un pied sur la terrasse que deux spots puissants s'étaient allumés. Tout à coup, il se serait cru en plein interrogatoire à Guantánamo. Mais le pire était encore à venir puisqu'une seconde plus tard, un foutu roquet s'était mis à aboyer comme un fou. Il avait bien sûr réveillé ses maîtres, qui lui avaient ouvert la porte pour le faire sortir.

Après les criminels climatiques, les chiens étaient ce que Leo Hansi détestait le plus au monde. Ils puaient comme des poubelles sur pattes et à la seconde où ils flairaient sa présence, ils faisaient un raffut tel qu'on aurait dit que leur prochaine gamelle en dépendait. Qu'ils soient gros ou petits, qu'il fasse jour ou nuit, qu'ils soient d'un côté de la route ou de l'autre, dès qu'ils détectaient sa présence, ils devenaient enragés.

Heureusement, Leo avait eu le temps de remonter dans son fourgon qui, pour une fois, avait démarré du premier coup.

À se demander comment il avait réussi à gagner sa vie aussi longtemps avec ce métier. Le pire, c'étaient les maisons. Avant, il lui suffisait de balancer un gros caillou dans la vitre et hop, il était à l'intérieur. Maintenant, le moindre pavillon de banlieue était équipé d'une alarme ultra-sensible ou protégé par un chien de garde.

Sans compter qu'il devenait de plus en plus courant de tomber sur des coffres-forts où les gens enfermaient les objets de valeur qu'avant Leo n'avait qu'à ramasser. Même les télés ne valaient plus la peine

qu'on les vole. Le temps de réussir à les décrocher du mur et de les charger dans le fourgon, le modèle était déjà obsolète.

Avec les appartements, c'était différent. Les gens s'y sentaient tellement en sécurité qu'ils n'éprouvaient même pas le besoin de faire installer une alarme. Certains étaient si naïfs qu'ils ne verrouillaient pas leur porte. Quelques rares fois, il lui était arrivé d'avoir juste à passer la main à l'intérieur pour fouiller les poches des manteaux et des vestes suspendus dans l'entrée et d'y prendre clés et portefeuilles.

Il trouvait en moyenne une porte ouverte sur quelques centaines. C'est donc sans surprise qu'il trouva les appartements du premier et du deuxième étage soigneusement verrouillés. Son rossignol, d'un modèle très rudimentaire, n'avait aucune chance de venir à bout des serrures de haute sécurité. Seuls deux appartements occupaient le troisième et dernier étage, ce qui réduisait encore ses perspectives déjà bien maigres.

Le premier était fermé à clé.

En s'approchant du deuxième, il se promit que c'était la dernière fois qu'il s'abaissait de la sorte. Sa décision était prise. *Cette cage d'escalier et cette porte seront les dernières, juré craché*, se dit-il en posant la main sur la poignée qu'il actionna sans effort. L'appartement d'Evert Jonsson était ouvert.

Après s'être remis de sa surprise, Leo fit un pas dans l'obscurité du vestibule puis attendit quelques secondes avant de refermer doucement la porte derrière lui et de tendre l'oreille pour détecter la présence éventuelle du dénommé Evert ou, pire, de son chien. Rien. L'appartement était désert et sentait le renfermé, comme s'il n'avait pas été aéré depuis des semaines. L'air était si épais qu'il collait à la peau. Son odeur doucereuse était écœurante.

Leo alluma sa lampe de poche et en dirigea le faisceau vers le portemanteau où deux vestes et un blouson pendaient sur des cintres. Mais hormis un sachet de réglisse Fisherman's Friend entamé, un bouton de chemise et quelques vieux tickets de caisse du supermarché Konsum, il ne trouva rien d'intéressant. Le contenu de la boîte à clés encastrée dans le mur se révéla tout aussi décevant. Elle ne renfermait ni clé de voiture ni clé de coffre-fort.

Il continua sa progression dans l'appartement en s'efforçant de chasser le mauvais pressentiment qui commençait à l'envahir. Mais tout comme l'air ambiant, il était tenace. Il y avait un truc qui ne

collait pas. Quelque chose qui lui donnait envie de rebrousser chemin, de rentrer chez lui et d'attaquer sa nouvelle vie toutes affaires cessantes. Mais quand même, un appartement dans lequel on entrait comme dans un moulin, impossible de passer à côté d'une telle aubaine !

La première porte sur sa gauche était fermée et Leo décida qu'elle le resterait. Il était à peu près certain qu'elle donnait sur la chambre à coucher et il n'avait aucune envie de tomber sur un éventuel dormeur. À la place, il poussa celle de droite qui était entrouverte et donnait sur la cuisine.

Elle non plus ne sentait pas bon, mais au moins son odeur était identifiable : nourriture avariée, poubelle et égout. Une plaque de la cuisinière était restée allumée et machinalement, il alla l'éteindre. Il avait toujours eu du mal à supporter qu'on gaspille l'électricité, surtout depuis qu'elle était devenue si coûteuse.

Derrière lui, sur une petite table ronde, se trouvaient un verre vide, une assiette, un couteau et une fourchette, une bouteille de Ketchup à moitié pleine, un flacon d'épices mélangées et une bouteille de lait.

Le lait était périmé depuis le 27 mai, c'est-à-dire depuis plus d'un mois. Ce qui expliquait pas mal de choses. Evert Jonsson devait être décédé et se trouvait peut-être encore dans l'appartement.

Il avait déjà eu, une fois dans sa vie, l'occasion de voir une personne morte, mais seulement pendant quelques secondes en passant à côté d'un accident de la route. L'épisode remontait à de nombreuses années mais était resté gravé dans sa mémoire, et il lui arrivait encore aujourd'hui d'en revoir certains détails dans ses cauchemars.

Leo espérait éviter ce genre de spectacle, mais se dit que même si cela devait arriver, ce serait une expérience très différente, vu que ce mort-là avait dû succomber à une attaque ou quelque chose de ce genre. D'un autre côté, il ignorait à quoi pouvait ressembler un cadavre au bout d'un mois, avec la chaleur qu'il faisait en ce moment.

Il retourna dans le couloir, s'approcha de la porte close et rassembla son courage avant d'entrer. Il s'agissait bien de la chambre à coucher. Les stores étaient baissés, mais pas entièrement, et la lumière de l'aube inondait la pièce, s'étalant comme une couverture à rayures sur la table de nuit encombrée de livres, le bureau et

l'ordinateur posé dessus.

Et sur le lit.

Qui était vide.

Leo Hansi était perplexe. L'appartement avait peut-être une deuxième chambre. Ou Evert Jonsson avait eu le temps de prévenir les secours et était encore en vie, dans un lit d'hôpital. Mais pourquoi personne n'avait-il pensé à fermer la porte d'entrée ?

L'ordinateur était un Dell et il ne valait pas grand-chose. Mais il était relativement récent et, en fonction du processeur et du nombre de gigabits, il en tirerait quand même quelques centaines d'euros.

En débranchant le clavier, il effleura la souris et l'écran s'anima, révélant toutes sortes de fichiers et de dossiers. L'ordinateur n'était protégé par aucun mot de passe, ce qui représentait un cadeau aussi extraordinaire qu'un appartement non verrouillé. Il s'installa tranquillement dans le fauteuil et entreprit d'ouvrir un par un les dossiers, nommés à l'aide de combinaisons de lettres incompréhensibles pour lui.

Sauf un qui était intitulé « Bitcoin core ».

Il avait entendu parler des bitcoins et savait qu'il s'agissait d'une monnaie virtuelle, inventée par un Japonais anonyme, dont chaque transaction générait une dépense énergétique révoltante. Il avait entendu dire que la consommation d'électricité du réseau bitcoin était équivalente à celle d'un pays de la taille de la Suisse, mais il ignorait complètement de quoi il retournait et de quelle façon on opérait.

Il ouvrit le programme, cliqua au hasard et tomba sur un tableau composé de deux colonnes. Au-dessus de la première il lut le mot « Wallet » – portefeuille –, et au-dessus de la deuxième, « Recent transactions » – transactions récentes. D'après ce qu'il pouvait voir, Evert Jonsson avait acheté deux mille quatre cents bitcoins au cours des six derniers mois.

Ce qui ne lui disait pas grand-chose. Cela pouvait aussi bien représenter quelques dizaines d'euros que des centaines. Mais avec un peu de chance, il n'aurait pas complètement perdu sa nuit.

Après avoir ouvert le moteur de recherche, il se rendit sur Internet pour trouver le cours du bitcoin. Plusieurs colonnes de chiffres qui changeaient constamment apparurent à l'écran et lui donnèrent l'impression de se trouver devant un mur mathématique infranchissable. Mais quand son pouls se fut un peu calmé, il réalisa

que son cœur avait compris ce que son cerveau mit quelques secondes à réaliser.

Un seul bitcoin valait sept dollars américains. « Sept dollars », répéta-t-il à voix haute tandis qu'il terminait un calcul mental : les bitcoins du vieux représentaient une valeur totale de plus de treize mille cinq cents euros. Ce qui faisait beaucoup d'argent. De l'argent comptant qu'il pouvait mettre directement dans sa poche. Sans avoir besoin de marchander avec des receleurs et surtout sans mauvaise conscience envers de jeunes parents ou une gamine qui venait peut-être tout juste d'apprendre à garder l'équilibre sur une bicyclette.

Il débrancha l'écran, l'emporta dans le vestibule et, alors qu'il retournait chercher le reste, il songea qu'il n'avait même pas jeté un coup d'œil dans le séjour qui devait se trouver au bout du couloir derrière la porte vitrée.

L'espace d'un instant, il envisagea de se contenter de l'ordinateur, mais se dit qu'Evert Jonsson possédait peut-être un vase ancien ou, si la chance avait réellement décidé de lui sourire, une toile de maître.

Les objets de valeur cessèrent d'occuper ses pensées à l'instant où il ouvrit la porte du salon. L'odeur pestilentielle lui bondit à la figure au point qu'il dut relever son T-shirt sur sa bouche pour pouvoir continuer à respirer.

Il n'eut pas besoin de faire plus de deux pas dans la pièce plongée dans la pénombre pour voir d'où venait cette puanteur, mais il ne réussit pas tout de suite à comprendre ce qu'il voyait. Il s'approcha lentement, dirigeant le faisceau de sa torche vers une construction cylindrique installée au milieu de la pièce. Elle devait mesurer environ cinquante centimètres de diamètre sur deux mètres de long. Elle était d'une couleur verdâtre tirant sur le brun et composée d'une sorte de bâche en plastique transparent tendue sur des arceaux. Comme une tente. Ou une serre. Le genre d'abris que l'humanité serait peut-être contrainte d'utiliser dans l'avenir si la planète Terre devenait invivable et qu'on était obligé d'aller s'installer sur Mars.

Il éclaira une extrémité du cylindre. En l'observant de plus près, il vit qu'il s'agissait en effet du genre de polycarbonate transparent qu'on utilise pour les serres et, en touchant prudemment la structure rigide, il reconnut une roue de bicyclette utilisée pour tendre le plastique. Il devait y avoir une roue semblable à l'autre extrémité. Un solide ruban adhésif argenté assurait l'étanchéité entre les morceaux

au milieu du tunnel.

L'objet était manifestement de fabrication artisanale. Mais à quoi pouvait-il bien servir ?

Il se pencha pour tenter de regarder à l'intérieur à la lumière de sa lampe de poche, mais tout ce qu'il parvint à distinguer, ce fut cette matière qui tapissait les parois de différentes nuances de vert et de brun. On aurait dit des algues.

Ce qui l'intriguait, c'était ce qui se trouvait derrière le rideau d'algues. Soudain, l'objet en question bougea.

# 2

*Tout ce que vous croyez savoir est faux…*

Il était couché par terre, cerné par une forêt impénétrable de jambes. Une vingtaine de personnes, jeunes et moins jeunes, le dévisageaient, appuyées à leurs Caddies de supermarché. Il se redressa sur un carrelage rutilant de propreté et se retourna vers la voix d'enfant qu'il venait d'entendre et qui était apparemment celle de sa fille. Accroupie à côté de lui, elle le regardait avec ce nouveau regard auquel il ne parvenait pas à s'habituer. Ce regard étrange qui lui donnait le sentiment que sa fille n'était plus elle-même.

« Qu'est-ce que tu viens de dire ? »

*Tout ce que vous croyez savoir est faux…*

La voix fluette sortait bien de sa bouche. Le mouvement des lèvres était synchronisé avec les mots qu'elle prononçait. Mais il ne reconnaissait pas la voix de Matilda, pas celle de sa Matilda en tout cas.

« Fabian ! Tu m'entends ? dit alors Sonja, en se penchant au-dessus de lui. Tu t'es évanoui.

– Mais non, qu'est-ce que tu racontes, répondit-il en haussant les épaules. Je ne me suis pas évanoui. »

Elle hocha la tête avec insistance et lui sourit.

« Allez, viens », dit-elle en lui tendant la main.

Elle l'aida à se relever et se tourna vers les curieux qui s'étaient arrêtés pour observer la scène.

« C'est terminé, il n'y a plus rien à voir. Vous pouvez continuer vos courses. »

La foule se dispersa et, du coin de l'œil, il remarqua un homme vêtu de noir qui se dirigeait vers le rayon charcuterie. Il reprit ses esprits et comprit qu'ils se trouvaient au supermarché Ica Maxi, à

Hyllinge.

Sonja prit son visage entre ses mains et l'obligea à la regarder.

« Theodor et toi vous disputiez tellement fort que tout le monde s'est arrêté pour assister à la scène. J'ai essayé de vous séparer, mais… »

Elle soupira. Son calme avait disparu.

« Je ne savais pas que notre fils était aussi fort. Tu es tombé, tu t'es cogné la tête et maintenant il est… Matilda et moi avons essayé de le retenir, mais nous n'y sommes pas parvenues. Tu comprends, Fabian ? Il faut qu'on le rattrape avant qu'il ne soit trop tard. »

Elle était au bord des larmes.

« Sonja, je t'en prie, ne pleure pas, dit-il en lui caressant la joue. On va le retrouver, je te le promets. »

*Tout ce que vous croyez savoir est faux…*

Il se tourna brusquement vers Matilda.

« C'est toi qui répètes sans cesse cette phrase ?

– Pourquoi poser cette question, alors que tu connais déjà la réponse ? »

Greta… Était-ce cette Greta qui essayait de lui dire quelque chose ? À lui qui ne croyait pas aux fantômes ? Ou plutôt aux esprits, comme Matilda s'obstinait à les appeler. Et cet homme en noir qui faisait la queue devant le rayon charcuterie. Pourquoi ne pouvait-il pas s'empêcher de le regarder ? Qu'est-ce qu'il y avait dans son visage qui le dérangeait autant ?

Tout à coup l'homme se jeta sur le comptoir et, en un seul mouvement, la main gauche posée sur la vitrine, se propulsa de l'autre côté, où il s'empara d'un couteau planté dans le billot pour le plonger dans la gorge du charcutier en qui Fabian reconnut Assar Skanås, le type au pantalon tiré trop haut à la taille et au blouson beige marqué du logo des Démocrates de Suède.

Skanås hurla de douleur. D'une main, il essayait d'endiguer le geyser de sang qui sortait de son cou et de l'autre il tentait de tenir son agresseur à distance. Mais la pression artérielle au niveau de sa carotide était si forte que le sang giclait à plusieurs mètres, éclaboussant tout autour de lui, tandis que le meurtrier continuait de lui assener des coups de couteau, impitoyablement.

Fabian n'avait jamais rien vu d'aussi effroyable et pourtant, la scène lui semblait étrangement familière. Comme l'écho de quelque

chose de plus terrible encore.

*Tout ce que vous croyez savoir est faux…*

Cette voix fragile de petite fille. Pourquoi ne voulait-elle pas le laisser en paix ? C'était pourtant Matilda qui avait posé la question et obtenu cette mystérieuse réponse lors de la séance de spiritisme. Était-ce à lui qu'elle s'adressait ? Était-ce pour que lui la comprenne qu'elle n'arrêtait pas de la répéter ?

« Non, je t'en prie, n'y va pas, dit Sonja en essayant de le retenir. Nous devons partir à la recherche de Theodor. Matilda, toi et moi. Sinon, nous ne le retrouverons jamais. »

Mais Fabian s'était déjà éloigné vers le comptoir de charcuterie éclaboussé de sang derrière lequel Assar Skanås s'était écroulé.

« Je t'en supplie, Fabian ! hurlait Sonja derrière lui. Notre fils s'est enfui ! Nous devons le rattraper avant qu'il ne soit trop tard ! »

C'était à lui d'arrêter le meurtrier, il n'avait plus aucun doute à ce sujet. Il ne pouvait compter sur personne d'autre. Ni sur sa supérieure hiérarchique ni sur son équipe. Il était seul.

Après avoir sauté à son tour par-dessus le comptoir, il glissa dans la mare de sang répandue sous le corps d'Assar Skanås, qui gisait sans vie, une fourchette à viande plantée au milieu du visage.

Il avait du sang partout. Sur ses mains, sur ses vêtements, sur sa figure. Il sentait même son goût de métal et sa consistance visqueuse dans sa bouche. De l'agresseur, en revanche, il ne restait plus que le battement de la porte va-et-vient donnant sur le local réservé au personnel.

*Tout ce que vous croyez savoir est faux…*

Se précipitant à sa suite, il se retrouva dans une buanderie collective où il vit le meurtrier, au fond de la pièce, penché sur une grosse machine à laver jaune, en train d'appuyer sur un bouton.

« Eh ! lui cria-t-il en plongeant la main à l'intérieur de sa veste pour saisir son arme. À plat ventre ! Les bras écartés ! »

Mais il n'avait pas d'arme. Il n'avait même pas de holster. Et l'homme était déjà en train de s'enfuir à travers une lourde porte métallique. Fabian courut pour le rattraper, mais la porte se referma devant lui et il eut beau frapper et tirer, il ne parvint pas à l'ouvrir.

Essoufflé, couvert de sang et trempé de sueur, il se retourna vers la rangée de lave-linge et s'approcha de la machine qui venait de commencer un programme et était en train de se remplir d'eau.

*Tout ce que vous croyez savoir est faux…*

Il se pencha pour regarder à travers le hublot, plongea son regard dans le tourbillon sombre et hypnotique.

Une main frappa la vitre à hauteur de ses yeux. Il y avait quelqu'un à l'intérieur. Quelqu'un qui tentait désespérément de sortir tandis que le tambour continuait de tourner. D'abord dans un sens, puis dans l'autre.

Il appuya sur tous les boutons pour tenter de stopper le programme et, n'y arrivant pas, se mit à marteler la machine à coups de poing. Mais le tambour continuait à tourner et l'eau à couler et la main à frapper la face interne du hublot avec un désespoir grandissant.

Il suivit l'épais câble de branchement jusqu'à une prise dans le mur doublée d'un disjoncteur. Mais il eut beau couper le courant, l'eau continuait de couler et le tambour de tourner.

Découragé, il tomba à genoux devant le hublot et se mit à sangloter en contemplant l'enfer sombre et tournoyant à l'intérieur, incapable d'y mettre fin.

*Tout ce que vous croyez savoir est faux…*

Il reconnut le visage de Theodor derrière la vitre, mais ne put rien faire de plus. Même pour sauver son propre fils. Il était là, sous ses yeux, en train de lutter pour sa vie pendant que la rotation du tambour lui maintenait constamment la tête sous l'eau.

Theodor criait. Il avait l'impression de crier lui aussi, de toutes ses forces. Mais aucun son ne sortait de leur bouche et il n'entendait que le clapotement de l'eau et le bruit du tambour tournant de plus en plus vite, jusqu'à ce que le visage hurlant de son fils devienne un objet flou et informe.

Fabian ouvrit les yeux. Le plafonnier qu'Otto Paldynski, le précédent propriétaire, avait laissé en partant était encore suspendu au plafond alors que ni Sonja ni lui ne l'aimaient particulièrement.

Ce n'était qu'un rêve, se répéta-t-il plusieurs fois. Un cauchemar. La réalité était à de nombreux points de vue plus belle qu'elle ne l'avait été depuis des années. Avec Sonja couchée, nue, à ses côtés, le meurtrier échangiste et voyeur Eric Jacobsén sous les verrous et les cartes d'embarquement qui faisaient tomber le principal alibi de son collègue Ingvar Molander, il avait tout lieu d'être content.

Même Theodor avait entendu raison et accepté de traverser le détroit avec lui pour aller dire la vérité à la police danoise et lui proposer de témoigner dans le procès en cours contre la bande des Smileys.

Pourtant son cœur battait dans sa poitrine tel un cheval au galop. Comme si il était sur le point de se déclencher l'une de ces crises de panique qui faisaient croire à son cerveau qu'il ne pouvait plus respirer et qu'il était en train de mourir.

Était-ce ce cauchemar qui l'avait tellement bouleversé qu'il n'arrivait pas à s'en remettre ? Car c'était bien un cauchemar, n'est-ce pas ? En tout cas, il était suffisamment bizarre et tordu pour qu'il se rende compte qu'il rêvait bien avant de se réveiller. Mais en réalité, ce n'était pas ça qui lui faisait peur. C'était sa signification qui était la cause de sa montée d'adrénaline.

Il se leva sans faire de bruit afin de ne pas réveiller Sonja, puis se précipita dans le couloir et alla ouvrir la porte de la chambre de Theodor. À son grand soulagement, il était là. Son fils bien aimé dormait du sommeil du juste et son souffle profond ne se modifia même pas lorsqu'il l'embrassa doucement sur le front et remonta son édredon qui avait un peu glissé. N'était-ce pas la preuve que Matilda, cette foutue Greta et son cauchemar s'étaient trompés ? Et que personne dans cette famille ne devait mourir ?

Mais peut-être ce rêve ne concernait-il pas Theodor, mais autre chose ?

Il tenta de se remémorer les détails du rêve qui avait hanté sa nuit et s'aperçut rapidement que tout était faux. Dans la réalité, la victime derrière le comptoir du rayon charcuterie était Lennart Andersson, pas Assar Skanås, le pédophile qui avait tué Moonif Ganem dans la buanderie collective. Lui, ils l'avaient arrêté. Et le garçon dans la machine n'était pas Theodor, mais Moonif.

Tout était faux. Tout.

Ce que répétait d'ailleurs en boucle la voix féminine qui sortait de la bouche de Matilda.

*Tout ce que vous croyez savoir est faux…*

Maintenant, il comprenait ce qu'elle avait voulu dire.

# 3

Il était six heures moins le quart quand Fabian entra en salle de réunion, au dernier étage du commissariat de Helsingborg. Dans quelques heures, toute l'équipe serait rassemblée pour entendre le compte rendu de Klippan sur ce qu'il avait tiré du visionnage exhaustif des bandes de surveillance de l'Ica Maxi de Hyllinge enregistrées la semaine ayant précédé le meurtre de Lennart Andersson. Il avait passé ces derniers jours à étudier attentivement les images et tous espéraient qu'il avait remarqué un détail susceptible de constituer une percée dans cette enquête qui piétinait, en l'absence du moindre suspect ou d'une piste sérieuse.

Fabian était arrivé de bonne heure afin d'être seul pour réfléchir sans être dérangé. Quelle qu'ait été jusqu'ici son opinion sur l'inconscient et la signification des rêves, il devait admettre que son cauchemar avait cristallisé en lui une idée qui le poursuivait depuis un moment déjà et qu'il avait tout fait pour ignorer. S'il était là ce matin, c'était pour étudier attentivement les éléments d'enquête affichés dans la salle de réunion.

Campé devant les tableaux blancs, il put constater qu'aucun de ceux-ci n'avait encore été retiré. Bien que deux affaires soient pour ainsi dire résolues, un écheveau de flèches de différentes couleurs reliait encore les photos des victimes, les scènes de crime, les coupables présumés, ainsi que les mobiles envisagés et autres notes et hypothèses, certaines biffées et d'autres entourées au feutre rouge.

En se concentrant, on pouvait isoler chaque cheminement de pensée et y trouver une certaine logique. Sinon, on n'y voyait rien d'autre qu'un vaste chaos. Avec le recul, c'était une parfaite illustration des conditions dans lesquelles ils avaient tous dû travailler ces dernières semaines.

Il faut dire qu'ils s'étaient retrouvés simultanément avec trois grosses affaires sur les bras. Trois meurtres très rapprochés dont aucun ne ressemblait à ce qu'ils avaient pu connaître par le passé. Trois univers totalement différents, avec chacun ses victimes et ses suspects, ses indices et ses pistes à suivre, ses scènes de crime à examiner, ses théories à étudier sous toutes les coutures, à rejeter et à reprendre.

Il ne comptait plus le nombre de personnes qu'ils avaient entendues ces derniers jours, ni combien de films de caméras de surveillance ils avaient visionnés. Beaucoup, en tout cas. Et même si certaines choses leur avaient probablement échappé, ils avaient mené ces enquêtes dans les règles de l'art et arrêté deux criminels qui allaient être jugés et punis.

Mais pour être honnête, ils avaient tâtonné dans le brouillard le plus complet lorsqu'il s'était agi de trouver une explication à tout ce qui s'était passé et, aussi douloureux qu'il fût de l'admettre, ils n'avaient pas beaucoup avancé sur ce point.

Comme le répétait la voix ténue de la fillette de son cauchemar, tout ce qu'ils savaient était probablement faux.

Il avait été prouvé qu'Eric Jacobsén, entrepreneur-installateur en haut débit, avait posé des caméras espionnes dans les appartements de plusieurs femmes, entre autres dans celui de Molly Wessman. Il ne faisait aucun doute non plus que son alter ego, Columbus, avait eu des rapports sexuels avec la victime et qu'il avait tatoué sa marque de fabrique sur son pubis. Tout cela, il l'avait avoué. Mais ils n'avaient ni mobile ni preuve qu'il ait empoisonné la jeune femme avec de la ricine.

Même problème pour Assar Skanås. Il était prouvé que l'homme était pédophile et qu'il aurait donné tous les doigts de sa main gauche pour consommer jusqu'au bout le viol de la jeune Ester Landgren, âgée de six ans. Mais sa pédophilie n'expliquait en rien qu'il ait fait entrer de force le petit Syrien Moonif Ganem dans une machine à laver pour le centrifuger à mort.

Idem pour Lennart Andersson. L'exposé de Klippan leur permettrait peut-être d'y voir plus clair, mais pour l'instant, rien n'expliquait pourquoi cet homme avait été poignardé à mort devant une foule de témoins dans un supermarché.

Les trois meurtres ayant eu lieu en l'espace de quelques jours, ils avaient cherché en vain un mobile, un dénominateur commun, un fil

rouge qui leur permettrait de les relier.

En désespoir de cause, ils s'étaient mis en quête de trois mobiles distincts. Ils avaient tout envisagé, de la haine raciale à la perversion sexuelle, et avaient tourné la question dans tous les sens pour essayer de faire coller les réponses avec les indices dont ils disposaient.

Le mobile, le mobile, toujours le mobile. Ç'avait été le maître mot de toutes leurs discussions. Car tout policier sait qu'à partir du moment où l'on connaît son mobile, le coupable n'est plus très loin.

Fabian tira une chaise devant le tableau blanc, s'assit et, au bout de quelques instants, une idée commença à prendre forme. Elle n'était pas simple à formuler parce qu'elle allait à l'encontre de tout ce en quoi lui et ses collègues croyaient et à contre-courant de tout ce que les années d'expérience leur avaient enseigné. Mais plus il se plongeait dans l'embrouillamini d'images et de commentaires qu'il avait devant les yeux, plus cette idée lui semblait plausible.

Soudain, le chaos avait disparu comme neige au soleil. Tout était devenu limpide. Il y avait l'unité de lieu et de temps, évidemment. Les crimes avaient invariablement été commis dans le nord-ouest de la Scanie, sur une période relativement limitée. Ça, c'était acquis. Mais il venait de mettre le doigt sur autre chose.

Il venait de remarquer les ressemblances dans les dissemblances.

Chacun de ces meurtres avait individuellement été si spectaculaire et si extraordinaire qu'on pouvait dire que leur dénominateur commun résidait dans leur particularité. Il avait un peu de mal à organiser sa pensée mais, au bout de quelques minutes, il lui sembla qu'il tenait enfin le fil rouge qu'ils cherchaient depuis le départ.

« Tiens, tiens, te voilà, toi ! »

Klippan entra à ce moment-là, la cafetière thermos dans une main et son ordinateur portable dans l'autre.

« Tu es tombé du lit ? Ce n'est pas souvent qu'on te voit ici à une heure aussi matinale. »

Il posa le thermos sur la table.

« Tu sais qu'il n'est que six heures vingt ?

– Ça doit être à cause du soleil », dit Fabian en haussant les épaules. Il ne pouvait parler à personne de sa découverte. C'était trop tôt.

« La lumière du jour m'a réveillé et je n'ai pas pu me rendormir. »

Klippan hocha la tête, mais son regard allant du tableau à la chaise

sur laquelle Fabian était assis montrait qu'il n'en croyait pas un mot.

« Et tes pas t'ont mené ici, comme par hasard. C'est intéressant.

– Je n'avais rien de mieux à faire. »

Il lui fallait encore du temps pour décanter tout cela et surtout, il allait devoir étayer son idée avec quelque chose de plus concret que les dialogues de sa fille avec un esprit qu'elle appelait Greta. Esprit qui l'avait ensuite visité dans ses rêves et l'avait aidé à y voir clair.

« Et toi ? Je ne savais pas que tu étais un lève-tôt !

– Alors tu ne me connais pas. Contrairement à ma femme, je me réveille de très bonne heure depuis toujours. Le week-end, quand Berit daigne sortir du lit, moi je suis quasiment prêt à aller me coucher. Ça doit être le secret d'un mariage qui dure. »

Klippan ponctua sa remarque d'un petit rire et ouvrit son ordinateur portable.

« Et surtout, je voulais arriver de bonne heure pour m'assurer que tout fonctionne bien avant la réunion de ce matin.

– Tu as bien fait. Il paraît que tu as visionné toutes les bandes de surveillance. »

Klippan acquiesça.

« En effet et, sans me vanter, j'ai trouvé pas mal de trucs intéressants. Mais je t'en dirai plus quand tout le monde sera là. Dis-moi plutôt ce que tu fabriques.

– Hein ?

– Fabian… Tu es là à six heures du matin en train de contempler des affaires dont deux sont pratiquement résolues…

– Peut-être. Mais pour la troisième, nous n'avons même pas de suspect. »

Klippan poussa un soupir résigné.

« OK, si tu ne veux rien me dire, je ne vais pas… »

Il fut interrompu par la sonnerie de son portable et, avant de répondre, il regarda l'écran, le front plissé.

« Oui allô, Klippan à l'appareil… Sverker Holm, oui, c'est moi-même. »

Ce ne furent pas les quelques mots prononcés ensuite par son collègue qui firent comprendre à Fabian qu'il était arrivé quelque chose de grave.

« Ah… OK… On arrive. »

Ce fut la couleur de son teint qui avait viré au blanc.

# 4

Ce n'était pas la première fois que Fabian respirait les effluves sucrés et gluants qui accompagnent la putréfaction. Il était souvent arrivé au cours de ses premières années dans la police qu'un bon citoyen de la ville de Stockholm appelle les secours, en plein été, parce qu'il ou elle avait senti une odeur de cadavre dans l'escalier de son immeuble. En l'occurrence, il fut plutôt surpris de constater à quel point l'odeur était discrète. D'autant plus que tout portait à croire qu'Evert Jonsson était mort depuis plus d'un mois.

Que de surcroît il s'agisse du mois le plus chaud de l'année ne rendait pas la chose moins surprenante. Normalement la puanteur d'un corps en décomposition aurait dû alerter les voisins au moins deux semaines plus tôt. Pourtant, il avait fallu attendre jusqu'à aujourd'hui pour que l'un d'eux se manifeste. Et en plus, ce n'était pas l'odeur qui l'avait amené à prévenir la police, mais un courrier de la compagnie d'électricité adressé à Evert Jonsson trouvé sur son propre paillasson le matin même.

Sur l'enveloppe, quelqu'un avait griffonné le message suivant : *Si j'étais vous, j'irais jeter un coup d'œil chez Jonsson dans l'appartement d'à côté. Ensuite je décrocherais mon téléphone et je me fendrais d'un petit appel au commissariat.*

C'est en entrant dans le séjour et en découvrant le tunnel en plastique de deux mètres de long posé par terre au milieu de la pièce qu'ils comprirent pourquoi l'odeur n'était pas plus prégnante.

Klippan resta figé à deux mètres de distance, apparemment incapable d'autre chose que de secouer la tête, incrédule. Fabian s'approcha donc seul du cocon vert sombre et s'accroupit pour essayer de distinguer quelque chose à l'intérieur. Mais, bien que le soleil soit maintenant assez haut pour éclairer l'étrange construction, il lui fut

impossible de voir quoi que ce soit.

Il se retourna vers son collègue, qui devait avoir lu dans ses pensées puisqu'il lui tendait déjà son couteau suisse, à l'aide duquel Fabian perça dans l'étrange serre une fente de dix centimètres.

Malgré la petitesse de l'ouverture, l'odeur pestilentielle qui s'en échappa lui fit faire un bond en arrière. Mais cela ne suffit pas. En quelques secondes, l'air dans la pièce fut saturé du remugle écœurant, et il se félicita de ne pas avoir eu le temps de prendre son petit déjeuner.

Klippan, qui portait déjà le sien, lui balança un masque de protection. Même si son nez le piquait et le grattait toujours, l'odeur devint un peu plus respirable.

Une quinzaine d'asticots blancs étaient sortis par l'orifice et tombés sur le sol, ils se dispersaient déjà, sans doute pour essayer de trouver du rab. Fabian se demanda comment ils avaient pu naître à l'intérieur de cet espace apparemment hermétique. Des bactéries, il y en avait évidemment partout, mais normalement, pour que des asticots apparaissent, il aurait fallu que des mouches vertes venant de l'extérieur aient pondu sur le cadavre. Or, pour l'instant, il n'avait ni vu ni entendu la moindre mouche, même si ce n'était sans doute qu'une question de secondes avant qu'elles apparaissent en masse.

En se penchant, il aperçut une paire de tibias et deux pieds d'une couleur allant du vert au rouge violacé. À certains endroits, le processus de décomposition était si avancé que la peau était déjà noire. Une matière verdâtre recouvrait la face interne des parois de la serre et, au sol, la condensation mêlée au jus de cadavre formait une flaque brune et visqueuse.

« Raconte, lança Klippan. Qu'est-ce que tu vois ?

– Rien de plus que ce que tu peux aisément imaginer. Il y a bien quelqu'un là-dedans, mais il serait prématuré d'affirmer qu'il s'agit d'Evert Jonsson. » Fabian agrandit la fente sur un mètre, ménageant une ouverture assez large pour offrir une vue dégagée sur l'intérieur du cocon.

Klippan s'approcha et examina à son tour le corps allongé sur le dos, les jambes, les bras et le cou attachés à une solide barre de métal qui traversait le cylindre comme une sorte de moyeu relié aux deux extrémités à ce qui semblait être des roues de vélo.

« Ce n'est pas possible, gémit-il, incrédule. Pas une nouvelle

affaire ! On commence à peine à voir le bout des deux premières et à pouvoir espérer consacrer un peu de temps à celle du supermarché ! »

Les zones du corps de la victime qui n'étaient pas totalement recouvertes d'asticots étaient d'un bleu presque noir et présentaient divers degrés de tuméfaction. Ses globes oculaires sortaient des orbites et sa langue était si énorme qu'elle ne tenait plus dans sa bouche. Son abdomen était si gonflé qu'il semblait sur le point d'éclater.

« Quitte à tuer quelqu'un, continua Klippan, pourquoi ne pas le faire de manière classique, comme au bon vieux temps ? Pourquoi aller chercher une mise en scène aussi glauque et compliquée ? Regarde ça ! »

Il montrait à Fabian un poignet de la victime dont le lien avait arraché la peau, mettant l'os à nu par endroits.

« Ce type s'est débattu pour essayer de se libérer. En vain. »

Il poussa un soupir.

« Je ne sais vraiment pas comment on va faire. Cette enquête m'a tout l'air d'être aussi compliquée que les précédentes. »

Fabian acquiesça, alors qu'en réalité il était convaincu que Klippan se trompait. Pour lui, il ne s'agissait pas d'une nouvelle enquête. Il pensait au contraire qu'elle était directement liée aux précédentes. Le fameux fil rouge devenait de plus en plus visible.

# 5

Irene Lilja sortit l'extracteur de jus du carton de déménagement et le posa sur le plan de travail à côté de l'évier. Ce n'était pas l'endroit idéal, au vu de la taille de l'objet, mais c'était le seul robot de cuisine qu'elle utilisait tous les jours, et c'était la seule surface plane à proximité d'une prise électrique.

Un détail qui en disait long sur la force de sa motivation à quitter Hampus et leur spacieuse maison de Perstorp. Elle ignorait complètement comment elle allait trouver la place d'installer toutes ses affaires dans le petit deux-pièces qu'elle venait de louer dans le sud de Helsingborg. Elle avait déjà vidé une quinzaine de cartons et il en restait au moins autant.

Mais d'une façon ou d'une autre, il faudrait qu'elle y parvienne et le reste, elle s'en débarrasserait ou l'entreposerait quelque part en attendant de trouver quelque chose de plus grand. L'essentiel étant que Hampus ne récupère pas une miette de ce qui était à elle. Même les affreuses maniques ornées de flamants roses que sa mère lui avait offertes pour Noël avaient déjà trouvé leur place dans un placard, au-dessus de la pile de torchons.

Heureusement, Klippan lui avait donné un coup de main. Elle ne s'en serait jamais sortie sans son aide. Tout avait pris beaucoup plus de temps que prévu, mais en bon ami, il ne s'était pas plaint une seule fois. Il avait dirigé les opérations avec calme et méthode et fait en sorte que toutes ses affaires rentrent dans le fourgon. Quant à la remorque, il l'avait apportée sans même qu'elle ait eu à le lui demander.

Quand ils eurent enfin terminé de tout monter dans l'appartement, elle l'avait invité Chez Sam, le restaurant d'en face, où ils avaient commandé chacun une grosse entrecôte sauce béarnaise et une pinte

de bière. Ensuite, elle était retournée dans l'appartement avec la ferme intention d'y mettre un peu d'ordre, mais au bout d'une demi-heure, elle s'était écroulée sur son lit, au milieu d'une montagne de vêtements.

Elle avait dormi toute la nuit et ne s'était réveillée qu'à huit heures ce matin, surprise que Hampus n'ait pas essayé de la joindre en rentrant du circuit de course automobile de Knutstorp. Elle qui pensait qu'il allait se jeter sur le téléphone en se rendant compte qu'elle était partie pour de bon !

Elle n'avait pas mis longtemps à s'apercevoir que c'était exactement ce qu'il avait fait. Son portable était simplement déchargé. Une fois rallumé, elle put constater qu'il l'avait appelée toute la nuit. Vingt-deux fois pour être exacte. Et il lui avait laissé vingt-deux messages dans lesquels il donnait libre cours à sa colère et la traitait de tous les noms.

Elle s'était empressée de bloquer son contact et s'était promis de changer de numéro à la première occasion. Hampus était sorti de sa vie et elle de la sienne. Sa consommation d'alcool avait cessé d'être son problème et elle n'aurait plus à supporter leurs incessantes disputes ni ses attaques verbales. Et surtout, elle n'aurait plus à lui trouver sans cesse des excuses. Ni à se faire du souci pour lui.

Finalement, la seule erreur qu'elle avait commise était d'avoir attendu aussi longtemps pour le quitter. Elle était partie depuis vingt-quatre heures et avait déjà l'impression que sa relation avec Hampus était de l'histoire ancienne. Idem pour ces nazis pure souche qui étaient entrés par effraction chez elle pour taguer des croix gammées sur ses murs.

Tout cela appartenait à une autre vie dont bientôt elle aurait oublié chaque détail. Comme si ce n'était pas elle mais quelqu'un d'autre qui avait réduit en cendres la grange qui leur servait de quartier général, et avait menacé de leur mettre sur le dos un tas de délits qu'ils n'avaient pas commis s'ils osaient même regarder dans sa direction à l'avenir.

Dans vingt-quatre heures, elle croirait elle-même à la version de la police de Perstorp, qui avait conclu avec lassitude à un règlement de comptes entre voyous.

Elle emporta son verre à dents dans la salle de bains et le posa sur une étagère de l'armoire à pharmacie. L'odeur de l'appartement était

différente. Pas désagréable, mais différente. C'était le propre des changements d'environnement. Il fallait s'habituer à de nouveaux bruits et à de nouvelles impressions olfactives.

Elle avait signé un bail de deux ans. Ce qui était très long si l'on considérait la taille de l'appartement et son emplacement. Elle n'avait jamais aimé Södercity. Mais pour l'instant, tout était préférable à Perstorp et elle se dit qu'elle finirait sûrement par apprécier son nouveau cadre de vie.

Elle ne savait presque rien de ses voisins, mais ils devaient être comme tous les voisins du monde. L'appartement en face du sien était occupé par une vieille dame. Elle l'avait croisée hier pendant le déménagement. Elle lui avait paru sympathique, mais quand Klippan avait voulu échanger quelques mots avec elle, ils s'étaient rendu compte qu'elle était complètement sourde sans son sonotone.

Dans l'appartement voisin habitait un dénommé P. Milwokh. Elle n'avait aucune idée de qui il s'agissait, mais étrangement, le nom ne lui était pas inconnu. Elle s'était déjà fait la réflexion la première fois qu'elle était venue, c'est-à-dire le jour où le directeur de la police technique et scientifique, Molander, avait borné le mobile d'Assar Skanås à proximité.

La veille, Klippan avait lui aussi remarqué ce nom, sans être capable de dire ce qu'il lui rappelait. Pour en avoir le cœur net, elle décida d'aller sonner à sa porte.

Personne ne vint ouvrir et elle essaya de jeter un coup d'œil par la fente de la boîte aux lettres. Malheureusement, une tenture de porte empêchait de voir quoi que ce soit. Elle resta près de cinq minutes le doigt appuyé sur le bouton de la sonnette, avant de renoncer et de retourner ouvrir ses cartons. Après tout, c'était pour ça qu'elle avait posé sa journée.

Soudain, un bruit l'interpella. Une chasse d'eau. Elle n'eut aucun doute sur la nature très reconnaissable du ruissellement, mais il lui fallut un peu plus de temps pour en déterminer la provenance. L'eau ne s'écoulait pas dans les canalisations situées dans l'angle des W-C de son propre appartement, ce n'était donc pas celui du dessus. Elle se souvint avoir entendu Molander expliquer que les ondes sonores se propageaient mieux de haut en bas dans un immeuble que l'inverse, ce qui excluait donc aussi l'appartement du dessous.

Il ne restait donc que le logement d'à côté.

Celui sur la porte duquel figurait le nom de « P. Milwokh ».

Elle entra dans la douche et colla l'oreille contre la faïence blanche du mur mitoyen, mais n'entendit que son propre pouls.

Elle ressortit et actionna une tirette en bas du mur qui permettait d'ouvrir la trappe métallique peinte en blanc de la ventilation basse de la salle de bains. Aussitôt, ses doutes se confirmèrent. Non seulement elle entendait de l'eau couler dans un lavabo et le léger crissement d'un robinet qu'on refermait, mais aussi les dernières gouttes tombant sur la porcelaine avant que le silence revienne.

# 6

Malgré sa taille imposante, le Hallberg-Rassy sortit sans difficulté du port de Råå. Après avoir laissé la jetée derrière lui, son capitaine plaça le bateau face au vent et hissa la grand-voile.

Fabian l'observait depuis la digue nord, à une trentaine de mètres de distance, la main en visière pour se protéger du soleil déjà haut dans le ciel. Il observa avec intérêt le changement d'angle de la bôme et la voile qui prenait élégamment le relais du moteur inboard.

Il venait de se garer quand il avait aperçu le magnifique voilier qu'il n'arrivait maintenant plus à quitter des yeux. Il avait rencontré les propriétaires la veille, alors qu'il cherchait le Pettersson d'Hugo Elvin. Le couple comptait faire étape au port de Humlebæk, au Danemark, aussitôt que les conditions météorologiques le permettraient, et ils avaient ensuite prévu une navigation de nuit jusqu'à Göteborg.

Fabian avait vu cette rencontre comme un signe et, en son for intérieur, il s'était promis que lorsque toute cette histoire se serait tassée, il réaliserait le rêve de ses enfants en achetant un voilier.

Il ramassa à ses pieds le carton dans lequel il avait rassemblé le contenu du tiroir du bureau d'Elvin et s'éloigna vers l'endroit où il avait découvert, posé sur ber, le vieux bateau en bois appartenant à son défunt collaborateur. Apparemment, Hillevi Stubbs n'était pas encore là, ce qui ne manqua pas de le surprendre.

Cette femme n'était jamais en retard. Au contraire, elle se débrouillait toujours pour arriver avant tout le monde et il ne comptait plus le nombre de fois où, du temps où ils travaillaient ensemble à Stockholm, elle avait levé les yeux au ciel à son arrivée juste parce que l'aiguille des secondes avait légèrement dépassé l'heure du rendez-vous.

Il ne pouvait pas lui en vouloir. Il y avait une heure de trajet en voiture depuis le commissariat de Malmö et, en outre, elle lui avait bien fait comprendre qu'elle n'avait ni le temps ni l'envie de lui donner un coup de main. Elle n'avait accepté que parce que c'était lui.

Travailler avec Stubbs n'avait jamais été facile, mais il fallait faire avec. Elle était efficace et c'était sans conteste la plus grande experte scientifique et technologique de Suède. Il avait déjà bien avancé dans son enquête concernant Ingvar Molander, qui travaillait toujours avec eux, mais il était arrivé à un point où il ne pouvait plus continuer seul.

Il avait désormais besoin de quelqu'un avec qui réfléchir à voix haute, et surtout d'une personne du métier, extérieure à son équipe. Ne serait-ce que pour l'aider à se convaincre qu'il disposait d'assez de preuves accablantes pour jouer cartes sur table. Et enfin, il lui paraissait désormais urgent de mettre quelqu'un au courant de son enquête, au cas où il lui arriverait quelque chose.

Non qu'il ait peur, mais il ne pouvait pas non plus ignorer que Molander avait éliminé Elvin quand il s'était rendu compte que ce dernier était sur le point de le dénoncer.

Le carton calé sous le bras, Fabian grimpa à l'échelle appuyée au tableau arrière du bateau et découvrit Hillevi Stubbs dans le cockpit, en train de profiter du soleil matinal, son corps aussi petit que volumineux étalé sur une banquette.

« Ah, mais tu es là ! s'exclama-t-il.

– Où voulais-tu que je sois ? Tu ne pensais pas que j'étais en retard, tout de même ? rétorqua-t-elle sans ouvrir les yeux.

– Non, pourquoi serais-tu en retard, en effet ?

– Excellente question, presque aussi bonne que : qu'est-ce que je fous ici ? »

Elle ouvrit les yeux et se remit en position assise.

« J'ai bien compris que nous étions sur le bateau d'Elvin, enchaîna-t-elle sans lui laisser le temps de répondre. Et j'ai compris aussi que tu attends de moi que je l'examine, comme j'ai fait pour son appartement. Ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi !

– Je crois qu'il vaut mieux que tu voies ça de tes propres yeux. »

Fabian sortit l'une des deux clés marquées de bleu provenant du tiroir du bureau d'Elvin et se fraya un chemin jusqu'à la porte de la cabine.

« Au risque de te décevoir, je ne suis pas venue pour regarder quoi

que ce soit. Si j'ai pris sur mes RTT et fait la route jusqu'ici, c'est uniquement pour te convaincre de lâcher l'affaire. Crois-moi, rien dans cet appartement ne laissait à penser que la mort d'Elvin soit autre chose qu'un suicide. Rien en dehors de tes théories farfelues, en tout cas.

– Je ne suis pas d'accord avec toi. »

Fabian tourna délicatement la clé dans la serrure.

« Mais nous y reviendrons.

– Qu'est-ce que tu ne comprends pas dans ce que je viens de te dire ? Il n'y a rien à aller chercher. À Malmö, je croule sous les fusillades et, si je suis bien informée, de votre côté, vous avez une nouvelle affaire de meurtre dans la commune de Klippan. Et toi tu perds ton temps à pleurer un collègue que ça ne fera pas revenir, et le mien en me faisant venir ici. »

Elle haussa les épaules, incrédule.

« Enfin, tu dois bien te rendre compte toi-même…

– J'ai parfaitement conscience de tout ça », répondit Fabian. Il retira le premier, puis le deuxième morceau de contreplaqué fermant le rouf et les posa sur le banc du cockpit avant de la précéder à l'intérieur. « C'est pour ça qu'il faut qu'on s'y mette rapidement. J'ai une réunion d'ouverture d'enquête dans une heure et demie. »

Stubbs lâcha un soupir aussi long qu'excédé et descendit les marches à son tour.

« En bossant avec toi à Stockholm, j'avais déjà compris que tu étais chiant, mais franchement, là, tu es pire qu'un ado… »

Elle s'interrompit en découvrant l'étroite cabine encombrée de dossiers, de photos et de blocs-notes, de boîtes étiquetées et de pochettes d'indices, de matériel électronique et de câbles de toutes les couleurs, d'un ordinateur et d'une collection de disques durs externes, d'un microscope et de toutes sortes d'autres objets n'ayant rien à voir avec le nautisme. Il y en avait tant qu'il était pratiquement impossible de se déplacer sans faire tomber quelque chose.

Fabian actionna un disjoncteur général, et un chapelet de petites ampoules éclaira un tableau blanc couvert de photographies et de notes et plusieurs piles de documents posées à côté de l'ordinateur.

Stubbs était interdite. C'était exactement la réaction qu'espérait Fabian et, pendant plusieurs minutes, il la laissa s'imprégner de l'atmosphère des lieux jusqu'à ce qu'enfin elle se tourne vers lui et

dise :

« OK, je t'écoute. » Elle déplaça un tas de livres posés sur l'une des banquettes et s'assit.

Fabian fit un peu de place sur la table et étala devant elle une série de clichés en noir et blanc sur lesquels une femme vêtue d'une robe à fleurs marchait vers une Saab et s'installait à la place du passager.

« Molander a eu une liaison adultère avec la femme que tu vois sur ces photos. Leur aventure s'est terminée à l'été 2007. Elle s'appelait Inga Dahlberg et c'était sa voisine. Le beau-père de Molander, Einar Stenson, avait commencé à soupçonner cette relation un an plus tôt et il les avait photographiés à leur insu, comme tu peux le voir ici. »

Stubbs étudia les clichés pendant que Fabian sortait le compte rendu d'un examen de scène de crime.

« Le 21 avril 2007, Stenson a été retrouvé mort dans la cuisine de sa maison de campagne, du côté de Ringsjöstrand. D'après le dossier, la police d'Eslöv a conclu à un accident domestique. Stenson aurait glissé sur le parquet récemment ciré et serait tombé sur le lave-vaisselle ouvert et un couteau saillant. Si l'on en croit les notes d'Elvin, il ne s'agissait pas d'un accident et, après avoir moi-même examiné les faits, j'ai tendance à être de son avis. Quatre mois plus tard, Inga Dahlberg était assassinée dans ce qu'on a appelé le meurtre de Ven.

– C'était cette femme vissée sur une palette qui avait flotté du port de Råå jusqu'à l'île de Ven ? »

Fabian acquiesça.

« Si ma mémoire est bonne, on avait trouvé et condamné le coupable, non ?

– Pas tout à fait. Tu parles du violeur en série Bennie Willumsen, un Danois qui sévissait à la même période sur la rive suédoise du détroit. Apparemment, la cruauté avec laquelle le meurtre avait été commis faisait suffisamment penser à son modus operandi pour que, lors de sa mise en examen, on lui ait également mis ce crime-là sur le dos. Mais il avait un alibi et a été innocenté par la suite.

– OK. Alors, Molander tue son beau-père pour éviter que sa liaison avec sa maîtresse soit dévoilée, jusque-là, je te suis. Mais pourquoi est-ce qu'il tue sa maîtresse ? »

Fabian haussa les épaules. « Peut-être qu'elle en avait marre de le voir en secret et qu'elle l'avait menacé de tout raconter s'il ne quittait

pas Gertrud.

– Gertrud étant Mme Molander ?

– Exactement. Bon, après ça, on aurait été en droit de penser qu'il avait eu son compte et qu'il se serait calmé. Le problème était réglé, si l'on peut dire. Pourtant, trois ans plus tard, à l'été 2010, il frappe à nouveau. Je venais d'arriver et on travaillait sur une affaire dont les victimes étaient des gens que j'avais connus à l'école primaire.

– Oui, je m'en souviens. Ça a dû être terrible pour toi. »

Fabian hocha la tête et se tut un instant avant de poursuivre.

« Mais en l'occurrence, la tentative de meurtre contre Ingela Ploghed, une fille qui était également dans ma classe quand nous étions enfants, ne ressemblait pas aux autres.

– Dans quel sens ?

– Rien de flagrant, mais suffisant tout de même pour que cela m'interpelle. Elle avait été enlevée et le type lui avait retiré l'utérus. Jusque-là, le mode opératoire restait comparable. Mais contrairement aux autres victimes, Ingela Ploghed avait été violée avant que son agresseur procède à l'intervention chirurgicale.

– Et tes collègues ? Qu'est-ce qu'ils en pensaient.

– Aucun ne s'est rangé à mon avis, surtout pas Molander, pour des raisons évidentes. Et après qu'on a identifié le meurtrier présumé et qu'il a été mis sous les verrous, toute l'histoire est tombée aux oubliettes. Enfin, c'est ce que je croyais. En réalité, Hugo Elvin avait déjà Ingvar dans le collimateur à cette époque et il avait mené sa propre enquête, comme nous pouvons le constater ici. Une enquête qu'il a payée de sa vie.

– Et tout ça, tu en as des preuves irréfutables.

– J'espère les trouver ici. » Fabian lui lança un regard en coin. « Et je t'avoue que je compte sur toi pour m'y aider. »

Stubbs jeta un regard autour d'elle. « C'est sûr qu'on ne sera pas trop de deux, ce qui ne signifie pas qu'on parviendra à dénicher dans cette caverne d'Ali Baba de quoi convaincre un tribunal. Si c'était le cas, Elvin s'en serait servi lui-même.

– Il n'en a peut-être pas eu le temps.

– Et puis, qui te dit que Molander n'a pas un alibi ? Tout comme ce Willumsen dont tu m'as parlé. Si c'est le cas, c'est tout l'édifice qui s'écroule.

– Il a effectivement un alibi pour le meurtre d'Inga Dahlberg. Ce

jour-là, il était à Berlin avec Gertrud en train de fêter leur anniversaire de mariage. Mais regarde ça. »

Fabian prit la chemise sur laquelle était écrit « Berlin » et en feuilleta le contenu jusqu'à ce qu'il trouve la copie des deux cartes d'embarquement. « Ces cartes prouvent qu'il a fait un aller-retour depuis Berlin ce jour-là, et que, en théorie, il aurait eu le temps de commettre le meurtre.

– Bon, c'est déjà ça. La question est de savoir si ce sera suffisant. Si on veut se faire l'avocat du diable, ce n'est peut-être pas Molander qui a pris ces billets d'avion, mais quelqu'un qui voulait lui faire porter le chapeau et, en admettant que ce soit bien lui qui ait pris ces cartes d'embarquement, cela ne veut pas nécessairement dire qu'il est monté dans l'avion. Même s'il a réellement fait le voyage, il a pu le faire dans un tout autre but que celui d'assassiner Inga Dahlberg.

– Je te l'accorde. Ma théorie n'est pas inattaquable. Mais avec ton aide, je suis sûr que je trouverai assez d'éléments pour le faire mettre en prison jusqu'à la fin de ses jours. Tiens, ça par exemple. » Fabian lui tendit une figurine transparente de quelques centimètres de haut représentant une chouette. « Cette chouette est identique aux figurines en cristal que collectionne Gertrud. Mais elle est en plastique, et en dessous, Elvin a creusé une cavité dans laquelle peuvent tenir un micro et une petite pile.

– Je ne le croyais pas aussi bricoleur.

– Moi non plus, mais je pense qu'il a volé l'idée à Molander lui-même, parce qu'il s'avère qu'Ingvar utilise le même logiciel audio. » Fabian alla allumer un ordinateur, fit défiler une longue liste de fichiers audio et sélectionna le dernier. « Ce que je vais te faire écouter maintenant a été enregistré hier soir à vingt-trois heures quarante-neuf, alors que justement, je me trouvais ici. »

Il cliqua sur le triangle de démarrage et une timeline commença à s'égrener à l'écran.

« *Reste ici,* dit la voix de Molander. *Gertrud ! Je t'ai demandé de rester ici !*

*– Tu me fais peur, Ingvar.*

*– Je veux savoir de quoi vous avez parlé !*

*– Tu vas commencer par te calmer.*

*– Je suis parfaitement calme ! Je veux juste que tu me dises…*

*– Non, tu n'es pas calme ! Et je suis fatiguée. On en parlera plus tard.*

*Et je te prierais de me laisser tranquille.*

*– Je te laisserai aussi tranquille que tu le souhaites quand tu m'auras raconté ce que Fabian Risk est venu faire ici !* »

On entendait Gertrud pousser un soupir.

« *Puisque tu tiens absolument à le savoir, il est venu parce que je l'y ai invité. Et si je lui ai demandé de venir, c'était pour que nous essayions de trouver ensemble quelle surprise nous allions pouvoir te faire pour ton anniversaire. N'aie pas l'air si étonné, tu sais très bien que cette année, c'est un chiffre rond. Tu vas avoir soixante ans, je te signale. Comme tu sais, j'aime bien préparer les choses à l'avance et je suis déjà en train d'organiser une grosse fiesta avec tes amis et tes collègues. Mais tu viens de gâcher la surprise et comme je suis contrariée, si tu permets, j'aimerais aller me coucher. Bonne nuit, Ingvar.* »

Molander frappa dans ses mains. Une fois. Puis une deuxième et une dernière fois. Un applaudissement tout en longueur qui disait son scepticisme.

« *Waouh ! Quelle performance ! Quelle justesse dans le jeu ! J'ai failli y croire.*

*– Je ne comprends pas, qu'est-ce que tu veux dire ?*

*– Tu crois que je ne suis pas capable de voir quand tu me mens ? Je veux la vérité, et tu n'iras nulle part avant de m'avoir tout dit !*

*– Quelle vérité, Ingvar ? Celle qui concerne notre anniversaire de mariage à Berlin ? C'est cette vérité-là que tu veux entendre ?*

*– Notre anniversaire de mariage n'a rien à faire là-dedans.*

*– Ah bon ? Tu en es sûr ?*

*– J'ignore de quoi tu parles, Gertrud, et si tu crois que tu vas t'en sortir en changeant de sujet, tu te trompes.*

*– Je ne sais pas ce que tu as dans la tête, Ingvar,* disait Gertrud d'une voix qui semblait sur le point de se briser. *Mais en tout cas, s'il y a un menteur dans cette pièce, ce n'est pas moi.* » On l'entendait sangloter. « *Mon Dieu, et je suis mariée avec toi…*

*– Reste ici,* disait Molander un peu plus loin du micro. *Gertrud ! Je t'ai dit de rester là. Tu ne me tournes pas le dos alors que je suis en train de te parler !* »

Une porte se fermait. Et ensuite plus rien.

Fabian releva la tête de l'ordinateur et attendit la réaction de Stubbs.

« Tu t'es assuré qu'elle allait bien ?

– Je l'ai appelée plusieurs fois dans la matinée. Elle m'a finalement répondu par un SMS très bref dans lequel elle me demandait de la laisser tranquille et de m'adresser à Ingvar si j'avais d'autres questions.

– Elle a peur, ce qui n'a rien d'étonnant. Le plus simple pour elle est de faire l'autruche, de faire comme si de rien n'était. »

Fabian hocha longuement la tête.

« Autre chose, reprit Hillevi Stubbs en regardant Fabian, le front plissé. C'est vrai que je me suis un peu assoupie, tout à l'heure dans le cockpit, et il est possible que j'aie rêvé, mais il me semble avoir entendu une voiture s'arrêter quelques minutes avant que tu arrives. Ce n'était pas la tienne, par hasard ?

– Si, c'est possible.

– Tu veux dire que tu es venu jusqu'ici en voiture ?

– Oui, et alors ? »

Stubbs ferma les yeux et secoua la tête. Trois secondes plus tard, elle était dehors et, avant que Fabian ait eu le temps de remonter dans le cockpit, elle était déjà descendue du bateau et courait vers sa voiture, garée à une quinzaine de mètres de là.

Il allait l'appeler pour lui demander ce qu'elle fabriquait mais au même moment, il comprit et s'empressa d'aller la rejoindre. Il venait de réaliser la bourde qu'il avait commise et l'adrénaline se mit à courir dans ses veines.

Depuis combien de temps ?

La question résonnait dans sa tête tandis qu'il approchait de la voiture où il trouva Hillevi couchée, la tête sous le pare-chocs arrière. Ces derniers jours, l'inquiétude avait monté en puissance comme une menace d'orage. Et malgré tout, il ne s'était pas assez méfié.

Enfin, Stubbs eut terminé et elle se releva.

« C'est ce que je craignais », dit-elle sèchement. Chaque mot comme une gifle au visage.

Elle colla sous le nez de Fabian un petit galet en matière plastique. « Mais où avais-tu la tête ? Franchement, je ne te comprends pas. »

Il regarda le GPS à piles qu'elle tenait dans sa main et la phrase qui tournait en boucle dans sa tête depuis que Hillevi était descendue du bateau se fit assourdissante.

Depuis combien de temps ?

Depuis combien de temps ce mouchard était-il là ?

Depuis combien de temps est-ce que Molander savait ?

# 7

Il contempla la photo du caniche blanc bien toiletté assis sur ses pattes arrière, la tête légèrement inclinée, regardant l'objectif avec ses yeux noirs. Comme il le préconisait sur son site, sa maîtresse – c'était presque toujours une femme – l'avait photographié devant un fond monochrome.

Il n'avait rien contre les chiens en général, mais il détestait les caniches. Pour lui, ils ne servaient à rien d'autre qu'à être mignons, et encore, ils n'y parvenaient pas toujours. Et bien entendu, c'était la race la plus largement représentée parmi les photos qu'on lui envoyait. Des clichés dans lesquels il découpait l'animal pour le coller sur l'un des fonds que ses clients choisissaient sur son site.

Il prenait trois cent soixante euros pour sa peine. Et pour faire monter le tirage dans un cadre à dorures, il demandait entre cent trente et cent quarante euros supplémentaires, en fonction du format souhaité. Dans l'ensemble, il n'avait pas de quoi se plaindre et avait tout lieu de se féliciter de sa petite entreprise.

Depuis la première fois où il avait lancé le dé, il y avait exactement cinq semaines et un jour, sa vie s'était transformée en un grand huit de sensations fortes, ce qui était précisément le but recherché. Il avait rempli consciencieusement chacune des missions que lui avait imposées le dé et, bien que certaines d'entre elles lui aient paru irréalisables de prime abord, il les avait toutes menées à bien.

Souvent, il avait estimé que le dé se trompait, ou qu'il exigeait de lui trop de choses en même temps, qu'il lui compliquait inutilement la tâche ou qu'il était cruel et injuste. Mais force lui était d'admettre qu'il avait toujours eu raison. Sans tous ces X et les missions subsidiaires qu'ils lui imposaient, la police serait sûrement plus avancée dans son

enquête et il aurait peut-être déjà été arrêté.

Il n'avait essuyé qu'un seul échec, avec Ester Landgren, la petite fille qui était supposée mourir noyée et qui était encore en vie. Tout ça à cause du dé qui avait décidé qu'un tiers devait accomplir le boulot. S'il s'en était occupé lui-même, les parents de la gamine seraient en train d'organiser ses obsèques.

Il avait pourtant déniché le meilleur exécuteur possible en la personne du pédophile Assar Skanås, déjà recherché pour un autre meurtre. Le hasard avait joué en sa faveur et il avait eu la chance inouïe de le retrouver et de l'embarquer avant la police. Jusque-là tout avait marché comme sur des roulettes.

C'était après que le mécanisme s'était enrayé. Il y avait eu cette policière, Irene Lilja, qui avait commencé par le convoquer à l'hôtel de police pour l'interroger et qui était ensuite venue sonner chez lui alors que Skanås était ligoté dans son lit en train d'écouter les voix dans sa tête.

Il n'avait pas compris comment ils l'avaient retrouvé, mais en se remémorant tous ses faits et gestes et ce qu'il avait dit lors de son interrogatoire, il avait décidé que la seule explication possible était qu'ils avaient tracé le portable de Skanås.

En faisant descendre Assar Skanås de sa voiture devant chez lui, il n'avait pas pensé au téléphone parce qu'il savait que sa batterie était presque vide. Mais apparemment, il n'en avait pas fallu plus à la police pour repérer sa dernière position.

Avant d'envoyer Skanås effectuer sa mission, il avait rechargé la batterie de son téléphone et veillé à ce qu'il soit allumé pour permettre à la police de le localiser, de trouver son propriétaire et de l'arrêter une fois qu'il en aurait fini avec la fille. Pas en pleine action. Mais comment aurait-il pu deviner que ce taré avait besoin de plus de deux heures pour se mettre en condition ?

Il savait qu'il ne pouvait s'en prendre qu'à lui-même, mais cet échec était comme un caillou dans sa chaussure et depuis quelques jours il était obsédé par l'envie de corriger le tir. Il n'était écrit nulle part qu'il n'avait pas le droit d'intervenir pour arranger les choses quand elles ne se déroulaient pas comme prévu. Sans compter qu'il ne s'agissait même pas de la mission, mais d'une mission subsidiaire dictée par le manuel X.

Peut-être devrait-il demander au dé ce qu'il en pensait ? Après

tout, c'était son rôle de prendre les décisions et il n'était pas impossible qu'il lui ordonne de régler le problème avant de l'autoriser à continuer la partie.

Il s'efforça de penser à autre chose et se concentra à la place sur le caniche que la bonne femme voulait voir assis devant le château de Versailles. Mais aussitôt qu'il eut terminé et expédié le travail, il recommença à penser à la mission avortée. Il n'y avait qu'un seul moyen pour que cela cesse et il alla chercher sa collection de dés de précision à six faces, en aluminium anodisé.

Il en choisit un premier, auquel il demanda s'il devait continuer le jeu. Un 1, un 2 ou un 3 voudraient dire oui, un 4, un 5 et un 6, non. Après avoir secoué le dé un long moment il le lança sur le feutre vert bien tendu.

Un 2.

Le dé était d'accord pour qu'il poursuive. Il le ramassa, le secoua, en fermant les yeux, cette fois, puis le libéra. Il ne lui restait plus qu'à ouvrir les yeux pour vérifier s'il avait dit oui ou non. Pour lui, c'était simple. Pour Ester Landgren, c'était une enfance et une vie entière qui étaient en jeu.

Il allait rouvrir les yeux quand un bruit agaçant vint lui vriller les oreilles. On sonnait à sa porte. Personne ne venait jamais le voir et même s'il aurait aisément pu ignorer le dérangement et continuer ce qu'il avait commencé, l'ambiance était gâchée.

Il avait besoin de silence et de calme pour solliciter l'avis du dé. Il ne pouvait pas l'interroger dans la précipitation. Il se leva, sortit de sa chambre et se rendit à pas feutrés dans le vestibule, où le bruit de la sonnette lui parut encore plus insistant et agressif.

Il écarta légèrement le rideau tiré devant la porte et, après s'être assuré que le volet de la boîte aux lettres était fermé, il colla son œil contre le judas.

Il l'avait déjà deviné en entendant sonner mais à présent, il en avait la confirmation.

C'était à nouveau cette foutue inspectrice, Irene Lilja. Pour la deuxième fois aujourd'hui, elle venait le harceler. Il n'arrivait pas à comprendre comment elle avait fait pour le retrouver. Qu'elle soit venue ici alors qu'elle poursuivait Skanås, d'accord. Mais il y avait plusieurs jours que la police l'avait arrêté, alors qu'est-ce qu'elle venait faire là ?

Il n'y comprenait rien du tout. Si la police avait eu des soupçons le concernant, elle aurait envoyé un groupe d'intervention, pas une femme, toute seule et en civil.

Il avait failli désactiver la sonnette après sa première visite, mais elle aurait compris qu'il était chez lui et cela aurait éveillé sa curiosité. Il s'éloigna de l'entrée et alla s'allonger sur son canapé en attendant qu'elle se lasse et s'en aille. Si elle continuait comme ça, il allait devoir s'occuper de son cas.

Sept longues minutes plus tard, le silence revint dans l'appartement et quand il eut à peu près retrouvé son calme, il se leva du canapé et retourna voir le dé qui l'attendait, tranquillement, avec son verdict.

Un 1.

Il pouffa d'un rire muet et s'essuya le front. Le dé lui avait répondu par un oui franc et massif. Il était à nouveau de son côté. L'erreur allait être réparée, et l'ordre rétabli.

Ouf.

# 8

Seul dans la salle de réunion, Fabian s'efforçait d'avoir l'air détendu avant l'arrivée du reste de l'équipe, ce qui n'avait rien d'aisé. Le traceur GPS que Stubbs avait trouvé sous sa voiture avait rendu concrète la menace pesant sur lui personnellement.

Il ne s'agissait plus de se demander si Molander était au courant de son enquête, mais de savoir ce que son collègue avait prévu en matière de représailles, où et quand il avait l'intention de frapper et si, d'ici là, Fabian aurait réuni des preuves irréfutables.

Sa première réaction avait été de jeter par terre le petit émetteur GPS et de le piétiner jusqu'à le réduire en miettes. Mais Hillevi l'en avait empêché. C'était évidemment la pire des choses à faire.

Non seulement Molander saurait qu'il était grillé, mais en plus il découvrirait l'endroit où le signal avait été interrompu : cela le mènerait directement au port de Råå et au bateau d'Elvin.

Après lui avoir assené argument sur argument, Hillevi avait fini par lui faire admettre que la meilleure solution était de remettre le traceur à sa place et de continuer à se servir de sa voiture comme si de rien n'était. Il avait tout intérêt pour l'instant à ce que Molander reste dans l'ignorance.

Ils décidèrent de se procurer un téléphone à carte, au cas où Molander tracerait aussi son portable. Il fallait également qu'ils déplacent le bateau d'Elvin. Comme Hillevi circulait dans une vieille Jeep avec une boule d'attelage, elle proposa de tracter le Pettersson chez son amie Mona-Jill, qui habitait Härlösa, un village à l'est de la commune de Lund.

« Oh, mais tu es déjà là ! » s'exclama Astrid Tuvesson en entrant, ses lunettes de soleil dans les cheveux et un café à la main. Elle avait l'air frais et dispo. Un fait remarquable en pensant à sa rechute de la

veille et à l'état d'ébriété avancé dans lequel il avait trouvé sa supérieure quand il avait essayé de la joindre tard dans la soirée pour lui parler de Molander.

« Oui, je voulais arriver de bonne heure, tu te souviens que je dois être reparti vers quinze heures.

– Oui, c'est quoi cette histoire ?

– Theodor et moi avons rendez-vous au Danemark pour rencontrer le procureur.

– Ah oui, c'est vrai. J'espère que tout se passera bien. Si je peux faire quoi que ce soit, tu n'hésites pas, hein ? »

Fabian opina du chef.

« On va aussi devoir se passer de Lilja. Elle a pris sa journée. Mais tant pis, on se débrouillera. » Elle but une gorgée de café et posa sa tasse. « Si j'ai bien compris, ce nouveau meurtre ne ressemble à rien de ce que nous avons pu connaître dans notre carrière, dit-elle avec un long soupir. Moi qui pensais que nous allions enfin avoir un peu de calme. Si j'avais su, je ne vous aurais donné congé ni à l'un ni à l'autre. Pour changer complètement de sujet, je profite de ce que nous ne sommes que tous les deux. » Elle alla fermer la porte et se retourna vers lui. « Est-ce que nous nous sommes parlé au téléphone, toi et moi, hier, assez tard dans la soirée ? J'ai la vague impression que tu m'as appelée alors que je dormais. »

Fabian était en train de se demander ce qu'il allait répondre quand il s'aperçut qu'il était déjà en train de secouer la tête. « Non, pas que je sache, dit-il en haussant les épaules. Pourquoi t'aurais-je appelée ?

– C'est la question que je me pose.

– Tu as peut-être rêvé ?

– Pardon ?

– Tu dis que tu dormais. Tu as peut-être rêvé que nous nous parlions au téléphone.

– Oui, c'est possible. » Tuvesson posa sur lui un regard peu convaincu. « Ou alors, il y a une autre explication. C'est que tu m'aies réellement… »

Elle fut interrompue par le bruit de la porte. Klippan entra, Molander sur ses talons.

« Waouh ! Vous êtes déjà là ? » Klippan posa son ordinateur portable sur la table. « Je vais peut-être enfin pouvoir vous faire un topo sur les bandes de surveillance du supermarché.

– Commençons par ce qui s'est passé à Klippan, on verra ensuite. Fabian doit être parti à quinze heures et je pense qu'on reviendra à l'Ica Maxi plutôt demain. »

Klippan secoua la tête, contrarié.

« Une urgence, Fabian ? » À Tuvesson et Klippan, la question de Molander sembla probablement anodine.

À Fabian elle fit l'effet d'une flèche empoisonnée.

« Je suis désolé, Klippan, reprit Tuvesson. Et d'ailleurs, c'est mieux que tu nous en parles demain, quand Lilja sera de retour.

– Je dois accompagner mon fils quelque part », dit Fabian, et il ne put résister à la tentation d'ajouter : « Pourquoi, ça te pose un problème ?

– Tu t'es levé du pied gauche, ce matin, railla Molander.

– Peut-être qu'il y a des choses qui ne te regardent pas, Ingvar, suggéra Tuvesson.

– Peut-être, répondit Molander sans lâcher Fabian du regard.

– Et si on se mettait au travail ? » Tuvesson attendit que Klippan et Molander soient assis avant de continuer. « Comme vous le savez, un nouveau crime a été commis et nous avons une autre affaire pour le moins inhabituelle sur les bras. J'ai eu Flätan au téléphone. Il pense qu'Evert Jonsson est mort depuis environ quatre semaines. La cause du décès serait l'asphyxie, sachant que le *cocon*, ou quel que soit le nom qu'on veut donner au dispositif à l'intérieur duquel on l'a retrouvé, était hermétiquement clos.

– C'est tout ? Il ne s'est pas foulé ! dit Klippan. Il n'a fait que confirmer ce que nous savions déjà.

– Tu as vu le corps toi-même. Le processus de décomposition est tellement avancé que certains examens sont irréalisables. Mais la fracture très nette de la boîte crânienne indique que la victime a été d'abord assommée puis attachée, avant sans doute de reprendre connaissance dans ce cylindre. Plusieurs indices prouvent en outre qu'Evert Jonsson a tenté de se libérer et qu'il a lutté pour sa vie. Par exemple, il a une épaule démise et les liens autour de ses poignets ont rongé la chair jusqu'à l'os. Flätan pense qu'il est resté conscient près de trois heures.

– En d'autres termes, il n'a pas eu une mort très agréable, commenta Molander.

– C'est le moins qu'on puisse dire. Je suggère que nous

commencions par la victime. Que savons-nous d'Evert Jonsson ?

– Pratiquement rien pour l'instant, à part son nom et le fait qu'avant de prendre sa retraite il y a un peu plus d'un an, il était chauffeur de taxi à Ängelholm, répondit Klippan. Nous savons aussi que son épouse, Rita Jonsson, a succombé à un cancer du sein en 2008.

– Il n'a pas d'autre famille ?

– Non, il n'a ni enfants, ni frères et sœurs, et il y a plus de vingt ans que ses parents ne sont plus de ce monde.

– Ce qui expliquerait pourquoi il s'est passé un mois entier sans que personne ne s'inquiète de ne pas avoir de ses nouvelles. » Tuvesson afficha sur le tableau un portrait d'Evert Jonsson à côté duquel elle écrivit *Sans famille.* « Et à ce propos, qu'est-ce qu'on sait de ce message écrit à la main et déposé chez le voisin ?

– Tu parles de ça ? » Klippan montrait une pochette d'indices contenant l'enveloppe administrative de la compagnie d'électricité Sydkraft.

« Tout à fait. Qu'est-ce qu'on a là-dessus ?

– Ingvar a réussi à relever des empreintes que j'ai rentrées dans la base de données et, contre toute attente, j'ai trouvé une correspondance. Je vous présente notre indicateur. »

Klippan fit circuler une photo d'identité judiciaire sur laquelle l'homme qui s'était introduit dans l'appartement d'Evert Jonsson tenait un panneau avec son nom devant la poitrine. « Il s'appelle Leo Hansi et il a été arrêté pour cambriolage probablement plus souvent qu'il n'est lui-même capable de s'en souvenir.

– Mais tu ne penses pas que c'est lui qui l'a tué. » Tuvesson prit la pochette et étudia le message griffonné sur l'enveloppe. « C'est vrai qu'on voit mal un simple cambrioleur soumettre un homme à un tel traitement pour revenir plusieurs semaines après déposer un mot sur le paillasson du voisin. »

Klippan haussa les épaules. « D'après ce qu'il dit, c'était le fait du hasard. La porte n'était pas fermée à clé.

– Ce qui signifie que tu as déjà eu le temps de l'interroger ?

– J'ai pensé que ça valait mieux que de rester à me tourner les pouces. Comme tu le sais, j'ai terminé le visionnage des bandes de surveillance de l'Ica Maxi. » Klippan hasarda un sourire. « Enfin, quoi qu'il en soit, j'ai du mal à imaginer qu'il puisse être notre meurtrier, à

moins d'être le plus grand acteur méconnu de ce pays. Il était encore complètement sous le choc de sa découverte et il a passé toute son audition à jurer que c'était la dernière fois qu'il commettait un cambriolage et qu'il allait commencer une nouvelle vie.

– Mais oui, bien sûr ! ricana Molander.

– Et dans l'appartement de la victime, il a volé quelque chose ? s'enquit Tuvesson.

– Apparemment, il n'a rien trouvé qui ait de la valeur et à en juger par ce que j'en ai vu, je veux bien le croire. Mais Ingvar pourra sûrement nous dire s'il manque quelque chose, dit Klippan avec un coup d'œil vers son collègue.

– OK, acquiesça Tuvesson. Alors la question que nous devons nous poser à présent est la suivante : qu'est-ce qui a bien pu pousser un individu à infliger un pareil traitement à l'un de ses congénères ? » À côté de la photo du cambrioleur, elle accrocha l'image du corps supplicié à l'intérieur du cylindre en plastique. « Car si incompréhensible soit-il, cet acte cache forcément un mobile. Et si nous découvrons ce mobile, nous trouverons également…

– Sauf si l'assassin n'en a pas. »

Tous se tournèrent vers Fabian.

« De mobile », continua-t-il, même si pour l'instant il ne s'agissait que d'une vague théorie née d'un rêve confus. « Pourquoi devrait-il nécessairement en avoir un ?

– Parce qu'il y en a toujours, rétorqua Klippan. Derrière tout crime, il y a un mobile.

– Et si nous le trouvons, nous découvrirons également qui est le coupable, insista Tuvesson.

– Oui, cette rengaine-là, on la connaît par cœur, rétorqua Fabian. Et si, dans le cas qui nous intéresse, elle ne se vérifiait pas ? On ferait comment ? »

Un long silence s'abattit sur la salle de réunion.

« Je ne suis pas certaine de bien comprendre, dit enfin Tuvesson. Tu penses sérieusement qu'il a pu agir sans aucun mobile ?

– Je ne sais pas. Il est possible qu'il en ait un, mais je ne suis pas convaincu en l'occurrence que cela nous mènera quelque part de le chercher. Moi, je serais d'avis qu'on arrête de parler de mobile pour l'instant. » Fabian se leva et s'approcha du tableau. « Je crois que nous sommes tellement obsédés par la recherche d'un mobile que l'arbre

finit par cacher la forêt. Prenez le meurtre dans la machine à laver ou l'empoisonnement à la ricine…

– Là je t'arrête tout de suite, l'interrompit Klippan. Dans les deux cas, on avait des mobiles. Que ce soit pour le meurtre de Moonif Ganem ou celui de Molly Wessman.

– Ah bon ? Tu es sûr de ça ?

– Mais enfin, Fabian ! On a arrêté les coupables, s'exclama Tuvesson. Stina Högsell est en train de préparer l'acte d'accusation au moment où on parle.

– Je sais, mais à vrai dire, moi je ne suis plus très sûr qu'ils soient coupables de ce dont on les accuse. Prenez Assar Skanås. Il est pédophile et apparemment attiré par les petites filles. Alors comment expliquez-vous que ce soit un petit garçon qu'il ait enfermé dans une machine à laver ?

– Il était sur le lieu du crime, Fabian, dit Molander. On a trouvé ses empreintes digitales sur la porte du lave-linge.

– En effet. Mais une empreinte digitale ne constitue pas un mobile. C'est une simple preuve technique qui peut avoir des tas d'autres explications. Si j'ai bien compris, Assar Skanås connaissait quelqu'un dans l'immeuble. Le collectionneur de poupées. Peut-être qu'il est allé lui rendre visite, qu'en repartant il a vu la porte de la buanderie ouverte et qu'il est descendu jeter un coup d'œil. » Fabian haussa les épaules. « Même chose pour Erik Jacobsén. Il est coupable d'avoir placé des caméras cachées dans les appartements de plusieurs femmes et il a reconnu les faits. Il a également admis avoir des pratiques sexuelles violentes. Mais rien de tout cela n'est illégal et surtout, ce n'est pas un mobile suffisant pour tuer Molly Wessman. Surtout en l'empoisonnant avec de la ricine. Je suis désolé, mais ça ne tient pas.

– Donc, d'après toi, nous serions revenus à la case départ ? dit Tuvesson. Tant dans l'affaire Moonif Ganem que dans l'affaire Wessman.

– Pas tout à fait. » Fabian déglutit et choisit ses mots avec soin avant de poursuivre. « Parce que je pense que tout cela est lié.

– Qu'est-ce que tu entends par "tout cela" ?

– Tous les meurtres et toutes les affaires sur lesquelles nous travaillons depuis quelques semaines. » Fabian fit un geste qui englobait l'ensemble du grand tableau blanc et de tous les éléments d'enquête qui y figuraient.

Ses collègues regardèrent le tableau sans rien dire jusqu'à ce que Tuvesson se tourne vers Klippan et Molander. « Qu'est-ce que vous en pensez ?

– Qu'est-ce que tu veux qu'on en pense ? » dit Klippan avec lassitude. « Fabian, quelquefois, j'ai un peu l'impression que tu te lances dans des théories sans fondement. Enfin, comprends-moi bien. J'entends ce que tu dis, mais…

– En ce qui me concerne, j'irais même jusqu'à affirmer qu'en l'état rien ne permet de prouver qu'il y ait un lien, les interrompit Molander. Vous voyez bien que nous avons affaire à des modes opératoires différents. À commencer par l'arme du crime. Elle va du couteau empoisonné au tambour d'une machine à laver. Et cette fois, c'est un tunnel hermétique en polycarbonate et deux roues de bicyclette. Idem pour les victimes, qui n'ont aucun point commun.

– Je suis d'accord avec Ingvar, dit Tuvesson. D'autant que nous avons déjà évoqué la possibilité qu'il s'agisse d'une seule et même affaire sans jamais trouver de dénominateur commun.

– C'est vrai, mais je pense justement que c'est le but. Je crois que c'est dans les disparités entre ces meurtres que réside leur ressemblance. »

# 9

Kim Sleizner sirotait lentement un très mal nommé *booster de santé* à la terrasse du café hipster Lauras Bakery, à Nørrebro. À son avis, le jus de fruits devait contenir plus de sucre qu'un Coca-Cola et à chaque gorgée, il avait l'impression de voir gonfler le pneu Michelin qu'il avait autour de la taille.

Il y avait plusieurs semaines qu'il ne s'était pas pesé. Ces derniers temps, sa balance et le miroir de son entrée étaient devenus zones interdites. Mais il avait grossi, le fait était indiscutable. Il avait arrêté le sport et le résultat commençait sérieusement à se faire sentir. S'il n'y remédiait pas bientôt, son excès de tissu adipeux risquait de s'installer de façon permanente.

Mais il verrait cela plus tard. Il avait des sujets de préoccupation plus importants et, pour une fois, il allait devoir faire passer sa propre personne en second. Pour l'instant, sa priorité s'épelait D.U.N.J.A. Dunja Reine-des-Salopes Hougaard pour les intimes.

Cette garce avait complètement disparu de la circulation après lui avoir fait un doigt d'honneur si ostentatoire qu'il n'en avait pas dormi pendant des jours.

Si au moins elle s'était contentée de rester dans son trou pour panser ses plaies après ce qu'il lui avait fait subir, il aurait pu profiter de sa victoire, courir tous les matins jusqu'à la presqu'île de Revs, en passant devant l'Opéra pour rentrer chez lui. Il aurait même pu reprendre le power yoga et autres programmes de musculation à la con.

Mais après ce qu'elle lui avait fait, ce n'était plus la même musique.

Cette garce voulait sa peau. Il le sentait jusque dans la moelle de ses os, comme s'il avait attrapé la grippe ou que le virus Ebola était en

train de s'attaquer sournoisement à son organisme. Quand il avait découvert le message laissé à son intention dans cet appartement, il avait compris que le problème était d'une tout autre ampleur. Il n'avait pas d'autre issue que de l'anéantir. Lui pourrir la vie et lui mettre des bâtons dans les roues ne suffisait plus. Ce temps-là était révolu.

Cette fois, il avait l'intention de lui serrer la gorge entre ses deux mains jusqu'à ce que sa langue pende entre ses lèvres, toute bleue, et que ses yeux sortent de leurs orbites comme des balles de ping-pong. Il allait séparer sa tête et ses membres de son tronc et les broyer avec une masse avant de les donner à bouffer à un porc affamé.

Et il ne s'arrêterait pas là. Il ne serait satisfait que lorsque le porc en question aurait été tué, grillé à la broche et servi dans son assiette. Il n'en aurait fini avec cette fille qu'après l'avoir mâchée, mangée et défléquée.

Évidemment, il fallait d'abord qu'il la retrouve. Une étape qui malgré ses nombreuses relations et les moyens dont il disposait en sa qualité de chef de la police criminelle de Copenhague se révélait beaucoup plus difficile que prévu. Cette garce avait bien préparé son coup.

Malgré cela, il l'avait déjà repérée une fois. Certes, l'espace de quelques secondes, sur le film de la caméra de surveillance d'une banque à Malmö, mais au moins, il avait flairé sa trace.

Et maintenant il était là, à quelques mètres du n° 4 Blågårdsgade, en train d'essayer de passer inaperçu dans ce quartier de bobos, devant un jus de fruits couleur pétard, vêtu d'un jean, d'un sweat à capuche et d'une ridicule casquette sur la tête à la place de son costume habituel.

Il était même allé jusqu'à se procurer un vélo. Lui qui détestait les vélos, et plus encore les cyclistes. Ces crétins à pédales étaient la lie de l'humanité et méritaient tous d'être abattus à l'aube en place publique.

Ce n'était même pas Dunja qu'il attendait, mais le ridicule petit Chinois qui occupait actuellement son appartement. Il avait prétendu s'appeler Qiang Who, mais il s'était avéré que ce nom ne figurait pas à l'état civil. Il se prenait pour qui, le docteur Who ? Qui était-il vraiment, ce pauvre clown en surpoids obsédé par les éléphants ?

Il n'était pas tout à fait sûr qu'il ait un lien avec Dunja, mais pour le moment, ce satané Chinois était l'unique piste qu'il avait, et c'était

pour cela qu'il avait passé quasiment toute la journée à surveiller sa porte d'entrée depuis la terrasse des divers bars de la rue.

Kim sortit son portable et jeta un coup d'œil à sa boîte mail pour constater qu'il avait reçu un nouveau courrier du service informatique : un certain Michael Rønning l'informait qu'il fallait effectuer une mise à jour de sécurité sur son téléphone.

Qu'il aille se faire foutre. Il n'avait pas de temps à perdre avec ces conneries, même s'il n'ignorait pas que, quelques mois auparavant, le serveur mail de l'hôtel de police avait été victime d'un piratage : tout le service était resté en carafe pendant quarante-huit heures. L'affaire avait même fuité dans la presse.

Soudain, le petit bridé grassouillet en personne sortit de l'immeuble et Sleizner fut interrompu dans ses pensées. Avec ce logo d'éléphant imprimé sur sa casquette et son T-shirt, ça ne pouvait être que lui. Il portait un sac à dos et tenait à la main une valise ronde de couleur noire.

Sleizner avala son jus de fruits d'un trait, se leva et commença à se précipiter vers l'endroit où il avait garé le vélo mais, pour éviter d'attirer l'attention, il ralentit l'allure. De toute façon, le Chinois était à pied. En ce moment, il était penché au-dessus de la valise noire comme s'il cherchait quelque chose. Probablement l'une de ces peluches en forme d'éléphant dont il ne pouvait pas se passer.

Brusquement, le Chinois se redressa et, la seconde d'après, il s'éloignait à toute allure, flottant à quelques dizaines de centimètres au-dessus du sol. Merde ! Sleizner n'y comprenait rien. Du moins jusqu'à ce que le Chinois passe devant lui, un pied de chaque côté de la valise qui n'en était pas une, mais une sorte de monocycle avec des cales pour poser les pieds. Il n'avait jamais rien vu de semblable et, avant qu'il ait eu le temps de réagir, l'*elephantus erectus* s'élança dans la rue piétonne à une allure totalement prohibée. Beaucoup trop tard, Sleizner enfourcha sa bicyclette et se mit à pédaler comme un forcené derrière lui.

Malheureusement, au milieu des piétons, le vélo se révéla un véhicule bien moins efficace que le monocycle électrique de l'homme qu'il poursuivait et en arrivant à Nørrebrogade, il l'avait perdu de vue. Quelques secondes plus tard, il reconnut sa face de lune à l'arrière du bus 3A qui passait devant lui en direction du centre-ville. Kim le reprit en chasse.

Sept intersections plus tard, le bus s'arrêta devant la gare de Nørrebro, assez longtemps pour que Sleizner puisse remonter à sa hauteur et reprendre son souffle. Il transpirait comme un chien enfermé dans une voiture en plein été et il avait une soif épouvantable. Une minute plus tard, le bus se réinsérait dans le flot de la circulation, sans que l'homme ait fait mine de descendre.

Arrivé devant la gare centrale et les jardins de Tivoli, Sleizner était si éreinté et avait tellement soif qu'il aurait donné n'importe quoi pour un verre d'eau. Même un verre de booster de santé aux fruits aurait fait l'affaire. Il vit le Bibendum court sur pattes descendre du bus, enfourcher à nouveau son monocycle, s'engager sur la rampe réservée aux fauteuils roulants et disparaître à l'intérieur de la gare.

Sleizner y entra à son tour et aperçut le Chinois, qui ne devait même pas avoir une goutte de sueur sous les couilles, en train de naviguer debout au milieu de la foule. Kim, se servant de la bicyclette comme d'une trottinette, ignorant les cris des vigiles et utilisant abondamment la sonnette afin de donner aux gens une chance de s'écarter sur son passage, s'élança derrière lui.

La poursuite se compliqua sur l'escalator conduisant au quai d'où partaient les trains de banlieue. Pendant qu'Elephant Man se contentait de caler le monoroue sous son bras et de doubler les gens, lui devait se frayer un passage avec son vélo, ce qui s'avéra mission impossible. Il avait beau faire tinter sa sonnette sans interruption et percuter les bagages avec sa roue avant, les voyageurs refusaient obstinément de le laisser passer. Pour finir, il n'eut pas d'autre option que d'abandonner le vélo pour sauter au dernier moment dans le train partant vers le sud de la ville.

Le Chinois descendit à la station Sydhavn, et à peine avait-il quitté le marchepied qu'il enfourchait à nouveau son gadget et repartait à toute allure. Désormais à pied, Sleizner essaya de le suivre au pas de course sans se faire remarquer.

Il avait la nette sensation que le type se moquait de lui. Qu'il l'avait repéré dès le départ, à Blågårdsgade, et qu'il le faisait courir dans l'arène comme le picador fatigue le taureau en attendant que le matador lui assène le coup fatal.

Kim Sleizner s'arrêta sur le terre-plein séparant les deux voies de Teglholmsgade et inspecta les alentours. Il n'aperçut Dunja nulle part. En revanche, il vit le Chinois se diriger vers l'entrée d'un immeuble et

soudain, il reprit espoir.

Le bâtiment appartenait au groupe TDC, dont le P-DG Stig Paulsen était non seulement un ami proche, mais également un membre actif du Club. S'il s'avérait que Qiang Who, ou quel que soit son nom, travaillait pour l'entreprise de télécommunication TDC, il pouvait le narguer sur son engin tant qu'il voulait, jamais il ne lui échapperait.

# 10

Fabian trouva une place à Kungstorget, près de la gare centrale de Helsingborg, et coupa son moteur devant un panneau de stationnement indiquant dix minutes maximum. Il choisit au hasard l'une des sept cartes SIM sans abonnement qu'il venait d'acheter et la glissa dans le Nokia, une antiquité qui savait seulement téléphoner, envoyer des SMS et donner l'heure.

Il chercha le numéro de Gertrud Molander dans le répertoire de son iPhone et l'appela. Il n'avait pas oublié qu'elle lui avait gentiment demandé de lui ficher la paix, mais avant, il voulait entendre sa voix et s'assurer qu'elle allait bien.

« *Vous êtes bien sur le répondeur de Gertrud Molander. Je ne suis malheureusement pas en mesure de vous répondre pour l'instant, mais n'hésitez pas à me laisser un message après le bip et je ne manquerai pas de vous rappeler.* »

Pourquoi ne répondait-elle pas ? Si son mari avait été avec elle, il l'aurait parfaitement compris. Mais ce n'était pas le cas. C'était même impossible. Ingvar Molander était au commissariat, dans son labo, en train de comparer des empreintes digitales, des cheveux et des traces ADN relevés sur les différentes scènes de crime, et il y passerait une bonne partie de la soirée.

Bien sûr, la batterie de son mobile pouvait être déchargée ou le volume trop bas pour qu'elle l'entende. Ou alors, elle était occupée et elle n'avait pas le temps de répondre.

Fabian déverrouilla son smartphone et alla sur Facebook où, comme beaucoup de gens, il avait créé un profil sans jamais rien publier sur son mur. Il l'avait fait par curiosité et, si sa mémoire était bonne, Gertrud lui avait envoyé une demande d'ami au printemps dernier.

S'il n'avait jamais accepté son invitation, c'était tout simplement parce qu'il n'avait pas l'habitude de ce genre de chose. Sa demande était donc restée sans réponse dans la liste de plus en plus longue des membres qui, pour une raison ou une autre, cherchaient à entrer en contact avec lui. Certains étaient d'anciens collègues ou des amis de Stockholm, d'autres remontaient à son enfance à Helsingborg, et d'autres encore lui étaient totalement inconnus.

Il n'aurait pas su expliquer pourquoi mais, même s'il ne partageait aucun détail de sa vie privée, il avait l'impression qu'accepter une demande d'ami équivaudrait à vendre son âme ou à donner la clé de sa maison à un inconnu.

Gertrud ne semblait pas être très active non plus sur les réseaux sociaux, même si elle postait de temps à autre la photo d'un chat, d'un plat ou d'un bouquet de fleurs. Ce jour-là, cependant, il semblait y avoir une activité inhabituelle sur son mur. Toute la journée, elle avait reçu des émojis de fleurs, de cœurs et de bouteilles de champagne de la part de ses amis Facebook.

De tous les jours de l'année, c'était aujourd'hui celui de son anniversaire.

Était-ce pour cette raison qu'elle ne répondait pas au téléphone ? Était-elle partie fêter l'événement ? S'était-elle offert une séance de spa ou un massage pour l'occasion ? Il fit défiler la liste des messages et une idée lui vint en découvrant celui d'un certain Hjalmar Bergfors qui disait : *Joyeux a-a-a-a-anniversaire de ton vieil ami de Hörby*.

Il se souvenait que Gertrud était elle aussi originaire de la ville de Hörby, alors de là à imaginer que ce Hjalmar était un ami d'enfance, il n'y avait qu'un pas. Il reprit le Nokia et rédigea un SMS.

*Salut Gertrud. Comme tu n'es pas très active sur Facebook, je réitère mon « joyeux anniversaire » sur ton téléphone. J'espère que tu passes une merveilleuse journée. Il y a un moment que je n'ai pas eu de tes nouvelles et il s'avère que je suis en route pour Helsingborg où j'ai un rendez-vous aujourd'hui, alors je me demandais si tu accepterais de prendre un café avec moi plus tard dans la journée pour fêter ça. Bises. Hjalmar Bergfors. PS : Au cas où tu t'inquiéterais de ne pas reconnaître le numéro, j'ai changé d'abonnement il y a quelques jours après m'être fait piquer mon portable.*

Avec seulement dix touches numériques disponibles et une limite haute de cent soixante caractères, il dut envoyer pas moins de quatre

SMS successifs avant d'en venir à bout. Concentré sur sa tâche, il sursauta violemment en entendant frapper à la vitre. Il n'eut pas le temps de lever les yeux que quelqu'un ouvrait brusquement sa portière.

« Hello ! dit Sonja avec un grand sourire. Nous voilà !

– Salut ! » répondit-il en expédiant la dernière partie du message. Il sortit de la voiture et regarda Theodor, en chemise blanche, veste bleu marine et chino beige. Il remarqua que son fils s'était aussi fait couper les cheveux.

« Tu es parfait ! » le complimenta-t-il en s'approchant pour le prendre dans ses bras, mais Theodor esquiva l'étreinte et s'éloigna vers la portière côté passager.

« Il vaut peut-être mieux que vous y alliez, si vous ne voulez pas être en retard. »

Fabian acquiesça et embrassa sa femme. « À tout à l'heure.

– Bonne chance ! » Elle lui donna un rapide baiser sur la bouche et fit le tour de la voiture pour rejoindre Theodor, qui était en train d'attacher sa ceinture.

« Dis donc toi, tu n'embrasses pas ta mère ? »

Theodor regarda droit devant lui sans répondre.

« D'accord, je me rattraperai ce soir. Juste pour information, je vais préparer des lasagnes. Ça te fait plaisir ? » Elle attendit une réaction qui ne vint pas. « Et j'oubliais… S'il y a un dessert dont tu as envie, il faut me le dire maintenant.

– Sonja, lui dit Fabian au-dessus du toit de la voiture. Plus vite on sera partis, plus vite on en aura fini avec cette histoire. »

Sonja hocha la tête et s'écarta pour que Theodor puisse fermer sa portière.

« Tout va bien se passer, tu verras. » Fabian se mit au volant, attacha sa ceinture et démarra. « Et sois tranquille, je serai tout le temps avec toi. »

Il mit son clignotant, passa la première et jeta un coup d'œil dans le rétroviseur, où il vit Sonja essuyer une larme sur sa joue. Theodor n'avait toujours pas desserré les dents. Son père leva le pied de l'embrayage, quitta la place Kungstorget et s'engagea sur Järnvägsgatan en direction du sud.

# 11

Immobile, moteur au ralenti, Fabian se perdit un instant dans la contemplation de la maison d'arrêt de Helsingør qui, avec ses bâtiments de plain-pied en grès reliés les uns aux autres, ses toits en zinc et ses petites fenêtres qui semblaient avoir été placées là au hasard, faisait penser à un laboratoire de recherche secret.

Theodor était immobile, lui aussi, ses yeux regardaient dans le vide. Le voyage s'était déroulé comme dans un film muet. Fabian avait été sur le point de dire quelque chose à plusieurs reprises, mais chaque fois il s'était repris en se disant que son fils avait assez de ses propres pensées.

« Ça va ? lui demanda-t-il finalement.

– À ton avis ? » répondit Theodor sans tourner la tête.

Comment répondre à cela alors que dans sa tête régnait le chaos le plus total ? Il était fier et soulagé que son fils ait enfin pris la résolution courageuse et honnête de venir raconter ce qu'il savait. C'était un choix difficile, et c'était lui qui l'y avait poussé. Lui qui avait clairement pointé dans cette direction depuis le début et qui était parvenu à force d'arguments simples et indiscutables à convaincre aussi bien Sonja que Theodor. À présent, il se rendait compte que la démarche de son fils n'était pas si spontanée.

Avait-il abusé de son autorité ?

« Le plus important est que tu sois sûr que c'est la meilleure chose à faire.

– J'en suis sûr. J'ai pris ma décision. »

C'était mot pour mot ce qu'il avait dit à la maison. Qu'il voulait repartir du bon pied en allant au Danemark raconter exactement ce qu'il s'était passé. Et Fabian avait besoin de le croire. Besoin de se convaincre que la décision venait de Theodor et que son fils ne s'était

pas contenté de se rendre à ses arguments pour en finir avec toute cette histoire.

« D'accord, mais tu sais que si tu as changé d'avis, c'est maintenant que tu dois…

– On y va ? » le coupa Theodor et, avant que Fabian ait eu le temps de détacher sa ceinture, il était sorti de la voiture et en route vers la porte d'entrée qui se trouvait à cinquante mètres de là.

Le procureur danois les attendait à l'accueil.

« Peter Lange, se présenta-t-il en tendant la main. Vous devez être Fabian et Theodor Risk. »

Ils hochèrent la tête et serrèrent la main du magistrat à tour de rôle.

« Ma mère était suédoise. Je parle et je comprends presque parfaitement le suédois. J'adore le *Kalles kaviar*[1] et le *Julmust*[2]. Je ne connais rien de meilleur, continua-t-il avec un grand sourire. Theodor, si tu veux bien inscrire ici ton nom, ton adresse et ton numéro de Sécurité sociale. Ah ! et j'allais oublier, vous avez apporté un passeport et une photo d'identité ? »

Fabian lui tendit le passeport de son fils tandis que celui-ci remplissait la fiche de renseignements et signait au bas.

« Parfait. Suivez-moi, on va continuer à l'intérieur. » Peter Lange se servit de sa carte magnétique pour ouvrir une porte et les fit entrer dans un long couloir bordé de fenêtres d'un côté et d'une longue rangée de portes closes de l'autre.

Une trentaine de mètres plus loin, le couloir tournait à angle droit. Ils continuèrent à marcher jusqu'à ce que Lange s'arrête enfin. Ils entrèrent dans une pièce contenant un bureau et deux fauteuils de réception disposés de part et d'autre d'une table basse sur laquelle se trouvaient une bouteille d'eau minérale et deux verres.

« Asseyez-vous, je vous en prie. » Lange referma la porte et alla s'asseoir derrière le bureau. « Tout d'abord, je voudrais que tu saches, Theodor, que je te suis reconnaissant d'avoir fait le choix de venir nous dire ce que tu sais sur cette affaire. Ce n'est pas tous les jours qu'on voit débarquer un nouveau témoin au milieu d'un procès.

– D'après ce que je sais, vous n'avez pas de témoins du tout, intervint Fabian.

– C'est exact, et c'est entre autres ce qui rend les choses si difficiles. Aucun des plaignants n'est en vie pour témoigner. Quant aux

accusés, ils se rejettent la faute les uns sur les autres et assurent qu'ils n'ont aucune idée de qui a fait quoi.

– Nous avons eu un problème similaire dans une affaire de viols en réunion dont on a beaucoup parlé en Suède, il y a quelques années. Tous les suspects ont dû être relâchés alors que leur culpabilité ne faisait aucun doute.

– C'est tout à fait ça. Si je veux avoir la moindre chance de faire tomber toute la bande, je dois prouver qu'il y avait un projet commun de nuire. Et je ne peux rien prouver sans aveux ni témoins, se plaignit Peter Lange. C'est pour ça que je suis si content de te voir, Theodor. Avec ton témoignage, j'espère briser leur pacte du silence et parvenir à savoir qui a fait quoi. Mais si tu veux bien, commençons par le commencement. Raconte-moi, avec tes propres mots, ce qu'il s'est passé. »

Theodor déglutit avec difficulté et hocha la tête, puis il saisit d'une main qui tremblait un peu l'une des deux bouteilles d'eau, remplit son verre et le vida d'un trait.

« Je te rappelle que ceci n'est pas un interrogatoire, mais un simple entretien, alors tu n'as aucune raison de t'inquiéter et tu peux prendre tout ton temps. »

Theodor acquiesça, remplit à nouveau son verre et but. « Elle était au lycée avec moi. Alexandra, je veux dire. Ça faisait un moment que j'étais amoureux d'elle mais jusque-là, je n'avais jamais osé l'approcher.

– Oui. Ce n'est pas toujours facile. Moi aussi, j'étais timide à ton âge.

– Bref, un jour, il y a des types qui sont venus l'embêter. Ils lui avaient pris sa casquette, alors ça m'a énervé et je l'ai aidée à la récupérer. Ensuite, bah… » Theodor haussa les épaules. « … on a commencé à sortir ensemble.

– Bien joué.

– Après, j'ai rencontré ses copains. Ils s'entraînaient dans le même club d'arts martiaux qu'elle. Il y en avait un qui s'appelait Henrik. Les deux autres, je n'ai pas retenu leurs noms.

– Pourquoi ? »

Theodor haussa les épaules.

« Je n'en sais rien. Je ne les aimais pas. Je n'avais pas envie de traîner avec eux. Mais Alexandra, oui. Un matin, après une virée

qu'elle avait faite avec eux de l'autre côté du Sund, j'ai vu une vidéo sur son portable. » Il tendit la main vers la bouteille pour se verser un nouveau verre d'eau, mais elle était vide.

« Tiens, la mienne est pleine. » Fabian prit sa bouteille, remplit son verre et le tendit à Theodor qui le vida d'un trait avant de continuer.

« C'était la vidéo de l'autoroute sur laquelle on les voit pousser le type dans le Caddie de supermarché. On était chez elle et, sur le moment, j'ai juste eu envie de me barrer et de me tirer loin d'elle et de ses cinglés de potes. Mais Alexandra m'a retenu en m'expliquant qu'elle n'avait jamais voulu faire ça et qu'elle voulait arrêter. Au début, elle ne savait pas ce qu'elle allait filmer, et après, c'était trop tard parce que Henrik avait un moyen de pression pour la forcer à continuer.

– Donc, pour toi, c'est Henrik qui est le cerveau de la bande. »

Theodor hocha la tête. « C'est lui qui décide de tout. Alexandra et moi, on a détruit le portable avec lequel elle avait filmé et on a appelé Henrik pour lui dire que c'était terminé. Qu'elle ne voulait plus rien avoir à faire avec eux. Mais il a refusé et il a répondu que c'était lui qui décrétait quand c'était terminé. Et il a ajouté que la sœur d'une des victimes avait tout vu.

– Sannie Lemke ?

– Oui, c'est ça. Alors il nous a obligés à les accompagner une dernière fois. Moi, je ne voulais pas, mais…

– Attends une minute. » Lange se redressa dans son fauteuil. « Tu es en train de me dire que tu as participé au meurtre de Sannie Lemke ? »

Theodor avala sa salive et hocha la tête. « Mais je n'ai rien fait. J'ai seulement…

– Mais tu étais avec eux, en tant que membre de la bande, avec un masque de smiley sur la figure ?

– Oui, mais j'ai seulement fait le guet. »

Peter Lange avait déjà décroché son téléphone et tapé un numéro interne. « Deux. Oui, tout de suite. »

« Papa ! Qu'est-ce qui se passe ?

– Ne t'inquiète pas. » Fabian prit la main de Theodor. « Ce que mon fils essaye de vous dire, c'est qu'il était sur place, mais qu'il n'a contribué en aucune manière à ce qui s'est passé.

– C'est exactement ce qu'ont dit les quatre autres. Si on doit croire

ce qu'ils racontent, c'est Sannie Lemke elle-même qui s'est enfoncé ce pétard dans la gorge et a allumé la mèche. »

La porte s'ouvrit sur deux agents en uniforme qui entrèrent dans le bureau et marchèrent droit sur Theodor.

« Papa, putain !

– Eh, arrêtez, qu'est-ce que vous faites ? » Fabian se leva brusquement.

« Papa ! Je t'en supplie !

– Écoutez, il y a un malentendu. Vous n'allez tout de même pas l'arrêter ?

– Je suis désolé, mais j'ignorais que votre fils faisait partie de la bande. Ce qui le rend coupable de…

– Coupable ? Vous plaisantez ? Ils ont forcé mon fils à rester pour surveiller les alentours !

– Ce qui fait de lui un complice et le rend aussi suspect que les quatre autres. Nous allons donc devoir reprendre une instruction complète en procédant à un nouvel interrogatoire au cours duquel il aura évidemment droit à un avocat. Jusque-là, nous n'avons pas d'autre choix que de le garder en détention provisoire.

– Papa ! Empêche-les de faire ça ! » hurla Theodor que les deux policiers étaient en train de traîner hors de la pièce.

« Mais enfin, vous ne pouvez pas l'arrêter, il a seize ans ! » Le regard de Fabian alla des deux hommes en uniforme au procureur. « C'est tout à fait inacceptable ! Mon fils est venu ici de son plein gré pour vous apporter son témoignage. Il est là pour vous aider. Et vous l'arrêtez comme s'il était l'un de ces monstres.

– Je suis sincèrement désolé…

– Vous êtes désolé ? C'est tout ce que vous trouvez à dire ?

– Papa !

– Écoutez, vous ne voulez pas attendre un petit peu ? » Fabian se précipita vers la porte, posa ses mains sur les épaules de Theodor, obligeant les deux matons à s'arrêter sur le seuil. « Vous ne pouvez pas l'embarquer comme ça !

– Dans une affaire normale, nous aurions pu le laisser rentrer chez lui contre la promesse qu'il viendrait se présenter à son audition, mais à cause de la gravité des faits, je regrette, nous ne pouvons pas le laisser sortir du territoire, expliqua Lange. Vous êtes vous-même policier, vous savez comment ça marche.

– En effet, et j'exige que nous tirions cette affaire au clair avant que vous fassiez quoi que ce soit.

– Tirer les choses au clair est très exactement ce que nous avons l'intention de faire, et aussitôt que nous serons sûrs que nous ne courons pas le risque qu'il commette un autre crime, qu'il nuise à l'enquête ou qu'il cherche à s'enfuir, il pourra rentrer chez lui en attendant la réouverture du procès, c'est-à-dire après-demain si tout va bien. » Lange fit un signe de tête aux deux gardiens, qui séparèrent Fabian de Theodor.

Fabian s'apprêtait à protester à nouveau, mais il comprit qu'il n'avait pas d'autre solution que de regarder les deux policiers emmener son enfant. Il aurait voulu lui crier quelque chose, du genre « Tiens bon », ou n'importe quelle autre formule d'encouragement, mais il n'en eut pas le temps : ils avaient déjà disparu à l'angle du couloir.

1. Spécialité de pâte à tartiner à base d'œufs de cabillaud, originaire de l'ouest de la Suède. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

2. Boisson gazeuse consommée en Suède et en Norvège pendant la période de Noël.

# 12

Sur le palier du deuxième étage, au numéro 4 de la ruelle connue sous le nom de Kärngränden, au centre de Helsingborg, le bouton de la minuterie brillait de sa lumière rouge vacillante. Il était monté sans allumer pour ne pas attirer l'attention. Quand ses yeux furent accoutumés à l'obscurité, il entra et referma la porte derrière lui, sans un bruit.

C'était le même appartement, pourtant il lui sembla différent. La dernière fois – quand il était venu pour vérifier qui habitait derrière la fenêtre qui se trouvait le plus loin sur la gauche –, tout était propre et rangé, et chaque chose à sa place. À présent, le désordre régnait.

Que leur petite existence bourgeoise ait été bouleversée par ce qu'Assar Skanås avait fait subir à leur petite fille, on pouvait le comprendre. Mais que cela les affecte au point qu'ils ne soient plus capables de laver la vaisselle et de passer l'aspirateur lui sembla très exagéré, et cela le mit de mauvaise humeur. S'ils avaient déjà dépensé toute leur énergie à se lamenter sur leur propre sort, il ne leur resterait plus de larmes à verser demain.

Il s'arrêta un instant devant la porte de la chambre parentale. Lors de sa première visite, elle était entrouverte. Cette fois, il la trouva soigneusement fermée. Afin d'éviter tout grincement intempestif, il sortit de son sac à dos le flacon d'huile de serrurier et envoya quelques giclées sur les gonds et le pêne.

La porte s'ouvrit sans un bruit et il put pénétrer dans la pièce et regarder tranquillement autour de lui. Après ce qu'il avait vu dans l'entrée et la cuisine, il ne s'étonna pas de voir des vêtements dispersés partout et les deux tables de nuit jonchées de Kleenex, de verres d'eau à demi pleins et de boîtes de Zolpidem et d'Imovane. Avec tout ça, ils devaient dormir profondément.

Il ne fut pas étonné non plus de les voir couchés dos à dos, chacun de son côté du lit. Il était fréquent qu'un couple se brise après que leur enfant avait subi une épreuve. Ce qui le surprit, en revanche, fut que la gamine ne soit pas couchée entre eux dans le lit matrimonial.

Merde. Et si la petite n'était pas là ? L'idée ne l'avait même pas effleuré et maintenant, il se retrouvait planté là, indécis. Si ses parents l'avaient confiée aux grands-parents, que ferait-il ?

Il retourna dans l'entrée, passa la porte sur laquelle le prénom « Ruben » était écrit avec des lettres en bois de plusieurs couleurs et s'arrêta devant la dernière porte à gauche, sur laquelle les mêmes lettres en bois formaient le prénom « Ester », entouré de dessins de fleurs, de cœurs et, évidemment, de licornes.

À nouveau, il lubrifia les gonds et le mécanisme d'ouverture avant d'abaisser la poignée et d'entrer dans la chambre. À son immense soulagement, la petite fille dormait tranquillement dans son lit, recroquevillée en position fœtale, le pouce dans la bouche, entourée de tous ses animaux en peluche.

Après avoir refermé la porte, il alla s'accroupir devant le lit et vida le contenu de son sac à dos. À côté de lui sur le plancher, il disposa les deux bouteilles en plastique remplies d'eau et le saladier. D'un sac étanche, il sortit un chiffon imbibé de diluant pour peinture et le tint près du visage de la fillette pour qu'elle en inhale profondément les effluves.

Au bout de quelques minutes, quand il jugea qu'il pouvait se le permettre, il pressa le chiffon contre son nez et sa bouche. Elle n'eut aucune réaction, pas le moindre sursaut, et ne fit aucune tentative pour résister tandis qu'elle sombrait dans le brouillard de l'inconscience.

À vrai dire, il était en train de lui rendre service. Non qu'il ait le moindre remords. La seule chose qui lui importait était d'obéir aux ordres du dé. Que la petite Ester n'ait pas à se réveiller pour se demander si les heures passées avec le pédophile Assar Skanås étaient un cauchemar ou une réalité était un avantage collatéral, pourrait-on dire. À voir l'état dans lequel se trouvaient ses parents, elle aurait probablement grandi dans la peau d'une enfant de divorcés, sans limites éducatives, et serait sans aucun doute devenue une pauvre pute junkie prête à tout pour sa prochaine dose.

Il dévissa le bouchon des bouteilles et les transvasa dans le saladier

jusqu'à ce que l'eau arrive à environ trois centimètres du bord. Puis il coucha l'enfant inanimée sur le ventre de manière que sa tête pende hors du lit. Enfin, il souleva le saladier et le rapprocha de son visage afin qu'il soit entièrement plongé dans l'eau. Puis il attendit. Cette fois encore, elle n'eut aucune réaction.

Elle n'émit pas un son. Ne se débattit pas. Quelques bulles d'air remontèrent à la surface de l'eau dans le saladier et ce fut terminé.

# 13

Fabian dut effectuer un nombre incalculable de manœuvres avant de réussir à garer la voiture dans la place libre en face de chez lui, à Pålsjögatan. Elle n'était pas encore tout à fait parallèle à la route et la roue arrière droite était à moitié montée sur le trottoir, mais tant pis.

Il tituba jusqu'au trottoir d'en face, parvint tant bien que mal à rester debout et à trouver du premier coup la clé de la porte d'entrée dans son porte-clés.

Il n'avait encore jamais conduit en état d'ébriété. Il lui était déjà arrivé de ne pas avoir entièrement éliminé un verre de vin ou deux qui lui auraient certainement valu une amende s'il avait dû souffler dans le ballon, mais jamais il n'avait été aussi saoul au volant d'une voiture.

Il faut dire que rien n'avait marché comme prévu. Au lieu de ramener Theodor à la maison où il aurait pu le soutenir et l'encourager en attendant le jour de son témoignage au tribunal, il était rentré tout seul, non sans avoir essayé pendant plusieurs heures de convaincre le procureur danois de changer d'avis. Comme il avait été naïf. Il s'était leurré lui-même, et avait trompé sa famille en affirmant, parce qu'il voulait le croire, que tout allait bien se passer. Que dans la vie, il suffisait de se comporter en bon citoyen pour que tout s'arrange au bout du compte. Comme si le triomphe de la justice était une loi universelle.

Il avait commis une terrible erreur.

Sur le ferry le ramenant en Suède, il avait appelé Sonja pour lui raconter ce qui était arrivé. Elle avait plutôt bien pris la chose, mais semblait étrangement ailleurs. Il le lui avait fait remarquer, mais elle s'était contentée de lui dire que s'il avait besoin de se changer les idées, il pouvait prendre tout son temps pour rentrer.

L'alcool l'avait aidé, inutile de le nier. Au bout d'un verre ou deux,

l'image de Theodor affolé emmené par deux policiers était déjà plus diffuse. Après quelques verres supplémentaires, l'angoisse s'était estompée et il avait même recommencé à dédramatiser la situation. Mais en passant le pas de la porte et en sentant l'odeur de lasagnes fraîchement cuisinées qui flottait dans la maison, l'inquiétude l'envahit à nouveau.

Pour ne pas réveiller Sonja, Fabian se déshabilla au rez-de-chaussée, prit sa douche et se brossa les dents dans la salle d'eau des invités, avant de monter dans la chambre et de se glisser sous la couette. En roulant vers le milieu du lit pour serrer sa femme contre lui, il s'aperçut que sa place était vide.

Il s'assit, scruta l'obscurité et essaya de dessaouler par la seule force de sa volonté. Sonja avait-elle décidé de le quitter ? Avait-elle embarqué le strict nécessaire et attendu que Matilda s'endorme pour les abandonner ? Après ce qu'il avait vécu aujourd'hui, plus rien ne pouvait l'étonner.

Lui qui pensait que tout allait de nouveau bien dans leur couple, que cette épreuve les avait rapprochés et qu'elle avait fait renaître en eux un sentiment qui les conduirait petit à petit vers un bonheur tout neuf. Ces derniers temps, ils ne s'étaient pas disputés une seule fois. Ils avaient pratiquement été d'accord sur tout. Ils étaient restés unis dans la tempête et Fabian avait enfin eu le sentiment qu'ils marchaient ensemble.

C'était probablement trop beau pour être vrai. Une simple comédie. Un jeu qu'elle avait joué pour le rassurer en attendant de filer à l'anglaise, laissant tout derrière elle. *Prends tout ton temps.*

Sans cette musique qu'il entendit vaguement résonner quelque part dans la maison, il se serait endormi avec ces pensées-là. Au lieu de quoi il se releva et sortit dans le couloir. Le son était trop bas pour qu'il reconnaisse le morceau, mais une faible lumière venant de l'escalier le guida vers l'atelier.

Cet atelier était l'une des raisons pour lesquelles ils avaient choisi d'acheter la maison. Sonja avait toujours rêvé d'avoir un atelier à domicile. Un espace qui n'appartiendrait qu'à elle et dans lequel elle pourrait créer chaque fois que l'inspiration viendrait, en pleine préparation du repas, avant que le reste de la famille se lève ou au milieu de la nuit, sans être obligée de prendre le métro pour s'y rendre, comme elle le faisait du temps où ils habitaient Stockholm.

Elle n'avait pas mis les pieds dans son atelier depuis plus d'un mois. Elle l'avait déserté du jour au lendemain quand il s'était avéré que son amant, qui se faisait passer pour un marchand d'art, s'était révélé être l'auteur du crime dans l'une des affaires sur lesquelles Fabian travaillait à ce moment-là. Blessée et furieuse, elle avait décrété qu'en ce qui la concernait, la création artistique appartenait désormais au passé.

Il avait longtemps espéré qu'il s'agissait d'une crise passagère et qu'un jour elle remettrait son pantalon de charpentier, raide de taches de peinture de toutes les couleurs, et qu'elle se remettrait à peindre. Mais ce jour n'était jamais arrivé.

Avant aujourd'hui.

Car c'est là qu'il la découvrit, allongée sur le dos dans son peignoir blanc, au milieu de son atelier, les yeux clos, immobile. Une trentaine de bougies chauffe-plat brûlaient autour d'elle et « Nebraska », sa chanson préférée de Bruce Springsteen, flottait dans l'air, un morceau qu'elle n'écoutait plus que dans ces moments-là, quand elle était vraiment triste. Quand elle n'avait plus d'autre recours.

« Sonja… », murmura-t-il en s'approchant d'elle très doucement. Elle ne répondit pas et resta là, couchée de tout son long, les bras le long du corps. « Qu'est-ce que tu fais ? lui demanda-t-il en repoussant l'idée que c'était d'elle que parlait Greta, le fantôme de Matilda, dans ses prédictions. Il est une heure et demie du matin. » Sa question n'eut aucun effet et une réelle inquiétude traversa les vapeurs d'alcool qui lui embrumaient le cerveau. Avait-elle franchi le pas ? « Sonja… »

Lorsqu'elle se leva enfin, il ne sut pas si c'était la réalité ou bien un rêve éthylique. Il allait lui poser la question mais s'abstint en la voyant faire tomber son peignoir sur le sol, un doigt sur ses lèvres.

Elle sentait merveilleusement bon et, quand elle se pencha pour l'embrasser, il sentit quelques gouttes d'eau tomber de ses cheveux fraîchement lavés et couler sur son pantalon : une sensation réelle. Son baiser fut d'abord doux et langoureux puis se fit intense et vorace.

Mais pourquoi maintenant ? Il ne comprenait pas. Avait-elle passé une partie de la nuit ici à l'attendre, alors que leur fils venait d'être placé en garde à vue ? Ou bien s'agissait-il d'une pulsion aussi soudaine qu'irrépressible ? Son désir était-il né à cet instant de sentiments qui ne l'avaient jamais quittée mais qui n'avaient plus trouvé auprès de lui un espace pour s'exprimer ?

Fabian sentit qu'elle en avait vraiment envie. Pour la première fois depuis très longtemps, trop longtemps.

Il répondit à son baiser, essayant de retenir ses lèvres avides entre les siennes, posant une main sur sa poitrine et commençant à lui caresser le téton. C'étaient leurs préliminaires habituels. Parfois, il faisait glisser prudemment l'autre main le long de son ventre jusqu'à son entrejambe.

Cette fois, elle l'en empêcha. Sans cesser de l'embrasser, elle repoussa ses deux mains, lui attrapa les cheveux et fit descendre sa tête le long de sa gorge, sur sa poitrine qu'elle l'invita à caresser du bout de la langue.

« Lèche-les, ordonna-t-elle. Lèche-moi les seins. »

Et il lécha. Lapant comme un chaton, il mouilla ses aréoles avec sa salive.

« Souffle maintenant, continua-t-elle. Je veux que tu souffles dessus. »

Il obéit et sentit un frémissement de plaisir la traverser, tandis qu'elle le poussait vers son sexe.

Il l'avait fait souvent, mais jamais comme ça. Jamais avec une telle fougue. La main de Sonja agrippait ses cheveux et le poussait de plus en plus profondément, jusqu'à des endroits où il n'était encore jamais allé. Il aimait ça et elle aussi. Leurs gémissements se firent plus bruyants. Leurs muscles se tendirent, le corps de Sonja vibrait. Elle était affamée. Insatiable.

Elle qui était toujours muette pendant l'amour. Elle qui voulait toujours éteindre la lumière et raison garder. Elle qui courait dans la salle de bains pour se laver aussitôt qu'ils avaient terminé. Elle était métamorphosée.

« J'en avais très envie…, dit-elle en le renversant sur le plancher dur et chaud. Je suis tellement excitée… » Elle referma les doigts sur son sexe en érection et se mit à le masturber en le serrant fort.

« Moi aussi, répondit-il en priant pour qu'elle ne s'arrête jamais.

– Mais je ne pense pas à toi en ce moment », ajouta-t-elle avant de se mettre à taquiner son gland du bout de la langue. « Ce n'est pas de toi que j'ai envie. » Elle le prit dans sa bouche pendant qu'il essayait de comprendre ce qu'elle était en train de lui dire. Ce qui était en train de se passer. Mais ses questions demeurèrent sans réponse et ses pensées retournèrent bientôt aux caresses qu'elle lui prodiguait. Elle

enfonça sa verge plus loin dans sa gorge qu'elle ne l'avait jamais fait puis se remit à l'embrasser et à jouer avec comme si elle voulait en goûter le moindre centimètre carré.

Si elle continuait ainsi, il ne pourrait plus se retenir. Il y avait si longtemps. Trop longtemps. Le bout de sa langue taquinait la couronne de son pénis pendant que sa main serrait si fort sa verge. Sous l'afflux de sang, il la sentit sur le point d'exploser. D'un instant à l'autre, il allait éjaculer.

« Là, tout de suite, tu es la dernière personne au monde que je laisserais entrer dans mon ventre », dit-elle en pressant son gland avec son pouce au point d'empêcher son sperme de sortir.

« N'importe qui, mais pas toi. »

Il était à nouveau plongé dans la confusion. Déçu, bien sûr, mais pas vraiment. Sa sève était encore à l'intérieur de lui et avec elle sa puissance pulsant à chaque battement de cœur. Lorsque Sonja se redressa et qu'elle le regarda droit dans les yeux, il souhaita seulement que le jour ne se lève jamais.

« Quand il me pénétrait, reprit-elle tout en insérant lentement son sexe en elle, je ressentais des choses que je n'avais jamais ressenties. » Elle se pencha sur lui et se laissa caresser les seins. D'abord le droit, puis le gauche. « J'avais l'impression qu'il me libérait… de la femme que je croyais être. » Elle se redressa et se mit à le chevaucher sauvagement, montant et descendant comme s'il n'était jamais assez loin au fond d'elle. « Il avait une violence dont j'ignorais qu'elle m'avait manqué pendant toutes ces années avec toi. Une force primaire qui dépassait tout ce que j'avais connu jusque-là… »

Elle accéléra le rythme et il l'aida en empoignant ses fesses tendues, la soulevant assez haut pour qu'il sorte presque de son ventre puis en s'enfonçant si loin à l'intérieur qu'il craignait de lui faire mal. Mais ses gémissements étaient des cris de plaisir, alors il l'empoigna plus fermement et passa une main entre ses cuisses pour sentir son propre sexe entrer et sortir de sa vulve.

« Même quand il me frappait, c'était bon… La douleur cuisante et le sang. Même ça… C'était comme si j'avais dormi pendant des années et qu'enfin je me réveillais… Et quand j'ai compris qui il était, c'était déjà trop tard… »

Sans le prévenir, elle se détacha de lui et se mit à quatre pattes, une position qu'elle n'appréciait pas, la trouvant dégradante. À

présent, elle la réclamait, le cul en l'air, ses doigts écartant les grandes lèvres, et quand il la pénétra, elle réagit si bruyamment qu'il se dit que tout le quartier devait l'avoir entendue. Mais il s'en fichait et il continua à la pilonner de plus en plus vite et de plus en plus fort tandis que sa colère bouillonnait à l'intérieur. Il avait si souvent souhaité qu'elle lui raconte sa liaison et qu'elle lui avoue tous ces secrets qui dressaient un mur entre eux. Et maintenant qu'elle parlait enfin, il aurait donné n'importe quoi pour qu'elle se taise.

« J'ai essayé de rompre… », continua-t-elle, et il lui donna une claque sur la fesse qui laissa une trace sur sa peau. « … J'ai essayé de m'en aller… » Il lui administra une autre fessée et entendit qu'elle se mettait à pleurer. Mais pas plus qu'elle, il n'avait envie d'en rester là. « Mais je n'ai pas pu… »

C'était comme si leurs corps avaient pris le contrôle. « À ses yeux, je n'étais rien… » Comme si la suite ne dépendait plus de leur volonté. « J'étais juste une façon de t'atteindre… Il n'avait toujours été question que de toi… » Ils accélérèrent le rythme en même temps, proches de l'orgasme. « Il avait toujours eu l'intention de se débarrasser de moi après m'avoir utilisée… » À chaque coup de reins, elle répondait deux fois plus fort. « Il m'a forcée à entrer dans l'œuvre d'art que j'avais moi-même construite… Comme dans un cercueil… J'écoutais le bruit de la visseuse pendant qu'il refermait le couvercle sur moi… »

L'annonce du dénouement se traduisit par une vibration dans sa voix. « Il avait déjà creusé la tombe… Tout était prêt… » Puis sa femme se mit à trembler – « Il voulait m'enterrer… » – avant de se transmettre à son corps à lui – « … vivante… ». L'orgasme les secoua avec une telle violence que leur brame éclata dans le silence de la nuit.

# 14

Fabian trempa ses lèvres dans le café trop chaud en se massant les genoux de sa main libre. Malgré une dose massive de paracétamol, ils le faisaient autant souffrir que s'il avait couru un marathon. En se réveillant ce matin, il n'avait pas compris tout de suite pourquoi il avait aussi mal, mais en découvrant ses blessures, les souvenirs revinrent.

En une seconde, il cessa de s'apitoyer sur ses plaies et ses douleurs. Il les vit soudain comme les rares éléments positifs de son existence. La preuve que les acrobaties de la nuit avec Sonja sur le parquet de l'atelier n'avaient pas été un simple rêve.

Elle avait enfin éclairé certaines zones d'ombre et raconté ce qui s'était passé pendant ces jours effroyables où elle l'avait quitté pour retrouver son amant. Des aveux pénibles autant pour elle que pour lui, même s'il avait depuis longtemps compris qu'elle en avait gardé une sorte de traumatisme. Mais qu'il ait essayé de l'enterrer vivante, enfermée dans sa propre installation artistique, *The Hanging Box,* était une révélation difficile à accepter. Même si elle expliquait pourquoi ses collègues avaient insisté pour emporter le coffre en bois pour une analyse technique et scientifique.

Elle expliquait aussi son soudain dégoût pour la création et Fabian comprit pour quelle raison elle l'attendait dans son atelier et pourquoi elle avait choisi cette nuit en particulier pour tout lui raconter. Dans la journée, la police l'avait appelée pour l'informer qu'elle avait cinq jours ouvrés pour venir récupérer le coffre et qu'au-delà de ce délai, il serait détruit.

Malgré tout, il se sentait sale en repensant à ce qui s'était passé. Comme si cette nuit était souillée par le fait qu'ils avaient jugulé leur angoisse en se vautrant dans le plaisir et qu'ils avaient joui pendant

que leur fils passait sa première nuit en prison. Un comportement qui ne lui ressemblait guère, et encore moins à Sonja.

« Mais qu'est-ce que je vois là ? M. Risk est à nouveau le premier arrivé. » Ingvar Molander entra dans la salle de réunion et regarda autour de lui dans la pièce. « Je suis sur le cul.

– Ravi de te fournir un sujet d'étonnement, répliqua Fabian, embrayant sur la plaisanterie avec un sourire de circonstance.

– Cela dit, tu m'as l'air un peu fatigué. La nuit a été dure ?

– On peut dire ça. Ce n'est pas le boulot qui manque, n'est-ce pas ?

– En effet. » Molander posa sur la table la pile de dossiers qu'il tenait entre les mains et s'assit. « Pas de sorties pour "raisons personnelles" aujourd'hui, alors ?

– Si, mais cet après-midi.

– Toujours ton problème avec Theodor ? »

Fabian acquiesça. « Et toi ? » Theodor était le dernier sujet au monde qu'il avait envie d'aborder avec Molander.

« Certainement pas, tu es fou ! Comment veux-tu que j'aie le temps d'aller me promener, avec tout ça ! s'exclama Molander en écartant les bras.

– Je pensais plutôt à ta soirée d'hier. Je me demandais si tu t'étais couché tard. C'était l'anniversaire de Gertrud, non ?

– Euh… oui… » Molander se raidit. « Pardon, tu disais ? J'avais la tête ailleurs.

– Gertrud, ton épouse. J'ai vu sur Facebook hier que c'était son anniversaire. J'espère que tu as trouvé le temps de la fêter comme elle le mérite et que tu n'as pas travaillé toute la nuit.

– Ah oui… bien sûr. » Le visage de Molander se fendit d'un sourire forcé et il répondit avec un ricanement. « Il n'est pas interdit d'espérer. Malheureusement, au risque de te décevoir, nous n'avons rien fait du tout. J'ai la chance d'avoir une femme qui connaît la musique et qui sait qu'il n'y a rien à attendre de moi quand nous sommes au milieu d'une enquête. »

« *Voilà*[1] *!* Qu'est-ce que je vous avais dit ! » s'exclama Astrid Tuvesson qui arrivait au même moment en compagnie de Klippan et de Lilja. « Ils sont déjà là. Parfait. On va pouvoir commencer. Sauf si vous étiez en train de discuter d'autre chose.

– Pas du tout, la rassura Molander. Nous évoquions simplement l'importante charge de travail qui est la nôtre en ce moment. À ce

sujet, je vous informe que j'ai passé la nuit au labo à comparer les échantillons relevés sur toutes les scènes de crime, en dépit du fait que c'était l'anniversaire de Gertrud, comme Fabian me le faisait très justement remarquer.

– Si je comprends bien, tu risques de dormir sur la béquille cette nuit, dit Klippan, qui était déjà en train de brancher son ordinateur portable.

– Il s'avère que j'ai une épouse compréhensive, alors ça devrait aller.

– Et les comparaisons ont donné quelque chose ? s'enquit Tuvesson.

– Oui, elles m'ont conduit à la conclusion que Fabian a raison de penser que toutes ces affaires sont liées et que ces crimes ne sont pas l'œuvre de plusieurs personnes avec des mobiles différents, mais d'un seul et même assassin. » Puis, s'adressant à Fabian, il ajouta : « Inutile d'avoir l'air si étonné, Fabian. Je suis capable d'admettre que parfois tu as raison. » Il le gratifia d'un sourire et d'un bref clin d'œil avant de se tourner vers les autres. « Figurez-vous que, sans le savoir, nous avons rassemblé des traces d'ADN sous forme de fragments de peau, de cheveux et de salive provenant d'une seule et même personne sur les trois scènes de crime.

– Est-ce que cela signifie que nous avons désormais suffisamment de preuves techniques pour relier l'individu en question aux meurtres de Moonif Ganem, Lennart Andersson et Molly Wessman ? demanda Tuvesson.

– Absolument, répondit Molander. Et vraisemblablement aussi à celui d'Evert Jonsson, même si pour l'instant je n'ai réussi à obtenir sur le cocon qu'une empreinte digitale, correspondant à une autre relevée dans la buanderie.

– C'est fantastique ! Mais comment se fait-il que nous le découvrions aujourd'hui, alors que ces preuves se trouvaient dans ton labo depuis le départ ?

– Pour diverses raisons. D'abord parce que nous venons de recevoir les résultats des tests ADN, et ensuite parce que aucun de nous n'a sérieusement imaginé jusqu'ici qu'il puisse s'agir d'un seul et même meurtrier…

– Bien sûr qu'on en a déjà parlé, intervint Lilja. C'est juste qu'on n'avait trouvé aucun mobile commun aux différents meurtres.

– Tu as raison, et c'est pour ça que je n'ai pas vu comme une priorité de chercher une correspondance entre les empreintes et les indices relevés sur les différentes scènes de crime. Mais je vous en prie, n'hésitez pas à me faire porter le chapeau si cela vous soulage. Ce n'est pas comme si je n'avais pas déjà des journées de travail de vingt-cinq heures.

– Eh bien oui, Ingvar, puisque tu veux le savoir, j'estime que tu es le principal responsable de cette erreur, dit Tuvesson en allant fermer la porte de la salle de réunion. Parce qu'à cause de ta négligence, ce n'est pas seulement toi qui as travaillé ces dernières semaines plus qu'on ne peut décemment l'exiger de quiconque, mais toute l'équipe. Franchement, tu ne trouves pas étrange qu'après quatre meurtres, nous ne sachions que maintenant qu'ils n'étaient pas isolés mais l'œuvre d'un tueur en série ? Un tueur en série qui est sans doute en train de préparer en ce moment même son cinquième assassinat ?

– Étrange, oui, sans doute, dit Molander avec un haussement d'épaules. Mais depuis le début de cette enquête, tout est étrange. Qu'il s'agisse du choix des victimes ou des méthodes employées par le tueur. Regardez par exemple les dates. Evert Jonsson a été enfermé dans cette espèce de chrysalide aux alentours du 25 mai…

– Ingvar, je…

– Laisse-moi parler. Ensuite il se passe pratiquement vingt jours avant que Moonif Ganem soit centrifugé à mort. Trois jours plus tard, Molly Wessman meurt empoisonnée, le jour même où Lennart Andersson se fait poignarder devant un tas de témoins dans l'Ica Maxi où il travaille. » Molander écarta les mains. « Alors pardonne-moi de ne pas être de ton avis. Je trouve au contraire qu'au vu des circonstances, nous avons été particulièrement rapides et efficaces.

– Je suis tout à fait consciente que cette enquête ne ressemble à aucune autre et qu'en ce qui concerne les recherches ADN, malgré nos demandes répétées, nous n'avons eu des réponses que tardivement. Mais les empreintes digitales, par exemple, tu y as toujours eu accès.

– C'est vrai, mais comme je vous l'ai dit, nous n'avions pas…

– Il ne s'agit pas ici de ce que nous avions envisagé ou pas. Il ne s'agit pas non plus de ta surcharge de travail ni du nombre d'heures qu'il y a dans une journée. Ton job c'est de croiser systématiquement toutes les informations que tu reçois. Je ne devrais même pas avoir à te le demander. Surtout dans le cas qui nous occupe. Qui sait où nous

en serions aujourd'hui si tu avais découvert il y a une semaine qu'une empreinte digitale relevée dans la buanderie de Bjuv se trouvait également dans l'appartement de Molly Wessman ?

– Que veux-tu que je réponde à ça ?

– Tu n'as pas besoin de répondre quoi que ce soit. Tout le monde commet des erreurs de temps en temps et il nous arrive à tous de passer à côté de quelque chose. Mais toi, rarement. Alors je ne peux pas m'empêcher de me demander pourquoi. Tu as des soucis dans ta vie privée ? Un problème qui t'empêche de te concentrer ? Faut-il que je fasse venir quelqu'un pour te seconder ?

– Non, non, tout va bien. Ne t'inquiète pas.

– Tu en es sûr ? Parce que si tu roules sur les jantes depuis trop longtemps et que tu as besoin de te reposer, il suffit de me le dire. Je suis parfaitement capable de le comprendre. J'ai juste besoin de savoir sur qui je peux compter. »

Fabian observait attentivement Molander, qui hochait la tête comme un chien grondé par son maître. Était-il sur le point d'être rattrapé par ses nombreux péchés ?

« Écoutez, dit soudain Lilja. Je propose qu'on se remette au travail, parce qu'il y a une chose qui me frappe : si vraiment nous avons affaire à un seul et même tueur, le moins qu'on puisse dire c'est que c'est quelqu'un d'extraordinairement méticuleux et bien organisé. Vous êtes d'accord avec moi, je pense ? Alors dans ce cas, comment expliquez-vous qu'il laisse autant de traces derrière lui ? Qu'il perde quelques cheveux ici et là, d'accord. Mais de la salive, des empreintes digitales et tous ces autres indices sur les scènes de crime, je trouve que ça ne colle pas avec le profil.

– Tu veux dire que cela s'inscrirait dans un projet plus ambitieux ? demanda leur supérieure.

– Je n'en sais rien. » Lilja haussa les épaules. « Mais vous admettrez qu'il est étonnamment négligent.

– Ou très sûr de lui, suggéra Fabian. Le fait que les modes opératoires soient si différents nous a induits en erreur. Là-dessus, j'ai tendance à être d'accord avec Molander. Il n'y a rien d'étonnant à ce que nous n'y pensions que maintenant.

– Sans compter que nous n'avons pas trouvé ses empreintes digitales partout, mais dans deux endroits seulement. La buanderie de Bjuv et le domicile d'Evert Jonsson, signala Molander. Mais pour

laisser zéro trace d'ADN, il faudrait littéralement se promener en combinaison de plongée intégrale.

– Il y a autre chose qui m'interpelle, reprit Lilja. S'il n'a pas de mobile, qu'est-ce qui le pousse à commettre ses crimes ? Pourquoi choisit-il des victimes aussi différentes et pour quelle raison a-t-il recours à des méthodes aussi variées ?

– Si je devais deviner, je dirais que tout cela n'est qu'un jeu, suggéra Molander.

– Un jeu ? s'exclama Tuvesson.

– Bah oui, pourquoi pas ? rétorqua Molander, haussant les sourcils.

– Je ne comprends pas. Comment ça, un jeu, qu'est-ce que tu veux dire ?

– Je ne serais pas surpris qu'il cherche simplement à s'amuser. Plus les meurtres sont variés, plus c'est rigolo. Enfin pour lui, bien sûr. Vous n'êtes pas d'accord ? » Ses collègues étaient interrogatifs ou perplexes. Ingvar haussa les épaules. « Enfin, c'est une simple hypothèse, je n'ai aucune preuve de ce que j'avance. Je propose que l'on continue.

– En effet, il nous reste encore pas mal de points à l'ordre du jour, signala Klippan en ouvrant son ordinateur portable. Qui sait, nous trouverons peut-être quelques réponses dans ces images. »

Contre toute attente, Fabian se surprit à acquiescer. Pas à ce que disait Klippan, mais à la suggestion de Molander. Avant de se raviser, il avait tapé dans le mille. On aurait dit qu'Ingvar venait de se rendre compte qu'il était le seul dans cette équipe à être capable de comprendre la psychologie du tueur. Peut-être même qu'il se reconnaissait en lui, d'une certaine manière.

« Rappelle-nous ce que tu voulais nous montrer ? dit Tuvesson en consultant sa montre.

– Ne me dis pas que tu as oublié ? rétorqua Klippan sans chercher à cacher son agacement.

– Oublié quoi, pardon ? » dit Tuvesson.

Klippan poussa un soupir. « Que j'ai épluché toutes les bandes de surveillance du supermarché Ica Maxi datant de la semaine qui a précédé le meurtre de Lennart Andersson et que je suis supposé vous faire un topo. Ça y est, ça te revient ? J'aurais déjà dû le faire hier, mais Evert Jonsson m'en a empêché, alors maintenant, j'aimerais bien qu'on en finisse avec ça une bonne fois pour toutes.

– Je comprends, mais je préférerais quand même qu'on attende demain, ou au moins cet après-midi. Il y a plusieurs choses dont nous devons parler avant. Et ensuite, il faut que j'aille voir Tina Högsell pour lui dire de modifier le contenu de son réquisitoire contre Eric Jacobsén et Assar Skanås.

– Stop ! J'en ai assez. Je veux que vous écoutiez ce que j'ai à vous dire.

– Malgré tout le respect que j'ai pour ton travail, Klippan, c'est à moi d'en décider, et je décide que… »

Son téléphone sonna.

« Astrid Tuvesson à l'appareil, je suis en réunion, de quoi s'agit-il ? »

Tandis que les secondes devenaient des minutes, Fabian et les autres virent la commissaire pâlir à vue d'œil, son portable collé à l'oreille. Elle resta pratiquement muette pendant toute la durée de la communication. Puis elle raccrocha.

« Il a recommencé. » Elle déglutit péniblement, luttant pour se ressaisir. « Ce salopard a encore frappé.

– Oh ! mon Dieu. » Lilja poussa un soupir. « Et qui est la victime, cette fois ?

– Ester Landgren, la petite fille que tu as arrachée aux griffes d'Assar Skanås il y a quelques jours. » Tuvesson ne parvint pas à retenir ses larmes.

« Hein ? Qu'est-ce que tu dis ? » Lilja secouait la tête comme pour se convaincre qu'elle avait mal entendu. « Ce n'est pas vrai ?

– Si, c'est épouvantable.

– Mais pourquoi aurait-il… Qu'a-t-elle fait pour mériter… Je n'y comprends rien.

– Quand est-elle morte ? demanda Molander. Et comment ?

– D'après ce que j'ai compris, elle serait morte depuis plusieurs heures. » Tuvesson sécha ses larmes et inspira profondément. « Ses parents la pensaient endormie dans son lit, ils viennent de l'y découvrir, morte. Ils parlent de noyade.

– Noyée ? Dans son lit ? s'exclama Lilja. Mais enfin, c'est n'importe quoi ! On ne peut pas se noyer dans son lit ?

– Je sais que cela paraît absurde, mais attendons de voir ce que dit Flätan. D'après les parents, il serait sorti une grande quantité d'eau de sa bouche pendant qu'ils tentaient de la ranimer. Et, comme tu l'as

très justement fait remarquer tout à l'heure, Fabian, une fois de plus, ce meurtre est trop spectaculaire et différent des autres pour qu'il n'y ait pas un lien.

– Mais ? Non… C'est impossible », dit Lilja, renonçant à juguler ses émotions. « Quelqu'un peut-il m'expliquer quel rapport ce tueur en série peut avoir avec Ester Landgren, une petite fille innocente ?

– Je ne sais pas, Irene, répondit Tuvesson. C'est ce que nous devons essayer de comprendre. Ce que je sais, c'est que nous devons arrêter ce démon avant qu'il tue à nouveau. Ingvar, je veux que tu ailles là-bas et que tu relèves toutes les empreintes et cette fois, je suppose que je n'ai pas besoin de te rappeler de les comparer avec celles que nous avons.

– Cela va sans dire. » Molander commença à rassembler ses dossiers.

« Irene, tu t'occupes des parents et Fabian, tu ne lâches pas Flätan d'une semelle, jusqu'à ce qu'il ait terminé. Quant à toi, Klippan, tu vas tirer des sonnettes dans le quartier et interroger tous les…

– Non. » Klippan secoua la tête avec obstination.

« Comment ça, non ?

– Je n'irai pas tirer de sonnettes. En tout cas, pas tout de suite.

– Mais enfin, pourquoi ? Qu'est-ce qui te prend ?

– Et vous non plus. Vous n'allez rien faire du tout, vous allez rester ici jusqu'à ce que j'aie…

– Klippan, tu commences à m'emmerder ! » Sa supérieure vint se planter devant lui pratiquement nez à nez. « Je te signale que c'est moi qui dirige cette enquête !

– C'est possible, rétorqua Klippan, rouge pivoine et la gorge serrée. Mais là tout de suite, je me contrefous de savoir qui commande ici, et toi comme les autres vous allez vous asseoir pendant un quart d'heure et écouter mon compte rendu. »

1. En français dans le texte.

# 15

Hillevi Stubbs était couchée de tout son long sur le plancher du Pettersson. Malgré son mètre cinquante-trois, elle avait à peine la place de bouger au milieu de tout ce que son vieil ami Hugo Elvin avait réussi à faire tenir dans l'étroite cabine.

Le transport du petit bateau à moteur s'était fait sans encombre. Les pneus de la remorque avaient suffisamment de pression et elle n'avait trouvé de traceur GPS ni sur elle ni sur sa Jeep. Mona-Jill, pourtant de nature curieuse, avait accepté sans trop d'histoires l'explication selon laquelle il s'agissait du bateau d'un vieux copain qu'elle avait accepté de garder sur le terrain derrière leur maison pendant quelques semaines.

Et à présent, elle était allongée à l'intérieur en train de s'imprégner de toutes les pistes, hypothèses, preuves et idées qu'Elvin avait pu rassembler. C'était toujours comme ça qu'elle abordait une nouvelle scène de crime. Couchée par terre au milieu de la pièce, les yeux clos ou fixant le plafond. Dans cette position, Hillevi pouvait respirer librement et absorber l'atmosphère des lieux avec tous ses sens. Pas seulement celle qui se dégageait des murs, mais également des meubles et de tous les objets présents.

Bien qu'il n'ait à sa connaissance jamais été le théâtre d'aucun meurtre, le bateau d'Elvin était comme un condensé de scène de crime. Jamais elle n'avait vu autant d'indices, de relevés d'empreintes réunis dans un espace aussi restreint. Il devait y avoir là-dedans une infinité de preuves. La question étant de savoir s'ils parviendraient à les trouver à temps parmi un foisonnement d'éléments inexploitables.

Molander était sans doute en train de préparer sa riposte contre Fabian et ils devraient avoir réuni assez d'éléments pour obtenir un mandat d'arrêt avant qu'il agisse : seul Ingvar savait combien de

temps ils avaient devant eux. Une semaine, quelques jours, peut-être pas plus de quelques heures.

La policière scientifique se releva, attendit que sa tension se stabilise, puis se mit à tourner lentement sur elle-même, ses yeux allant de haut en bas, enregistrant un maximum de détails.

Fabian pensait que Molander avait tué Hugo Elvin à cause de ces fameuses cartes d'embarquement prouvant qu'il avait fait un aller-retour entre Berlin et Copenhague. Elle trouvait le motif insuffisant. Certes, ces cartes faisaient tomber son alibi. Mais elles ne suffisaient pas à prouver qu'il était coupable du meurtre d'Inga Dahlberg. Sous l'éclairage brutal d'un tribunal, elles ne seraient pas concluantes.

Elvin avait forcément mis la main sur autre chose. Un élément de preuve indiscutable découvert peu de temps avant sa mort puisqu'il n'en avait pas fait part à son équipe et que Molander était encore en liberté. Un élément qui se trouvait donc obligatoirement en haut d'une pile.

Après un ultime tour sur elle-même, Hillevi remarqua, appuyé contre une gourde d'eau à moitié pleine, un document format A4 roulé sur lui-même. Elle retira l'élastique et étala la feuille.

Il s'agissait d'une carte topographique, téléchargée sur le portail de l'IGN. Elle ne comportait aucun nom de lieu, juste des croix indiquant des terrains, des chantiers, ainsi que des tas de notes griffonnées par Elvin de ses pattes de mouche indéchiffrables.

Elle remit l'analyse de la carte à plus tard et se concentra à la place sur le contenu de la boîte à chaussures posée à côté, contenant les chouettes en plastique transparent que, d'après Fabian, Elvin aurait utilisées pour mettre Molander sur écoute.

Hillevi regarda attentivement la cavité à la base de l'une des chouettes, qui se révéla effectivement assez grande pour qu'on y loge à la fois un micro, un émetteur et une pile. Elle connaissait parfaitement ce dispositif d'écoute de fabrication chinoise. C'était le plus petit qui existait sur le marché et il avait une portée de trente mètres maximum. Hugo avait donc dû placer un récepteur avec carte SIM quelque part à proximité de la maison des Molander.

Elle reposa la chouette et ramassa un tas de photographies entassées pêle-mêle à côté de la boîte à chaussures.

Toutes semblaient provenir de la même scène de crime. On y voyait un salon avec des aquarelles réalisées par un peintre amateur

qui, selon elle, n'avait pas dû prendre plus d'un ou deux cours d'initiation, une collection de bibelots sur le manteau d'une cheminée et un vieux poste de télévision à tube cathodique posé devant une fenêtre à vitraux. Il y avait aussi un immense canapé en cuir beige installé contre un mur et, gisant sur le plancher, à côté d'une table basse en verre fumé, se trouvait la victime, une femme.

À nouveau une femme.

Stubbs poussa un soupir las. Plus jeune, elle n'y aurait pas prêté attention. Elle aurait vu une nouvelle victime, rien d'autre. Une nouvelle scène de crime que son rôle était d'examiner afin que ses collègues puissent ensuite identifier et arrêter un nouveau criminel. Un homme. C'était presque toujours un homme.

Le fait que la victime soit dans la majorité des cas une femme était une caractéristique qui lui était apparue avec le temps. Il faut dire que dans ce pays, une femme était tuée par son conjoint ou par un proche toutes les trois semaines.

Celle-là devait avoir à peu près soixante ans. Elle n'était pas mince et, hormis un collant entortillé autour de ses mollets volumineux, elle était nue. Un chemisier à fleurs déchiré, une robe en jean en lambeaux et une culotte informe étaient visibles à côté de son cadavre.

Le sang séché avait laissé à l'intérieur de ses cuisses une croûte brunâtre et s'était répandu sur la moquette. Un objet qui ressemblait à un tisonnier émergeait de son vagin.

Les photos étaient rangées dans une chemise en plastique sur laquelle on pouvait lire « Crime conjugal sous l'emprise de l'alcool ». En dessous de la pile de clichés, elle trouva un dossier d'enquête datant du mois d'avril de l'année précédente. L'investigation avait été menée par Sverker « Klippan » Holm et Irene Lilja et ne suggérait aucun lien avec les affaires mentionnées par Fabian.

Le compte rendu présentait la victime sur les photographies, une dénommée Kerstin Öhman, domiciliée avec son époux, Conny Öhman, dans une maison située sur Östra Storgatan à Munka-Ljungby, près d'Ängelholm.

Apparemment, Mme Öhman avait déjà appelé plusieurs fois la police pour accuser son mari de violences conjugales mais chaque fois, elle s'était ravisée et avait retiré sa plainte. La nuit du 5 avril, les choses étaient manifestement allées trop loin et elle n'avait eu le temps ni de porter plainte, ni de changer d'avis.

C'était Conny Öhman lui-même qui avait téléphoné au commissariat pour déclarer le crime, après s'être réveillé d'une cuite sur le canapé du salon. Dans le rapport du médecin légiste, il était indiqué qu'on avait trouvé le sang de la victime sur ses mains et des sécrétions de son vagin sur son pénis. Bref, une affaire relativement simple qui n'avait même pas fait l'objet d'un entrefilet dans le flot des nouvelles du jour.

Mais Elvin s'était intéressé à cette affaire et, le connaissant, il devait y avoir une bonne raison à cela.

C'était Molander lui-même qui s'était chargé de l'enquête technique et scientifique, ce qui ne voulait pas nécessairement dire qu'il ait quoi que ce soit à voir avec le meurtre. Peut-être était-ce son comportement durant l'enquête qui avait alerté Elvin.

Il lui vint soudain une idée. Dans le carton que Fabian avait récupéré dans le bureau de Hugo, elle prit son agenda de l'année dernière et fit tourner les pages jusqu'à la première semaine du mois d'avril.

Le 5 était un jeudi et, parmi les notes succinctes d'Elvin, elle lut : « 08 : 12 » et « 16 : 18 », horaires qui, d'après Fabian, correspondaient au moment où Molander était arrivé au commissariat le matin et à celui où il en était reparti dans l'après-midi. La page du vendredi 6 était plus remplie. Ingvar Molander n'était arrivé qu'à neuf heures sept, c'est-à-dire presque une heure plus tard que la veille, et l'heure de son départ n'était pas précisée, ce qui pouvait indiquer qu'il se trouvait encore sur la scène de crime et qu'il y était resté trop tard pour repasser au commissariat. Sur la même page, avec ses habituelles abréviations, Elvin avait ajouté :

*Kerstin Ö, violences, viol, meurtre, alcool, mari Conny (?), Klipp, Lilj et M.*

Bref, rien de particulier. À part le smiley. Plusieurs pages de l'agenda comportaient un smiley, un détail que Fabian avait remarqué mais auquel il n'avait pas trouvé d'explication. Or en voyant celui-là, Hillevi crut comprendre.

Le smiley se trouvant sur la page du lendemain du meurtre avait un sourire si large qu'il dépassait les contours de sa tête.

En d'autres termes, ce jour-là, Molander était de très bonne

humeur.

Il était même d’une humeur particulièrement joyeuse.

# 16

Le meurtre d'Ester Landgren avait changé la donne. L'équipe était passée de l'abattement face à ce tsunami d'horreur à l'action. À présent, ils étaient tous dans le même bateau. Avec ce dernier crime, le monstre avait dépassé une limite qui avait surpris Ingvar Molander lui-même.

Il régnait dans la salle de commandement une ambiance à la fois fébrile et pesante et tous, Klippan mis à part, étaient pressés de partir pour se remettre au travail. Ils se taisaient, assis sur leur chaise, le regard baissé vers leur portable afin de canaliser leurs émotions en attendant que leur collègue parvienne à connecter son ordinateur avec le rétroprojecteur fixé au plafond.

Quand enfin, la technologie accepta d'être de la partie et qu'un fond d'écran représentant son chien Einstein courant après une balle apparut sur le mur de la pièce, aucun d'entre eux n'aurait su dire combien de temps avait passé, juste que cela leur avait paru une éternité.

« Voilà, dit Klippan en s'épongeant le front. On va pouvoir y aller.

– Juste une question, avant que tu commences. » Molander regarda sa montre. « Il y en a pour combien de temps ? Rassure-toi, je ne vais pas m'en aller. Mais comme ça fait déjà un moment qu'on est là, je voudrais prévenir mes assistants qui sont assis dans la voiture en train de m'attendre.

– Ça prendra le temps que ça prendra. Alors je propose que nous ne le gaspillions pas avec des questions inutiles. » Klippan offrit à Molander un sourire angélique et se tourna vers les autres. « Comme vous le savez, Lennart Andersson a été assassiné à coups de couteau dans la journée du 16 juin alors qu'il travaillait derrière son comptoir de charcuterie à l'Ica Maxi de Hyllinge.

– Tu n'es pas obligé de revenir sur ce que nous savons déjà, si ? dit Lilja.

– Je fais ce que j'ai à faire, ni plus ni moins. Alors dans l'intérêt de tout le monde, vous feriez mieux de me laisser continuer et quand vous aurez à nouveau la parole, je promets de vous le faire savoir, d'accord ? » Klippan les regarda tous à tour de rôle et personne ne riposta. « Bien, alors reprenons. » Il vida sa tasse de café, à présent froide. « Où en étais-je ?

– Andersson et le meurtre au couteau au rayon charcuterie, dit Lilja en roulant des yeux.

– Ah oui, c'est ça. Nous avons tous vu et revu le film de surveillance sur lequel on le voit se faire tuer. Ce que j'ai fait, c'est que j'ai visionné les films de toute la semaine qui a précédé l'événement. J'en ai découpé plusieurs séquences sur lesquelles apparaissaient des individus dont le comportement me paraissait surprenant. Comme nous n'avons pas beaucoup de temps, je ne vous montrerai que mon principal suspect. »

Son portable étant posé sur la table devant lui, Fabian mit plusieurs secondes à comprendre d'où venait la vibration qu'il sentait dans la poche de son pantalon. Le Nokia.

Klippan fit défiler la bande en accéléré jusqu'à un fichier intitulé « Vendredi 15 juin 2012 » et lança un extrait sur lequel on voyait entrer dans le supermarché, pris sous divers angles, un homme de petite taille portant un jean délavé, des baskets usées d'un blanc sale, un sweat à capuche bordeaux de la marque Adidas et une casquette frappée du logo du magasin d'accessoires auto Biltema.

Profitant du fait que Molander et les autres étaient occupés à regarder l'écran où le type en hoodie ramassait un panier à la caisse et poursuivait son chemin à l'intérieur de la grande surface, Fabian sortit le Nokia et consulta discrètement sous la table le message que venait de lui envoyer Gertrud Molander.

« Qu'est-ce qu'il a de suspect, ce type ? » demanda Tuvesson. Voyant le regard mauvais que lui décochait Klippan, elle ajouta : « Mais qu'est-ce qui te prend, Klippan ? On a le droit de poser des questions et de discuter un peu. Sinon ce n'est pas la peine de travailler en équipe.

– Je croyais qu'on était pressés, rétorqua-t-il. Mais OK, je ne veux pas me montrer contrariant. Alors je vais vous le dire. »

*Salut, Hjalmar ! Merci pour ton message et désolée pour la réponse tardive. J'aurais été ravie de boire un café avec toi à l'occasion et de parler du bon vieux temps. Alors la prochaine fois que tu t'aventures hors des frontières de Hörby, n'hésite pas à me contacter ☺*

« D'abord, sa façon de bouger, expliquait Klippan.

– Qu'est-ce que tu lui trouves de particulier ? s'enquit Lilja en regardant l'homme traverser le rayon des ustensiles de cuisine. Moi je trouve qu'il marche normalement. »

S'agissait-il d'une invitation ou d'un refus poli ? Ne sachant pas comment interpréter le SMS, Fabian rédigea une brève réponse à l'abri du plateau de la table.

*Finalement, je dois revenir à Helsingborg aujourd'hui et j'aimerais déplacer mon invitation à cet après-midi. Ça t'irait ?*

« Tu te trompes, répondit Klippan à la remarque de Lilja. Regarde comment il se déplace entre les rayons. Il jette un bref coup d'œil aux étalages et le reste du temps il observe les autres clients. Son comportement n'a rien de naturel. »

*Je te remercie, mais j'ai attrapé le rhume des foins et je suis au lit avec 39 de fièvre, alors désolée, mais il va falloir qu'on remette ça. À bientôt, j'espère.*

Gertrud était chez elle. Il allait pouvoir lui rendre visite et la convaincre de témoigner. Il lui proposerait de s'installer quelques nuits à l'hôtel en attendant que tout cela soit terminé.

« Regardez bien. Il dissimule constamment son visage en baissant la tête ou en tournant le dos », entendit-il Klippan expliquer alors qu'à l'image, l'homme se tenait dos à la caméra devant le rayon « Produits du monde ». « Vous avez vu ? C'est systématique, quel que soit l'endroit où est placée la caméra.

– Je crois que nous avons tous compris, dit Molander. N'est-ce pas, Fabian ?

– Absolument. C'est une évidence. » Il s'empressa d'afficher un sourire en fourrant le Nokia dans la poche de son pantalon.

« Ah oui, vraiment ? C'est bizarre parce que ça ne l'est pas pour moi, dit Tuvesson. Je ne vois pas du tout ce qui en fait ton principal suspect.

– J'ai parlé de soupçon, pas de certitude, rétorqua Klippan. Mais vous devez tout de même admettre qu'il a un comportement étrange, non ? Tenez, là, par exemple ! »

L'homme s'approchait d'une vitrine réfrigérée contenant un assortiment de harengs marinés.

« Il arrive du rayon tex-mex où il a pris des tortillas et du guacamole. Je ne sais pas ce que vous mettez dans vos tacos, mais certainement pas des harengs marinés.

– Peut-être qu'il fait ses courses pour plusieurs jours ? suggéra Lilja.

– Moi, je crois qu'il ne fait pas réellement des courses, rétorqua Klippan. Il n'y a aucun schéma cohérent, ni dans ses déplacements, ni dans ce qu'il met dans son panier. Dans un instant, il va par exemple prendre des steaks végétariens dans le rayon bio et quelques minutes après, une barquette de cinq cents grammes de chair à saucisse au rayon boucherie.

– Peut-être que sa copine ne mange pas de viande.

– C'est possible. Mais alors comment expliques-tu qu'il soit déjà passé une première fois au rayon légumes où il a acheté des tomates issues de l'agriculture biologique à un prix exorbitant pour retourner quelques minutes plus tard dans le même rayon choisir un concombre bourré de pesticides alors que les concombres bio sont à peine plus chers ?

– OK, dit Tuvesson en hochant la tête. Admettons qu'il ne soit pas venu pour faire ses courses.

– Si c'est notre tueur, il serait là en repérage, proposa Fabian pour faire semblant de participer à la réunion.

– C'est exactement ce qui m'est venu à l'esprit, dit Klippan. Mais si ç'avait été le cas, il aurait essayé de repérer l'emplacement des caméras, alors que pendant les vingt-deux minutes qu'il passe dans le magasin, il ne lève jamais les yeux au plafond. Il ne sort pas son portable pour prendre des photos et il ne regarde pas une seule fois la porte derrière le rayon charcuterie par laquelle nous savons que le meurtrier s'est enfui après le crime.

– Alors qu'est-ce qu'il fabrique ? demanda Lilja qui commençait à montrer des signes d'impatience.

– Merci de poser la question. C'est exactement ce que je me suis demandé moi-même. Et après m'être repassé cette séquence un nombre incalculable de fois, je suis parvenu à la conclusion qu'il cherche.

– Comment ça, il cherche ? Il cherche quoi ? s'enquit Tuvesson.

– J'y arrive, répondit Klippan en levant la main. Mais d'abord, j'aimerais savoir si l'un d'entre vous l'a remarqué il y a quelques instants devant l'étalage de pommes de terre nouvelles, en train de dévisager une cliente. Une femme habillée entièrement en bleu qui reniflait et palpait les mangues en rayon.

– C'est vrai, dit Lilja. Même ses lunettes étaient bleues. Mais je n'ai pas compris pourquoi ton type l'observait.

– Moi, oui. Regardez, là, il est en train de faire exactement la même chose. » Klippan désignait l'écran où le suspect était debout devant les harengs marinés en train d'observer un client qui s'éloignait des fraises pour se diriger vers le rayon boucherie.

« Et alors, qu'est-ce que cela nous apprend ? demanda Tuvesson. Hormis le fait qu'il regarde les gens ?

– Comme je vous l'ai dit, je crois qu'il cherche.

– Oui, ça tu l'as dit. La question est : qu'est-ce qu'il…

– Il cherche sa victime, dit Klippan, l'interrompant. Il est à la recherche de sa prochaine victime. »

En une seconde, l'atmosphère dans la pièce changea. Tout le monde se tut et le silence devint pratiquement palpable tandis que Fabian et ses collègues récapitulaient ce qu'ils venaient de voir pour décider si l'hypothèse de Klippan tenait la route.

« Je ne comprends pas, admit enfin Tuvesson. Pourquoi serait-il en train de chercher sa victime ?

– "Choisir" serait un verbe plus approprié.

– Je comprends encore moins, dit Tuvesson en secouant la tête. Lennart Andersson est juste à côté, derrière son comptoir de charcuterie. Il n'a qu'à y aller et il le verra.

– Ce que je veux dire, c'est qu'à ce moment-là, il semble encore l'ignorer. Ce que j'essaye de vous expliquer, c'est que je crois qu'il ne sait pas encore qui sera sa victime. » Klippan vida les dernières gouttes de café de la bouteille thermos dans sa tasse. « Et par ailleurs, Lennart Andersson ne prend son service que dans trois minutes et demie. Maintenant, regardez ça. » Il fit un geste du menton vers l'écran où l'homme était toujours planté devant le rayon réfrigéré. « J'ai d'abord pensé qu'il était en train de faire son choix parmi les différentes sortes de harengs. Mais ce n'est pas du tout ce qu'il fait. Il ne regarde même pas les bocaux. Il regarde l'homme en bermuda blanc et chaussures de voile qui se trouve là-bas, avec son fils.

– Mais !… Ce n'est pas Eric Jacobsén ? » s'étonna Tuvesson en regardant Fabian.

Effectivement, c'était bien le meurtrier et voyeur Eric Jacobsén en compagnie de son fils Rutger, manifestement inconscients du fait qu'ils se trouvaient peut-être dans le collimateur d'un assassin. Leurs chemins ne s'étaient donc pas seulement croisés dans l'affaire Molly Wessman, mais également ce jour-là.

« En imaginant que tu aies raison. Qu'il soit effectivement là pour choisir sa victime, réfléchit Tuvesson à haute voix. Qu'est-ce qui a fait que son choix s'est arrêté sur Lennart Andersson du rayon charcuterie et pas sur n'importe qui d'autre ?

– Excellente question. Et la réponse est que je n'en ai pas la moindre idée. Peut-être qu'Andersson l'a énervé pour une raison ou pour une autre, je n'en sais rien.

– Je crois plutôt qu'il a une idée très précise de la façon dont son crime doit être exécuté », rétorqua Molander. Au même moment, le type à l'écran sortait un objet de sa poche droite. Un objet qui scintilla un instant avant qu'il referme sa main dessus. « Et il se balade dans ce magasin pour trouver une victime qui corresponde à son scénario.

– Dans ce cas, il devrait la chercher au rayon charcuterie et pas dans tout le supermarché, fit remarquer Tuvesson.

– À moins qu'il ne cherche quelqu'un qui n'a rien à voir avec ses précédentes victimes », suggéra Klippan.

Tuvesson acquiesça. « Fabian, qu'est-ce que tu en penses ? »

Fabian ne réagit pas tout de suite parce qu'il était en train de penser à ce que le suspect avait sorti de sa poche, et le temps qu'il se retourne vers Tuvesson, Lilja avait pris la parole.

« Excusez-moi, mais vous voyez la même chose que moi ? » Elle désigna le bras droit du type qui s'agitait légèrement. « On dirait qu'il est en train de… se masturber.

– Je ne crois pas, répliqua Klippan. À mon avis, c'est plutôt un tic nerveux. Je l'ai vu faire ça à plusieurs reprises et dans les autres plans, sa main est libre et pas à l'intérieur de son pantalon.

– Bon, OK. Mais juste pour être sûre de bien comprendre, Klippan, intervint Tuvesson. Ce que tu es en train de nous dire, c'est que ce type se promène à droite à gauche, à la recherche de ses victimes, sans mobile préalable.

– J'en ai peur. » Il se tourna vers Fabian. « Est-ce que ce n'est pas

exactement ce que tu nous as suggéré ? Qu'il pourrait n'avoir aucun mobile ? »

Fabian hocha la tête, même si l'hypothèse lui semblait assez absurde à lui aussi. Mais il ne voyait pas d'autre explication.

« Ce que je n'arrive pas à comprendre, c'est pourquoi quelqu'un irait tuer son prochain sans aucune raison, dit Tuvesson.

– Il le fait peut-être simplement pour s'amuser et parce que ça l'excite. C'est bien ce que tu nous as dit, Ingvar ?

– Moi ? réagit Molander en secouant vigoureusement la tête. Non, quand est-ce que j'aurais dit ça ?

– Bon, admettons. Mais avec ou sans mobile, la victime, il faut bien la choisir d'une façon ou d'une autre ? Je veux dire, ça ne peut pas seulement être le fait du hasard.

– Pourquoi pas ? dit Molander.

– Parce que visiblement, il y a une raison qui lui fait choisir une personne plutôt qu'une autre, et si nous parvenons à comprendre quelle est cette raison, nous arriverons peut-être aussi à savoir qui sera sa prochaine victime. Qu'en dis-tu, Fabian ? Je te trouve très silencieux aujourd'hui.

– Ah oui ? » rétorqua Fabian dont les pensées tournaient toujours autour de l'objet que l'homme tenait à la main, se demandant si c'était là que se trouvait la réponse à leurs questions.

« Toi aussi, tu es bien silencieuse, dit Tuvesson à Lilja qui était en train de regarder dans le vide, la bouche entrouverte. Ça fait un moment que nous ne t'avons pas entendue. » Elle se pencha et agita la main devant le visage de sa collègue. « Ohé, je te parle ! »

Lilja réagit, mais tournée vers Klippan. « Tu peux nous repasser la bande ?

– Bien sûr. Depuis le début ou…

– Non. À partir du moment où il est devant le présentoir réfrigéré et où il se tourne vers le type avec la barbe.

– OK, pas de problème. » Klippan rembobina la bande jusqu'à l'image précédant celle où le suspect tournait la tête vers un barbu qui se trouvait derrière lui.

« Mets sur pause et fais un zoom sur son visage.

– Je sais à quoi tu penses, Irene. Mais c'est inutile. J'ai déjà essayé. » Il se pencha sur son ordinateur et zooma sur le visage du suspect, à moitié dans l'ombre en raison de la visière de sa casquette.

« On ne distingue qu'une partie de sa figure, qui, si je devais deviner, a des traits plutôt asiatiques, mais on ne voit pas vraiment…

– C'est lui. » Lilja se leva brusquement. « C'est lui, je le reconnais.

– Qui ça ? De qui est-ce que tu parles ?

– J'ai interrogé cet homme dans mon bureau il y a une dizaine de jours. »

# 17

Kim Sleizner allait insérer son rossignol dans la serrure d'un appartement à Valby, dans la banlieue de Copenhague, quand il reçut un mail sur son portable.

> *Michael.Ronning@politi.dk*
> *À : kim.sleizner@politi.dk*
> *Objet : mise à jour de sécurité téléphone portable*
> *Ainsi que tu en as été informé dans mon précédent mail, nous procédons actuellement à la mise à jour des téléphones portables utilisés par certaines personnes occupant des postes clés au sein de l'hôtel de police de Copenhague. Comme tu figures sur la liste de ces personnes, ton rendez-vous a été fixé mercredi de cette semaine à 13 : 00. En l'absence de nouvelles, je compte sur ta présence dans mon bureau à l'heure indiquée. La mise à jour prendra environ 120 minutes.*
> *Cordialement*
> *Michael Rønning, responsable IT*

*Ainsi que tu en as été informé.* Il commençait vraiment à se prendre un peu trop au sérieux, ce gamin du service informatique. *Un rendez-vous fixé.* Il avait reçu plusieurs mails à propos de cette foutue mise à jour et il les avait ignorés, comme les autres courriers indésirables qu'il recevait dans sa boîte. Mais cela n'autorisait pas ce blanc-bec à lui mettre la pression. *Je compte sur ta présence dans mon bureau*. Mais enfin, il se prenait pour qui !

Kim ne s'opposerait pas à ce qu'ils effectuent cette mise à jour. Mais il le ferait quand cela lui conviendrait, pas quand ce petit geek

de merde l'aurait décidé. Il le ferait quand il jugerait qu'il pouvait se passer de son portable pendant deux heures. Sans compter qu'il fallait d'abord qu'il transfère le contenu du téléphone sur son ordinateur et qu'il efface ensuite tout ce qui ne regardait personne d'autre que lui.

Sleizner fourra le mobile dans sa poche et entreprit de crocheter la serrure. Il y avait près de quarante ans qu'il ne s'était pas servi d'un rossignol. Pourtant, il se souvenait comme si c'était hier du jour où, enfant, il avait vidé sa tirelire et changé ses petites économies en Deutsche Marks avant de partir en vacances en famille, dans la voiture de ses parents.

Au départ, son projet était de faire l'acquisition d'un cran d'arrêt. Pas pour s'en servir. Juste pour l'avoir dans la poche et le sortir de temps en temps pour observer son fonctionnement. C'est à Karlsruhe qu'il avait enfin réussi à semer ses parents et à trouver cette boutique fabuleuse dans laquelle était exposée la plus grande collection de couteaux qu'il ait jamais vue. L'armurerie vendait des crans d'arrêt, bien sûr, mais aussi des poignards, des couteaux de lancer et des machettes. Il y avait même un Karambit, le must absolu en matière de couteaux.

Finalement, au lieu de s'acheter un couteau, comme prévu, son choix s'était arrêté sur un rossignol. Avec cet outil, à dater de ce jour-là, il avait eu l'impression de se promener avec une baguette magique dans la poche. Pendant la majeure partie de sa jeunesse, il avait ainsi pu entrer à peu près n'importe où sans y avoir été invité. Chez les voisins qui avaient toujours des bonbons et parfois même du liquide à la maison, chez sa petite amie, quand il en avait une, pour fouiller dans ses affaires, dans la salle des professeurs, après la fermeture de l'école, pour recopier les réponses des interrogations écrites du lendemain.

Mais un jour, un voisin était resté chez lui pour le surprendre et il l'avait effectivement attrapé la main dans le sac, au fond de la penderie où il cachait ses économies.

Après quelques gifles cuisantes, le type lui avait donné le choix : soit il baissait son pantalon, soit il raconterait tout à son père aussitôt que celui-ci rentrerait du travail. Il n'avait pas hésité une seconde, même si après cet épisode il s'était senti souillé pendant des années.

Depuis ce jour, il ne s'était plus jamais servi de son rossignol. Pas avant aujourd'hui. Mais c'était comme le vélo. Une fois qu'on a appris,

on n'oublie jamais.

La serrure émit un léger clic et Kim put entrer dans l'appartement et refermer la porte derrière lui sans un bruit.

D'après la plaque fixée sous le judas, il se trouvait chez un certain Thor Rindflygt. À l'odeur qui flottait dans l'étroit vestibule, il sentit tout de suite qu'il était au bon endroit. C'était là qu'habitait réellement le Chinois aux éléphants, l'inénarrable Qiang Who. Ou plutôt Qiang Wei Hitomu Oisin, nom sous lequel il était enregistré à l'état civil, ce qui expliquait pourquoi il avait été si difficile à localiser.

Quoi qu'il en soit, à présent il l'avait retrouvé. Dans l'ensemble, la chance avait été de son côté. L'inquiétude quant aux intentions de Dunja était toujours présente, mais comme un vague grondement de tonnerre au loin. Il avait repris le contrôle de la situation et, après avoir passé beaucoup trop de temps sur le banc de touche, il était redevenu un joueur avec lequel il fallait compter.

Comme il l'avait deviné, le Chinetoque aux éléphants n'était qu'un pion sans importance dans la hiérarchie de la société de télécommunications TDC, et son ami Stig Paulsen, P-DG du groupe, lui avait donné accès à la liste du personnel sans aucune difficulté. Une demi-heure plus tard, il avait repéré sa face grotesque dans le trombinoscope et appris que sa véritable adresse ne se trouvait pas du tout à Blågårdsgade, mais au quatrième étage d'un immeuble situé au 22, Sylviavej, dans la commune de Valby.

Il entra dans la cuisine, petite mais accueillante, et constata dans un premier temps que l'appartement n'avait pas de salle de bains puisqu'une cabine de douche avait été installée à côté de l'évier. Charmant pour un étudiant de vingt ans qui croit encore en la paix dans le monde. Pathétique pour un Chinois en surpoids se déplaçant en gyropode.

Il avait espéré que Dunja et le Chinois s'étaient contentés d'échanger leurs appartements et qu'il allait découvrir que c'était là qu'elle habitait. Cette histoire qui traînait en longueur aurait enfin pu trouver le dénouement qu'elle méritait. Mais il n'avait pas vu de trace de sa présence. Pas de vêtements jetés en tas sur le sol, pas de vaisselle sale ni de poubelle pleine qu'on aurait oublié de sortir. L'endroit était propre, net et bien rangé. Ainsi, les différentes variétés de thé n'étaient pas juste alignées soigneusement sur une étagère au-dessus du plan de travail, mais triées par ordre alphabétique.

Après avoir interverti les deux boîtes marquées respectivement « Ginger Guru Chai » et « Ginger Lemongrass », il se sentit étrangement mieux. Il continua sa visite de l'appartement qui, bien que le Chinois n'y demeure plus, était envahi d'objets inspirés par son pachyderme fétiche. Comme le tapis de l'entrée ou encore le plafonnier du salon représentant cinq trompes d'éléphant avec des ampoules LED fichées dans les narines.

Ici et là, de petites soucoupes avec des cônes d'encens déjà brûlés lui fournirent une preuve supplémentaire que Dunja n'habitait pas là. Il n'aurait pas su dire pourquoi, mais il aurait été surpris que l'encens soit son truc.

Kim était dans une impasse. Il devait l'admettre. Mais alors qu'il allait laisser tomber et quitter les lieux, il aperçut en sortant du salon un sac à dos avec des motifs aux couleurs criardes jeté sur un fauteuil dans un coin de la pièce.

C'était le sac à dos le plus laid qu'il ait vu de sa vie, et c'est pour cela qu'il se souvint de l'avoir déjà remarqué alors qu'il visionnait les bandes d'une caméra de surveillance de la succursale de la Danske Bank à Malmö où Dunja était venue récupérer son argent. Ce jour-là, le sac était pendu à l'épaule du petit Indien qui l'avait aidée dans cette entreprise. C'était donc lui qui habitait ici.

Enfin, les pièces du puzzle commençaient à se mettre en place et les affaires allaient pouvoir reprendre. Le Chinois était en relation avec l'Indien, qui était lui-même en contact avec Dunja, ce qui voulait dire qu'il venait de faire un pas de plus vers elle.

Un pas de plus vers la fin de cette histoire.

Il fouilla dans le sac, où il ne trouva malheureusement pas d'argent, mais seulement une boîte bleu marine de forme rectangulaire contenant des bâtonnets d'encens et une chemise cartonnée qu'il ouvrit. Elle renfermait une collection de photographies granuleuses et pour certaines complètement floues, toutes prises à l'intérieur d'un appartement.

Son appartement.

# 18

Quand Klippan entra avec Tuvesson et Molander dans le bureau de Lilja, chacun avec son mug de café frais à la main, ils la trouvèrent assise par terre en train de fouiller dans ses classeurs, ses dossiers et ses documents dispersés autour d'elle.

« Quelqu'un sait où est passé Fabian ? demanda Klippan en retournant jeter un coup d'œil dans le couloir.

– Il a été obligé de prendre son après-midi. Il sera de retour demain, répondit Tuvesson. Entre et ferme la porte, s'il te plaît.

– Quoi ? Il prend un congé alors qu'on est en pleine…

– Il a ses raisons, l'interrompit Tuvesson avant de s'adresser à Lilja. Tu en es où ?

– Je suis sûre que j'ai ça quelque part, répondit Lilja en s'évertuant à sortir un dossier d'une pile en équilibre précaire. Je vais le retrouver.

– Il a dû aller voir son fils qui est en prison à Helsingør, dit Molander.

– Theodor ? En prison ? Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? s'exclama Klippan en se tournant vers le délateur. Qu'est-ce qu'il a fait ?

– Tu n'es pas au courant ? Il a été arrêté en lien avec l'affaire des Smileys…

– Il a été convoqué comme témoin, c'est tout ce qu'on sait, le coupa Tuvesson. Irene, tu veux bien, s'il te plaît, nous expliquer ce que tu cherches ? »

Sans répondre, Lilja feuilleta les premiers documents du dossier qu'elle avait entre les mains avant de le jeter par terre et de se taper le front du plat de la main.

« Nous avons du boulot, Irene.

– Ça y est, je sais ! » Lilja se précipita vers sa table de travail, qui était aussi encombrée que le reste de son bureau. « Le voilà. Il est là. » Elle prit un classeur marqué « Interrogatoires notables » et en sortit une chemise qu'elle tendit à la commissaire.

Tuvesson l'ouvrit et examina attentivement la copie d'un permis de conduire. « Pontus Holmwik. On peut savoir qui c'est ?

– Un type que j'ai interrogé. Sa voiture a été filmée par une caméra de surveillance à Bjuv. Elle était garée devant l'immeuble où Moonif Ganem a été assassiné. Je crois même me souvenir qu'on voit la voiture repartir environ une demi-heure après le meurtre.

– Il est d'origine asiatique ? »

Lilja acquiesça et se tourna vers Klippan. « Tu ne te souviens pas de lui ? »

Klippan secoua la tête.

« Tu en es sûr ? C'est pourtant toi qui m'avais suggéré de le convoquer.

– Ah bon ?

– Je t'assure. Tuvesson était partie en cure et tu la remplaçais. Tu es même entré dans mon bureau pendant que j'étais en train de l'interroger. Je ne comprends pas que tu ne t'en souviennes pas. Tu venais tout juste d'identifier Assar Skanås.

– Ça y est, je me rappelle. » Le visage de Klippan s'illumina. « Je voulais qu'on interroge toutes les personnes qui avaient eu un comportement suspect ce matin-là. Je me souviens aussi que tu t'étais opposée à cette idée.

– Tu avais raison et j'avais tort. On se met d'accord là-dessus et on continue ?

– Non pas que cela change quoi que ce soit, intervint Molander, mais c'est moi qui avais remarqué ce véhicule, au départ, et, sauf erreur, j'avais vérifié la plaque d'immatriculation et constaté qu'il s'agissait d'une voiture de location, ce qui la rendait d'autant plus intéressante.

– Exactement. Elle venait du bureau Hertz de Gustav Adolfsgatan, dans le quartier Söder.

– Gustav Adolfsgatan ? Ce n'est pas une rue proche de Carl Krooks Gata où vous aviez triangulé la position du portable d'Assar Skanås ? s'enquit Tuvesson.

– Ce n'est pas très loin, en tout cas.

– Vous pensez qu'il y a un rapport entre Pontus Holmwik et Assar Skanås ? demanda Lilja.

– Ça peut aussi être le fait du hasard, dit Tuvesson en haussant les épaules. Mais je propose qu'on fasse une recherche avec son numéro de Sécurité sociale et qu'on voie si on a une adresse. »

Lilja s'assit devant son ordinateur.

« 790825-3324 », dicta Tuvesson.

Lilja tapa le numéro et une seconde plus tard elle leva la tête et dit : « Le numéro est inconnu à l'état civil.

– Étrange. » Klippan alla regarder au-dessus de son épaule pour voir l'écran de ses propres yeux. « Hertz aurait dû s'en rendre compte au moment de lui faire son contrat de location, non ?

– En effet, rétorqua Molander. Et nous aussi.

– Mea culpa, dit Lilja.

– Je suppose qu'ils ont rempli le contrat à la main sans vérifier. » Molander prit le dossier et le feuilleta. « Et peu de gens savent distinguer un faux permis de conduire d'un vrai.

– Ah bon, tu penses qu'il est faux ? dit Lilja.

– Il y a des chances, si le numéro de Sécurité sociale qu'a donné le type n'existe pas. Vous savez quelle est la meilleure façon de reconnaître un vrai permis d'un faux ? Au bruit. Vous le lâchez sur une table d'une hauteur d'environ dix centimètres et vous écoutez le bruit qu'il fait en tombant.

– On écoute quoi ?

– Le plastique, il est différent. Une vraie carte a un son plus dur et plus métallique.

– Vrai ou faux, tu avais quand même réussi à lui remettre la main dessus, apparemment ? dit Tuvesson.

– Oui. J'avais appelé la société Hertz, qui m'a communiqué son adresse et son numéro de téléphone portable. » Lilja montra ses notes. « Les voilà. »

Tuvesson, Klippan et Molander échangèrent un regard.

« Qu'est-ce que je fais, je le rappelle ?

– Non, il vaut mieux qu'Ingvar définisse sa position en triangulant son portable et qu'on laisse faire le groupe d'intervention. Qu'est-ce que tu en penses ? demanda Tuvesson à Molander.

– C'est une idée. Mais je doute qu'elle aboutisse. Quand on voit tout ce qu'il a réussi à accomplir, en admettant que ce soit lui, je suis

à peu près sûr qu'il s'est débarrassé de sa carte SIM après avoir été interrogé par Irene. En outre, je vous rappelle que j'ai une scène de crime à examiner, ce qui risque de me prendre un certain temps.

– D'accord, mais dès que tu auras fini, je veux bien que tu essayes. » Tuvesson revint vers Lilja. « Quand tu l'as interrogé, qu'est-ce qu'il t'a répondu à propos de sa présence à Bjuv à l'heure du crime ?

– Il m'a dit qu'il photographiait des décors ou je ne sais quoi. » Lilja reprit le dossier et tourna quelques pages. « Ah oui, c'est ça. PetFrame. Si j'ai bien compris, les gens lui envoient des photos de leur animal familier et il fait un montage sur différents fonds.

– Et il a le culot de demander trois cent soixante euros pour sa prestation, ajouta Molander, les yeux sur son portable.

– Tu es sur le site de sa société ? »

Molander acquiesça. « Comme je m'y attendais, il n'y a ni numéro Siret, ni adresse, ni téléphone. Juste une adresse électronique anonyme.

– On peut peut-être le retrouver par le biais des règlements, suggéra Klippan.

– D'après le site, il procède par expédition contre virement, ce qui complique la recherche, vu que nous ignorons sous quel nom il poste les paquets. Le mieux serait de passer par sa boîte mail puis de remonter jusqu'à lui par l'intermédiaire de ses clients.

– Ça prendrait au moins une semaine, dit Klippan. Qui sait combien de nouvelles victimes et de nouvelles affaires nous aurons sur les bras d'ici là ? Moi je propose qu'on lance un avis de recherche.

– En faisant cela, nous brûlons nos dernières cartouches et nous prenons le risque de le voir quitter le pays et disparaître, purement et simplement, rétorqua Tuvesson. Je ne sais pas ce que vous en pensez, mais moi, j'ai l'impression qu'on est tout près de toucher au but.

– Tout près, tout près, je ne sais pas, dit Molander. Nous avons un visage et un faux numéro de Sécurité sociale. C'est maigre.

– Je vais demander son avis à la procureure. Mais je suis prête à parier qu'elle sera de mon avis et que ce que nous avons de mieux à faire dans l'immédiat, c'est de continuer à travailler et de boucler cette enquête. » Tuvesson fit mine de s'en aller.

« Encore une chose avant de terminer. » Klippan se tourna vers Lilja. « Ton nouveau voisin de palier, tu peux me rappeler son nom ?

– De qui est-ce que tu parles ?

– Tu sais bien, celui qui a l'appartement à côté du tien et dont le nom nous disait quelque chose à tous les deux, mais que nous n'arrivions pas à resituer.

– Ah oui. P. Milwokh avec un *w* et un *h* à la fin. Pourquoi est-ce que tu penses à lui, tout à coup ?

– Parce que ce sont les mêmes lettres, mais pas dans le même ordre.

– Pardon ? » Le regard de Lilja alla de Klippan aux deux autres.

« Oui. P. Milwokh et P. Holmwikh.

– Ah bon ? Le nom du type à la voiture de location s'écrit aussi avec un *w* ?

– Yes. » Klippan alla inscrire au tableau les deux noms l'un au-dessus de l'autre et traça des traits obliques reliant les lettres identiques entre elles jusqu'à ce qu'il n'en reste aucune.

Lilja étudia longuement les deux noms d'un air incrédule. Mais Klippan avait raison. Chaque lettre correspondait. Le *h* avec le *h*. Le *k* avec le *k*. Le *w* avec le *w*.

Quoi qu'on en pense, il ne pouvait pas s'agir d'un hasard.

# 19

Gertrud Molander avait été parfaitement claire. Elle ne voulait le voir sous aucun prétexte et ne voulait plus qu'il la contacte. Fabian pouvait la comprendre. C'était lui qui était venu la harceler avec des questions qui avaient fait vaciller toute son existence sur ses fondations. Elle pensait que tout allait bien dans son mariage et du jour au lendemain, par sa faute, elle avait été obligée d'ouvrir les yeux sur l'homme avec lequel elle était mariée.

À présent elle était chez elle, apparemment souffrante, et il allait à nouveau s'imposer dans son intimité. Mais il ne pouvait pas faire autrement. C'était sans doute sa dernière chance de la convaincre qu'elle n'était plus en sécurité et qu'elle devait s'enfuir au plus vite. C'est pourquoi il avait quitté le commissariat une heure plus tôt que d'habitude.

Molander était certainement déjà en train de suivre à la trace les déplacements de sa voiture et de son téléphone et, par mesure de précaution, il l'avait garée devant chez lui en laissant son téléphone dans la boîte à gants. Il était convenu avec Sonja qu'elle le rejoindrait au port avec la voiture pour prendre le ferry et aller voir Theodor à la prison de Helsingør.

Quant à lui, il avait marché jusqu'à Kopparmölleplatsen, où il avait pris la ligne 2 qui l'avait emmené jusqu'à Ramlösa Brunn. Puis il avait traversé la voie ferrée, il était passé devant le Wok-Express où, moins d'une semaine auparavant, il était tombé par hasard sur Gertrud. Il était alors en train d'interroger le mari de feu Inga Dahlberg, qu'elle connaissait, évidemment, puisqu'ils étaient voisins.

Le timing n'aurait pas pu être pire, et Gertrud avait immédiatement tiqué sur le fait que l'enquête avait été rouverte. Elle lui avait demandé pourquoi ni elle ni son mari n'étaient au courant.

Ensuite, ça n'avait plus été qu'une question d'heures avant que Molander comprenne ce qui se tramait.

Fabian était à quelques centaines de mètres de Lindhultsgatan et, en tournant à l'angle de la rue, il calcula qu'il avait vingt minutes devant lui avant l'heure où il devait retrouver Sonja à l'embarcadère.

En approchant de la maison des Molander, il ne vit dans l'allée ni la voiture de Gertrud ni son vélo. Il avança jusqu'à la porte d'entrée, sonna et attendit. Elle était peut-être en train de dormir. Il jeta un coup d'œil par la fenêtre de la cuisine. La lumière était éteinte et tout était parfaitement en ordre. Il n'y avait ni assiette, ni verre, ni aucun reste de nourriture sur la table. L'évier était si propre qu'on aurait pu se voir dedans.

Gertrud était la quintessence de la parfaite maîtresse de maison qui passe ses journées à ranger et à faire le ménage. Probablement la dernière de sa génération. Pourtant quelque chose l'alerta dans cette cuisine de film publicitaire. Il enfila ses gants en daim et prit dans sa poche le trousseau de clés trouvé dans le tiroir de bureau de Hugo Elvin.

Il savait déjà à quelles serrures correspondaient trois d'entre elles, ce qui faisait des quatre dernières des candidates possibles. Trois étaient marquées avec un morceau d'adhésif vert portant un point d'interrogation à l'envers. Les deux dernières étaient identifiées par un morceau d'adhésif blanc. Sur l'une, un poisson, et sur l'autre, un code à six chiffres : 759583. En voyant à gauche de la porte un étroit digicode avec deux colonnes de chiffres, il commença par la dernière. La clé pénétra dans la serrure sans difficulté, au moins au début. Ensuite elle força légèrement mais, en la faisant jouer un peu, il finit par la faire entrer jusqu'au bout. En revanche, la tourner se révéla impossible. Il essaya dans les deux sens et insista autant qu'il osa le faire sans risquer de la casser. La deuxième clé blanche ne rentrait pas du tout. Idem pour les clés marquées en vert.

Fabian renonça et fit le tour de la maison. Il traversa la terrasse en bois avec son barbecue, nota au passage le couvercle soigneusement fermé et les chaises de jardin repliées et appuyées à la table pour le cas où il se mettrait à pleuvoir.

Molander avait toujours été un homme soigneux et méticuleux qui ne laissait rien au hasard. Soudain, il entendit un ronronnement électrique à ses pieds. Il saisit instinctivement la crosse de son arme

avant de comprendre que ce n'était que le robot tondeuse qui venait de sortir de sa niche, aménagée sous la première marche de la terrasse en teck.

Il s'approcha de la porte-fenêtre et mit la main en visière pour regarder à l'intérieur. Le séjour n'avait pas changé par rapport à la dernière fois où il l'avait vu, avec ses tapis, ses meubles et ses rideaux dans différentes tonalités de beige et ses murs ornés de tableaux sans intérêt représentant des oiseaux et des fleurs séchées.

Cette fois, non seulement la clé marquée en blanc avec son code à six chiffres entra dans la serrure sans difficulté, mais il parvint aussi à la tourner. Il entra et referma doucement la porte derrière lui, puis tendit l'oreille pour n'entendre qu'un profond silence.

Comme lors de sa dernière visite, la collection de chouettes en cristal de Gertrud était disposée sur une étagère à l'intérieur d'une vitrine d'exposition. Il reconnut parmi les autres figurines le hibou d'Elvin avec son micro incorporé et se fit la réflexion qu'il se trouvait à un endroit incroyablement exposé, sachant qu'il avait été mis là pour espionner le directeur de la police technique et scientifique dans sa propre maison. Mais manifestement, la collection de chouettes était à tel point le domaine de sa femme que Molander n'avait jamais eu l'idée de regarder dans cette direction.

Fabian continua vers la chambre à coucher et frappa doucement à la porte tout en se demandant ce qu'il dirait si Gertrud venait lui ouvrir. Mais une fois encore, il n'entendit que le silence. Il actionna la poignée et entra.

Il ne savait pas à quoi s'attendre, sauf peut-être à la trouver endormie. Le lit était fait et les oreillers bien rebondis comme dans une chambre d'hôtel. Pas de vêtements jetés sur le fauteuil dans l'angle de la pièce, pas de mouchoirs en papier ni le moindre verre d'eau. Et surtout, pas de Gertrud.

Dans son message, elle avait dit qu'elle était chez elle et alitée. Se trouvait-elle dans une autre pièce de la maison, ou bien son message n'était-il qu'un piège ? Molander lui-même lui avait-il répondu ? Avait-il pris le portable de son épouse, tapé une réponse pendant la réunion pour cacher la disparition de sa femme ?

La maison semblait exagérément propre.

Fabian se dirigea vers le côté du lit qui devait être celui de Gertrud et ouvrit les tiroirs de sa table de nuit l'un après l'autre. Les deux

étaient vides. Idem pour le bureau et les deux placards se trouvant de son côté de la chambre. Pas le moindre vêtement. Juste une vague odeur de détergent. En passant le doigt sur la tablette du meuble, il ne ramassa pas le plus petit grain de poussière.

Son mari l'avait-il littéralement effacée ? Comme si elle n'avait jamais existé ? Était-ce ce qu'il fallait déduire de tout ce qu'il était en train de constater ? Mais quand avait-il eu le temps de faire ça ? Il ne s'était pas passé plus de trente-six heures depuis leur dispute dans le salon, et Molander prétendait avoir passé toute la nuit au commissariat à travailler dans son laboratoire.

À en croire leur discussion enregistrée, Ingvar avait été surpris d'apprendre que Gertrud en savait aussi long sur ses agissements : peu probable qu'il ait eu à ce moment-là un plan pour la faire disparaître. Il avait donc dû improviser.

Fabian inspecta la deuxième table de nuit, où était rangé un vieux livre de physique identique à celui qu'il utilisait en classe quand il était au lycée. Une feuille de papier dépassait légèrement du manuel. Le marque-page ouvrait sur un chapitre sur l'électricité. Il survola la page couverte d'organigrammes et de formules. Quelques annotations avaient été portées dans la marge.

*Auto-ionisation. Conductivité. Hydronium : HO- (Hydroxyde), $H_3O$ + (Trihydroxyde)*

L'écriture était indiscutablement celle de Molander.

*200 l/24 h = 8,33 l/h/60 = 0,14 l/min*

Il aurait été bien incapable de dire ce que cela signifiait.

*Bio-impédance = résistance de la peau + résistance des tissus internes = environ 1 000 Ω*

Cette équation avait-elle quelque chose à voir avec ses projets concernant Gertrud ?

*> 50 mA. X seconde → †*

Il sortit précipitamment de la chambre et ouvrit toutes les portes qu'il rencontra sur sa route. Une petite réserve remplie de vêtements d'hiver, de chaussures et de produits d'entretien, un cabinet de toilette pour les invités, avec au-dessus du lave-mains un porte-savon à l'ancienne et un petit bureau servant aussi de chambre d'amis, avec un lit, une table et un PC fixe.

Dans la cave se trouvaient la chaufferie et une buanderie donnant sur le jardin. La buanderie était équipée d'un lave-linge et d'un sèche-linge, ainsi que d'un évier aussi rutilant de propreté que le reste de la maison. À une patère était accrochée une paire de Waders pour la pêche à la mouche et, sur une étagère, il découvrit une impressionnante collection de vins de garde.

Au fond de la cave, il tomba sur une porte métallique sans poignée ni serrure.

« Ohé, Gertrud ! Tu es là-dedans ? cria-t-il en donnant de grands coups sur le lourd battant. C'est Fabian ! » Il colla l'oreille contre le métal froid, mais n'entendit pas le moindre bruit.

Il remarqua dans le mur un orifice dans lequel il inséra l'index avec précaution. Il s'agissait d'une trappe derrière laquelle se cachait un digicode avec des chiffres allant de 1 à 9.

Fabian choisit dans le trousseau la clé sur laquelle étaient inscrits les six chiffres, les tapa sur le clavier et, aussitôt, la porte s'effaça dans un faible chuintement. Derrière se trouvait une sorte de petit musée plein d'étagères, de vitrines et de comptoirs vitrés.

Il se souvint tout à coup être déjà venu dans cet endroit deux ans auparavant. Ce jour-là, Molander et Gertrud avaient invité à un barbecue toute l'équipe et leurs conjoints, alors qu'ils étaient au milieu d'une enquête requérant toute leur énergie. À un moment de la soirée, Lilja l'avait entraîné dans ce local dont la porte était ouverte. À l'intérieur, ils avaient découvert une collection impressionnante d'armes de poing, de couteaux et de petites fioles contenant toutes sortes de poisons. Sa collègue avait même attiré son attention sur une série de balles déformées prélevées dans des corps de victimes.

Il ouvrit un réfrigérateur encastré, rempli de bocaux et de poches en plastique transparent étiquetés et repérés par des codes comportant des chiffres et des lettres, contenant sans doute des éléments d'enquête ayant besoin d'être conservés au frais.

Lilja lui avait dit à l'époque que toutes ces pièces à conviction

provenaient d'enquêtes résolues ou classées et, à l'en croire, c'était précisément cette âme de collectionneur, associée à sa personnalité de *nerd* obsédé par la technologie et l'informatique, qui avait fait de Molander un si bon technicien de police scientifique. Il y avait sûrement un fond de vérité dans cette analyse, même si elle pouvait aussi bien expliquer la genèse d'un tueur en série.

Il aurait fallu plusieurs heures pour tout inspecter, et pour l'instant, l'important était de localiser Gertrud. Malheureusement, elle était introuvable, et il n'y avait dans cette maison aucun signe qu'elle y ait habité un jour.

L'instinct de Fabian lui soufflait qu'il était arrivé trop tard, mais en admettant que ses soupçons soient fondés, la question était de savoir comment Molander avait sorti le cadavre de la maison.

Le garage, bien sûr. Pourquoi n'y avait-il pas pensé avant ?

Cette pensée lui inspira diverses images, plus terribles les unes que les autres. Quoi que Molander ait pu lui faire, ça s'était passé dans le garage. C'était là que se trouvait son atelier. Là qu'il avait ses outils, et là aussi qu'il pouvait rester travailler jusque tard dans la nuit.

Il sortit rapidement de la pièce et remonta l'escalier, traversa le séjour et sortit par la porte-fenêtre tout en imaginant Molander rentrant sa voiture en marche arrière, assez loin pour pouvoir charger sans être vu les sacs contenant le corps dépecé.

Après avoir soigneusement refermé la porte derrière lui, Fabian traversa la terrasse en courant et sauta sur la pelouse où le robot tondeuse était toujours à l'œuvre. La porte latérale du garage n'était pas fermée à clé et, comme il s'y attendait, il trouva à l'intérieur un vieil établi avec un étau. Sur le mur au-dessus, des scies, des marteaux et diverses pinces et tenailles méticuleusement accrochés à leurs crochets respectifs. Sur une étagère, il remarqua une perceuse, une scie circulaire et un rouleau de sacs-poubelle noirs.

Aucune trace de sang. Ni sur l'établi, ni sur le sol, ni sur aucune lame de scie. Nulle part il ne put trouver la moindre tache, même ancienne. Tout ce qu'il y avait d'insolite sur cet établi, c'était une feuille de papier A4 roulée en boule, à côté d'une couronne de fil électrique blanc. Il déroula la feuille et lut le texte écrit à la main.

*Ingvar,*

*Je me suis demandé où déposer cette lettre pour m'assurer que tu la trouverais facilement. Ces derniers temps, tu as été si occupé que nous nous sommes à peine vus, et les rares heures que tu as passées à la maison, tu es resté dans la cave ou dans cet atelier.*

*En ce moment, tu dois te dire que j'ai été très lâche de ne pas t'avoir avoué plus tôt ce que j'avais sur le cœur et de ne pas avoir osé te le dire droit dans les yeux. Mais la vérité, c'est que j'ai eu peur. Oui, je te l'avoue, j'ai eu peur de ce que tu pourrais me faire.*

*Il y a toujours eu cette part d'ombre en toi, cette violence couvant sous la surface. Je l'ai deviné dès notre première rencontre et je t'ai épousé en connaissance de cause. Mon père m'avait mise en garde contre ce trait de caractère et par la suite, il m'a souvent conseillé de te quitter. Mais j'ai refusé de l'écouter et je veux que tu saches que jusqu'à dimanche dernier, je ne m'étais jamais sentie en danger.*

*Tu ne m'as jamais fait de mal, mais je sais que tu y as pensé. Je l'ai vu dans tes yeux et je n'ai jamais autant craint pour ma vie qu'à ce moment-là. Tu penses sans doute que j'exagère et que c'est de l'hystérie. Mais quoi qu'il en soit, j'ai compris à cet instant que c'était le sentiment que j'attendais d'éprouver pour trouver la force de partir.*

*Cela risque de te surprendre, mais cela fait plusieurs années que j'y pense. Pourtant, tout comme j'ai voulu ignorer les conseils de mon père, je repoussais cette idée et préférais prétendre que tout était normal, en m'efforçant de me convaincre que cette inquiétude qui me taraudait sans cesse et me poussait à me demander qui était réellement l'homme que j'avais épousé était excessive et née de mon imagination.*

*Mais je ne peux plus fermer les yeux, à présent. Malgré toutes les belles années que nous avons passées ensemble. Même si tu as été l'homme de ma vie et qu'une part de moi ne pourra jamais cesser de t'aimer, j'ai décidé de te quitter.*

*Je vais donc partir en voyage pendant quelque temps. Ma destination importe peu. Je veux juste être tranquille pour tâcher de me retrouver. Alors, Ingvar, je t'en prie, n'entreprends aucune démarche pour essayer de me « ramener à la raison ».*

*Crois-moi. Je sais ce que je fais.*

*Gertrud*

# 20

Il avait fallu qu'il se mette à genoux pour se rendre compte à quel point les plinthes de son appartement étaient sales. Dans cette position, il s'aperçut que la peinture blanche était mouchetée de toutes sortes de salissures. Ce n'était pas acceptable.

Il avait lu quelque part que, contrairement à ce qu'on pouvait penser, le sol et les toilettes étaient souvent ce qu'il y avait de plus propre dans une maison. Les objets les plus souillés et couverts de bactéries étant évidemment les portables, les télécommandes et les claviers d'ordinateur, suivis de près par les plinthes, justement.

Finalement, la mission de la nuit dernière lui avait également fourni une occasion de faire le ménage. Tout s'était passé comme prévu et cela lui avait enlevé un poids. Le travail était terminé et le ratage initial, ou quel que soit le nom qu'on veuille lui donner, n'était plus une plaie ouverte. Elle avait été nettoyée et désinfectée et, avec le temps, il ne resterait qu'une jolie cicatrice.

Dès demain, il devait démarrer une nouvelle mission, mais il ne ressentait aucun stress. Tout était sous contrôle. Ce matin, il était allé nager et, pour la première fois, il avait fait ses longueurs en moins de deux heures. Il avait loué un bateau semi-rigide avec un moteur hors-bord, s'était occupé de l'avitaillement et avait emballé la majeure partie du matériel.

Comme si ç'avait été une loi de la nature que rien ne soit jamais parfait, la sonnette de la porte d'entrée vint l'interrompre dans ses pensées. Cette fois, il ne sursauta même pas. Cette femme flic était venue sonner si souvent qu'il aurait presque été surpris qu'elle ne se pointe pas tous les quarts d'heure, montre en main, devant sa porte.

Elle commençait à sérieusement l'emmerder. Ce bruit intempestif nuisait gravement à sa concentration et perturbait la sérénité

indispensable à la poursuite de son projet. Si seulement il avait pu l'ignorer et la laisser sonner. Mais cela lui était impossible. Cette sonnette l'empêchait de réfléchir. Il n'arrivait même pas à finir de nettoyer cette foutue plinthe.

Peut-être ferait-il mieux d'en finir une bonne fois pour toutes. Quel problème y avait-il à lui ouvrir et à la laisser entrer, entendre ce qu'elle avait sur le cœur et puis s'en débarrasser tranquillement, sans faire de vagues, avec la méthode que choisirait le dé ?

Il manquait de temps et décida que pour cette fois, il se contenterait d'un oui ou d'un non pour savoir s'il allait lui faire son affaire ou pas. Il retira les gants en caoutchouc, prit le dé à six faces qu'il avait toujours dans la poche, le secoua et le fit rouler par terre.

Un 3.

Comme le 1 et le 2, cela voulait dire oui. Le dé était avec lui. Maintenant, il n'avait plus qu'à décider comment procéder et il serait prêt à aller ouvrir la porte. Il jeta le dé à nouveau. Comme toujours, les chiffres impairs indiquaient l'*arme employée* et les chiffres pairs la *façon de mourir*.

Un 5.

Comme il connaissait par cœur la liste des armes numérotées de un à douze, il enchaîna directement sur le lancer préalable qui déterminerait si le choix de l'arme serait fixé par un ou deux dés.

Un 3.

Il continuerait donc avec un seul dé. Il le ramassa au son stressant de la sonnette, le secoua dans le creux de sa main, le lâcha et le suivit des yeux jusqu'à ce qu'il soit immobile.

Un 2.

Le dé avait fait son choix, judicieux qui plus est. Il lui avait conseillé l'emploi d'une corde, l'arme parfaite pour tuer quelqu'un chez soi. Elle ne crierait pas et n'aurait le temps d'alerter personne. Il n'y aurait pas de traces de sang ni d'autres saletés dans l'appartement qu'il avait nettoyé avec tant de soin. Par ailleurs, il avait la corde sous la main puisqu'il venait de la ranger avec le matériel dont il aurait besoin cette nuit.

Il savait précisément dans quel compartiment il l'avait rangée et ne mit qu'une poignée de secondes à la trouver et à se rendre dans l'entrée.

À l'observer à travers le judas, elle lui parut plus corpulente que le

jour de l'interrogatoire. Il avait intérêt à la faire entrer très vite et à la plaquer au sol avant qu'elle réalise ce qui lui arrivait.

Il posa la corde par terre, à un endroit où il pourrait l'attraper rapidement. Puis il tourna les verrous un par un et ouvrit la porte. Heureusement, son cerveau enregistra à temps qu'il y avait erreur sur la personne.

« Ah, vous étiez là, dit la femme qui se trouvait sur le pas de sa porte. J'ai failli repartir. » Elle avait la même taille et la même coupe de cheveux que l'inspectrice. Mais celle-là n'était pas de la police, elle était factrice et le regardait avec un grand sourire, un gros paquet à la main.

« Merci d'avoir insisté, j'attendais ce colis avec impatience », dit-il, soulagé et déçu à la fois, en s'emparant du paquet long et étroit qu'elle lui tendait.

« Je vais vous demander une petite signature ici. Merci.

– Pas de problème. C'est moi qui vous remercie. » Il sourit et signa.

« Alors il ne me reste plus qu'à vous souhaiter une excellente journée.

– Elle sera bonne. J'en suis sûr. Surtout avec ce que vous venez de m'apporter », dit-il en couvant le colis du regard. Il lui sourit à nouveau et rentra à reculons dans son appartement.

Après avoir refermé tous les verrous de sa porte d'entrée, il déchira le papier d'emballage. Délicatement, il sortit l'épée de son carquois et fit glisser son regard sur le fil de la longue lame brillante.

# 21

Portefeuilles, téléphones portables, clés, même le sachet que Sonja avait préparé avec les sucreries préférées de Theodor, tout fut confisqué par la sécurité à l'entrée de la prison danoise. Qu'est-ce qu'ils s'imaginaient ? Qu'ils avaient truffé les bonbons de drogue et les barres chocolatées de clés correspondant aux serrures des grilles et des portes de l'établissement pénitentiaire ?

Un sentiment d'abattement s'était emparé d'eux dès l'arrivée au port de Helsingør alors qu'ils démarraient la voiture pour descendre du ferry. Il ne les avait pas quittés depuis et tout avait contribué à le renforcer. Les regards accusateurs des gardiens qui avaient fait mine de ne pas comprendre le suédois quand Fabian leur avait demandé s'il était vraiment nécessaire de les fouiller des pieds à la tête et de les obliger à se déshabiller. Le bruit assourdissant des grilles se refermant derrière eux à mesure qu'ils pénétraient plus avant dans le bâtiment. L'éclairage froid des néons au plafond et l'écho de leurs pas sur le sol tandis qu'ils longeaient couloir après couloir.

Sonja et Fabian parvenaient à peine à comprendre que leur fils avait déjà passé plus de vingt-quatre heures entre ces murs déprimants. Ils pensaient à l'angoisse qu'il avait dû ressentir en cherchant le sommeil la nuit dernière, sur la couchette trop dure d'une cellule de prison devant mesurer à peine le tiers de la taille de sa chambre à Pålsjögatan.

Le pire fut d'apprendre qu'on avait finalement décidé de le garder sous les verrous jusqu'à l'issue du procès. La seule explication qu'on avait bien voulu leur donner était que le procureur estimait avoir assez de raisons valables pour le maintenir en détention provisoire.

Pourtant Fabian n'avait jamais eu aucun doute. Il était tellement sûr de son fait. Tellement convaincu que seule la vérité comptait et

qu'elle était le seul chemin possible. À présent, il était perdu. Tout cela avait-il été une énorme erreur ? Était-ce lui qui l'avait commise ? Aurait-il dû écouter Sonja plutôt que d'amener son fils à se ranger à ses arguments ? Écouter Theodor qui était allé jusqu'à tenter de mettre fin à ses jours pour ne pas se retrouver ici ? Il n'était plus sûr de rien et n'avait plus d'autre solution que d'espérer.

Le parloir familial était aménagé de façon spartiate, avec un canapé et un fauteuil à motifs bleu ciel, une table ronde, quatre chaises et un lit avec un matelas plastifié. Les néons au plafond contribuaient à rendre l'atmosphère lugubre. Les murs étaient nus, sans tableaux ni miroirs. Il n'y avait même pas un tapis sur le sol recouvert d'un horrible linoléum.

Six minutes au-delà de l'heure convenue, la porte s'ouvrit et Theodor entra, escorté par deux gardiens. L'adolescent gardait les yeux baissés en marchant et portait un uniforme gris de prisonnier trop petit pour lui. Un détail qui les bouleversa. Mais le pire, ce furent les menottes. Fabian connaissait la loi et elles représentaient une infraction grave de la part de la police danoise.

« Pourquoi l'avez-vous menotté ? » demanda-t-il en suédois.

Le premier gardien se tourna vers le deuxième.

« Tu comprends ce qu'il dit, toi ? »

Le deuxième gardien secoua la tête.

« *The hand cuffs. What's the point? He's not a killer.*

– *Well, we don't know that, do we*[1] *?* »

« Chéri, laisse tomber. Ça ne sert à rien. » Sonja posa la main sur son genou pour le calmer. « Tu ne feras qu'aggraver les choses.

– Futée, la nana, dit le premier maton en retirant les menottes à Theodor.

– Et canon, en plus », ajouta le deuxième à voix basse.

Fabian avait tout entendu et compris chaque mot, mais en voyant que Sonja ne réagissait pas, il suivit son exemple et laissa les matons sortir de la pièce en ricanant, s'abstenant de tout commentaire.

Theodor s'assit sur une chaise face à eux, de l'autre côté de la table. Fabian aurait voulu se lever et aller le serrer dans ses bras. Lui montrer combien il l'aimait et lui transmettre toute la chaleur, toute l'énergie et toute la compassion qu'il ressentait. Mais il se contenta de rester là et de se mettre au diapason de son silence.

« Bonjour, Theodor, dit finalement Sonja en posant sa main sur

celle de son fils. Comment te sens-tu ? » Elle attendit une réponse qui ne vint pas. « Écoute, Theodor. Je comprends que tu sois en colère et que tu trouves profondément injuste ce qui t'arrive en ce moment. Il me suffit de sentir à quel point je souffre moi-même. À quel point ça me choque de te voir enfermé ici, avec des gardiens qui te mettent des menottes pour voir tes propres parents. Ça doit être encore plus terrible pour toi. Tu ne crois pas que cela te ferait du bien d'en parler ? Comment s'est passée la nuit ? Tu as réussi à dormir un peu ? » Elle attendit, mais n'obtint aucune réaction.

« La façon dont ils nous traitent, cette situation, tout cela est purement et simplement inacceptable, dit Fabian. Mais je te promets que nous allons nous en sortir. Je vais veiller à ce que tu aies le meilleur avocat possible, et nous ferons tout ce que nous pourrons pour que tu rentres très vite à la maison. Tu m'entends ? Quoi qu'il arrive, nous serons toujours là pour toi.

– Et encore une chose, ajouta Sonja. Papa et moi trouvons que vous avez eu une très bonne idée avec Matilda. Alors quand tu seras rentré et que tout cela sera derrière nous, nous achèterons un voilier. » Elle prit Fabian à témoin avec un grand sourire. « Ce sera merveilleux, non ? »

Fabian acquiesça, et enfin il sentit son énergie revenir. « Ce que nous essayons de te dire, maman et moi, c'est que tu n'es pas tout seul. » Il se leva et se rapprocha de son fils. « Tu comprends ce que je te dis ? Nous sommes unis dans cette épreuve. » Il se leva, fit le tour de la table et serra Theodor dans ses bras. « Toi, maman et moi. » Mais il sentait que tout ce qu'il disait, tout ce qu'il faisait sonnait faux. « Dans quelques semaines, quand cette histoire sera terminée, nous nous retrouverons tous les quatre, avec ta petite sœur, et nous hisserons les voiles. » Le regard que lui renvoya Theodor lui fit relâcher son étreinte, par pur instinct de conservation.

L'adolescent réagit enfin : il se leva. « Je crois qu'on a terminé, déclara-t-il. De toute façon, ça ne sert à rien, on va simplement redire les mêmes choses.

– Comment ça, on a terminé ? s'exclama Sonja. On vient d'arriver et il reste encore plus de quarante minutes ! Pourquoi tu dis ça, Theo. Tu as envie qu'on s'en aille ? »

Theodor hocha la tête. « Et je veux que vous me laissiez tranquille et que vous ne reveniez pas. » Il leur tourna le dos, se dirigea vers la

porte métallique et appuya sur un bouton.

« Mais enfin, Theodor, qu'est-ce qui te prend ? » Fabian lui emboîta le pas. « Tu ne peux pas t'en aller et nous planter là alors que nous sommes venus pour te voir !

– Je ne peux pas faire grand-chose, c'est vrai, mais ça, je peux encore le faire. »

La porte s'ouvrit et un gardien entra.

« Nous avons terminé », lui dit Theodor.

Le gardien hocha la tête et lui remit les menottes, et tout ce que Fabian put faire fut de soutenir Sonja tandis qu'on emmenait leur fils hors du parloir familial.

1. « Les menottes ! Mais pour quelle raison ? Ce n'est pas un tueur.
– Ça, nous n'en savons rien, si ? »

# 22

Elle croyait savoir que cela portait un nom, l'ascensumophobie. Quoi qu'il en soit, une chose était sûre, Lilja n'avait jamais aimé monter dans un ascenseur. Et encore moins dans ce genre de vieil engin qui semblait près de lâcher à tout instant. Mais c'était ce qui avait été décidé. Qu'elle prendrait l'ascenseur et les autres, l'escalier, alors elle n'avait plus qu'à espérer qu'il tiendrait le coup jusqu'au troisième étage.

Arrivée à destination, elle jeta un petit coup d'œil à l'étiquette à son nom collée à sa porte par un morceau d'adhésif. Mais elle ne rentrait pas chez elle. Pas tout de suite. Pas avant un bon moment, sans doute.

Elle se dirigea vers la porte située à droite du palier sur laquelle on pouvait lire le nom de « P. Milwokh », respira plusieurs fois profondément pour se calmer, puis activa l'agaçante sonnette d'un doigt posé sur le bouton gris à droite du chambranle.

Il y avait quelque chose de totalement absurde dans le fait que son propre voisin soit précisément l'homme qu'ils recherchaient. Mais le nom était si inhabituel qu'il ne leur avait pas fallu longtemps pour le retrouver, et malgré la barbe qu'il portait sur la photo de son passeport, ils étaient tous d'accord pour dire que c'était bien lui qui apparaissait sur la bande de surveillance de l'Ica Maxi de Hyllinge.

D'après les services de l'immigration, il s'agissait d'un citoyen chinois vivant légalement au Danemark depuis le 9 août 2010. Parce qu'il avait jadis été membre du mouvement politique et spirituel Falun Gong, inspiré du qi gong, il avait obtenu le statut de réfugié politique. Un cas extrêmement rare.

L'effroyable récit de son arrestation le 15 septembre 2002 par les autorités chinoises et de son séjour au camp de concentration de

Masanjia, à Yuhong, un district placé sous la juridiction de Shenyang, au nord-est de la Chine, avait apparemment ému les employés de la préfecture.

Masanjia était un camp connu pour pratiquer le commerce d'organes vivants. À l'instar de milliers d'adeptes du Falun Gong, il était resté enfermé là-bas pendant sept ans, condamné à travailler comme esclave dans des conditions inhumaines.

Par l'intermédiaire de certains sites chinois, de riches acheteurs œuvrant sur le marché du trafic illégal d'organes avaient la possibilité de commander des cœurs, des foies, des poumons et n'importe quel autre organe humain provenant des prisonniers de ce camp. Au cours de son internement, on lui avait enlevé le rein gauche. Afin d'éviter qu'on vende aussi son cœur et le reste de son anatomie, il s'était évadé en retournant contre ses geôliers la violence à laquelle il avait lui-même été soumis. Il était parvenu miraculeusement à quitter le pays et à arriver jusqu'en Suède, où il avait obtenu la naturalisation sous le nom inventé et quelque peu inhabituel de Pontus Milwokh.

Lilja retira son doigt et regarda quelques instants la trace circulaire au bout de son index tandis que l'écho de la sonnette s'évanouissait dans l'appartement. « Je m'y attendais, dit-elle en se retournant vers ses collègues. Il refuse d'ouvrir.

– OK, on entre », dit Klippan, émergeant de la cage d'escalier plongée dans l'obscurité en compagnie d'un serrurier et d'un groupe d'intervention composé de trois agents.

Lilja hocha la tête à l'intention du serrurier qui se tenait prêt avec sa perceuse. Il entreprit aussitôt de détruire le verrou supérieur. En attendant qu'il ait terminé, Klippan et Lilja enfilèrent leurs gilets pare-balles, vérifièrent leurs armes de service et se préparèrent à entrer dans les lieux, derrière la brigade.

Le premier verrou céda rapidement, le deuxième aussi. Le serrurier s'écarta et le commandant du groupe voulut pousser la porte pour laisser ses deux collègues entrer les premiers. Mais la porte résista.

« Que se passe-t-il ? » demanda Lilja au serrurier, qui haussa les épaules et reprit la place de l'unité d'intervention devant la porte. Ça ne sentait pas bon. Ça ne sentait pas bon du tout. Il fallait arrêter ce type avant qu'il se barricade avec toutes ses armes, qu'il se fasse sauter, et tout l'immeuble avec lui, ou quoi qu'il puisse encore inventer.

« C'est bizarre. Très bizarre », grommelait l'homme de l'art en fouillant dans sa sacoche à outils pour en extraire une tige articulée munie en son extrémité d'un miroir triangulaire qu'il fit entrer par la fente de la boîte à lettres. « Tiens, tiens. Intéressant. Très intéressant.

– Auriez-vous l'amabilité de nous expliquer ce que vous voyez, je vous prie ? Nous n'avons pas toute la journée. »

Le serrurier ressortit le miroir de la fente et rétorqua. « La porte est munie d'une crémone qui s'insère à la fois en haut et en bas du cadre.

– C'est-à-dire ? demanda Lilja. La porte est verrouillée de l'intérieur, c'est ça que vous êtes en train de nous dire ?

– En quelque sorte, acquiesça le serrurier.

– Bon, dit Klippan en se tournant vers le groupe d'intervention. Au moins, on sait qu'il est chez lui.

– Il va falloir l'enfoncer, c'est ça ? demanda Lilja.

– Pas entièrement. Mais c'est sûr qu'ensuite il faudra la remplacer. Je ne sais pas qui va payer la nouvelle porte, mais ce ne sera pas moi.

– On s'en fout, dit Lilja. Ça, c'est notre problème. Faites ce que vous avez à faire, et vite, si possible.

– Au moins, ce n'est pas une porte blindée, on a de la chance », commenta le serrurier en échangeant avec dextérité la mèche de sa perceuse contre une scie cloche afin de percer un trou au milieu du battant, assez grand pour pouvoir y entrer la main et ouvrir la crémone de l'intérieur.

L'opération ne prit pas plus d'une minute, après quoi il s'écarta pour laisser le groupe d'intervention prendre d'assaut l'appartement, suivi de près par Klippan et Lilja.

Lilja ne savait pas exactement à quoi elle devait s'attendre. À un guet-apens, peut-être. Ou à tomber sur une barricade de meubles empilés les uns sur les autres. À une prise d'otage qui les obligerait à le laisser s'enfuir. Mais certainement pas au silence assourdissant qui les accueillit quand ils entrèrent. Un silence qui, combiné à l'absence totale de mobilier, au plafond noir, aux murs noirs et entièrement nus du vestibule, leur procura un intense sentiment d'étrangeté.

Les hommes du groupe d'intervention avancèrent à pas de loup dans l'appartement. Ils communiquaient par signes et, se couvrant les uns les autres, sécurisèrent les pièces l'une après l'autre.

Dans la salle de bains, le plafond, les murs et le sol étaient aussi peints en noir, tout comme la baignoire, le lavabo et la cuvette des W-

C. La pièce était propre et entièrement vide, à l'exception d'une brosse à dents et d'un tube de dentifrice. Dans la cuisine, le noir dominait également. Aucun objet ne traînait nulle part et l'évier, les placards de cuisine et la moindre poignée étincelaient de propreté.

Lilja poursuivit la visite vers la porte vitrée du balcon, fermée à clé de l'intérieur. Elle l'ouvrit et fit un pas à l'extérieur, où une chaise et une table basse étaient posées sur un sol de béton peint en noir. Elle rejoignit Klippan dans le séjour qui, malgré sa taille et son mobilier des plus spartiates, donnait un sentiment de claustration avec son plafond, ses murs et son linoléum entièrement noirs. Même le canapé, les rideaux et la table de salle à manger étaient noirs.

« RAS, déclara le commandant du groupe d'intervention en sortant de la chambre à coucher. L'appartement est désert.

– C'est impossible, dit Lilja en regardant autour d'elle. La porte d'entrée était verrouillée de l'intérieur, ainsi que celle du balcon. Il est forcément quelque part. »

Le commandant haussa les épaules. « Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise ? Vous le voyez, vous ? Nous avons sécurisé toutes les pièces. Alors si cela ne vous ennuie pas, on aimerait bien y aller, maintenant.

– Attendez ! les retint Lilja, une main en l'air. Vous avez vraiment fouillé partout ? » Elle retourna dans la cuisine et ouvrit tous les placards. « Vous avez vérifié ici ? Et là ? Et ici, vous avez regardé ? » Pour finir, elle ouvrit le réfrigérateur : il avait également été peint en noir.

« Enfin, Irene, soupira Klippan. Tu crois vraiment qu'il irait se cacher dans le frigo ?

– Je crois qu'il est capable de tout. Par exemple de se donner la peine de peindre l'intérieur de son réfrigérateur. Qui fait ce genre de choses ?

– Je ne sais pas.

– Moi non plus, mais ce dont je suis sûre, c'est qu'il ne peut pas être ailleurs.

– Ce en quoi, apparemment, tu te trompes. » Klippan se tourna vers le commandant du groupe d'intervention. « C'est bon, vous pouvez partir. »

Le commandant hocha la tête et sortit de l'appartement, suivi de près par ses deux acolytes.

« Je peux y aller aussi ? demanda le serrurier depuis le pas de la porte du séjour. J'ai changé les serrures. Comme ça, vous pourrez fermer en attendant de faire remplacer la porte.

– Oui. Très bien », répondit Klippan en acceptant le jeu de clés qu'il lui tendait. Puis il retourna vers Lilja, qui était toujours en train d'examiner l'intérieur du frigo.

« Je sais ce que tu penses, lui dit-elle en ouvrant le tiroir à légumes. Mais je te jure que nous ne nous trompons pas. C'est bien lui. Regarde. Guacamole, harengs marinés, cinq cents grammes de chair à saucisse, des tomates bio et un concombre traité. » Elle se retourna. « À peu de chose près, c'est exactement ce que nous avons vu le type acheter sur la bande de surveillance que tu nous as montrée.

– Irene…

– Il ne manque que les tacos. Je suis sûre qu'en cherchant encore un peu, je vais les trouver là, quelque part, dans un sachet fraîchement repeint en noir.

– Je ne doute pas que nous ayons raison, Irene. Mais le fait est qu'il n'est pas là. Alors pour l'instant je suggère que nous visitions soigneusement l'appartement pour essayer de découvrir quelque chose qui puisse nous intéresser. En attendant que Molander ait le temps de venir expertiser les lieux, c'est tout ce que nous pouvons faire.

– Comment expliques-tu que les portes aient été verrouillées de l'intérieur si le type n'est pas là ? dit Lilja tout en cherchant un numéro dans le répertoire de son portable.

– Je ne l'explique pas, répondit Klippan avec un geste d'impuissance, mais avec un peu de chance, Molander pourra nous le dire. Qui est-ce que tu appelles ? »

Lilja activa la fonction haut-parleur et brandit le portable. « *Vous êtes bien chez Ingvar Molander, chef de la police technique et scientifique de Helsingborg. Merci de bien vouloir me laisser un message après le signal sonore.* »

Elle coupa la communication et poussa un soupir. « Il ne répond plus jamais quand on l'appelle.

– Il est probablement aussi débordé que nous.

– Ah bon, et avec quoi ? Ça fait trois heures qu'il est dans la chambre d'Ester Landgren, et à moins d'être totalement absorbé par la découverte d'un indice prodigieusement intéressant, il pourrait décrocher son téléphone !

– Il a sûrement ses raisons. » Klippan lui tourna le dos et se dirigea vers le canapé. « Commençons par jeter un coup d'œil ici et on verra où cela nous mène. D'accord ? »

Lilja resta plantée là sans répondre. Elle n'était pas prête à lâcher l'affaire. Pas aussi vite. Il ne leur avait pas fallu plus de quelques minutes pour conclure que Milwokh n'était pas chez lui, alors qu'ils n'avaient pas la plus petite idée de la manière dont il s'y était pris pour sortir de son appartement.

Elle se rendit dans la chambre à coucher, dont les murs étaient, contre toute attente, tapissés d'un papier peint style années 1960, dans les tons gris-bleu. C'était la seule pièce qui, sol mis à part, n'avait pas encore été plongée dans une pénombre angoissante.

Hormis une petite table de chevet, un placard et un valet posé près de la fenêtre, le lit occupait presque tout l'espace. Certes, une chambre n'avait pas besoin d'être très spacieuse, mais Lilja trouva celle-ci particulièrement exiguë. Personnellement, elle se serait sentie terriblement mal à l'aise avec si peu d'espace autour de son lit.

À nouveau, elle eut ce sentiment de malaise. Plus fort que tout à l'heure. Il partait du creux de son ventre pour s'étendre au reste de son corps. Comme quand on s'approche d'un danger. Comme si elle avait pu l'entendre, sentir son souffle, pour peu qu'elle écoute assez attentivement et que son cœur batte un peu moins fort.

Elle baissa les yeux sur ses Dr. Martens qui se fondaient dans la couleur du sol. C'était une idée stupide. Le groupe d'intervention avait déjà dû s'en assurer.

Pourtant, elle n'arrivait pas à se débarrasser de l'idée qu'ils étaient allés trop vite, que, dans leur précipitation, ils n'avaient pas contrôlé les lieux, que l'homme était là, caché, à quelques centimètres d'elle, et que dans une seconde, ses mains allaient se refermer sur ses chevilles et la projeter au sol.

Elle n'aurait pas le temps de réagir avant qu'il se jette sur elle. Son cœur battait à se rompre quand enfin elle se décida à se mettre à genoux et à pencher la tête pour regarder sous le lit.

Elle ne vit rien que du noir, jusqu'au mur du fond et, allumant la torche de son portable, elle put se convaincre qu'il n'y avait personne. Mais elle n'était pas satisfaite pour autant. Où était Milwokh ? Il ne pouvait pas avoir disparu ! Ce n'était pas Houdini, quand même !

Elle tendit le bras aussi loin qu'elle put et passa son doigt sur le

sol. Il n'y avait pas un grain de poussière. Il ne s'était pas contenté de faire le ménage, il avait littéralement récuré et nettoyé cet appartement jusqu'au dernier cheveu. Ils n'y trouveraient vraisemblablement pas la moindre empreinte digitale et elle était prête à parier qu'ils n'extrairaient aucune trace d'ADN de la brosse à dents dans la salle de bains.

Elle se redressa avec un soupir. Pour sa part, restait la penderie à gauche du lit à vérifier. Mais comme pour le lit, pourquoi ne pouvait-elle pas se contenter de faire confiance au groupe d'intervention et considérer qu'ils avaient effectué leur travail ?

Son arme de service dans une main, sécurité enlevée, elle ouvrit lentement la porte. Qu'est-ce qu'elle croyait ? Qu'elle le découvrirait tapi au fond, derrière les vêtements, comme pour jouer à cache-cache ?

Il y avait effectivement quelques cintres à l'intérieur, sur lesquels étaient pendus de rares vêtements. Mais pas beaucoup. Anormalement peu, à vrai dire. Il aurait au moins dû s'y trouver des tiroirs à chaussettes et à sous-vêtements, mais tout ce qu'elle vit, ce fut cette tringle.

Sans savoir ce qu'elle cherchait exactement, elle écarta les cintres et ralluma la lampe de son portable.

« Irene ! Qu'est-ce que tu fabriques ? lui lança Klippan depuis le séjour.

– Je suis dans la chambre.

– Viens voir ! Je crois que je sais par où il est sorti. »

Lilja éteignit la torche du téléphone et rejoignit son collègue qui l'attendait devant la porte de la cuisine.

« Il y a un balcon.

– Bah je sais, j'ai déjà vérifié la porte qui était fermée de l'intérieur.

– La porte du balcon était fermée, mais pas la fenêtre, dit Klippan en montrant du doigt celle qui se trouvait à côté de la porte vitrée. Regarde, elle est fermée, mais pas verrouillée. » Il poussa le cadre, qui s'ouvrit aussitôt. « Une fois dehors, il a dû refermer la fenêtre puis descendre le long de la gouttière, de balcon en balcon. Je crois que même moi, avec quelques kilos en moins, je serais capable d'y arriver. »

Le loquet de la fenêtre, voilà ce qui lui avait échappé. Ce qui

voulait dire que l'homme était toujours en liberté. La nouvelle cependant lui apporta un certain soulagement.

« Il nous a peut-être vus arriver », continua Klippan, et elle acquiesça.

Au moins, les pièces du puzzle s'imbriquaient à nouveau. Ils n'étaient pas en train de courir après un être surnaturel. Ils cherchaient un individu de chair et de sang. Un être humain qui obéissait aux mêmes lois de la nature qu'eux.

Plus on s'enfonçait dans le séjour aux murs noirs, plus les voix s'assourdissaient. De la chambre à coucher, on n'entendait plus qu'un vague murmure, impossible à comprendre.

La porte du placard était ouverte, comme Lilja l'avait laissée, et les quelques cintres qui se trouvaient à l'intérieur étaient poussés sur un côté, dévoilant le fond de la penderie et un petit orifice, juste assez grand pour y glisser un doigt et atteindre le loquet en métal fixé de l'autre côté qui, si on le faisait glisser, permettait d'ouvrir ce qui était en réalité une porte.

Et là, derrière plusieurs épaisseurs d'isolation phonique et un rideau occultant empêchant la lumière puissante d'un néon de filtrer au travers, se trouvait une pièce borgne de quelques mètres carrés.

Par terre, un sac à dos rempli de matériel, à deux mètres d'un bureau sur lequel étaient posés un ordinateur branché à une prise électrique et un carnet de notes avec un grand X sur la couverture et, à côté du carnet, une piste de jeu garnie de feutre vert, avec un rebord de quelques centimètres. Enfin, fixée au mur par des punaises, une carte de la Scanie divisée en douze fois douze carrés dont certains étaient marqués de symboles manuscrits.

De l'autre côté de la pièce minuscule, une bibliothèque encastrée dont certaines étagères étaient vides et d'autres couvertes d'objets hétéroclites allant d'une collection de dés à jouer à une série de seringues hypodermiques, en passant par une mèche de cheveux et un masque à la peau sombre, plus vrai que nature.

Dans un lit étroit glissé en dessous de l'étagère, Pontus Milwokh attendait, allongé sur le dos, immobile, les yeux ouverts, une épée posée sur sa poitrine.

# 23

Le crochet glissa sans peine dans la fente de la boîte aux lettres et son dispositif en forme de clé à pipe lui permit, dès la deuxième tentative, de tourner le verrou à l'intérieur. Il ne lui restait plus qu'à ouvrir la porte et entrer.

Sans en être certain, il avait l'impression qu'il jouait en ce moment sa dernière carte. Il avait soudain le sentiment que ce qui avait commencé comme une simple pulsion, et qui était lentement mais sûrement devenu une sérieuse addiction, était en train de toucher inexorablement à sa fin.

L'appartement était agencé comme il s'y attendait, deux pièces, une salle de bains et une cuisine. Un relooking complet n'aurait pas été un luxe. Mobilier de chez IKEA, pas le moindre livre dans la bibliothèque, quelques affiches de films de Tarantino aux murs, un écran et une console de jeux, une paire d'haltères et un tapis d'entraînement roulé dans un coin.

Justement parce qu'il jouait probablement sa dernière carte, il était essentiel que tout se passe bien. Pas seulement en apparence et dans les grandes lignes, mais jusque dans les moindres détails. Son plan était complexe et laissait beaucoup de place à l'erreur. En revanche, s'il réussissait, non seulement cela lui permettrait de relâcher la tension accumulée depuis deux mois, mais cela détournerait aussi toute suspicion à son égard. Même Fabian Risk n'aurait pas l'idée de penser à lui.

L'armoire à fusibles se trouvait dans l'entrée et, bien que les disjoncteurs ne portent pas d'étiquettes, il trouva sans difficulté celui de la salle de bains.

Il manquait de temps. La journée était presque terminée et il avait encore tant de choses à faire. En théorie, cela devrait lui être

impossible d'avoir planifié et commis un crime de cette envergure en si peu de temps, ça le mettrait automatiquement à l'abri de tout soupçon.

Après avoir remplacé le fusible existant par le fusible bricolé, il se rendit dans la cuisine et fouilla les placards pour trouver ce dont il avait besoin.

En ce qui concernait la victime, il l'avait choisie en fonction d'un unique critère, qu'elle soit assez différente de Moonif, Molly et des autres pour coller avec l'incohérence propre à cette affaire. Après quelques recherches dans divers registres, il avait déniché le candidat idéal.

La boîte de lactosérum en poudre était aux trois quarts vide. Il jeta dans l'évier la moitié de son contenu et remplaça la protéine de lait par une poudre de sa composition. Puis il referma la boîte et la remit à sa place dans le placard.

Mattias Larsson, Tryckerigatan numéro 27B. La rue se trouvait à Planteringen, un quartier lugubre situé dans le sud de Helsingborg, cerné par les voies rapides et proche du port industriel. L'appartement était au deuxième étage d'un immeuble en briques rouges avec coursives. En l'absence de prise électrique à côté du lavabo, il dut tirer un fil entre le plafonnier et l'arrière de la baignoire.

Mattias Larsson avait vingt-sept ans et il était plombier. Son profil Facebook n'était pas public et il n'avait pas eu le temps de s'immiscer dans sa vie par ce biais sur les divers réseaux. Il passerait à l'acte dès ce soir.

Il enleva la gaine du câble sur les deux derniers mètres et dénuda l'extrémité du fil bleu et du fil brun. Puis, à l'aide d'un adhésif solide, il fixa le neutre à quelques centimètres du bord, au pied de la baignoire, et la phase à la même hauteur, à la tête.

Par chance, Mattias était sur Instagram. Il avait même un profil public sur lequel il postait régulièrement de pathétiques selfies de musculation. À en croire son compte, il soumettait tous les jours son pauvre corps à un entraînement sévère, et le mardi, c'était le jour des jambes.

Relier la baignoire à la terre posa un problème en raison du linoléum vert foncé qui recouvrait le sol et de l'évacuation en PVC. Il n'eut pas d'autre choix que de relier une extrémité du fil vert et jaune à la terre du plafonnier et de fixer l'autre au fond de la baignoire avec

un morceau de chatterton.

Après avoir bouché le trop-plein avec du silicone, il n'eut plus qu'à mélanger les deux composants de la colle, fermer et coller la bonde de fond et régler l'ouverture du robinet pour obtenir un débit d'environ trois litres par minute. Puis il s'installa tranquillement pour attendre, assis par terre, sur le sol de la salle de bains dont la propreté laissait cruellement à désirer.

Ce soir, Mattias Larsson avait invité sa petite amie Hanna Brahe à dîner à l'occasion du troisième anniversaire de leurs fiançailles. En tout cas, c'était ce qu'annonçait sur son compte Instagram la fiancée qui, elle aussi, semblait être une grande adepte des salles de sport.

L'attente sur le sol froid de la salle de bains ne fut pas longue. Au bout de six minutes et demie, il entendit une clé tourner dans la serrure puis, une seconde plus tard, le bruit de la porte qui s'ouvrait et se refermait, et enfin, celui du verrou qu'on refermait de l'intérieur.

Mattias Larsson était rentré chez lui vingt minutes plus tôt que prévu. Peut-être pour avoir le temps de se faire beau avant son dîner. Ou alors, il n'avait pas eu le courage d'aller au bout de sa séance jambes. Mais c'était sans importance, puisque tout était prêt.

Le jeune homme devait être seul, parce qu'il n'entendit que le son du sac de sport touchant le sol et une voix masculine fredonnant une chanson ressemblant vaguement au dernier tube de l'été, *Somebody That I Used to Know*.

La première fois qu'il avait entendu ce morceau à la radio, il lui avait beaucoup plu alors que, d'habitude, il n'aimait pas la musique écrite après la fin du dix-huitième siècle. Mais après l'avoir écouté cinq ou six fois, il s'en était tellement lassé qu'il lui suffisait d'entendre les toutes premières notes de picking à la guitare pour être aussitôt de mauvaise humeur.

Mais pas cette fois. Au contraire, la chanson, de plus en plus audible à mesure que Mattias avançait dans son appartement, le remplit de joie.

Le jeune homme s'arrêta devant la salle de bains, sans y entrer, retira sa tenue de sport dans le couloir, entrebâilla la porte et jeta ses vêtements sales par terre. Il avait même enlevé son caleçon humide de transpiration.

Le fredonnement se poursuivit jusque dans la cuisine et il en conclut que sa future victime avait gardé ses oreillettes. Par la porte

restée entrouverte, il le vit ouvrir le placard, attraper la boîte de complément alimentaire sur l'étagère du bas et la poser sur le bord de l'évier.

Il arrêta de chantonner. Peut-être se faisait-il la réflexion que la boîte était presque vide. Mais bientôt le fredonnement reprit. Il entendit Larsson décapsuler sa gourde, la remplir d'eau, la refermer et l'agiter vigoureusement. Puis se mettre à boire en faisant tant de bruit qu'il entendait sa déglutition jusque dans la salle de bains.

Quelques secondes plus tard, la gourde tombait sur le carrelage de la cuisine, suivie de près par le corps tout en muscles du jeune homme de quatre-vingt-cinq kilos.

# 24

Fabian était à nouveau dans le brouillard. Un brouillard si dense qu'il ne savait plus s'il avait les yeux ouverts ou fermés. Il était dans l'impasse, quelle que soit la direction dans laquelle il se tournait. Tuvesson avait promis de le mettre en relation avec un bon avocat, mais c'était l'unique espoir auquel il pouvait encore se raccrocher. Il essayait de se rassurer en se disant que Theodor avait eu un moment d'abattement après cette première nuit en prison, qu'il allait reprendre courage et que bientôt, cette effroyable affaire serait derrière eux.

Il n'osait pas imaginer dans quel état était Sonja. Ils ne s'étaient pas dit un mot pendant la traversée du détroit. En rentrant, il lui avait demandé si elle voyait un inconvénient à ce qu'il retourne travailler, et elle lui avait répondu qu'il devait faire tout ce qui pourrait l'aider à dissiper ses doutes.

Comme toujours, elle l'avait mieux compris qu'il ne se comprenait lui-même. Même s'il aurait aimé qu'il en soit autrement, seul son travail parvenait à l'absorber assez pour calmer ses angoisses.

Mais en ce moment, son job ressemblait à la traversée d'un champ de mines où chaque pas pouvait s'avérer fatal. Avec ce mouchard sous sa voiture, quoi qu'il fasse, il éveillerait les soupçons de Molander. Par exemple, il était convaincu que le fait que sa voiture soit restée garée devant chez lui à Pålsjögatan pendant les deux heures ayant précédé le moment de rendre visite à Theodor en prison l'avait intrigué.

Plusieurs fois, Molander lui avait fait des remarques sur son manque d'implication durant les réunions et son absentéisme, et il n'avait pas tort. Son enquête était dans une phase si décisive que Fabian avait du mal à se trouver dans la même pièce que lui et à se comporter normalement.

Il fallait à tout prix qu'il parvienne à donner le change, pourtant.

Qu'il réussisse à faire croire aux autres qu'il était entièrement concentré sur leurs dossiers en cours et que tout se passait bien entre lui et l'ensemble de l'équipe.

C'est pourquoi il venait de laisser sa voiture devant la porte de l'immeuble où habitait la famille de la petite victime, Ester Landgren, et qu'il était en train de monter les marches et d'entrer dans l'appartement, alors qu'il était déjà plus de vingt heures trente.

Ç'aurait pu être un foyer comme un autre. Un foyer normal offrant au regard du visiteur le désordre indescriptible qu'on ne trouve que dans un appartement où vivent des enfants en bas âge. Un foyer dans lequel l'enfant serait déjà couché dans son petit lit après s'être brossé les dents et avoir écouté une histoire. À cette heure-ci, ses parents auraient terminé de laver la vaisselle et seraient pelotonnés dans le canapé avec chacun sa tasse de thé pour regarder les informations à la télé.

Mais le plastique de protection étalé sur le sol de l'entrée et du couloir, allant du vestibule jusqu'à une porte sur laquelle des lettres en bois formaient le prénom « Ester », racontait une autre histoire.

Fabian savait par Tuvesson que les jeunes parents étaient en état de choc et qu'il était impossible de les interroger pour l'instant. Il n'était même pas certain, d'ailleurs, qu'il soit utile de les interroger. Il n'y avait aucun doute sur l'identité du meurtrier et tout ce qu'il restait à faire à présent, c'était de relever des preuves qui le rattachaient à la scène de crime.

Ça, c'était le plus facile. Ce qui l'était moins, c'était de deviner avant qu'il ne soit trop tard où il frapperait la prochaine fois.

Il attendit quelques secondes devant la porte, pour se préparer à croiser le regard de son collègue avec un calme apparent.

Mais Ingvar Molander ne se trouvait pas dans la chambre d'enfant, où régnait un certain désordre.

« Salut ! Vous savez où est Ingvar ? » demanda-t-il aux deux assistants occupés à relever des empreintes et à prendre des photos dans leurs combinaisons de protection immaculées.

« Aucune idée. Pas ici en tout cas, dit le premier en laissant tomber dans une pochette plastique le cheveu qu'il venait de ramasser avec sa petite pince.

– De toute évidence. Il est parti depuis longtemps ?

– Oui, on peut dire ça. En fait, il a disparu quelques minutes après

que nous sommes arrivés cet après-midi. Pas vrai, Fredde ? » dit-il, s'adressant à son collègue occupé à photographier le lit défait, sur le drap duquel on apercevait une large auréole humide.

« Exact, il avait un truc à finir au labo et nous a demandé de commencer sans lui.

– D'accord… » Cela ne ressemblait pas à Molander de laisser ses assistants seuls sur une scène de crime, mais c'est vrai qu'ils avaient tous beaucoup à faire. « Vous avez découvert quelque chose d'intéressant ?

– Euh, oui, je suppose. Enfin, comme d'habitude. » L'homme rangea le sachet de preuves dans une sacoche. « Des empreintes digitales et des cheveux qui ne nous apprennent rien tant qu'on ne les aura pas analysés.

– Et vous avez une idée de la façon dont ça s'est passé ?

– On sait seulement qu'il l'a noyée et ça, il a pu le faire n'importe où. Mais moi, je pense qu'il l'a fait ici, au bord du lit. Il y a une trace circulaire, là, dit-il en s'accroupissant et en éclairant le matelas avec sa torche. Je dirais qu'elle a été laissée par une bassine ou par un saladier rempli d'eau.

– Et on a aussi trouvé des traces d'eau par terre, abonda l'assistant avec l'appareil photo. L'eau a dû couler du matelas et tomber dans la poussière. »

Fabian ne les écoutait plus. Un objet sur la table au milieu des crayons de couleur, des feuilles de papier à dessin et des boîtes de perles venait d'attirer son regard. Un objet qu'il avait déjà vu dans la main du suspect sur le film d'une caméra de surveillance du supermarché Ica Maxi.

Il s'approcha de la table et le ramassa avec un mouchoir avant de l'étudier dans le creux de sa paume. Contrairement aux dés qu'il avait eus entre les mains, enfant, quand il jouait au Monopoly ou au Yam's, celui-là n'était ni en plastique ni en résine, mais en métal brossé. « Ce dé se trouvait-il sur la table quand vous êtes arrivés ?

– Non, répondit l'assistant à l'appareil photo. Il était sous le lit. Je l'ai déplacé pour photographier les taches d'eau dans la poussière. »

Le hasard. La réponse était-elle aussi simple que cela ?

Six faces. Six choix possibles.

# 25

Il n'aurait pas pu espérer une météo meilleure qu'aujourd'hui. Il n'y avait pas le moindre nuage sur la toile bleu marine du ciel nocturne. Juste d'innombrables étoiles se reflétant à la surface de l'eau. Mais le mieux, c'était encore le vent. En quelques heures il avait tourné de cent quatre-vingts degrés et une brise modérée force 4 soufflait à présent du sud-est pour les faire sortir du détroit en naviguant au portant.

Frank Käpp n'avait même pas eu besoin de démarrer le moteur pour quitter Humlebæk. Il lui avait suffi de larguer les gardes arrière et de tirer sur la pendille pour sortir de sa place, avant de hisser la grand-voile et de glisser silencieusement vers la sortie du port.

Ils n'étaient pas du tout pressés. C'était même le but de ce tour du monde. Se débarrasser de toute contrainte et laisser le vent et la météo décider à quelle vitesse s'écoulerait leur vie. C'est pourquoi il avait commencé par mettre le cap à l'est, vers Glumslöv, sur la côte suédoise. Après avoir passé l'île de Ven, il virerait au nord, déroulerait le génois et réglerait le pilote automatique sur un cap plein nord pour traverser le goulot du Sund entre Helsingborg et Helsingør.

Tous ces rêves qu'il avait nourris jour après jour pendant des années en se morfondant derrière son bureau étaient enfin devenus réalité. Se laisser porter par le vent, sentir les embruns sur son visage en voguant avec sa famille au milieu de l'infini. C'était magique. Il n'y avait pas d'autre adjectif pour décrire ce qu'il était en train de vivre. Magique.

Parce qu'ils naviguaient de nuit, il n'y avait aucun autre bateau à voile sur l'eau. Hormis quelques cargos, il n'avait aperçu qu'un unique feu vert sur bâbord. Et pas de feu de mât, ce qui signifiait qu'il s'agissait d'un bateau à moteur inférieur à sept mètres.

Il était difficile de déterminer à l'œil nu à quelle distance il se trouvait, mais il était possible qu'il soit sur une route de collision. Frank tendit le bras pour attraper les jumelles et allait les porter à ses yeux quand Vincent émergea du rouf en pyjama.

« Salut mon grand, tu vas te coucher ?

– Oui, papa. Mais maman m'a dit de te demander si je pouvais dormir avec vous ce soir. »

C'était typique de la part de Klara de lui faire porter la responsabilité de ce genre de décisions. Ils en avaient discuté un nombre incalculable de fois. « Non, Vincent. Ce n'est pas une bonne idée. » S'ils cédaient à son caprice maintenant, ils l'auraient dans leur cabine toutes les nuits jusqu'à la fin du voyage.

« Papa, s'il te plaît…

– Écoute-moi, Vincent. Tu as déjà dormi deux nuits dans la cabine arrière et ça s'est très bien passé, non ?

– Bah oui, mais on était au port. Maintenant, on est en mer.

– C'est important que tu t'habitues dès maintenant à dormir tout seul. On va souvent passer la nuit en pleine mer, au cours des mois à venir.

– Je sais, mais…

– Tu m'as posé la question et la réponse est non. » Frank se tourna à nouveau du côté où il avait aperçu le feu de tribord tout à l'heure, mais il ne le vit pas. Ni lui ni aucun feu de poupe blanc.

« Tu es obligé d'être aussi sévère, Frank ? demanda Klara qui venait de les rejoindre sur le pont. Il n'y a pas de quoi faire un drame parce qu'il a envie de dormir avec nous !

– Je ne suis pas sévère. » Il rechaussa les jumelles et balaya longuement la surface de l'eau sur bâbord, mais le feu vert de tout à l'heure n'était visible nulle part.

« Si, tu l'es. Surtout que c'est toi qui as absolument tenu à ce qu'on fasse cette navigation de nuit, alors qu'on aurait pu partir tranquillement demain, après le petit déjeuner.

– Le but du jeu était d'essayer d'en faire au moins une avant de quitter la Suède. Nous étions d'accord là-dessus. Chaque fois que je l'ai proposé jusqu'ici, vous avez refusé. Là, c'était la dernière opportunité. Après Göteborg, on met les voiles vers Oslo. » Il continua de balayer le paysage avec les jumelles, mais ne vit rien, ni sur bâbord, ni sur tribord, ce qui était inexplicable. Le bateau n'avait pas pu se

volatiliser !

« Pourquoi est-ce si important ? On peut prendre les choses petit à petit, non ?

– Franchement, je ne vois pas où est le problème, dit Frank, s'adressant à Vincent. Tu as l'air d'avoir sommeil. Pourquoi est-ce que tu ne vas pas tout simplement te coucher ? Je suis sûr que tu t'endormiras en quelques minutes. Et quand tu te réveilleras, le soleil sera levé et nous serons arrivés au large du Bohuslän et en route vers la marina de Lilla Bommen, qui se trouve à un jet de pierre du parc d'attractions de Liseberg.

– Le problème, si tu veux vraiment le savoir, c'est que tu l'obliges à dormir en poupe, dit Klara.

– D'accord. Alors, je t'écoute. Explique-moi pourquoi tu ne veux pas dormir dans la cabine arrière.

– Parce que j'ai peur. Cette nuit, j'ai fait un cauchemar dans lequel il y avait un monstre qui venait me tuer.

– Un monstre ? »

Vincent acquiesça. « Je te jure, j'ai eu vraiment peur. »

Frank se tourna vers Klara. « Moi, je crois que ça n'a rien à voir avec cette cabine, je crois plutôt que c'est à cause de tous ces jeux vidéo auxquels il joue. Enfin, regardez ça, dit-il avec un grand geste. Autour de nous, il n'y a que de l'eau. Bientôt, on sera en pleine mer. Quel genre de monstre viendrait s'attaquer à nous ici, vous pouvez me le dire ? Le monstre du loch Ness, d'accord, on connaît, mais le monstre du Kattegat, je n'en ai jamais entendu parler.

– Je ne crois pas que le moment soit bien choisi pour te moquer de lui, Frank.

– Tu as raison, pardon, ce n'était pas gentil. » Il alla prendre son fils dans ses bras et le serra contre lui. « Désolé, chéri. C'est juste que je me suis donné tellement de mal pour te faire une belle cabine confortable que ça me contrarie un peu de voir que tu ne l'aimes pas.

– Elle est très jolie, papa. C'est juste que j'ai un peu peur quand je suis tout seul.

– Je te propose quelque chose, Vincent, intervint Klara. Je viens me coucher avec toi à l'arrière, et je reste jusqu'à ce que tu t'endormes, d'accord ? »

Vincent réfléchit un instant, puis, finalement, répondit avec un haussement d'épaules : « Bon, d'accord, mais tu me promets que tu

resteras longtemps.

– Juré, craché. Allez, viens, maintenant. » Klara prit son petit garçon par la main et l'emmena se coucher.

Frank descendit dans le carré pour allumer le radar, d'abord le vieux, dont la lumière verte se mit à sonder les alentours à trois cent soixante degrés, ensuite le radar électronique flambant neuf. Mais le bateau qu'il avait vu tout à l'heure, en admettant que c'en fût un, n'apparut sur aucun des deux écrans.

Peut-être était-ce un Zodiac. Les bateaux en caoutchouc n'étaient pas toujours détectables. Mais qui irait s'aventurer en mer sur un Zodiac en pleine nuit ? Tous feux éteints, de surcroît. Non, il avait dû se tromper. C'était la seule explication. C'était probablement la lumière des étoiles se reflétant à la surface de l'eau.

Oui, c'était forcément ça.

# 26

Un assassin qui tuait sans mobile et choisissait ses victimes en lançant des dés. L'idée était absurde et Fabian n'avait jamais entendu parler d'un cas semblable. Mais en y réfléchissant, il n'était pas du tout impossible que ce soit l'explication du geste mystérieux que Lilja avait remarqué lors de sa déambulation dans l'Ica Maxi de Hyllinge. Peut-être tout cela n'était-il rien d'autre qu'un gigantesque jeu de hasard.

Simple hypothèse, mais on ne pouvait pas nier qu'elle expliquait beaucoup de choses. Même si cela n'allait pas faciliter une interpellation.

Peut-être le talent de Molander pour les mathématiques pourrait-il aider à confirmer cette histoire de dés. Et même s'il était la dernière personne à qui Fabian voulait avoir affaire, en s'appuyant sur les crimes précédents, le technicien pourrait peut-être réduire les possibilités et en extraire un schéma applicable au futur.

Lorsque Fabian arriva au labo, contrairement à ce que lui avaient dit les deux assistants d'Ingvar, il le trouva désert et plongé dans le noir : aucun signe que Molander y soit passé non plus. Il l'appela trois fois de suite, sans obtenir de réponse. Il n'était pas non plus dans la salle de réunion, ni dans le bureau de Tuvesson. De manière générale, il régnait dans les bureaux un calme inhabituel.

Bien qu'elle ne s'y trouvât pas non plus, la lumière était allumée dans le bureau de Lilja. Son ordinateur également, et l'imprimante posée à même le sol travaillait à plein régime, crachant document sur document.

Il en ramassa un pour constater qu'il s'agissait de relevés Mastercard comportant de longues colonnes de dépenses allant d'une entrée à la piscine Simhallsbadet au règlement d'une facture à la

société de serrurerie Lockpicks.

« Eh bien, eh bien, nous avons du beau monde. »

Fabian se retourna vers Klippan et Lilja, qui entraient dans le bureau avec deux cartons de pizza de chez Planet Pizzeria & Grill.

« Fabian ! Mais qu'est-ce que tu fais là à une heure aussi tardive ? » s'étonna Lilja en posant sur la table une bouteille de Coca et une autre d'eau minérale gazeuse. « Tu ne devrais pas être avec ta famille ?

– Si, confirma Fabian. Et je l'étais. C'est Tuvesson qui vous a raconté ?

– Non, Molander », dit Lilja.

Évidemment que c'était Molander. Fabian se demanda comment il était au courant.

« Ça doit être terrible pour vous, dit Klippan en secouant la tête.

– En effet.

– Si on peut t'aider d'une manière ou d'une autre, tu n'hésites pas.

– Merci, ça va aller. Sonja et Matilda sont couchées et comme il n'y a pas grand-chose que je puisse faire pour elles… » Fabian jeta un coup d'œil autour de lui. « Je me suis dit qu'ici, je pourrais peut-être me rendre utile.

– Sans aucun doute. » Lilja extirpa le carton de pizza du dessous et l'ouvrit. « Tu sais que le type est mon voisin de palier ? »

Fabian hocha la tête, soulagé de voir la conversation prendre une nouvelle direction. « Tuvesson m'a appelé pour me le dire. C'est incroyable.

– N'est-ce pas ? Je veux dire, quelles sont les probabilités pour qu'il arrive un truc pareil ? » Lilja arracha un triangle de sa marinara, le replia sur lui-même et commença à manger, tandis que Klippan croquait un morceau de sa pizza kebab en se dirigeant vers l'imprimante.

« Au fait, est-ce que quelqu'un sait où est Molander ?

– Oui, moi, répondit Lilja avant de boire une gorgée de Ramlösa. Il est à Kärngränden en train d'examiner la chambre d'Ester Landgren. En tout cas je l'espère, parce qu'il a promis de s'occuper de la planque de Milwokh aussitôt qu'il aura fini là-bas.

– Dans ce cas, j'ai peur de te décevoir.

– Pourquoi, il n'y est pas ? »

Fabian secoua la tête. « J'en viens et, d'après ses assistants, il les a quittés en début d'après-midi.

– C'est pas vrai ! » Lilja poussa un long soupir. « J'en ai marre. » Elle prit une nouvelle bouchée de son quartier de pizza, posa le reste dans le carton et attrapa son portable.

« Ça ne sert à rien. J'ai déjà essayé plusieurs fois.

– Il va bien finir par répondre, argua-t-elle en plaquant le téléphone contre son oreille.

– En attendant, j'ai l'honneur de vous informer, mesdames et messieurs, que nos suppositions étaient exactes », claironna soudain Klippan, toujours debout devant l'imprimante en train de feuilleter des relevés de compte.

« Il a réglé avec une carte prépayée ? demanda Lilja avant de laisser un message sur le répondeur de Molander.

– Il s'est carrément lâché, tu veux dire. Il y a tout, là-dedans, sans exception. »

« *Salut, Irene à l'appareil. Est-ce que tu peux me rappeler, genre tout de suite ? Je te préviens, je vais continuer à te harceler jusqu'à ce que tu décroches ou que tu me rappelles. Toi, tout ce que tu as à faire, c'est de toucher la touche Rappel de ton smartphone, tu sais, la petite icône sur fond vert en forme de vieux combiné de téléphone, et ensuite tu le colles contre ton oreille.* » Lilja coupa la communication et reprit sa tranche de pizza.

« Vous pouvez me dire ce que c'est que tout ça ? demanda Fabian en montrant le tas de copies à côté de l'imprimante.

– Tout ce qu'il y a à savoir sur Pontus Milwokh », répondit Lilja à la place de Klippan en faisant une nouvelle tentative pour joindre Molander.

Klippan empoigna une pile de feuillets. « Ça va de son contrat de location à sa dernière dépense. Par exemple, ça nous apprend qu'il bénéficie d'une indemnité journalière de nouvel émigrant, sur la base de cinq jours par semaine, d'un montant de 615 euros par mois. En plus de cela, il touche une aide au logement d'un montant de 353 euros. Au total, il perçoit donc un revenu officiel de 968 euros, versés sur un compte à la Swedbank, sur lequel il a une carte de crédit Mastercard avec laquelle il effectue ses dépenses courantes, nourriture, vêtements, loyer, etc. Bref, rien d'extraordinaire, hormis un achat qui nous a interpellés. Le vendredi 23 septembre de l'année dernière, il est allé faire des courses chez Skånska Byggvaror, au nord de Helsingborg.

« C'est un magasin de bricolage, non ? » réagit Fabian.

« *Surprise ! C'est encore moi !* claironna Lilja dans son portable. *Tu vois, je tiens mes promesses et je continuerai à t'appeler jusqu'à ce que tu répondes !* »

« En effet, mais écoute ça, reprit Klippan. Je les ai appelés pour leur demander si je pouvais avoir le détail de ce qu'il avait acheté et ils me l'ont donné. Il y avait du matériel d'isolation, des plaques de placo, des rails, de l'enduit et de la peinture. Ce jour-là, il a aussi fait l'acquisition d'une importante quantité de vis, de charnières et de ferrures, d'un tournevis, d'une scie circulaire et de plusieurs outils.

– Pourquoi avait-il besoin de tout ça dans un tout petit appartement ?

– C'est exactement la question que nous nous sommes posée, et nous n'avons trouvé nulle part trace d'un autre logement dont il serait éventuellement propriétaire ou locataire, ce qui ne signifie pas qu'il n'a pas la jouissance d'une cabane quelque part. On trouve des tas de maisons plus ou moins abandonnées dès qu'on s'enfonce un peu dans la campagne. Mais si je devais deviner, je dirais qu'il a utilisé tout ce matériel pour se construire un genre de cabine acoustique ou quelque chose d'équivalent. Pour y enfermer quelqu'un ? » suggéra Klippan en haussant les sourcils.

« Ce ne sont que des supputations, commenta Lilja, le téléphone à l'oreille, cherchant toujours à joindre leur collègue.

– Peut-être, mais j'ai fait le calcul et il y avait de quoi bâtir un local en forme de cube d'un mètre cinquante de côté, ce qui n'est pas très grand puisqu'un adulte ne pourrait pas y tenir debout. Mais nous, c'est surtout le montant de ces achats que nous avons trouvé intéressant. Essaye de deviner, dit Klippan à Fabian.

– Je ne sais pas, répondit-il avec un haussement d'épaules.

– Deux cent huit euros.

– D'accord. » Fabian sentait qu'il était supposé réagir, mais il ne savait pas comment.

« Manifestement, tu n'as jamais fait de travaux chez toi. Est-ce que tu as une idée du prix que tout cela aurait dû coûter ? »

Fabian secoua la tête.

« Six cent soixante-dix euros. Trois fois plus. C'est comme ça que nous avons compris qu'il avait dû se servir d'un autre moyen de paiement. En l'occurrence, une carte Paygoo. Au cas où tu ne

connaîtrais pas, c'est une carte éditée par Mastercard qui n'est pas seulement prépayée, mais aussi totalement anonyme.

– Du coup, nous avons contacté Mastercard, poursuivit Lilja. Apparemment, la carte en question était attachée à un compte PayPal anonyme, et devine à quel nom il a été ouvert ?

– Gagné ! s'exclama Klippan, avant que Fabian ait eu une chance de répondre.

– PetFrame. C'est avec ses montages photo qu'il gagne le petit supplément de revenus qui lui sert à financer ses loisirs.

– Petit, petit, intervint Lilja. Rien que le printemps dernier, il a engrangé autour de 360 euros par mois au black. Je ne sais pas vous, mais moi, je n'ai pas la moitié de ça pour aller m'amuser.

– Au mois de juin, il n'a gagné que 183 euros avec ses encadrements d'animaux domestiques. Mais c'est vrai qu'il a été occupé ailleurs, fit remarquer Klippan. Quoi qu'il en soit, sa carte Paygoo est plafonnée à 460 euros, ce qui explique pourquoi il a dû compléter avec sa carte de crédit. Et nous avons tout lieu de nous en féliciter, parce que sinon, tout cela nous aurait échappé.

– Alors ce que vous avez là, ce sont les relevés de toutes les dépenses effectuées avec cette carte anonyme ?

– C'est ça. » Klippan continua de feuilleter les relevés. « Et apparemment, tout y est, ou presque. Par exemple, la voiture qu'il a louée à l'agence Hertz de Gustav Adolfsgatan le 12 juin, veille du meurtre dans la buanderie collective à Bjuv et les 231 euros dépensés chez Lockpicks le 22 avril.

– D'accord… Pour acheter quoi ?

– À en juger par le prix, je dirais un pistolet électrique servant à forcer les serrures. »

Klippan récupéra la dernière feuille que venait de cracher l'imprimante. « Et voici, je pense, le masque dont il s'est servi à l'Ica Maxi. Celui-là, il l'avait acheté à l'automne dernier sur le site realfleshmasks.com pour la modique somme de 441 euros.

– *Real flesh masks*[1], répéta Lilja, l'air dégoûté. La boîte s'appelle vraiment comme ça ? »

Klippan acquiesça. « Tu avoueras qu'il faisait très naturel.

– Et sa dernière acquisition, c'est quoi ? » s'enquit Fabian.

Klippan survola les relevés. « Mercredi dernier, il a fait des achats sur trueswords.com pour 310 euros.

– *True swords* ? » Lilja se retourna vers Klippan. « Tu crois qu'il s'est acheté une épée ? »

Klippan revérifia et haussa les épaules. « Il semblerait.

– Après tout, pourquoi pas ? dit Lilja en secouant la tête. Pour quelqu'un qui a l'idée de se servir d'une machine à laver pour tuer ses victimes, une épée est presque un choix banal. Il devait avoir envie de se promener en jouant les guerriers ninja. Et à part ça ?

– Il est allé à la piscine tous les jours de la semaine dernière.

– Ce serait là qu'il aurait l'intention de sévir la prochaine fois ? demanda Fabian.

– C'est possible. Ou alors il y va pour s'entraîner. Parce que hier et avant-hier, il est passé chez Helsingborgs Båtuthyrning, une société de location de bateaux à la journée, où il a fait trois versements de respectivement 350, 250 et 450 euros, probablement pour éviter de dépasser le plafond de sa carte.

– Bon, si je récapitule, dit Lilja qui, fidèle à sa promesse, continuait de composer sans relâche le numéro de Molander, il a acheté une épée, loué un bateau et il est allé tous les jours à la piscine. »

Klippan acquiesça.

« Autre chose ? Un déguisement de clown, un sous-marin antiatomique ? Je ne sais pas, je dis ça… »

Klippan releva le nez de la pile de documents. « Non, mais je trouve qu'on devrait mettre quelqu'un pour surveiller la piscine dès l'ouverture demain.

– Ça va sans dire », rétorqua Lilja. Au même moment, une voix résonna dans le couloir.

« Je vais finir par déposer plainte pour harcèlement, dit Molander en entrant dans le bureau. Vous n'avez rien de mieux à faire que de m'emmerder à longueur de journée ?

– Si, justement. On a plein de choses à faire, répliqua Lilja. C'est bien là le problème. Alors au lieu de traiter nos appels par le mépris, tu pourrais essayer de répondre, par exemple.

– Si je devais prendre mon téléphone chaque fois qu'on m'appelle, je ne ferais jamais rien d'autre.

– C'est précisément pour ça que j'ai insisté. Je te signale que tu avais promis de t'occuper de l'appartement de Milwokh aussitôt que tu aurais terminé chez Ester Landgren et, autant que je sache, tu n'as même pas commencé. »

Molander poussa un long soupir. « Qu'est-ce que tu veux que je te dise ? Ça a pris plus longtemps que prévu, d'accord ? » Il se tut quelques instants, puis il continua. « Göran et Fredrik sont des garçons gentils et motivés, mais on ne peut pas les accuser d'être trop rapides. Quant à moi, vous me connaissez : cette enquête est trop importante pour que je leur confie une scène de crime en me contentant d'espérer qu'ils fassent le boulot correctement.

– D'accord, alors c'est peut-être moi qui ai mal compris.

– Oui, apparemment. » Molander hasarda un bref éclat de rire.

« Parce que d'après ce qu'on m'a dit, c'est exactement ce que tu as fait », dit Lilja avec un rire encore plus bref.

Fabian réalisa soudain ce qui était en train de se passer, mais trop tard. Ce n'était pas ce qu'il avait prévu. Il aurait voulu attendre le feu vert de Stubbs et, surtout, être sûr d'avoir assez d'éléments de preuve pour une mise en examen. Ensuite, il aurait informé Tuvesson pour définir avec elle un plan d'attaque et décider comment procéder à une interpellation.

« J'ai fait quoi ? » Molander se tourna vers Klippan et Fabian avec l'air de ne plus rien comprendre. « De quoi est-ce qu'elle parle ?

– Je propose qu'on en reste là et qu'on se remette au travail, tenta Fabian. Il semble qu'on ait la preuve qu'il a loué une voiture…

– Non, l'interrompit Lilja. D'abord, je veux savoir ce qui s'est passé. Tu prétends que jamais tu ne déléguerais l'examen d'une scène de crime à tes assistants alors que Fabian vient de nous dire que tu es parti de l'appartement Landgren il y a plusieurs heures. »

Ils étaient à trois contre un. Avec ou sans plan, il valait peut-être mieux en finir tout de suite.

« Alors ma question est simple, poursuivit Lilja : où étais-tu passé toute la journée ? Et qu'est-ce qui t'a occupé au point de ne pas pouvoir répondre quand on essayait de te joindre ? »

Molander se tourna vers Fabian. « Excuse-moi, mais qu'est-ce qui te fait dire que…

– J'y étais. » Fabian sentit chaque centimètre carré de son corps se préparer à l'attaque. « Après que Sonja et Matilda sont allées se coucher, je suis passé là-bas pour voir si tu avais découvert quelque chose. Mais tu n'étais pas là et tes assistants m'ont dit que tu étais reparti à peine arrivé sur place. »

Molander le regarda sans rien dire.

« Et moi aussi j'ai essayé de te joindre, ajouta Fabian. Plusieurs fois, même. »

Molander se tenait debout, en silence. Il respirait par le nez, de plus en plus lentement. Pour la première fois, il semblait pris au piège. Son visage avait viré au gris et sa pomme d'Adam montait et descendait au rythme de ses tentatives désespérées pour avaler la boule d'angoisse qui lui obstruait la gorge.

Fabian se dit qu'il devait mal voir. Non, il ne se trompait pas. Molander avait réellement les yeux brillants, très brillants, et s'il ne les essuyait pas bientôt, ses canaux lacrymaux n'allaient pas tarder à déborder.

« Ingvar. » Klippan s'avança et posa la main sur l'épaule de leur collègue. « Qu'est-ce qui t'arrive ? »

La lèvre inférieure de Molander se mit à trembler en même temps que la première larme se détachait du coin de son œil et coulait sur sa joue.

« Bon Dieu, Ingvar, parle-nous. » Lilja avait approché une chaise et elle aidait Molander à s'asseoir.

« C'est difficile, parvint-il à répondre au bout d'un moment, luttant manifestement pour ne pas éclater en sanglots. Je ne sais pas par où commencer.

– Tu veux que je leur dise à ta place ? proposa Fabian.

– Pourquoi, elle t'a parlé ? demanda Molander en levant les yeux vers lui.

– Qui ça ? » Fabian ne comprenait plus rien.

« Gertrud. Moi, elle ne m'avait rien dit. Après trente-quatre ans… »

Klippan s'accroupit devant la chaise sur laquelle Molander s'était écroulé. « Raconte-nous ce qui s'est passé, Ingvar.

– Elle m'a quitté. » Molander ne pouvait plus retenir ses larmes, à présent. « Gertrud m'a quitté.

– Pardon ? Attends. Tu veux dire que Gertrud veut divorcer ? »

Molander acquiesça et sortit un mouchoir de sa poche. « Hier, quand je suis rentré, il n'y avait personne à la maison. Je n'ai pas compris. Toutes ses affaires avaient disparu. Ses vêtements, ses chaussures, tout. Son côté du dressing était entièrement vide. J'ai essayé de la joindre pour qu'elle m'explique, mais elle n'a pas répondu. Finalement, j'ai trouvé une lettre dans l'atelier. Vous vous rendez compte ? Après trente-quatre ans de mariage, elle me quitte

avec une lettre d'adieu pour toute explication. » Il secoua la tête, incrédule, et sécha ses yeux. « Si je n'ai pas été beaucoup là aujourd'hui, c'est parce que j'avais besoin de temps pour digérer l'événement. J'ai cru que j'étais capable de continuer à travailler comme si de rien n'était, mais… » Molander se tut et secoua pitoyablement la tête, les yeux baissés.

La porte s'ouvrit derrière lui et Tuvesson entra en fourrant un chewing-gum dans sa bouche. « Ah, vous êtes là ? Je suis contente de vous trouver tous ensemble. Figurez-vous que… » Elle se tut en découvrant le visage éploré de Molander. « Ça va, Ingvar ?

– Gertrud l'a quitté, répondit Klippan pour lui.

– Quoi ? C'est vrai ? »

Molander hocha la tête avec l'air de fournir un gros effort pour contrôler son émotion.

« Oh, je suis désolée. » Tuvesson se baissa pour le serrer dans ses bras. « Comme tu sais, je suis passée par là, moi aussi, il y a quelques années. Si tu veux, je serais ravie de te raconter comment j'ai vécu les choses au moment où ça m'est arrivé et à quel point je vais mieux aujourd'hui. »

Molander sourit tristement et essuya à nouveau ses larmes.

« Mais avant, je voudrais te demander quelque chose, continua Tuvesson. Ça me fait mal de te parler comme ça, mais je voudrais que tu essayes de mettre tes sentiments dans ta poche et ton mouchoir par-dessus pendant quelques instants.

– Enfin, Astrid ! dit Lilja. Ils étaient mariés depuis trente-quatre ans et, du jour au lendemain, il se retrouve…

– Je sais. Je ne suis pas sourde. Et Ingvar, tu dois savoir que si tu ne t'en sens pas capable, je pourrai le comprendre mieux que personne et que nous nous débrouillerons pour résoudre cette affaire sans toi. Mais si tu…

– Dis-moi plutôt ce qui se passe », la coupa Molander.

Tuvesson arrêta de mâcher et les regarda tous à tour de rôle. « Il y a eu un autre meurtre. Un nouveau meurtre absurde et totalement incompréhensible. »

1. « Masque en peau véritable ».

# 27

Pendant que Jerry Maguire alias Tom Cruise se battait pour sa survie professionnelle, tentant de convaincre l'un de ses joueurs de le garder comme agent, Frank Käpp faisait tranquillement tourner le vin dans son verre en le tenant par le pied. Le levant à hauteur des yeux, il admira à la lumière de la lampe à pétrole la belle robe rouge de ce domaine du Vieux Lazaret parfaitement à température qu'il venait d'ouvrir.

Il approcha le verre de son visage et y plongea profondément le nez afin de mieux respirer les arômes du nectar qui à eux seuls étaient déjà un délice. L'équilibre entre les quatre cépages, grenache noir, syrah, mourvèdre et cinsault, était parfait. Ah, le plaisir de cette première gorgée après avoir aspiré un peu d'air entre ses lèvres !…

Klara s'était comme d'habitude endormie au bout d'une demi-heure de film après avoir fini le rioja resté ouvert depuis la veille et si oxydé qu'il n'aurait même plus été bon pour cuisiner. Mais au moins, ils s'étaient réconciliés après leur dispute à propos de Vincent.

Il détestait se fâcher avec Klara. Il était convaincu qu'à la longue ces disputes incessantes allaient lui donner un cancer et il n'arrivait pas à comprendre pourquoi elles éclataient si souvent. On aurait dit que la colère bouillait entre eux en permanence et qu'ils étaient contraints de relâcher la pression de temps en temps pour éviter que la cocotte-minute ne leur explose à la figure.

Ils étaient pourtant d'accord sur beaucoup de sujets. C'est vrai que c'était lui qui avait insisté pour faire ce tour du monde à la voile. C'était son rêve à lui plus que celui de sa femme et de son fils. Mais il fallait bien quelqu'un à la tête d'un projet pour qu'il aboutisse un jour. S'il n'avait pas été ce quelqu'un, il serait encore dans un bureau à Kalmar, en train de regretter de ne pas avoir tenté sa chance.

Un bruit le fit sursauter – il avait déjà cru l'entendre tout à l'heure – et il faillit renverser son verre sur Klara. On aurait dit que quelque chose tapait contre la coque. La première fois, il s'était dit qu'une vague plus grosse que les autres avait secoué le bateau et fait tomber un objet dans les cales.

Mais le bateau n'avait pas gîté particulièrement et le radar n'avait émis aucun signal sonore indiquant la présence d'une embarcation passant à proximité qui aurait pu donner lieu à une série de vagues inhabituelles.

Le bruit venait peut-être tout simplement du film. Comme tout à l'heure quand il avait tendu l'oreille, inquiet, avant de comprendre que c'était juste l'un des joueurs de l'agence Maguire qui claquait la porte de son casier sur un mouvement d'humeur. C'était sûrement ça. Qu'est-ce que cela pourrait être d'autre ? Il reprit une gorgée de vin, posa son verre sur la table et arrêta le lecteur. De toute façon, il n'avait proposé cette soirée cinéma que pour faire plaisir à Klara et ramener la paix entre eux.

Le silence à bord d'un bateau est tout sauf silencieux. Frank écouta le sifflement du vent dans les voiles, le bruissement de l'eau devant l'étrave, les légers craquements des varangues quand une rafale couchait le Hallberg-Rassy. Mais cet univers sonore était son nouveau silence. Un silence apaisant et plein d'harmonie qui le conforta dans l'idée que le choc qu'il avait entendu venait bien du DVD.

Il se dit qu'il devrait malgré tout monter sur le pont pour vérifier que tout allait bien et se promit de le faire un peu plus tard. À vrai dire, il n'aurait pas dû rester aussi longtemps à l'intérieur tant qu'ils n'étaient pas en pleine mer. Mais pour le moment, il préférait éviter de se déplacer sur le pont, afin de ne pas réveiller Klara et Vincent qui s'étaient enfin endormis.

Il profita de ce moment de calme pour s'émerveiller tout seul devant le confort exceptionnel dont ils jouissaient à bord. Le téléviseur avec sa console de jeux, l'antenne digitale et Apple TV quand la connexion Internet fonctionnait. La cave à vin spécialement aménagée dans la cale. La ravissante petite cabine installée en poupe, l'ensemble stéréo, la cuisine de bord. Sans parler du pilote automatique qui, tel un équipier supplémentaire, gardait le cap pour les emmener hors du détroit de l'Öresund avant de les conduire dans la baie de Kattegat.

Dans quelques mois, cette extraordinaire technologie se chargerait

de maintenir leur cap pendant plusieurs jours d'affilée, voire plusieurs semaines, pendant que lui dormirait sur ses deux oreilles.

Soudain, il l'entendit à nouveau. Il n'arrivait décidément pas à comprendre d'où il provenait. C'était un bruit différent des autres et cette fois, il lui avait semblé plus fort. Le film était arrêté et ne pouvait plus être mis en cause et Frank était certain à présent qu'il ne s'agissait pas d'une vague.

C'était précisément pour se préparer à ce genre d'imprévus qu'il avait insisté pour qu'ils effectuent cette première navigation de nuit pendant qu'ils étaient encore dans les eaux territoriales suédoises et à proximité de la côte. Inquiet, il souleva délicatement la tête de Klara posée sur ses genoux, l'installa sur un coussin, se leva et gravit les trois marches de la descente.

Debout dans le cockpit, il scruta l'obscurité à trois cent soixante degrés avec les jumelles à infrarouge. Tout lui sembla parfaitement normal. Les villes de Helsingborg et Helsingør étaient où elles devaient être et les cargos qu'il apercevait se trouvaient tous à une distance raisonnable.

Avait-il oublié de rentrer un pare-battage en sortant du port de Humlebæk ? Était-ce cela qui battait à présent contre le flanc du bateau ? Voir des propriétaires de bateaux à moteur se balader dans leurs machines à vagues en se fichant royalement de rentrer leurs pare-battages était plus la règle que l'exception. Mais pour un voileux, c'était un péché mortel.

Il alluma sa lampe de poche, monta sur le pont, se pencha au-dessus du garde-corps du côté sous le vent et éclaira la coque. Aucun pare-battage n'était pendu à la filière. Il recommença l'opération côté au vent.

Sans surprise, il ne vit rien là non plus. En revanche, il remarqua un autre détail.

Un long bout noir noué à un chandelier disparaissant dans les eaux sombres vers la poupe. Il n'avait jamais eu de bout noir à bord, tous leurs cordages étant blancs et assortis à la couleur de la coque. Sans compter qu'il ne lui serait pas venu à l'idée de fixer une amarre aussi grosse à un chandelier.

Il se demanda si Vincent était monté sur le pont pour trouver une distraction pendant qu'ils étaient occupés devant le film. Cela aurait expliqué les bruits. Il était tout à fait capable d'imaginer son fils

décidant que les doudous qu'il avait emportés avec lui avaient besoin de prendre un bain de mer. Mais cela n'expliquerait pas où il aurait trouvé ce bout noir.

Frank commença à le ramener vers lui et sentit aussitôt que ce n'était pas une peluche qui était accrochée à l'autre extrémité. L'objet en question exerçait une traction impressionnante sur le bout. Il l'agrippa des deux mains sans plus de résultat et sa température corporelle monta en quelques secondes.

S'ils n'avaient pas marché à une vitesse moyenne de 6,5 nœuds marins, Frank aurait pensé qu'il s'agissait d'une ancre. À présent, il commençait à deviner ce que c'était, dans le même temps qu'une partie de lui refusait de l'admettre : c'était impossible.

Et pourtant.

Comme enfantée par la nuit elle-même, il vit peu à peu se dessiner la silhouette d'un semi-rigide de plusieurs mètres de long. Sa couleur noire se fondait si bien avec la surface agitée de l'eau qu'il doutait encore de ce qu'il voyait. Aussitôt, il s'activa sur le nœud de cabestan autour du chandelier. La panique s'était emparée de ses mains avant d'avoir atteint son cerveau. Il n'avait pas eu le temps de se demander si c'était une bonne idée qu'il avait déjà relâché le Zodiac dans l'obscurité.

Frank avait cependant eu le temps de constater qu'il était équipé d'un moteur hors-bord, d'un jerrican rouge, d'une couverture de survie et de deux sacs de couleur sombre bien remplis. En revanche, il n'avait vu personne dans le bateau et brusquement, la peur s'empara de lui.

Il voulut crier mais de sa bouche ne sortit qu'un murmure silencieux qui se perdit dans le vent. Merde, jura-t-il intérieurement, merde, merde, merde…

Il courut sur le pont, trébucha dans un hauban et tomba. Sa tête vint heurter le winch de grand-voile. Peut-être saignait-il. Peut-être pas. L'essentiel était qu'il se relève au plus vite et qu'il aille voir ce qui se passait à l'intérieur.

Rien n'avait plus d'importance.

Tout ce qui comptait, c'était Vincent.

Frank ouvrit la porte de la cabine arrière et sut dans la seconde que la vision qu'il eut à ce moment ne le quitterait plus jamais. Pour toujours elle resterait gravée sur sa rétine et chaque fois qu'il fermerait les yeux, elle serait là pour lui rappeler la scène la plus

atroce qu'on pût imaginer.

Si seulement il avait pu descendre ces deux marches et prendre la place de Vincent. Mais son rôle à lui était de contempler son petit garçon recroquevillé sur sa couchette. Son fils adoré prisonnier dans cet espace exigu où il l'avait forcé à dormir.

Le visage de l'enfant exprimait une terreur absolue. Comme s'il était confronté à son pire cauchemar. Ou pire. Comme s'il venait de se réveiller de son pire cauchemar pour s'apercevoir que la réalité était plus horrible encore.

Le dos de l'homme vêtu de noir masquait partiellement la scène, mais l'épée qu'il pressait contre la gorge de Vincent était bien visible. Ce qu'il était en train de faire avec son autre main était moins clair. Frank Käpp la voyait s'agiter nerveusement. Mais pour comprendre, il aurait fallu être en état de réfléchir et pour l'instant, il en était incapable. Tout ce qui lui restait c'était son instinct. Un instinct primaire.

Il empoigna une sorte de fourreau suspendu à l'épaule de l'inconnu, à l'aide duquel il le tira en arrière pour l'éloigner de son fils. Dans la même fraction de seconde, à l'angle de son champ de vision, il aperçut un dé. Comme si le temps avait suspendu son vol, il le vit quitter la main du type et tomber sur le sac de couchage.

Il poussa un cri qu'il ne savait pas avoir en lui, et peut-être fut-ce ce cri qui lui donna la force de faire sortir l'agresseur de la cabine.

L'homme en noir se retourna et tenta de le décapiter avec son épée. Frank se jeta sur le côté, tomba sur le banc et vit le fil de l'épée trancher la courroie en caoutchouc qui raccordait la barre au pilote automatique.

Une seconde plus tard, la lame brillait à nouveau au-dessus de sa tête, tenue des deux mains par l'inconnu prêt à lui assener un nouveau coup. Au même instant le bateau vira et s'inclina sur l'eau, faisant rouler Frank Käpp assez loin de la trajectoire de l'épée pour que celle-ci vienne se ficher dans le teck à quelques dizaines de centimètres de lui.

Sans plan précis, le père de famille rampa sur le ventre, fit le tour de la table pour passer derrière la console de pilotage où la barre à roue était devenue comme folle. La manivelle de winch rangée dans son support lui donna enfin une idée. Il saisit le manche du lourd instrument en inox et allait se relever quand une botte se posa sur son

dos et le plaqua contre le banc.

« Tu ferais aussi bien de renoncer, dit l'homme au-dessus de lui. Le dé a pris sa décision et ni toi ni moi n'y pourrons rien changer. »

Il ne comprit pas de quoi il parlait, hormis le fait que, dans quelques secondes, il n'aurait plus le loisir de se poser la question. Mais il n'avait pas l'intention de rester là à attendre que cette lame s'enfonce entre ses omoplates. Sans savoir exactement comment, il trouva suffisamment d'énergie pour se retourner et lancer de toutes ses forces la poignée de winch vers son agresseur.

Le lancer n'aurait pas pu être plus précis, mais l'inconnu parvint tout de même à esquiver le projectile, qui continua sa course et alla s'abîmer dans les flots.

« Je te l'ai dit, ça ne sert à rien de lutter. » L'homme leva à nouveau les bras au-dessus de sa tête, inconscient du fait que le voilier avait viré suffisamment pour que la grand-voile passe sur l'autre amure.

La bôme l'atteignit à la tempe et il alla bouler contre le bastingage, la poignée de l'arme blanche entre les mains. Frank se releva et, avant que le type ait retrouvé ses esprits, il lui saisit les jambes et les fit passer par-dessus bord. Le reste du corps suivit et une seconde plus tard, il avait disparu dans l'eau noire.

Les images de ce qui venait de se passer se bousculaient dans sa tête et Frank resta là un long moment à regarder la surface. Pourquoi eux ? Pourquoi tout court ? Pourquoi maintenant, ici, en pleine nuit, au milieu de nulle part ? Que s'était-il passé ? Était-ce réellement arrivé ? Ou bien était-il en train de dormir auprès de Klara ?

L'idée était séduisante, incontestablement. Fermer les yeux et faire comme si rien de tout cela n'était arrivé. Il fut soudain pris de tremblements irrépressibles. Et, aussi invraisemblable et irréel que ce fût, malgré toutes ces questions qui jamais ne trouveraient de réponse, il fut contraint d'admettre qu'il n'avait pas rêvé.

Quand enfin il eut recouvré ses esprits et put recommencer à respirer, il descendit dans la cabine arrière où il trouva Vincent en état de choc. Il s'allongea près de lui dans la couchette et le serra dans ses bras de toutes ses forces.

Il ne lui dit rien. Il n'y avait rien à dire. Aucun mot n'aurait pu exprimer ce qu'il ressentait. Aucune excuse n'aurait suffi. Alors, au lieu de parler, il pleura, pour la première fois depuis aussi longtemps

qu’il s’en souvienne.

Alors même que l’unique sentiment qui l’animait à ce moment était un bonheur intense.

# 28

« Est-ce toi qui as battu, torturé et violé ta femme à mort hier soir ?

[Silence. Hésitation]

– Je ne m'en souviens pas. Mais je ne peux pas dire non plus que je ne l'ai pas fait. »

Hillevi Stubbs tourna quelques pages et s'arrêta plus loin dans le compte rendu de l'interrogatoire de Conny Öhman qu'avait conduit Lilja après le meurtre de l'épouse de celui-ci, le 5 avril de cette année. Elle n'était pas encore parvenue à se faire une idée précise de l'affaire, ni à comprendre pourquoi Hugo Elvin s'y était intéressé, hormis le fait que Molander était d'excellente humeur le lendemain.

Apparemment, ce jour-là, Öhman avait passé une sale journée sur son lieu de travail et s'était fait copieusement engueuler par son patron devant ses collègues. Pour se remettre de l'épisode, il était allé boire quelques verres au Harry's Bar à Ängelholm et, en rentrant chez lui trois heures plus tard, il s'était énervé contre sa concubine qu'il s'obstinait à appeler sa femme. D'après lui, elle avait joué les Madame Je-sais-tout alors qu'elle ne comprenait rien à ses problèmes de boulot et qu'elle aurait mieux fait de la fermer.

« Et comment avez-vous réagi ? Vous avez continué à boire ?

– En général, ça aide.

– Vraiment ? Dans votre dossier, je vois que Kerstin a déposé quatre plaintes pour violences conjugales, et ça, uniquement sur la période des six derniers mois. »

La veille, Hillevi n'avait eu que quelques heures de tranquillité pour travailler, avant que Mona-Jill s'impatiente et lui rappelle qu'elle avait promis de lui donner un coup de main pour désherber le potager et qu'elles avaient prévu ensuite d'écouter l'émission « L'Été sur P1 » à

la radio avant d'aller faire une balade à vélo autour du lac de Krankesjö.

Ce n'était que maintenant, à minuit passé, après que Mona-Jill était enfin plongée dans un sommeil profond, qu'elle avait pu retourner à bord du Pettersson pour se remettre au travail.

« Oui, je suis alcoolique, si c'est votre question. Et je l'assume. Mais je maîtrise.

– C'est ce que vous appelez "maîtriser" ?

[Conny est confronté à la photo de sa compagne battue à mort. Silence]

– Ce que je veux dire c'est que c'est moi qui décide quand j'ouvre une bouteille, pas l'inverse. Personne ne pourra venir prétendre le contraire.

– Si je peux me permettre, ces photos sont quand même la preuve flagrante qu'hier soir, vous avez perdu le contrôle. Vous n'êtes pas d'accord ?

[Silence]

– Si.

[Silence]

– Mais je n'avais pas bu tant que ça, en fait. J'ai l'air de raconter des salades. Mais c'est vrai.

– Vous voulez dire que vous avez fait tout ça à votre femme alors que vous étiez sobre ?

– Non, j'étais saoul, mais c'était comme si j'avais mis moins de temps que d'habitude à être complètement fait. Enfin, à être dans l'état où j'étais ce soir-là. Je ne m'en souviens pas bien. Je ne me souviens pratiquement de rien, en fait. Et d'ailleurs, c'est la seule fois de ma vie où j'ai fait un black-out. C'était bizarre quand j'y pense. On aurait dit que l'alcool était… Oh, et puis merde, j'en sais rien. »

La réponse d'Öhman était entourée au feutre rouge, et ses dernières phrases avaient été soulignées. C'était typique d'Elvin de mettre en exergue un tas de détails sans fournir d'explication dans la marge.

« Qu'est-ce que vous aviez bu ?

– De l'Explorer. Je bois toujours de l'Explorer. »

Stubbs leva les yeux du compte rendu et regarda autour d'elle jusqu'à ce que ses yeux rencontrent le sachet de preuves contenant la bouteille d'Explorer, dans un compartiment latéral du bateau, à côté

du carton dans lequel étaient rangées les chouettes espionnes. Elvin s'était donc rendu sur la scène de crime. Bien que ce ne soit pas son enquête, il était allé là-bas et il avait, entre autres, subtilisé la bouteille.

Elle n'avait même pas été vidée à moitié et si, effectivement, Conny n'avait rien bu d'autre en rentrant du bar, il était vraisemblable qu'il n'ait pas été assez ivre pour faire un black-out et n'avoir aucun souvenir de ce qui s'était passé. C'était évidemment dans cette direction qu'était allée la réflexion d'Elvin.

Si tout cela était vrai, cela signifiait que Molander pouvait avoir trafiqué la réserve d'alcool avant la nuit du crime. Sans doute avec du Xyrem ou quelque autre médicament à effet rapide contenant du GHB, provoquant une ébriété comparable à celle que donne une forte dose d'alcool avec la particularité de disparaître dans l'organisme en quelques heures et d'être indétectable dans les urines. Les pièces du puzzle commençaient à se mettre en place.

« Vous avez quelque chose à ajouter ?

– Non, à part que je ne vois pas l'intérêt de cet interrogatoire, puisque vous avez déjà décidé que c'était moi.

– Pourquoi, ce n'est pas vrai ?

[Silence]

– Dois-je prendre votre silence comme un aveu ?

[Silence]

– Je suppose que oui.

– Parce que si vous avez quelque chose à me dire pour votre défense, c'est maintenant ou jamais.

[Silence]

– Vous n'avez qu'à regarder son portable. En général, elle me filmait quand je pétais les plombs.

– Nous l'avons fait, et effectivement, nous avons trouvé un certain nombre d'éléments qui ne plaident pas en votre faveur. Mais malheureusement rien qui date de la nuit dernière. Bien sûr, je n'étais pas là pour voir, mais j'imagine qu'étant donné les circonstances, elle n'a pas forcément eu la possibilité de prendre son portable et de se mettre à filmer. Qu'en pensez-vous ?

[Haussement d'épaules] »

Stubbs reposa le compte rendu et releva ses lunettes de lecture dans ses cheveux. Comment avaient-ils pu laisser passer cela ? Elvin

avait forcément un téléphone portable, lui aussi. Et normalement, on aurait dû le trouver chez lui. Or, il n'était pas dans son appartement et, à sa connaissance, il n'était apparu nulle part ailleurs après sa mort.

Était-ce Molander qui l'avait subtilisé ? Et si oui, pourquoi ?

Elle n'avait pas encore commencé à fouiller dans l'ordinateur. C'était toujours la dernière chose dont elle s'occupait dans l'examen d'une scène de crime. Les indices les plus importants étaient presque toujours matériels. Sans compter qu'en fonction de la capacité du disque dur, c'était une étape chronophage qui pouvait parfois prendre plusieurs jours, en particulier quand on ignorait ce qu'on cherchait.

Mais cette fois, en allant s'asseoir devant l'ordinateur, en l'allumant et en ouvrant le dossier DCIM, elle savait exactement ce qu'elle espérait trouver. Des photos. Qu'on les stocke sur un disque dur externe ou qu'on les télécharge en branchant un téléphone portable sur le port USB, c'était toujours là qu'elles atterrissaient.

Et en effet, il y en avait. Il y en avait même un nombre incalculable. Un jour peut-être, elle aurait le temps de les regarder toutes, une par une. Mais pas maintenant. Elle commença donc par les classer par ordre chronologique, les plus récentes en premier, puis elle remonta à la date du 5 avril. Elle n'en trouva aucune datant de ce jour-là. Aucune, non plus, qui soit datée du 6, c'est-à-dire le jour où, selon le rapport, Molander avait examiné la scène de crime. Et rien le week-end suivant.

En revanche, Hillevi trouva une vidéo.

Le dimanche 8 avril, à sept heures dix-neuf, Elvin avait filmé une séquence de quatre minutes et quarante-trois secondes. C'était deux jours après le meurtre et, en théorie, il aurait pu s'agir de n'importe quoi. Mais ce n'était pas le cas.

Stubbs avait dû avoir l'occasion de traverser le village de Munka-Ljungby deux ou trois fois dans sa vie, au maximum. Mais elle n'avait jamais mis les pieds à la pizzeria Munka. D'après les renseignements qu'elle avait trouvés dans le dossier, Kerstin et Conny Öhman louaient à ce restaurant une partie de leur maison et, à en juger par le film dont les images sautaient de bas en haut comme s'il tenait le portable à la main en marchant, c'était là qu'Elvin se rendait.

Il avait sans doute laissé la voiture un peu plus loin pour ne pas se garer trop près de l'Audi bleu marine dont il filmait à présent la

plaque d'immatriculation. La policière mit le film sur pause, lança une rapide recherche du numéro minéralogique et obtint la réponse qu'elle attendait.

C'était bien la voiture personnelle d'Ingvar Molander.

D'après le dossier, il avait terminé l'examen de la scène de crime le vendredi 6. Et pourtant, il était à nouveau sur place le surlendemain. Il n'était certes pas inhabituel qu'un technicien de la police criminelle retourne sur une scène de crime jeter un dernier coup d'œil avant que le personnel de ménage vienne tout nettoyer. Elle-même l'avait fait souvent. Mais jamais avec sa propre voiture, et encore moins sans prévenir la personne qui dirigeait l'enquête, dans le cas présent Irene Lilja.

Maintenant, Elvin passait la voiture de Molander et marchait sur le chemin gravillonné conduisant derrière la maison. Il ouvrait discrètement la porte et entrait. Comme il tenait toujours son téléphone de la main gauche, on ne voyait à l'image qu'un tapis d'un vert sale, ses chaussures Ecco usées et le bas de son jean.

Le son, en revanche, ne faisait pas défaut. Craquement du plancher, respiration légèrement essoufflée et bruit d'ouverture de la porte du séjour.

« Bonjour », disait Molander, manifestement surpris, qui, une seconde plus tard, apparaissait dans l'image instable, perché au sommet d'un escabeau, une main tendue vers l'ampoule du plafonnier. « Qu'est-ce que tu fais ici ?

– Rien de spécial. Je passais dans le coin par hasard et j'étais un peu curieux.

– Comment passe-t-on par hasard à Munka Ljungby à sept heures et demie un dimanche matin ? rétorquait Molander en fourrant subrepticement un objet dans la poche de sa veste.

– Crois-moi si tu veux, mais j'étais à la pêche dans la baie de Skälderviken et j'ai attrapé un cabillaud de presque trois kilos. Et toi, qu'est-ce que tu fais là ? Je croyais que vous aviez bouclé l'expertise avant-hier ?

– Tu sais ce que c'est. On est toujours pressés et je ne voulais pas risquer d'être passé à côté de quelque chose. » Molander descendait rapidement les marches de l'escabeau et disparaissait hors de l'image.

Il était manifestement stressé et semblait avoir été pris la main dans le sac. Mais pourquoi était-il là et que venait-il de récupérer dans

le plafonnier ?

« Oui, ce serait dommage, en effet », répondait Elvin en tenant le téléphone dirigé vers le sol où il ne restait pas la moindre trace de sang. Ce qui voulait dire que l'équipe de ménage était déjà venue effacer tous les indices qui auraient pu se trouver là. Le comportement de Molander n'en était que plus suspect. « Mais je ne savais pas qu'il subsistait un doute.

– Qui a dit ça ? » L'angle de la caméra changeait légèrement et Molander apparaissait à nouveau à l'image, en contre-plongée. « Non, non, aucun doute.

– Tu veux dire qu'il est établi que c'est ce Conny, ou quel que soit son nom, qui l'a fait ? »

Le portable était à nouveau dirigé vers le sol où étaient posées les deux valises en aluminium de Molander, ouvertes et remplies d'instruments de technicien de police scientifique, chacun dans son petit compartiment.

« Évidemment que c'est lui. Pour moi, c'est une évidence. Qui veux-tu que ce soit ? On n'a trouvé aucune empreinte d'une troisième personne. Il avait du sang de la victime sur les mains, les vêtements et entre les jambes. Sans compter que, d'après Lilja, il a pratiquement avoué.

– Ne t'énerve pas. Ce n'est pas moi que tu dois essayer de convaincre.

– Je n'essaye rien du tout. Je me contente de satisfaire ta curiosité et de te raconter ce qu'il en est.

– C'est parfait alors. Tout va bien et il n'y a rien de bizarre.

– Non, rien de bizarre dans cette affaire. Tu peux te détendre. »

Ensuite les deux hommes se taisaient et on entendait Molander refermer ses mallettes en aluminium tandis qu'Elvin avançait dans la pièce et dirigeait l'objectif du portable vers la bouteille d'Explorer à moitié vide posée sur le manteau de la cheminée.

« Au fait, tu as trouvé quelque chose ?

– De quoi tu parles ? Où ça ?

– Dans le plafonnier. Qu'est-ce que tu faisais là-haut, si tu ne cherchais rien de particulier ?

– Ah. Oui, je comprends que ça puisse paraître surprenant. Non, non, rien du tout. Mais j'ai réalisé que je n'avais pas pensé à regarder là-haut et, comme je te l'ai dit, je voulais être bien sûr d'avoir tout

vérifié.

– J'espère pour toi que l'équipe de ménage l'avait oublié aussi, alors.

– Rassure-toi. Il y avait autant de poussière là-haut que dans ton appartement. » Molander éclata d'un rire forcé puis il s'arrêta en voyant qu'Elvin ne riait pas avec lui. « Bon, il va falloir que j'y aille. Alors si tu pouvais retrouver le chemin de la sortie que je puisse fermer derrière moi, ce serait super.

– Tu es pressé ?

– Ça, tu peux le dire ! Gertrud va se réveiller dans une demi-heure et si je ne suis pas là avec son café et ses croissants, elle sera d'une humeur de chien toute la journée. Tu sais ce que c'est.

– Non, à vrai dire. Mais vas-y, si tu veux. Je fermerai.

– Tu as l'intention de rester ? Maintenant, c'est moi qui suis curieux. On peut savoir pourquoi ?

– Juste comme ça. Comme je te l'ai dit, je passais par hasard. J'espère que cela ne te dérange pas que je reste un peu ?

– Non, pourquoi est-ce que ça me dérangerait ? Tu peux rester aussi longtemps que tu le souhaites, en ce qui me concerne. Et puis Conny Öhman ne risque pas de rentrer de sitôt, dit Molander avec un nouvel éclat de rire qui sonnait aussi faux que le premier. Bon, alors, j'y vais.

– Entendu, ne sois pas en retard, surtout. Dis bonjour à Gertrud de ma part. »

Molander empoignait ses mallettes et quittait la pièce. On entendait la porte d'entrée se refermer et Elvin pointait l'objectif du portable vers la cheminée. Mais cette fois, ce n'était pas la bouteille de vodka qui était dans le champ de la caméra, mais une série de petits objets en plastique noir.

Stubbs reconnut les micros espions qu'Elvin avait utilisés à l'intérieur des chouettes. C'était donc à Molander lui-même qu'il avait pris l'idée et la méthode qu'il avait ensuite utilisée pour l'espionner dans son propre salon !

En rentrant chez lui, Molander avait dû ouvrir ses mallettes et se rendre compte que, dans la précipitation, il avait oublié une partie de son matériel sur la scène de crime. Une découverte qui l'avait probablement conduit à revenir sur ses pas pour se rendre compte qu'Elvin avait confisqué à la fois les micros et la bouteille d'alcool.

Il n’en avait sans doute pas fallu plus pour le condamner à mort.

# 29

Autour de la toute petite goutte d'eau frissonnante suspendue au bord du robinet, la tension superficielle menait à cet instant un combat aussi implacable que silencieux contre la loi de la gravitation mais, conformément au destin réservé à toutes les gouttes, l'issue de cette guerre était écrite d'avance.

Et pourtant, la chute inéluctable de la goutte d'eau dans la baignoire restait un événement unique et exceptionnel.

Comme une séquence de film au ralenti, la surface de l'eau se crevait en un profond cratère d'où naissaient des ondes concentriques quelques centimètres au-dessus de deux yeux grands ouverts et d'un nez, au bord de la narine duquel une petite bulle d'air restait accrochée.

Une nouvelle victime. Un nouveau meurtre, aussi absurde qu'incompréhensible.

Sa lampe de poche braquée sur le corps immergé dans la baignoire pleine à ras bord, Tuvesson se passait cette phrase en boucle. Cette fois, il s'agissait d'un homme jeune, nu, beau et athlétique. Un homme qui, ce soir-là, avait prévu d'emmener sa petite amie au restaurant pour fêter l'anniversaire de leurs fiançailles. Mais le fiancé n'était pas venu et, plus tard dans la soirée, sa fiancée l'avait retrouvé noyé chez lui.

Qu'avait-il fait pour mériter une fin aussi tragique que prématurée ? Pourquoi cet homme devait-il mourir ? Astrid secoua la tête, sentant qu'une partie d'elle-même était en train de renoncer et de s'habituer à l'idée qu'ils ne parviendraient jamais à résoudre le mystère.

Malgré l'heure tardive et le fait que Gertrud venait de le quitter, Molander débordait d'énergie. Il fouinait partout avec une curiosité

d'adolescent, éclairant les murs, le sol et le plafond de sa lampe torche, avec l'air de savoir mieux que tout le monde par quel bout prendre les choses.

« Il est trop tôt pour affirmer quoi que ce soit, mais je crois que nous avons ici l'explication de la coupure de courant. » Molander suivait avec le faisceau de sa lampe un câble électrique qui semblait avoir été installé de façon précaire, traversant le plafond en biais, courant le long d'un mur et disparaissant derrière la baignoire.

Elle n'arrivait pas à se concentrer. Les pensées dans sa tête allaient dans tous les sens, formant peu à peu un écheveau qui serait bientôt impossible à démêler.

« Les fils électriques doivent se séparer quelque part derrière la baignoire parce que ici, au pied, nous avons le neutre et là, à la tête, nous avons la phase. »

Tuvesson hocha la tête et remarqua en effet un fil bleu et un fil brun fixés aux deux extrémités de la baignoire par un morceau de chatterton, quelques centimètres en dessous de la surface de l'eau.

« Tu peux me tenir ça, s'il te plaît ? » Molander lui tendit la lampe torche et ramassa une brosse exfoliante pour le dos posée contre le mur. Avec précaution, il fit glisser le manche en bois dans l'eau, le long du bord intérieur. Puis il se pencha en avant. « C'est bien ce que je pensais, dit-il en se retournant vers Tuvesson. La terre a été amenée au fond.

– L'eau est conductrice et ça l'a tué, c'est ça ?

– C'est une hypothèse. » Molander reposa la brosse. « Mais il vaut mieux attendre de voir ce que dira Flätan. Je ne connais personne qui soit plus allergique aux conclusions hâtives que cet homme.

– L'autre hypothèse serait ?

– Bah, qu'il se soit noyé, tu en as une troisième ? »

Évidemment. Quoi d'autre ? Il fallait vraiment qu'elle se ressaisisse avant que cela devienne gênant.

« Une chose est sûre, le niveau de l'eau est monté au-dessus de celui des fils, poursuivit Molander. Et même si l'eau n'était pas conductrice, il y aurait dedans assez de particules de poussière et de pollution pour qu'elle le devienne.

– Assez pour qu'il meure électrocuté ? » Bon, c'est vrai, elle avait bu. Mais juste un peu, et certainement pas assez pour que cela affecte son travail.

« Je dirais que ça dépend, répondit Molander.

– C'est quand même du deux cent vingt volts ! » Elle était juste fatiguée et elle avait besoin de dormir. Il était plus de minuit après tout.

« Oui, mais ce n'est pas le voltage qui importe mais l'ampérage, et il aurait fallu atteindre un niveau de trente à quarante milliampères en quelques minutes pour que les muscles respiratoires de la victime se tétanisent et lui fassent perdre connaissance.

– Ce que tu es en train de dire, en fait, c'est qu'il est trop tôt pour affirmer quoi que ce soit. »

Molander acquiesça. « C'est exact. Avant d'avoir une quelconque certitude, je vais devoir effectuer un examen complet, allant de l'intensité du courant dans les câbles à la conductibilité de l'eau, en passant par d'éventuels autres indices que je pourrais trouver dans l'appartement. Quant à Flätan, il ne nous dira rien avant d'avoir ouvert le cadavre et regardé ses poumons.

– D'accord, mais tu dois bien avoir une idée, non ? Je dois t'avouer que je trouve tout cela très déroutant. Je veux dire, et arrête-moi si je me trompe, si notre meurtrier voulait l'électrocuter, il aurait été plus simple de brancher les fils directement à son corps que de lui faire prendre un bain ? »

Molander secoua la tête. « Je me suis fait la même réflexion. Mais ensuite, je me suis dit que cette installation électrique n'était qu'une partie de l'histoire.

– Tu veux dire qu'il y a quelque chose dans cette affaire qui nous échappe ?

– Je ne sais pas. Un plan plus compliqué, peut-être. » Le technicien haussa les épaules. « C'est ce que je vais essayer de comprendre en étudiant les détails au labo.

– Allez, arrête de me faire languir ! Je sais que tu as déjà une théorie. Je l'entends à ta façon d'éluder mes questions. Tu avais une idée à la minute où tu es entré dans cette pièce. Pas à moi, Ingvar. Je te connais par cœur. »

Molander poussa un soupir. « Est-ce que tu peux au moins me donner une heure avant que je…

– Je te donne autant d'heures que tu veux. Mais d'abord, je veux que tu me dises ce que tu crois qu'il s'est passé ici. Ce que tu crois. Pas ce que tu sais. Si ensuite tu découvres des indices qui pointent dans

une autre direction, il sera toujours temps de réviser notre jugement.

– OK. » Ingvar inspira profondément et se tourna vers le cadavre. « Je pense que Milwokh a commencé par trouver un moyen de le faire tenir tranquille.

– Il a pu l'assommer ou le droguer.

– Il a probablement fait l'un et l'autre, ce que l'autopsie et l'examen toxicologique de Flätan détermineront. Mais le cas échéant, je pense que son seul but était de pouvoir le déshabiller et le placer dans la baignoire.

– Espérons. Au moins, le pauvre type n'a pas souffert.

– On a toujours le droit d'espérer. Malheureusement, j'y crois de moins en moins. » Molander plongea à nouveau dans l'eau le manche de la brosse et le corps. « Plusieurs détails me laissent à penser qu'il était éveillé. Regarde, tu vas comprendre. »

Tuvesson se pencha et aperçut au fond de la baignoire un fil en acier qui passait au travers d'un œillet et disparaissait sous le dos du cadavre.

« Moi je crois que l'autre extrémité de ce fil est attachée aux poignets de la victime, ce qui n'aurait pas été nécessaire si celle-ci avait été inconsciente.

– Peut-être était-ce une simple précaution au cas où le gars se réveillerait ?

– C'est possible. À moins que le fait qu'il se réveille fasse partie du plan. » Molander haussa les épaules. « Je pense que l'assassin voulait qu'il soit conscient pendant son exécution et que c'est pour cette raison qu'il l'a mis dans son bain.

– Là, tu m'as perdue.

– Je crois – et j'insiste sur le verbe croire – que Milwokh a laissé sa victime choisir de quelle façon elle voulait mourir.

– Mais pourquoi ? Je ne vois pas l'intérêt.

– Quel intérêt y a-t-il à enfermer quelqu'un dans une machine à laver ? rétorqua Molander en écartant les bras d'un geste fataliste. Mon hypothèse explique à la fois la baignoire, le câble d'acier autour des poignets et le dispositif électrique. »

Tuvesson allait protester, mais son collègue l'arrêta d'un geste.

« S'il te plaît, laisse-moi aller au bout de mon raisonnement et arrête de m'interrompre sans cesse.

– Excuse-moi, c'est juste que je suis tellement…

– Je sais, Astrid. Nous tâtonnons tous dans le brouillard. C'est pour ça que j'aimerais commencer rapidement l'examen de la scène de crime. Alors si tu veux entendre ma théorie, je vais te demander de m'écouter jusqu'à ce que j'aie terminé de te l'expliquer, d'accord ? »

Tuvesson hocha la tête.

« Comme tu peux le voir, les fils électriques sont fixés très haut dans la baignoire, pratiquement au bord, enchaîna Molander. Si haut qu'il a dû également étancher le trop-plein pour que l'eau ne s'écoule pas par là. » Il montra à Astrid le bouchon de trop-plein d'où émergeait effectivement une matière grisâtre. « Je pense qu'il a endormi sa victime, qu'il l'a déshabillée puis ligotée au fond de la baignoire. Puis il a attendu que le type se réveille et, à ce moment-là seulement, il a commencé à remplir la baignoire. Si je devais deviner, je dirais qu'il a à peine ouvert le robinet, disons à quinze pour cent. Pas plus.

– Et qu'est-ce qui te fait dire ça ?

– Je crois qu'il voulait laisser le temps à sa victime de réaliser la gravité de la situation. Milwokh était peut-être assis sur ce tabouret, là, en train d'expliquer au type ce qui allait lui arriver. » Molander fit un geste du menton vers un tabouret en bois posé contre un mur de la salle de bains. « Il lui a peut-être expliqué que le niveau de l'eau allait monter lentement jusqu'aux fils électriques et il lui a proposé de choisir entre mourir noyé tout de suite, ou attendre que l'eau devienne conductrice avec à la clé une mort atroce.

– On dit que la mort par électrocution est particulièrement douloureuse, c'est vrai ?

– Absolument. Si je devais choisir, je préférerais mille fois mourir noyé. Après un bref moment de douleur, on ne sent plus rien, et on se contente de flotter dans un état second. La mort par électrocution est extrêmement désagréable, en revanche. En fait, elle te consume de l'intérieur. Les muscles, les tissus, les organes grillent plus ou moins rapidement en fonction de la puissance du courant. Et cela peut prendre un certain temps. Dix, quinze minutes, dans le pire des cas.

– Alors il a eu le choix entre se noyer lui-même ou attendre de brûler vif. »

Molander acquiesça. « C'est ce que je pense, mais j'en saurai plus quand j'aurai fini d'examiner l'appartement et que Flätan aura rendu sa copie.

– J'ai une autre question à te poser : normalement, le disjoncteur aurait dû sauter au moment où l'eau est devenue conductrice, non ? » Enfin, elle avait l'impression que son cerveau avait recommencé à fonctionner. « Si j'avais été à sa place, j'aurais compté là-dessus. » Tuvesson appuya sur le bouton de l'interrupteur sans que rien ne se passe. « Manifestement, le compteur général a disjoncté dans l'appartement et l'eau n'a pas pu rester conductrice plus de quelques secondes.

– Je suis d'accord. » Molander hocha la tête, pensif. « En même temps, le courant n'a pas seulement sauté dans l'appartement, mais dans tout l'immeuble, ce qui expliquerait… » Le policier se leva précipitamment et Tuvesson resta plantée là sans savoir quoi faire.

Astrid trouvait que sa contribution à la conversation avait été assez pertinente. Elle avait même suggéré des idées à Molander. Mais elle était loin d'être au mieux de sa forme. Elle avait accouché de chaque nouvelle remarque au forceps et avait toujours le sentiment de flotter dans une totale confusion mentale.

En tout cas, elle ne pouvait pas mettre cela sur le compte de l'alcool puisqu'elle avait repris le contrôle de sa consommation.

« Ah, la voilà ! entendit-elle Molander s'exclamer depuis le vestibule.

– Quoi donc ?

– L'armoire électrique.

– Et ? Tu vois une explication ? »

Comme n'importe quelle personne normale, elle avait réussi à se ressaisir et tout ce qu'elle avait à faire à présent, c'était de ne pas retomber dans l'état dans lequel elle était tout à l'heure.

« Il faudra bien sûr que je vérifie cela plus sérieusement au labo, mais il semblerait que tu aies raison, lança Molander. Je vois ici que l'un des fusibles a été remplacé par une sorte de bricolage maison.

– OK. » Tuvesson sortit de la salle de bains et, éclairée par sa lampe de poche, alla se réfugier dans le séjour.

Dimanche dernier, quand elle avait fait cette première tentative pour rompre son sevrage, elle avait abusé. Inutile de se voiler la face. Elle avait même fait une sérieuse rechute. Mais avant cela, elle avait été exemplaire pendant un mois et si elle ne faisait pas une rechute dans des circonstances comme celles-là, alors quand la ferait-elle ? Et peut-être était-ce exactement ce dont elle avait besoin pour trouver un

nouvel équilibre.

Il y avait juste cette histoire de coup de fil qui la turlupinait un peu.

« Je descends à la cave pour voir si c'est la même chose. Cela expliquerait pourquoi l'électricité n'a pas sauté tout de suite, mais au bout d'un quart d'heure. »

Elle n'en avait qu'un vague souvenir. On était quelque part au milieu de la nuit et elle s'était endormie sur le carrelage de la cuisine après s'être fait vomir dans l'évier, dans une tentative désespérée pour arrêter le manège. Sans avoir aucun souvenir d'avoir entendu sonner son portable, elle s'était retrouvée tout à coup avec le téléphone collé à l'oreille et une voix d'homme au bout du fil. La conversation s'était arrêtée presque aussitôt et elle avait de nouveau sombré dans son coma éthylique.

Le lendemain, c'est-à-dire hier, elle avait mis ça sur le compte d'un rêve. Mais après avoir vérifié son historique d'appels, elle avait pu voir qu'entre minuit quinze et minuit dix-huit dans la nuit de dimanche à lundi, Fabian Risk avait tenté de la joindre non pas une, mais trois fois de suite. Apparemment, la dernière fois, elle avait décroché et une conversation de vingt et une secondes avait suivi.

L'historique ne pouvait malheureusement pas lui dire de quoi ils avaient parlé et elle ne s'en souvenait pas. Mais elle s'en doutait un peu et c'est pourquoi elle avait pris les devants en le voyant hier matin.

# 30

Malgré le pull supplémentaire et l'air marin qui apportait une certaine tiédeur, Fabian commença à avoir froid moins d'une heure après être sorti sur le pont. Il était tendu. C'était pour ça. Tout son corps était en alerte et quand, au bout d'une nouvelle demi-heure de navigation en direction du Danemark, il mit pour la énième fois les jumelles devant ses yeux pour faire un tour d'horizon sur le détroit d'Öresund, le froid avait pénétré si loin sous la peau qu'il ne parvenait plus à faire cesser le tremblement de ses mains.

Mais il était condamné à rester sur le pont. Depuis un moment déjà, les deux hommes qui formaient tout l'équipage du bateau de surveillance côtière du port de Helsingborg parlaient d'abandonner les recherches qui, à leurs yeux, n'étaient qu'une perte de temps et un gaspillage de ressources humaines.

Malgré toute l'envie qu'il avait de les rejoindre dans la chaleur de la cabine de pilotage, il ne pouvait pas se le permettre. Ce serait leur signaler clairement que lui aussi avait renoncé. Tant qu'il restait dehors et qu'il gardait les jumelles entre ses mains tremblantes, les gardes-côtes n'avaient pas d'autre choix que de continuer.

Avant de partir, il avait appelé Hillevi Stubbs, qui s'était mise à lui parler d'une ancienne affaire de meurtre dans la commune de Munka Ljungby à laquelle Elvin s'était intéressé au printemps dernier. Elle avait essayé de lui expliquer les détails, mais il n'avait rien compris. Quoi qu'il en soit, demain, elle devait rencontrer un certain Conny Öhman qui purgeait une peine de prison pour le meurtre de sa femme et, s'il s'avérait qu'Elvin avait eu raison de douter de la culpabilité du mari, Stubbs estimait que cette histoire devrait leur fournir assez d'éléments probants pour confondre Molander.

En un sens, il comprenait la mauvaise volonté des gardes-côtes. Il

les avait entraînés dans une mission quasi impossible. Mais l'appartement dans lequel la dernière victime de Milwokh gisait encore au fond de sa baignoire se trouvait à quelques centaines de mètres du port sud de Helsingborg et ce bateau qu'il avait loué laissait à penser qu'il avait choisi ce moyen pour s'enfuir.

Mais dans quelle direction était-il parti ? Ça, c'était une bonne question. Il avait pu aller n'importe où. Il n'était pas revenu à la marina de Råå où se trouvait la société de location de bateaux de Helsingborg. Ils avaient fouillé soigneusement le port de Råå et le port sud de Helsinborg. Puis ils avaient inspecté toute la côte entre Landskrona au sud et Höganäs au nord, et finalement, devant l'insistance de Fabian, ils avaient accepté de faire un tour de reconnaissance au milieu du détroit.

Ils tâtonnaient dans le brouillard le plus complet. Mais Fabian n'arrivait pas à se défaire de l'idée que Milwokh se trouvait quelque part, tout près, se laissant flotter, tous feux éteints, attendant que les policiers se lassent et abandonnent les recherches.

Milwokh n'avait loué le bateau que pour un week-end : cela voulait-il dire qu'il ne prévoyait pas d'aller bien loin, ou qu'il n'avait de toute façon jamais eu l'intention de retourner l'embarcation ? Cela pouvait aussi vouloir dire qu'il avait enfin jeté l'éponge et qu'on n'entendrait plus parler de lui, mais rien n'était moins sûr.

Il était plus vraisemblable qu'il ait rejoint les côtes danoises et qu'il ait remonté le semi-rigide quelque part, sur une plage non surveillée. Dans l'ignorance, deux agents empruntés au commissariat local assuraient la surveillance de la société de location.

« Ça va ? cria l'un des gars en passant la tête par le poste de pilotage. Tu vois quelque chose d'intéressant ?…

– Non. Mais si on pouvait traverser et aller du côté danois…

– … Parce qu'il commence à être largement temps de rentrer, l'interrompit le premier.

– Oui, je sais, tu me l'as déjà dit, mais je voudrais chercher encore un peu. » Fabian tourna ses jumelles en direction de l'île de Ven, concentrant toute son attention sur ses doigts qu'il ne sentait presque plus.

« Désolé ! Ça ne va pas être possible. Bengan et moi, on débauche dans quarante minutes, et d'ici là il faut qu'on ait passé le jet sur le bateau, fait le plein et tapé notre rapport. » L'homme haussa les

épaules. « Alors, tu comprends, il faut qu'on y aille, là !

– Au pire, vous toucherez des heures supplémentaires !

– Ce n'est pas à nous d'en décider. Sans compter qu'en ce moment, ils font des économies. Il est même question que notre poste soit fermé pour fusionner avec celui de Malmö. Ce qui est une connerie, à mon avis. Mais tout devient une question d'argent, de nos jours. » L'homme se retourna et, d'un signe, demanda à son collègue de faire demi-tour vers Helsingborg.

« Attendez. » Fabian baissa ses jumelles et rejoignit les deux hommes dans la cabine. « J'entends ce que vous me dites et je vous assure que ça ne m'amuse pas plus que vous. Mais nous avons affaire à un criminel qui a tué au moins six personnes en un peu plus d'un mois. Nous avons une petite chance qu'il soit là, quelque part, tout près, en train d'attendre patiemment que nous abandonnions les recherches.

– Moi je dirais plutôt qu'il est plus que probable qu'il n'y soit pas. On a exploré toute la côte de Höganäs à Landskrona. Et plusieurs fois.

– Pas du côté danois, argua Fabian. Le côté danois, nous n'y sommes pas allés.

– Au Danemark ? » L'homme à la barre regarda son collègue pour le prendre à témoin. « On ne peut pas entrer dans les eaux territoriales danoises comme ça, sans autorisation !

– Si vous croyez qu'il est au Danemark, il faut voir ça avec les gardes-côtes danois, dit l'autre.

– D'accord. À qui dois-je m'adresser ? demanda Fabian en cachant son agacement. Pour vos heures supplémentaires et pour obtenir l'autorisation de traverser le détroit ?

– Bah, ce n'est pas aussi simple, dit le premier en se tournant vers son collègue. Qu'est-ce que tu en penses, Bengan ?

– Eh bien, c'est-à-dire que ce sont deux sujets complètement différents. En ce qui concerne les autorités maritimes danoises, elles ont des règles très strictes et ce sont elles qui doivent donner leur accord. Quant à nos heures supplémentaires, c'est une question de budget et c'est à Gert-Ove Helin, notre chef, d'en décider.

– Alors je propose que vous commenciez par joindre les autorités maritimes danoises. »

Les deux gardes-côtes soupirèrent de concert, après quoi le premier se tourna vers le tableau de contrôle, décrocha un combiné avec un fil

en spirale et tapa un numéro.

« C'est peut-être mieux si je leur parle », dit Fabian en lui prenant le téléphone des mains quand ils commencèrent à entendre la tonalité sur la ligne encombrée de parasites.

« *État-major, j'écoute !*

– Bonjour, mon nom est Fabian Risk, de la police de Helsingborg.

– *Salut, qu'est-ce que je peux faire pour toi ?*

– Je me trouve à environ un mile marin au nord de Helsingborg, à bord de la vedette côtière suédoise immatriculée KB 202. Nous demandons l'autorisation d'entrer dans les eaux territoriales danoises afin de poursuivre un criminel.

– *Je répète, Fabian Risk de la police de Helsingborg, correct ?*

– C'est bien ça.

– *KB 202. Entendu. Autorisation accordée. Mais s'il arrive quelque chose, je veux bien être informé. OK ?*

– Absolument. Aucun problème. » Fabian raccrocha puis sortit son portable et s'adressa aux deux gardes-côtes. « Vous avez le numéro de ce Gert-Ove ? »

Il n'eut jamais de réponse à sa question parce qu'au même moment, la radio à ondes courtes diffusa un message.

« *Centrale d'alarme à KB 202. À vous.*

– KB 202 à central d'alarme. À vous, répondit l'un des deux hommes.

– *J'ai tenté de vous joindre, mais la ligne était occupée. À vous.*

– Nous avons appelé les Danois pour demander l'autorisation de passer de leur côté. De quoi s'agit-il ? À vous.

– *Nous avons reçu un signal de détresse provenant d'un voilier, un Hallberg-Rassy. Latitude 56,288°, longitude 12,342°. Vous ne seriez pas dans ce coin-là, par hasard ? À vous.*

– Il semble que ce soit quelque part au large de Kullaberg. Nous pouvons y être en vingt ou vingt-cinq minutes. À vous.

– *Parfait. Ce serait une bonne idée d'aller y faire un tour pour vous assurer que tout va bien. À vous.*

– Bien reçu. De quel genre d'avarie s'agit-il ? Ils ont une panne de moteur ? À vous.

– *Ils parlaient d'un semi-rigide noir qui leur serait rentré dedans, et ils ont parlé d'une épée… Enfin, bref. Je pense qu'ils sont bien allumés, alors je serais vous, je les ferais souffler dans le ballon. Parce que leur histoire*

*n'était pas très claire. À vous.*

– OK, on y va. Terminé.

– Ne raccrochez pas ! » Fabian arracha le micro des mains du garde-côte. « Excusez-moi, mais qu'est-ce qu'ils ont dit, exactement ? À vous. » Il attendit la réponse, mais n'entendit que des parasites sur la ligne.

« *Qui êtes-vous ? À vous.*

– Fabian Risk de la police de Helsingborg. Vous dites qu'ils ont mentionné un semi-rigide noir. Qu'est-ce qu'ils ont dit d'autre ? À vous.

– *Comme je l'ai dit, la personne qui nous a appelés paraissait perturbée et son discours était confus. Un inconnu aurait abordé leur voilier et les aurait attaqués. À l'épée. À vous…* »

# 31

L'acrylique de Jens Jørgen Thorsen intitulée *Le Nouvel Eden : Mickey Mouse obsédé sexuel et septième Disneyland* n'était pas un beau tableau, loin de là. Kim Sleizner trouvait qu'il ressemblait à un dessin qu'il aurait lui-même pu gribouiller à l'âge de quatre ans. Il ne représentait qu'un embrouillamini de couleurs jetées sur la toile au hasard, avec en haut à droite une forme qui, avec un peu d'imagination, pouvait vaguement ressembler à la tête de Mickey.

Mais il avait payé le tableau plus de quatre mille euros, convaincu que la cote du peintre allait exploser tôt ou tard. C'est pourquoi ce fut avec le plus grand soin qu'il le décrocha du mur de son salon.

Il l'éclaira sous tous les angles avec sa lampe de poche et fit glisser ses doigts au dos du cadre sans découvrir ni micro caché ni rien d'autre qui lui semblât suspect. Il avait déjà soulevé tous les coussins du canapé et vérifié les plantes vertes, les lampes, la bibliothèque et le lit. Il avait même éteint toutes les lumières et éclairé les miroirs afin de s'assurer qu'ils n'avaient pas été remplacés par des glaces sans tain ou ne dissimulaient pas de caméra.

Mais il n'avait rien trouvé prouvant que son appartement était surveillé, ce qui était quand même une bonne nouvelle. Jusqu'ici, il avait remporté succès après succès, puisque non seulement il avait réussi à identifier le petit Chinois grassouillet, mais il avait aussi trouvé l'adresse de son domicile, dans lequel demeurait actuellement l'Indien qui avait aidé Dunja à récupérer son argent à la banque. Bref, il était si près du but qu'il arrivait presque à flairer l'odeur de cette petite garce.

Il aurait dû être soulagé et s'autoriser à se détendre, couché sur son canapé avec un petit verre de whisky devant les derniers films du Club. Mais pour l'instant il était trop énervé et tout son corps vibrait

encore de colère.

Les photographies étaient loin d'être artistiques. Les images étaient granuleuses, quand elles n'étaient pas complètement floues. Elles avaient été prises dans un appartement, son appartement. Comment cette salope avait-elle réussi ce tour de passe-passe alors qu'à l'époque où Viveca et lui y avaient emménagé, il y a cinq ans, il avait dépensé une fortune pour faire installer à la fois une alarme et une porte blindée ? À présent, sa femme était partie vivre à Gentofte, dans les beaux quartiers, avec un connard plein aux as, ce qui d'une certaine façon était aussi la faute de Dunja.

Et maintenant, cette petite pute avait trouvé le moyen d'entrer chez lui. Sur plusieurs clichés, on le voyait nu comme un ver, sortant de sa douche après sa séance de musculation. C'était une violation de domicile et une atteinte à la vie privée. Elle avait vraiment depassé les bornes. Kim ne comprenait même pas comment il avait pu ne se rendre compte de rien.

Son sexe semblait minuscule sur les photos. C'était humiliant. Mais il était toujours comme ça après l'entraînement, même s'il se masturbait sous la douche pour essayer de le rallonger un peu. Évidemment, elle avait trouvé le moyen de le photographier juste à ce moment-là ! Elle allait le payer cher. Putain, ce qu'elle allait prendre, cette garce !

Sleizner choisit un album de Sade dans le meuble CD en verre fumé et l'inséra dans la mini-chaîne murale Bang & Olufsen. S'il y avait une chose qui réussissait à le calmer, c'était la voix sensuelle de Sade.

Dans l'album *The Best of Sade*, « Smooth Operator » était sans conteste son morceau favori et il se fichait royalement que ce soit un album *best of*. Les puristes pouvaient prendre un air dégoûté, ça lui en touchait une sans faire bouger l'autre. Si on allait par là, toute sa discothèque était composée de *best of*, et franchement, il ne voyait pas ce qu'il y avait de mal à prendre le meilleur et laisser la merde, qui de toute façon n'était là que pour faire du remplissage.

Il s'installa sur le canapé, à équidistance des deux enceintes pour jouir pleinement de l'effet stéréo, monta le volume et écouta le timbre sexy de la chanteuse s'écouler dans la pièce tandis qu'il se concentrait pour ramener sa respiration à un rythme normal.

Dunja et lui étaient en guerre et jouaient à un jeu dans lequel ni

l'un ni l'autre ne savait qui était le chat et qui était la souris. Après tout, il ne s'agissait que de cela. Mais cette fois, elle était allée très loin et force lui était d'admettre que la balle était dans son camp. Maintenant, c'était à lui de trouver une riposte à la mesure de l'affront.

Dans un premier temps, il fallait la traquer et l'attaquer de front. Et là, ça allait vraiment être sa fête. Il allait pouvoir *commencer* à s'amuser. Parce que en *finir* avec elle aussitôt qu'il l'aurait localisée serait aussi indigne et lamentable qu'une éjaculation précoce. Même s'il la haïssait, elle était son objet de haine préféré.

Il allait au contraire faire traîner les choses en longueur et jouir de chaque seconde. Il la laisserait reprendre confiance en elle et, quand elle s'y attendrait le moins, il la choperait et profiterait pleinement de l'incrédulité et du choc qu'il lirait dans son regard. Puis il savourerait le moment où il verrait la compréhension dans ses yeux. Elle pourrait crier au secours tant qu'elle voudrait, cela ne servirait à rien, parce que aucun Indien ou Chinetoque en surpoids ne serait là pour lui venir en aide.

Mais ça, c'était pour plus tard. Pour l'instant, il fallait qu'il découvre comment elle était entrée dans son appartement, ce qu'elle était venue y faire et où elle avait réussi à se cacher alors qu'il s'y trouvait, lui aussi. Il déverrouilla son portable pour réexaminer les photos qu'il avait prises chez l'Indien, mais s'arrêta sur celle où l'on voyait Dunja pénétrer dans la succursale de la Danske Bank à Malmö pour y retirer ses indemnités de départ en liquide.

La photo était une capture d'écran pas très nette, provenant de la caméra de surveillance devant la banque. Mais c'était bien elle, avec des rangers en cuir noir, un jogging usé et un T-shirt de camouflage. Ajoutée à une paire de grosses créoles, des lèvres rouge sang et un crâne rasé, cette tenue lui donnait un genre très différent de celui qu'elle avait quand il l'avait connue. Finies les tenues discrètes, la timidité et les dernières rondeurs enfantines.

La merdeuse s'était métamorphosée et, aussi monstrueux qu'il puisse trouver ce nouveau look, il était obligé d'admettre qu'elle était plus excitante que jamais. Un constat qui certes le faisait bander, mais qui n'arrangeait pas son humeur.

Le portable vibra tout à coup dans sa main et il vit qu'il s'agissait d'un rappel de son calendrier électronique concernant un rendez-vous

prévu l'après-midi même. Il cliqua sur le message envoyé par Michael Rønning, l'insupportable technicien du service informatique. *Remise à jour mobile le mercredi 27 juin 2012 de 13 à 15 h, comme convenu.* Ils n'étaient convenus de rien du tout, putain !

Sans la voix suave et apaisante de Sade, il aurait rappelé ce con sur-le-champ et l'aurait engueulé à lui faire recommencer de pisser au lit. Mais il laissa tomber et se mit à étudier les photos que Dunja et son petit Indien avaient prises chez lui. C'est alors qu'il remarqua ce qu'il aurait dû voir depuis longtemps.

Toutes les photos étaient prises à peu près du même point de vue. C'est-à-dire de la baie vitrée, ou plus exactement à travers la baie vitrée. Le photographe ne se trouvait donc pas dans l'appartement, mais sur le balcon. Cela ne l'enchantait pas, mais il aimait mieux cela que de l'imaginer en train de mettre son nez partout chez lui.

Kim secoua la tête avec un petit rire. On pouvait dire ce qu'on voulait, mais en tout cas, elle avait le don de le surprendre. Il avait soudain retrouvé sa bonne humeur. Lui qui pensait devoir passer toute la nuit à quatre pattes dans son appartement pour chercher des caméras cachées ! Il avait de nouveau tout son temps. Il allait même pouvoir caser une petite séance d'entraînement supplémentaire, des pompes et des tractions. Juste pour faire circuler le sang avant d'aller prendre une douche et de partir pour son club.

Il augmenta le volume de la B&O et se dirigeait vers le grand miroir mural dans le coin du séjour qu'il avait aménagé en salle de sport, quand un nouveau message fit vibrer son téléphone. Espérant qu'il était sans importance, Kim jeta un bref coup d'œil sur l'écran tout en déroulant le tapis et en prenant les haltères.

Malheureusement, c'était une chose qu'il ne pouvait pas ignorer. Mais, aussi frustrante soit-elle, l'interruption était quand même de nature à le mettre d'encore meilleure humeur.

En sa qualité de chef de la police criminelle de Copenhague, il avait accès à tous les dossiers, tous les rapports et à des myriades de documents internes. Depuis quelques années, il avait en outre installé dans son ordinateur un logiciel d'alerte qui lui permettait de taguer un ou plusieurs mots-clés. Aussitôt que l'un de ces mots apparaissait dans le système de la police, il recevait une alerte sur son mobile.

Actuellement, ses principaux mots-clés étaient évidemment « Dunja » et « Hougaard », suivis de près par « Qiang Wei Hitomu

Oisin ». Mais le message ne mentionnait aucun de ces noms-là. C'était un autre prénom et un autre nom qui avaient émergé. Et s'il les avait enregistrés, c'était parce qu'une semaine auparavant, au cours d'une intervention de police à Snekkersten, il avait sauvé la vie de l'ingrat qui les portait et que celui-ci avait refusé de lui rendre service en retour.

Son nom avait déjà été relevé une première fois lundi dernier. Ce jour-là, il était question d'une visite à la maison d'arrêt de Helsingør. Aussitôt, Kim avait tiré quelques ficelles et pris un certain nombre de mesures. À présent, deux jours plus tard, il recevait une alerte concernant le même homme et, cette fois non plus, il ne le laisserait pas s'en tirer à bon compte.

À nous deux.

*Fabian – Risk*

# 32

Le rugissement puissant de la vedette KB 202 des gardes-côtes rebondissait à la surface de l'eau sombre. Le pilote inversa la vitesse des deux moteurs diesel pour se mettre à couple avec le Hallberg-Rassy dont le génois et la grand-voile avaient été affalés.

On suspendit les pare-battages. On lança des amarres qu'on fixa aux taquets et les deux bateaux ne firent plus qu'un, même si le voilier, malgré sa taille, semblait tout petit comparé à son visiteur.

Les surveillant à une centaine de mètres de distance, il fut impressionné par la qualité de son monoculaire de vision nocturne, un Armasight Discovery 5X. C'était la première fois qu'il l'utilisait et, en pleine mer et dans l'obscurité, il montrait réellement l'étendue de ses capacités. Terminées, les images verdâtres et à moitié floues. Il voyait ce qui se passait à bord aussi nettement que s'il visionnait un film en haute définition. S'il avait eu le son en plus, ç'aurait été comme de se trouver sur place. L'objet valait chaque couronne dépensée.

En un sens, il avait eu de la chance. En ce moment, il pourrait être en train de nager au hasard à la recherche du Zodiac. Il avait tourné et viré dans l'eau pendant trois quarts d'heure et soudain, alors qu'il allait perdre espoir, il l'avait aperçu, flottant vers lui, venant de nulle part. Encore plus incroyable : son épée était restée accrochée dans un anneau de sa combinaison de plongée.

Malgré tout, il avait le sentiment que la chance n'était pas de son côté.

Alors qu'il avait réussi à réparer l'erreur avec la gosse et qu'il commençait à retrouver son énergie et surtout l'envie de s'attaquer à une nouvelle mission, cette dernière se soldait par un lamentable échec.

Sa chance était-elle en train de le lâcher ? Avait-il été trop occupé

pour s'en apercevoir ?

Il avait bien conscience que seul le hasard décidait de ce qui allait arriver et, tout bien pesé, il avait plutôt été servi par le destin. Mais ces derniers jours, on ne pouvait pas nier que le dé s'était obstiné à jouer contre lui.

De prime abord, le Hallberg-Rassy semblait être une cible parfaite. Le dé avait fait son choix et, les premières minutes, il avait été totalement convaincu que leurs chemins étaient faits pour se croiser.

Mais ensuite, tout était allé de travers. Absolument tout.

Pour commencer, il avait eu un mal fou à monter à bord. Pour ne pas attirer l'attention, il avait coupé – mais trop tardivement – le moteur à une trentaine de mètres du voilier et profité de l'inertie du Zodiac pour s'en approcher sans faire de bruit. Cependant, il n'avait pas pu empêcher l'avant du semi-rigide de venir cogner contre la coque.

Heureusement, personne n'avait réagi à bord. Il avait compris pourquoi après s'être hissé par-dessus le bastingage et avoir aperçu la lumière bleuâtre et mouvante qui sortait des hublots du carré. Le couple était en train de regarder un film, ce qu'il trouva très imprudent de leur part, alors qu'ils se trouvaient encore au beau milieu du détroit d'Öresund, où la circulation était dense, même la nuit.

Mais il n'allait pas s'en plaindre. Ensuite, en descendant dans le cockpit, le dé à la main et l'épée attachée dans le dos, il ne s'attendait pas du tout à voir émerger de la cabine arrière la tête bien éveillée de ce foutu gamin qui le regardait droit dans les yeux.

Comme des statues de sel, ils étaient restés figés, l'un et l'autre, pendant plusieurs secondes. À ce moment-là, l'envie de retourner dans le Zodiac, de détacher l'amarre et de repartir l'avait effleuré. Mais il y avait résisté.

Ils étaient donc trois à bord, les éventuels animaux de compagnie mis à part. Ce qui voulait dire que chaque membre de la famille se verrait attribuer deux chiffres. Il décida que le gamin, puisqu'il était le plus jeune, aurait le 1 et le 2, la mère, le 3 et le 4 et le père, le 5 et le 6.

Le problème étant qu'il n'avait pas encore lancé le dé. Il fallait qu'il trouve une technique pour ne pas être pris de court la prochaine fois qu'il devrait agir vite. Le plus urgent, à ce moment-là, avait été de

s'occuper du petit garçon qui n'allait pas tarder à se mettre à hurler.

En trois pas, il l'avait rejoint, l'avait repoussé dans sa cabine avant de sortir de son fourreau l'épée qui s'était révélée être une arme peu pratique dans cet espace confiné. Surtout contre un gosse qui donnait des coups de pied et se battait pour sa vie.

Tant bien que mal, il avait réussi à brandir l'épée sous son nez et, pris de stupeur, le gamin s'était un peu calmé, ce qui lui avait donné le temps de prendre le dé dans sa main libre et de faire son lancer. La suite, il préférait l'oublier.

Tout à coup, il avait senti qu'on le tirait en arrière et qu'on le traînait hors de la cabine jusque dans le cockpit. Il était parvenu à se relever, mais l'épée n'avait pas été son alliée. À vrai dire, elle lui avait été complètement inutile. Comme arme, en tout cas. Il s'était contenté de l'agiter à droite, à gauche, sans jamais toucher sa cible.

Peut-être ne s'était-il pas assez entraîné. Quoi qu'il en soit, à cet endroit-là et à ce moment-là, il s'était couvert de ridicule, et se faire assommer par la bôme avait été l'humiliation finale. Bref, tomber par-dessus bord était tout ce qu'il avait mérité.

Sans cette visite des gardes-côtes, il se serait reposé tranquillement pendant une demi-heure pour lécher ses plaies. Mais plus le temps pour ça.

Le pire des scénarios serait que toute la famille reparte pour Helsingborg à bord de la vedette pendant qu'un garde-côte barrerait le voilier. C'était malheureusement aussi le plus probable et cela l'obligerait à repenser toute la mission. Mais chaque chose en son temps. Pour l'instant, tout ce qu'il avait à faire était de rester à l'abri de l'obscurité et espérer que la police maritime les laisserait bientôt seuls à nouveau.

Il compta trois hommes. Étrangement, contrairement aux deux premiers, le troisième était en civil. Il avait d'ailleurs été le premier à monter sur le pont du Hallberg-Rassy, et c'était lui aussi qui était en train d'interroger la famille. Depuis bientôt trois quarts d'heure.

Ça devait être un policier. C'était peut-être même un inspecteur de la Criminelle et un collègue de cette Irene Lilja qui le persécutait depuis plusieurs jours. Un autre truc à régler.

La première fois, il avait pensé qu'elle avait sonné à sa porte par erreur et que bientôt elle laisserait tomber et lui ficherait la paix.

Mais en voyant qu'elle continuait à venir sonner chez lui plusieurs

fois par jour et parfois pendant plusieurs minutes d'affilée, il en avait déduit que le problème ne s'effacerait pas de lui-même. La veille, quand elle avait fracturé la serrure et qu'elle était entrée avec une brigade d'intervention pour fouiller son appartement, il avait tout juste eu le temps de se cacher.

La présence de cette voisine ne devait rien au hasard et il avait compris que la police était sur ses traces.

Non seulement ils connaissaient son adresse mais ils avaient également déniché assez d'informations sur lui pour savoir que la prochaine fois qu'il frapperait, ce serait dans le Sund. Sinon, comment expliquer qu'ils soient arrivés sur place aussi rapidement ?

Que les gardes-côtes soient intervenus, d'accord, ça, ça pouvait s'expliquer. La famille devait les avoir appelés tout de suite après qu'il était passé par-dessus bord. Mais pourquoi ce flic en civil ?

Il n'avait pas la réponse à cette question, et d'ailleurs, cela n'avait aucune importance. Quoi qu'il arrive, il achèverait sa mission. Ce ne serait pas facile. Mais personne n'avait jamais dit que ça devait l'être. Facile était synonyme d'ennuyeux et de vain. En y repensant, ç'avaient toujours été les choses difficiles, à la limite de l'impossible, qui l'avaient excité. Comme lorsqu'il s'était enfui de chez lui avec ses deux tirelires pour se rendre au parc d'attractions de Tivoli, à Copenhague, où il avait passé la plus belle journée de sa vie.

Et maintenant, il était là, dans l'obscurité, une lunette de vision nocturne collée à l'œil en train de regarder les deux bateaux se séparer.

Son attente était terminée et son énergie revint aussitôt. Le vrombissement puissant, allant s'affaiblissant, était comme une douce musique à ses oreilles.

Ce qui le réjouit surtout fut de constater qu'aucun membre de la famille n'avait quitté le voilier. Ils étaient tous trois debout dans le cockpit, serrés les uns contre les autres, en train d'agiter la main comme dans un film avec *happy end*, avant le générique de fin.

Parfaitement inconscients du fait que l'histoire ne faisait que commencer.

# 33

À l'instar des nuages dans un ciel bleu, les vagues sombres dans la nuit avaient la particularité de prendre toutes sortes de formes, du moment qu'on les regardait assez longtemps et avec assez d'attention. Toutes étaient plus ou moins semblables et pourtant, chacune était unique et, dans ses jumelles, elles se fondaient les unes avec les autres en d'infinies combinaisons, dans des nuances de noir et de gris métal scintillant.

Fabian aurait dû se sentir soulagé. Cette famille que, par l'ironie du hasard, il avait rencontrée quelques jours auparavant, et à laquelle il avait même parlé, était encore en vie. Par miracle, le père, la mère et le fils avaient survécu à cette terrible aventure, sans autre séquelle qu'un terrible choc. Ils devaient leur salut à la bôme qui avait assommé Milwokh et permis à Frank Käpp de le faire passer par-dessus bord. La chance avait été de leur côté, et sans elle, leur tour du monde se serait terminé dans un bain de sang avant même d'avoir commencé.

Pourtant, Fabian était loin d'être rassuré. Alors qu'il n'était pas sujet au mal de mer, il avait l'estomac dérangé. Tous ses signaux d'alarme étaient au rouge et il savait au fond de lui que rentrer à terre et abandonner ces gens tout seuls sur leur bateau était une terrible erreur.

Il leur avait proposé de les ramener à Helsingør et même de monter à bord pour leur tenir compagnie jusqu'au port le plus proche. Mais Frank Käpp avait refusé l'ensemble de ses propositions. Il lui avait simplement promis de changer de cap et de se rendre à Halmstad, où la famille rencontrerait un psychologue de crise avant de reprendre son voyage jusqu'à Göteborg.

De manière générale, Fabian trouvait que le père avait réagi avec

beaucoup de calme et de bon sens quand on pensait à ce qu'il venait de traverser. Quant à son épouse, elle avait dormi tout le temps et n'avait rien vu et rien entendu. Mais ils étaient tous secoués, évidemment. Surtout le petit garçon, qui était resté dans les bras de sa maman pendant tout le temps que Fabian avait passé à bord, regardant droit devant lui comme s'il s'attendait à voir Milwokh surgir brusquement de la nuit, tel l'oiseau de malheur qu'il était. Cette hypothèse-là restant malgré tout parmi les plus improbables. Car d'après les gardes-côtes, il y avait de fortes probabilités que l'assaillant se soit noyé et qu'on retrouve son cadavre, d'ici quelques jours, sur une plage au Danemark ou en Suède. S'il n'était pas déchiqueté par l'hélice d'un paquebot avant.

Beaucoup auraient considéré cela comme une bonne nouvelle. Lui pas. D'abord parce qu'il était contre la peine de mort, mais aussi parce que, le cas échéant, cette mort accidentelle serait pour eux un échec cuisant, quelle que soit la manière dont on l'envisageait. Ils s'étaient battus avec acharnement pour arrêter le criminel, mais en fin de compte, le destin serait intervenu et aurait rendu justice à leur place.

Sans compter que cette croisade insensée ne trouverait jamais d'explication. Et ça, c'était particulièrement difficile à accepter. Quand « Parce que les dés l'ont décidé » devient la seule réponse qu'on puisse espérer à la question « Pourquoi ? », on sait qu'on a atterri en Absurdistan. Comment pourraient-ils affronter les familles des victimes avec une telle réponse ?

Le gamin avait vu Milwokh lancer un dé. Cette fois-ci encore. L'enfant avait même pu dire que le dé était tombé sur 5. Mais Fabian ignorait ce que cela voulait dire et personne ne le saurait probablement jamais maintenant. L'idée était si sombre et déprimante qu'il était incapable de l'admettre.

Peut-être fut-ce justement cela qui lui ouvrit suffisamment les yeux. Peut-être fut-ce d'abord une vue de l'esprit qui imprima sa rétine. Une illusion créée par sa volonté de croire que tout n'était pas fini. Mais comment aurait-il inventé l'image de ce qui ressemblait fort à un semi-rigide de couleur sombre, secoué par les flots, à quelques centaines de mètres de distance ?

« STOP ! cria-t-il en se précipitant vers la cabine de pilotage. Arrêtez la vedette et allumez les projecteurs !

– Pour quoi faire ? grogna le plus costaud des gardes-côtes.

– Je crois que j'ai vu le Zodiac.

– Tu crois ? Maintenant, il faudrait peut-être…

– Faites ce que je vous dis ! le coupa Fabian. Dépêchez-vous avant que nous ne soyons trop loin ! »

Le garde-côte poussa un soupir exaspéré et se tourna vers son collègue qui, après avoir lissé sa moustache durant plusieurs secondes, finit par réduire l'allure et diriger le bateau vers l'endroit où Fabian pensait avoir vu le semi-rigide. Malheureusement, ils ne virent que des vagues déferlant les unes sur les autres à un rythme aussi régulier qu'arbitraire.

« Tu es sûr que c'est bien le Zodiac que tu as aperçu ? lui demanda le plus trapu.

– Non, je n'en suis pas sûr. Mais je suis sûr d'avoir vu quelque chose, répondit Fabian, avec autant de calme et de conviction que possible. Il y avait une forme sombre qui flottait quelque part par là. » Il balaya avec le faisceau du projecteur la zone où ne régnait plus à présent qu'une obscurité mouvante.

« Quand on regarde assez longtemps, on arrive à voir à peu près n'importe quoi.

– Peut-être. Mais je voudrais quand même qu'on avance encore un peu et qu'on ratisse le secteur par mesure de précaution.

– Oui, j'ai bien compris que c'est ce que tu voulais, rétorqua le gros en rigolant. Mes gosses, c'est pareil. Ils voudraient que ce soit Noël tous les jours et ce n'est pas possible.

– Mais putain ! » Fabian se retourna vers l'homme qui le regardait avec son air satisfait, apparemment totalement indifférent à son juron. « Si ce sont tes heures supplémentaires qui t'inquiètent, je te donne ma parole que toi et ton collègue vous les aurez, d'accord ? Du moment que vous faites ce que je vous demande !

– OK, OK. Dans ce cas, c'est d'accord. Mais prépare-toi à en être de ta poche, dit le gars en haussant les épaules. Parce que, comme je te l'ai dit, ils nous ont réduit les budgets au minimum et je peux te garantir qu'ils…

– Pour l'argent, on trouvera un moyen. Mais maintenant, allons-y. Tout de suite. Pas dans une heure. »

L'homme fit un signe à son collègue qui baissa la manette à fond. Quelques minutes plus tard, ils réduisirent à nouveau la vitesse et Fabian se remit à inspecter la surface sombre et agitée de l'eau à l'aide

du projecteur.

Malheureusement, il ne vit rien qui ressemblât de près ou de loin à un bateau semi-rigide.

« Écoute, je comprends parfaitement que tu veuilles retrouver ce Zodiac et surtout le type qui t'obsède à ce point. Mais avec toute la meilleure volonté du monde, on ne va pas pouvoir rester ici indéfiniment.

– Tu veux bien demander à ton collègue de couper les moteurs ?

– Hein, quoi ? » Le garde-côte trapu avait l'air perplexe.

« Pardon. J'ai dit ça comme s'il s'agissait d'une question. En fait, je te donne l'ordre d'aller dire à ton camarade d'arrêter les moteurs de la vedette. Exécution. »

L'homme allait protester, mais il y renonça et fit signe à son collègue. Les moteurs s'arrêtèrent et le vacarme cessa.

Fabian éteignit le projecteur, ferma les yeux et inspira profondément à plusieurs reprises pour essayer de ralentir le rythme de son pouls qui battait comme un tambour dans ses oreilles depuis l'instant où la centrale d'alarme les avait appelés pour leur signaler l'agression.

« Excuse-moi, tu peux m'expliquer ce que nous… »

Fabian lui intima le silence.

Son ouïe n'était ni bonne ni mauvaise. Un commentaire s'adressant à lui directement pouvait lui échapper complètement, tout comme il lui arrivait d'entendre des sons que personne d'autre ne percevait. Il pouvait s'agir de n'importe quoi, depuis un ultrason d'origine indéterminable à un bruit anormal dans le moteur d'une voiture.

Mais là, le bruit était parfaitement identifiable. Fabian se tourna vers son voisin. « Tu l'entends ?

– Quoi donc ?

– Le moteur hors-bord. »

Le type tendit l'oreille puis secoua la tête.

« Si, là-bas », insista Fabian en tendant le doigt vers l'ouest, en direction du Danemark.

Le garde-côte secoua à nouveau la tête et haussa les épaules.

« Ça pourrait être n'importe quoi. C'est comme mes enfants quand ils…

– Écoute, excuse-moi, mais là, je n'en ai rien à foutre de tes gosses. Tout ce qui m'importe en ce moment, c'est que nous allions voir de

plus près ce qui fait ce bruit, avant qu'il n'ait disparu. »

Sans plus de commentaire, l'homme retourna au poste de pilotage et ils repartirent.

Les jumelles devant les yeux, Fabian regardait droit devant lui, faisant de temps en temps signe au pilote de couper les moteurs pour pouvoir repérer le bruit du hors-bord et rectifier leur cap.

Enfin, il le vit à nouveau et tous ses doutes s'effacèrent. Il s'agissait bien d'un semi-rigide. Même s'il était loin. Trop loin pour qu'on distingue autre chose qu'une forme sombre fendant l'eau noire du Sund, laissant une gerbe blanche dans son sillage.

« Vous le voyez ? cria-t-il aux deux autres en pointant le bateau du doigt. Il est là-bas. »

Les hommes dans le poste de pilotage acquiescèrent et il vit le plus gros décrocher le micro de la VHF et dire quelques mots pendant que son collègue gardait le cap.

Risk allait l'arrêter. Ils allaient enfin en finir avec cette affaire. Voir le bout de cette enquête bizarre et folle qui n'avait ressemblé à aucune autre. Il était encore trop tôt pour crier victoire, mais l'assassin était là, tout près. Si près que, même sans jumelles, il parvenait à distinguer la gerbe blanche formée par le hors-bord.

Fabian sortit son arme de service de son holster et s'assura que le magasin était plein. Il n'avait pas de gilet pare-balles. Tant pis. D'ailleurs, il n'en aurait probablement pas besoin. Jusqu'ici, Milwokh ne s'était servi d'une arme à feu pour aucun des meurtres, et rien ne laissait à penser qu'il en ait une sur lui aujourd'hui.

Son portable vibra et lui souhaita la bienvenue au Danemark. Il commença à taper un message à l'intention de Tuvesson pour lui faire savoir qu'ils étaient à quelques minutes d'une interpellation mais, sentant qu'ils ralentissaient l'allure, il s'interrompit et se précipita dans la cabine.

« Qu'est-ce qui se passe ? Qu'est-ce que vous faites ?

– Nous ne pouvons pas aller plus loin. Nous sommes malheureusement obligés de faire demi-tour, dit le gros.

– Demi-tour ? Vous plaisantez ! Nous sommes à quelques minutes de le rattraper ?

– Je suis désolé. Nous devons…

– La seule chose que vous devez faire, c'est obéir à mes ordres !

– Je suis désolé. On vient de nous interdire d'aller plus loin et nous

ne pouvons pas…

– Comment ça, on vous l'a interdit ? Qui vous l'a interdit ?

– Le commandement opérationnel de la marine danoise.

– Il y a une heure à peine, on avait le feu vert. Je n'y comprends rien.

– Non, et nous non plus. Mais l'ordre que nous venons de recevoir est on ne peut plus clair. Nous devons quitter les eaux territoriales danoises immédiatement, dit son collègue moustachu. Et nous avons intérêt à nous dépêcher avant qu'ils se fâchent pour de bon. » Il mit les gaz à fond et fit accomplir à la vedette un virage en épingle à cheveux.

« Non ! Attendez ! On peut en discuter calmement ! » Fabian ressortit du poste de pilotage et regarda le gros cargo qui faisait route vers le nord, à une cinquantaine de mètres devant eux. Il ne comprenait pas pourquoi les Danois avaient brusquement changé d'avis. Il venait de sortir son téléphone pour appeler Tuvesson quand l'appareil vibra dans sa main. Sur l'écran éclairé, il put voir que le message provenait d'un numéro inconnu.

*Tu te rappelles ce que je t'ai dit, à Snekkersten. Ce n'est pas une bonne idée de décevoir quelqu'un comme moi.*

Kim Sleizner. Ça ne pouvait être que lui. Une semaine auparavant, cet homme l'avait sauvé de la noyade dans un jacuzzi privé, dans la petite commune de Snekkersten, au Danemark, où il était venu arrêter Eric Jacobsén. Sans l'aide de Sleizner, la soirée se serait très mal terminée pour lui.

Le chef de la police de Copenhague n'avait pas mis longtemps à lui faire savoir qu'il avait désormais une dette envers lui, et que s'il avait quelque information concernant l'endroit où se cachait Dunja Hougaard, cela le mettrait dans de bonnes dispositions à son égard.

Mais Fabian ne savait pas où elle était. Lui-même avait tenté de la localiser, sans succès. Ce qu'il avait d'ailleurs expliqué à Kim Sleizner, qui ne l'avait manifestement pas cru. Et maintenant, à cause de ce contentieux, Sleizner avait convaincu le commandement de la marine de les renvoyer dans les eaux suédoises.

Cette situation était ridicule et totalement inadmissible, mais elle était dans la droite ligne de ce qu'il avait entendu dire du personnage. Appeler Tuvesson et lui demander de contacter Sleizner ou, mieux encore, une personne située plus haut que lui dans la hiérarchie ne ferait que leur faire perdre un temps précieux. Milwokh aurait disparu

bien avant qu'ils obtiennent à nouveau l'autorisation dont ils avaient besoin.

Le policier chaussa derechef ses jumelles et observa le cargo *M/S Vinterland* battant pavillon suédois qui leur bouchait à présent la vue, avec son énorme coque bleu marine. Milwokh se trouvait quelque part derrière ce bateau et pouvait disparaître dans n'importe quelle direction.

Il pensa à Dunja qui, deux ans auparavant, avait mis sa carrière en jeu pour l'aider à accéder à un véhicule confisqué par la police danoise. La voiture en question était celle de l'auteur d'un crime et c'était en grande partie grâce à elle qu'ils avaient pu résoudre l'enquête.

Est-ce que ce fut grâce à ce souvenir ou à sa frustration muée en colère – il serait incapable de l'affirmer par la suite –, toujours est-il qu'il prit sa décision dès qu'il sentit le contact froid du métal dans sa main.

« Demi-tour », dit-il d'un ton très calme alors qu'il ne l'était nullement.

Les regards des deux hommes convergèrent aussitôt vers le pistolet qu'il pointait sur eux.

« Attends, je rêve ! Tu es en train de nous menacer avec une arme à feu ? », s'exclama le gros garde-côte en prenant son collègue à témoin.

Fabian acquiesça. « Je veux que vous fassiez demi-tour, immédiatement.

– Mais tu ne peux pas faire ça ! Ce n'est pas notre faute. Ce n'est pas nous qui avons décidé de…

– J'en suis parfaitement conscient. C'est la faute de Kim Sleizner, un connard qui cherche juste à m'emmerder. Mais ça, c'est mon problème. Vous, tout ce que vous avez à faire, c'est de repartir dans l'autre sens et de contourner ce cargo aussi vite que possible. Et ce truc-là…, dit-il en brandissant le pistolet, voyez-le plutôt comme un argument convaincant au moment où vous devrez vous expliquer avec votre chef. »

Les deux hommes échangèrent un regard, et quand le plus costaud hocha finalement la tête, le deuxième remit pour la énième fois cap sur le Danemark. Quelques minutes plus tard, ils traversèrent la vague de poupe du *M/S Vinterland* et passèrent sur l'autre bord du cargo.

Fabian eut aussitôt une vue dégagée sur le Zodiac, qui semblait suivre une direction nord-ouest vers les côtes danoises.

« Le voilà, dit-il en le montrant du doigt. Et maintenant, vous foncez et moi je m'occupe de… » Il fut interrompu par la sonnerie du téléphone de bord, sur le poste de communication.

« Exactement ce que je craignais, dit le gros. Ce sont les Danois, qu'est-ce que je leur dis ?

– Rien, laisse sonner.

– Mais je ne peux pas…

– Si, avec ce que je tiens à la main, tu peux parfaitement. » Fabian agita le pistolet, conscient que ce qu'il était en train de faire transgressait toutes les règles de l'éthique policière et qu'il en prendrait pour six mois, dans le pire des cas. Mais la décision n'était plus entre ses mains, désormais. Il fallait arrêter ce cinglé. Les conséquences, ce serait pour plus tard.

« *Commandement opérationnel de la marine à KB 202, à vous.* »

« Tu ne crois pas qu'on devrait répondre, juste pour leur dire qu'il n'est rien arrivé ? »

« *KB 202, vous nous recevez ? À vous.* »

« Personne ne répond avant que je l'y autorise », rétorqua Fabian, les jumelles dirigées vers le semi-rigide.

« *Nous constatons que vous avez pénétré dans les eaux territoriales danoises. Pouvez-vous nous en expliquer le motif ? À vous.* »

« Bon, écoute, dit le garde-côte moustachu. Je comprends que tu veuilles attraper ce criminel, mais nous, on ne peut pas refuser de répondre. Ce n'est pas possible. Ça irait à l'encontre de toute…

– Bon, je m'en occupe. Toi, tu maintiens le cap. » Fabian décrocha le micro de la radio sans baisser les jumelles. « Ici Fabian Risk à bord du KB 202. Je confirme que nous sommes à nouveau dans les eaux territoriales danoises. Le motif est un criminel en fuite dans un Zodiac. Son nom est Pontus Milwokh et il est soupçonné, fortes preuves à l'appui, d'être l'auteur de plusieurs meurtres. Notre intention est de l'arrêter, avec ou sans votre autorisation. Je vous invite à aborder avec mes supérieurs les éventuelles réserves que vous pourriez avoir à ce sujet. Terminé.

– *Nous avons reçu des ordres stricts de notre amirauté et ne pouvons accepter…*

– Inutile de vous fatiguer, coupa Fabian en regardant dans les

jumelles le corps recroquevillé en position fœtale au fond du bateau. Je sais exactement d'où viennent vos ordres. Il s'appelle Kim Sleizner et vous pouvez lui dire de ma part que je me tamponne le coquillard de ses pathétiques concours de "qui pisse le plus loin". Et au fait, je croyais que dans le langage des communications radio, "terminé" signifiait terminé. Terminé. »

Il reposa le micro et jeta un rapide coup d'œil aux deux gardes-côtes pour s'assurer qu'ils n'allaient pas avoir quelque idée saugrenue, avant de revenir à ses jumelles.

L'idée l'avait effleuré il y avait un moment déjà, mais il l'avait repoussée, espérant qu'il faisait erreur. Il voulait croire que c'était bien Pontus Milwokh qui était allongé au fond de ce bateau, inconscient, inapte à se défendre. Il voulait croire que toute cette histoire serait bientôt terminée.

Mais son instinct ne l'avait pas trompé.

Le Zodiac voguait sur les flots, livré à lui-même, la manette d'accélérateur bloquée, une couverture noire et une bouteille d'eau gisaient sur le fond, seuls vestiges d'une présence à bord.

# 34

Il était presque deux heures et demie du matin et Fabian était sur le pont depuis vingt-quatre heures. Il était normal qu'il commence à sentir les effets de la fatigue. Mais ce n'était pas la raison de sa distraction et du fait qu'il n'avait pratiquement rien entendu de ce que disaient Klippan et Lilja.

« Bref, il avait le choix entre plonger la tête sous l'eau et se noyer ou attendre que le niveau atteigne les fils électriques et être électrocuté », conclut Klippan en se versant un deuxième café.

Pour l'instant, c'était tout à fait autre chose qui préoccupait Fabian.

« On n'a plus qu'à attendre que Flätan ait terminé l'autopsie pour savoir ce qu'il a choisi », conclut Lilja en se tournant vers lui et en agitant la main devant son visage. « Oh, Fabian ! Tu dors ? »

Il secoua la tête et essaya d'avoir l'air présent.

« Quoi qu'il en soit, quand on a appris que Milwokh s'était certainement noyé, on s'est dit que le mieux qu'on avait à faire, c'était de rentrer prendre un peu de repos, poursuivit Klippan.

– D'ailleurs, on était sur le point de fermer la boutique », confirma Lilja.

Au début, l'idée était si diffuse qu'il s'était dit qu'elle ne le mènerait nulle part. Qu'il s'agissait juste d'une vague intuition à mettre sur le compte du stress, de la déception et du fait qu'il n'avait pratiquement rien avalé de la journée.

« Et puis brusquement, ça m'a sauté aux yeux, expliquait Lilja en s'approchant du tableau blanc sur lequel étaient griffonnées plusieurs lettres, les mêmes, mais dans différentes combinaisons. J'ai réalisé que Milwokh avait inversé les lettres de son nom une fois de plus. »

L'idée lui était venue quand la radio les avait appelés pour les

prévenir de l'agression qui avait eu lieu dans le détroit, à bord du Hallberg-Rassy.

Lilja poussa un soupir. « Je suis la seule à être encore réveillée, ou quoi ?

– Non, non, c'est bon, je suis avec toi, dit Fabian en tâchant de mettre ses propres pensées de côté. Tu me parlais de Milwokh qui, si j'ai bien compris, a encore une fois changé de nom. Alors, il ne s'appelle pas non plus comme ça, en fait ?

– Si, c'est bien son nom, en tout cas depuis qu'il a obtenu l'asile politique. Mais…

– Et c'est là que ça devient très intéressant », intervint Klippan.

C'était pratiquement impossible. Il y avait quelque chose qui ne collait pas entre l'heure du meurtre dans la baignoire et les événements sur le Sund.

« Figurez-vous que Milwokh avait déjà vécu en Suède avant, continua Lilja. En fait, il a grandi en Scanie, ce qui fait qu'il a habité en Suède la plus grande partie de sa vie.

– Irene, dit Klippan. Je crois qu'il vaut mieux que tu commences par le commencement.

– OK, désolée. Comme tu le sais, il avait loué cette voiture garée près de l'immeuble dans la buanderie collective duquel Moonif Ganem a été tué, raison pour laquelle nous l'avions fait venir pour l'interroger. À ce moment-là, il se faisait appeler Pontus Holmwik, nom qui figurait aussi sur son faux permis de conduire. » Lilja se tourna vers le tableau et montra plusieurs lettres reliées entre elles par des flèches. « Quelques semaines plus tard, Klippan remarque que ce sont exactement les mêmes lettres qui composent le nom de mon voisin de palier, dans le nouvel immeuble dans lequel je viens d'emménager. En l'occurrence P. Milwokh. Tu suis toujours ? »

Fabian acquiesça.

« Eh bien il s'avère qu'il y a d'autres combinaisons possibles.

– Cinq mille quarante, pour être exact, intervint Klippan. Et d'ailleurs, ça s'appelle des permutations, parce que cela repose sur un ordre séquentiel.

– Comme tu peux le constater, nous avons parlé avec Molander, ironisa Lilja. Le but du jeu consiste à trouver chaque fois une permutation un peu plus intéressante que la précédente. Celle-là, par exemple. » Elle souligna le nom « Wikholm ». « Ça ne te rappelle

rien ? »

Fabian dut secouer la tête. Non, là comme ça, cela ne lui disait pas grand-chose.

« Ding dong, il y a quelqu'un là-dedans ? Wikholm, tu ne te souviens pas ? Soni Wikholm. »

Lilja avait raison. Le nom lui était vaguement familier. Il l'avait entendu mentionner dans une enquête sur laquelle ils avaient travaillé récemment.

« Soni Wikholm était le nom de la jeune fille qui, au cours de sa tournée de distribution de journaux, avait trouvé ton ancien camarade de classe, Seth Kårheden, assassiné à son domicile. Tu te rappelles ? Celui à qui on avait coupé la moustache. »

Fabian hocha la tête. « Ce n'est pas elle aussi qui se promenait avec sa caméra aux alentours de la villa de Johan Halén à Viken ?

– Tout à fait. Ce qui lui a valu d'être retrouvée morte dans une carrière, près de Mörarp, il y a quelques mois.

– D'accord, et qu'est-ce qu'elle a à voir avec notre meurtrier en série ?

– Ils sont frère et sœur », annonça Lilja avec un effet de manches. « Le frère de Soni Wikholm s'appelle, ou plutôt s'appelait, Pontus Hao Wikholm. Ils ont été adoptés ensemble en Chine par le couple Ing-Marie et Börge Wikholm résidant à Påarp. Avoue que c'est incroyable, non ? Au printemps dernier, quand je suis allée prévenir ses parents de la mort de leur fille, ils m'ont laissée fouiller dans des cartons entreposés dans leur cave qui contenaient des affaires ayant appartenu aux enfants. L'un d'entre eux avait le nom de leur fils écrit dessus et tu ne devineras jamais ce qu'il y avait à l'intérieur ! »

Fabian secoua la tête.

« Des dés. » Lilja fit une petite pause théâtrale. « Des dés, des dés, et encore des dés. Il y en avait un nombre incalculable, ainsi qu'un exemplaire très usé du livre de Luke Rhinehart, *L'Homme-dé,* volé à la bibliothèque municipale. » Dans son enthousiasme, elle heurta la tasse de Klippan qui se renversa sur la table. « Oh, pardon.

– Ne t'inquiète pas, je m'en occupe, dit Klippan en se précipitant pour tenter de sauver autant de documents que possible. Cette information va beaucoup faire avancer l'enquête. Je reviens, je vais chercher un torchon, dit-il en sortant de la salle de réunion.

– Tu n'as pas l'air d'être de cet avis, Fabian, dit Lilja. Tu n'as pas

compris, ou quoi ? Nous savons enfin comment il procède. Il se sert de dés à jouer. C'est comme ça qu'il prend ses décisions. »

Fabian acquiesça. « Si, si, j'ai compris. J'étais d'ailleurs arrivé à la même conclusion en trouvant ceci, tout à l'heure, au domicile d'Ester Landgren. » Il tendit à Irene un sachet de pièces à conviction contenant le dé en métal. « Et le petit garçon, sur le bateau, a dit dans son témoignage qu'il avait vu leur agresseur lancer un dé.

– Ah, et pourquoi est-ce que tu ne nous as rien dit ? demanda Lilja en regardant le dé dans le sac en plastique.

– Quand vous l'aurais-je dit ? C'est quasiment la première fois que nous nous trouvons ensemble dans la même pièce.

– Fabian, tu veux bien m'expliquer ce qui t'arrive ? lui demanda Lilja en lui rendant la pochette.

– Comment ça ? Qu'est-ce que tu veux dire ? » Il haussa les épaules. « Il ne m'arrive rien, rien du tout.

– Rien du tout ? Tu en es sûr ? insista Lilja en se mordant la lèvre.

– Non, rien. À part que Theodor est enfermé dans une prison danoise, que Matilda s'est mise à croire aux fantômes et que Sonja n'a jamais été aussi déprimée qu'en ce moment. Ah si, encore une chose. Il m'arrive que je suis crevé, et qu'il va bientôt falloir que je rentre chez moi pour dormir un peu.

– Tu n'es pas le seul. Nous avons tous besoin de rentrer nous coucher. » Lilja tira une chaise et s'assit en face de son collègue. « Tu sais que dimanche, ça fera exactement deux ans qu'on a commencé à travailler ensemble, toi et moi.

– Non, je l'ignorais. Comme je te l'ai dit, j'ai eu d'autres choses en tête. Mais c'est possible, en effet.

– Je ne te connaissais pas, à l'époque. Et j'avais du mal avec toi. Peut-être parce que tu arrivais de Stockholm. J'avais l'impression que tu nous regardais de haut, nous les provinciaux. »

Fabian s'apprêtait à répondre, mais elle l'arrêta d'un geste.

« Je me souviens de m'être dit que tu étais un vrai connard, dit-elle avec un petit rire. À un moment, je t'ai même soupçonné d'être derrière certains meurtres. Il y avait beaucoup de détails qui pointaient dans ce sens. Mais maintenant, j'ai appris à te connaître. Et je dirais même que je te connais bien. Alors deux ans, ce n'est pas très long, mais c'est assez pour savoir simplement en te regardant que quelque chose ne va pas.

– Je t'assure que je ne sais pas de quoi tu parles, Irene. » Fabian s'efforça de poser sur sa collègue un regard qu'il voulait à la fois sincère et fatigué. « Je suis désolé d'apprendre que nous avons démarré du mauvais pied tous les deux. Mais nous pourrions peut-être parler de cela un autre jour, quand les choses seront un peu calmées. Dans l'immédiat, je n'ai rien à te dire de plus. »

Lilja hocha la tête. « Tu as toute ma compassion en ce qui concerne la situation que vous traversez en ce moment, toi et ta famille. Ça doit être une épreuve terrible et je ne sais pas comment je réagirais à ta place. Mais cesse de prétendre qu'il n'y a rien d'autre et que c'est uniquement cela qui te pèse, parce que si tu t'obstines dans ce sens, je vais vraiment me mettre en colère. »

Il aurait adoré tout lui dire, mais pour l'instant, c'était impossible. Demain, peut-être, quand il saurait ce qu'il était sorti de la rencontre entre Hillevi Stubbs et Conny Öhman.

« Oh, et puis tu m'emmerdes, dit Lilja en se relevant d'un air las. Je ne sais même pas pourquoi on travaille ensemble. »

La porte s'ouvrit et Klippan entra avec un thermos de café et un torchon. « J'en ai profité pour refaire du café, si ça intéresse quelqu'un… » Il s'interrompit et les regarda tour à tour. « Qu'est-ce qui se passe ? Il est arrivé quelque chose ?

– Non, rien. » Lilja se tourna vers Fabian. « Fabian est crevé et il va rentrer se coucher.

– Je vois. Mais sinon, comme je vous le disais, j'ai refait du café », dit Klippan en brandissant le thermos d'une main tandis que, de l'autre, il essuyait la table entre les piles de documents qui l'encombraient.

« Je ne crois pas que Milwokh, ou quel que soit son nom, soit impliqué dans le meurtre de la salle de bains », lâcha brusquement Fabian.

Après un coup d'œil à Klippan, Lilja revint vers lui. « Et pourquoi ?

– Parce que plusieurs éléments indiquent le contraire. Par exemple, aucune autre victime n'a eu la possibilité de choisir comment elle devait mourir. Dans toutes les autres affaires, c'est le dé qui a choisi, pas la victime.

– D'accord, c'est une différence notable. Mais si tu vas par là, chaque meurtre était différent du précédent à de nombreux points de vue. Tu l'as souligné toi-même il y a quelques jours. Le fait qu'ils

n'aient aucun dénominateur commun était justement leur dénominateur commun.

– Oui, je sais. Et tu as probablement raison. Comme je te l'ai dit, je ne suis pas sûr de ce que j'avance. Mais il y a un autre point qui me dérange, c'est le timing. Je n'arrive pas à comprendre comment il a pu à la fois commettre le crime de la baignoire et son attaque à l'épée sur le Hallberg-Rassy.

– Il y est bien arrivé lors des meurtres de Molly Wessman et de Lennart Andersson, fit remarquer Klippan. Ces deux-là aussi ont eu lieu le même jour, non ?

– Ils sont morts le même jour, c'est vrai. Mais le poison avait été administré à Molly Wessman la veille.

– OK, mais si j'ai bien compris, la baignoire, c'était en début de soirée et le voilier au milieu de la nuit. » Klippan se versa une nouvelle tasse de café. « Il peut être allé chercher le Zodiac dans l'après-midi, l'avoir conduit dans la zone industrielle du port sud et être revenu à pied jusqu'à l'appartement de Planteringen. Après avoir terminé là-bas, il n'avait plus qu'à retourner au bateau et partir sur le détroit, l'épée à la main.

– Est-ce qu'on sait à quelle heure les plombs ont sauté dans l'immeuble ? s'enquit Fabian.

– Non, mais on doit pouvoir retrouver ça dans un relevé des perturbations sur la page de la compagnie d'électricité. » Klippan se pencha sur l'ordinateur. « Voyons, Öresundskraft, voilà je l'ai. C'était dans Tryckerigatan, n'est-ce pas ? »

Lilja acquiesça.

« Surtension. Ce doit être ça, et d'après ce que je vois là, les réparations ont pris une heure.

– Tu as l'heure exacte de la panne là-dessus ?

– Elle a été signalée à dix-huit heures dix-huit hier soir. Ça a dû sauter quelques minutes après dix-huit heures.

– Je vais évidemment laisser à Molander le soin de fouiller le semi-rigide, mais j'ai trouvé ça dans un compartiment de rangement à bord. » Fabian sortit de sa veste une poche en plastique pliée en deux contenant une liasse de documents.

« De quoi s'agit-il ? demanda Lilja en la lui prenant des mains.

– Des papiers d'assurance et diverses informations fournies par le loueur. Il y a aussi des copies des deux premiers versements effectués

lundi et mardi ainsi que le récépissé du solde de trois cent cinquante euros versé hier.

– Hier à quelle heure ?

– Dix-huit heures quatorze, c'est-à-dire à peu près à l'heure où les câbles ont fondu.

– Ce qui infirme ma théorie selon laquelle il serait allé d'abord chercher le bateau », constata Lilja à haute voix.

Klippan acquiesça. « OK, donc, il a d'abord commis le meurtre de la baignoire et ensuite, il s'est rendu à Råå pour aller chercher le bateau.

– Combien de temps faut-il pour parcourir la distance entre le quartier de Planteringen et la marina de Råå ?

– En voiture, ça prend dix minutes, pas plus, affirma Klippan.

– Nous n'avons aucun élément indiquant qu'il ait loué une voiture.

– Bon, alors imaginons qu'il ait fait le trajet à vélo et ajoutons cinq minutes. Ce qui nous donne un quart d'heure, maximum.

– Ce qui signifie qu'il serait parti de l'appartement à dix-huit heures, au plus tard, calcula Fabian.

– C'est serré, mais pas infaisable, dit Klippan. En fonction du temps que la baignoire a mis à se remplir, en théorie, il peut même être parti une demi-heure, voire trois quarts d'heure avant.

– Tu suggères qu'il aurait pu ne pas être sur place pendant que la baignoire se remplissait et que sa victime faisait son choix ? s'étonna Lilja.

– Je n'en sais rien, moi, rétorqua Klippan avec un haussement d'épaules. Quand on est pressé, on est pressé.

– Je ne prétendrai pas comprendre ce type, mais il me semble que lorsqu'on se donne la peine de préparer une mise en scène comme celle-là et de mettre sa victime face à un pareil dilemme, on doit avoir envie de rester jusqu'au bout pour voir ce qu'elle décide, non ?

– Bien sûr, mais encore une fois, il se peut qu'il n'en ait pas eu le temps. » Klippan alluma son portable. « Ou que quelque chose l'ait retardé. Ou que la victime soit arrivée une heure plus tard que prévu. Ou alors, qui sait ? C'est peut-être le dé qui a dit non et l'a obligé à quitter les lieux.

– Quoi qu'il en soit, s'il n'est pas resté jusqu'au bout, il a bien fallu qu'il laisse le robinet ouvert en partant, dit Fabian. Alors que s'il est resté pour assister à la mort de sa victime, il a dû couper le robinet

une fois que tout était fini. Mais dans ce cas, il lui était impossible d'arriver à temps à la société de location de bateaux.

– Ce qui plaiderait pour l'hypothèse d'un deuxième assassin. » Lilja poussa un soupir et secoua la tête. « J'ai juste un peu de mal à admettre qu'il puisse y avoir dans la nature un autre cinglé capable d'inventer des trucs pareils. Alors je sais que tu n'es pas d'accord, mais je trouve quand même que cette affaire fait trop penser aux autres pour qu'il ne s'agisse pas du même homme. Malgré tous les détails qui différencient ces crimes, je suis convaincue qu'il existe un lien entre Evert Jonsson en train de pourrir dans un cylindre en plastique hermétiquement clos et Mattias Larsson mort noyé, ou électrocuté, dans sa propre baignoire. »

– Et si on avait affaire à un *copycat* qui se serait inspiré des premiers meurtres ? proposa Klippan, son téléphone collé à l'oreille.

– C'est possible, mais comme nous n'avons divulgué aucune information aux médias, on parle d'un individu qui aurait accès à nos dossiers d'investigation. Et puis, je ne sais pas ce que vous en pensez, mais il doit quand même y avoir une limite au nombre de tueurs en série que nous pouvons avoir dans ce pays. Jusqu'à il y a deux ans, nous n'en avions jamais eu aucun. Maintenant, ils sortent de terre comme des champignons. »

Le silence qui suivit suppliait que quelqu'un le comble avec des mots. Klippan était toujours occupé avec son portable, quant à Fabian, tant de pensées se bousculaient dans sa tête qu'il avait du mal à suivre.

Une seule personne était suffisamment au courant de leurs enquêtes pour entrer en ligne de compte. Ingvar Molander. Il aurait été parfaitement capable d'élaborer et de mettre en œuvre un meurtre comme celui de la baignoire. Sans compter que le mode opératoire était dans la droite ligne de celui perpétré contre sa maîtresse, Inga Dahlberg, et, quelques années plus tard, de la tentative de meurtre contre Ingela Ploghed, une ancienne camarade de classe de Fabian. L'un et l'autre avaient par ailleurs été commis pendant des investigations en cours, de manière à orienter les soupçons vers un autre coupable.

Était-ce pour cette raison qu'Ingvar avait semblé si distrait aujourd'hui ? Son chagrin d'avoir été quitté par sa femme avait-il été une simple excuse pour détourner leur attention ?

« À qui est-ce que tu téléphones ? »

C'était Lilja qui avait rompu le silence et quand Fabian devina ce que Klippan allait répondre, il était déjà trop tard.

« À Molander, répondit Klippan, faisant écho à ses pensées. C'est lui qui est arrivé le premier sur les lieux, il va pouvoir nous dire si le robinet était ouvert ou pas.

– Et tu es sûr que c'est une bonne idée de le déranger en pleine nuit, avec tout ce qui lui arrive en ce moment ? lui demanda Fabian, espérant l'arrêter à temps.

– Depuis quand est-ce que tu te soucies de ce genre de choses ? s'enquit Lilja.

– Je me disais juste qu'on pouvait appeler Tuvesson, qui était sur place aussi. »

« Salut, Klippan à l'appareil. J'espère que je ne te réveille pas… Ah, d'accord… Je comprends. » Klippan fit une grimace et un signe couci-couça à l'intention des deux autres. « Nous discutions avec Lilja et Fabian du meurtre de la baignoire et nous nous disions que certains éléments suggèrent qu'il pourrait s'agir d'un autre meurtrier. Un copycat… Attends, je te mets sur haut-parleur pour que les autres t'entendent en même temps. Allô, Ingvar ! Tu es là ?

– *Malheureusement oui,* répondit Molander d'une voix lasse.

– Nous avons juste une question à te poser et ensuite tu pourras retourner dans les bras de Morphée.

– *D'abord, j'aimerais bien savoir ce qui vous fait dire que ce n'est pas l'œuvre de Milwokh.*

– Le timing par rapport à l'attaque sur le détroit. Il ne pouvait pas se trouver dans deux endroits en même temps.

– *Comment ça, en même temps ? Le premier meurtre a eu lieu en début de soirée et le deuxième plusieurs heures plus tard.*

– C'est vrai, mais il semble que nous soyons en possession d'un reçu du dernier versement pour la location du bateau. Je vais te passer Risk, il t'expliquera. C'est lui qui pense que ça ne colle pas.

– Salut Ingvar », commença Fabian. Il se racla la gorge pour tenter de chasser la fatigue. « Le reçu dont te parlait Klippan montre qu'il a récupéré le bateau à peu près à l'heure où le courant a sauté à Tryckerigatan.

– *Et alors ? Qui te dit que l'heure figurant sur le reçu est exacte ? Ils ont peut-être oublié de mettre l'horloge numérique à l'heure d'été. Ou alors,*

*il a quitté l'appartement avant que l'eau soit arrivée au niveau qui a provoqué le court-circuit.*

– C'est aussi ce que nous nous sommes dit, intervint Klippan. Et du coup, nous nous demandions si l'eau coulait toujours quand vous êtes arrivés là-bas avec Tuvesson, ou si le robinet était fermé. »

Le silence qui suivit ne dura que quelques secondes, mais c'était déjà trop pour qu'il passe inaperçu.

« *Elle coulait toujours,* dit Molander finalement. *Pas à fond. À mi-débit, environ.*

– Ah, parfait, dit Klippan. Voilà un point établi. N'est-ce pas, Fabian ?

– Absolument, répondit celui-ci, bien que la réponse de Molander n'ait pas la moindre valeur.

– *Je suis parti du principe que c'était pour laisser à la victime le temps de faire son choix,* reprit Molander. *Mais il est possible que ce soit parce qu'il avait d'autres projets.* »

À présent, Fabian n'avait plus de doute sur ce qu'il allait devoir faire.

# 35

Quand Fabian arriva dans Tryckerigatan à vélo au lever du jour, le fourgon de la compagnie d'électricité Öresundskraft sortait du parking et s'éloignait dans la direction opposée.

Il aurait eu furieusement besoin de dormir quelques heures, mais cela attendrait. Après la conversation que Klippan avait eue avec Molander au téléphone, il était obligé de refermer le piège. Pas dans quelques jours, ni dans une semaine. Tout de suite.

Mais il ne pouvait rien prouver. Il n'avait que des présomptions et cela ne suffirait pas. Pour espérer convaincre le reste de l'équipe de la culpabilité de leur collègue, il lui fallait des arguments irréfutables.

En revanche, si ses soupçons étaient justifiés, il tenait peut-être à présent la preuve qu'il cherchait depuis si longtemps. À condition de faire vite car, à la différence des autres affaires où il ne pouvait s'appuyer que sur des éléments d'enquête et des photographies déjà anciennes, cette scène de crime datait de quelques heures seulement et allait peut-être lui révéler des indices.

Par précaution, il avait laissé sa voiture à la maison et pris son vélo, tout cela en moins d'un quart d'heure. Élément positif, l'air frais avait effacé une partie de sa fatigue.

En entrant dans l'immeuble il put constater que la compagnie d'électricité avait tenu sa promesse. Il n'eut pas à faire plus de deux pas dans le hall avant qu'un détecteur de présence active les néons du plafond.

Au deuxième étage, il retrouva la porte avec le nom de « M. Larsson » sur la boîte aux lettres. Selon la règle en vigueur, le verrou avait été changé et il put entrer sur la scène de crime en se servant du passe-partout de la police.

Pour ne pas attirer l'attention, il laissa la lumière éteinte dans

l'appartement et se contenta de sa lampe torche. De toute façon, il n'avait pas prévu de fouiller partout. Pas pour l'instant. Le meurtre avait eu lieu dans la salle de bains, et c'était cette pièce-là qui l'intéressait. Elle se trouvait à quelques mètres de l'entrée, sur la gauche. Flätan, ou l'un de ses hommes, avait déjà emporté le corps. Mais c'était sans importance. Il ne cherchait pas à savoir si la victime était morte noyée ou électrocutée.

Ce qui l'intéressait, c'était le robinet.

C'était lui qui ferait toute la différence.

Le meurtrier était-il parti en le laissant ouvert ou bien était-il resté sur place à attendre que la baignoire soit pleine avant de le refermer et de s'en aller ? À en croire Molander, il coulait encore quand ils étaient arrivés sur les lieux avec Astrid. Dans ce cas, le crime pouvait effectivement avoir été commis par Milwokh. Sinon, il avait tout ce qu'il lui fallait pour une interpellation.

Il se pencha au-dessus de la baignoire et éclaira avec sa lampe les trois fils électriques dénudés fixés à la paroi intérieure avec des morceaux d'adhésif. Le premier au fond et les deux autres à quelques centimètres du bord, à la tête et au pied.

Le fait que les deux derniers se trouvent au-dessus du trop-plein, qui lui-même avait été étanché avec du silicone, suggérait que l'auteur du crime souhaitait que la baignoire se remplisse à ras bord avant que les deux fils placés en haut soient en contact avec l'eau. Peut-être pour faciliter la noyade de la victime si tel était son choix. Une raison plus plausible et également plus perverse pouvait être d'avoir voulu donner le temps à celle-ci de changer plusieurs fois d'avis.

Mais ce n'étaient que des suppositions, plus ou moins vraisemblables. Une chose était sûre, en revanche, si le meurtrier était parti en laissant le robinet ouvert, l'eau aurait continué de couler, elle aurait débordé de la baignoire et inondé le sol de la salle de bains.

Fabian s'accroupit et passa le doigt sur le joint entre la baignoire et le tablier qui l'habillait sans sentir la moindre trace d'humidité, ce qui pouvait éventuellement s'expliquer par le fait qu'il y avait un certain temps déjà que Molander avait prétendument fermé le robinet.

Il posa la torche, démonta le tablier et le posa contre le mur. Puis il s'agenouilla et se pencha jusqu'à ce que sa tête touche le carrelage.

À quelques dizaines de centimètres de son visage se trouvait un siphon de sol auquel était relié le tuyau d'évacuation. Sa présence

pouvait expliquer en partie pourquoi la salle de bains et une grande partie de l'appartement avaient échappé à l'inondation, même si ce n'était pas ce qui l'intéressait en ce moment.

Ce qui l'intéressait, c'était la poussière.

Le fait qu'il y en ait beaucoup. À certains endroits, il en souleva même de gros moutons avec son souffle.

Ses soupçons étaient en train de se confirmer. Pour en être tout à fait sûr, il braqua la caméra de son portable dans plusieurs directions et prit une série de clichés qu'il agrandirait ensuite pour les étudier en détail.

Il avait désormais la confirmation de la présence d'une épaisse couche de poussière sous la baignoire et il ne vit nulle part de signe qu'elle ait été en contact avec de l'eau récemment.

Cette découverte indiquait que le meurtrier était resté sur place et qu'il n'avait fermé le robinet et quitté l'appartement qu'après que l'eau avait atteint les fils et que tout était terminé. Ce qui prouvait que Pontus Milwokh ne pouvait en aucun cas être le coupable.

Molander leur avait menti à tous les trois et, avec les photos qu'il venait de prendre, il allait en fournir la preuve à ses collègues. L'idée était probablement que ce crime ressemble à l'un de ceux commis par Milwokh, ce qui aurait pu marcher si ce dernier n'avait pas frappé ailleurs à peu près en même temps.

Fabian trouva dans son répertoire le numéro de Tuvesson, appela et écouta défiler les tonalités. Inutile d'attendre plus longtemps pour la mettre au courant.

Molander devait être chez lui, en train de dormir. Fabian avait ses clés, et il pourrait entrer et le surprendre.

« *Vous êtes sur le répondeur d'Astrid Tuvesson. Je ne suis malheureusement pas en mesure de…* »

Fabian raccrocha et recomposa le numéro. Il avait décidé qu'il essayerait trois fois. Si elle ne répondait toujours pas, il se rendrait à son domicile et il…

« Si j'étais toi, je raccrocherais ce téléphone. »

Il reconnut la voix, mais ne l'identifia pas immédiatement. Il comprit sans réaliser. En tout cas, pas avant de s'être retourné et de se retrouver face à face avec l'embouchure du long silencieux que Molander avait vissé au bout de son pistolet.

« *Allô…*, dit au même moment une Tuvesson à moitié endormie.

*Qui est à l'appareil ?… Vous êtes au courant qu'on est au milieu de la nuit ?… Allô ?* »

Le vélo. Il avait pourtant pris son vélo. Il n'arrivait à penser qu'à cela en regardant Molander agiter son arme vers le portable dans sa main. Il ne comprenait plus rien et se sentait un peu comme un paquebot qui voudrait faire demi-tour pour ne pas s'échouer sur un haut-fond. Trop tard. Avant même qu'il ait eu le temps d'actionner la marche arrière pour entamer la manœuvre, il était déjà trop tard.

« *C'est toi, Fabian ? C'est toi qui m'appelles encore à des heures indues ? Allô ?* »

Risk se demanda s'il devait se mettre à crier dans le téléphone. Crier et en dire le plus possible avant que Molander ait eu le temps de vider son chargeur. Mais Astrid était-elle en état de comprendre ? Se souviendrait-elle qu'elle l'avait eu au téléphone quand elle se réveillerait demain matin ?

Il décolla le portable de son oreille et pressa la touche rouge pour mettre fin à l'appel.

« Voilà, très bien. Tu vois, ce n'était pas si difficile ! dit Molander avec un sourire. Je savais que tu étais un garçon intelligent. Sinon tu ne serais pas là. » Il approcha le tabouret posé dans un coin de la salle de bains. « Assieds-toi, je t'en prie. »

Fabian commença par regarder le tabouret, puis Molander et le pistolet dans sa main. Se trouvait-il déjà dans l'appartement quand il était arrivé ? Était-il tapi quelque part dans l'obscurité en train de l'attendre pour en finir avec cette histoire ?

Oui, c'était sans doute ainsi qu'elle devait se terminer. D'abord lui. Et Stubbs ensuite. À moins qu'il ne se soit déjà débarrassé d'elle. Était-ce pour cela qu'il n'avait pas réussi à la joindre ?

Non, il ne pouvait pas se contenter de baisser les bras. Quoi que Molander ait prévu, c'était maintenant qu'il fallait en finir. Mais il était trop loin pour le désarmer sans faire d'abord un pas vers lui. Son propre pistolet était encore dans son holster, à l'intérieur de sa veste, et, aussi rapide qu'il puisse être, il n'aurait jamais le temps de le sortir.

« Tu as raison, c'est une mauvaise idée. À ta place, je n'y penserais même pas. » Molander visa le front de Fabian. « Ne le prends pas personnellement, mais sache que je n'hésiterai pas. Certes, ce n'était pas ce que j'avais prévu. Mais tu sais que te tuer ne me poserait aucun problème. Alors, s'il te plaît, assieds-toi.

– Tu ne t'en tireras pas impunément. » Fabian obéit et s'assit. « J'espère que tu en as conscience ?

– Donne-moi ton téléphone. » Molander tendit sa main libre vers lui et Fabian lui remit son portable.

« Tout comme j'ai repris cette enquête après Elvin, quelqu'un d'autre la reprendra après moi.

– Voilà, maintenant, il ne me reste plus qu'à te demander ton petit bijou. Alors si tu veux bien ouvrir ta veste d'une main et lever l'autre au-dessus de ta tête. »

Fabian laissa Molander ouvrir le holster, prendre son pistolet et vider le chargeur avant de coincer l'arme dans la ceinture de son pantalon, derrière son dos.

« Voilà, merveilleux ! Nous voilà débarrassés de toutes ces tensions inutiles. Tu n'es pas d'accord ? Maintenant, il ne nous reste plus qu'à effacer quelques photos qui bouffent de la mémoire pour rien. C'est quoi ton code ?

– Tu ne crois pas que tu ferais mieux de laisser tomber, Ingvar ? Ça ne peut pas continuer comme ça.

– Ton code. » Molander fit un pas vers Fabian et lui colla le canon de son arme sur la tempe. « Sois gentil.

– 7 3 8 5. »

Molander entra dans la photothèque du portable et effaça tous les clichés que Fabian venait de prendre sous la baignoire.

« Et maintenant ? Qu'est-ce que tu comptes faire ?

– Ne t'inquiète pas. Tu vas comprendre bientôt. Très bientôt. » Molander ouvrit le robinet et posa la pomme de douche sur le rebord de la baignoire afin que l'eau s'écoule en dessous. « J'avoue que je n'avais pas pensé à la poussière, moi qui d'habitude n'oublie jamais rien. » Il s'écarta pour ne pas se mouiller et alla se placer derrière le dos de Fabian. « Mais toi, tu y avais pensé et tu es venu ici aux aurores pour vérifier ta théorie. Je suis impressionné, je dois dire. Sincèrement.

– Pourquoi est-ce que tu fais tout ça ? demanda Fabian pendant que Molander lui enlevait sa veste. Tu n'es pas le premier homme à avoir eu une maîtresse. Tu n'es sûrement pas le premier non plus à t'être fait surprendre par le père de sa femme.

– Je ne suis sans doute pas le seul non plus à avoir tué son beau-père. » Molander ricana tout en le débarrassant de son holster. « Loin

de là. Mais tu veux que je te dise la vérité ? Ça t'amuserait ?

– Oui. » Fabian hocha la tête pendant qu'il lui attachait les poignets dans le dos avec des liens en plastique. « J'avoue que ça m'intéresse de savoir comment la situation a pu déraper à ce point.

– Qu'est-ce qui te fait dire qu'elle a dérapé ? » Molander revint s'accroupir devant Fabian. « À part quelques détails infimes, par-ci par-là, je trouve que tout s'est plutôt bien passé.

– Tu n'es pas la personne la mieux placée pour en juger, si ?

– Dis-moi une chose. Dans les paquets de Dragibus, quelle est ta couleur préférée ? Le jaune, le vert ou le rouge ?

– On peut savoir le rapport ?

– Réponds ! » Molander braqua à nouveau le canon de son pistolet sur sa tête. « Jaune, vert ou rouge ?

– Je n'ai pas de préférence, ils ont tous le même goût. La seule différence c'est le colorant qu'ils mettent dedans.

– Absolument. Mais tu oublies un détail important. La façon dont la vue change la perception du goût. En l'occurrence, c'est la couleur qui la modifie. Personnellement, je préfère les verts, j'aime bien les jaunes, aussi, mais jamais tu ne me verras manger un rouge.

– Et en quoi cela justifie-t-il le fait d'avoir tué ton beau-père ?

– La question ici était de savoir qui de nous deux avait tort et qui était le plus objectif. » Molander attacha les jambes de Fabian aux pieds du tabouret. « Toi qui prétends qu'il n'y a aucune différence, ou moi qui serais capable de les différencier avec un bandeau sur les yeux ? » La première jambe, puis la deuxième. « En ce qui concerne Einar Stenson, il est seul responsable de ce qui lui est arrivé. »

Molander se releva et rangea son arme dans son holster. « Tu sais qu'il a eu le culot de me convoquer dans sa maison de campagne et de me confronter à un tas de photos de moi avec Inga ? Ça, c'était une grossière erreur. Tu te rends compte qu'il s'est permis de m'espionner en douce ? Comme si ma vie le regardait le moins du monde. Comme si de son côté il ne copulait pas comme un lapin chaque fois qu'il était en déplacement professionnel quelque part. »

Molander secouait la tête, l'air scandalisé, et il lui fallut quelques instants pour retrouver son calme avant de pouvoir poursuivre. « Il a même essayé de me forcer à quitter Gertrud et à demander le divorce. Si je ne le faisais pas, il lui raconterait tout. Tu penses bien que j'ai vu rouge et que je n'avais plus d'autre option que de lui planter un

couteau de cuisine dans le corps. »

Fabian allait faire une remarque, mais Molander l'interrompit d'une main levée.

« Je sais exactement ce que tu penses et, en un sens, tu as raison. Ma réaction était disproportionnée. Mais avec le recul, je n'ai pas le moindre regret. Et tu sais quoi ? » Il se pencha jusqu'à se trouver nez à nez avec Fabian. « Je suis sûr que si tu avais été dans ma situation, tu aurais fait la même chose. Einar Stenson était un sale type. On lui aurait donné le bon Dieu sans confession à le voir comme ça, avec son grand sourire de brave homme. Mais c'était une véritable ordure. » Il se leva, tourna le dos à Fabian et alla déplacer la douchette pour que l'eau s'écoule depuis un autre endroit avant de se mettre à détacher les fils électriques scotchés à la paroi de la baignoire.

C'était peut-être maintenant qu'il avait sa chance. Pendant que Molander lui tournait le dos et qu'il avait les mains occupées. La pensée était formulée comme une question, mais sa décision était déjà prise. Il se jeta par terre et cogna contre le sol le tabouret qui immobilisait ses jambes, le plus fort possible et plusieurs fois de suite.

Du coin de l'œil, il vit Molander se retourner. Peut-être sortit-il son arme. Il ne pouvait rien affirmer et cela n'avait aucune importance en soi. Pour lui, tout ce qui comptait était de continuer à taper ce tabouret contre le carrelage. S'il parvenait à le casser, il devrait arriver à faucher les jambes de Molander, à le faire tomber, et profiter ensuite de ce qu'il ait les quatre fers en l'air pour s'enfuir.

Mais le tabouret était solide et Molander vint aussitôt se mettre à califourchon sur lui, lui écrasant les jambes jusqu'à ce que l'acide lactique les rende inutilisables.

« Tu n'as aucune idée du harcèlement moral que son père lui a fait subir dès l'instant où Gertrud et moi nous sommes rencontrés, reprit Molander en se relevant. Du jour au lendemain, il s'est mis à la traiter comme si elle était transparente. Et je ne te parle pas de moi, alors qu'à l'époque, je me comportais vraiment comme le gendre idéal. Je te jure, j'étais irréprochable. »

Fabian essaya de redresser le tabouret, mais avec les pieds et les mains attachés, c'était mission impossible et il fallut que Molander lui vienne en aide.

« J'étais présent à chaque foutu déjeuner dominical. Je restais là, bien sage, à faire semblant d'écouter ses discours soporifiques. Je l'ai

aidé à réaliser toutes sortes de travaux dans sa maison. J'ai même remanié leur toiture. Un été, j'ai creusé des tranchées dans tout le jardin, à la pelle-bêche, parce que monsieur voulait installer un arrosage et qu'il était trop radin pour embaucher quelqu'un. J'en ai encore mal au dos. »

Molander alla ouvrir sa mallette et en sortit une seringue hypodermique et un petit flacon en verre. « Tu crois qu'il m'aurait remercié ? Ne serait-ce qu'une fois ? Tu parles ! » Il enfonça l'aiguille dans la bouteille, remplit la seringue et appuya sur le poussoir pour faire sortir l'air.

« Qu'est-ce qu'il y a dans cette seringue ?

– La formule chimique est trop compliquée et il me faudrait un grand tableau pour te l'expliquer. Alors contente-toi de savoir qu'il s'agit d'une substance dont j'espérais ne pas avoir à me servir. Malheureusement, tu viens de me faire changer d'avis. Où en étions-nous ?

– Ton beau-père ne t'était pas reconnaissant de tous tes efforts, répondit Fabian en suivant la seringue des yeux jusqu'à ce que Molander disparaisse derrière son dos.

– Ah oui, c'est ça. Merci. Alors j'étais là en train de le regarder se tortiller par terre avec ce couteau enfoncé dans le ventre, et plus la flaque de sang grandissait sous lui, plus j'étais content. »

Fabian sentit que Molander sortait sa chemise de son pantalon, qu'il passait la main en dessous et palpait ses vertèbres lombaires.

« Quand le vieux a enfin cassé sa pipe, j'ai pu commencer à effacer les traces et à en fabriquer de nouvelles. J'ai entre autres ciré le sol trois fois de suite pour qu'il devienne plus glissant qu'une patinoire. Puis je l'ai couché à plat ventre sur la porte ouverte du lave-vaisselle et le panier à couverts. J'ai récupéré le sang comme j'ai pu et je l'ai remué dans le robot de cuisine pour l'empêcher de coaguler avant de l'étaler dans le lave-vaisselle. Arrête de bouger, s'il te plaît. »

Fabian sentit une piqûre douloureuse quand l'aiguille pénétra entre ses vertèbres et, aussitôt après, une brûlure allant croissant. Il avait l'impression qu'on lui avait injecté un acide qui détruisait tout sur son passage.

« Finalement, c'était comme de me trouver sur une scène de crime en tant qu'expert de la police scientifique, continua Molander en prenant dans sa mallette un deuxième flacon avec lequel il remplit

une nouvelle fois la seringue. À la différence que je procédais à l'envers. Ça a été l'une des expériences les plus amusantes de ma vie. Pour une fois, j'avais le sentiment de tout maîtriser et de savoir exactement ce que je devais faire. »

La douleur s'atténua et se transforma en une pulsation sourde.

« C'était comme si j'avais su lire l'avenir et que je voyais Ragnar Söderström, du district sud-ouest de Söderland, quand il arriverait sur les lieux. » Molander se pencha à nouveau au-dessus de la mallette. « Je l'entendais déjà conclure à un tragique accident dans lequel Einar Stenson avait glissé sur le sol ciré pour tomber sur le panier à couverts dans lequel un couteau de cuisine avait malencontreusement été rangé la lame vers le haut. Ce fut une expérience rare. »

Ingvar revint se planter devant lui avec dans la main une pince de précision à bouts pointus, du genre de celles qu'utilisent les chirurgiens et, brusquement, sans prévenir, il la lui planta dans la cuisse. « Et tu sais ce que c'est, une fois qu'on y a goûté, on ne peut plus s'arrêter. » Tout sourire, il ressortit et l'essuya sur son pantalon. « Voilà. »

Fabian vit une tache sombre se former tandis que le sang imbibait son jean autour de la blessure. Mais il ne sentait presque rien : il ne pouvait plus bouger les jambes.

« Dommage que tu ne sois pas enceinte, on en aurait profité pour t'accoucher tant qu'on y était. »

Une péridurale. Molander lui avait fait une péridurale, bien sûr. Il leva les yeux vers son collègue. « Alors, si j'ai bien compris, tu assassines ton beau-père, tu t'aperçois que tu aimes tuer et tu décides de continuer, résuma-t-il tandis que le bas de son corps devenait progressivement insensible. Qu'est-ce qui ne va pas chez toi ? »

Molander éclata de rire et ramassa avec précaution les fils électriques qu'il venait de récupérer dans la baignoire. « Si tu savais comme c'est facile de passer de l'autre côté. Il existe une frontière, cela ne fait aucun doute. Mais contrairement à ce que pensent la plupart des gens, elle n'est ni large ni haute. Elle est insignifiante.

– Peut-être pour toi, Ingvar. Pour nous, les gens normaux, elle est significative.

– Tu sembles oublier que je suis celui de nous deux qui a l'expérience des deux côtés, rétorqua Molander en regardant attentivement les extrémités des trois fils dont il décida de dénuder

quelques centimètres supplémentaires à l'aide d'un petit couteau. Et je peux t'assurer que je sais de quoi je parle. La différence est infinitésimale. » Il sortit d'un sac posé à côté de sa mallette un large rouleau de chatterton et disparut à nouveau derrière le dos de Fabian. « En ce qui me concerne, je vois les mêmes corps et à peu près le même spectacle dans les deux cas. La même souffrance. La seule différence, c'est que c'est plus amusant de faire le boulot soi-même.

– Et Inga Dahlberg ? s'enquit Fabian, entendant Molander tirer sur l'adhésif et en arracher un morceau. Elle t'avait menacé de révéler votre petite aventure, c'est ça ? » Puis il sentit le contact d'un fil électrique contre l'intérieur de son poignet droit et le ruban adhésif que Molander enroulait autour.

« D'une certaine manière, elle l'a fait, répondit Molander en attachant un deuxième fil à son poignet gauche. Tu sais comment ça se passe dans ce genre d'histoires. » Il revint face à Fabian, tenant le troisième fil entre ses doigts. « Au début, c'est nouveau et excitant. Ensuite, ça devient compliqué et ennuyeux et, sans qu'on ait compris comment c'est arrivé, on se retrouve au milieu d'une espèce de mariage à trois. » Il poussa un soupir désabusé. « J'ai essayé d'y mettre fin gentiment. Mais elle s'est accrochée. Elle est devenue de plus en plus, comment te dire, fanatique et colérique. À la fin, je n'avais pas d'autre issue.

– Mais tu ne pouvais pas te contenter de la quitter. Et la tuer ne suffisait pas non plus. Il a aussi fallu que tu la violes et que tu la tortures.

– C'est vrai que j'ai peut-être poussé le bouchon un peu loin cette fois-là, mais c'était bien quand même. J'avais concocté un scénario pratiquement impossible et je l'ai réalisé sans commettre la moindre erreur.

– Tu en as forcément commis au moins une, sinon Elvin n'aurait pas commencé son enquête sur toi. »

Le regard de Molander devint brusquement noir, comme si on avait coupé la lumière dans ses yeux. « Il s'est avéré que le bouc émissaire prévu avait un alibi, un tout petit alibi, loin d'être aussi solide que celui que je m'étais fabriqué à Berlin. Ce n'était vraiment pas de chance et je crois en effet que c'est à ce moment-là qu'Elvin a commencé à avoir des soupçons. » Molander secoua la tête. « Ça a été le premier petit grain de sable dans une mécanique parfaitement

huilée.

– Et le deuxième ?

– Le deuxième, c'était Ingela Ploghed. Et pour celui-là, je ne peux m'en prendre qu'à moi. » Molander s'accroupit devant Fabian et retroussa de quelques centimètres la jambe gauche de son pantalon. Il haussa les épaules. « C'était stupide et ça n'aurait jamais dû arriver, mais qu'est-ce que tu veux que je te dise, l'erreur est humaine. » Il baissa sa chaussette et déchira un autre morceau de chatterton. « J'ai bâclé le travail et comme Elvin avait déjà des soupçons, cela n'a fait qu'apporter de l'eau à son moulin. Je ne sais pas si tu t'en souviens, mais toi aussi tu avais remarqué que le mode opératoire ne collait pas totalement avec les précédents meurtres.

– Oui, je m'en souviens, dit Fabian tandis que Molander reliait le dernier fil à son tibia. Et maintenant qu'est-ce qui va se passer ? Tu vas me tuer aussi ? Comme tu as tué Elvin ?

– Chaque chose en son temps, comme disait toujours ma mère. » Molander se releva. « Ce serait facile. Il me suffirait d'appuyer sur l'interrupteur qui se trouve là-bas, dit-il avec un signe du menton vers la porte de la salle de bains. Il n'en faudrait pas plus pour qu'après dix minutes de souffrance atroce, tu ne sois plus qu'un souvenir pour quelques proches éplorés.

– Et tu crois sincèrement que les gens vont avaler ça ? Qu'ils vont croire que je suis venu ici tout seul, au milieu de la nuit, et que je me suis volontairement fixé ces fils sur le corps pour me suicider, non sans avoir pris soin de m'attacher les pieds à un tabouret avant de me ligoter moi-même les bras dans le dos ? Et le fait que je sois parvenu à atteindre l'interrupteur, tu comptes l'expliquer comment ? »

Molander sourit. « La poussière sous la baignoire. Ça, c'était bien vu. Mais c'est le seul détail que j'ai loupé. Comment aurais-je pu savoir que notre petit bridé allait à nouveau frapper, presque au même moment ? Sans lui, personne n'aurait pensé à la poussière. » Il haussa les épaules. « En revanche, tout le reste, sans exception, était réglé comme du papier à musique. » Il planta son regard dans celui de Fabian. « Tout ce que tu as fait ces dernières vingt-quatre heures, je l'avais prévu. Chaque pensée que tu as eue, je te l'ai dictée. Tu crois peut-être que tu es venu ici cette nuit de ta propre initiative ? » Il ricana. « Eh bien tu te trompes.

– C'est à cause de la poussière que je suis venu. À cause de l'erreur

que tu as commise. Rien d'autre.

– Tu en es sûr ? Certes, les événements qui se sont produits sur le Sund t'ont amené à te poser des questions sur le timing, questions qui t'ont ensuite amené à te demander si le robinet était ouvert ou fermé. En fait, tout ce que ça a changé dans mes plans, c'est que tu es venu cette nuit au lieu de demain. Heureusement, Klippan m'a appelé pour me prévenir, ce qui m'a permis d'arriver ici à temps.

– Pourquoi serais-je venu demain, si ce n'est à cause de ce qui s'est passé sur le détroit ?

– Parce que tu avais déjà compris que la victime avait dû choisir la façon dont elle allait mourir. » Molander attendit quelques secondes pour observer la réaction de son collègue. « Ah, tu vois. J'en étais sûr. Lilja, Klippan et Tuvesson sont passés à côté. Mais pas toi. Ce à quoi je m'attendais, d'ailleurs. Je te connais bien, depuis le temps. Demain, l'idée aurait continué à te travailler et au bout d'un moment tu aurais fait le rapprochement avec les notes pleines de formules physiques et de calculs que tu as trouvées sur ma table de nuit quand tu es venu chez moi hier. »

Molander savait qu'il était venu chez lui. Il le savait alors qu'il avait pris soin de ne pas prendre sa voiture.

« Voilà, tu commences à comprendre. Je crois même que j'avais écrit quelque chose sur la bio-impédance, je me trompe ? N'aie pas l'air si déçu. Tu ne croyais tout de même pas que j'allais laisser ce genre d'indice en évidence par erreur. Allons, voyons, tu me connais bien, pourtant. » Molander le regarda avec un sourire moqueur. « Réfléchissons plutôt ensemble à la manière dont le reste de l'équipe et moi-même allons te retrouver dans quelques jours, affalé sur le rebord de la baignoire, un câble électrique dans chaque main.

– Et tu vas leur expliquer comment ?

– Ils n'auront pas besoin de moi pour comprendre. Tu es venu ici sans prévenir personne, comme à ton habitude, pour vérifier l'installation, et tu étais en train de tripoter les fils à mains nues pile au moment où la compagnie d'électricité a remis le courant.

– Et cette blessure ? » demanda Fabian en regardant sa cuisse où la tache sombre s'étendait à présent sur une surface de près de dix centimètres. « Tu ne penses pas que Flätan va la remarquer ? Et l'absence de poils sur mes poignets quand tu retireras l'adhésif ?

– Je suis désolé de te décevoir. Mais tu n'atterriras pas sur la table

de Flätan. Je veillerai à ce que Arne Gruvesson, qui est beaucoup moins malin que lui, s'occupe de ton autopsie, en espérant qu'il s'acquittera de cette tâche du mieux qu'il pourra. »

Molander avait probablement raison. Personne n'y verrait autre chose qu'un regrettable accident, survenu alors qu'il enquêtait avec son acharnement coutumier, sans en informer le reste de son équipe. « Alors qu'est-ce que tu attends ? dit-il. Pourquoi ne vas-tu pas tout de suite appuyer sur ce bouton, qu'on en finisse ? »

Le visage de Molander se fendit d'un grand sourire. « Bravo, enfin on avance. Alors je t'explique. Comme tu le sais, nous sommes au milieu d'une enquête compliquée dans laquelle notre principal suspect est un monstre capable de tuer un enfant innocent juste pour s'amuser. Te connaissant comme je te connais, je sais que, comme moi, tu veux résoudre cette enquête à tout prix.

– À ce sujet, je me dois de t'informer qu'elle est déjà pratiquement bouclée, sachant qu'il y a de grandes chances que le suspect se soit noyé.

– Il semble en effet que ce soit le cas. À première vue. Mais nous n'en savons rien. Et nous ne pouvons pas en être sûrs, n'est-ce pas ? Alors en attendant de l'être, c'est-à-dire d'avoir retrouvé son cadavre, entier ou pas, échoué sur une plage, ici ou au Danemark, je voudrais que nous continuions à travailler main dans la main sur cette affaire. »

Fabian n'était pas sûr d'avoir bien entendu. Molander espérait-il réellement qu'ils allaient continuer à travailler ensemble après tout ça ?

« Fabian, tu es, sans comparaison, le meilleur élément de la brigade. Mon ego m'interdit de te le montrer, mais la vérité, c'est que tu ne cesses de m'étonner et de m'impressionner à chaque réunion. Tu sais entrevoir une logique et tirer des conclusions comme personne d'autre et je suis intimement convaincu que nous n'arriverons pas à bout de cette enquête sans toi.

– Tu t'imagines réellement qu'après ce qui vient de se passer, je vais tranquillement monter sur mon vélo et rentrer me coucher ?

– Bien sûr, qu'est-ce que tu veux faire d'autre ? » Molander sourit. « Et demain matin, tu vas te lever, prendre ton petit déjeuner. Comme tous les jours, tu vas embrasser tendrement ta charmante épouse, poser un baiser sur le front de ta fille et tu vas monter dans ta voiture et te rendre au commissariat.

– Et qu'est-ce qui te fait croire que je ne vais pas plutôt te dénoncer et te faire arrêter ?

– Tout comme cette enquête ne peut pas se passer de toi, elle ne peut pas non plus se passer de moi, répondit Molander calmement.

– Nous l'arrêterons avec ou sans toi.

– Bien sûr que vous l'arrêterez. Mais cela ne veut pas dire qu'il sera condamné. Vous allez le maintenir en garde à vue pendant deux jours. Ensuite, la procureure Högsell s'apercevra que vous n'avez pas de preuves parfaites et elle exigera qu'il soit remis en liberté. » Molander se pencha vers Fabian. « Toutes les empreintes digitales, les traces ADN, le moindre cheveu relevés sur les différentes scènes de crime, pfuit ! Disparus ! dit-il en simulant une explosion devant le regard médusé de Fabian. Alors à toi de voir si tu veux le laisser continuer.

– Comme je te l'ai dit, tout porte à croire qu'il s'est noyé. »

Molander ricana. « Tu ne crois pas toi-même à ce que tu es en train de dire. Il serait tombé accidentellement, en prenant soin d'emporter son sac à dos avec lui, d'un Zodiac dont la poignée d'accélérateur était bloquée avec du chatterton ? Non, ce à quoi tu devrais être en train de penser en ce moment, c'est à ta propre vie. Et évidemment à celle de Sonja. Sans parler de celle de votre petite Matilda.

– Si tu touches un seul cheveu de leur tête, je te jure que je vais…

– Que tu vas faire quoi ? Dis-moi. Dis-moi ce que tu as l'intention de faire allongé dans un frigo à la morgue en attendant d'être incinéré ? Dis-moi comment tu vas m'empêcher de m'amuser un peu avec elles ? Corrige-moi si je me trompe, mais est-ce que Matilda ne commence pas à avoir les seins qui poussent ? »

Fabian se débattit sur son tabouret.

« Et puis il y a le jeune Theodor, aussi, poursuivit Molander. Qu'est-ce qu'il va devenir quand il sortira de prison et que tu ne seras plus là ? En admettant qu'il sorte un jour. »

Avec les bras attachés et un bas du corps qui ne lui appartenait plus, Fabian n'avait pas une chance de se libérer.

« Ah ! Mais oui, j'y pense…, dit Molander, un index posé sur le front. Tu m'as bien dit que Sonja et Matilda croyaient toutes les deux aux esprits, n'est-ce pas ? Tu vas pouvoir les aider depuis l'autre monde ! »

Fabian regardait Molander qui riait de sa propre blague. Ses dents jaunes plantées si serrées qu'elles semblaient manquer de place dans

sa bouche. Son regard à la fois blasé et dément. Son air déjà triomphant.

Comment en était-il arrivé là ? Comment avait-il pu se retrouver en position de devoir accepter les conditions d'un fou ?

« Et ensuite, dit-il. Une fois qu'on l'aura mis sous les verrous ? Tu vois les choses comment ?

– J'étais sûr que tu allais me poser cette question. » Molander hocha la tête un long moment comme s'il éprouvait le besoin de bien choisir ses mots. « Tu l'as dit toi-même. » Il croisa les bras et poussa un soupir. « Ça ne pourra pas continuer comme ça éternellement et j'en suis conscient. »

Fabian voulut dire quelque chose, mais Ingvar l'arrêta d'un geste.

« Je sais exactement ce que tu penses. Tu te dis que j'ai pété un plomb et que je suis bon à enfermer. Mais tu te trompes. Je suis parfaitement lucide. Ce que j'ai fait est répréhensible et tout à fait abominable. Ça va à l'encontre des valeurs humaines les plus élémentaires et de tout ce en quoi je croyais naguère.

– Et malgré cela, tu as recommencé, encore et encore.

– Oui, confirma Molander. Comme un alcoolique qui voudrait s'arrêter de boire et qui en est incapable. Je ne le savais pas à l'époque, mais à l'instant où j'ai planté ce couteau dans le corps d'Einar, j'ai ouvert la porte à quelque chose de plus fort et de plus addictif que n'importe quelle drogue. Et la meilleure manière de me sevrer, et vraisemblablement la seule, est de me laisser arrêter et d'accepter ma punition, quelle qu'elle soit. Personnellement, je suis d'accord pour la perpétuité.

– Alors pourquoi ne pas te rendre tout de suite et nous donner les preuves dont nous avons besoin ? »

Molander hocha la tête. « Oui, bien sûr, je pourrais faire ça. Et de ton point de vue, évidemment, rien ne m'en empêche. Le problème, c'est que je n'en ai pas envie. Comme je te l'ai dit tout à l'heure, je me suis trop investi dans cette enquête pour l'abandonner au moment où nous commençons à en voir le bout. » Il s'accroupit à nouveau devant Fabian, les coudes posés sur ses genoux. « Je crois que tu ne te rends pas compte que nous sommes en train de travailler sur la plus grande affaire criminelle du siècle. Elle dépasse tout ce que nous avons connu, et quand nous révélerons aux médias que tous ces meurtres étaient liés, ça fera l'effet d'une bombe. On écrira des livres sur cette histoire.

Des thèses. On en fera des films. L'intérêt qu'elle va susciter n'aura aucune limite.

– Je ne pensais pas que tu étais du genre à rester le cul dans ton canapé à profiter de ta célébrité. Moi, ce que je veux…

– Écoute, Fabian, ce que j'essaye de te dire, c'est que nous sommes en train de vivre un événement qui ne se reproduira plus jamais. Si tu penses qu'il faut être malade pour voir les choses comme ça, alors d'accord, je suis malade, mais sache que tu es exactement pareil. » Il posa son index sur la poitrine de Fabian, puis sur la sienne. « Toi et moi, même si en cet instant tu me hais profondément, nous sommes faits exactement du même bois. Quand je te regarde, je vois quelqu'un qui a la même obsession que moi. Je vois le même délire maniaque qui nous pousse à oublier tout ce qui ne concerne pas l'enquête. Comment est-ce que tu réagirais si c'était à toi qu'on demandait de laisser tomber maintenant, au beau milieu de ?… » Molander secoua la tête. « Tu en serais incapable, n'est-ce pas ? Tout ce que je te demande, c'est que nous finissions ce que nous avons commencé. Rien d'autre.

– Alors tu veux qu'on continue à travailler ensemble comme si de rien n'était ?

– C'est à peu près ça. Mais nous serons beaucoup plus concentrés sur la tâche à présent que nous avons réglé nos comptes et que chacun d'entre nous sait où il en est avec l'autre. » Il sourit et se releva. « Sinon, pourquoi est-ce que je me donnerais autant de mal ? dit-il en écartant les bras. Comme je te l'ai dit, s'il me suffisait de te tuer pour être libre, je n'aurais qu'à aller appuyer sur l'interrupteur qui est là-bas. Si je ne le fais pas, ce n'est pas parce que tu me manquerais, ni par bonne conscience. Je sais que ce genre de sentiment devrait m'animer, mais ce n'est pas le cas. La seule raison pour laquelle je me refuse à te tuer est que tu es indispensable à l'enquête. Lilja et Tuvesson accomplissent un travail honorable, mais sans toi, nous ne la résoudrons pas.

– Et qu'est-ce qui me dit que je peux te faire confiance ? Qu'est-ce qui me prouve que tu respecteras ta part du contrat et que tu te laisseras arrêter quand tout sera terminé ?

– La réponse est simple : rien. Mais en même temps, est-ce que tu as un autre choix ? »

# Quatrième partie

# 27-28 juin 2012

*Le 28 juin 1914, après l'attaque à la grenade à laquelle François-Ferdinand, héritier du trône d'Autriche-Hongrie, avait échappé de justesse, l'itinéraire de sa voiture pour repartir de l'hôtel de ville de Sarajevo fut modifié. Mais, dans l'affolement, son chauffeur se trompa de rue.*
*Gavrilo Princip, membre du groupe nationaliste musulman, serbe et croate connu sous le nom de Jeune Bosnie, déjeunait au café Moritz Schiller au moment où la voiture de l'archiduc s'engageait dans la rue en question et se retrouvait bloquée dans la circulation, sous ses yeux.*
*Doit-on mettre les deux coups de feu mortels qu'il tira et qui tuèrent l'archiduc sur le compte du hasard ? Et si oui, les conséquences qui s'ensuivirent – c'est-à-dire la Première Guerre mondiale, l'ascension d'Adolf Hitler et la Seconde Guerre mondiale qui influa sur toute l'histoire du XXe siècle telle que nous la connaissons aujourd'hui – ne doivent-elles pas également être imputées au hasard ?*
*Tout n'est-il que hasard ?*
*À en croire Charles Darwin, l'être humain ne serait lui-même que le fruit d'un hasard de la biologie moléculaire. Nous ne serions nés et ne nous serions développés qu'à la faveur d'une série de mutations aléatoires et d'une sélection naturelle. La question qu'il convient finalement de se poser n'est-elle pas : toutes choses, depuis la création de l'Univers, ne sont-elles pas le fait d'une longue suite de hasards ?*

# 36

Depuis son poste de commandement, Beata Sandström scrutait le détroit avec les jumelles que venait de lui offrir son mari pour sa première navigation au poste de capitaine du *M/S Vinterland*. À midi se découpait l'île d'Anholt, légers traits de crayon sur l'horizon, et derrière elle, les côtes suédoises disparaissaient peu à peu dans une brume bleutée.

Elle n'aurait pas dû se trouver seule sur le pont. C'était contre le règlement d'un navire de charge de cette taille. Mais Piter Grynhoff, son second, était dans un tel état de nerfs qu'elle avait dû l'envoyer se reposer dans sa cabine, bien qu'il restât encore une demi-heure avant la fin de son quart.

Elle consulta l'heure et vit que son autre commandant en second ne viendrait lui tenir compagnie que dans un quart d'heure. Celui-là, elle l'aimait bien. Jan-Ove Bengtsson était l'inverse de Grynhoff et il ne montrait en rien cette tendance qu'avaient beaucoup d'hommes à vouloir marquer leur territoire simplement parce qu'elle était une femme et qu'ils étaient contraints de lui obéir.

Elle envisagea de faire monter des matelots pour assister Bengtsson pendant qu'elle essayerait de prendre quelques heures de repos mais se dit que, malgré sa fatigue, elle n'arriverait sans doute pas à dormir, après ces dernières heures qui avaient été particulièrement stressantes. Elle était tout simplement trop excitée.

Il y avait de quoi. C'était son tout premier voyage au poste de commandante et, même si cela n'avait pas été sans heurts, elle était quand même parvenue à piloter le bâtiment sans incident majeur sur l'une des voies de navigation les plus compliquées et les plus fréquentées de la planète.

Certes, ils avaient plus de deux heures de retard sur la feuille de

route – c'était au-delà de ce qui pouvait être considéré comme admissible –, et même si en ce moment ils marchaient à une allure de dix-huit nœuds, ils n'auraient pas le temps de rattraper plus d'une demi-heure sur ce qu'il restait du trajet jusqu'au port de Fredrikshamn.

Deux heures, cela ne représentait pas grand-chose, mais dans son monde, si ce n'était pas une grosse catastrophe, c'en était une malgré tout. À l'instar du transport aérien, c'était à l'étape du chargement et du déchargement que survenaient les surcoûts. Les frais de douane qui étaient augmentés, la location des grues et du quai pour stocker les conteneurs. Sans parler des dockers. C'était là que se gaspillaient les millions et, dans moins de vingt minutes, ils commenceraient à disparaître directement dans l'eau du port, alors que les manutentionnaires se tournaient les pouces en attendant leur arrivée.

Elle savait bien qu'elle se sortirait également de cette épreuve-là. Elle avait même déjà commencé à relativiser et à retrouver son calme. C'était comme si elle avait acquis plus d'expérience dans cette dernière traversée du détroit qu'au cours de toutes celles qui l'avaient précédée.

Le stress avait commencé à monter quand ils avaient mis le cap sur le vieux phare de Falsterbo. Aussitôt, plusieurs de ses symptômes classiques s'étaient manifestés. Les remontées acides et les crampes d'estomac l'avaient fait un instant douter de ses compétences. Alors qu'elle réalisait enfin son rêve de jeune fille – avoir un jour à assumer la responsabilité de faire traverser un détroit fortement encombré à un cargo de plus de cent soixante mètres de long, d'un poids à vide de plus de dix mille tonnes –, elle avait brusquement perdu toute confiance en elle, et elle avait eu terriblement envie de se trouver n'importe où ailleurs.

Quand, avec leurs trente-sept mètres de haut, ils étaient passés en dessous des cinquante-cinq mètres du pont de l'Øresund, elle s'était mise à transpirer à grosses gouttes sous l'effet d'une tension nerveuse qui, ensuite, ne l'avait pas quittée pendant plusieurs heures.

Évidemment, Grynhoff avait aussitôt flairé sa nervosité. « Nous n'allons pas percuter le pont, je te le promets », lui avait-il dit avec un sourire si condescendant qu'elle avait eu envie de le fouetter. Cependant, elle avait décidé de laisser passer l'affront, consciente que la traversée de cette voie de navigation hautement fréquentée ne

manquerait pas de les mettre face à des situations dans lesquelles elle risquait d'avoir besoin de lui.

Ce qui avait été le cas aussitôt après, quand ils avaient passé Flintrännen, la partie la moins profonde du détroit. À cet endroit, il n'y avait pas plus de huit mètres quarante de fond à l'étale. Le cargo chargé à bloc avait un tirant d'eau de six mètres quatre-vingt-deux, soit une marge maximale de un mètre cinquante-huit. Sachant qu'en plus il allait devoir passer à marée basse, elle avait sérieusement craint de toucher le fond et d'être obligée de demander un remorquage.

Mais tout s'était bien passé et, après qu'ils avaient traversé un peu plus tard le goulot du Sund entre Helsingborg et Helsingør, elle s'était accordé une petite pause dans sa cabine pour se laver les aisselles, remettre du déodorant et changer de chemise.

Enfin le détroit s'ouvrait sur le large espace maritime de la baie de Kattegat. L'horaire allait presque être respecté et elle allait pouvoir coiffer sa casquette de capitaine avec fierté.

Mais à peine avait-elle eu le temps d'arriver dans ses quartiers qu'elle entendit le ronronnement monotone des moteurs ralentir sans raison apparente. Constatant que le navire marchait à mi-régime, elle avait appelé Grynhoff pour lui demander une explication. Qu'il ne lui avait pas fournie. Au lieu de cela, il lui avait demandé de se présenter sur le pont. Se présenter, c'était le verbe qu'il avait employé. Comme si c'était lui qui commandait, et pas elle.

Quand elle était arrivée à la passerelle, leur vitesse avait déjà diminué d'un nœud et elle lui avait ordonné de l'augmenter à nouveau. Il avait refusé et l'avait informée d'un message des gardes-côtes sur le canal d'urgence de la VHF ordonnant à tous les navires de réduire leur allure.

Avec le recul, elle était certaine qu'il avait inventé cet appel uniquement pour lui faire prendre du retard. Mais sur le moment, elle l'avait cru. Même quand il avait parlé d'un meurtrier en fuite, armé d'une épée, qui aurait attaqué une famille à bord d'un voilier au beau milieu de l'Øresund, elle avait pris son histoire pour argent comptant et demandé à l'équipage de surveiller les abords du cargo.

Évidemment, personne n'avait aperçu de fou furieux à bord d'un Zodiac et quand elle avait finalement levé la surveillance, Grynhoff avait protesté si vertement qu'elle avait été contrainte de l'envoyer dans sa cabine. À ce stade, leur vitesse était tellement basse qu'il leur

avait fallu plus d'une heure pour reprendre leur allure initiale.

Bengtsson allait arriver dans cinq minutes et dans moins de soixante minutes, il leur faudrait réduire à nouveau l'allure pour se préparer à entrer au port. Elle décida finalement de demander à un matelot de pont de venir le seconder. Pas pour aller dormir, mais pour avoir le temps de rédiger un rapport exhaustif sur l'incident. En formulant bien les choses, elle espérait faire taire en partie les critiques.

Elle décrocha le combiné interne sur le tableau de bord et commençait à appeler le matelot Axel Johnsson quand l'ombre d'un individu apparut dans le reflet d'un pare-brise. Par réflexe, elle se retourna et resta figée.

Comment cet homme était-il parvenu à entrer sans que personne le remarque ? Comment était-il monté à bord ? Grynhoff avait beaucoup ralenti l'allure, certes, mais jamais jusqu'à arrêter le bateau.

Elle qui n'avait pas cru à son existence sut tout de suite que c'était l'homme dont on avait parlé à la radio. Cette combinaison noire et moulante. Ces lunettes de plongée accrochées au cou. La capuche qui ne laissait voir que son visage. Et puis ces yeux, ce regard hypnotique qui la transperçait. Elle sut.

« *Johnsson à l'appareil*, grésilla derrière elle la voix du marin mal réveillé.

– Il est ici ! » cria-t-elle quand elle réussit enfin à reprendre le contrôle d'elle-même et à se retourner vers le téléphone interne. « Sur le pont ! Il est… »

Elle n'eut pas le temps d'en dire plus avant que l'ombre dans l'angle de son champ de vision l'ait rejointe. Elle sentit son souffle dans son oreille et son bras serré autour de sa taille. Elle ne l'avait même pas entendu traverser la timonerie. Seul un bruit métallique résonna autour d'eux et elle comprit de quoi il s'agissait lorsqu'il pressa une lame glacée sur sa gorge.

« *Capitaine Sandström, c'est vous ?* demanda le matelot. *Allô ?* »

« Tu l'as appelé par erreur », chuchota la silhouette sombre à son oreille.

« *Il y a un problème, capitaine ?* »

« Tout est calme et sous contrôle », continua à lui souffler l'homme, tandis que le fil de l'épée commençait à traverser sa peau.

« *Allô ? Beata, répondez. Il s'est passé quelque chose ?*

– Non, parvint-elle enfin à répondre au matelot. Je me suis trompée de numéro. Excusez-moi. J'essayais de joindre Bengtsson, mais il doit être en route.

– *Vous êtes sûre ?*

– Absolument. Je voulais lui demander de se dépêcher, parce que je suis toute seule en haut. Mais tout va bien. Vous pouvez vous rendormir », dit-elle avant de raccrocher le combiné.

« Parfait. Ça, c'est une bonne fille. Tu vois que tu peux, quand tu veux ?

– Comment êtes-vous monté à bord ? cracha-t-elle. Quelqu'un vous a aidé ? » Il fallait qu'elle sache. « Dites-moi si quelqu'un vous a aidé !

– C'est une longue histoire et je n'ai pas beaucoup de temps. »

La douleur lui rappela que la lame sur sa gorge était à quelques millimètres de la saigner à mort. Et pourtant, pour une raison qu'elle n'aurait pas su expliquer, elle n'avait pas peur. Sans doute parce que tout cela semblait tellement invraisemblable.

« Qui êtes-vous ? demanda-t-elle, sentant sa colère prendre le pas sur son état de choc. Et que voulez-vous ?

– Tu poses trop de questions. Tu ferais mieux de te taire et d'écouter. »

Elle hocha la tête et sentit la pression de l'épée se relâcher légèrement.

« Très bien. Si nous continuons à nous entendre, tu t'en tireras avec une cicatrice sur le cou. Elle te rappellera que cette fois-là, la chance était de ton côté. »

L'épée s'écarta de sa gorge et la douleur avec elle. Elle sentit le sang couler de la plaie dans le col de sa chemise et dans son soutien-gorge.

« Et si je refuse de vous obéir ?

– Tu ne pourras pas refuser. D'ailleurs, tu vas commencer par appeler ce Bengtsson et lui dire de se recoucher.

– Nous sommes obligés d'être au minimum deux sur la passerelle. Il n'acceptera jamais.

– Tu trouveras un moyen. Et je te signale que nous sommes déjà deux. »

Elle décrocha à nouveau le téléphone et tapa le numéro tout en se demandant si elle allait tenter d'attaquer l'homme par surprise, avec un violent coup de pied en arrière. Il y avait plusieurs années qu'elle

avait arrêté les sports de combat mais si elle réussissait à transférer son centre de gravité sur le bon pied, elle devrait pouvoir le faire. Il ne s'y attendrait pas et cela devrait suffire à le déséquilibrer.

« *J'arrive, Beata. Je dois juste…*

– Ce n'est pas la peine de monter, Jens-Ove, l'interrompit-elle. C'est pour ça que je t'appelle. Grynhoff est là et tu peux te recoucher.

– *Grynhoff ? Mais pourquoi ? Qu'est-ce qu'il fait là ? Il vient juste de…*

– Piter et moi avons quelques questions à régler tous les deux.

– *C'est le moins qu'on puisse dire. Mais je veux que tu saches que tu as tout mon soutien. C'est lui qui doit s'excuser, pas toi.*

– C'est gentil de me dire ça. On se parle plus tard. » Elle allait raccrocher quand elle entendit le même son métallique que tout à l'heure. Et comme si c'était le signal qu'elle attendait inconsciemment, elle lança un coup de pied en arrière dans lequel elle mit toutes ses forces. « Jan ! Il est ici ! hurla-t-elle, le corps penché en avant pour équilibrer le mouvement. Le type à l'épée, il est ici ! » Elle entendit l'homme derrière elle chuter. « Fais monter tout le monde sur le pont ! » Ses forces décuplées par l'adrénaline, elle se retourna et se jeta sur son agresseur dans le même mouvement, se rendant compte un peu tard que l'épée était pointée vers elle.

La douleur explosa dans son corps comme une vague de chaleur tandis que la lame la traversait de part en part.

Elle fut plus surprise que choquée. Tout dans cette situation était parfaitement inédit. Même sa propre réaction était inhabituelle. Comme si elle se trouvait en dehors de son corps. Comme si rien de ce qui était en train de se passer ne lui arrivait réellement.

En tout cas, elle était toujours en vie. La douleur en était la preuve. Le sang avait déjà maculé de rouge une partie de sa chemise, mais elle ressentit malgré tout une sorte de soulagement. Comme si elle préférait une mort lente et douloureuse à une fin rapide.

Elle entendait l'inconnu parler dans l'appareil de communication interne. « Salut, Jan-Ove Bengtsson, disait-il. Maintenant, tu vas bien m'écouter. Qui je suis n'est pas le plus important. Au contraire, même. »

Et pourquoi penser à cela maintenant, alors qu'elle était en train de vivre ses derniers instants ?

« Tout ce que tu as à faire, Jan-Ove, c'est de rester sagement dans ta petite cabine, tout comme le reste de l'équipage, d'ailleurs. »

Elle ne croyait ni en une force supérieure ni en une vie dans l'au-delà. Quand c'était fini, c'était fini. Et tous ses rêves pour l'avenir seraient bientôt réduits à néant. Il ne lui restait peut-être que quelques secondes avant de sombrer dans l'obscurité. Elle pensa à son mari bien-aimé et aux enfants dont ils avaient tant parlé, mais qu'ils n'avaient jamais eu le temps d'avoir.

« Une chose est sûre, ta capitaine ne survivra pas si je m'aperçois que vous êtes en chemin pour monter ici. Alors, pour son bien, je vous conseille de rester où vous êtes. » Il raccrocha et se retourna vers Beata qui gisait au sol, dans une flaque de sang, l'épée plongée dans le flanc gauche. « C'était quand même un peu inutile, tu ne crois pas ? » Il se baissa, saisit le pommeau de l'épée et ressortit la lame.

Il l'essuya sur la jambe de son pantalon, se releva et remit l'épée dans le fourreau attaché dans son dos.

Elle arrivait encore à observer tout ce qu'il faisait. À analyser chacun de ses gestes, même s'ils devenaient de plus en plus flous. Elle ne sentait plus aucune douleur et trouvait presque agréable d'être autorisée à rester couchée là, relevée de toute responsabilité.

Puis il réapparut dans son champ de vision. Elle ne s'était même pas rendu compte qu'il était parti. Sa chemise. Pourquoi tirait-il sur sa chemise ? Avait-il l'intention de la violer ? C'était de cela qu'il s'agissait ? Peut-être attendait-il qu'elle soit morte ? Il y avait des gens qui aimaient ça. Ah oui, des nécrophiles, c'était comme ça qu'on les appelait. Mais quand même. Non… C'était trop… Qu'est-ce qu'il était en train de faire ? La boîte de premiers secours. Elle n'y comprenait plus rien. Pourquoi une paire de ciseaux ? Est-ce qu'il ne pouvait pas juste lui foutre la paix ? Quel que soit son plan, il avait gagné, non ?

Elle vit briller la lame des ciseaux. Il découpait quelque chose. Mais ça ne faisait pas mal. Elle ne sentait rien. C'était peut-être comme ça quand on était en train de mourir. La perception de la douleur disparaissait en premier.

Ou alors, ce n'était pas elle qu'il était en train de découper. Elle ne savait plus très bien. Il appliquait une compresse sur sa plaie. « Pourquoi ? lui demanda-t-elle.

– Parce que ce n'est pas toi qui dois mourir, répondit-il en enroulant une bande autour de son ventre pour arrêter l'hémorragie.

– Merci… » Ce n'était donc pas fini. « Merci beaucoup… » Elle allait survivre, elle sentait déjà ses forces revenir et le brouillard se

lever dans son esprit.

« Inutile de me remercier, répondit-il en fixant l'extrémité de la bande. Tu n'es qu'un pion dans un jeu. Un vulgaire pion qui ne vaut pas la peine d'être sacrifié.

– Je ne comprends pas. Que voulez-vous ? Pourquoi êtes-vous…

– Ton rôle n'est pas de comprendre, mais d'obéir.

– D'accord, acquiesça-t-elle. Que voulez-vous que je fasse ? »

Il lui sourit, drapa son bras autour de ses épaules et l'aida à se relever. « Et maintenant, au travail. »

# 37

Fabian eut un mal fou à se réveiller et quand enfin il réussit à ouvrir les yeux, il ne comprit pas tout de suite où il était, hormis qu'il se trouvait dehors, sur un revêtement dur. Du béton. Des dalles carrées. Un trottoir. Il se redressa, se retourna vers une maison et mit quelques secondes à reconnaître la sienne.

Il essaya de se relever en s'accrochant à la rampe du perron, mais son équilibre laissait à désirer et ses jambes semblaient appartenir à quelqu'un d'autre. C'était pénible, et la douleur occasionnée par la plaie que Molander lui avait faite à la cuisse avec sa pince se rappela à lui à chacune des six marches qu'il avait à monter pour arriver jusqu'à la porte d'entrée.

Comment était-il arrivé sur le trottoir devant chez lui ? Combien de temps était-il resté sans connaissance ? Qu'est-ce que Molander lui avait fait ? La dernière chose dont il se souvenait était d'avoir senti une piqûre dans la nuque et de s'être évanoui.

En tout cas, il avait toujours son portable et l'horloge indiquait six heures vingt. Cela faisait donc presque trois heures qu'il était tombé dans l'embuscade de Molander. Trois heures entièrement effacées de sa mémoire.

Même son arme de service avait retrouvé sa place dans son holster avec le chargeur plein. Molander aurait parfaitement pu le liquider dans cette salle de bains, mais il avait décidé de le laisser vivre. Pendant combien de temps ?…

Tout cela lui apprenait deux choses. La première était que Molander était convaincu qu'il ne dirait rien à l'équipe tant que l'enquête sur Pontus Milwokh serait en cours, la deuxième, qu'il parlait sérieusement en affirmant qu'il ne pensait pas qu'ils arriveraient au bout de cette enquête sans lui.

Est-ce que de son côté, il pouvait lui faire confiance ? Rien n'était moins sûr. Imaginer qu'il respecterait sa part du contrat et irait se rendre de lui-même aussitôt Milwokh sous les verrous semblait un peu trop beau pour être vrai.

La maison était fermée à clé mais il trouva son trousseau dans la poche de sa veste. Il ouvrit la porte et entra.

De mémoire, Molander n'avait à aucun moment prononcé le nom de Stubbs, ce qui pouvait avoir plusieurs explications. Peut-être ne souhaitait-il pas révéler à Fabian tout ce qu'il savait. Peut-être avait-il déjà un plan pour s'occuper d'elle. Dans le meilleur des cas, il ignorait qu'elle était également mêlée à cette affaire et, avec un peu de chance, il ne connaissait pas non plus l'existence du bateau d'Elvin.

Quoi qu'il en soit, Fabian allait devoir l'appeler rapidement pour lui raconter ce qui s'était passé et analyser la situation avec elle avant de prendre les mesures de précaution nécessaires. Fallait-il déplacer à nouveau le bateau d'Elvin ? Pouvaient-ils continuer à communiquer avec leurs nouveaux téléphones ou allaient-ils devoir trouver un autre moyen ?

Il fallait absolument qu'ils trouvent l'endroit où Molander cachait les preuves. Sans elles, Milwokh risquait de passer à travers les mailles du filet. Il y avait même lieu de se demander s'ils seraient en mesure de l'inculper, sachant qu'il n'y avait aucun dénominateur commun aux différents meurtres, hormis le hasard sous la forme d'un dé à jouer. Certes, un certain nombre d'indices pointaient dans sa direction. Mais tout reposait sur les preuves techniques. Sans elles, ils étaient fichus.

La maison dormait encore et le seul bruit qu'on entendait était le léger souffle de la VMC. Il se dévêtit dans le vestibule, afin d'éviter de réveiller Sonja et Matilda et remarqua une petite tache de sang dans le dos de sa chemise. Il sentait aussi une légère démangeaison entre les omoplates. Plus il y pensait, plus cela le grattait.

Peut-être était-ce la piqûre de la péridurale qui se manifestait parce que l'anesthésie ne faisait plus effet. Mais ce n'était pas à cet endroit-là que Molander l'avait piqué, mais nettement plus bas. À moins que sa mémoire le trahisse, ce qui était malheureusement possible. Il pouvait aussi s'agir d'une piqûre d'insecte. Après tout, il avait dormi à la belle étoile.

Fabian essaya de se gratter, mais l'emplacement était inaccessible. Il fut pris d'un vertige et dut s'asseoir sur un tabouret pour retirer ses

chaussures et son pantalon. Il se releva, continua à avancer dans la maison à la lumière de son portable et se rendit au premier étage.

Bien qu'il ait partiellement retrouvé son équilibre, il fut obligé de s'appuyer à la rampe. Sa cuisse blessée lui faisait extrêmement mal et, quelle qu'en soit l'origine, la démangeaison entre ses omoplates était de plus en plus insupportable. Même s'il aurait préféré l'éviter, il allait devoir réveiller Sonja pour lui demander de regarder.

Il ouvrit la porte de la chambre, plongée dans l'obscurité. « Sonja, murmura-t-il après avoir éteint la torche du portable pour ne pas l'éblouir. Sonja, c'est moi. Réveille-toi, s'il te plaît. » Il s'approcha à tâtons et ce ne fut qu'en s'asseyant au bord du lit pour lui toucher l'épaule qu'il s'aperçut qu'elle n'était pas là.

L'angoisse lui tordit l'estomac. Il chercha avec fébrilité son numéro dans le répertoire du téléphone et lança l'appel. Un écran s'alluma au milieu d'un tas de vêtements posés sur le fauteuil.

Était-ce encore un coup de Molander ? L'avait-il enlevée pour s'assurer de sa loyauté ? Il se souvint qu'il avait menacé de s'en prendre à sa famille s'il ne respectait pas sa part du contrat. S'il était allé jusque-là, il jurait qu'il allait en payer le prix.

Fabian ressortit de la chambre et, debout sur le palier, scruta le couloir. La maison semblait vide. Fébrile, il composa le numéro de Molander.

« Ah, tu es réveillé ! s'exclama ce dernier. J'espère que tu ne m'en veux pas trop pour le couchage inconfortable. Je voulais t'allonger dans le jardin derrière chez toi, mais ton voisin était déjà dans sa véranda en train de lire son journal, alors je n'ai pas eu le choix.

– Qu'est-ce que tu as fait ? dit Fabian d'une voix blanche en courant vers la chambre de Matilda, déserte également. Dis-moi ce que tu as fait, putain !

– *Un tas de choses,* répliqua Molander en riant. *Mais ne gaspille pas ton énergie avec ça pour l'instant.* »

La pièce avait changé depuis la dernière fois qu'il y était venu.

« *Essaye plutôt de te reposer un peu.* »

Les rideaux aux couleurs gaies, décorés d'animaux, ses dessins accrochés aux murs, tout cela avait disparu. Sans parler de la collection de peluches sur son lit.

« *Tu as encore quelques heures devant toi avant qu'on se retrouve pour la réunion matinale.* »

Fabian contemplait le lit encore fait, en essayant de comprendre ce qui avait pu se passer.

« *Ne m'en veux pas de te dire ça, mais tu avais franchement mauvaise mine quand je t'ai déposé. Je ne peux pas te répéter assez que nous devons être en pleine forme avec des neurones en parfait état de marche, pour le travail qui nous attend.*

– Parce que tu crois sérieusement que nous allons pouvoir retravailler ensemble un jour ? » Il retourna dans le couloir et se précipita vers la porte fermée de la chambre de Theodor.

« *Bien sûr. Surtout maintenant que nous jouons cartes sur table.* »

Fabian ouvrit la porte et jeta un coup d'œil dans la chambre de son fils, qu'il trouva aussi propre et rangée que la dernière fois qu'il y était entré.

« *Nous allons pouvoir nous concentrer sur les choses importantes et la merveilleuse équipe que nous formons toi et moi va enfin pouvoir se mettre sérieusement au travail* », continuait Molander.

Mais Fabian ne l'écoutait plus. Une trace sur le mur de l'escalier menant à l'atelier de Sonja venait d'attirer son attention. Une trace qu'il n'avait jamais vue.

Elle se trouvait à un mètre de l'endroit où l'escalier tournait à angle droit. À l'observer de plus près, il s'agissait d'une grosse encoche dans le plâtre – il y en avait une deuxième un peu plus haut.

Il monta l'escalier, ouvrit la porte de l'atelier et découvrit, dans la lumière froide du jour qui commençait à se lever, la dernière production artistique de Sonja, *The Hanging Box*. Le coffre rectangulaire, l'œuvre prévue pour être suspendue au plafond, l'installation dont elle espérait qu'elle lui apporterait la consécration et qui avait failli devenir son cercueil, était posée sur le sol, au centre de la pièce.

Depuis cet épisode traumatique, Sonja avait demandé que l'œuvre soit détruite quand la police scientifique aurait fait son boulot.

Et à présent, elle était à nouveau là et, pour sa part, il voyait le coffre en bois clair pour la première fois. Le couvercle était posé légèrement de travers, laissant une mince ouverture à une extrémité.

« C'est toi ? demanda-t-il à Molander en franchissant le seuil pour aller regarder l'objet de plus près. C'est toi qui as rapporté la boîte ?

– *Tu parles de la* Hanging Box *? Une œuvre extraordinaire, je trouve. C'est bien qu'elle ait finalement choisi de la garder, tu ne trouves pas ?* »

Fabian n'eut pas besoin de faire un pas de plus pour comprendre que tout était terminé et que, désormais, plus rien n'aurait jamais d'importance. Qu'aucune réponse de sa part n'expliquerait ni ne changerait quoi que ce soit. Tout était dit.

Matilda et son fantôme avaient raison depuis le début. Toutes deux savaient que quelqu'un de la famille devait partir et ils avaient essayé de le lui faire comprendre. Essayé de le réveiller. Mais il avait balayé leurs mises en garde, les avait taxées d'inventions, et à présent il se trouvait confronté à la réalité.

Il coupa la communication et laissa tomber le mobile par terre en s'approchant lentement de la caisse. Il s'agenouilla, écarta doucement le couvercle pour mieux voir sa femme qui y reposait, nue, les bras le long du corps.

Doucement, il posa une main sur ses yeux clos et, bien que ce fût une évidence dès l'instant où la peau de ses doigts entra en contact avec celle de ses paupières, il lui fallut beaucoup plus longtemps avant de prendre conscience que son corps était encore tiède.

# 38

Frank Käpp chaussa ses jumelles et scruta l'horizon, vers l'ouest. À part deux navires de transport de marchandises, il était limpide. C'était ainsi qu'il le préférait. Exempt de toute présence superflue, une ligne pure où l'eau se fondait avec le ciel dans toutes les directions. Un spectacle qui d'habitude avait le don de le calmer.

Mais en ce moment, il était loin d'être aussi calme qu'il voulait s'en donner l'air. Encore en état de choc, ses mains se mettaient à trembler dès qu'il essayait de s'en servir. Les événements de la nuit continuaient de perturber sa concentration, à l'instar du supplice de la goutte d'eau qui rend fou, lentement, mais sûrement. Aussi inconcevable qu'elle fût, il savait que l'image de Vincent dans la cabine arrière, terrifié, le fil d'une épée pressé contre sa gorge, le poursuivrait pour le restant de ses jours.

Klara avait pris un somnifère entier et Vincent un demi. Tous deux dormaient dans la cabine avant. Quant à lui, il aurait été bien incapable de trouver le sommeil. Tout ce qui était arrivé était entièrement sa faute. Ce voyage était son idée, il leur avait juré que tout irait bien et que, quoi qu'il arrive, il prendrait soin d'eux.

Le moins qu'on puisse dire, c'était que cette promesse n'avait pas été tenue.

Frank poussa un soupir et, pour tâcher de disperser ses pensées moroses, pointa à nouveau les jumelles vers l'horizon et les deux cargos, remarquant distraitement que celui à la coque bleue s'était légèrement rapproché. Mais son esprit continuait à ressasser inlassablement la scène de l'attaque à l'épée de l'homme-grenouille.

Il s'en voulait terriblement. C'était lui qui avait insisté pour qu'ils effectuent cette navigation de nuit. Malgré les réticences de sa femme et de son fils, il était resté campé sur ses positions, et c'était lui encore

qui avait insisté pour que Vincent dorme seul en poupe.

Avec le recul, cet excès d'autorité lui paraissait aussi inexplicable que les arguments de Vincent craignant qu'un monstre les attaque en pleine mer. Quelle probabilité y avait-il que cela leur arrive, et précisément à ce moment-là ? Fallait-il le voir comme un hasard malheureux ou y avait-il un sens caché derrière tout cela ? Une force supérieure qui voulait le remettre à sa place. Lui montrer qu'aussi loin qu'il essaye de fuir à bord de ce bateau, il ne se libérerait jamais de ses démons.

Pur fantasme bergmanien. Il rejeta cette idée avec un petit rire sans joie et ramena son attention sur le cargo bleu. Il devait avoir changé de direction puisqu'il semblait à la fois plus court et plus large. La seule explication était qu'il avait désormais le même cap qu'eux.

Il devait se rendre à Halmstad, où se trouvait un grand port industriel non loin de la marina, mais Frank était tout de même surpris qu'un bâtiment de cette envergure ait pu changer de cap de manière aussi soudaine.

Lui aussi aurait bien modifié sa route pour s'éviter le détour par Halmstad et filer droit sur Göteborg, comme il était prévu au départ. Klara et Vincent ne se seraient aperçus de rien. Mais bon… Il avait promis à la police de rejoindre le port de Halmstad pour y recevoir une aide psychologique et il respecterait cette promesse. Frank ne contestait pas l'idée de parler à un professionnel après ce qu'ils venaient de vivre, mais c'était un trait de son caractère que d'aller vers l'avant en fuyant les problèmes. Comme s'il suffisait de leur tourner le dos pour les faire disparaître. Ce qui était d'ailleurs précisément, il devait l'avouer, le but de ce tour du monde.

Il n'avait jamais consulté de psy. À l'époque où leur mariage battait sérieusement de l'aile, Klara lui avait plusieurs fois proposé une thérapie de couple qu'il avait toujours refusée, avec des arguments plus stupides les uns que les autres.

Une thérapie était probablement ce dont ils avaient besoin, indépendamment de ce qui leur était arrivé cette nuit. Parler tranquillement du passé et de ce qu'ils attendaient de l'avenir. Clarifier leur situation de couple avant de prendre un nouveau départ. Cet horrible événement avait au moins le mérite de lui montrer à quel point il avait eu tort.

La distance entre le Hallberg-Rassy et le bateau de transport de

marchandises était encore assez grande, mais aucun doute sur le fait qu'ils étaient sur une trajectoire de collision. Frank décida donc de virer à l'est et de réduire sa vitesse. La manœuvre leur coûterait une bonne demi-heure. Enfin, après tout, ils n'étaient pas pressés !

Il aurait pu stopper le moteur et hisser les voiles. La direction du vent était idéale et ils entreraient tranquillement au grand largue dans la baie de Laholm. Mais s'il faisait cela, Klara et Vincent se réveilleraient aussitôt.

Il était important qu'ils se reposent. Ensuite, visite chez le psychologue, puis navigation de jour jusqu'à Göteborg et pass illimité au parc d'attractions de Liseberg avec repas, spectacles et tout le tremblement.

Quantité de gens avaient vécu des choses bien plus graves et il était certain que tout allait s'arranger. Avec le temps, les émotions seraient moins exacerbées et cette histoire deviendrait une simple anecdote à laquelle personne ne croirait quand ils la raconteraient. Qui sait, peut-être se mettraient-ils eux-mêmes à en douter.

Mais qu'est-ce qu'il foutait, ce cargo ? Une demi-heure plus tôt, il n'était qu'un point à l'horizon et maintenant, alors qu'il avait modifié à la fois le cap et l'allure du Hallberg-Rassy, voilà qu'il faisait à nouveau route de collision. Le bâtiment était même si proche à présent, qu'il arrivait à lire son nom. *M/S Vinterland*. Bon, très bien, il allait à nouveau changer sa route et réduire son allure.

« Qu'est-ce qui se passe ? demanda Klara, l'air endormi, en sortant la tête du rouf.

– Rien, tout va bien. Je dois juste changer légèrement de cap pour laisser passer ce bateau de transport commercial. »

Klara monta dans le cockpit et jeta un coup d'œil distrait au *M/S Vinterland*.

« Tu as bien dormi ? » poursuivit-il. Klara acquiesça.

« Quand est-ce qu'on arrive ? dit-elle, dans un bâillement.

– Au moins une heure plus tard que prévu si ce foutu bateau continue à nous emmerder, répondit-il en la serrant dans ses bras, sans perdre le cargo de vue. Heureusement qu'on n'est pas aux pièces. »

Klara sourit et il la serra plus fort.

« Ça va aller, chérie. Je te le promets. »

Elle hocha la tête et lui fit un bisou sur la bouche qui se transforma bientôt en un baiser langoureux.

Aucun d'eux ne remarqua que le *M/S Vinterland* faisait à nouveau cap sur eux, ni que lui aussi avait commencé à ralentir.

# 39

Sous la douche, Fabian regardait ses pieds immergés. Il allait bientôt devoir nettoyer le siphon s'il voulait éviter d'inonder toute la salle de bains. Mais ça aussi, ça attendrait. Il s'en occuperait dans une autre vie, quand toute cette histoire serait terminée.

Il s'était endormi sur le plancher de l'atelier, à côté de Sonja couchée dans son cercueil, l'œuvre qui l'avait tant fait douter d'elle-même et de son talent d'artiste. Qui l'avait amenée à remettre en question toute son existence. Apparemment, elle était revenue à de meilleurs sentiments puisqu'elle l'avait rapportée à la maison et s'était à nouveau couchée à l'intérieur, dans le noir, nue et vulnérable.

Quand Fabian s'était réveillé, la caisse était vide, à l'exception d'un petit message sur un bout de papier dans lequel elle écrivait qu'elle partait à un rendez-vous important et que Matilda avait passé la nuit chez sa copine Esmaralda. Rassuré, il était descendu prendre sa douche, où il était resté près d'une heure. Tant pis pour la planète et le temps perdu. Il avait besoin d'éliminer les drogues que Molander avait injectées dans son organisme et chaque goutte touchant son corps lui donnait l'impression de le purifier.

En se frottant vigoureusement pour activer sa circulation, il avait constaté que la douleur due au coup de pince dans sa cuisse avait pratiquement disparu. La démangeaison entre ses omoplates était toujours là en revanche, difficilement supportable. Il ne croyait plus à une simple piqûre d'insecte. Elle avait manifestement une autre cause.

Il essaya à nouveau d'atteindre l'emplacement qui le gênait et de le sentir avec ses doigts, mais il lui manquait toujours quelques centimètres. Il réussit à se gratter à l'aide d'une brosse à dents, mais ne fut pas plus renseigné. Finalement, il prit une photo par-dessus son épaule avec le portable. Il zooma sur l'image et identifia plusieurs

bandes de Steri-Strip collées sur une légère excroissance.

C'était forcément l'œuvre de Molander. Fabian ouvrit l'armoire à pharmacie à la recherche d'un instrument plus efficace que la brosse à dents. La râpe plantaire de Sonja fit l'affaire. Il arracha le sparadrap et prit une deuxième photo.

Sur celle-là, il vit une petite plaie au-dessus de l'excroissance, une coupure d'un centimètre environ, refermée par trois points de suture. Molander avait dû l'opérer pendant qu'il était inconscient. Mais pour quoi faire ? Et pourquoi est-ce que ça le démangeait à ce point ?

Il devrait probablement aller voir un médecin, mais Ingvar avait trop d'avance sur lui pour qu'il puisse se permettre de poireauter aux urgences. Alors il prit une longue pince à épiler, la désinfecta à l'alcool à 90° et la glissa avec précaution dans son dos. Au bout de plusieurs essais, il parvint à faire passer le bout de la pince sous le premier fil et, tirant d'un mouvement sec, l'arracha dans un éclair de douleur.

Le sang coulait le long de sa colonne vertébrale et en temps normal, il n'aurait jamais trouvé le courage de continuer. Mais il était si déterminé à comprendre ce que Molander lui avait fait qu'en enfonçant à nouveau la pince dans la plaie à la recherche du deuxième point, il ne sentait plus vraiment la douleur.

C'est alors que son mobile, posé sur le lavabo, vibra. Un message de Molander.

*Réponds et dis que tu as eu une panne de réveil, mais que tu es en route.*

Il n'eut pas le temps de comprendre le sens du texto que son portable vibrait à nouveau. Cette fois, un appel vocal.

« *Fabian, c'est toi ?* s'enquit la voix de Tuvesson. *C'est Astrid. Allô, tu m'entends ?*

– Je suis là.

– *Qu'est-ce que tu fous ? On attend ton rapport sur ce qui s'est passé cette nuit sur le Sund !*

– Je suis désolé, j'ai eu une panne de réveil, s'entendit-il répondre docilement. La soirée a été dure et j'ai…

– *OK, je comprends,* le coupa Tuvesson. *Mais dépêche-toi. On a du boulot, et surtout on est impatients de savoir.*

– J'arrive, dit-il. Le plus vite possible.

– *Parfait. Et au fait, j'ai trouvé un avocat pour ton fils. Une femme,*

*Jadwiga Komorovski. D'après Högsell, ce serait l'une des meilleures avocates du pays et, si j'ai bien compris, elle est sur place, à Helsingør.*

– C'est merveilleux. Merci. Merci beaucoup. » Fabian se sentit soulagé de l'un des nombreux poids qu'il portait sur les épaules. Il eut à peine le temps de raccrocher que son téléphone vibrait une troisième fois. Un nouveau texto de Molander.

*Parfait. Tu vois, ça s'est très bien passé. Et au fait, ce serait peut-être une bonne idée de mettre de l'alcool pour que la plaie ne s'infecte pas. Et un gros sparadrap au cas où elle se mettrait à saigner. Ne t'inquiète pas. Je t'ai juste équipé d'un petit émetteur GPS, pour savoir où te trouver.*

Ce salaud était-il venu chez lui ? Dans sa maison ? Avait-il installé des fils et des micros partout ? Fabian se retourna et regarda autour de lui dans la salle de bains, où tout lui sembla normal. Quoique. Il commençait à se poser des questions. Le pot-pourri ? N'était-il pas sur l'étagère du bas, d'habitude ? Et cette gravure avait-elle toujours été accrochée là ?

Il ne savait plus. Il avait été tellement absent ces derniers temps que Sonja aurait eu le temps de retapisser toute la maison sans qu'il s'en aperçoive.

Molander avait-il simplement deviné qu'il avait trouvé la plaie entre ses omoplates et qu'il avait commencé à fouiller dedans ? Parce que dans le cas contraire, cela ne pouvait signifier qu'une chose. Il y avait une caméra dans leur salle de bains. Une caméra qui devait se trouver en hauteur, quelque part derrière lui.

Fabian leva les yeux vers le plafonnier en forme de soucoupe. Tout comme celui qui se trouvait au plafond de leur chambre, le luminaire était déjà là quand ils avaient emménagé et il n'y avait jamais vraiment prêté attention. Il remarquait pour la première fois aujourd'hui ses motifs raffinés et son support en laiton qui le maintenait plaqué au plafond.

C'était peut-être de la poussière, ou des insectes morts, mais il vit une tache sombre au fond de la coupelle en verre poli. Il monta sur l'abattant des W-C, dévissa le support en laiton et retira le verre avec précaution.

Il trouva bien une couche de poussière au fond, mais ne découvrit ni caméra, ni fils, ni micro. Juste un morceau de papier jauni qu'il déplia, faisant tomber sur le carrelage une petite clé rouillée. Au lieu de descendre pour la ramasser, toujours perché sur la cuvette, il

commença à lire le texte écrit à la main.

*Papa est dans la cave.*
*À la sueur de son front, il travaille.*
*Il y a tant à faire et si peu de temps.*
*Dans cette pièce qui n'existe pas.*
*Lard ou cochon ou les deux ?*

Un poème. Une comptine ? Une devinette ? Qui l'avait écrit ? Matilda ? Non, ce n'était pas son écriture. D'un autre côté, elle avait beaucoup changé depuis le drame, alors pourquoi n'aurait-elle pas aussi changé sa façon d'écrire ? Ou était-ce son amie Esmaralda ? Ce texte était peut-être en rapport avec ces drôles de jeux auxquels elles jouaient ces temps-ci. Mais le papier était vieux et jauni et il l'avait trouvé sous une épaisse couche de poussière.

Le début qui parlait d'un père s'échinant dans une cave pouvait évidemment faire référence à lui. Ces derniers mois, il avait plus ou moins vécu dans cette pièce au sous-sol. Et ce à quoi il s'était employé pouvait en effet être décrit comme une course contre la montre. C'était encore le cas, d'ailleurs. Mais quelle était cette pièce qui n'existait pas ? S'agissait-il de son bureau improvisé ou d'autre chose ?

Ses pensées le conduisaient dans une direction où il n'avait pas envie d'aller. Mais il ne pouvait pas l'empêcher et cela finit par lui donner le vertige au point que, pour la deuxième fois en très peu de temps, il dut prendre appui sur quelque chose pour ne pas perdre l'équilibre. Cette fois, ce fut le mur. Et c'est alors qu'il les découvrit. Dans le pot-pourri, comme il en avait eu l'intuition au départ.

Une petite caméra espion et son émetteur.

# 40

Hillevi Stubbs attendait déjà dans la salle d'interrogatoire quand un maton fit entrer Conny Öhman. Il avait refusé de la rencontrer, arguant que tout ce qu'il avait à dire se trouvait déjà dans son dossier. Mais il s'avérait qu'elle connaissait assez bien le directeur de cette prison dans la banlieue de Malmö pour avoir obtenu un entretien sans l'accord du prisonnier.

« Bonjour, Conny, l'accueillit-elle avec un sourire quand il vint s'asseoir. Je m'appelle Hillevi Stubbs. » Elle remarqua qu'il avait pris du poids depuis son incarcération au printemps et qu'il s'était laissé pousser la barbe.

« Qu'est-ce que tu me veux ? demanda Conny, penché au-dessus de la table, l'air rogue, les doigts enfouis dans ses cheveux sales, se malaxant le crâne.

– Je veux que tu me racontes ce que tu as fait à ton épouse Kerstin Öhman la nuit du 5 au 6 avril de cette année, répondit-elle en observant la pluie de pellicules qui tombait de sa tignasse rousse.

– Et pourquoi je ferais ça ? rétorqua Conny tout en continuant à masser son cuir chevelu. J'ai déjà répondu à toutes vos questions.

– Tu pourrais peut-être recommencer ? Si tu te montres coopératif, je pourrais te mettre un avis favorable. Et qui sait si ensuite, à condition que tu continues à bien te tenir, tu ne pourrais pas sortir plus tôt ?

– Qu'est-ce que je ferais de plus dehors ? J'ai tout ce qu'il me faut ici : salle de sport, tatoueur, journaux pornos. Même la bouffe est meilleure que celle du fast-food. » Conny ricana.

« J'ai ouï dire qu'on va te transférer au centre de détention de Tidaholm. C'est un établissement de haute sécurité. Je peux t'assurer que c'est beaucoup moins cool, là-bas. »

Conny ne fit pas de commentaire et se mit à rassembler devant lui un petit tas de pellicules.

« Est-ce que tu as violé ta femme, cette nuit-là ? reprit Hillevi.

– À ce qu'il paraît.

– Pourquoi ?

– Pourquoi quoi ? dit Conny en mouillant le bout de son index avec sa langue. C'est quoi cette question à la con ? » demanda-t-il en pressant le doigt humide sur le tas de pellicules avant de le fourrer dans sa bouche.

« Elle t'a énervé ? Il s'est passé un truc particulier, avant ?

– J'me rappelle pas. J'étais bourré et j'étais en rogne. Les conditions idéales, si tu veux mon avis.

– Dois-je en déduire que ce n'était pas la première fois que tu la violais ? »

Conny éclata de rire et acquiesça. « Tu peux en déduire ça, ouais.

– Mais c'est la première fois que tu l'as violée à mort. Pourquoi cette fois-là et pas les précédentes ? »

Conny haussa les épaules et se mit à se curer les ongles. « Je suppose qu'elle l'avait mérité. Ou que j'étais particulièrement de mauvais poil.

– Apparemment, tu l'as aussi tabassée et torturée. C'était dans tes habitudes ?

– Je suis prêt à parier que tu es une de ces foutues féministes, dit-il en la regardant pour la première fois dans les yeux. Une de ces nanas qui lèchent des chattes dès qu'elles en ont l'occasion, je me trompe ?

– J'aimerais que tu te contentes de répondre à mes questions.

– OK, si tu réponds d'abord à la mienne.

– Oui, je suis lesbienne.

– Ça, c'est parce que t'as jamais goûté la mienne. » Son visage se fendit en un grand sourire et il entreprit de rassembler la crasse de ses ongles en un petit tas.

« À toi », dit-elle, impassible.

Conny soupira. « Je lui filais une gifle ou deux de temps en temps, quand elle ne voulait pas faire ce que je lui disais. Les femmes, c'est comme les gosses, de temps en temps il faut les recadrer, sinon elles ne vous obéissent plus et elles se croient tout permis.

– Et qu'est-ce que Kerstin avait fait cette nuit-là pour mériter une punition ?

– Bonne question. Elle trouvait toujours un moyen de me faire chier. » Conny haussa les épaules et mouilla à nouveau le bout de son index. « Mais comme je te l'ai dit, j'étais rond comme une queue de pelle, alors je ne me rappelle pas tous les détails.

– Tu es sûr de ne pas te rappeler ? Elle a quand même dû faire ou dire quelque chose qui t'a fait monter dans les tours pour que tu la violentes à mort.

– Ça paraît logique. » Conny posa le doigt sur le tas de crasse prélevé sous ses ongles et le fourra dans sa bouche. « Tu dois avoir raison.

– Mais tu ne t'en souviens pas. »

Conny secoua la tête. « Pas du tout.

– Quand tu te rappelles cette nuit-là, il n'y a aucune image qui te vienne ? »

À nouveau, Conny secoua la tête.

« Tu ne trouves pas cela un peu étrange ? Brûler quelqu'un avec un tisonnier chauffé à blanc, ce n'est pas comme lui donner une gifle. »

Conny baissa les yeux et entreprit de nettoyer une tache sur la table devant lui.

« D'après le compte rendu de l'enquête, tu le lui aurais enfoncé dans le vagin. Elle avait dû être très désobéissante pour mériter ça, non ? »

Conny ne répondit pas et continua à gratter la souillure avec son ongle.

« Et comme si cela ne suffisait pas, tu lui as aussi…

– J'en sais rien, l'interrompit Conny.

– Comment ça, tu n'en sais rien ?

– J'en sais rien, c'est tout, arrête de me faire chier.

– Tu n'en sais rien ou tu ne t'en souviens pas ? »

Conny frappa du poing sur la table. « Je ne peux pas répondre à tes foutues questions ! J'étais bourré, d'accord ? Complètement fait ! Alors j'sais rien et je m'souviens de rien de ce qui s'est passé cette nuit-là !

– Ce que tu es en train de me dire, c'est qu'il a pu se passer n'importe quoi.

– Oui. La preuve.

– Peut-être y avait-il même une troisième personne avec vous dans la pièce ?

– Comment ça, une troisième personne ? » Conny releva la tête.

« Qu'est-ce que tu racontes ? Quelle troisième personne ?

– Je ne sais pas, moi. » Hillevi haussa les épaules. « Quelqu'un qui aurait fait toutes ces choses à ta femme pendant que tu cuvais dans le canapé. »

Conny la regarda quelques secondes sans rien dire. « Qu'est-ce que tu cherches, exactement ?

– Juste la vérité. C'est tout ce qui m'intéresse.

– Mais j'ai tout avoué. Chaque foutu détail. Qu'est-ce que tu veux de plus ? J'ai déjà pris perpète, putain !

– En effet. » Elle se pencha vers lui. « Et je suis parfaitement consciente que tu es un sale type qui ne mérite rien de mieux que de pourrir ici, quoi qu'il se soit passé cette nuit-là. Mais le fait est qu'il y a une petite chance pour que tu sois en train de payer pour quelqu'un d'autre, en ce moment.

– Je ne sais pas à quoi tu joues. Mais il ne faut pas me prendre pour un con. J'ai plus rien à dire.

– Ce type-là, insista Stubbs en posant une photo de Molander sur la table. Est-ce que tu as l'impression de l'avoir déjà vu quelque part ? »

Conny se leva et regarda la photo un long moment avant de secouer la tête.

« Tu en es sûr ? Je voudrais que tu le regardes attentivement. » Conny lui tourna le dos et se dirigea vers la porte. Mais alors qu'il allait appuyer sur l'interphone pour appeler un gardien, il changea d'avis et revint sur ses pas.

# 41

Fabian remit les bocaux contenant diverses variétés de pâtes au-dessus des placards de la cuisine, rangea le tabouret et resta un petit moment à regarder autour de lui. Il avait déjà vérifié les livres de recettes sur l'étagère ainsi que le plafonnier. Il avait même démonté et nettoyé la hotte aspirante, sans rien trouver.

Il était certain qu'il y avait dans la maison d'autres caméras que celle qu'il avait finalement découverte dans la salle de bains. Il n'aurait pas été surpris qu'il y en ait dans toutes les pièces. Mais il n'en avait pas déniché d'autre.

Peut-être Molander n'avait-il pas eu le temps d'en placer ailleurs. Peut-être s'était-il dit que celle-là suffirait. Que c'était là, et pas ailleurs, que Fabian se mettrait devant la glace pour se charcuter le dos. Ou alors il ne cherchait pas aux bons endroits.

« Salut trésor ! Comment se fait-il que tu sois encore là ? »

Il se retourna vers Sonja qui arrivait du vestibule.

« Ça va ? poursuivit-elle. Tu as l'air bizarre. J'ai essayé de…

– Tout va bien, dit-il très vite, s'efforçant de se ressaisir. J'ai eu une panne de réveil et tu m'attrapes sur le pas de la porte. » Il y avait tant de choses qu'il aurait dû lui dire qu'il ignorait par où commencer.

« Fabian. » Elle s'approcha et prit son visage dans ses mains. « Je comprendrais que tu aies des questions à me poser et que tu te demandes ce que je fabrique. Et je te promets de t'en parler bientôt. Mais d'abord, je voudrais que tu me dises ce qui t'est arrivé.

– Pas maintenant, Sonja. Je ne peux pas. Je dois…

– Fabian, insista-t-elle, l'interrompant. S'il y a une chose que tu *dois* faire maintenant, c'est parler avec ta femme.

– Je sais. Et nous le ferons dès que…

– Dès que quoi ? Dès que tu rentreras du boulot ? Encore faudrait-

il que tu rentres. Tu as passé la nuit dehors. Je sais que c'est ton travail qui veut ça. Je n'ai aucun doute là-dessus. Mais quand je t'ai vu ce matin avec des blessures sur la cuisse et dans le dos, j'ai compris qu'il t'était arrivé quelque chose de grave et je me suis inquiétée. Vraiment inquiétée. J'ai essayé de te réveiller et je n'y suis pas arrivée. Comme si tu étais drogué. Et maintenant… » Elle fit un pas en arrière pour l'examiner des pieds à la tête. « … Maintenant, tu as l'air sur le point de t'écrouler d'une seconde à l'autre.

– Sonja, s'il te plaît, je n'ai vraiment pas le temps. Plus tard, d'accord ?

– C'est à cause de Theodor ? Tu as eu de ses nouvelles ? Il veut qu'on…

– Non, je ne sais rien de nouveau, à part qu'on a une bonne avocate et qu'elle sera présente à chacune de ses auditions jusqu'à la reprise du procès.

– Je n'arrête pas de penser à lui.

– Pareil. Mais pour l'instant, tout ce que nous pouvons faire, c'est attendre et espérer. Écoute, il faut vraiment que j'y aille. Nous reprendrons cette conversation plus tard. » Il posa un baiser sur son front et s'éloigna vers la porte.

« Je vais exposer à nouveau. »

Il se retourna.

Sonja soupira. « Je sais, ça va à l'encontre de ce que j'affirme depuis plusieurs semaines. Mais hier j'ai eu un coup de fil de Dunker, la Maison de la culture, et ils m'ont demandé si cela m'intéresserait de participer à une expo avec plusieurs autres artistes. Le problème, c'est que le vernissage a lieu jeudi. Apparemment, quelqu'un s'est désisté au dernier moment.

– Tu veux dire jeudi de cette semaine ? C'est-à-dire demain ? »

Sonja acquiesça. « Je ne sais pas comment je vais faire. Mais au moins j'ai une idée de ce que je veux exposer.

– C'est super. » Il dut fournir un effort pour faire montre d'enthousiasme. « Félicitations !

– Je ne sais pas si c'est super. En revanche, je pense que c'est le seul moyen pour moi de… Je ne sais pas comment exprimer ça… Je crois que ça pourrait m'aider à digérer tout ce qui s'est passé. Mais il est aussi possible que je craque. » Elle haussa les épaules. « Enfin on verra bien. »

Fabian la prit dans ses bras. Elle le devança dans l'étreinte, le serra très fort, comme pour lui apporter son soutien. Ça aurait dû être l'inverse.

Fabian n'aurait pas su dire si c'était les bras de Sonja autour de lui ou l'effet des drogues qui commençait à s'estomper mais, pour la première fois depuis très longtemps, il eut le sentiment de toucher terre et de retrouver son équilibre. Peut-être avaient-ils sombré assez bas pour commencer à remonter.

« Au départ, je ne voulais pas, dit-elle par-dessus son épaule. Mais ils m'ont laissé un délai de réflexion jusqu'à aujourd'hui. C'est pour ça que j'ai voulu récupérer la boîte, pour essayer. Et en me réveillant ce matin, tous mes doutes s'étaient envolés. Au fait, tu as le bonjour d'Ingvar.

– Molander ? » Il s'écarta d'elle. « C'est lui qui t'a aidée à la monter dans l'atelier ?

– Oui, pourquoi ? Ça pose un problème ? Je ne pouvais pas la porter toute seule, et toi…

– Combien de temps est-il resté ? demanda-t-il, lui coupant la parole.

– Je veux d'abord que tu me dises pourquoi tu…

– Combien de temps, Sonja ? Quelques minutes ? Plusieurs heures ?

– Qu'est-ce que tu t'imagines ? Je t'assure, tu n'as aucune raison de t'inquiéter.

– Tu as gardé un œil sur lui en permanence ? Ou tu l'as laissé se promener tout seul dans la maison ?

– Écoute, Fabian, on parle de Molander, là. Ton collègue. Qu'est-ce que tu veux qu'il…

– Réponds à ma question, s'il te plaît. »

Sonja souffla. « Je ne sais pas combien de temps il a passé ici. Et non, je n'ai pas surveillé ses faits et gestes. Il m'a aidée à porter la boîte dans l'atelier et ensuite il m'a demandé s'il pouvait utiliser les toilettes. Je ne sais pas s'il avait mal au ventre ou quoi. Il est resté un long moment dans la salle de bains, et à la fin, il a fallu que je m'en aille.

– Quoi ? Tu l'as laissé seul dans la maison ? » L'idée ne le traversa qu'à cet instant et, à nouveau, il eut l'impression de sombrer dans un gouffre sans fond.

« Bah oui. Je lui ai dit qu'il n'avait qu'à mettre les clés dans la boîte aux lettres en partant. »

La cave. Molander était bien sûr descendu dans la cave. Il avait vu toutes ses notes et pris connaissance de tous les indices qu'il avait rassemblés et des pistes sur lesquelles il travaillait. Tout n'était pas là puisqu'il en avait donné une grande partie à Stubbs, mais quand même…

« Tu ne réponds pas ?

– Hein ?

– Tu n'entends pas que ton téléphone est en train de sonner ? »

Il sortit le Nokia de sa poche, refusa l'appel de Hillevi et lui écrivit un SMS.

*Je ne peux pas te parler maintenant.*

« Réponds, si tu veux, dit sa femme. Qu'est-ce que c'est que ce vieux téléphone ? »

*OK. Je peux te voir quand et où ?* répondit Stubbs à son message.

« Excuse-moi, chérie, je t'expliquerai plus tard. »

*Je viens de finir avec Öhman et il accepte de témoigner contre M. Ce qui veut dire que nous avons assez d'éléments pour une interpellation.*

# 42

« *Écoute, Kim.* » Son interlocuteur poussa un long soupir, et Sleizner comprit aussitôt dans quelle direction s'orientait cette conversation. « *J'entends ce que tu dis, mais vraiment, je ne peux pas faire ça.*

– Et pourquoi ? » Sleizner se releva du fauteuil de bureau sur lequel il était vautré. « Je ne vois pas où est le problème. » Il arrivait toujours à mettre plus d'énergie et de conviction dans ses mots quand il était debout et qu'il parlait en marchant. « Tout ce que tu as à faire, c'est d'imprimer la pièce jointe au mail que tu viens de recevoir et de la signer. Le reste, je m'en occupe. » Le chef de la police de Copenhague alla se poster devant la fenêtre et observa un groupe de gens en train de traverser la cour de l'hôtel de police d'un pas pressé. Il entendait à la respiration de son interlocuteur qu'il commençait à hésiter.

« *Je regrette, Kim, mais c'est impossible.* »

Tu parles comme tu regrettes, vieille pédale. Sleizner retint le soupir excédé qui l'aurait trahi. « J'avoue que tu me déçois… Ingolf Bremer.

*– Tu m'en vois désolé, mais je ne peux vraiment pas t'aider. Je te rappelle que c'est moi qui commande les opérations navales. Pas toi.* »

Mais pour qui est-ce qu'il se prenait ! « Bien sûr, Ingolf. Je sais que c'est toi qui commandes et je n'ai jamais prétendu le contraire. Mais sois gentil, tais-toi un peu et écoute ce que j'ai à dire. » Il fit une courte pause pour montrer à quel point il était calme et posé. « Parce que, si je ne m'abuse, tu me dois… Comment appeler cela ? un service ? un retour d'ascenseur ? » L'autre ne répondit pas, la bataille était presque gagnée. « Je ne t'en veux pas, mais j'aimerais bien ne pas attendre trop longtemps tout de même.

– *Je t'ai déjà aidé la nuit dernière, Kim. Ça, tu dois le prendre en compte.* » Il était nerveux, à présent. On aurait presque pu entendre les gouttes de sueur perler sur son front. « *En interdisant aux gardes-côtes suédois l'accès aux eaux territoriales danoises, j'ai transgressé toutes les règles en vigueur entre nos deux pays. Mais je l'ai fait. Pour te rendre service.*

– C'est vrai. Et je t'assure que j'ai apprécié ton geste à sa juste valeur, c'est-à-dire comme un remboursement partiel de ta dette envers moi. Tu m'as rendu service, je ne le nie pas. Mais après ce que j'ai fait pour toi, nous sommes encore loin d'être quittes. Simple question d'équité.

– *J'aimerais pouvoir t'aider, Kim, tu le sais.* » Il résistait encore, ce fils de pute. « *Mais je suis déjà allé trop loin avec ce que j'ai fait hier. Et ce que tu me demandes là serait contraire à l'éthique et aussi à toutes les règles de collaboration que nos deux pays ont mises en place au fil des ans autour du détroit d'Øresund.*

– OK, alors laisse-moi t'expliquer la situation, Ingolf. Je me fous de ton avis sur les choses que je te demande. J'ai mes raisons, et cela devrait te suffire. Ce dont je ne me fous pas, en revanche, c'est d'apprendre que les Suédois se sont permis de passer outre à notre interdiction et de continuer tranquillement leur route dans les eaux territoriales danoises. C'est une violation grave et nous devons porter plainte officiellement contre eux, tout comme nous l'aurions fait contre la Russie ou n'importe quel autre pays pour le même délit.

– *Enfin, Kim, essaye de comprendre. C'est nous qui avons commis une infraction envers eux. Défendre notre position maintenant n'aurait pour effet que d'aggraver les choses.*

– Cette affaire ne dépasse pas seulement ton autorité, elle dépasse aussi ton domaine de compétence. J'ai parlé à Steinbacher, du ministère des Affaires étrangères, et il est d'accord avec moi. La seule chose qu'ils attendent à présent, c'est un rapport d'incident avec ta signature en bas du document. » Un long soupir se fit entendre à l'autre bout de la ligne. Ingolf Bremer était sur le point d'abandonner la partie. « Je crois que tu ne saisis pas bien la gravité de ta situation. Tu es sûr de vouloir que le film soit diffusé ?

– *Kim, je t'en conjure.*

– Treize ans, quand même… On n'a même pas encore d'acné à cet âge-là ! Plus jeune que ta benjamine, dis donc. Comment as-tu prévu

d'expliquer cela à… Rappelle-moi comment elle s'appelle ? »

On frappa à la porte et un homme passa la tête dans le bureau. « Oh, pardon, je dérange ? »

Sleizner écarta le portable de son oreille, poussa un soupir et ferma les yeux un instant. « À ton avis ? » Juste au moment où il avait enfin poussé le vieux dans ses retranchements. « Je te conseille de refermer cette porte immédiatement, de retourner dans le trou d'où tu sors et de faire comme si tu n'étais jamais entré dans mon bureau. » D'une main, il chassa l'importun et de l'autre, il remit le téléphone à l'oreille. « Pardon, où en étions-nous ? »

Mais au lieu de s'en aller, l'homme entra et referma la porte derrière lui. « Sans vouloir insister lourdement, je te rappelle que nous avions rendez-vous à treize heures aujourd'hui, dit-il. Il est déjà treize heures dix. Et je dois… »

« Ingolf, je te demande deux secondes. Il faut que je règle un truc. »

Sleizner se tourna vers l'homme dans son bureau : « Quel rendez-vous ? Je n'ai pris aucun rendez-vous.

– Si, si, vérifie ton agenda électronique. Sinon, pourquoi est-ce que je serais là ? » Le type continua à avancer dans la pièce : « Je pense que tu devrais dire à la personne que tu as au bout du fil que tu la rappelleras dans deux heures. À moins que tu aies un autre téléphone…

– Non, mais, je rêve ou quoi ? » Sleizner fonça sur l'intrus. « Premièrement : tu es qui pour me donner des ordres ? Deuxièmement : c'est quoi ce foutu rendez-vous dont tu me parles ?

– Mon nom est Michael Rønning. Je travaille depuis sept ans au service informatique de l'hôtel de police. »

Effectivement, le nom lui rappelait vaguement quelque chose, mais le souvenir était très diffus.

« Entre autres, je m'occupe d'assurer la sécurité des téléphones portables de l'hôtel de police. Je t'ai envoyé un mail dans lequel je te donnais rendez-vous cet après-midi pour une mise à jour de ton appareil. »

« Je vais être obligé de te laisser, Ingolf. Nous continuerons cette conversation plus tard. » Il raccrocha. « Alors c'est toi qui me harcèles avec tes mails, depuis une semaine ?

– Je suis désolé que tu l'aies vécu ainsi. Je me contente

d'accomplir le travail pour lequel on me paye.

– Tu n'es pas le seul, et c'est pourquoi que je vais te demander de foutre le camp et de me foutre la paix.

– Crois-moi. Rien ne me ferait plus plaisir, rétorqua Rønning. Mais cette mise à jour en particulier est de la plus haute importance, pas seulement pour toi, mais pour la sécurité du royaume. Il s'agit en l'occurrence de stopper un certain nombre de fuites de données et c'est la raison pour laquelle elle ne peut pas attendre.

– Je comprends parfaitement, mais… », Sleizner soupira. « Oh, et puis merde, tu m'as dit que ça prendrait combien de temps, déjà ?

– Une grosse heure, en fonction de la mémoire de l'appareil.

– D'accord, alors je t'attends ici à quinze heures au plus tard. » Il lui remit le téléphone.

« Pas de souci, répliqua Michael Rønning avec un hochement de tête. Il me faudrait ton code PIN, aussi.

– Bien sûr, il te faut aussi mon code. » Sleizner sourit. « Ce qui veut dire que tu vas avoir accès à mes photos et à mes vidéos personnelles.

– C'est exact. À moins que tu aies pris le temps de les sauvegarder sur ton ordinateur, comme je te l'avais conseillé dans l'un de mes mails. Mais si cela peut te rassurer, j'ai autre chose à faire que de regarder tes photos de vacances et si tu n'as pas confiance, tu peux toujours venir avec moi et me tenir compagnie.

– Merci, mais non merci. Le code, c'est trente-huit, quarante… » Sleizner fut interrompu par un signal et son écran qui s'allumait. « Une seconde, il faut que je regarde ce que c'est. » Il reprit le portable, le déverrouilla et lut le message que venait de lui envoyer Stig Paulsen, le P-DG de la TDC.

*J'ai trouvé ton Indien dans les archives. Malheureusement, j'ai une mauvaise nouvelle. Appelle-moi.*

Paulsen avait réussi à identifier l'Indien, ce qui voulait dire qu'il travaillait là-bas lui aussi et que c'était comme ça que le gros Chinois et lui se connaissaient. Qu'est-ce qui pouvait être assez grave pour que Paulsen lui demande de le rappeler alors qu'il ne voulait jamais parler de rien au téléphone ? « Écoute, je suis désolé, mais on va devoir repousser, finalement », annonça-t-il à Rønning tout en écrivant à Paulsen.

*C'est quoi le problème ?*

« Il me semble pourtant avoir été assez clair sur l'importance de…

– Tu as été on ne peut plus clair, le coupa Sleizner. Mais je regrette, aujourd'hui, ça ne va pas être possible. Voilà. Et maintenant, dehors », dit-il en poussant Rønning vers la porte. Il l'avait à peine refermée derrière l'informaticien que son téléphone vibrait à nouveau.

*Je t'ai dit de m'appeler.*

# 43

« Tiens, tiens ! s'exclama Molander, les bras grands ouverts. Ne serait-ce pas le fils prodigue qui daigne enfin nous faire l'honneur de sa présence ? »

Fabian entra dans la salle de réunion en distribuant quelques hochements de tête ici et là. « Mais oui, mais oui, c'est bien moi », dit-il sans se départir du sourire auquel il s'était entraîné dans l'ascenseur en montant. Et, tel un politicien en campagne, il gratifia chacun de ses collègues d'un petit salut personnel.

« Tu as beau avoir dormi plus que nous tous réunis, je te trouve l'air un peu fatigué, continua Molander. La nuit a été dure ? »

Fabian se tourna vers Ingvar, qui lui renvoya ce sourire moqueur et autosatisfait qu'il affichait si souvent. Avant, il pensait que cette lueur dans son regard était innocente et la trouvait plutôt sympathique. Une manière d'alléger l'atmosphère quand celle-ci devenait trop pesante. Le regard était le même, mais en l'observant aujourd'hui, il y lisait une cruauté abyssale.

« Toi mieux que quiconque devrais en savoir quelque chose », rétorqua-t-il en le regardant droit dans les yeux. Le sourire s'était évanoui et Fabian nota le léger tremblement de sa lèvre supérieure.

« Ah ? Que dois-je comprendre ?

– J'ai tort ? » dit Fabian, sans lâcher son collègue des yeux tandis que petit à petit le silence dans la pièce devenait palpable. « Si j'ai bien compris, c'est toi qui as aidé Sonja à rapporter son œuvre d'art à la maison, après l'avoir menacée de la réduire en miettes si elle ne venait pas la chercher, dit-il enfin. Au regard de ce qu'elle a vécu à cause de cette boîte, toi et vous tous d'ailleurs devriez comprendre que son retour a eu des conséquences qui nous ont tenus éveillés une grande partie de la nuit. Alors je te le confirme, je n'ai pas beaucoup

dormi.

– Pardon, j'aurais dû y penser, s'excusa Molander en hochant la tête. Mettons cela sur le compte de mon manque de sommeil à moi aussi. »

Fabian n'embraya pas sur cette dernière remarque. Il voulait bien jouer le jeu, mais il y avait des limites, et surtout, il devait tenir tête à son collègue qui, sinon, le dévorerait vivant à la première occasion.

« Bon, et si on se mettait au travail, avant que cette journée soit derrière nous ? intervint Tuvesson. Nous sommes très en retard et je dois bientôt m'en aller. » Elle se tourna vers Fabian. « Finalement, tu vas devoir attendre pour nous raconter ce qui s'est passé cette nuit sur le Sund. Apparemment, nous ignorons encore si Milwokh s'est noyé, ou s'il a réussi à revenir à terre.

– C'est exact, acquiesça-t-il. Mais il y a de fortes chances pour qu'il…

– Et vous en serez informés aussitôt que je le serai moi-même, le coupa Tuvesson. En espérant, s'il est encore en vie, qu'il se tiendra un peu tranquille, ne serait-ce que pour se remettre de ses émotions. Ce qui ne veut pas dire que nous avons le temps de bayer aux corneilles. Nous avons encore du travail sur presque toutes nos enquêtes en cours. Et c'est maintenant que nous avons une petite chance d'avancer. » Elle se retourna vers les tableaux surchargés, écartant les bras pour englober l'ensemble. « Il y a des interrogatoires en souffrance à mener sans délai. Des scènes de crime à réexaminer et des preuves techniques et scientifiques à relever. »

Tuvesson avait raison. Ils avaient beaucoup de choses à faire avant que les pistes refroidissent. Mais le plus urgent était de remettre la main sur la banque de preuves de Molander. Sans elle, rien de ce qu'ils accompliraient ne leur serait d'aucune utilité.

« Irene, poursuivit Tuvesson. Je voudrais que tu ailles interroger les parents adoptifs de Milwokh. »

Lilja hocha la tête.

« Je sais que tu les as déjà rencontrés il y a quelques mois. Mais à l'époque, il était question de leur fille adoptive, et si jamais leur fils est toujours en vie, il n'est pas impossible qu'il les contacte ou débarque chez eux, maintenant qu'il ne peut plus rentrer chez lui. Klippan, j'ai pensé que tu pourrais aller parler à la société de location de bateaux.

– Absolument. Pas de problème.

– Je peux poser une question ? demanda Fabian.

– Oui, si elle est rapide. Nous ne sommes pas en avance.

– Où en est-on avec les preuves scientifiques ?

– J'allais y venir. » Tuvesson se tourna vers Molander.

« Dans l'ensemble, tout suit son cours, répondit ce dernier avec un sourire. Mis à part le dernier meurtre, nous avons de quoi relier le suspect à toutes les scènes de crime, et je ne doute pas que nous découvrirons un cheveu ou autre chose qui le lie également à l'affaire de la baignoire.

– Dans l'ensemble, c'est vague. Tu pourrais être plus précis ? rétorqua Fabian.

– Ne vous inquiétez pas, tout est sous contrôle.

– Je ne suis pas inquiet. Je pense simplement qu'un bilan de ce que tu as déjà et de ce qui te manque encore ne serait pas superflu à ce stade. Cela nous permettrait de savoir sur quoi concentrer nos efforts. Alors je propose qu'on continue cette réunion dans ton labo. Je suppose que c'est là que tu gardes les preuves.

– Parfait, faisons cela, conclut Tuvesson en consultant l'heure à sa montre. J'allais dans cette direction de toute façon.

– Holà, pas si vite ! s'exclama Molander en levant les mains. Excusez-moi si je ne me suis pas exprimé assez clairement. Pour l'instant, nous disposons de preuves techniques qui le rattachent à toutes les scènes de crime, hormis celle de Planteringen. Ce que je voulais dire, c'est que c'est à cela que je dois consacrer mon temps en premier lieu, et pas à vous faire un long topo au labo. Je propose qu'on voie ça plus tard.

– Bon, les autres, vous en dites quoi ? s'enquit Tuvesson. Partie remise ?

– Personnellement, je suis d'accord, dit Klippan, haussant les épaules.

– Pareil, dit Lilja. Mais j'aimerais bien savoir quand tu comptes t'occuper de l'appartement de Milwokh. Cela me semble être une priorité absolue.

– Et du Zodiac, ajouta Klippan.

– Quand j'aurai le temps. Vous avez entendu comme moi, il y a encore beaucoup à faire. Alors arrêtons de discuter et mettons-nous au travail.

– Très bien. Ainsi soit-il, conclut Fabian en regardant Molander droit dans les yeux.

– Parfait. Je pense qu'on peut faire confiance à Ingvar quand il dit qu'il sait ce qu'il a dans son frigo », conclut Tuvesson en commençant à rassembler ses papiers pendant que Molander et les autres se levaient pour s'en aller. « Ah ! Et Fabian, je voudrais que tu ailles parler avec Hanna Brahe.

– Qui est-ce ? demanda-t-il en se rappelant soudain le sous-sol de la maison de Molander et son congélateur encastré.

– La petite amie de Mattias Larsson. C'est elle qui l'a retrouvé dans la baignoire et qui nous a prévenus. La nuit dernière, elle était en état de choc et nous n'avons pas pu l'entendre. Mais elle a appelé aujourd'hui pour dire qu'elle était prête à nous rencontrer. »

Comment n'y avait-il pas pensé avant ? C'était évidemment là que Molander gardait les preuves. C'était ça qu'il avait vu ce jour-là.

« Entendu. » Risk se leva et suivit le mouvement vers la porte. « Envoie-moi ses coordonnées par texto, je l'appellerai dans la journée. » Il fallait qu'il y retourne le plus vite possible. Molander n'aurait qu'à le pister autant qu'il voulait avec son foutu traceur. C'était sans importance.

« Non, pas dans la journée. Maintenant, s'il te plaît. »

Fabian acquiesça et quitta la salle de réunion. Son rendez-vous avec Stubbs attendrait, tant pis. Tout le reste attendrait.

# 44

*Où es-tu ? On avait bien dit au Preem, sur Södra Hunnetorpsvägen ?*

Fabian s'engagea dans l'allée de la maison de Molander et coupa le moteur avant de répondre au message de Stubbs. Ils s'étaient donné rendez-vous dans une station-service, pour faire croire à Ingvar qu'il s'était arrêté pour faire le plein. Il y avait aussi sur place une station de lavage et une pizzeria qui devraient leur donner au moins vingt minutes de répit sans que cela semble suspect.

*Je ne vais pas pouvoir venir.*

Avec cette puce dans le dos, Molander saurait toujours où il se trouvait. Mais si ses soupçons se révélaient exacts, ils allaient pouvoir procéder à son arrestation dès aujourd'hui.

*Qu'est-ce qui s'est passé ? Je peux t'appeler ?*

Il courut à l'arrière de la maison et, comme la fois précédente, inséra dans la serrure de la porte vitrée la clé marquée avec de l'adhésif blanc sur lequel était inscrit un code. Molander, sachant qu'il s'était déjà introduit chez lui, avait peut-être changé le barillet. Mais la clé entra et tourna dans la serrure sans difficulté.

*Je n'ai pas le temps de t'expliquer. On peut se retrouver à Skaragatan, no 12, dans 40 min.*

Peut-être Ingvar n'avait-il pas eu le temps de la changer parce que lui aussi était engagé dans une course contre la montre. Peut-être ne maîtrisait-il pas la situation autant qu'il voulait s'en donner l'air. L'embuscade de la nuit dernière pouvait avoir été une tentative désespérée pour éteindre l'incendie. Comment savoir que Milwokh aurait la mauvaise idée de frapper ailleurs au moment où Mattias Larsson poussait son dernier souffle dans sa baignoire ?

Cette feuille de calculs placée sur la table de nuit en guise de fausse piste pointant dans sa propre direction ressemblait fort à une

mise en scène de dernière minute.

L'installation d'une caméra à son domicile devait en revanche avoir été planifiée de longue date, au même titre que sa menace de détruire les preuves contre Milwokh. Tout cela laissait à penser que Molander se doutait depuis longtemps que les soupçons pesant sur lui n'avaient pas disparu avec la mort d'Hugo Elvin.

Fabian jeta un rapide coup d'œil dans le salon, qui lui parut inchangé depuis sa dernière visite. Celle-ci datant d'à peine vingt-quatre heures, on pouvait se demander si Molander avait même eu le temps de repasser chez lui.

Il descendit au sous-sol, conscient du risque que son collègue soit en train d'observer chacun de ses pas sur un écran quelque part. Il n'avait plus qu'à espérer qu'il était trop occupé pour venir l'arrêter dans son entreprise. Risk inséra son doigt dans l'orifice percé dans le mur, ouvrit la trappe, tapa le code inscrit sur la clé et la porte métallique coulissa comme la première fois.

C'était forcément là qu'étaient cachées les preuves contre Milwokh. Avec toutes ses étagères, ses vitrines et tous ses petits comptoirs vitrés remplis d'armes confisquées et de preuves issues de précédentes affaires, la pièce avait même été conçue pour cela.

Fabian alla ouvrir le congélateur encastré dans le mur du fond.

Il était plein. Mais son contenu lui parut identique à ce qu'il y avait vu la veille, les mêmes boîtes en plastique étiquetées, les mêmes bocaux de tailles et de formes différentes fermés par des couvercles hermétiques. Il réfléchit. Soudain, il souleva l'un des bocaux.

« Pâté de Gertrud »

Il dévissa le couvercle pour constater qu'il contenait effectivement une préparation qui ressemblait à du pâté de foie maison. En revanche, elle n'en avait pas l'odeur. Il posa prudemment le doigt sur le dessus du pâté. Il était congelé. Mais en pressant la surface, il arrivait à enfoncer son doigt jusqu'au fond.

Il n'était donc pas entièrement congelé, ce qui ne pouvait signifier qu'une seule chose, les pots qu'il avait vus la première fois avaient été remplacés par les restes de nourriture venant du réfrigérateur de Gertrud. Il vérifia sa théorie en ouvrant plusieurs autres boîtes marquées respectivement : « Gratin de pommes de terre de Gertrud », « Lasagnes de Gertrud » et, chaque fois, les plats n'étaient qu'à demi congelés.

Soudain, Fabian entendit une voix de jeune fille provenant de la rue. Elle parlait au téléphone. Mais ce n'était pas la voix d'une inconnue. Il la connaissait. Il la connaissait même très bien. Il se retourna pour la localiser à l'oreille et comprit qu'elle ne venait pas de dehors, mais de l'intérieur de la maison, et plus précisément d'un endroit situé derrière une étagère.

« … *Tu es là ?* », réussit-il à comprendre en tendant l'oreille.

« Il y a quelqu'un ? cria-t-il. Je m'appelle Fabian Risk. Il y a quelqu'un ? »

« *S'il te plaît, si tu es là, réponds.* »

On aurait dit la voix de sa propre… Mais non, ce n'était pas possible.

« *Greta, je sais que tu es là. Tu ne veux pas me parler quand Esmaralda n'est pas avec moi, c'est ça ?* »

C'était elle. Bien sûr que c'était elle. À moins qu'il ne soit devenu complètement fou, c'était la voix de Matilda qu'il entendait. Celle de sa propre fille.

« *S'il te plaît. Réponds, je t'en supplie. J'ai besoin de savoir.* »

En revanche, il ne comprenait pas ce qu'elle faisait là, ni comment c'était même possible.

« *Tu peux au moins m'envoyer un signe, Greta. Pour que je sache que tu es là.* »

Il se mit à vider les étagères de tout leur contenu. Cela allait d'une série de haches à une collection de flacons en verre brun contenant divers liquides. Mais il eut beau fouiller, il ne trouva pas d'explication.

« *Ça ne prendra pas longtemps. Je te le promets.* »

Après avoir examiné les angles de la bibliothèque, il s'aperçut qu'elle n'était pas fixée au mur.

« *Fais-moi juste un signe. N'importe lequel. Je comprendrai.* »

Il tira vers lui la partie droite de la bibliothèque et elle s'écarta du mur de quelques millimètres, faisant apparaître une étroite fente.

« *Je n'ai qu'une seule question à te poser. Si tu y réponds, ensuite je te promets de te laisser tranquille.* »

Tout à coup, il y eut un léger *clic* et la bibliothèque s'ouvrit telle une porte. Sans savoir comment, il en avait actionné le mécanisme.

« *S'il te plaît, fais-le pour moi. Je n'en peux plus de ne pas savoir.* »

Le réduit sans fenêtre ne mesurait pas plus de quelques mètres carrés et était meublé d'un vieux fauteuil de bureau, d'une

bibliothèque surchargée et d'une table sur laquelle étaient posés un ordinateur fixe et deux haut-parleurs placés de part et d'autre de l'écran.

« *Greta, je t'en supplie.* »

À l'écran, il reconnut la même fenêtre de visualisation que celle du logiciel son qu'il avait trouvé sur l'ordinateur d'Elvin. Un programme qui réagissait à la voix de Matilda et qui était en train de l'enregistrer en direct sur un disque dur.

« *On ne peut pas dire A et refuser de dire B. Ce n'est pas juste.* »

Il regarda osciller les ondes de son d'un fichier appelé « Cave ».

« *Alors je te le demande encore une fois,* insistait Matilda*, et ensuite je ne t'appellerai plus jamais.* »

Les autres fichiers s'appelaient « Couloir premier étage », « Couloir rez-de-chaussée », « Séjour », « Salle de bains », « Cuisine », et ainsi de suite…

« *Qui est celle ou celui de ma famille qui doit… mourir ?* »

Le temps, ses pensées, la pièce dans laquelle il se trouvait. Tout se mit à tourner dans sa tête et à nouveau, le sol se déroba sous ses pieds et il dut s'asseoir dans le fauteuil de bureau pour ne pas tomber.

« *Qui, Greta ? Dis-moi seulement qui ?* »

Il avait cherché dans toute la maison. Il pensait avoir regardé partout, et pourtant il était passé à côté des micros cachés dans pratiquement toutes les pièces. Il essaya de revenir en arrière, pour voir depuis combien de temps Molander enregistrait chaque moment de leur vie privée, mais apparemment la fonction n'était pas disponible pendant qu'un enregistrement était en cours.

En revanche, en haut à droite de l'écran, il remarqua un symbole ayant l'aspect d'une petite caméra. Il ne se souvenait pas avoir vu cette icône sur le programme d'Elvin et, en cliquant dessus, il fit apparaître une nouvelle fenêtre, elle-même divisée en neuf cadres de taille équivalente. Neuf images animées filmant chacune une partie de son domicile.

# 45

Sur la boîte aux lettres de la maison de Påarp devant laquelle Lilja gara la Ducati on pouvait lire l'annonce suivante : « La famille Wikholm habite ici. » Elle était arrivée chez les parents de Pontus Milwokh. Ou plutôt Pontus Hao Wikholm, comme il s'appelait à l'époque où il y habitait lui aussi, dans cette maison en briques rouges avec parabole, abri de voiture et jardin minuscule au gazon impeccablement tondu exempt de la moindre mauvaise herbe.

Lilja y était venue une première fois au printemps pour informer les parents Wikholm de l'assassinat de Soni Wikholm, distributrice de journaux, leur fille adoptive. C'était ce qu'elle détestait le plus dans son métier d'inspectrice de police. Les enfants doivent survivre à leurs parents. Point final. Aujourd'hui, le motif de sa visite était plus terrible encore, puisqu'elle était venue leur annoncer que leur fils était vraisemblablement un tueur en série.

Rien de normal dans cette affaire. Absolument rien. Les hasards et les coïncidences semblaient se succéder sans fin et, même s'il était assez logique que ce soit à elle de venir ici, elle aurait préféré que Tuvesson confie cette tâche à quelqu'un d'autre.

Ce n'était pas tant délivrer le message – ce dont elle se serait quand même volontiers passée – que de revoir ce couple épouvantable. D'ailleurs, à peine avait-elle mis la moto sur sa béquille et retiré son casque qu'elle ressentait le même malaise que la dernière fois. L'atmosphère qui régnait dans cette maison le jour où elle leur avait fait part de la mort de leur fille lui avait donné envie de fuir à des kilomètres.

« Ah, mais vous voilà ! » s'écria la femme avec sa couche de fond de teint beaucoup trop clair et son épaisse chevelure châtain foncé qu'elle semblait avoir brossée pendant des heures en l'honneur de sa

visite. « Bonjour et bienvenue, poursuivit-elle gaiement, agitant la main sur le seuil de sa porte. Börje est au salon, il vous attend.

– Bonjour Ing-Marie. » Irene pénétra dans le vestibule entièrement marron.

« Eh bien, si je m'attendais à vous revoir ! » La femme fit passer Lilja devant elle en gardant la main sur la poignée de la porte comme pour la refermer plus vite.

« Vous pouvez retirer vos chaussures et entrer », dit-elle avec un grand sourire, épongeant son front brillant de transpiration.

Le séjour était lui aussi décoré dans différentes nuances de brun. Une moquette beige qui avait connu des jours meilleurs recouvrait le sol et les murs étaient lambrissés de PVC imitation chêne foncé. Les deux fenêtres étaient presque entièrement occultées par des plantes grimpantes qui empêchaient la lumière du jour d'entrer dans la pièce de manière fort efficace. L'objet le plus important ici était sans conteste le poste de télévision. Il était si grand que Lilja se demanda comment ils avaient réussi à le faire entrer.

Le mari, assis dans son fauteuil, ne se retourna pas à leur arrivée et ne fit pas mine de se lever pour dire bonjour. Au lieu de cela, il appuya sur un bouton de l'accoudoir pour démarrer une fonction massage, et le fauteuil tout entier se mit à vibrer avec un ronronnement sonore.

« Chéri, la police est là ! lui cria sa femme pour surmonter le vacarme. Et voilà, il n'y a plus qu'à s'installer et à se servir », dit-elle ensuite à Lilja.

Lilja se glissa derrière la table basse sur laquelle Mme Wikholm avait disposé une cafetière, de la crème pour le café et un gâteau marbré. Elle s'assit tout au bord du canapé en velours en se demandant si elle devait aller droit au but ou prendre son temps. « Comme vous l'avez peut-être deviné, cette fois il s'agit de votre fils Hao. »

La femme hocha la tête. « Ça fait un bout de temps qu'on n'a pas eu de ses nouvelles…

– Je vois. Je suis là pour vous en donner et, malheureusement, elles ne sont pas bonnes. » Elle se tut, attendant une éventuelle réaction.

Comme la dernière fois, le père gardait le regard sur un point indéfinissable, situé à quelques dizaines de centimètres de son visage,

et s'il n'avait pas cillé de temps à autre, elle n'aurait eu aucune peine à croire qu'il s'agissait d'une statue de cire particulièrement réussie. La femme déglutit, alors qu'elle n'avait encore rien mis dans sa bouche, et son regard chercha en vain un endroit où se poser. Son mari, la cafetière, le gâteau. L'eczéma sous son alliance trop petite pour son annulaire.

« Ah bon, dit-elle enfin. On l'a tué, lui aussi ?

– Non ! s'exclama Lilja, surprise par la question. Mais il est vrai que nous ne sommes pas certains qu'il soit encore en vie. Si je suis venue aujourd'hui, c'est pour vous dire que…

– Veux-tu que maman te verse un petit café, mon Börje ? », dit soudain la femme, interrompant Lilja et se tournant vers son mari qui répondit d'un bref hochement de tête. « C'est qu'il ne faudrait pas le laisser refroidir », ajouta-t-elle avec un léger rire. Elle essuya la sueur qui perlait sur sa lèvre supérieure avec une serviette en papier, remplit une tasse de café, y ajouta une rasade de crème et quatre morceaux de sucre. « Voilà, mon chéri. » Elle lui tendit la tasse d'une main tremblante. « Excusez-moi, on en était où ?

– On parlait de votre fils », répondit Lilja, remarquant qu'elle ne l'avait pas servie, ce qui était d'ailleurs aussi bien parce que son envie de café lui avait passé et qu'elle n'aimait pas particulièrement le gâteau marbré. « Tout porte à croire qu'il a tué au moins cinq personnes rien qu'au cours de ce mois-ci. »

La femme déglutit à nouveau.

« Vous avez peut-être entendu parler de certains de ces meurtres par les journaux ?

– Nous ne lisons pas beaucoup les journaux, n'est-ce pas, Börge ? Ils sont tellement remplis de bêtises et de mensonges que la moitié suffiraient. Ce n'est pas ce que tu dis toujours, chéri ? »

L'homme sirotait son café à grand bruit, l'air de vouloir en finir au plus vite pour pouvoir reprendre sa vie devant sa télé.

« Je comprends. Quoi qu'il en soit, voilà où nous en sommes. Votre fils aurait…

– Venant de lui, nous ne nous attendions pas à autre chose », dit subitement le mari en appuyant sur un bouton de l'accoudoir pour faire taire le fauteuil.

Comme lors de sa première visite, Lilja ne put s'empêcher de sursauter. Pas à cause de ce qu'il venait de dire, ni parce qu'il était

sorti de son mutisme. Non, ce qui l'étonnait chaque fois, c'était cette petite voix flûtée qui n'était pas du tout en adéquation avec la corpulence du bonhomme.

« C'est vrai, nous ne nous attendions pas à autre chose, acquiesça la femme tout en versant du café dans sa propre tasse.

– Ah bon, pourquoi ? s'enquit Lilja.

– Pourquoi, pourquoi ?… » Elle porta la tasse à ses lèvres, mais dut renoncer à boire tellement sa main tremblait. « Eh bien parce qu'il était un peu… Comment dire…

– Ça a toujours été de la mauvaise graine, l'aida son mari.

– Oui, c'est ça, de la mauvaise graine, c'était ce que je voulais dire.

– Pourquoi ? demanda Lilja en s'imaginant un Lilliputien enfermé dans l'énorme corps étalé dans le fauteuil.

– Il cherchait toujours les problèmes. » Le mari se tourna vers elle. « On savait qu'un jour il ferait du mal à quelqu'un.

– Mon mari a raison ! s'exclama la femme en hochant vigoureusement la tête. Ça ne nous surprend pas du tout. Au fait, vous ne voulez pas un peu de café ?

– Non merci, j'en ai déjà bu plusieurs aujourd'hui, mentit Lilja en se demandant comment ces deux-là avaient été autorisés à adopter des enfants. Vous voulez dire que vous le soupçonniez depuis un moment ? Est-ce qu'en entendant parler de ce petit garçon mort dans la buanderie, à Bjuv, vous aviez déjà compris que votre fils pouvait l'avoir tué ?

– Comme on vous l'a dit, nous ne lisons pas les journaux. » Le plus tranquillement du monde, l'homme reposa sa tasse vide sur la table. « Je pourrais avoir un morceau de gâteau ?

– Bien sûr, chéri. Maman va te donner ça. » La femme posa une tranche de gâteau marbré sur une assiette et la tendit à son mari. « Les nouvelles, ça ne nous intéresse pas tellement, en fait.

– Alors permettez-moi de vous informer que votre fils a enfermé un petit garçon dans une machine à laver, avant de lancer un programme d'essorage : le gamin a été centrifugé à mort pendant une vingtaine de minutes. »

La femme ne fit aucun commentaire, mais le tremblement de sa lèvre inférieure en disait assez. Le mari ne montrait toujours aucune réaction et continua à manger tranquillement sa part de gâteau.

« Quand l'avez-vous vu pour la dernière fois ? » reprit la policière,

regrettant à présent de ne pas avoir accepté le café. Pas parce qu'elle en avait envie, mais pour leur signifier qu'ils n'en avaient pas encore fini avec elle.

« Il est parti tout de suite après le collège, répondit la femme en se servant une part de gâteau.

– Vous voulez dire que votre fils aussi s'est enfui de chez vous, comme l'avait fait votre fille ? » Son regard passa de l'un à l'autre, dans l'attente d'une réponse qui ne vint pas.

« Je crois que je vais aller refaire du café, dit la femme en faisant mine de se lever.

– Je préférerais que vous restiez là et que vous répondiez à mes questions, Ing-Marie.

– Je ne dirais pas qu'il s'est enfui, déclara l'homme. En fait, s'il est parti, je crois que c'est parce qu'il avait lu un livre qui parlait d'un type qui jouait sa vie aux dés. Pontus a voulu faire comme lui et le dé lui a dit qu'il devait quitter cette maison et ne plus jamais y revenir. Personnellement, j'étais très content qu'il s'en aille.

– Ce n'est pas à vous que j'ai posé la question, mais à votre femme. » Lilja se tourna vers Ing-Marie, dont la lèvre inférieure tremblait de plus en plus. « Vous n'avez pas eu de ses nouvelles depuis ? »

La femme avala sa salive et chercha un objet sur lequel fixer son regard.

« Tu devrais raconter à madame le jour où il est venu te voir et où tu as voulu vider notre compte et lui donner toutes nos économies. Mais tu as peut-être oublié ? À l'époque, il jouait au poker quelque part en Asie.

– C'est vrai, acquiesça la femme. Mais…

– Nous n'avons aucune idée de l'endroit où il se trouve. Nous ne savions même pas qu'il était de retour en Suède, la coupa son mari.

– Et ce qu'on ne sait pas ne peut pas vous faire de tort, ajouta sa femme. Ce n'est pas ce que tu as toujours dit, Börge ? »

Lilja brûlait d'envie de demander à cette pauvre femme comment elle supportait de rester plus d'une heure d'affilée dans la même pièce que cet homme. S'il la battait. S'il s'en était pris aux enfants. Et, le cas échéant, pourquoi elle n'avait jamais porté plainte. Elle était désormais résolue à creuser jusqu'à tomber sur quelque chose qui soit suffisamment puni par la loi pour le faire enfermer jusqu'à nouvel

ordre.

« Voici mon numéro de téléphone, si par hasard il devait se manifester. » Elle tendit sa carte de visite à la femme. « Ou si vous pensez à autre chose dont vous voudriez me parler.

– Non, je crois que je vous ai tout dit, s'empressa de répondre celle-ci avec un regard vers son mari. Mais on ne sait jamais quelle nouvelle idée peut vous passer par la tête, n'est-ce pas, Börje ?

– Y a bien ce carton dans la cave, avec ses affaires. Elle peut le prendre, si elle veut.

– Quelle bonne idée, mon chéri ! s'écria Ing-Marie en battant des mains. Ça va nous faire de la place. Déjà qu'on avait réussi à se débarrasser de toutes les affaires de Soni. Ce serait gagnant-gagnant, comme on dit. »

# 46

*Je suis en audience.*

La réponse arriva après que Fabian eut essayé à trois reprises de joindre l'avocate de Theodor, Jadwiga Komorovski.

*Je vous appelle dès que j'ai terminé. Nous avons beaucoup de choses à nous dire.*

Il était déjà mort d'inquiétude quant à ce qui allait advenir de son fils et le message de l'avocate n'avait rien pour le rassurer. S'il avait pu aider Theodor de quelque façon que ce soit, il l'aurait fait, toutes affaires cessantes. Il aurait tout lâché sans la moindre hésitation pour voler à son secours. Mais il était impuissant et n'avait d'autre solution que d'attendre l'appel de Me Komorovski.

Il entra sur un parking, depuis lequel on apercevait les façades de briques rouges du petit complexe d'immeubles à trois étages de Skaragatan et repéra de loin la silhouette replète de Hillevi Stubbs attendant à l'ombre d'un grand chêne. À sa façon de faire les cent pas, les bras croisés, il vit qu'elle était de mauvaise humeur. Il ne savait pas à quelle distance exactement se trouvaient le numéro 12 et l'appartement que Hanna Brahe, la petite amie de Mattias Larsson, habitait avec ses parents. L'interrogatoire de la jeune femme était la raison officielle de sa présence ici. Évidemment, il ignorait le niveau de précision de l'émetteur GPS qu'il avait entre les épaules et devait se contenter d'espérer que Molander considérerait sa position actuelle comme étant parfaitement cohérente.

Il se gara en marche arrière sur une place visiteur et venait de couper le moteur quand son portable vibra.

Le numéro appelant ne figurait pas dans sa liste de contacts, mais Fabian le reconnut pour être celui du bureau des gardes-côtes avec lequel il avait été en relation la veille. Il refusa l'appel, sortit de la

voiture et alla rejoindre Stubbs, qui le regardait approcher d'un regard froid, immobile à présent.

Inutile d'être devin pour savoir ce que lui voulaient les gardes-côtes. Furieux, ils souhaitaient sûrement déposer plainte contre lui. Le contraire aurait été surprenant car, même sans retirer la sécurité, en braquant son arme de service sur deux agents, Risk avait tout de même commis une faute grave.

« Salut ! lança-t-il. Je suis désolé pour ce retard, mais…

– Salut, le coupa Stubbs. J'ai une tronche de confessionnal ou quoi ?

– Hein ? Pardon ?

– C'est bien ce que je dis. Alors ce n'est pas à moi que tu dois demander la rémission de tes péchés. Nous n'avons pas beaucoup de temps, contrairement à ce que certains semblent croire. Alors maintenant, tu m'écoutes. Aujourd'hui… »

Bien que le portable soit sur silencieux et qu'il ait simplement vibré dans le creux de sa main, il suffit à couper la parole à Stubbs, qui écarta les bras en une protestation muette. Fabian rejeta une deuxième fois l'appel des gardes-côtes.

« Continue, dit-il en fourrant le téléphone dans sa poche.

– Je peux toujours essayer, rétorqua Stubbs, étirant ses lèvres en un mince sourire. Aujourd'hui, je me suis rendue à la prison de Fosie pour parler à Conny Öhman. Ça, c'était avant de passer le restant de la journée à t'attendre, évidemment.

– Et on peut savoir qui est Conny Öhman ?

– Un poivrot de Munka Ljungby, auteur récidiviste de violences conjugales, incarcéré pour avoir tué son épouse au printemps dernier. C'est ce dont on l'accuse, en tout cas. En réalité, c'est Molander qui est derrière ce meurtre.

– Quel rapport y a-t-il entre Molander, le Conny dont tu me parles et feu son épouse ?

– Probablement aucun, dit Stubbs, haussant les épaules. Hormis le fait que Conny était le coupable idéal, sachant que sa femme avait déjà porté plainte contre lui à plusieurs reprises pour violences caractérisées. Mais je l'ai aidé à réaliser qu'on s'était servi de lui et il est prêt à témoigner contre Molander.

– D'accord. Mais je ne comprends toujours pas. S'il n'y a aucun rapport entre eux, pourquoi…

– Je n'en sais rien, moi ! Ton Molander a dû faire une crise de manque. Exactement comme avec Ingela Ploghed. Apparemment, il se tenait tranquille depuis presque deux ans, alors il a fallu qu'il trouve une victime à se mettre sous la main. Pour dépenser son énergie criminelle et libérer sa frustration. Pour les enfants en bas âge, on parle d'hyperactivité. Mais laissons aux psys le soin de mettre des mots là-dessus. Toujours est-il que nous avons maintenant une raison pour l'arrêter. Alors je voudrais que tu fonces au commissariat, que tu prennes Tuvesson entre quat-z-yeux et que vous…

– Malheureusement, ça ne va pas être possible, l'interrompit Fabian, confus.

– Comment ça, ça ne va pas être possible ? Bien sûr que… Merde, voilà ton foutu bidule qui recommence », dit Stubbs en montrant la poche de son pantalon à travers laquelle on voyait l'écran du portable s'éclairer à nouveau.

Le service des gardes-côtes insistait. « Ça attendra, dit Fabian. Maintenant, écoute-moi. Il faut que tu saches que Molander…

– Je regrette, mais je refuse de laisser un foutu portable me couper la parole en permanence, alors soit tu le coupes, soit tu prends cet appel, qu'on en finisse. »

Fabian acquiesça et respira un grand coup avant de répondre. « Fabian Risk à l'appareil.

– *Gert-Ove Helin, du bureau des gardes-côtes de Helsingborg.*

– Je vous avoue que je m'attendais à cet appel, mais avant que vous disiez quoi que ce soit, je voudrais que vous sachiez que je comprends que vous soyez contrarié après ce qui s'est passé cette nuit. » Il tourna le dos à Stubbs pour éviter de voir son air exaspéré.

« *En effet, je crois n'avoir jamais, dans toute ma carrière, eu l'occasion de…*

– Écoutez, Gert-Ove, le coupa Fabian. Je ne voudrais pas me montrer impoli, mais je suis au milieu d'une réunion importante, alors si vous n'avez rien à ajouter, je vous suggère de déposer plainte et vous promets mon entière collaboration. D'accord ?

– *D'accord, d'accord, n'en faites pas trop non plus. Vous savez, ça fait vingt-deux ans maintenant que je travaille avec Bengan et Sylen et je commence à les connaître. Ces deux-là peuvent être de sacrées pleureuses quand ils s'y mettent. Je les appelle les frères ménopause !* » Gert-Ove rit de sa propre blague.

Stubbs revint se planter devant Fabian et tapota le cadran de sa montre, il lui répondit en faisant un moulinet de sa main libre pour expliquer que son interlocuteur était toujours en train de parler.

« *Bref, je vous téléphone pour vous dire que j'ai appelé mes confrères danois pour savoir ce qu'il s'était passé exactement,* continuait Helin. *Et on peut dire ce qu'on veut sur les Danois, mais ce sont des gens sur qui on peut compter. En fait, il s'avère que je suis à tu et à toi avec Ingolf Bremer, qui n'est autre que le numéro un du commandement opérationnel naval et, sans nommer personne, il m'a fait comprendre que l'interdiction d'entrer dans les eaux territoriales danoises serait venue de plus haut.*

– Je sais exactement d'où venait l'ordre, et c'est la raison pour laquelle j'ai agi comme je l'ai fait. Ce n'est pas une excuse, mais à ce moment-là, je n'avais pas d'autre solution.

– *J'entends ce que vous me dites, mais il faut aussi que vous vous mettiez à ma place.* »

« Bon, Fabian, ça suffit comme ça, dit Stubbs avec un soupir excédé. Si tu continues cette conversation, je vaque à mes propres occupations.

– Non, attends. » Fabian saisit le bras de Stubbs.

« *De quoi aurais-je l'air, franchement, si je ne prenais aucune mesure ?* enchaînait Gert-Ove.

– Exactement, et c'est pour cela que je vous incite à faire ce que vous avez à faire.

– *C'est-à-dire que jusqu'à il y a un quart d'heure, je n'aurais pas eu d'autre solution que de déposer plainte. Mais maintenant que nous avons compris que vous aviez eu raison depuis le début, je voulais vous prévenir que j'ai décidé de classer l'affaire. C'était juste ça que je voulais vous dire.*

– Je ne comprends pas très bien. » Fabian leva la main vers Stubbs pour désamorcer l'explosion qui semblait imminente. « Raison à quel sujet ?

– *Vous n'êtes pas au courant de l'histoire du bateau ?*

– Quel bateau ?

– *Eh ben merde, alors ! Je croyais que ce genre de choses remontait directement jusqu'à vous.*

– À quoi faites-vous allusion ? » Fabian sentait l'adrénaline courir dans son sang.

« *Je ne sais pas si vous avez remarqué qu'à peu près au moment où vous étiez en train de faire du grabuge sur l'Øresund hier soir, un cargo*

*appelé* M/S Vinterland *traversait le détroit.*

– Si, bien sûr, je m'en souviens très bien. » Il commençait à comprendre la direction que prenait cette conversation et retourna vers sa voiture. « Il était même si proche qu'il nous a caché le Zodiac pendant plusieurs minutes. »

« Fabian ! cria Stubbs dans son dos. Tu te fous de ma gueule ou quoi ?

– Viens, je t'expliquerai dans la voiture. Dépêche-toi. Il y a urgence ! »

« *Normalement, il n'est pas de notre ressort d'assurer la surveillance aussi loin vers le nord. Mais comme nous ne comprenions pas pourquoi, quelques heures après l'épisode qui nous concerne, le cargo en question avait modifié son cap vers Fredrikshamn pour virer brutalement vers l'est, nous avons lancé un appel radio, sans obtenir de réponse.* »

Stubbs était restée à l'ombre du chêne, butée, regardant Fabian ouvrir brutalement la portière de sa voiture côté conducteur. Finalement, elle céda et le rejoignit en courant.

« *L'explication est arrivée beaucoup plus tard. Il y a un quart d'heure, pour être exact.* »

# 47

Le trajet aurait dû leur prendre près d'une heure, mais entre le moment où ils quittèrent le parking de Skaragatan et celui où Fabian arriva à la gare de Halmstad pour déposer Stubbs qui retournait à Helsingborg en train, il ne s'était pas écoulé plus de quarante-cinq minutes. Et ce, malgré la voix dans sa tête qui lui répétait qu'il était déjà trop tard.

Au fond de lui, il n'avait jamais réellement cru que Milwokh s'était noyé. Mais qui aurait pu imaginer qu'il soit parvenu à monter à bord d'un navire de transport de marchandises et à lui faire modifier sa route ?

Il y a quelques heures encore, il espérait qu'un rebondissement de ce genre arriverait. Que Milwokh serait toujours en vie pour que, dans un avenir proche, il puisse répondre à toutes ces questions restées sans réponse. Mais à présent, mis dans la balance, à la perspective de nouvelles vies sacrifiées inutilement, il aurait mille fois préféré un criminel trépassé et toutes les questions sans réponse de l'univers.

Sur la route, il avait essayé en vain de joindre Frank Käpp à bord du Hallberg-Rassy. Entre deux tentatives, il avait mis Stubbs au courant des événements de la nuit dernière et de la menace proférée par Molander de détruire les preuves techniques et scientifiques contre Milwokh s'ils l'arrêtaient avant la fin de l'enquête.

Après quelques échanges d'arguments, ils avaient finalement décidé d'attendre que les preuves soient en sécurité pour procéder à une interpellation. Désormais, retrouver les preuves était donc tout en haut de la liste de leurs priorités.

« Bon, je t'appelle aussitôt que j'aurai examiné de plus près cette carte que j'ai trouvée dans le bateau d'Elvin, dit Hillevi en sortant de la voiture. Avec un peu de chance, elle nous révélera les cachettes de

Molander. Avec encore plus de chance, il aura planqué les preuves dans l'une de ces cachettes et, si nous visons le jackpot, peut-être même que tu répondras au téléphone quand j'essayerai de te joindre pour te dire où j'en suis. » Elle claqua la portière et courut attraper son train.

Risk poursuivit sa route vers le centre de Halmstad, passant le pont de Slottsbron pour traverser la rivière Nissan. Arrêté à un feu rouge, il composa une énième fois le numéro de Käpp, mais tomba à nouveau sur un message enregistré invitant son correspondant à lui envoyer un SMS plutôt qu'un message vocal.

Dans un monde parfait, l'homme aurait tenu parole et toute la famille se trouverait en ce moment dans le cabinet d'un psychologue : raison pour laquelle il avait coupé son téléphone. Il pouvait aussi l'avoir éteint pour profiter d'une promenade au soleil, ou pour boire un verre de vin à la terrasse d'un café dans la jolie ville de Halmstad.

La marina était moins étendue que celle du port de Råå. Il y avait du monde sur les pontons mais, pour fouiller la zone, Fabian mettrait à peine une demi-heure, tout au plus trois quarts d'heure.

« On peut savoir ce que vous faites ? demanda quelqu'un derrière lui tandis qu'il claquait sa portière. Vous savez que vous n'avez pas le droit de stationner là ? »

Fabian se retourna vers un vieux monsieur appuyé sur une canne, portant un pantalon de menuisier et une casquette de marin à l'effigie du port de plaisance de Halmstad. « Ah, dit Fabian. Désolé, c'est la seule place libre que j'aie trouvée.

– Ah oui ? rétorqua l'homme qui devait être le capitaine du port. Eh bien voyez-vous, c'est le genre de réponse que je classerais dans la rubrique : information inutile.

– S'il y a un endroit où je peux m'acquitter d'éventuels frais de stationnement, je le ferai avec plaisir », répliqua Fabian, pressé, en sortant son portefeuille. Il avait besoin de se rendre le plus vite possible sur les pontons et n'avait pas le temps de discuter. « Combien voulez-vous ? Je n'en ai pas pour plus d'une demi-heure.

– Le stationnement est gratuit et, en ce qui me concerne, vous pouvez rester aussi longtemps que vous voulez, à condition d'être handicapé, bien sûr.

– Ah ! C'est une place pour handicapés ?

– Gagné. » Le visage de l'homme s'illumina. « Tout le monde sait

ça, ici. Et apparemment, en ce qui vous concerne, vous ne pouvez même pas vous prévaloir d'une ampoule au pied. »

Fabian regarda autour de lui et ne vit qu'un panneau marqué d'un simple P pour « parking », écrit à la main.

« Le logo du bonhomme dans un fauteuil s'est effacé. Mais c'est parce qu'il avait été peint avec de la peinture écologique d'origine naturelle et que ça tient un peu moins bien.

– Ah, vraiment ? Alors à mon tour de vous informer que poser des panneaux de signalisation et modifier les places de parking communales à sa guise est passible d'une amende, rétorqua Fabian en brandissant son badge.

– Vous êtes de la police ? »

Fabian confirma d'un hochement de tête. « Mais soyez tranquille. Je ne suis pas là pour…

– C'est depuis que je me déplace avec ce truc-là, le coupa le bonhomme en montrant sa canne. Quelquefois, ici, c'est bondé et je suis obligé d'aller me garer derrière la grue de dématage. Avec ma hanche qui ne fonctionne plus, ça devient un vrai problème. Maintenant, la seule façon de m'organiser, c'est de prévoir la météo. Par exemple, je vous annonce des conditions dépressionnaires d'ici quelques heures. »

Fabian leva la tête vers le soleil qui brillait dans un ciel sans nuage. « Je suis à la recherche d'un bateau. Un Hallberg-Rassy qui devrait avoir fait halte ici aujourd'hui.

– Un Hallberg-Rassy ? »

Fabian acquiesça.

« Un grand ? »

Fabian acquiesça derechef.

« Il est à la place 128.

– Il est là ? dit Fabian, sentant une vague de soulagement l'inonder.

– Il est arrivé ce matin. Un couple avec un enfant.

– Un petit garçon d'une dizaine d'années ? »

Le capitaine du port hocha la tête en souriant.

Le bassin portuaire ne comprenant que quatre pontons, Fabian localisa le voilier sans difficulté. Contrairement à Råå où il était cul à quai, ici il était amarré proue à quai.

Le génois était rangé sur son enrouleur, les écoutes lovées, la voile

pliée et rangée dans son lazy bag au-dessus de la bôme, dans les règles de l'art. Tout était à sa place, propre et net, et il n'observa pas la moindre trace de l'agression de la veille.

Fabian tendit le cou pour voir s'il y avait quelqu'un à bord, mais le taud lui cachait partiellement la vue.

Il tira sur une amarre avant pour amener le bateau jusqu'à lui et donna quelques coups sur le balcon avec son trousseau de clés. À l'extérieur, le bruit était discret, mais il savait que le son métallique résonnerait à l'intérieur, comme lorsqu'on tape sur un radiateur dans un appartement.

Personne ne se manifesta.

Alors il monta sur le pont et longea la coursive en teck jusqu'au cockpit. Là aussi, tout était impeccable. La porte du carré et celle de la cabine arrière étaient toutes les deux fermées à clé, mais il frappa quand même, à tout hasard.

En apprenant que Milwokh avait piraté le cargo et l'avait détourné vers l'est, Risk en avait déduit qu'il poursuivait toujours la famille Käpp. Mais il s'était peut-être trompé. Peut-être voulait-il simplement voler un canot de sauvetage pour rentrer à terre lécher ses plaies en attendant de laisser le dé choisir ses prochaines victimes.

Ce n'étaient que des suppositions, et le mieux qu'il avait à faire à présent était de s'asseoir et d'attendre que les Käpp reviennent pour les mettre à l'abri quelque part en attendant que Milwokh soit sous les verrous.

Mais attendre se révéla plus difficile que prévu. Le simple fait de rester là à ne rien faire était à la limite du supportable. Le silence et le doux clapotis des vagues sur la coque commençaient à le rendre fou. Le soulagement qu'il avait ressenti en trouvant le voilier était en train de se muer en un insidieux sentiment de panique.

Étaient-ils partis se baigner pour profiter du beau temps ? Étaient-ils à la recherche d'un psychologue disponible pour les recevoir ?

Le policier se leva et commença à fouiller au hasard dans les divers rangements du cockpit. Sans autre idée en tête que de meubler l'attente. Mais en trouvant une clé au fond de l'une des bailles de winch, il ne résista pas à la tentation d'ouvrir la cabine arrière et d'y jeter un coup d'œil. À l'intérieur se trouvait un sac de couchage roulé sous une étagère remplie de livres et de bandes dessinées. Un écran plat était fixé au mur, et sur une étagère à côté reposait une

PlayStation.

En revanche, pas d'enfant de dix ans. Et aucune trace non plus d'un quelconque combat à l'épée. Il ressortit de la cabine et descendit dans le carré, qu'il trouva particulièrement spacieux. L'attaque ayant eu lieu dans la cabine arrière et sur le pont, il n'y était pas descendu la première fois. La cuisine était parfaitement équipée et il y tenait debout avec une marge de près de cinquante centimètres au-dessus de la tête.

Elle aussi était rangée. Presque trop rangée. Sur un bateau, il était important que chaque chose soit à sa place, mais la famille Käpp ne lui était pas apparue comme étant si maniaque, au contraire, même.

La porte de la cabine avant était fermée. Avant de s'en approcher, il sortit son arme et retira la sécurité. Il posa l'oreille contre la porte et n'entendit qu'un silence assourdissant qui ajouta à son inquiétude. Après avoir attendu presque une minute, il posa prudemment la main sur la poignée et ouvrit d'un coup sec.

La cabine du capitaine était également déserte.

Déserte et aussi ordonnée que le reste du voilier.

Soudain une certitude l'envahit. Son instinct ne l'avait pas trompé.

Il était arrivé trop tard.

Pontus Milwokh l'avait devancé, à bord du canot de sauvetage à moteur avec lequel il avait quitté le *M/S Vinterland*. Il avait ensuite accompli la mission que lui avait assignée le dé, avant de nettoyer tout le bateau pour effacer jusqu'à la moindre empreinte digitale.

Mais qu'avait-il fait des corps ? Les avait-il jetés à la mer ou bien… Fabian baissa les yeux vers ses Converse rouges usées et le tapis en dessous. Il rangea son arme dans le holster, s'accroupit, saisit un coin de moquette et le souleva. Le plancher en bois précieux était l'image même de l'artisanat porté à sa perfection. Même s'il était dommage de le cacher, il était parfaitement normal de le protéger d'éventuels accidents.

Mais pour l'instant, ce qui intéressait Fabian, c'était les trois trappes menant dans les fonds du Hallberg-Rassy et les espaces de rangement se trouvant sous le plancher, qui offraient sans doute plus de volume qu'on ne s'y attendait.

Il passa un doigt dans l'anneau et s'apprêtait à soulever la première trappe quand son téléphone sonna.

« *Comment ça se passe ?* lui demanda Tuvesson.

– Pour être honnête, je n'en sais rien.

– *Tu les as retrouvés ?*

– Pas encore. » Il regarda la trappe à ses pieds. « J'ai trouvé le bateau.

– *Et ?*

– Trop tôt pour le dire, mais je crains le pire.

– *OK. Il n'y a plus qu'à espérer que tu te trompes. Si je t'appelle, c'est parce que Molander a triangulé le téléphone de Käpp et qu'apparemment, il ne se trouve pas du tout à l'endroit où tu…* »

Le bruit au-dessus de sa tête résonna si fort que même Tuvesson l'entendit.

« *C'était quoi, ça ?*

– Quelqu'un vient de monter à bord. Je te rappelle. » Il mit fin à la communication et se tourna vers la descente, écoutant les pas sur le pont.

« Mais qu'est-ce qu'il se passe, ici ? » rugit une voix d'homme avant que sa silhouette n'occulte brusquement la lumière du jour. Il n'avait jamais vu ce type-là de sa vie. « Qui êtes-vous, nom de Dieu ? » s'exclama-t-il en regardant Fabian d'un air éberlué. « Et qu'est-ce que vous foutez sur mon bateau ? »

Tout à coup, Fabian comprit son erreur.

# 48

Quand Lilja avait rencontré le couple Wikholm pour la première fois, au printemps, sa visite concernait Soni Wikholm. Ce jour-là, elle avait ouvert et fouillé plusieurs cartons sur lesquels était écrit son nom. Mais comme elle l'avait raconté à l'équipe, elle avait aussi jeté un coup d'œil dans ceux qui étaient marqués « Hao » et avait remarqué dans l'un d'entre eux cette fameuse collection de dés. Si elle avait su à ce moment-là ce qui les attendait un mois plus tard !

À présent, assise par terre dans son bureau au commissariat, elle ouvrait ce carton pour la deuxième fois et en exhumait le coffret en bois contenant un nombre incalculable de dés de toutes sortes et de toutes les couleurs. Il y avait les traditionnels dés en plastique blanc à points noirs qu'on utilise pour jouer au Yam's, des dés en bois avec des points dorés et des dés de casino rouges et transparents. Et puis des dés avec pas moins de vingt faces ornées de symboles étranges.

Des dés comme elle n'en avait jamais vu.

Elle trouva aussi une « Étoile de la mort » en plastique, tout droit sortie de l'univers de *Star Wars*, une collection de couteaux, deux livres reliés et deux DVD empruntés et jamais rendus à la bibliothèque municipale de Påarp, comme on pouvait le voir aux cartes d'emprunt glissées dans les pochettes à l'intérieur de la couverture.

Elle avait toujours refusé de lire *American Psycho* de Bret Easton Ellis, parce qu'elle avait entendu dire que le livre était pire que le film, qui déjà lui avait retourné l'estomac. Les deux films étaient de David Lynch. Il y avait *Lost Highway* et *Mulholland Drive*. Comme beaucoup de gens de sa génération, elle avait eu sa période David Lynch, mais elle n'avait jamais réussi à en regarder aucun jusqu'au bout, les trouvant vraiment trop bizarres.

Le deuxième livre, elle l'avait lu. Il s'agissait du roman de Luke

Rhinehart intitulé *L'Homme-dé* et, si sa mémoire était bonne, elle en possédait même deux exemplaires. Le premier en suédois et l'autre en anglais.

Tout au fond du carton, elle tomba sur un album rempli de photos fanées représentant Milwokh et sa sœur petits, s'amusant dans le jardin, fabriquant des maisons en Lego et jouant au Monopoly. Vers la fin de l'album, les photographies changeaient radicalement d'atmosphère et, bien que Pontus, ou Hao – puisque c'était ainsi qu'on l'appelait à l'époque –, n'ait pas plus d'une douzaine d'années, avec ses yeux maquillés et les commissures des lèvres constamment tirées vers le bas sur tous les clichés, il semblait déjà traverser la phase délicate de l'adolescence.

Coincée entre les deux dernières pages de l'album, elle découvrit une vieille pochette de tirages argentiques qui semblait avoir été souvent manipulée. Lilja en sortit plusieurs photos, toutes prises le même jour dans les jardins de Tivoli, à Copenhague.

Pontus Milwokh, qui ne devait pas avoir plus de huit ou neuf ans, était présent sur presque toutes. La plupart avaient été prises par lui-même, posant devant diverses attractions, mais pour certaines, il avait demandé de l'aide et on le voyait à distance en train d'agiter la main vers l'objectif.

Ses parents et sa sœur ne figuraient sur aucun cliché. Il était évidemment possible que Hao se soit rendu à Copenhague avec un parent ou un copain. Mais après avoir étudié soigneusement chaque photo, elle fut presque certaine qu'il y était allé tout seul.

Ce qui à son âge avait de quoi surprendre, même en tenant compte de l'étrange conception que ses parents adoptifs avaient de la parentalité. Quoi qu'il en soit, il n'avait pas l'air malheureux. Pas du tout, même.

Au contraire, son regard exprimait une telle joie, un tel bonheur qu'il était impossible de comprendre comment ce petit garçon était devenu un tel monstre.

# 49

Le moteur hors-bord était énorme, et si bruyant qu'il aurait été plus à sa place sur un chalutier de taille moyenne que sur une barque en bois. Mais le capitaine ne cessait de lui répéter à quel point son bateau de fabrication artisanale était un chef-d'œuvre à tous points de vue.

Fabian avait depuis longtemps cessé de l'écouter et s'était assis à l'avant, ses oreillettes de portable en guise de bouchons antibruit, loin du moteur et du capitaine. Il aspirait au silence. Mais l'absence de bruit n'étant pas forcément synonyme de silence, il avait choisi dans l'une de ses playlists l'album concept *Thursday Afternoon*, de Brian Eno, pour l'aider à réfléchir dans un calme relatif avant d'affronter l'épreuve qui l'attendait.

Il prit conscience que le sentiment qui l'habitait en ce moment, au beau milieu du Sund, était le même que celui qui l'avait accompagné toute cette dernière semaine. C'était le calme avant la tempête, avant qu'un gouffre insondable s'ouvre sous ses pieds. L'impression que quoi qu'il fasse, l'issue était inéluctable. Comme si plus rien n'avait d'importance, parce que tout était déjà gravé dans le marbre.

Ce sentiment allait pourtant à l'encontre de tout ce qu'il était et de tout ce en quoi il croyait. Il aurait voulu qu'il en soit autrement. Il aurait tout donné pour pouvoir changer le destin. C'était ce qu'il avait essayé de faire comprendre à Theodor. Mais Theodor ne l'avait pas cru, et à présent il ne savait plus très bien s'il y croyait lui-même.

Après avoir réussi tant bien que mal à calmer un père de famille très en colère et lui avoir expliqué pourquoi il était monté sur son bateau sans y avoir été convié, Fabian s'était lancé à la recherche du capitaine du port pour lui demander s'il connaissait quelqu'un qui puisse l'emmener sur l'eau dans les plus brefs délais. L'homme l'avait

à nouveau mis en garde contre une dépression qui, d'après sa hanche, se profilait, mais avait finalement accepté de l'embarquer sur son propre bateau.

Laissant la baie de Laholm sur bâbord, ils firent route plein sud vers l'île de Hallands Väderö, au large de la presqu'île de Bjäre. La visibilité était moyenne alors même qu'il n'y avait pas de vent. Les vagues consécutives au vent de la veille, longues et régulières, créaient un roulis qui aurait dû lui donner le mal de mer, mais Fabian était si concentré sur ce qu'il tentait de voir dans ses jumelles, balayant l'horizon indistinct, que celui-ci ne lui fit aucun effet. Le policier apercevait quelques cargos au loin, gros comme des boîtes d'allumettes. De temps en temps, un bateau à moteur passait à vive allure, contrairement aux voiliers qui clapotaient, paisibles, attendant la brise du soir, comme des miettes oubliées sur une gigantesque toile cirée mouvante.

La position que Molander avait donnée n'avait été calculée qu'à partir de deux antennes mobiles. La première à Torekov et la deuxième sur l'île de Hallands Väderö qui, avec son point culminant situé un peu au-dessus de dix mètres, était déjà presque invisible dans la brume allant s'épaississant. Leur zone de recherche était très étendue, la visibilité de moins en moins bonne, et le temps commençait effectivement à devenir un facteur préoccupant.

La vitesse maximum du *Snipan* était de six nœuds et, s'ils étaient plus rapides qu'un voilier naviguant sous voile, ils n'auraient eu aucune chance de rattraper un bateau en résine marchant au moteur. De toute façon, Fabian cherchait un bateau aux voiles hissées, mais pas bordées, qui faisait du surplace.

Une part de lui-même espérait qu'ils retourneraient à Halmstad bredouilles. Que Tuvesson appellerait bientôt pour lui dire que Molander avait calculé une nouvelle position plus loin vers le nord. Que le signal du téléphone portable continuait de se déplacer et que Frank Käpp n'avait pas tenu sa promesse et avait continué son voyage vers Göteborg.

Mais son instinct lui disait l'inverse. Comme toujours.

Soudain, un point sombre se matérialisa pendant quelques secondes, puis disparut à nouveau dans la brume. Il aurait pu s'agir de n'importe quoi. Un bateau de pêche, une bouée, ou même un grain de sable sur la lentille de ses jumelles. Mais ce n'était rien de tout cela et

quand il apparut à nouveau, Fabian sut que leur quête était terminée.

Il fit signe au capitaine d'ajuster le cap et se fit la réflexion que la hanche du vieil homme ne l'avait pas trompé. Plus ils avançaient, plus le brouillard s'épaississait, rendant la visibilité difficile : il était arrivé de nulle part et à peine une demi-heure plus tard, on n'y voyait plus à trente mètres.

« Qu'est-ce que je vous avais dit ? aboya l'homme pour couvrir le bruit du moteur. Ma hanche ne ment jamais. »

Fabian approuva de la tête et du pouce mais n'eut pas le temps de se demander s'il existait une explication scientifique au phénomène qu'un bateau aux voiles affalées surgissait brusquement de l'épais brouillard.

Le voilier, portant sur ses flancs la ligne horizontale bleu marine caractéristique de la marque Hallberg-Rassy, tanguait sans équipage au gré des longues vagues molles, et même un non averti aurait pu comprendre qu'on était face à un sérieux problème.

Des bancs de brume de plus en plus denses passaient en flottant comme de grosses étoupes de coton gris, faisant disparaître les teintes de la coque et parfois le bateau tout entier.

Le teck des coursives était sale, la voile et le génois traînaient dans l'eau. L'écoute de grand-voile n'étant pas bloquée sur le taquet coinceur, sa bôme fouettait de bâbord à tribord au gré des vagues, un pare-battage roulait au fond de la baignoire. Il ne semblait pas y avoir âme qui vive à bord.

Alors qu'ils n'étaient plus qu'à une vingtaine de mètres de l'embarcation, Fabian fit signe au capitaine de tourner lentement autour du bateau, qui se révéla être encore plus sale de l'autre côté. En chaussant ses jumelles, il vit que les souillures sur le pont étaient composées d'une matière épaisse d'un rouge sombre qui, par endroits, avait même coulé le long de la coque.

Pontus Milwokh n'aurait jamais accepté de laisser les circonstances triompher du choix que lui avait imposé le dé. Contre toute attente, non seulement il avait survécu, mais il était parvenu à localiser et à rattraper le Hallberg-Rassy et à commettre un nouveau carnage sur des victimes innocentes. Avec, cette fois encore, une cruauté qui semblait n'avoir aucune limite. L'absurdité de tout cela était monumentale et elle alourdit encore la chape de plomb qui pesait sur les épaules de Fabian. Il avait du mal à respirer et, pour la première

fois, il se demanda combien de temps encore il allait supporter cette vie et si vraiment cela valait la peine de continuer.

Cinq minutes auparavant, ils auraient pu abandonner et rentrer bredouilles. La faute au brouillard, et personne n'y aurait trouvé à redire. Mais même pour cela, il était trop tard. À présent, il allait devoir monter sur ce bateau fantôme, effectuer un rapide et sordide état des lieux, puis il lui faudrait fixer une haussière qui servirait d'orin pour le remorquer jusqu'au port.

Le mouvement qu'il perçut derrière le hublot était à peine perceptible. Mais il ne l'avait pas inventé. Il en était certain. Quelque chose avait bougé à l'intérieur. Il se retourna pour voir si le capitaine l'avait remarqué également, mais le vieil homme regardait droit devant lui, l'air hagard.

« Il y a quelqu'un ? cria Fabian en dégainant son arme. Si c'est le cas, je vous ordonne de sortir les mains sur la tête ! »

Pas de réaction venant du voilier. Mais le capitaine était sorti de son état de transe et alla mettre sa barque à couple avec le bateau à la dérive. Malgré les vagues qui rendaient la manœuvre difficile, Fabian parvint à se hisser sur le pont du Hallberg-Rassy.

Il y avait du sang partout. Les traces collantes sur le PVC blanc du cockpit témoignaient d'un combat long et acharné.

« Il y a quelqu'un ? » lança-t-il à nouveau sans obtenir de réponse.

La porte du rouf claquait au rythme des vagues. Fabian rassembla son courage avant de l'ouvrir d'un coup sec en braquant son arme à l'intérieur du carré plongé dans l'obscurité. Le cri qui jaillit au même instant et la main qui lui sauta au visage le prirent par surprise.

Il tira un coup de feu, suivi immédiatement de trois autres, avant de s'apercevoir que son agresseur était une énorme mouette. Elle avait essayé de s'envoler, tenant entre ses serres une main séparée du corps auquel elle avait appartenu. À présent le volatile gisait mort sur le plancher parmi les autres morceaux de corps dont plusieurs de ses congénères étaient en train de se régaler.

Un bain de sang. Un pied sectionné ici, un bras plus loin, là une oreille et ce qui ressemblait à un morceau de torse. Une mouette alla en quelques sauts se percher sur le crâne de Frank Käpp, posé sur une banquette, qu'elle entreprit d'énucléer avec son bec.

À quelques dizaines de centimètres gisait la tête de son fils, presque entièrement cachée sous un plaid imbibé de sang. On

n'apercevait qu'une oreille, une partie d'une joue et ses cheveux. Malgré son immense répugnance, Fabian alla soulever prudemment la couverture.

Le regard qui croisa le sien changea instantanément la donne.

« Vincent…, dit-il. Tu te souviens de moi ? »

Le petit garçon acquiesça et le sentiment de désespoir et de fatalité qui pesait sur l'âme de Fabian depuis si longtemps se transforma en un furieux élan d'espérance.

Peut-être avait-il malgré tout le pouvoir de changer les choses.

# 50

Le brouillard et le crépuscule. Qu'aurait-il fait sans eux ? Ils lui avaient permis d'entrer dans le port de Helsingborg comme enveloppé d'une cape d'invisibilité. La vedette KB 202 des gardes-côtes qui le cherchaient depuis hier avait sa place à un ponton situé sur sa gauche, à une cinquantaine de mètres. Mais on n'y voyait même pas jusque-là.

Depuis trois heures, il avançait au hasard, à bord du canot de sauvetage du *M/S Vinterland*, moteur éteint pour ne pas révéler sa présence. Il avait plusieurs fois été très près de se faire repérer. Mais la chance était de son côté et il lui avait suffi de ne pas bouger pour que le danger passe à quelques mètres de lui dans la brume laiteuse.

Peut-être n'était-ce pas de la chance. Peut-être était-ce la juste rétribution du mal qu'il s'était donné. Après ce qu'il avait traversé, il avait tout de même droit à une petite récompense et, à vrai dire, il y avait longtemps qu'il ne s'était pas senti aussi fier de lui.

Après avoir passé la première jetée, il se dirigea vers tribord et rama sans faire de bruit jusqu'à une petite plage de sable sur laquelle il put remonter le bateau et le recouvrir d'une bâche.

Depuis le début de cette mission, tout allait de travers et il avait eu ses moments de doute. Il n'avait pas honte de l'avouer. Mais, l'un après l'autre, il avait tourné ses échecs à son avantage et, en fin de compte, il avait même éprouvé une certaine satisfaction à devoir se battre contre l'adversité.

On aurait dit que la chance le soumettait à une sorte de test. À une série d'épreuves lui permettant de montrer qu'il était digne des faveurs du dé. Ce qui ne restait plus à prouver. Non seulement il avait passé l'examen, mais il l'avait réussi avec brio.

Le retournement de situation s'était produit au moment où un énorme cargo de transport de marchandises s'était mis entre lui et les

policiers qui le poursuivaient, le dissimulant à leur vue. Après avoir bloqué le levier de vitesse avec du chatterton, il avait longé la coque du cargo dont l'allure était exceptionnellement lente et, comme si le destin avait décidé de dérouler un tapis rouge sous ses pieds, il avait découvert une échelle soudée au flanc de la coque par laquelle il avait pu monter à bord, abandonnant le Zodiac.

Ensuite, il lui avait suffi de se cacher. Une heure plus tard, il était monté dans la timonerie et, quand la capitaine du navire avait eu l'imprudence de vouloir jouer les héroïnes, l'épée avait enfin accepté de collaborer.

La lame enfoncée dans le flanc, elle était devenue plus docile et avait suivi toutes ses instructions à la lettre. Ils avaient repéré le Hallberg-Rassy et, après avoir refait le pansement de la femme et s'être assuré qu'elle n'allait pas se vider de son sang, il avait rattrapé le voilier dans un canot de sauvetage motorisé du *M/S Vinterland*.

À ce moment-là, le soleil était encore haut dans le ciel, et la brume, qui quelques heures plus tard allait plonger tout le paysage dans une purée de pois grisâtre, n'était pas encore tombée. Il n'aurait servi à rien d'essayer de se cacher : il était donc arrivé debout, souriant, en agitant la main à l'intention du père de famille, lui exprimant ainsi le plaisir sincère qu'il avait à le retrouver.

L'homme avait évidemment accéléré l'allure et essayé de prévenir la police. Mais apparemment, la zone était hors réseau et, avant qu'il parvienne à mettre en route la radio de bord à ondes courtes, le canot de sauvetage avait rattrapé le voilier.

D'une voix posée, il avait expliqué au père de famille que le dé l'avait désigné pour être sa victime et qu'avec la meilleure volonté du monde, il ne pourrait rien faire pour l'empêcher. Dans ce genre de situation, le mieux était de ne pas chercher à lutter, parce que toute résistance aurait pour effet de faire durer le supplice, voire de l'obliger à tuer le reste de sa famille. L'homme l'avait écouté et l'avait laissé monter à bord.

Frank Käpp avait longuement hoché la tête sans rien dire, puis tout avait marché comme sur des roulettes. Il n'avait pas réitéré son cafouillage de la veille. Au contraire, l'arme parfaitement affûtée s'était comportée comme si elle avait été le prolongement de son bras, et il l'avait maniée comme s'il avait fait ça toute sa vie. Un véritable ballet dont la chorégraphie s'écrivait d'elle-même. Chaque coup avait

frappé exactement où il devait et, pour épargner le maximum de souffrance à sa victime, il avait commencé par la tête. Elle était tombée au bout de sept coups. Le bruit sourd de sa chute sur le pont en teck et le spectacle du sang giclant de la jugulaire lui avaient insufflé l'énergie nécessaire pour continuer jusqu'à ce que plus un seul morceau du corps de sa victime ne soit rattaché à un autre.

Le seul bémol avait été l'arrivée de sa femme. Réveillée par le bruit, elle s'était mise à pousser des cris hystériques en découvrant la scène sur le pont. C'était si agaçant qu'il avait dû s'interrompre un instant pour l'assommer. Le gosse, lui, avait eu l'intelligence de se tenir à l'écart et de le laisser terminer tranquillement.

Pendant le retour à Helsingborg à bord du canot de sauvetage, il avait pris le temps de se laver le visage et les mains pour se débarrasser du sang, mais rien à faire pour ses vêtements. Heureusement, le port était désert et ce n'était qu'à Carl Krooks Gata, de l'autre côté de la voie ferrée, juste avant d'arriver devant le tribunal, qu'il avait commencé à voir des gens, silhouettes indistinctes dans le brouillard n'ayant aucune idée de qui ils venaient de croiser.

Sur le chemin du retour, il s'était demandé où aller, maintenant que la police l'avait identifié et qu'elle était à sa recherche. Les forces de l'ordre partiraient sans doute du principe qu'il était en cavale et qu'il allait se faire le plus discret possible, et ç'aurait effectivement été la réaction la plus sensée. C'était compter sans le dé qui lui avait ordonné de faire exactement l'inverse.

Les bureaux étaient fermés, il était encore tôt, mais il y avait fort à parier que cette inspectrice soit toujours en train de fouiner dans son appartement. D'un autre côté, ils ne tarderaient pas à découvrir le voilier, si ce n'était déjà fait et, à partir de ce moment-là, ils se concentreraient sur le Hallberg-Rassy et son équipage. Ou pas. Il verrait bien. Pourquoi pleurer avant d'avoir mal ?

Arrivé dans son immeuble, il s'élança dans l'escalier, montant les marches quatre à quatre, sans allumer. À six marches de son palier, il s'arrêta et tendit l'oreille. En tout cas, la porte était fermée. Comme il ne pouvait ni voir, ni rien entendre, il décida de tenter sa chance et d'entrer.

Comme il l'avait déjà constaté en partant la veille, le trou dans la porte avait été bouché par plusieurs épaisseurs de ruban adhésif épais. La serrure ayant été changée, il dut se servir de son pistolet de

crochetage. « Si facile et rapide qu'il devrait être interdit par la loi », disait-on sur le site où il l'avait commandé : manifestement pas une publicité mensongère. L'outil ne l'avait jamais trahi.

Après avoir refermé la porte derrière lui, son barda à la main, il resta un instant dans le vestibule à regarder autour de lui. La porte de la salle de bains et celle du dressing étaient bien fermées, comme à l'accoutumée. Il n'avait jamais aimé les portes entrouvertes. Hormis la réparation sommaire de sa porte d'entrée, il ne vit aucun signe indiquant que la police soit venue inspecter les lieux. L'odeur de l'appartement était différente, mais rien qui ne disparaîtrait en aérant un bon coup.

Il entra dans le séjour, où il posa sac de hockey et sac à dos, avant d'aller se poster près de la fenêtre pour jeter un coup d'œil prudent à l'extérieur. Il eut beau examiner attentivement l'immeuble d'en face, rien ne signalait que son logement fût surveillé, ce qui était pour le moins étrange, après tout ce qui s'était passé. Peut-être la police manquait-elle tout simplement d'effectifs et avait-elle déjà trop à faire.

Personne ne semblait avoir fouillé sa chambre à coucher. À se demander même si quelqu'un était entré chez lui. Peut-être cette enquêtrice s'était-elle contentée de faire le tour des pièces, une pince à épiler à la main, pour ramasser quelques cheveux. Peut-être que, dans sa précipitation, la police avait bâclé le travail.

À première vue, la penderie était intouchée également et, en l'ouvrant, il vit que les vêtements étaient accrochés exactement comme avant son départ.

Mais ce ne fut qu'après y être entré et avoir tiré la porte de l'intérieur, avoir glissé le majeur dans le trou dans la paroi du fond pour attraper la tirette et la faire glisser vers la gauche, après avoir poussé la cloison et s'être enfermé dans sa pièce secrète, qu'il s'autorisa enfin à respirer vraiment.

# 51

D'une pression sur le porte-clés, Fabian verrouilla la voiture tout en marchant vers l'entrée de la prison dans la brume du soir. Il courait presque, comme pour fuir les images du voilier. Mais elles s'obstinaient à le poursuivre.

Où que porte son regard, il voyait des morceaux de corps dispersés. Des pieds, des jambes, des bras, une tête… En ce moment, il les visualisait étalés sur le parking devant la maison d'arrêt de Helsingør et, tout à l'heure, le ferry pour le Danemark avait tout d'un abattoir.

Il traversa le hall, montra son badge au planton, attendit son feu vert et passa la sécurité où il laissa portable, portefeuille et clés avant de passer à la fouille corporelle.

Il y en avait partout. En voyant une jambe nue dépasser sous une voile dans le coqueron, il l'avait d'abord crue tranchée à hauteur du col du fémur. Puis le pied avait bougé. Juste un peu, un mouvement à peine perceptible mais suffisant pour qu'il arrache le morceau de toile recouvrant la femme qui venait de reprendre connaissance.

Le gardien en uniforme passa sa carte magnétique dans le lecteur et tapa un code sur un clavier. La porte s'ouvrit dans un chuintement. Ils avancèrent dans un couloir sans fenêtres, avec néons au plafond, sur un sol rutilant de propreté.

Fabian ignorait si c'était une bonne idée de venir aujourd'hui. Theodor lui avait dit expressément qu'il ne voulait aucune visite. Mais il se sentait incapable de rester spectateur pendant que son fils se laissait sombrer dans le désespoir.

La mère et l'enfant étaient l'un et l'autre dans un état de choc rendant impossible toute forme de communication. Il avait essayé de leur parler pour les aider à se concentrer sur des détails. Il avait tout

fait pour les rassurer, dit qu'un autre bateau allait venir les chercher et que bientôt ils seraient à terre où on allait s'occuper d'eux.

Afin de leur éviter les images les plus insupportables, il avait bandé les yeux de la femme avec un foulard et tiré un bonnet sur ceux du petit garçon. Puis il les avait fait sortir de la cabine et les avait aidés à monter dans la barque du capitaine, où ils avaient attendu l'arrivée de la vedette des gardes-côtes. Celle-ci se chargerait de remorquer le Hallberg-Rassy jusqu'à Helsingborg, où Molander et ses deux assistants l'attendaient pour commencer l'analyse scientifique.

Risk avait raccompagné Mme Käpp et son fils à Halmstad, où une ambulance les récupérerait pour les conduire à l'hôpital de Helsingborg.

C'était ce moment-là que Jadwiga Komorovski avait choisi pour rappeler.

Le gardien lui faisait traverser couloir après couloir. Il ne reconnaissait rien de ce qu'il avait vu la première fois, quand il était venu avec Sonja, alors que cette visite remontait à un peu plus de vingt-quatre heures. Depuis, il avait le sentiment d'avoir vieilli d'une année, et si les choses continuaient à ce rythme, dans quelques semaines il ne serait pas loin de son propre enterrement.

Il reconnut le parloir et entendit dans sa tête la voix de Theodor : *Je veux que vous me laissiez tranquille et que vous ne reveniez pas…*

Les chaises étaient vides autour de la table, le fauteuil et la banquette plastifiée aussi. Les morceaux de corps avaient disparu, mais l'inquiétude était toujours là. En cette fin de journée, avait-il bien fait de venir à cette visite forcée ou bien était-ce une très mauvaise idée ?

Au téléphone, l'avocate avait parlé d'une *grosse dispute*. Le policier avait d'abord pensé qu'un autre détenu s'en était pris à son fils, mais rapidement, il avait compris que c'était l'inverse. Et qu'il ne s'agissait pas non plus d'une simple dispute, mais d'une violente bagarre qui n'allait pas arranger la situation de Theodor.

Il comprenait que ce séjour derrière les barreaux soit une épreuve pour lui. Mais d'après Me Komorovski, Theodor se montrait peu coopératif, tant avec elle qu'avec la police danoise. Il sombrait peu à peu dans la dépression, c'est pourquoi elle avait insisté pour que Fabian vienne le voir et tente de le raisonner.

Il choisit une chaise tournée vers la porte pour guetter son arrivée.

La porte s'ouvrit trois minutes plus tard mais l'entrée de son fils menotté réveilla Fabian en sursaut.

« Theodor ! » s'exclama-t-il, bondissant de sa chaise pour le prendre dans ses bras. Mais Theodor esquiva l'étreinte et Fabian dut se contenter de lui donner une petite tape affectueuse sur l'épaule tandis qu'il s'asseyait. « Tu ne peux pas savoir comme je suis content de te voir. » Un lourd silence lui répondit et il sentit son sourire forcé se craqueler sur son visage. « Excusez-moi, dit-il d'une voix forte au maton pour essayer de reprendre le contrôle de la situation. J'aimerais que vous retiriez ces menottes à mon fils.

– Je regrette, mais c'est impossible, dit l'homme en secouant la tête, un peu gêné.

– C'est tout à fait possible au contraire. D'une part parce que je suis son père et ensuite parce que je suis policier. Je crois donc pouvoir affirmer sans me tromper que je ne cours aucun danger, si c'est ma sécurité qui vous inquiète.

– Au regard de ce qui s'est passé, je suis obligé de…

– Vous n'êtes obligé de rien du tout. Je peux vous assurer que mon fils n'est pas un garçon violent, alors quoi qu'il se soit passé ici, je suis sûr qu'il y a une explication, et croyez-moi, j'ai bien l'intention de faire toute la lumière sur cette affaire. »

Le gardien céda avec un soupir et détacha les mains de Theodor avant de les laisser en tête à tête.

« Voilà qui est mieux. Tu ne trouves pas, Theodor ? » Fabian espéra une réponse qui ne vint pas, s'assit face à lui et chercha son regard. « Dis-moi… Comment vas-tu ? » Cette tentative de rapprochement ne fonctionna pas non plus. « Il paraît que tu t'es battu. Tu veux m'en parler ? » À nouveau il attendit, mais n'eut droit qu'à un silence obstiné. « Écoute, Theo, je te connais et je sais que tu ne t'en prendrais jamais à quelqu'un sans une bonne raison. »

Theodor pianotait machinalement sur la table en regardant ses doigts.

« Me Komorovski, ton avocate, dit que tu refuses de coopérer. C'est vrai ? poursuivit Fabian, en vain. Pourquoi est-ce que tu refuses de parler ? On cherche seulement à t'aider, tu sais ? »

Le bruit des doigts de Theodor sur la table continua de meubler le silence. L'un après l'autre, ils frappaient le plateau comme un compte à rebours impatient égrenant le temps restant avant la fin de la visite.

Fabian inspira profondément pour tenter de juguler sa colère. « Franchement, Theo, je ne te comprends pas. » Mais c'était déjà trop tard. « Tu vas m'expliquer à quoi tu joues ? On ne se trouve pas par hasard mêlé à une bagarre qualifiée d'agression caractérisée. Et qu'est-ce que tu espères gagner en te mettant à dos une personne qui est là pour t'aider ? » Il se leva et fit le tour de la table. « Et moi ? Pourquoi est-ce que tu refuses de me parler ? Ce n'est pas pour moi que je suis là, c'est pour toi. Theodor, tu m'entends ? » Il attrapa son fils par le col et le secoua. « Réveille-toi, putain ! Dis quelque chose ! C'est de toi qu'il s'agit, là. De ta vie, tu écoutes ce que je te dis ? »

Fabian le relâcha et s'accroupit devant lui. « Excuse-moi. C'est juste que ça me rend malade… Je voudrais tellement pouvoir t'aider. Tu… » Il ferma les yeux et s'efforça de retrouver son calme. « C'est normal que tu sois en colère et déçu. Par moi, par le système. Mais ça ne nous empêche tout de même pas de nous parler ? Je suis sûr que tu te sentiras mieux après. On joue dans la même équipe, toi et moi, tu te souviens ! »

Theodor leva enfin les yeux vers Fabian. Il regarda son père un long moment sans rien dire. « Je crois que c'est la phrase la plus nulle que j'aie jamais entendue. On dirait une réplique de film de série B des années 1980. Il ne manquait plus que la didascalie du scénariste indiquant que les deux personnages se serrent dans les bras.

– Je suis désolé que tu le prennes comme ça. Mais série B ou pas, c'est ce que je pense, et c'est pour ça que je…

– Arrête, je t'en supplie, si tu ne le fais pas pour moi, fais-le au moins pour toi. » Theodor se leva et recula d'un pas. « Rends-nous service à tous les deux et va-t'en. On va faire comme si tu n'étais pas venu aujourd'hui, d'accord ? Parce que franchement, là, tu fais pitié.

– Je vois. » Fabian haussa les épaules. « Eh bien figure-toi que ça m'est égal de te faire pitié.

– Mais putain, tu n'y crois pas toi-même à ce que tu racontes ! dit Theodor en se tournant vers la porte par laquelle on l'avait amené.

– Theo ! Attends ! » Fabian le rattrapa et le prit par le bras. « Pense ce que tu veux, mais si je suis venu, c'est…

– Tu es venu pour une seule raison ! Soulager ta conscience ! » Theodor s'arracha à l'emprise de son père et appuya sur le bouton pour appeler le gardien. « Tu ne peux rien pour moi et tu le sais parfaitement. »

Fabian hocha la tête et soupira. « Les choses ne se passent pas comme prévu, c'est un fait. » La porte s'ouvrit et le gardien entra. « Mais tu as une bonne avocate. L'une des meilleures. En revanche, si tu refuses de lui parler, elle ne pourra pas t'aider. Tu ne veux pas essayer de comprendre ça ? Tu dois faire ce qu'elle te dit et essayer de tenir le coup. Tout cela sera bientôt terminé et ensuite…

– Ensuite quoi ? Qu'est-ce qui sera terminé ? » Theodor tendit les bras au gardien qui commença à lui remettre les menottes. « Tu ne sais pas de quoi tu parles. Ce n'est que le début, au contraire.

– Je vous en prie, laissez-nous encore un petit instant. » Fabian vint se planter entre Theodor et le maton. « Écoute-moi. Tu es en train de vivre le plus dur. Je te jure que la suite sera moins pénible. » Il prit Theodor par les épaules. « Être enfermé ici, entouré de vrais délinquants, juste parce qu'on a été témoin d'un crime et parce qu'on a décidé de témoigner et de raconter la vérité, parce qu'on veut se rendre utile et faire son devoir, ça doit être terrible. C'est terrible.

– C'est ça, et maintenant il faut que j'y aille. » Theodor essaya de faire un pas de côté pour que le gardien puisse lui mettre les menottes. Mais Fabian refusait de le lâcher.

« S'il te plaît, ne rends pas les choses plus difficiles qu'elles ne sont déjà. Essaye de tenir le coup jusqu'à la réouverture du procès. Si tu arrives à faire ça, je te promets que tout s'arrangera…

– Comment peux-tu me promettre quoi que ce soit ? rétorqua Theodor.

– Parce que ça fait un moment que je connais la musique et que je sais comment ça se passe…

– Tu n'en as aucune idée ! Avoue-le ! Tu es aussi largué que les autres !

– Tu te trompes, et ton avocate sait parfaitement ce qu'elle fait, elle aussi. Elle est tout sauf larguée, et d'après elle, tu es en train de creuser ta propre tombe par ton comportement. » En réalité, Fabian savait très bien que son fils avait raison. Personne n'avait la moindre idée de ce qui allait arriver au cours de ce procès. « Theo, s'il te plaît, fais-moi confiance. Et fais ce qu'elle te dit. » Mais de toute façon, son fils n'avait pas d'autre solution que de dire ce qu'il savait et d'espérer la clémence du tribunal.

« Tu oses m'affirmer droit dans les yeux que tout se passera bien du moment que je ferai ce qu'elle me dit, c'est-à-dire que je vienne à

la barre et que je dise toute la vérité ? C'est bien ce que tu prétends ? »

Fabian était douloureusement conscient qu'il ne pouvait en effet rien lui promettre. Que tout ce qu'il disait n'était que l'expression de ce qu'il voulait croire. Mais s'il y avait une chose dont Theo n'avait pas besoin en ce moment, c'était de douter de la justice.

C'est pourquoi il acquiesça avec une expression qui se voulait rassurante. « À aucun moment tu n'as été recherché dans cette affaire. La police n'a jamais poursuivi d'autres suspects que ceux qu'elle avait déjà arrêtés. Tu es venu ici de ton plein gré. Et tu l'as fait parce que tu voulais témoigner et dire la vérité. Rien d'autre. Une vérité dans laquelle tu n'as rien à cacher. »

Theodor secoua la tête et Fabian vit qu'il luttait contre les larmes.

« Écoute… » Fabian posa la main sur la joue de son fils. « Tu crois vraiment que je serais là en train de te dire tout cela si je n'étais pas absolument sûr de ce que j'avance ? »

Theodor haussa les épaules.

« Il faut que tu me fasses confiance.

– Tu penses vraiment ce que tu dis, papa ? » Theodor avait renoncé à retenir ses larmes. « Tu ne me dis pas ça pour que j'aie moins peur ? »

Fabian secoua la tête et le serra dans ses bras. « Tiens le coup encore un peu et bientôt tu seras de retour à la maison et on oubliera cette histoire une bonne fois pour toutes.

– Tu me le jures ? » Theodor répondit à son étreinte avec une force que Fabian n'avait jamais ressentie auparavant.

« Oui, Theo. Je te le jure. »

Theodor hocha la tête et s'écarta de lui. Ses larmes coulaient à flots, à présent. Il se tourna vers le gardien, tendit les mains et se laissa menotter et emmener.

# 52

Lilja ouvrit les robinets. La plomberie était ancienne, il y en avait un pour l'eau froide et un autre pour l'eau chaude et il n'était pas facile d'obtenir de l'eau tiède. On n'arrivait pas toujours à refermer les robinets complètement et il y en avait toujours un qui gouttait un peu, mais jamais les deux en même temps, ce qui était encore plus agaçant.

Mais au moins, elle avait une baignoire et, en trempant les pieds dedans, lentement, pour s'habituer à la température, elle sentit tout son corps vibrer de plaisir anticipé. Ça lui avait tellement manqué, un bon bain chaud.

À Perstorp, elle n'avait pas ce luxe. De manière générale, habiter là-bas avait été un enfer ; cependant, ce qui lui avait manqué le plus, c'était une baignoire. Ils avaient un sauna. Mais rester enfermée toute nue à transpirer dans un endroit où on pouvait à peine respirer n'avait jamais été son truc.

Pour Hampus, le sauna avait au contraire été un argument majeur pour acheter la maison. Il s'était tout de suite projeté dans une vie super saine où il ferait son jogging tous les soirs avant une longue séance de sauna. Mais il n'avait jamais fait de jogging et le sauna avait surtout servi de débarras.

Hampus… Elle n'avait pas pensé à lui depuis qu'elle était partie en emportant toutes ses affaires. Principalement parce qu'elle n'en avait pas eu le temps. C'était vrai que, depuis une semaine, elle n'avait pas arrêté une seconde.

Le découragement n'était pas un sentiment qui lui était familier. Il ne lui ressemblait pas. Elle préférait attaquer les problèmes de front plutôt que de se rouler en boule dans son canapé en attendant qu'ils passent. Mais ça, c'était avant. Avant cette foutue enquête qui les dépassait tous, avant de s'être attaquée au politicien Sievert Landertz

et de se retrouver confrontée à une bande de néonazis qui s'étaient mis en tête de faire de sa vie un enfer.

Elle ne savait plus très bien où elle en était. Elle était fatiguée, plus affaiblie qu'elle ne l'avait jamais été, et pour la première fois elle allait s'autoriser à faire une pause et à se détendre, malgré la tonne de cartons qu'elle avait encore à vider. Si elle ne voulait pas s'écrouler, les cartons attendraient. Un long bain chaud et quelques heures de sommeil, et elle serait prête à retourner au combat.

Elle tendait le bras pour attraper une serviette quand elle perçut le bruit d'une chasse d'eau. Elle était quasiment certaine que ça venait de l'appartement voisin. L'eau ruisselait dans les tuyaux au-dessus d'elle. Elle ouvrit la trappe d'aération basse et prêta l'oreille, mais n'entendit que le souffle régulier de la ventilation automatique.

C'était quand même incroyable qu'elle se retrouve dans cet appartement et que, par le plus grand des hasards, elle soit la voisine de Pontus Milwokh. Pourtant, malgré ce coup de pouce du destin, ils avaient réussi à le laisser filer. Et maintenant, ils avaient encore un meurtre horrible sur les bras.

Molander et ses assistants avaient commencé à travailler sur le Hallberg-Rassy – s'il y avait bien quelqu'un qui avait des raisons d'être au bord du burn out, c'était le chef de la police scientifique. Si ça continuait à ce rythme, lui et son équipe allaient avoir tellement d'expertises sur les bras qu'ils seraient bientôt débordés, si ce n'était pas déjà le cas. Apparemment, ils n'avaient même pas pu terminer sur la scène de crime à Planteringen, parce qu'ils avaient dû filer s'occuper du bateau.

Elle ne savait pas non plus où ils en étaient pour l'appartement de Milwokh. Personne n'en avait parlé, ce qui était pour le moins inquiétant. Est-ce que cela voulait dire qu'ils n'avaient pas terminé ? Ou qu'ils n'avaient pas encore commencé ? Était-il possible que ce soit l'explication ? Elle se demanda qui décidait de l'ordre des priorités. Tuvesson ou Molander lui-même ?

Si elle avait eu voix au chapitre, elle aurait considéré l'expertise de l'antre de son voisin comme une urgence absolue. Il devait y avoir des tas d'indices de l'autre côté de ce mur, beaucoup plus que dans le carton de déménagement antédiluvien plein de vieux dés et d'albums photo qu'elle avait récupéré dans le garage de ses parents adoptifs.

L'appartement était une copie en miroir du sien, c'était la première

chose qui l'avait frappée en entrant. Puis ce constat avait été noyé dans le reste et il ne refaisait surface que maintenant, alors qu'elle se relaxait dans sa baignoire.

Le phénomène n'avait rien d'inhabituel. À cause des colonnes d'évacuation, dans un logement collectif, les cuisines et les salles d'eau étaient en général mitoyennes. Dans cet immeuble, seules les salles de bains l'étaient. La cuisine de Milwokh se trouvait du côté opposé à la sienne. Les autres pièces étaient identiques, à part la chambre à coucher qui, pour une raison ou pour une autre, était nettement plus petite dans l'appartement de Pontus Milwokh.

Le lit occupait pratiquement toute la pièce. Dans sa chambre, Lilja avait eu la place d'installer un fauteuil et un grand bureau devant la fenêtre. Il y avait forcément une explication logique à cette différence notable. Elle se souvenait à présent que la chambre était tapissée dans des couleurs sombres et le plafond peint en noir, ce qui avait peut-être contribué à lui donner ce sentiment oppressant d'exiguïté.

Elle aurait aimé pouvoir se détendre, tout oublier et laisser le sommeil l'emporter. Elle avait tellement besoin de dormir. Mais elle se connaissait assez pour savoir qu'elle aurait beau essayer, la question ne la laisserait pas en paix tant qu'elle n'aurait pas trouvé une explication.

# 53

Il ouvrit le coffret avec émotion, en sortit délicatement l'icosaèdre deux fois centenaire en marbre blanc et le soupesa. Il avait longtemps attendu ce moment et, ces dernières vingt-quatre heures, il avait craint qu'il n'arrive jamais.

Une semaine s'était écoulée depuis la première fois. À ce moment-là, le dé avait semblé lourd dans sa main et il n'était pas certain d'être digne de le toucher. Aujourd'hui, c'était l'inverse. Sa dernière mission avait transformé la chenille aveugle en un beau papillon.

Il observa ses vingt faces, l'une après l'autre. Vingt triangles de taille identique qui, en une géométrie parfaite, formaient son dé le plus précieux. Non seulement il allait lui imposer le rythme, le lieu et la nature des missions à venir, mais avec ses vingt chiffres gravés – le 10 étant représenté par un X – il déciderait aussi quand tout cela s'arrêterait.

Un 2 ou n'importe quel chiffre au-dessus lui indiquerait le nombre de jours devant s'écouler entre celui où il lancerait l'icosaèdre et celui où la mission devrait être exécutée. Un 1 signifierait que tout était terminé, pas juste pour cette fois, mais pour toujours.

Il avait connu des moments où ce verdict ne lui aurait pas posé de problème. Mais pas cette fois. Il n'aurait pas pu expliquer pourquoi, mais son instinct lui disait que tout ce qu'il avait vécu, tout ce qu'il avait supporté ces derniers temps n'avait eu pour but que de le préparer à ce qui l'attendait. Comme si chaque mission qu'il venait d'accomplir avait été individuellement conçue pour lui permettre d'acquérir les compétences dont il aurait besoin pour la suite.

Le dé commençait enfin à tiédir et son impatience avant le premier lancer était telle qu'il en avait des picotements dans tout le corps. Il lissa le tapis de feutre vert pour s'assurer qu'aucun grain de poussière

ne modifierait le comportement de l'icosaèdre, puis secoua le dé jusqu'à ce qu'il soit sûr que seul le hasard déciderait du résultat.

Enfin, il le laissa tomber. Le dé rebondit une fois, roula et s'immobilisa.

Un 12.

Il était content, et un peu déçu en même temps. Content que ce ne soit pas terminé. Content que le dé accepte de lui confier une nouvelle mission, mais déçu de devoir attendre presque deux semaines avant de pouvoir l'exécuter. Il se demanda s'il arriverait à patienter aussi longtemps. Mais il y avait sûrement une raison à ce délai. Peut-être les préparatifs seraient-ils assez exigeants pour qu'il ait de quoi s'occuper jusque-là.

Il passa à l'étape suivante : qui serait sa prochaine victime. Pour cela il avait besoin de sa collection de dés de précision à six faces, en aluminium anodisé. Il en choisit d'abord un pour savoir s'il devait utiliser un ou deux dés, le secoua et le lança sur le tapis vert.

Un 3.

Un seul dé, donc. Il le ramassa, le secoua et le lança à nouveau.

Un 1.

Il regarda la carte de la Scanie punaisée au mur. Elle était de forme carrée et divisée en cadres de taille égale numérotés de 1 à 144. Douze colonnes d'ouest en est, et douze du nord au sud.

Pour la première fois, cela pourrait se passer quelque part dans la première colonne, qui commençait à Mölle, dans la province de Kullaberg, une région qui, par de nombreux aspects, offrait un cadre idéal pour un meurtre.

Il reprit le dé, le secoua et effectua un nouveau lancer préliminaire.

Un 4.

Le nombre de carreaux dans l'axe nord/sud serait déterminé par le lancer de deux dés. Il en prit un deuxième, les agita ensemble dans le creux de sa main et les fit tomber en même temps sur le tapis en feutre.

Deux 6.

Il n'avait pas besoin de regarder la carte pour savoir que le carreau le plus au sud de la colonne englobait la ville de Copenhague. L'idée de devoir sévir dans un pays limitrophe l'avait bien sûr effleuré le jour où il avait quadrillé cette carte, mais tomber sur le dernier cadre en

bas à gauche dépassait ses rêves les plus fous.

Une recherche sur le Net lui permit de découvrir qu'il y avait environ deux mille trois cents rues à Copenhague et, pour savoir par quelle lettre le nom de la rue devait commencer, il refit un lancer préliminaire.

Un 5.

Cette fois, il pouvait prendre jusqu'à six dés et décida d'en utiliser cinq. Il les secoua entre ses deux mains et les lança.

Un 3, un 4, un 5, un 1, un 6.

Soit un total de dix-neuf, ce qui correspondait à la lettre *s*.

La liste des rues commençant par *s* était beaucoup trop longue pour tenir tout entière à l'écran, et il recommença la procédure pour choisir les lettres suivantes, jusqu'à ce qu'il en ait assez pour réduire sa recherche à une seule réponse. S-T-O-L : Stoltenbergsgade. Après un lancer supplémentaire, le numéro 9 de la rue fut choisi par le sort.

La rue se trouvait plus ou moins au centre de la capitale danoise et Google Maps lui apprit qu'il s'agissait d'un immeuble comportant six étages, en comptant les combles qui avaient apparemment été aménagés en appartements. Quelques lancers plus tard, le dé s'était décidé pour le troisième étage à droite et il n'avait plus qu'à effectuer une recherche sur les pages blanches pour connaître le nom de celui à qui il ne restait que douze jours à vivre.

Au départ, la surprise : comment quelqu'un pouvait-il s'appeler ainsi ? Puis il comprit qu'il ne s'agissait pas du nom d'une personne, mais de celui d'un organisme.

*Police.*

Pas étonnant qu'il ait besoin de temps pour les préparatifs ! Rien que pour décider qui serait la victime, il lui faudrait se rendre sur place et laisser le dé faire son choix.

Sur le voilier, il n'y avait eu que trois personnes parmi lesquelles choisir. Au supermarché Ica, les possibilités étaient tellement nombreuses qu'il avait dû faire correspondre chaque chiffre à une couleur et choisir sa victime en fonction de ses vêtements. Ç'avait été relativement facile, parce qu'il se trouvait dans un endroit où il pouvait se déplacer sans se faire remarquer.

Procéder de cette manière sur un lieu de travail grouillant de policiers était une autre paire de manches.

Pour essayer de comprendre comme le dé voyait la chose, il le

reprit dans la main et l'agita longuement. D'abord il fallait qu'il sache dans quelle catégorie il devait continuer à préparer la mission. S'il tombait sur un chiffre impair, il se baserait sur la liste des douze armes possibles, allant du fusil au lance-pierre. Un chiffre pair le renverrait à la liste des différentes manières dont sa victime devait mourir.

Un 4.

Il prit la liste des douze causes de décès possibles et fit un lancer préliminaire.

Un 4 à nouveau.

Il prit un deuxième dé.

Un 5 et un 4.

En se référant à la liste, l'individu choisi, quel qu'il soit, devait mourir dans un incendie douze jours plus tard. À première vue, cela paraissait être un plan assez facile à réaliser. La seule difficulté résidant dans le fait de devoir contenir le feu pour que personne d'autre ne soit tué par les flammes. Rien d'insurmontable avec un peu d'organisation. Il lui restait presque deux semaines avant d'agir.

Il avait plusieurs idées sur le mode opératoire et était impatient de se mettre au travail. Mais d'abord il devait demander à l'icosaèdre de lui confirmer une dernière fois sa mission. Il reprit le dé en marbre qui avait eu le temps de refroidir et le réchauffa entre ses mains. Après l'avoir longuement secoué, il le laissa tomber sur le tapis vert. Il roula un long moment, plus longtemps que d'habitude, puis sembla vouloir s'arrêter sur le 12, avant de basculer finalement sur le X. Il y avait une chance sur vingt ou, en l'occurrence, un risque sur vingt, pour qu'une telle chose se produise. Et pourtant, c'était la quatrième fois que cela se produisait. N'importe quel autre chiffre autre que le X aurait signifié que la mission était scellée dans la pierre et qu'il ne lui restait plus qu'à commencer à s'y préparer. À présent, il allait devoir prendre le carnet dans lequel il avait listé cent vingt missions subsidiaires, et relancer l'icosaèdre.

20.

Le résultat signifiait qu'il devait utiliser vingt dés à six faces pour choisir la mission subsidiaire. C'était le plus grand nombre de dés possible et il dut ouvrir un nouveau paquet de dés de précision en aluminium anodisé et en prélever vingt.

C'était tout juste si ses deux mains parvenaient à les contenir tous

en même temps. Plusieurs fois, en les secouant, il en laissa échapper un ou deux et il dut recommencer. Au bout d'un moment, les estimant assez secoués, il les lâcha tous sur le tapis en feutre.

Il regarda le résultat, enfin, non, le verbe était mal choisi, il *contempla* le résultat, bouche bée. Ce qu'il avait sous les yeux dépassait l'entendement. C'était tout simplement impossible. Comme s'il avait disposé les dés un par un.

Sous son regard ébahi étaient étalés vingt dés affichant tous un 6.

Vingt 6 qui ensemble donnaient le nombre cent vingt.

Il n'avait jamais entendu parler d'une chose pareille, et encore moins eu l'occasion de la vivre lui-même. Mais ils étaient là, tous les vingt, avec chacun ses six points en creux, comme si c'était la chose la plus évidente du monde. Alors que c'était tout sauf naturel.

Indépendamment des autres, chaque dé avait autant de chances de tomber sur un 3 que sur un 6. Mais tous en même temps, c'était une autre histoire. La probabilité que les vingt dés atterrissent sur le 6 était infinitésimale. Il y avait beaucoup plus de chances de gagner l'EuroMillions que de lancer vingt 6 d'un coup. Et pourtant, c'était ce qu'il venait de faire.

Il n'arrivait toujours pas à y croire, mais pas de doute, ils étaient là, avec ce total de cent vingt : il allait devoir accomplir la dernière mission subsidiaire du carnet. Une mission qu'il n'aurait jamais imaginé avoir à accomplir. Un défi plus complexe que la somme de tout ce qu'il avait pu faire jusqu'ici. Un scénario de rêve, trop beau pour être vrai et, pour s'assurer qu'il n'allait pas se réveiller et s'apercevoir qu'il avait en effet rêvé, il se pinça jusqu'au sang.

Convaincu qu'il était bien réveillé, il alla chercher sur l'étagère le livre avec un X sur la couverture. Il se rassit, l'ouvrit à la page de la mission n° 120 et un frisson lui parcourut l'échine en lisant le texte manuscrit.

*OUBLIE TOUT*

*Moment, lieu, victime, arme et mode opératoire.*
*Oublie tout. Cette mission ne sera semblable à aucune autre.*

# 54

Après une longue phase de préchauffage, l'imprimante se mit enfin en marche avec un ronronnement mécanique. Stubbs, qui avait le moral dans les chaussettes, espéra que la foutue machine ne mettrait pas le même temps à imprimer la page dont elle avait besoin. Parce que s'il y avait une chose que Hillevi Stubbs détestait, c'était attendre. La deuxième étant les imprimantes refusant de s'appairer avec un ordinateur.

La troisième, puisqu'on abordait les choses qui avaient le don de la mettre hors d'elle, c'étaient les comédies musicales. Elle ne voyait pas l'intérêt qu'on pouvait trouver à voir un comédien se mettre tout à coup à chanter de manière approximative en s'essayant maladroitement à quelques pas de danse. Et puis les comédiens respectaient rarement la mesure, en plus. Non, si elle voulait voir un film, elle allait au cinéma, ou elle allumait sa télé, et si elle voulait écouter de la musique, elle mettait un disque. On ne mélange pas les torchons et les serviettes.

Elle n'était pas fan non plus de la roquette. Elle n'arrivait pas à comprendre comment cet engouement des gens pour un truc aussi immonde pouvait perdurer. Le phénomène de mode était apparu du jour au lendemain et maintenant, les cuistots les plus médiocres en mettaient partout en se prenant pour des chefs étoilés. Dans les hamburgers, dans les sandwichs, et évidemment dans la moindre salade. Pendant un temps, elle n'avait plus osé commander un café, de peur de voir une touffe de ce chiendent amer posée dessus.

Mais au sommet de la liste des choses qu'elle n'avait jamais supportées, il y avait l'obligation de travailler tard le soir, ce qui était son cas depuis deux jours. Ça, ça avait vraiment le don de la mettre de mauvais poil. Et à cause de Mona-Jill, elle avait subi tous ces

désagréments à la fois au cours de la même soirée.

Hillevi avait prévu de scanner le plan de détail de la carte IGN trouvée dans le bateau d'Elvin tout de suite après le dîner. En se mettant à table, elle s'était aperçue que la farce qui composait les boulettes de viande contenait une quantité non négligeable de roquette hachée en tout petits morceaux. Elle n'avait donc pas pu s'empêcher de demander à Mona-Jill comment elle avait pu oublier que ces foutues feuilles de salade indisposaient ses papilles.

La discussion qui s'était ensuivie révéla que Mona-Jill n'avait pas du tout oublié. Au contraire, elle avait sciemment haché menu les petites feuilles dentelées et les avait incorporées à la farce pour tenter par cette ruse de lui faire admettre que la roquette avait en réalité très bon goût. La dispute était inévitable, et Hillevi avait dit des horreurs à sa compagne, puis s'en était voulu et, une fois calmée, elle s'était excusée.

Mais l'ambiance était encore tendue au moment de débarrasser la table et quand Mona-Jill lui avait proposé de regarder *Mamma Mia !* avec elle – argumentant que ce film mettrait n'importe qui de bonne humeur –, elle n'avait pas eu le cœur de refuser. Après tout, c'était elle qui habitait chez Mona-Jill, et pas l'inverse.

Deux pénibles heures plus tard, elle avait enfin pu se mettre à l'ordinateur après avoir bordé sa compagne, qui s'était endormie sur le canapé. Puis elle avait entrepris de ranimer l'imprimante. Elle ne voulait même pas penser au temps que cela lui avait pris. Enfin, l'extrait de carte était maintenant scanné et elle était en train de l'étudier sur son écran.

Elle avait déjà déterminé qu'il s'agissait d'un terrain. La question était maintenant de savoir où il se trouvait. Elle n'avait ni nom, ni numéro de parcelle pour la mettre sur la voie. Tout ce qu'elle avait, c'étaient quelques chiffres inscrits sur les différents bâtiments édifiés sur la parcelle et les notes pratiquement illisibles d'Elvin. Mais elle ne renoncerait pas avant d'en avoir agrandi et identifié chaque millimètre carré, telle une dermatologue examinant des carcinomes.

Que ce terrain ait un lien quelconque avec Molander, elle ne pouvait que l'espérer. Mais dans le cas contraire, pourquoi Elvin s'y serait-il intéressé ? Une recherche au cadastre sous le nom d'Ingvar Molander n'avait fait état que d'une maison à Ramlösa, à Helsingborg, et une autre recherche sous celui de Gertrud n'avait rien donné du

tout. Quel que soit le propriétaire de ce terrain, ce n'était pas le couple Molander.

Une chose était sûre, il ne s'agissait pas d'un terrain comme les autres. Plusieurs zones marquées en bleu indiquaient la présence d'un genre de réservoirs d'eau. Ou s'il s'agissait d'étangs – ce qui paraissait surprenant vu leur nombre –, à en juger par leur forme rectangulaire, ils devaient être artificiels. On aurait dit une station d'épuration, ou peut-être des bassins de pisciculture…

Il lui vint une idée et, pour vérifier que sa mémoire ne lui faisait pas défaut, elle alla chercher le trousseau de clés que lui avait confié Fabian. Il était composé de sept clés et, sur l'une des deux marquées avec un morceau d'adhésif blanc, elle se souvenait d'avoir vu un poisson. Soit c'était un hasard, soit elle tenait quelque chose. Une ligne sinueuse de couleur bleue soulignait la partie inférieure de la carte, peut-être un ruisseau ou un cours d'eau. Apparemment il marquait la limite du terrain au sud. Dans la partie supérieure se trouvait une route à deux voies, tracée en rouge, traversée dans l'angle en haut à droite par un trait gris avec des rayures blanches indiquant certainement la présence d'une voie ferrée.

Le terrain en question était donc entouré par une rivière, une route et une voie ferrée. Il devait exister des milliers de terrains répondant à cette description, et elle pourrait chercher celui-là jusqu'à sa retraite sans être sûre que cela la mènerait quelque part.

Elle n'avait plus qu'à jouer aux devinettes. Par exemple, elle pouvait partir du principe qu'il se trouvait en Scanie. Molander était un Scanien convaincu. À une époque, il était même allé jusqu'à militer pour que le comté obtienne son indépendance.

Il y avait un grand nombre de rivières et de cours d'eau en Scanie, le Kävlingeån et le Helge étant les deux plus importants. Mais si le terrain se trouvait dans la région de Helsingborg, le plus logique serait qu'il s'agisse de la rivière Råå, un cours d'eau de trente kilomètres de long qui débouchait dans la marina du même nom.

Elle se rendit sur Google Maps, zooma sur la rivière et suivit son cours sinueux à travers la Scanie dans un axe ouest-est.

Elle avait toujours considéré Stockholm et son fameux archipel de Skärgård comme la plus belle région de Suède et personne ne lui ferait changer d'avis sur ce point. Mais elle devait avouer que le nord-ouest de la Scanie arrivait pas loin derrière…

Au bout d'un moment, elle se redressa sur son fauteuil et observa attentivement un ensemble de taches vertes sur la photo aérienne de Google. Elle aurait pu les confondre avec de la végétation et continuer à déplacer le curseur vers l'est. Mais leur forme rectangulaire avait attiré son attention et, en agrandissant l'image, elle put voir que c'étaient effectivement des points d'eau, comme des étangs envahis d'algues, semblables à ceux qui étaient matérialisés en bleu sur la carte IGN.

En outre, ils se trouvaient sur un terrain qui, selon Google Maps, était entouré par Rausvägen, une nationale à deux voies, la rivière Råå et la voie ferrée qu'empruntait le train de banlieue Pågatåget.

# 55

Lilja glissa les pieds dans ses vieilles Birkenstock, enfila une paire de gants en cuir, sortit de chez elle et se dirigea vers la porte de l'appartement de Pontus Milwokh, bien résolue à élucider le mystère de la différence de taille notable entre leurs deux chambres à coucher.

Elle se servit du passe-partout de la police pour ouvrir la porte. Elle trouva l'interrupteur à tâtons, alluma, referma la porte d'entrée et se rendit dans le séjour. Molander aurait déjà dû finir l'expertise depuis deux jours. Mais le sac à dos noir et le sac de hockey posés par terre au milieu de la pièce semblaient indiquer que ce n'était pas le cas.

Apparemment, les assistants avaient laissé une partie de leur matériel sur les lieux. Ces sacs ne pouvaient pas appartenir à Molander puisqu'il ne se déplaçait jamais sur une scène de crime sans ses mallettes en aluminium avec toutes sortes de compartiments dont personne n'était autorisé à voir le contenu. De toute façon, il ne les aurait jamais laissées sur une scène de crime, même pour une seule nuit.

Une fois dans la chambre, elle alluma le plafonnier. La pièce était exactement comme elle l'avait laissée. Peut-être ses collègues n'avaient-ils même pas eu le temps de commencer à l'examiner, ce qui expliquerait pourquoi Molander n'avait pas encore remarqué qu'elle était plus petite qu'elle n'aurait dû l'être.

Sa chambre à elle mesurait cinq mètres cinquante du mur extérieur, côté fenêtre, au mur donnant sur le couloir et la salle de bains. Dans celle-ci, il n'y avait qu'un mètre entre le pied du lit et le mur, ce qui voulait dire que les deux chambres avaient deux mètres cinquante de différence dans le sens de la largeur.

Lilja fit le tour du lit pour accéder au coin où se trouvait la table

de nuit posée contre le mur mitoyen avec sa chambre à coucher. Avec la torche de son portable, elle examina attentivement l'angle du mur contre lequel était appuyée la tête de lit. Si effectivement il s'agissait d'une cloison ajoutée, Molander lui avait appris que c'était dans les angles qu'il fallait chercher les joints bâclés. Cela pouvait aller de la fente qui laissait filtrer de la lumière à une latte de plancher légèrement différente des autres.

Mais elle ne remarqua rien de ce genre. D'après ce qu'elle pouvait observer, la même plinthe d'un blanc sale courait à la base du mur tout autour de la pièce. Idem pour le papier peint vieillot d'un bleu sombre parfaitement tendu, y compris dans les coins. Bref, elle ne vit rien qui laisse à penser qu'une cloison ait pu être ajoutée à un quelconque moment.

La deuxième chose que Molander lui avait enseignée était de se servir de ses oreilles. Elle entreprit donc de donner des petits coups ici et là, à différents endroits du mur. Le son qu'il produisait était certes différent de celui du mur de sa chambre, mais c'était simplement parce que celui-là n'était pas porteur. Quoi qu'il en soit, il renvoyait un son mat qui ne faisait en rien penser à une cloison.

Elle coupa le son du portable qui venait d'émettre un bip – sa batterie était bientôt déchargée – et examina attentivement la table de chevet et la petite lampe posée dessus. Mais elles ne dissimulaient aucun secret. Lilja alla donc s'occuper de la penderie coincée entre le lit et le mur, de l'autre côté.

La dernière fois, son examen avait été interrompu par Klippan. Elle l'ouvrit à nouveau pour constater que rien n'avait bougé. Quelques cintres, peu nombreux, auxquels étaient pendus une veste, un pantalon et deux chemises. Rien d'autre. Une garde-robe si modeste qu'on pouvait en conclure que son voisin rangeait ses vêtements ailleurs.

Elle poussa les cintres de côté et se pencha pour inspecter le fond de la penderie à la lumière de la torche du téléphone. Là aussi, les angles pourraient parler. Malheureusement, la batterie de son téléphone était en bout de course et le mobile s'éteignit. Avec son corps, elle occultait en partie la lumière du plafonnier de la chambre et il faisait trop sombre pour qu'elle puisse distinguer quoi que ce soit. Alors elle retira un gant et se servit du bout de ses doigts à la place de ses yeux.

Elle sentait une fente allant de bas en haut, ce qui en soi n'avait rien d'anormal. Il y avait la même au fond des placards Ikea qu'elle et Hampus avaient montés ensemble dans la maison de Perstorp. Elle se souvenait que les minces panneaux d'aggloméré qu'il fallait ajuster tout autour par de petites pressions avaient tendance à bâiller et à se décrocher pour un oui pour un non.

Elle appuya sur le fond qui, étrangement, ne bougea pas d'un millimètre. Même en y mettant de la force. Le meuble était indiscutablement de meilleure qualité que le placard bas de gamme choisi par Hampus.

À mi-hauteur du panneau, elle découvrit un orifice de deux à trois centimètres de diamètre. Elle ne se souvenait pas d'avoir vu un trou de ce genre dans les penderies de Perstorp. Il servait peut-être à faciliter le montage, à moins qu'il ne soit prévu pour faire passer des fils électriques, afin de pouvoir éclairer l'intérieur du meuble ?

Pour s'assurer de ne pas passer à côté de quelque chose, elle s'accroupit à l'intérieur du placard et posa son œil contre le trou, ne rencontrant qu'une obscurité opaque, c'est-à-dire exactement ce qu'on aurait pu s'attendre à voir derrière un placard. Pourtant, elle n'arrivait pas à se débarrasser du sentiment que quelque chose n'était pas normal.

Mais un sentiment ne suffit pas. Il fallait qu'elle trouve un élément concret qui justifie ce malaise, et tant qu'elle ne l'aurait pas trouvé, elle ne pourrait pas avancer. Finalement, elle ne vit pas d'autre solution que de ressortir de la penderie et de quitter cette chambre. Peut-être avait-elle voulu aller trop vite. Alors, pour reprendre les choses du départ et recommencer avec un œil neuf, elle retourna dans le vestibule et fit lentement le tour des lieux du regard.

Outre la porte d'entrée, il y avait deux autres portes, fermées l'une comme l'autre. La première donnait dans une salle de bains identique à la sienne avec une baignoire, un lavabo et un W-C. Elle frappa contre le mur de l'un des petits côtés, celui qui était mitoyen avec la chambre. Il lui parut plus massif que le mur de celle-ci. Elle retourna dans le vestibule et ouvrit la deuxième porte qui, comme dans son appartement, donnait sur un cellier. Chez elle, il était actuellement rempli de cartons de déménagement. Milwokh, lui, avait séparé le local en deux parties.

La première était réservée à ses outils, qui auraient fait pleurer

d'émotion n'importe quel amateur de bricolage. Scies, perceuses et visseuses se disputaient la place sur les étagères avec une collection de boîtes à outils, de cartouches de colle PVC et de vis de toutes tailles. Il y avait aussi un gros pistolet à clous, des tasseaux de plusieurs longueurs et sections et divers matériaux de construction. Comme ils l'avaient deviné en voyant les montants de ses achats chez Bauhaus, Milwokh avait manifestement bâti quelque chose. Mais quoi ? Et surtout où ?

L'autre moitié de la pièce était aménagée en dressing. Enfin, le local renfermait un aspirateur et un balai-serpillière, debout dans un coin. Derrière un rideau, elle découvrit des piles de pantalons et de pulls soigneusement pliés sur des étagères, des chemises sur cintres, triées par couleur, et, rangés dans des tiroirs, des sous-vêtements et des chaussettes.

Le débarras n'était pas plus grand que le sien, ce qui ne fit qu'accroître ses soupçons. Elle parvint à réactiver son portable et employa la fin de la batterie à éclairer le mur donnant sur la chambre. Là non plus elle ne vit rien de suspect. Quand le téléphone rendit à nouveau l'âme, elle tenta par acquit de conscience de frapper à divers endroits du réduit, pour s'apercevoir qu'elle n'était plus capable d'entendre la différence entre un mur et un autre.

Une chose était sûre, le mur ne pouvait pas être mitoyen avec la chambre à coucher. Il y avait trop de distance entre les deux. Elle retourna dans le séjour au pas d'arpenteur et compta trois mètres en partant de la fenêtre, ce qui aurait dû correspondre à l'emplacement du mur intérieur de la chambre. Comme elle s'y attendait, il manquait au moins deux mètres cinquante pour atteindre le vestibule et le dressing. Deux mètres cinquante qui, comme par magie, avaient disparu de la chambre à coucher, comme elle l'avait noté inconsciemment à la minute où elle était entrée pour la première fois dans cette pièce minuscule.

Il y avait une autre pièce dans cet appartement. C'était une certitude, à présent. Une pièce qu'on avait mis tant de soin et d'énergie à dissimuler que ni elle, ni Molander, ni ses hommes n'en avaient découvert l'accès.

Elle retourna dans le cellier et l'étudia plus attentivement. Mais malgré tous ses efforts, elle ne trouva rien qui permette d'entrer dans cette mystérieuse cachette. Elle était trop fatiguée et avait besoin de

dormir mais elle se promit de faire en sorte que Molander vienne ici dès demain à la première heure.

Il n'y couperait pas, cette fois. Elle ressortit du cellier et allait appuyer sur l'interrupteur pour éteindre le plafonnier quand, soudain, elle réalisa : ce n'était pas par le dressing qu'on accédait à la cachette de Milwokh, mais par la penderie.

Il était déjà étrange que cette penderie se trouve dans une chambre si petite qu'on pouvait à peine faire le tour du lit sans se cogner. Qu'elle soit pratiquement vide la rendait plus suspecte encore. Elle devait donc avoir une autre fonction.

La clé du mystère se trouvait dans le fond du placard. C'était la seule explication. Tout à l'heure, en entendant le bruit sourd et compact de la cloison, elle en avait déduit que tout était normal. Mais en réalité, c'était exactement l'inverse.

Lilja ouvrit la porte de la penderie pour la énième fois, chercha le trou qu'elle avait repéré tout à l'heure et y inséra prudemment l'index, qui ne rencontra aucune résistance : le placard n'était pas appuyé contre le mur. Elle changea de doigt et utilisa son majeur pour chercher plus loin dans le trou, palpant l'envers de la cloison sans rien détecter d'anormal.

C'est en tendant le doigt le plus haut possible qu'elle sentit enfin une pièce métallique et froide, qu'après plusieurs tentatives elle parvint à faire glisser vers la gauche.

Un faible *clic* se fit entendre, et ce fut tout le fond de la penderie qui s'ouvrit. À tâtons, Lilja entra dans le réduit d'un noir d'encre et, accompagnée par le bruit de sa propre respiration, se mit en quête d'un interrupteur.

Quand elle l'eut repéré et actionné, la petite pièce se trouva baignée dans une lumière si vive qu'elle ferma les yeux.

# 56

Ça ne s'est pas trop mal passé, se répétait Fabian en boucle plus tard ce soir-là en grimpant sur un escabeau posé au beau milieu du salon pour examiner le lustre en étain et ses sept branches. Ça s'était même bien passé. Aussi bien qu'il aurait pu l'espérer, voire mieux.

Theodor lui avait parlé et avait répondu à son étreinte. C'était déjà un progrès. Bien sûr, il avait pleuré et n'était pas lui-même. Mais le contraire aurait été étonnant vu l'endroit où il se trouvait et ce qu'il avait traversé. Fabian espérait sincèrement que cette histoire serait bientôt terminée.

Bien sûr, il avait enjolivé les choses en affirmant que tout allait s'arranger. Mais comment faire autrement ? La situation de son fils était plus incertaine que jamais. Surtout après cette bagarre. Quelle raison aurait-on maintenant de le croire plus que les autres lorsque ce serait son tour de se présenter à la barre ?

Était-ce pour cela qu'il avait si mal à la tête ? Lui qui n'avait jamais mal à la tête ! À vrai dire, il avait mal partout et ne se sentait pas très bien. Comme si son corps ne lui appartenait plus. C'était peut-être à cause de toutes ces semaines sans courir et sans mettre les pieds dans une salle de musculation.

Il y avait un moment qu'il ne se sentait plus capable d'enfiler son jogging et d'aller courir dans les bois de Pålsjö, et il savait que l'envie ne reviendrait pas avant qu'il ait mis la main sur toutes ces caméras que Molander avait installées chez lui. Ce qui serait plus facile à présent qu'il avait vu dans quel axe elles filmaient.

La salle de bains, la chambre et le vestibule avaient déjà été nettoyés. Idem pour la cave, la chambre à coucher, le couloir et enfin la cuisine, où la caméra était cachée à l'intérieur de l'horloge murale. Dans les chambres d'enfant, elles étaient dissimulées dans des plantes.

Quant à l'atelier de Sonja, Fabian n'avait pas pu le fouiller, parce qu'elle y travaillait et ne voulait en aucun cas être dérangée. Elle était en train de préparer son installation pour l'exposition du lendemain. La caméra espionne attendrait qu'elle ait terminé.

Restait celle du séjour.

Fabian avait vérifié à la loupe les encadrements des tableaux, la bibliothèque, les rideaux et les pots de fleurs sur le rebord de la fenêtre, sans rien trouver. Il avait même revérifié le lustre, en vain. Pourtant il était sûr qu'il y avait une caméra puisqu'il avait vu des images de leur salon sur l'ordinateur que Molander gardait dans son sous-sol. Un œil placé en hauteur et dirigé vers le centre de la pièce.

Devait-il laisser tomber et s'en foutre ? Molander et lui s'étaient à peu près tout dit. Chacun avait fouillé la maison de l'autre. Fabian n'avait donc plus rien à lui cacher.

Et surtout, il avait un immense besoin de se reposer, ne serait-ce que quelques heures, d'oublier son inquiétude pour Theodor et sa mauvaise conscience envers lui, d'oublier Molander et Milwokh. De ne plus penser à rien.

Il descendit de l'escabeau, alla se poster devant sa collection de CD qui occupait tout un mur de la pièce et se mit à la recherche d'un titre susceptible de lui changer les idées.

En dehors de « Thursday Afternoon » de Brian Eno, il n'avait pas écouté de musique depuis longtemps et il se rendit compte à quel point cela lui manquait.

Risk avait tant d'albums qu'il aurait voulu écouter, tant de morceaux, tant de musique extraordinaire qui n'attendaient que son autorisation pour envahir la pièce. C'était comme une muraille imprenable, il était quasiment impossible de faire un choix.

Il ferma les yeux et effleura du bout des doigts les coins des CD. Ce contact à lui seul l'apaisa et il continua à glisser la main sur les rangées d'albums, parmi lesquels quelques boîtiers cassés offraient un angle tranchant. Tout à coup, ses doigts rencontrèrent un objet qui dépassait entre deux CD. Fabian ouvrit les yeux et découvrit, au milieu de sa collection d'indie pop, le minuscule objectif, coincé entre *XX*, le premier album du groupe éponyme, et *Coexist*, le second.

Soulagé, il récupéra la caméra et arracha le fil de la batterie. Puis il choisit le premier album du groupe et, après avoir regardé quelques instants la croix blanche sur fond noir, il inséra le CD dans le lecteur

et monta le son.

# 57

L'ultime mission subsidiaire du carnet était presque trop belle pour être vraie. Il l'avait rédigée il y avait plus d'un an, mais se la rappelait comme s'il l'avait imaginée la veille. Le texte était le plus long de tous et jamais il n'aurait pensé être amené à le mettre en œuvre. Pourtant, vingt dés tombant simultanément sur le 6 avaient fait de ce rêve une réalité.

Les dés lui avaient pardonné, cela ne faisait plus aucun doute, et l'avaient jugé digne d'une nouvelle mission. Mais qu'en plus, ils lui offrent le dernier et le plus beau des avenants était tellement extraordinaire qu'il avait éprouvé le besoin de faire décanter la nouvelle en allant s'offrir un dîner d'exception au Charles Dickens.

Le restaurant était suffisamment bondé pour que personne ne le remarque, et il avait dévoré un gros steak à la plancha et bu deux bières. Il avait lu sans être dérangé les dernières éditions de la presse et constaté que la police n'avait pratiquement rien révélé aux journalistes. Elle n'avait divulgué ni son nom ni sa photo, et les articles sur le sujet ne mentionnaient ni ce qui s'était passé sur le cargo ni le meurtre du père de famille sur le voilier. En revanche, on parlait – enfin ! – du cadavre dans son cocon de plastique et à part ça, il y avait de longs articles à propos d'un type retrouvé mort dans sa baignoire.

Après son festin, il était rentré chez lui, le ventre plein et un peu ivre. Tant mieux, cela l'aiderait à avoir une bonne nuit de sommeil réparateur avant d'attaquer les préparatifs.

Il referma la porte à clé et remarqua aussitôt les deux portes ouvertes dans le vestibule. Elles auraient dû être fermées. Soit un fantôme faisait des siennes, soit quelqu'un se fichait de lui, soit…

Il jeta un coup d'œil dans la salle de bains, où il ne vit rien

d'anormal. Pourquoi y aurait-il eu quelque chose, d'ailleurs ? Il était peu probable qu'un technicien de la police scientifique soit revenu travailler à une heure aussi tardive. Sauf si l'appartement était sous surveillance et que la police l'avait vu revenir.

La porte du dressing était un peu capricieuse et elle avait pu s'ouvrir toute seule, mais pour celle de la salle de bains, il n'avait aucune explication. Peut-être l'avait-il laissée ouverte, après tout.

Il alla se faire couler un bain et commença à se dévêtir. Il avait attendu ce moment avec impatience. Un bain chaud et un long moment de relaxation avec un coussin gonflable sous la nuque. Quand il serait bien détendu, il pourrait, sans ouvrir les yeux, dresser mentalement la liste de tout ce qu'il avait à faire avant de se mettre en route.

Entre autres, il devait inventer un système qui lui permettrait de lancer un dé en courant. Pour l'instant, il n'avait pas d'idée, mais cela viendrait. Cela venait toujours. Il fallait aussi qu'il s'assure du bon fonctionnement de ses armes. Dans le feu de l'action, il n'y aurait aucune place pour l'erreur.

Ce qui voulait dire qu'il devait réorganiser le contenu de son sac à dos. Il allait devoir l'alléger de plusieurs kilos et pour ça, il fallait en enlever tout ce qui n'était pas absolument nécessaire. Les provisions de bouche qu'il avait emportées en mer, par exemple. Son repas au Charles Dickens l'avait rassasié pour plusieurs jours et il se contenterait d'emporter des boissons énergétiques.

Il était important aussi que chaque objet soit accessible sans qu'il ait besoin de s'arrêter. Car tout allait dépendre de ça. Il serait constamment en mouvement et il faudrait que ses gestes soient fluides. Une chorégraphie parfaite dans laquelle il abattrait ses victimes les unes après les autres jusqu'à ce que le dé mette fin à la mission.

Il retira son caleçon, urina et vérifia la température de l'eau du bain qui se révéla parfaite. Il fallait simplement qu'il laisse le niveau monter encore un peu. Il sortit vers le séjour dans l'intention d'aller chercher un verre dans la cuisine.

Mais il n'arriva pas jusque-là.

Figé au milieu de la pièce, il regarda le flot de lumière qui se déversait sur le sol, venant de sa chambre.

# 58

« *Elle doit mourir,* dit une voix masculine sortant du haut-parleur. *Elle ne mérite pas de vivre. Tout ce qu'elle mérite, c'est toi.* »

Lilja avait trouvé le fichier sonore sur le bureau de l'ordinateur resté allumé dans le réduit qui ne devait pas faire plus de six à sept mètres carrés. Le fichier s'appelait « Les voix d'Assar ».

« *Tu pourras tout lui faire. Tout ce que tu veux. Mais ensuite, il faudra la tuer.* »

Pontus Milwokh avait manipulé Assar Skanås et l'avait convaincu de kidnapper Ester Landgren au terrain de jeux de Slottshagen et de la violer.

« *Nous savons tous les deux que tu en meurs d'envie.* »

Skanås, dans son état de confusion mentale, avait pris ces voix pour les siennes. *J'ai juste obéi aux voix,* avait-il dit lors de l'une de ses auditions. *Les voix me disaient ce que je devais faire.*

« *Tu espères ce moment depuis toujours. Toute ta vie, tu as attendu de vivre tes fantasmes. Tu l'as mérité. Tu le mérites plus que n'importe qui.* »

Pour ne pas avoir à commettre lui-même le crime, le meurtrier avait entraîné le pédophile Skanås à réaliser son fantasme : violer et tuer une petite fille.

« *Tu le sais qu'elle doit mourir. Que ce n'est que justice.* »

Mais pourquoi se donner autant de mal alors qu'il pouvait agir lui-même ? Cela avait dû engendrer des complications sans fin. Sans parler du risque que quelque chose aille de travers, ce qui avait été le cas puisqu'elle était parvenue à localiser Skanås et à l'empêcher de perpétrer son crime.

« *Tu sais ce que tu as à faire.* »

Son but était-il simplement de donner du fil à retordre à la police ? De l'envoyer dans la mauvaise direction ? Dans ce cas, il avait

parfaitement réussi.

« *Tu aimes les enfants, n'est-ce pas ? Personne n'aime les enfants autant que toi.* »

À moins que, là encore, ce soient les dés qui aient décidé ?

Lilja regarda le tapis de jeu posé à côté du clavier. Les dés étaient les mêmes que ceux que Risk avait trouvés dans la chambre de la petite Ester. Le métal brossé brillait d'une lueur maléfique et ils semblaient conçus pour prendre des décisions fatales.

Étrangement, ils affichaient tous le chiffre 6. Elle compta vingt dés en tout. Elle se souvint d'avoir un jour lancé cinq 6 du premier coup, en jouant au Yam's. Elle avait neuf ans et elle n'avait jamais pu oublier l'événement. Qui ne s'était jamais reproduit depuis, évidemment. Alors vingt 6 d'un coup, cela paraissait impossible.

Était-ce l'homme qui avait lancé ces dés ? On ne pouvait pas nier qu'à beaucoup de points de vue, cette affaire dépassait les limites de la vraisemblance. Mais la question urgente était : qu'est-ce que ces vingt dés impliquaient ? – si du moins ils impliquaient quelque chose…

Lilja commençait à sentir son énergie décliner. Elle ferma les yeux. Il fallait qu'elle découvre un élément qui les fasse progresser ou, encore mieux, qui leur donne une longueur d'avance. Mais tout ce qu'elle trouvait concernait ce qui s'était déjà produit et ne faisait que confirmer ce qu'ils savaient. Certes, ses découvertes répondaient à certaines de leurs questions, mais pas à la plus importante d'entre elles.

Où et quand allait-il frapper la prochaine fois ?

Elle regarda la carte de Scanie épinglée sur le mur devant elle. Elle l'avait déjà étudiée tout à l'heure. Déchiffrer les annotations, découvrir les croix qui indiquaient, à peu de chose près, les emplacements exacts de presque tous les meurtres que Milwokh avait commis impunément ces derniers mois lui avait fait monter les larmes aux yeux. Cette fois, elle allait essayer d'analyser le plan avec plus de recul.

Elle commença par la croix qui se trouvait dans la colonne 6, ligne 3. Elle indiquait la commune de Klippan. À côté de la croix, on pouvait lire : *25 mai 2012, Evert Jonsson, cause de la mort : étouffement*. Ce qui correspondait au rapport d'autopsie de Flätan.

Idem pour la croix dans la colonne 5, ligne 4 : *13 juin 2012, Moonif Ganem, arme : appareil ménager – non spécifié*. Elle essaya de se

contrôler, mais ce n'était pas facile. La description laconique n'enlevait rien au souvenir douloureux de l'appel qui l'avait interceptée alors qu'elle était en route pour le commissariat à Helsingborg, lui signalant la disparition inquiétante d'un enfant à Bjuv.

Elle examina l'une après l'autre toutes les zones géographiques marquées d'une croix et d'une légende indiquant le moment où le meurtre avait été commis, le nom de la victime et l'arme du crime ou la cause du décès.

Dans certaines sections se trouvaient une croix et un nombre à deux chiffres. Indéchiffrable pour le moment. Lilja remarqua qu'il n'était question nulle part de l'affaire de la baignoire et de sa victime Mattias Larsson. Pas de croix dans la section correspondant à l'adresse de la victime dans la banlieue sud de Helsingborg, ni de note concernant la manière dont le jeune homme avait été tué.

Peut-être Fabian avait-il raison de prétendre que Milwokh n'avait pas commis ce crime-là.

En revanche, elle remarqua quelque chose dans la section située tout en bas à gauche de la carte, comprenant principalement la ville de Copenhague : une grande croix suivie d'une plus petite et du nombre 120. Rien d'autre. Il n'était fait mention ni de date, ni d'arme, ni d'aucune cause de décès. À sa connaissance, la capitale danoise n'avait pas été récemment touchée par un meurtre aussi inhabituel que ceux qui avaient été commis de leur côté du Sund.

Il y avait aussi cette croix en plein milieu de l'Øresund, un peu au nord de l'île de Ven, accompagnée de l'annotation : *27 juin 2012, Frank Käpp, arme : épée.*

C'était la date d'aujourd'hui. On ne pouvait pas faire plus frais. Pour diverses raisons parfaitement explicables, le drame avait en réalité eu lieu plus loin au nord de l'île de Ven, mais le nom de la victime et l'arme utilisée étaient exacts. Que l'arme corresponde n'avait rien d'étrange. En revanche, elle trouva surprenant que le nom de la victime soit indiqué sur le plan. Cela voulait-il dire qu'il le connaissait déjà avant de se lancer sur le détroit ? Ou bien l'avait-il noté après avoir ?… Non, décidément, la seule chose qu'elle pouvait en conclure était qu'ils étaient encore loin d'avoir compris comment Milwokh raisonnait.

Elle se massa les tempes pour aider le sang à circuler dans son

cerveau. Tous les moyens étaient bons, du moment qu'ils l'aidaient à mieux réfléchir.

Sur le bureau, l'écran de l'ordinateur s'était mis en veille et elle se perdit dans la contemplation de formes hypnotiques, le regard aussi vide que las. Mais au fond d'elle, quelque chose était en train de prendre forme.

En réalité, il s'agissait d'une image… celle du lit derrière elle dont une partie se reflétait dans l'écran.

Elle fit pivoter la chaise de bureau et, à travers la penderie, regarda le lit qui semblait avoir été refait à la hâte. L'oreiller écrasé au milieu avait gardé la forme de la tête d'un dormeur et on avait tiré le couvre-lit à la va-vite, en laissant des bosses ici et là, comme Hampus en avait l'habitude. À un endroit, on aurait même dit qu'il y avait quelque chose en dessous.

Elle se leva, se précipita dans la chambre, souleva le couvre-lit et contempla le carnet jaune et le X inscrit sur la couverture. Elle n'avait aucun moyen de le savoir, et pourtant elle comprit aussitôt que ce carnet était exactement ce qu'elle cherchait. Elle le prit entre ses mains, retira l'élastique avec précaution et commença à tourner les pages.

Chacune d'entre elles était noircie de notes manuscrites, certaines remplissant la moitié de la page, d'autres, les plus nombreuses, ne comportant que quelques phrases. Quelques-unes, enfin, sur lesquelles on ne pouvait lire que quatre ou cinq mots.

*Tu devras avoir les yeux bandés,* disait par exemple la page numérotée 73 en bas à droite. À la page 111, il était écrit : *Tu tueras aussi le plus proche collègue de ta victime, ou son voisin, ou son ami. Le dé te dira qui, et à combien d'heures d'intervalle devront être exécutées les missions.*

*Des missions.* C'était ainsi qu'il les voyait. Des missions devant impérativement être remplies. Elle continua de feuilleter le carnet :

> *Tu devras effrayer la victime plusieurs jours avant le jour J.*
>
> *Entre chez elle pendant la nuit. Endors-la avec du gaz Hexane et ensuite laisse le dé choisir une ou plusieurs des options suivantes :*
>
> *Changer l'organisation du contenu de son réfrigérateur*
>
> *Prélever un trophée sur le corps de la victime*

*Mettre en route l'appareil avec lequel la victime écoute de la musique, le régler sur Aléatoire et sur Répétition et monter le volume à fond*

*Dessiner quelque chose sur le front de la victime*

*Ouvrir toutes ses fenêtres*

*Prendre une photo de la victime avec son propre portable, entrer dans les réglages et sélectionner la photo comme fond d'écran*

C'était exactement ce qui était arrivé à Molly Wessman. Milwokh lui avait coupé la frange et il avait hacké son portable avant de l'empoisonner quelques jours plus tard. Il s'agissait d'adjonctions à la mission initiale.

Il lui vint une idée et elle retourna devant la carte et chercha la croix dans la colonne 3, ligne 5, où on pouvait lire : *16 juin 2012, Molly Wessman, cause du décès : empoisonnement.* Cette fois, Lilja s'intéressa à la croix et au nombre qui était inscrit à côté.

*X 97*.

Elle vérifia dans le carnet pour constater que la page qu'elle venait de lire était bien la 97.

Les notes sur la carte n'étaient donc pas des croix, mais des lettres *x*.

Elle vérifia la section délimitant le secteur de Hyllinge, avec l'annotation *16 juin 2012, Lennart Andersson, arme : objet trouvé sur le lieu du crime*, où elle avait également remarqué ce X suivi d'un nombre :

*X 28*.

Elle tourna les pages du carnet jaune jusqu'à la page 28.

*Ta mission devra être exécutée devant témoins.*

Voilà pourquoi il avait poignardé sa victime en présence des clients de l'Ica Maxi, au lieu de choisir un endroit plus discret. Cela expliquait aussi pourquoi il était masqué. Il n'y avait aucune intention raciste ou xénophobe dans ce choix. Il avait tout simplement dissimulé son visage.

La raison pour laquelle Molly Wessman et Lennart Andersson étaient morts le même jour, le 16 juin, trouvait également son explication dans le court énoncé de la mission subsidiaire rédigé en page 13.

*Démarre une nouvelle mission et fais-la coïncider avec celle qui est en cours.*

Même l'étrange idée d'avoir mêlé Assar Skanås à l'enlèvement d'Ester Landgren devenait parfaitement claire en lisant la page 47 du carnet.

*Cette mission ne t'appartient pas.*

*Choisis quelqu'un d'autre, n'importe qui, et passe-lui la main pour qu'il exécute la mission à ta place.*

Sur une brusque intuition, elle baissa à nouveau les yeux sur les dés posés sur le tapis de feutre. Les vingt dés qui avaient tous mystérieusement atterri sur le 6 et qui ensemble donnaient la somme de cent vingt.

Cent vingt… Elle se tourna vers la carte murale et regarda plus attentivement la petite note dans la section englobant la ville de Copenhague. *X 120.*

Elle vérifia le nombre de pages que contenait le carnet jaune, et même s'il y en avait beaucoup plus, à la page 120, justement, la dernière mission subsidiaire avait été rédigée. La dernière, et de loin la plus longue de toutes :

*OUBLIE TOUT*

*Moment, lieu, victime, arme et mode opératoire.*
*Oublie tout. Cette mission ne sera semblable à aucune autre.*

*Heure :*
*L'heure du crime ne sera pas précisée. Occupe-toi des préparatifs nécessaires, mais ne perds pas de temps. Agis aussi vite et de manière aussi efficace que tu peux. Si possible dans un délai de quelques jours.*

*Lieu :*
*Pars de l'endroit initialement défini et, à partir de là, choisis la plus grande place publique que tu puisses trouver à proximité. Un endroit où seront rassemblées de nombreuses personnes en même temps, dans un espace restreint.*

*Préparatifs :*
*Tu jetteras le dé pour choisir, parmi les critères énumérés ci-*

*après, la cible, l'arme, l'apparence de la victime et sa position. Tu n'arriveras sur site pour exécuter la première mission qu'au dernier moment. Quand la première mission sera terminée, tu devras jeter le dé à nouveau. Son résultat déterminera selon lequel des six critères ci-dessous la seconde mission, qui devra commencer aussitôt après la première, devra être menée à bien.*

*Un 1.*
*La mission est terminée. Tu arrêtes tout et tu te replies.*

*Un 2.*
*Modifie ta position. Relance le dé.*
*Reste constamment en mouvement*
*Sers-toi des véhicules qui sont sur place ou de n'importe quel objet mobile autour de toi*
*Monte aussi haut que possible*
*Descends aussi bas que possible*
*Trouve un lieu à l'abri des regards*
*Sors et mélange-toi à la foule*

*Un 3.*
*Change d'arme. Relance le dé.*
*1. Couteau*
*2. Arbalète*
*3. Corde*
*4. Fusil*
*5. Ton propre corps*
*6. Poison*

*Un 4.*
*La victime doit obligatoirement porter la couleur indiquée. Relance le dé.*
*1. Rouge*
*2. Orange*
*3. Jaune*
*4. Vert*
*5. Bleu*
*6. Violet*

*Un 5.*
*Change d'apparence. Relance le dé.*
*Mets une perruque*
*Mets des lunettes*
*Change de veste*
*Change de pantalon*
*Change de coiffure*
*Change de chaussures*

*Un 6.*
*Continue sans rien changer.*

Lilja reposa le carnet. Elle n'avait jamais rien lu de plus révoltant ni de plus pervers. Tout cela n'était qu'un jeu. Un jeu de construction. Un jeu vidéo avec un casque de réalité virtuelle, sauf que là, rien n'était virtuel.

Il s'agissait de vraies vies. De vraies personnes, innocentes et parfaitement inconscientes d'être réduites au rang de pions, choisies, poursuivies et abattues sans autre motif que de satisfaire le joueur.

Elle ne pouvait pas en être sûre. Mais ces vingt dés, la page du carnet jaune qu'elle avait sous les yeux et la carte avec un X en bas à gauche sur la zone de Copenhague. Tout collait parfaitement…

En regardant les photos de l'album de Wikholm, elle avait remarqué l'expression de joie presque extatique qui brillait dans les yeux du futur meurtrier. Déjà à ce moment-là, elle avait été frappée par son expression. On lisait dans le visage de l'enfant une excitation extraordinaire et le sentiment jubilatoire que tout était à sa portée. C'était ce sentiment-là qu'il cherchait à retrouver. Cette sensation qu'il voulait revivre. Ce shoot d'adrénaline. C'était de cela qu'il s'agissait. À y réfléchir, Pontus Milwokh, ou quel que soit son nom, avait tout de même un mobile.

Et maintenant elle savait. Elle savait à la fois où et quand il allait frapper la prochaine fois.

Elle crut apercevoir un mouvement furtif à la limite de son champ de vision et se retourna brusquement. Mais déjà le fond de la penderie s'était refermé et elle vit la targette métallique reprendre sa place dans son support avec un claquement sec.

« Eh ! Qui est là ? » cria-t-elle en se collant contre la paroi et en

essayant d'actionner le loquet pour rouvrir le battant. « Ouvrez ! Je suis à l'intérieur ! Laissez-moi sor… »

Le bruit explosa dans son oreille comme celui d'un pistolet tirant à bout portant. Elle n'eut pas le temps de réagir avant de voir le clou traverser le dos de sa main gauche. Le sang qui coulait de la plaie le long de son poignet avait déjà atteint le creux de son coude quand son cerveau enregistra la douleur.

Lilja put de justesse arracher sa main blessée de la première pointe avant qu'un deuxième claquement retentisse et qu'un autre clou s'enfonce dans le bois. Une seconde plus tard, un troisième, puis un quatrième : elle n'eut d'autre choix que de reculer tandis que les clous s'enfonçaient l'un après l'autre dans le cadre en bois, condamnant le fond de la penderie.

# 59

« *Il y a une chose que j'aimerais comprendre…* »

Fabian entendait de la musique, mais d'où venait-elle ? Elle était très forte. Aussi forte que l'écoutait Theodor. À contrecœur, il ouvrit les yeux et comprit qu'il était chez lui, dans son propre salon. Ah oui, il s'en souvenait à présent, c'était lui qui avait mis de la musique. L'album des XX continuait à jouer en boucle. Il avait dû s'endormir.

« *Fabian, tu m'entends ?* »

C'était la voix de Stubbs. Ça, il en était sûr. En revanche, il ne comprenait pas d'où elle venait.

« Allô ? dit-il finalement en réalisant qu'il était toujours couché sur son canapé. Hillevi, c'est toi ?

*– Non, c'est le pape. J'aimerais comprendre à quoi ça te sert d'avoir un deuxième téléphone, alors que de toute façon, tu ne réponds jamais ?* »

Il se redressa et découvrit le Nokia dans sa main. « Désolé, je dormais. Quelle heure est-il ?

*– Comment ça, tu dors ? Il est presque neuf heures du matin ! Moi, j'ai passé toute la nuit à regarder une foutue carte IGN et j'ai les yeux qui pissent le sang.* »

Il se leva et alla chercher son iPhone sur l'îlot de la cuisine. Elle avait raison. Il était neuf heures moins dix. Il avait dormi toute la nuit d'une traite.

« *Allô, tu es toujours là ?*

– Tu as regardé une carte ? Et ? Elle t'a appris quelque chose ? »

Un long soupir répondit à sa question. « *Tu veux me dire pourquoi je t'appellerais si ce n'était pas le cas ? Pour te raconter que ma copine Mona-Jill me fait la gueule simplement parce que j'ai horreur de la…*

– Hillevi, la coupa-t-il. Qu'est-ce que cette carte t'a appris ?

*– OK, excuse-moi, c'est juste que je suis crevée après la nuit que je*

*viens de passer* », grogna-t-elle tandis que Fabian remarquait un message écrit à la main appuyé contre la machine à café. « *Et d'ailleurs, je ne peux m'en prendre qu'à moi. C'est vrai que j'ai un caractère de cochon et que je m'énerve pour des conneries. Tu n'y es pour rien.* »

*Salut Fabian*

*Je sais que tu es occupé et que tu es au milieu d'une enquête compliquée. Mais je ne te le demanderais pas si ce n'était pas important. En l'occurrence, c'est plus important que jamais. Pour moi et pour toi. Pour nous, en fait. Je voudrais que tu sois à mes côtés pour ma performance à dix-neuf heures à Dunker.*

*Sonja*

« *Ce que je voulais te dire, c'est que mes soupçons semblent se vérifier. Je crois avoir trouvé la planque de Molander, mais évidemment, je ne peux pas te garantir que c'est là qu'il cache les preuves scientifiques que tu cherches,* continuait Stubbs tandis qu'il lisait le mot de Sonja. *Rausvägen numéro 28, ça te parle ?* »

Dans l'état actuel des choses, leur mariage tenait à ce genre de détails.

« *Allô ! Houston appelle la Terre !*

– Je t'écoute, répondit-il en grimpant l'escalier quatre à quatre. Oui, je sais où se trouve Rausvägen. Pourquoi ? Qu'est-ce qu'il y a là-bas ? Une maison ?

– *Sur la photo aérienne, on voit plusieurs maisons de taille modeste, ou des baraquements, peut-être. À vrai dire, je ne sais pas encore très bien ce que c'est que cet endroit.*

– Tu as vérifié au cadastre ? Molander est propriétaire du terrain dont tu me parles ? demanda-t-il en continuant son ascension vers l'atelier.

– *Non, il appartient à une société appelée Warhammer, comme le jeu de guerre.*

– Qui appartient à ?

– *Ho ! On se calme ! C'est un interrogatoire, ou quoi ?* aboya Stubbs tandis qu'au bout du fil, Fabian entendait ses doigts pianoter sur le

clavier de son ordinateur pour lancer une recherche. *Mais c'est bien vu. C'est bien lui qui en est le propriétaire. Sous un prête-nom qui n'est autre que le nom de jeune fille de sa femme, Gertrud Lisbeth Stenson. Tu sais que tu n'es pas bête quand tu t'y mets ! Tu peux y aller bientôt ? Tout de suite, ce serait le mieux.*

– C'est impossible. » Il colla son oreille contre la porte close de l'atelier de Sonja. Il voulait juste la prendre dans ses bras et lui promettre qu'il ferait tout ce qui était en son pouvoir pour venir à son exposition et lui apporter son soutien. « Molander comprendrait immédiatement ce qui se passe et je préfère ne pas penser aux conséquences que cela aurait. »

N'entendant aucun bruit à l'intérieur, il ouvrit la porte et glissa un coup d'œil… « Il vaut mieux que tu y ailles pendant que je ferai diversion. »

… pour découvrir que Sonja et son œuvre avaient disparu.

# 60

Bam ! Malgré les touffes de fibre synthétique qu'elle avait prises dans un oreiller et utilisées comme bouchons, la boîte de raviolis résonna bruyamment aux oreilles de Lilja.

Bam ! Les premières fois, elle avait tapé à côté. Soit sur la main qui tenait le tournevis miraculeusement déniché dans un tiroir, soit dans le vide. Bam ! Mais à présent, elle ne ratait plus un seul coup. Elle était devenue une véritable machine.

Elle ferma les yeux. Dans le noir, cela ne faisait aucune différence. Elle amorça le coup suivant en armant la boîte de conserve derrière sa nuque comme une lance et tapa de toutes ses forces sur l'autre boîte qu'elle avait vidée et emmanchée sur le tournevis. Bam !

Plusieurs heures s'étaient écoulées depuis que Milwokh – ce ne pouvait être que lui – l'avait enfermée. La situation était urgente, l'homme pouvait démarrer son jeu infernal d'un moment à l'autre. Bam !

Et puis il y avait cette obscurité opaque qui semblait peu à peu se refermer sur elle comme pour l'étouffer. Il faisait plus sombre que par une nuit d'hiver, avec un masque sur les yeux et des rideaux occultants aux fenêtres. Elle ne savait franchement pas combien de temps elle allait tenir le coup avant de craquer nerveusement.

L'idée qu'elle finirait par abandonner et s'écrouler comme une loque, roulée en boule sur elle-même, tremblante, incapable de réprimer ses sanglots, était celle qui la terrifiait le plus. Si elle en arrivait là, ce serait le point de non-retour. Elle serait éliminée du jeu, il aurait la voie libre et, avant que les autres aient la moindre chance de comprendre son plan, il serait déjà trop tard. Bam !

Elle ne s'était pas remise du meurtre d'Ester Landgren, la pauvre petite fille innocente qui, avant de mourir, avait été exposée à des

horreurs inhumaines. Lilja n'en avait parlé à aucun de ses collègues et, d'une certaine façon, elle n'en prenait conscience qu'à présent. Mais à quelque chose malheur est bon et c'était sa colère qui lui donnait la force d'aller au-delà de ses limites pour arrêter le responsable d'une telle infamie.

Pontus Milwokh. Aussi incroyable que cela puisse paraître. Dans cette enquête, rien ne se passait normalement et le fait qu'il revienne chez lui en se sachant recherché était aussi absurde que tout le reste. Le criminel qui retourne sur le lieu de son crime, ça, c'était un classique, mais qu'il retourne tranquillement dans son appartement, cela dépassait l'entendement.

La policière avait crié de toutes ses forces, le suppliant d'arrêter, mais les grosses pointes avaient continué de transpercer le fond de la penderie avec une régularité de métronome et quand le pistolet à clous s'était enfin tu, le tournevis avait pris le relais. Puis ç'avait été au tour de la scie circulaire découpant des tasseaux à la chaîne.

En l'espace de deux heures, il avait transformé sa pièce secrète en une cellule condamnée. Puis le silence était revenu et la coupure d'électricité avait vite suivi. Sans doute avait-il fait sauter le disjoncteur. L'ordinateur, l'ampoule du plafonnier, tout s'était éteint. Bam !

Prise de panique, elle s'était mise à hurler dans l'espoir qu'un voisin l'entende et ne s'était arrêtée que lorsque ses cordes vocales avaient déclaré forfait.

Au bout d'un moment, elle était tout de même arrivée à se ressaisir et, sa respiration revenue à la normale, elle avait commencé à réfléchir à un plan d'attaque. Bam !

C'était la troisième conserve de raviolis à laquelle elle s'attaquait. Les deux premières avaient éclaté parce qu'elle tapait directement avec les boîtes contre le manche du tournevis. Chaque fois, elle avait essuyé une averse de sauce tomate mais au moins, dans cette obscurité, elle ne voyait pas l'étendue des dégâts. Bam !

Pour arrêter l'hémorragie de sa main transpercée par le clou, elle avait utilisé le drap du lit dont elle avait arraché un lambeau. La douleur avait alors commencé à affleurer jusqu'à devenir fulgurante, irradiant dans l'avant-bras.

De sa main valide, elle avait tâtonné dans le noir pour se rendre compte que la penderie et le mur de la chambre étaient percés de tant

de pointes et de vis qu'il lui aurait fallu plusieurs semaines, peut-être un mois entier, pour réussir à sortir par où elle était entrée. C'est ainsi que Lilja avait décidé de s'attaquer au mur qui communiquait avec son propre appartement.

À quelques centimètres au-dessus de la plinthe se trouvait une prise qu'elle avait démontée à l'aide du tournevis. Après avoir extrait la boîte d'encastrement, elle s'était trouvée en présence d'une cavité de plusieurs centimètres de profondeur dans le mur. En y insérant la main, elle avait constaté que la cloison entre les deux appartements était montée en parpaings de briques creuses. En se concentrant sur les joints, qui n'avaient pas résisté aux coups répétés du tournevis, elle avait progressé rapidement.

Au moins au début, car ce qui n'aurait pas dû lui prendre plus d'une heure avec le bon outil s'était transformé en travail de forçat. Quand les ampoules au creux de sa main droite avaient éclaté, elle avait dû s'interrompre pour la panser également.

Elle serait bientôt à bout de forces. Malgré les nombreuses entailles qu'elle avait faites dans les parpaings, ils ne semblaient pas disposés à céder. Il y avait certainement une explication à cela, mais elle était trop fatiguée pour la chercher. Trop épuisée pour continuer à taper encore et encore et concentrer pour la énième fois toute son énergie dans chaque coup qu'elle donnait. Bam !

À nouveau, la boîte qui lui servait de marteau éclata. Les raviolis à la sauce tomate lui giclèrent au visage et quelque chose lâcha en elle. Lilja jeta rageusement les deux boîtes de conserve et, tenant le tournevis avec ses mains bandées, se mit à taper sur le mur comme une forcenée.

Les pansements se détachèrent, le sang coula sur le manche de l'outil, le rendant poisseux et glissant. La douleur était insupportable, mais elle était insignifiante comparée à sa frustration d'avoir fourni tant d'heures d'efforts en vain. Ni sa souffrance, ni son combat désespéré, rien décidément n'arrêterait Milwokh dans son entreprise.

Le dernier coup porté fit le même bruit qu'une dent qui se fend. Un petit clic, à peine perceptible, rien de plus. Mais pour Lilja, ce bruit était tout. Car il était synonyme d'espoir.

Elle posa le tournevis et s'essuya les mains sur son pantalon. Puis elle enfonça une main dans le trou et suivit les contours de la brique inébranlable. Elle ne sentit pas de grand changement par rapport à

tout à l'heure, sinon que la majeure partie du mortier entre les deux briques avait disparu. En passant les doigts à la surface de la brique inférieure, elle comprit d'où était venu le craquement.

La fissure était extrêmement fine, mais elle lézardait le parpaing de part en part. Elle tenta de l'agripper par les côtés, en vain.

Elle reprit le tournevis et inséra la pointe dans la fente minuscule. De sa main libre, elle attrapa une nouvelle boîte de conserve sous le lit et la frappa contre le manche. Cette fois, elle ne prit aucun élan et donna juste un petit coup. Il n'en fallut pas plus pour que la lame du tournevis fende la pierre et entre dans le bloc comme s'il s'était brusquement transformé en une grosse motte de beurre.

Elle plongea une main dans le trou pour s'apercevoir qu'il était assez large à présent pour qu'elle puisse y entrer les doigts. En outre, une partie du parpaing était maintenant désolidarisée du reste du mur, et elle parvint sans difficulté à le sortir du trou. L'autre moitié était encore bien accrochée et, après une nouvelle demi-heure de tentatives infructueuses, elle renonça. On aurait dit que tout le poids de l'immeuble reposait sur ce bloc-là.

À tâtons, elle débrancha la rallonge de la multiprise sous le bureau et fit passer la partie mâle à travers le mur. Puis elle essaya d'y faire entrer également sa main droite mais, malgré tous ses efforts, elle n'entrait à présent dans le mur que de quelques centimètres.

Lilja s'écroula par terre et, l'espace d'un instant, songea sérieusement à fermer les yeux et à laisser la fatigue l'envahir. Personne ne pourrait lui reprocher de ne pas avoir essayé. Elle s'endormirait probablement au bout de quelques secondes et ferait un rêve merveilleux dans lequel ses collègues découvriraient miraculeusement l'endroit où elle était enfermée et viendraient la libérer.

C'est peut-être ce qu'elle aurait fait dans sa vie d'avant. Une vie dans laquelle tout le monde était beau et gentil, où elle dormait encore avec Hampus et où il ne lui serait pas venu à l'idée de mettre le feu au QG d'une bande de néonazis. Dans son ancienne vie, elle aurait sans doute baissé les bras et employé le peu d'énergie qui lui restait à lécher ses plaies, à espérer que tout allait s'arranger, d'une façon ou d'une autre.

Mais cette vie-là n'existait plus et cette Irene-là non plus. Elle s'en rendait compte, à présent. Le processus avait démarré quelques

semaines auparavant. Son ancien moi était devenu de jour en jour plus flou et avait fini par disparaître. La métamorphose avait été douloureuse et elle s'était parfois sentie déroutée. Mais à présent elle voyait très bien la nouvelle personne qu'elle était devenue. Ici, sur ce sol collant, dans cette obscurité couleur d'encre, elle la voyait mieux que jamais.

La policière laissa ses deux mains s'ausculter mutuellement et opta pour la gauche. D'abord parce qu'elle avait déjà été gravement blessée par le clou de Milwokh et ensuite parce qu'elle était moins dépendante de celle-là que de la droite. Elle se leva, trouva le lit et le déplaça afin qu'il soit calé contre le mur opposé à celui qu'elle essayait de percer. Enfin, elle s'allongea à plat ventre, les pieds calés contre le cadre pour y prendre appui et enfonça sa main gauche dans le trou aussi loin que possible. Elle avait de la force, elle le savait. Mais sa seule force, en l'occurrence, ne suffirait pas. Elle allait devoir aller au-delà de ce dont elle était naturellement capable, fouler de nouveaux territoires, trouver en elle ces ressources primaires qui permettent à un être humain de soulever une voiture parce que son enfant est coincé dessous.

Elle n'avait pas d'enfant. Mais elle avait Ester Landgren, et penser à elle aida Lilja à pousser avec ses jambes assez fort pour que sa main gagne encore quelques millimètres. Elle ne savait pas si elle serait capable d'aller plus loin, mais elle n'avait pas le choix et continua jusqu'à ce qu'elle sente ses doigts se briser.

Quand les quatre phalanges se fracturèrent, une douleur aussi intolérable qu'indescriptible se propagea de sa main au reste de son corps. On aurait dit qu'une bombe avait éclaté dans sa main cassée. Plus tard, ce ne serait pas la douleur dont elle se souviendrait, mais le bruit de craquement des os et du cartilage.

Irene fit une pause pour évaluer les dégâts. En serrant les dents, elle parvenait à bouger le majeur et l'index et un petit peu le pouce, mais elle ne contrôlait plus ni son annulaire ni son petit doigt. Très certainement, ces deux doigts deviendraient comme deux reliques mortes ayant pour unique fonction de lui rappeler ce moment.

Tel un poulet désossé, elle poussa ses os cassés et tout le reste au fond du trou et, étrangement, l'effort n'amplifia pas sa douleur. Peut-être parce qu'elle avait déjà atteint son maximum. Ou alors, les endorphines avaient commencé à faire leur travail. Tout à coup, sa

main, qui lui faisait l'effet d'un morceau de pâte à modeler inerte, passa à travers.

Elle avait traversé le mur. Elle y était arrivée.

Lilja reprit son souffle pendant quelques secondes puis mesura à tâtons l'espace entre le mur de brique et celui de son appartement. Elle l'estima à quelques centimètres. À gauche, elle sentait la présence d'un tasseau en bois et, en dessous, une boîte de dérivation de prise électrique. Droit devant, sa main rencontra une couche de vieille laine de verre qu'il lui suffit d'écarter.

Vu l'âge du bâtiment, elle avait espéré que son mur serait bâti avec des matériaux bas de gamme et faciles à percer. Mais l'immeuble avait dû être rénové dans les années 1990, parce qu'elle tomba sur ce qu'elle estima au toucher être du carreau de plâtre. Heureusement, le tournevis l'avait déjà considérablement entamé et, en en arrachant des petits morceaux avec le pouce et l'index, elle finit par creuser un trou assez gros pour que la lumière de sa propre chambre filtre au travers. Pendant quelques secondes, elle oublia sa douleur et poussa un petit cri de joie – plutôt des miaulements, en vérité.

Passer la rallonge à travers le mur fut relativement facile. Puis, en poussant assez fort, elle parvint à faire entrer sa main et tout son avant-bras dans le trou et put plier le coude et localiser la prise murale à laquelle elle la brancha. Aussitôt, la lampe de bureau s'alluma et l'ordinateur se mit à ronronner.

# 61

Stubbs gara sa voiture sur une place libre devant le supermarché et régla l'heure sur son disque de stationnement qu'elle posa derrière le pare-brise. Elle sortit de la Jeep, attrapa son sac à dos et traversa le parking à la hâte. Elle avait trois heures devant elle avant que quelque flic zélé lui colle une prune astronomique.

Il aurait été plus pratique de se garer plus près, mais elle n'avait pas osé. Molander avait certainement placé des caméras pour filmer les éventuels intrus et surveiller les véhicules qui passaient à proximité du terrain.

Pour la même raison, elle avait remonté sur son visage la cagoule de Mona-Jill aussitôt après avoir quitté la nationale connue sous le nom de Rausvägen et s'être engagée sur une départementale parallèle à la première et qui, étrangement, portait le même nom.

Elle se mit à courir. Au bout d'une vingtaine de mètres, la route devint plus étroite, lui donnant aussitôt l'impression d'entrer sur une propriété privée sans autorisation, alors qu'elle était encore sur le domaine public. Elle en eut une bouffée de chaleur.

Mona-Jill s'était acheté cette cagoule à l'occasion d'une randonnée à skis de fond en Laponie par moins dix-huit degrés et elle n'était nullement adaptée à une température estivale.

Sur sa gauche, une haie d'arbres et de buissons formait une muraille verte protégeant de la nationale. À droite, une haute clôture de fil barbelé séparait la route d'un terrain nu recouvert de bitume. Elle ne remarqua aucune caméra de surveillance, ce qui ne suffit pas à calmer son appréhension.

Hillevi était essoufflée et en nage. Elle aurait presque pu entendre Mona l'admonester avec son éternel : *Je-te-l'avais-bien-dit.* Sa compagne lui conseillait sans cesse de pratiquer un sport, d'améliorer

sa condition physique et surtout de perdre du poids.

Elle s'arrêta devant une grille à deux battants, surmontée de fils barbelés, à laquelle était accrochée une pancarte informant les passants que cet endroit était interdit aux personnes non autorisées. Une information soulignée par la présence d'une grosse chaîne et d'un cadenas non moins impressionnant.

Rien n'indiquait qu'elle se trouvait bien devant le numéro 28, mais elle apercevait deux bassins semblables à ceux qu'elle avait vus sur la photo aérienne, ainsi qu'une vieille barque de pêcheur que l'on avait remontée sur la berge.

Elle sortit de sa poche le vieux téléphone que Fabian avait insisté pour lui donner et expédia un bref SMS dans lequel elle l'informait qu'elle s'apprêtait à entrer sur le site. Il s'était passé une heure depuis la dernière fois qu'ils avaient été en contact et, s'il respectait sa part du contrat, en ce moment il devait être en train d'occuper Molander.

En attendant, elle sortit le trousseau de clés, choisit celle marquée avec un morceau d'adhésif blanc et un dessin de poisson et essaya d'ouvrir le cadenas. D'après Fabian, c'était la seule dont il n'avait pas encore trouvé la destination. Bassins d'aquaculture, vieille barque de pêche, dessin de poisson. Pourquoi pas ?

Malheureusement, elle ne correspondait pas. Elle ne réussit même pas à la rentrer entièrement. Par acquit de conscience, elle essaya également toutes les autres clés. Sans succès. Aucune n'avait un quelconque rapport avec ce cadenas.

Après une minute supplémentaire sans rien faire, elle céda à l'envie de prendre la pince coupante rangée dans son sac à dos et de s'attaquer au grillage. Elle ne pouvait pas rester là à perdre son temps en attendant une réponse de Fabian qui n'arriverait peut-être jamais. Et si elle déclenchait une alarme, tant pis.

Six minutes plus tard, elle était entrée et put entamer la visite au petit pas de course, la transpiration coulant à l'intérieur de la cagoule. Elle reconnut chaque détail de ce qu'elle avait déjà repéré sur Google Maps et le plan cadastral, les trois bassins sur la gauche et le quatrième, un peu plus grand, sur la droite. Toutes ces heures passées la nuit dernière à se brûler les yeux sur l'écran se révélaient enfin utiles à quelque chose.

Le problème étant qu'elle ne savait pas à quoi. Le temps était trop court et la zone trop vaste pour qu'elle se mette à fouiller au hasard.

Les preuves techniques qu'ils cherchaient pouvaient se trouver n'importe où ici, en admettant qu'elles y soient.

Le plus plausible étant cependant qu'il les ait congelées afin de s'assurer de leur état de conservation. Ce qui voulait dire qu'elle devait se mettre en quête d'un congélateur ou d'une chambre froide à l'intérieur de l'une des maisons. Sur les cartes, elle avait compté six bâtiments ressemblant à des chalets. À présent qu'elle était sur place, elle vit également un certain nombre de hangars, un grand conteneur et une barque abandonnée à côté d'un tas de matériel de pêche et de filets desséchés.

Il lui faudrait le restant de la journée pour avoir le temps d'examiner tout cela.

Sans idée précise, elle continua à avancer vers une aire de retournement, tout en regardant les trois bassins sur sa gauche, en quête de quelque chose, n'importe quoi, qui puisse l'aider à orienter sa recherche. Mais à part une grande plateforme de pesage, une baignoire et un énorme tas de planches, elle ne remarqua rien qui fasse accélérer son rythme cardiaque.

Elle baissa les yeux et examina le sol. Il y avait un certain nombre de traces de pneus, mais aucune ne se hasardait au-delà de l'aire de retournement ni ne s'aventurait dans l'herbe qu'on avait laissée pousser à près de cinquante centimètres de hauteur. Elle ne voyait d'empreintes de pas nulle part.

Hillevi s'approcha d'un hangar et grimpa au sommet d'une échelle permettant d'accéder au toit. De là-haut elle avait une meilleure vue d'ensemble et enfin, elle aperçut quelque chose dans l'herbe haute. Il aurait été prématuré de parler d'une trace de pneus. La terre était peut-être simplement moins riche à certains endroits.

Quoi qu'il en soit, l'herbe, qui semblait écrasée et légèrement jaunie, formait une ligne à peu près droite s'éloignant entre deux bassins.

Elle descendit de l'échelle et, laissant les réservoirs derrière elle, suivit la trace dans l'herbe et arriva devant une construction en bois peinte en rouge devant laquelle trônait une brouette renversée. C'était ce qui avait roulé dans l'herbe haute et, à en juger par le sillon qu'elle avait laissé à certains endroits, elle devait être lourdement chargée.

Elle s'avança jusqu'à la porte de la bâtisse et, sur une plaque blanche émaillée, elle lut le mot « Warhammer » inscrit à la peinture

verte. La plaque avait été posée récemment. Ce qui semblait également être le cas de la serrure et de la poignée.

Elle reprit le trousseau de clés tout en s'interrogeant sur le choix du nom, Warhammer, mais fut interrompue dans sa réflexion en voyant que la clé marquée en blanc, avec son dessin de poisson, entrait dans la serrure sans difficulté.

L'odeur de la maison n'était pas déplaisante. Elle sentait juste un peu le renfermé, la poussière, avec en note de tête un léger effluve de café. Des rideaux sales avaient été tirés devant l'unique fenêtre, mais le tissu peu épais et la fente entre les deux pans laissaient filtrer assez de lumière pour qu'elle puisse y voir clair.

En général, les gens comme Fabian et ses collègues étaient sur place en premier. Elle, la scientifique, arrivait dans un deuxième temps et son métier lui avait toujours paru être un travail comme un autre. La quantité de sang et le nombre de cadavres ne changeaient rien à son attitude. Elle savait mettre ses sentiments de côté et rester pragmatique dans l'accomplissement de sa tâche en toutes circonstances.

Mais cette fois, la situation était différente. Elle était la première sur les lieux et, même si la pièce ne baignait pas dans le sang et si le sol n'était pas jonché de morceaux de corps humain, elle dut quand même lutter contre un malaise croissant. Peut-être à cause de ce qu'elle ne voyait pas, des choses invisibles que son inconscient avait déjà pressenties pour lui restituer l'intégralité du tableau.

Elle s'obligea à continuer d'avancer dans la pièce. Un son en haute fréquence, un sifflement distant, se fit entendre quelque part à l'extérieur. Elle entrouvrit les rideaux et regarda dehors.

Ne comprenant pas d'où venait le bruit, elle recentra son attention sur la table devant la fenêtre, sur laquelle régnait un grand désordre de pinceaux et de pinces chirurgicales de différentes tailles, une scie à métaux, un couteau à bois, quelques seringues et plusieurs paires de ciseaux. On y voyait également divers flacons plus ou moins grands, des petits pots de peinture ainsi qu'une dizaine de figurines en plastique peint.

C'était donc pour cela que Molander avait appelé sa société Warhammer ! Elle se souvint qu'Elvin et lui étaient tous deux obsédés par ce jeu, du temps où ils fréquentaient l'école de police. Est-ce que, réellement, il s'y intéressait encore, ou bien n'était-ce qu'une

couverture ?

Le léger sifflement de tout à l'heure lui vrillait à présent littéralement les oreilles. Soudain, le bruit d'un train passant à quelques mètres de la maison, juste derrière la haie, mit un sens sur ce qu'elle entendait depuis tout à l'heure. La maison tout entière se mit à trembler et les objets posés sur la table tressautèrent. Un pot de peinture s'approcha dangereusement du bord.

Immédiatement après, le silence revint. Stubbs s'accroupit, prit sa lampe de poche et regarda sous la table. Outre plusieurs autres pots de peinture, elle découvrit un certain nombre de figurines de guerriers à différents stades de finition, un scalpel souillé d'une substance qui ressemblait à du sang séché ainsi que quelques documents reliés ensemble par une agrafe.

*Manuel d'hystérectomie vaginale.*

Elle n'eut pas besoin d'en lire plus pour comprendre à quoi avait servi le lit posé dans l'angle de la pièce ni ce que les deux barres métalliques verticales munies d'étriers faisaient dans cette maison. Elle n'eut même pas besoin d'aller voir de plus près la mare de sang séché sur le matelas pour être convaincue que c'était là qu'Ingela Ploghed s'était vu retirer son utérus sans son consentement deux ans auparavant.

C'était donc ici qu'il l'avait emmenée, pour pouvoir tranquillement la droguer et procéder à l'opération avant de la laisser se vider de son sang à Ramlösa Brunnspark. Cela expliquait pourquoi elle s'était souvenue du hurlement des rails et du roulement de tonnerre d'un train passant à proximité, comme on avait pu le lire à l'époque dans le rapport d'enquête.

Stubbs alla pousser du pied la porte entrouverte à côté du lit et jeta un coup d'œil dans la petite cuisine. Son plancher était usé, recouvert d'un vieux tapis de chiffons répugnants de saleté, des maniques marron étaient posées à côté de la cuisinière et son piège à mouches pendait du plafond. Un équipement de soudure était rangé dans un angle de la pièce et, sur une table proche de la fenêtre, quelqu'un avait laissé une tasse à café, une assiette ébréchée contenant des morceaux de sucre et un paquet de biscuits entamé. Une cafetière, un thermos et un paquet de café moulu local étaient posés à côté de l'évier.

Elle alla secouer le thermos puis dévissa le bouchon : encore à

moitié plein, mais froid. En revanche, elle déduisit du parfum encore intense que Molander était venu ici ces dernières quarante-huit heures. Mais pour quoi faire ? Elle regarda le matériel de soudure dans le coin, mais il ne lui fournit aucun indice.

Ce fut le bruit qui l'alerta. Un bruit si familier qu'en temps normal elle ne l'aurait même pas remarqué. Mais on n'était pas en temps normal et quand le compresseur se mit en route, elle se tourna vers le vieux réfrigérateur et se demanda pourquoi elle n'y avait pas pensé tout de suite.

Elle y trouva des briques de soupe qui seraient périmées en juillet de cette année et plusieurs bouteilles d'eau minérale. Pas la moindre trace de sachets contenant des preuves scientifiques. Du moins, pas avant qu'elle ouvre le compartiment à glace. Et là, dans de petits récipients en plastique, trié et étiqueté dans les règles de l'art, se trouvait très précisément ce qu'elle était venue chercher.

Soulagée, elle sortit le Nokia de sa poche pour essayer de joindre Fabian mais, dans sa précipitation, elle le fit tomber sur le tapis de chiffon qu'elle avait sous les pieds. Le bruit creux qu'il fit en tombant l'intrigua. Hillevi ramassa le portable et souleva le tapis : il y avait une trappe en dessous. Elle put la soulever sans difficulté grâce à sa poignée encastrée.

Le trou donnait dans le vide sanitaire sous la maison et Stubbs remarqua une deuxième trappe, à cinquante centimètres en dessous de la première. Celle-là était ronde et métallique et semblait conduire dans un puits creusé dans le sol.

Le couvercle du puits était si lourd qu'elle dut poser ses pieds de part et d'autre et se servir de ses deux mains pour le soulever.

La puanteur lui frappa les narines avec une telle violence qu'elle n'eut pas le temps de se protéger. Ni contre l'odeur, ni contre la nuée de mouches qui lui explosa à la figure, s'accrochant à ses cheveux et lui entrant dans le nez. Mais ce n'était rien comparé à la vision qui l'attendait dans la pénombre de la solide cage aux parois soudées sur quatre côtés.

Elle sut avant de voir. Elle sut ce que Molander transportait dans cette brouette à travers les herbes hautes. Elle sut à quoi avait servi le poste à souder.

Elle ne fut donc pas du tout surprise quand elle trouva enfin le courage de rallumer la torche de son portable pour éclairer la cave

obscure transformée en prison. Gertrud y reposait, les yeux clos, allongée à même la terre battue, sans vie.

# 62

Le feu de circulation se trouvant à l'intersection entre Tågagatan et Drottninggatan passa brusquement au rouge, comme s'il était totalement désynchronisé du reste du croisement. Fabian, qui avait déjà plus de dix minutes de retard, accéléra au lieu de freiner, brûla le feu, obligeant les autres véhicules à piler, et tourna sur les chapeaux de roue dans Bogseraregatan, dans le quartier de Norra Hamnen.

Immédiatement après avoir reçu l'appel de Hillevi Stubbs, il avait prévenu Tuvesson qu'il ne viendrait pas à la réunion matinale. Elle avait eu du mal à le croire quand il lui avait dit qu'il avait besoin de temps pour s'occuper de sa famille.

Malgré son insistance, elle avait refusé de le laisser poser une demi-journée de congé, lui reprochant son absentéisme et lui rappelant sa panne de réveil de la veille. Elle ne comprenait pas comment Risk pouvait justifier de ne pas venir travailler alors qu'ils étaient à un tournant crucial de l'enquête. Cerise sur le gâteau, Lilja ne s'était pas montrée aujourd'hui et n'était pas joignable, ce qui n'arrangeait pas l'humeur de la commissaire.

La communication avait traîné en longueur et Fabian avait failli tout lui raconter. Mais il n'avait décidément pas le temps de répondre à ses questions et de lui fournir des explications. Il aurait fallu des heures, peut-être des jours, avant qu'elle soit suffisamment convaincue pour l'autoriser à procéder à l'interpellation. Pour mettre fin à la conversation, il avait été contraint de lui mentir et d'affirmer qu'il était en route pour le commissariat.

Connaissant Stubbs, qui n'était pas du genre à laisser traîner les choses, elle devait déjà être sur place. Il n'avait plus qu'à espérer que Molander en avait plein les bras avec la scène de crime du Hallberg-Rassy et qu'il n'avait pas eu le temps de se préoccuper d'autre chose.

Après avoir garé la voiture sur une place libre, il continua à pied jusqu'aux bassins à flot en longeant le quai de Norra Hamnen, passant à vive allure devant les terrasses des restaurants où toutes les tables étaient occupées par des touristes en vacances vêtus de débardeurs et de bermudas aux couleurs pastel.

À vingt mètres de là, le Hallberg-Rassy était amarré le long du quai. Il ne voyait que le haut du mât, mais ses galhaubans, son radar et son anémomètre étaient facilement reconnaissables. Le reste du voilier était dissimulé par une barrière couverte de bâches interdisant l'accès à cette partie du quai.

Risk sortit son badge, se faufila parmi les badauds, enjamba le ruban de sécurité et héla un policier en uniforme qui le fit passer de l'autre côté de la barrière de protection.

Toute ressemblance entre le Hallberg-Rassy et les autres bateaux du port s'arrêtait là. La coque jadis blanche était encore maculée de sang séché. La grand-voile avait certes été affalée, mais on s'était contenté de l'enrouler grossièrement autour de la bôme. Idem pour le génois, qui était entassé en vrac sur le pont avant.

C'était un triste spectacle assurément et la seule option raisonnable, une fois que l'expertise technique et scientifique serait terminée, serait d'envoyer le bateau à la casse. Mais il avait beaucoup trop de valeur pour cela et, mis sur le marché au bon prix, il y aurait pléthore d'acquéreurs prêts à ignorer ce qui s'était passé à bord.

Accroupi dans le cockpit, en combinaison de protection intégrale et une pince à la main, un assistant de Molander était en train de ramasser quelque chose entre les lames du caillebotis. À l'abri d'un parasol, son deuxième assistant, également en combinaison de protection, photographiait des morceaux de corps humain disposés sur une table de camping avant de les ranger dans des boîtes réfrigérées.

Molander était occupé également, mais pas par le bateau. Appuyé au fourgon de la police scientifique, le haut de sa combinaison noué autour de la taille, il regardait tranquillement l'écran de son portable.

« Ingvar ! » le héla Fabian.

Molander se retourna et leva les yeux de son téléphone.

« Ce n'est que moi », dit Fabian, levant la main pour le saluer, un geste qui ne lui était pas habituel. Il s'en voulut aussitôt. Il était impératif qu'il se comporte normalement. Il veilla à ce que sa démarche soit naturelle.

« Que toi… que toi… quelle modestie ! » Molander sourit. « Que me vaut le plaisir de ta visite ? Je te croyais en réunion.

– On a dû la repousser. Apparemment, Tuvesson n'arrive pas à joindre Lilja. » Fabian rejoignit Molander et, en réponse à celui de son collègue, il scotcha un sourire sur son visage. « Alors je me suis dit que j'allais venir faire un tour pour m'assurer que tu ne jouais pas à Candy Crush pendant tes heures de boulot. »

Molander éclata de rire et fourra le téléphone dans sa poche. « Si seulement…

– Je croyais que tu adorais tout ça, lui dit Fabian avec un large geste montrant le bateau profané. Tu dois prendre ton pied, là, non ? Et à ce propos, comment ça se passe pour vous ?

– C'est pour ça que tu es venu ? Pour savoir comment ça se passe ?

– Entre autres. » Fabian tourna la tête vers l'assistant qui était dans le cockpit tout à l'heure, maintenant en train de disparaître dans la cabine arrière. Il fallait qu'il gagne du temps. Sous n'importe quel prétexte, qu'il occupe Molander le plus longtemps possible. « J'aimerais aussi savoir si vous avez trouvé des traces de Milwokh, bien sûr.

– Ne t'inquiète pas. On va te dégoter des tas de jolis indices et on les mettra bien à l'abri.

– Je ne suis pas inquiet. »

Molander ricana. « C'est ce que tu dis. Ce n'est pas ce que j'observe. »

Était-il déjà au courant que Stubbs avait découvert sa cachette et qu'elle s'y trouvait en ce moment ?

« Mais à part ça, je dirais que ça se passe… comme prévu, poursuivit Molander.

– Pardon ?

– Tu m'as demandé comment ça se passait.

– Vous avez trouvé quelque chose qui peut nous faire avancer ? »

Molander secoua la tête. « Mais qui sait ce qu'on va encore découvrir ? On est loin d'avoir terminé.

– Et vous aurez fini quand, à ton avis ?

– Qui connaît l'étendue de l'univers ? Et maintenant, si j'ai répondu à tes questions, je propose que toi comme moi retournions à nos travaux respectifs. Dans l'état actuel des choses, c'est encore là que nous pouvons nous rendre le plus utiles, tu ne crois pas ?

– En ce qui me concerne, je ne fais que mon boulot. Et j'aimerais que tu me montres ce que vous avez.

– Il y a tant de choses qu'on aimerait dans la vie. Personnellement, j'aimerais que tu me dises à quoi cela pourrait bien servir, à part nous faire perdre à tous les deux un temps précieux.

– Je pourrais remarquer quelque chose qui vous a échappé.

– C'est peu probable. Mais puisque tu insistes, je t'en prie. » Molander se tourna vers l'homme en blanc devant la table pliante. « Fredrik ! Est-ce que tu veux bien faire à Fabian un rapide topo sur ce que nous avons pour l'instant ?

– Pas de problème ! Laisse-moi juste envoyer ça à Flätan d'abord !

– Ça marche. Il n'est pas pressé, apparemment. Allez, à plus ! » Molander salua Fabian d'un bref hochement de tête, fit le tour du fourgon et posa la main sur la poignée de la portière côté conducteur.

« Pardon, mais on peut savoir où tu vas ?

– Chez Kjell & Company sur Bruksgatan, répondit Molander sans se retourner. Rien de bien passionnant, malheureusement. » Il ouvrit la portière. « La carte mémoire de l'appareil photo est pleine, et…

– Fredrik pourrait peut-être y aller à ta place, non ? »

Molander lâcha la poignée et se retourna. « Et depuis quand est-ce à toi de décider comment mon personnel et moi-même organisons notre travail ?

– Il me semble t'avoir entendu dire que toi et moi nous devions travailler main dans la main si nous voulons avoir une chance de faire tomber le meurtrier. Qu'y a-t-il de si surprenant à ce que je préfère que ce soit toi qui me montres les empreintes que vous avez relevées plutôt que ton assistant ? »

Molander se contenta de rester là sans rien dire, l'air narquois. « Absolument, dit-il finalement avec un hochement de tête. Tu as tout à fait raison. Alors, allons-y. »

Fabian s'apprêtait à sourire et à lui emboîter le pas quand son portable sonna au fond de sa poche.

« Tu ne le prends pas ? » lui demanda Molander en baissant les yeux vers sa poche de pantalon.

Heureusement, il s'agissait de son iPhone et il décida de répondre. En voyant que c'était Stubbs, il pressa le téléphone contre son oreille aussi vite que possible pour empêcher Molander de voir l'écran. « Oui, allô.

*– Au cas où tu te demanderais pourquoi je ne t'appelle pas sur l'autre numéro, la réponse est : à quoi bon, puisque tu ne décroches jamais ?*

– Excusez-moi, qui est à l'appareil ? » Le regard de Molander lui brûlait la tempe et il le regarda à son tour en exprimant un étonnement sincère.

« *Tu ne peux pas parler ?* lui demanda Stubbs. *C'est pour ça que tu…*

– Ah, c'est toi. Pardon, je n'avais pas reconnu ta voix, la coupa Fabian. Écoute, ça ne t'ennuie pas si je te rappelle un peu plus tard, dans une heure, par exemple ?

*– Molander est à côté de toi ?*

– Oui, c'est le moins qu'on puisse dire. Alors je préférerais qu'on parle de ça tout à l'heure, quand j'aurai fini.

*– Non, ça ne peut pas attendre,* rétorqua Stubbs. *Alors maintenant tu m'écoutes, et je t'interdis de raccrocher. D'accord ? Tu-ne-raccroches-pas.*

– Bon, d'accord, mais alors fais vite. » Il haussa les épaules en faisant mine de s'excuser auprès de Molander qui le regardait toujours comme s'il voyait à travers ses mensonges.

« *J'ai trouvé les preuves. Tu entends ce que je te dis, Fabian ? J'ai trouvé…*

– Je suis désolé, mais je ne sais pas si je…

*– Les preuves qui mettent en cause Milwokh ! Tout est là devant moi dans le compartiment à glaçons d'un vieux réfrigérateur.*

– OK, donc tu penses que…

*– Exactement. Tu peux l'arrêter tout de suite. Il n'y a plus aucune raison d'attendre.*

– Je comprends. » Fabian hocha la tête et sourit à l'intention de Molander.

« *Et j'ai aussi retrouvé Gertrud.*

– Ah bon, c'est super. Et alors ? Tout allait bien ?

*– Malheureusement, non. Cette ordure l'a enfermée dans une cave, et le problème, c'est que je ne peux pas l'atteindre.*

– Comment ça, je ne comprends pas…

*– Fabian, tout ce que tu as besoin de comprendre pour l'instant, c'est que tu dois l'arrêter. Pas dans quelques heures ni dans quelques jours, maintenant.* »

Il y eut un clic et la communication fut interrompue.

« Bon, on fait comme ça, continua-t-il. D'accord… avec plaisir. À bientôt, alors ? » Sans quitter Molander des yeux, il fit semblant de

raccrocher et fourra le téléphone dans sa poche.

Gertrud ne l'avait donc pas quitté en attendant le divorce. Il l'avait jetée dans un trou parce qu'elle était devenue trop encombrante. La lettre manuscrite n'était qu'un nouveau tour de passe-passe mis en scène pour que personne ne s'inquiète de l'absence de son épouse.

Fabian n'arrivait presque pas à le croire. Même venant de Molander. Comment quelqu'un pouvait-il sacrifier sa propre épouse sans le moindre scrupule ?

Les deux hommes ne prononcèrent pas un mot. Mais dans le regard qu'ils échangèrent, tout était dit. Leur silence grava cet instant dans le marbre.

Molander savait. Il avait évalué la situation et en avait tiré les conclusions. Il ignorait peut-être encore qui était entré sur son terrain et avait trouvé les preuves techniques et scientifiques. Mais il avait compris que c'était le cas et, en ce moment, il était en train d'étudier ses options. On pouvait pratiquement le lire sur son visage, dans ses yeux qui regardaient Fabian, mais en réalité tournés vers l'intérieur, en train de chercher une solution. Une issue.

Fabian, quant à lui, n'avait plus à réfléchir. Le moment qu'il avait attendu et craint à la fois était arrivé et c'était à lui de faire le premier pas. À lui d'agir et d'arrêter Ingvar Molander. En pleine expertise de scène de crime, il allait devoir menotter son propre collègue sous les yeux de ses assistants.

Il ne pouvait pas en être autrement. Avec le temps, ils comprendraient, eux aussi. Eux et tous les autres. Ils comprendraient qu'aussi étrange que cela puisse paraître, c'était lui, Fabian, qui avait la loi de son côté.

Si seulement cela avait pu être aussi simple ! À cet instant, il avait l'impression d'être sur le point de se jeter dans un précipice les yeux bandés, sans connaître la durée de la chute ni ce qu'il y avait en bas.

Les menottes étaient dans la poche droite de sa veste. Tout ce qu'il avait à faire, c'était de les sortir et de demander à Molander de lui tendre ses poignets. Peut-être ne serait-ce pas plus compliqué que cela et que, dans quelques secondes, tout serait terminé. En y réfléchissant, Molander n'avait aucun intérêt à faire une scène. Peut-être pourraient-ils même éviter les menottes : une simple explication et une main sur l'épaule suffiraient.

« Ingvar », dit-il finalement, rompant le silence.

La suite ne se passa pas du tout comme prévu.

La première idée qui lui vint fut qu'il s'était complètement trompé. Car soudain, il sentit une violente douleur au niveau du plexus solaire. Ensuite seulement, alors qu'il se tenait plié en deux, les mains crispées sur le ventre, il réalisa que Molander l'avait frappé et qu'il était en train de s'installer au volant de son fourgon.

Une nouvelle onde de choc lui vrilla les entrailles alors qu'il se jetait sur la portière côté conducteur et, sous la violence de l'impact, il crut perdre connaissance.

Sans comprendre comment, il parvint malgré tout à agripper la jambe de Molander. Il s'y accrocha comme à son ultime ligne de vie et tenta d'arracher son collègue à son siège malgré les coups de pied que celui-ci lui envoyait aux mains et au visage. En même temps, la portière lui cognait la tête à intervalles réguliers, comme si elle était dotée d'une volonté propre et se trouvait dans le camp de Molander.

Fabian aurait dû renoncer et lâcher prise. Il aurait dû penser à toutes les bonnes raisons qu'il avait encore de rester en vie. Se rappeler les choses qui comptaient vraiment. Mais il en fut incapable. Malgré les coups de pied et les plaies à la tête, malgré le sang qui lui coulait dans les yeux et lui brouillait la vue, il ne pouvait pas abandonner.

Peut-être continuait-il de s'obstiner parce qu'il s'habituait peu à peu aux coups et que sa douleur, au lieu d'augmenter, devenait plus sourde. On aurait dit que son corps refusait de se laisser impressionner et son cerveau de se laisser distraire.

Il entendait derrière lui les cris des deux assistants. Il ne saurait jamais si c'était pour les couvrir ou s'il avait trouvé au fond de lui un regain de force primaire, mais soudain il n'entendit plus que son propre rugissement et rapidement Molander fut couché de tout son long sur l'asphalte.

Risk était parvenu à l'arracher du fourgon et, l'espace d'une courte seconde, il vit que son collègue roulait sur le ventre pour essayer de se lever, mais Fabian avait déjà bondi.

Il atterrit couché sur Molander. Le combat était terminé. D'un bras, il écrasait le visage de son collègue contre l'asphalte tandis que de l'autre, il attrapait les menottes.

« Hé ! Risk ! » La voix de l'assistant lui parvint d'abord comme un vague murmure, mais bientôt elle devint plus claire, comme si

quelqu'un avait rebranché le son. « Ça ne va pas ! Tu es devenu complètement fou, ou quoi ? » Fabian sentit deux mains le saisir et le tirer en arrière.

« Lâchez-moi ! » hurla-t-il en se débattant, tout en essayant d'attacher les mains de Molander dans son dos.

« Mais putain, qu'est-ce que tu fabriques ? » demanda l'autre assistant, joignant ses forces à celles de son compagnon. À deux, ils réussirent à l'éloigner de Molander. Ils ne lâchèrent prise que lorsque Fabian se retourna en braquant son arme de service sur eux.

« Maintenant, vous allez m'écouter », dit-il en se relevant et en essuyant le sang qu'il avait dans les yeux avec la manche de sa veste. Il jeta un coup d'œil à Molander pour s'assurer qu'il était toujours sur le ventre. « Aussi invraisemblable que cela puisse paraître, Ingvar Molander, votre chef et mon collègue ici présent, est soupçonné d'avoir commis plusieurs meurtres. Je vais donc vous demander de reculer pour que je puisse procéder à son arrestation. D'accord ? »

Les regards des assistants allèrent du pistolet à Molander.

« Quels meurtres ? demanda l'un des deux. Tu veux dire qu'Ingvar aurait…

– Oui, malheureusement. Mais ce n'est pas la peine de me poser des questions. Pour l'instant, je ne peux pas vous en dire plus, dit-il, sentant le sang lui dégouliner dans les yeux. Alors, encore une fois, je vais vous demander de reculer et de me laisser faire mon boulot. »

Les deux assistants ne savaient plus quoi faire.

« Reculez ! » hurla-t-il finalement en pointant à nouveau son arme sur eux. Ils levèrent les bras en l'air et firent quelques pas en arrière. À nouveau, Risk s'essuya les yeux sur sa manche. « Voilà, très bien. Et maintenant, je voudrais que vous…

– Lâche ton arme ! l'interrompit-on soudain. J'ai dit, lâche ton arme ! »

Il connaissait cette voix, mais ne comprit de qui il s'agissait qu'en se retournant pour voir la commissaire en personne avancer vers lui, son pistolet tendu devant elle à bout de bras.

« Astrid, calme-toi, lui dit-il en levant une main défensive. Laisse-moi t'expliquer.

– Je veux que tu lâches ton arme. Tout de suite ! » Tuvesson s'immobilisa à quelques mètres de Fabian, le canon de son pistolet pointé sur lui.

« Mais putain, laisse-moi d'abord t'expliquer…

– Fais ce que je te dis, ou je tire ! »

Fabian posa son arme de service au sol en secouant la tête. « Tu es en train de commettre une très grosse erreur, Astrid. Il faut que tu le saches. Sans doute la plus grosse erreur de ta vie.

– Moi, je commets une erreur ? C'est moi qui commets une erreur, ici ? rétorqua Tuvesson en hochant la tête. Intéressant. Ce n'est pas toi, donc, qui depuis des semaines n'en fais qu'à ta tête, foutant en l'air l'enquête la plus importante que nous ayons jamais eu à résoudre ? Ce n'est pas toi qui fais n'importe quoi, peut-être ? Menaçant un jour deux gardes-côtes avec ton arme pour tenir le lendemain ton propre collègue en joue ?

– Je peux t'expliquer, Astrid, dit Fabian tandis que Molander commençait à se relever. Si seulement tu voulais bien me laisser…

– Combien de fois vous ai-je répété qu'on travaille en équipe ? le coupa Tuvesson. Qu'on est honnêtes les uns envers les autres, qu'on se parle et qu'on partage ses idées et ses réflexions avec ses collègues. Et toi, tu me mens. Tu prétends que tu dois t'occuper de ta famille alors que c'est faux. Tu promets que tu nous rejoins pour la réunion, alors que tu es déjà en route pour venir ici. Arrête de prendre ton air innocent. Ça fait plusieurs jours que j'ai fait installer un mouchard sous le châssis de ta voiture pour te suivre à la trace, et je dois dire que ça a été très instructif.

– C'est bon, tu as fini ? dit Fabian tout en se remémorant les deux dernières journées afin de se rendre compte de ce que cela impliquait que ce soit Tuvesson, et non Molander, qui ait installé l'émetteur GPS sous sa voiture.

– Je ne sais pas, à toi de me le dire. Est-ce que j'ai fini ? Parce que en ce qui me concerne, je ne comprends pas quel est ton problème.

– Mon problème c'est Molander, répondit Fabian. Et personne d'autre. Et si tu veux le savoir, Ingvar Molander n'est pas du tout l'homme que nous pensions connaître. Il a assassiné Hugo Elvin et sa…

– Elvin ? l'interrompit Tuvesson. Assassiné ? De quoi est-ce que tu parles ? Elvin s'est suicidé !

– C'est faux, dit Fabian en secouant la tête. C'est ce qu'on a voulu nous faire croire, et malheureusement, il n'est pas sa seule victime.

– Tu oses accuser Ingvar, un membre de notre équipe, d'avoir…

– Écoute, Astrid. Quand tu dis que j'ai été beaucoup absent ces derniers temps et quand tu m'accuses d'avoir suivi mon propre agenda, tu as absolument raison. Depuis l'enterrement d'Elvin, je mène ma propre enquête sur Molander. Une enquête qu'Elvin avait lui-même commencée il y a plusieurs années. »

Tuvesson le regardait d'un air incrédule. Elle semblait incapable de comprendre ce qu'il était en train de lui dire.

« Crois-moi, poursuivit Fabian. J'aurais vraiment aimé pouvoir te tenir au courant. Mais c'était impossible. Je n'avais pas assez de preuves, pas avant aujourd'hui. Mais maintenant, je peux t'affirmer que cet homme que nous croyions si bien connaître a tué au moins cinq, si ce n'est pas six personnes. Tu es arrivée au moment où j'étais en train de l'arrêter. Appelle Hillevi Stubbs, si tu ne me fais pas confiance. Elle a travaillé avec moi et m'a énormément aidé. Elle pourra te confirmer tout ce que je viens de te dire. »

Tuvesson était devenue blanche comme la neige et elle s'accrochait à son arme comme si c'était ça qui l'empêchait de tomber. « C'est vrai, Ingvar ? demanda-t-elle en se tournant vers Molander. C'est vrai ce que dit Fabian ? Ingvar, réponds-moi. C'est la vérité ?

– C'est vrai et ce n'est pas vrai. Il est exact qu'Elvin avait démarré une enquête dont il n'avait parlé à personne. Mais elle concernait Fabian, pas moi. Il le soupçonnait d'avoir drogué son ancienne camarade de classe, Ingela Ploghed, et de lui avoir enlevé l'utérus, ce qui par la suite avait poussé cette pauvre femme à se suicider. Il avait abordé le sujet avec moi à plusieurs reprises, mais malheureusement, je ne l'avais pas pris au sérieux. Pas avant qu'on le retrouve pendu. » Molander déglutit péniblement. « Ne me demande pas comment, mais d'une façon ou d'une autre, Fabian a dû remettre la main sur cette enquête. » Il secoua la tête avec l'air d'être sur le point de fondre en larmes. « C'est dégueulasse de sa part de m'accuser de l'avoir tué. Elvin était mon meilleur ami.

– Allons, Astrid, réagit Fabian. Tu ne vas tout de même pas croire…

– Toi, tu la fermes ! aboya Tuvesson.

– Mais enfin ! Tu ne vois pas qu'il invente ! Tu ne vois pas…

– Je t'ai dit de la fermer, Fabian ! Plus un mot !

– J'invente, moi ? » Molander leva les yeux au ciel. « Tu m'accuses d'inventer alors que j'ai des preuves de ta culpabilité aussi bien en ce

qui concerne la mort d'Elvin que celle de Ploghed ? »

Les yeux de Tuvesson allaient et venaient entre Fabian et Molander.

« Réfléchis, reprit Molander. Ça fait deux ans qu'il est avec nous et personne parmi nous ne peut se vanter de le connaître réellement. Deux ans, c'est-à-dire exactement la période au cours de laquelle tous les problèmes sont arrivés. Je me trompe ? Je ne sais pas quelles informations tu as sur son passé à Stockholm, mais il paraît que deux de ses proches collaborateurs sont morts dans des circonstances mystérieuses. Comme par hasard, quelques mois plus tard, il débarque ici. Sans compter cette histoire avec son fils qui est en détention provisoire, soupçonné de faire partie de la bande des Smileys.

– Mais enfin, Ingvar, je ne comprends pas. Pourquoi est-ce que tu ne m'as rien dit ? s'étonna Tuvesson. Si tu étais au courant de tout ça, pourquoi ne m'as-tu pas prévenue ? »

Molander se tourna vers Fabian, avala sa salive et regarda à nouveau Astrid. « Gertrud, dit-il enfin d'une voix brisée par l'émotion. Je vous ai dit qu'elle m'avait quitté, mais ce n'est pas vrai. C'est Fabian… C'est Fabian qui l'a enlevée. » Il retira ses lunettes et s'essuya les yeux. « Qu'est-ce que tu voulais que je fasse ? Tu sais à quel point j'aime cette femme. »

Tuvesson réfléchit pendant plusieurs secondes, puis elle hocha la tête. « C'est pour ça que tu m'as appelée au milieu de la nuit, hier et aussi dimanche ?

– Hein ? Je t'ai appelée, moi ? demanda Molander avant de réaliser que Tuvesson s'adressait à Fabian, qui hocha la tête.

– Ça fait combien de temps qu'on travaille ensemble, toi et moi, Astrid ? reprit Molander. Ça doit bien faire quatorze, quinze ans, non ?

– Ça fera seize ans en août, répondit Tuvesson en se tournant à nouveau vers lui.

– Ce qui signifie que nous sommes amis et collègues depuis bientôt seize ans.

– C'est exact, acquiesça Tuvesson en le regardant droit dans les yeux. Et pourtant, je n'ai jamais eu le sentiment que je pouvais réellement te faire confiance.

– Quoi ? Mais enfin, Astrid, tu sais bien que tu as toujours pu compter sur moi, dit-il, l'air blessé.

– J'aurais bien aimé. Mais en y réfléchissant, je n'ai jamais pu. Jamais.

– Donne-moi un seul exemple d'une situation où j'aie trahi ta confiance…

– Allonge-toi par terre, sur le ventre, bras et jambes écartés.

– Tu ne parles pas sérieusement ? Tu ne vas pas…

– Ingvar, je t'en prie, le coupa Tuvesson, prenant sur elle pour ne pas craquer. Ne rends pas les choses plus compliquées qu'elles ne sont déjà. »

Molander réfléchit quelques instants avant de s'exécuter, après quoi Tuvesson fit signe à Fabian d'aller lui attacher les mains dans le dos.

Après tout ce que Fabian avait traversé, les choses se déroulèrent cette fois de manière extrêmement fluide et quand ce fut terminé, Tuvesson et lui remirent Molander debout et ils marchèrent en silence vers les voitures.

Tout le monde se taisait. Même les deux assistants de Molander. C'était comme si tous les mots dont ils auraient eu besoin avaient brusquement disparu de leur vocabulaire et avaient été remplacés par un lourd silence. Un silence qui tel un trou noir absorbait tout autour d'eux. Les touristes avec leurs bavardages insouciants, la circulation qui semblait s'être arrêtée, les chiens qui n'aboyaient plus, et même les gravillons qui ne crissaient plus sous leurs pas. Comme si la terre entière retenait son souffle.

Un bruit parvint à percer le silence. Tous se regardèrent.

Trois appareils venaient de sonner dans trois poches distinctes en même temps.

Fabian et Tuvesson sortirent leurs portables.

Le mail venait de Lilja et avait été envoyé à toute l'équipe, y compris Molander. Il semblait contenir un grand nombre d'informations. Mais Fabian n'eut pas besoin de voir autre chose que les mots « Milwokh » et « parc d'attractions de Tivoli » dans l'objet pour comprendre que Tuvesson allait devoir se débrouiller seule pour conduire Molander en garde à vue.

# 63

Gertrud Molander l'avait attendue une éternité. Dans son enfer de chagrin et de souffrance, elle l'avait attendue. Elle l'avait appelée de ses vœux. Et c'était au moment où elle avait abandonné tout espoir que la lumière était venue.

Là-haut. Tout là-haut.

Elle était comme dans ses souvenirs et soudain, grâce à elle, tout était devenu léger et merveilleux. Disparues sa faim et sa soif. Disparues la douleur et l'humiliation, disparue la honte d'avoir été si bête et si naïve toutes ces années. Elle aurait dû comprendre plus tôt. Accepter ce que quelque part, derrière les défenses qu'elle s'était fabriquées, elle avait toujours soupçonné. Mais rien de tout cela n'avait plus d'importance.

Son sentiment de culpabilité, ce poids qu'elle avait sur la poitrine, la boule dans son ventre s'étaient volatilisés pour toujours. Tout ce qu'elle éprouvait à présent, c'était un sentiment d'harmonie, une joie effervescente qui la rendait si légère qu'elle avait l'impression de léviter au-dessus de son lit de terre nue.

La première goutte d'eau ne la fit pas réagir. Elle ne la sentit pas effleurer sa lèvre supérieure et couler dans sa bouche. Son corps avait lâché prise et était en chemin pour un ailleurs. Elle ne voulut pas croire à la deuxième, ni à la troisième.

Quelques jours plus tôt, elle y aurait cru. Avant. Quand elle faisait toujours le même rêve pour échapper à la douleur. Elle rêvait de la pluie. Elle imaginait que le ciel allait s'ouvrir tout à coup, lâcher des trombes d'eau qui s'infiltreraient dans le sol au travers de milliers de fissures minuscules et trouveraient le chemin de sa gorge.

Mais la pluie n'était jamais venue. Alors à présent, son esprit lui dictait que ces gouttes n'étaient qu'un fantasme inventé par la

minuscule part d'elle-même qui n'avait pas encore abandonné.

Mais la quatrième, elle la sentit vraiment. La goutte tomba sur son nez et s'écoula le long de sa joue, inutile. Ça ne pouvait pas être vrai. Impossible.

Pourtant, elle se sentait reculer, s'éloigner de la lumière. Elle en prenait conscience peu à peu. Mais avec l'espoir renaissait la peur de souffrir.

Sauf qu'à présent il n'y avait plus aucun doute. La réalité commençait à reprendre ses droits. Elle ne savait pas si c'était une bonne ou une mauvaise nouvelle.

Car non ! Elle refusait de retourner dans cet endroit dur et froid. De revivre la faim et la douleur. L'avilissement et l'horreur. La peur. Non, pas ça.

Par flashs, tout lui revint. Elle se souvint que, passé un certain stade d'épuisement et de désespoir, elle avait décidé d'abandonner la partie pour se laisser emporter vers l'éblouissement, la chaleur et la félicité. Et maintenant, elle faisait le chemin inverse. Elle revenait vers tout ce qui l'avait tellement fait souffrir.

La goutte suivante tomba sur sa lèvre inférieure, mais s'échappa dans la mauvaise direction, vers son menton, et continua sa route le long de son cou jusqu'à son oreille. Elle avait maintenant ouvert grand la bouche, et quand la goutte d'eau toucha le papier de verre qu'était devenue sa langue, non seulement elle sut que c'était bien de l'eau, mais aussi qu'elle était encore en vie.

# 64

Il n'était pas retourné à Copenhague depuis qu'il était enfant et qu'il habitait encore chez ses parents. Mais il ne se sentit pas dépaysé. Les vieilles maisons de toutes les couleurs avec leurs colombages, les rues pavées et les vélos de toutes sortes, allant et venant dans tous les sens. Rien n'avait changé depuis sa dernière visite. Même les odeurs correspondaient aux souvenirs qu'il en avait.

En revanche, il n'avait jamais eu l'occasion d'observer la ville sous cet angle. Vue d'en bas, elle paraissait plus paisible. L'agitation et le stress étaient dans la rue. Là-haut, le temps fuyait et les gens lui couraient après. Ici, il avait l'impression d'être dans une réalité parallèle où la vie défilait au ralenti.

Ici, on avait le souffle plus lent et l'espace entre deux respirations était plus grand. Comme si, alors qu'il se déplaçait au milieu d'une capitale bondée de monde, son corps et son esprit en symbiose le faisaient accéder à un état de méditation profonde.

Il était arrivé par la mer, frôlant sans un bruit la Petite Sirène en regardant les hordes de touristes qui se pressaient sur le quai, s'étonnant que la fameuse statue soit si petite. Il avait longé le nouvel Opéra et traversé le vieux port de Nyhavn avant d'entrer dans le canal et de passer sous les nombreux ponts qui l'enjambaient.

Bref, il s'était senti en parfaite harmonie avec son environnement, et c'était pile ce dont il avait besoin en attendant de passer à l'action. Un dernier moment de calme avant de demander à chaque parcelle de sa personne de fournir le maximum.

Sur l'eau, il croisa un bateau de promenade avec à son bord une bande de touristes asiatiques qui le saluèrent avec enthousiasme, comme si c'était la première fois qu'ils rencontraient à Copenhague un homme ayant leur couleur de peau. Il les salua en retour, mais veilla à

tourner la tête quand ils commencèrent à prendre des photos. Il poursuivit sa navigation le long du canal, qui tournait à angle droit vers la gauche, une vingtaine de mètres plus loin, avant de passer dans la pénombre d'un nouveau pont, sous lequel les sons rebondissaient entre la surface de l'eau et la brique humide.

Revenu dans la lumière, il aperçut sur sa droite un grand nombre de places à quai et se glissa avec dextérité entre deux petits bateaux pour s'amarrer à un ponton de bois en contrebas de la route.

Piétons et cyclistes circulant à quelques mètres au-dessus ne firent guère attention à lui. Même l'agent de police en train de noter le numéro d'immatriculation d'une Nissan Primera mal garée ne remarqua pas le canot de survie du *M/S Vinterland* venu s'aventurer en plein cœur de la capitale.

En faisant route vers Copenhague, il avait veillé à se maintenir dans les eaux territoriales danoises du Sund et le plus près possible des côtes, au cas où un problème serait survenu. Mais à aucun moment il ne croisa quelqu'un ayant l'air d'être à sa recherche.

En résumé, le seul écueil qu'il avait rencontré était cette Irene Lilja, la femme inspecteur de police qui, pour une raison ou pour une autre, avait décidé de revenir dans son appartement. Elle avait même découvert sa pièce secrète, ce qui ne pouvait être considéré que comme un sérieux revers et, aussi douloureux que cela puisse être, il ne pourrait plus jamais y retourner.

Quel impact cela aurait sur la suite, seul le temps le dirait. Le dé avait malheureusement refusé qu'il la tue. Mais au moins, elle allait mettre un certain temps à se libérer ou à être secourue. Et d'ici là, il aurait achevé sa mission depuis belle lurette.

Il vérifia son paquetage une dernière fois. Il était vêtu d'un bermuda beige avec des poches sur les côtés, d'une veste grise à capuche descendant un peu en dessous des hanches et il portait des baskets. Il avait une casquette sur la tête et des lunettes de soleil. Il était beaucoup trop couvert pour une chaude journée d'été comme aujourd'hui, il allait beaucoup transpirer. Mais tant pis.

Il avait remplacé son habituel sac à dos par pas moins de six sacs bananes attachés autour de son torse, tous pleins à craquer et relativement faciles à atteindre. À son propre étonnement, malgré ce harnachement, sa mobilité était à peine réduite et, avec la veste dissimulant l'ensemble, il avait simplement l'air un peu replet.

C'était le fusil qui lui avait posé le plus de problèmes. Il s'agissait d'un fusil de chasse finlandais de modèle Tikka T3x TAC A1, avec lunette de précision, dont il avait fait l'acquisition un an plus tôt et qu'il avait caché dans la cave à vin de sa grand-tante. Il ne pesait que cinq kilos, un poids extrêmement faible pour un fusil de taille normale.

Mais une fois glissé dans la poche matelassée cousue à l'intérieur de la veste, il lui parut beaucoup plus lourd et beaucoup plus encombrant que prévu. Finalement, après quelques modifications, il avait décidé d'utiliser le carquois dont il s'était servi pour transporter l'épée, et de porter le fusil dans le dos.

L'arbalète pesait autour de cinq kilos, mais elle pouvait se replier et, enveloppée dans un morceau de tissu, elle arrivait à tenir tant bien que mal dans un sac en bandoulière, avec ses flèches, quelques vêtements de rechange et une bouteille d'eau.

La question de savoir comment lancer le dé tout en se déplaçant avait trouvé sa réponse. En coupant le fond d'une bouteille d'eau minérale d'un demi-litre et en recouvrant le bord tranchant avec du chatterton, en perçant deux trous sur les côtés dans lesquels il avait inséré deux colliers de serrage, il avait pu fabriquer le gobelet à dés dont il avait besoin.

Après y avoir placé un dé en aluminium, il avait attaché ce dispositif autour de son poignet gauche et secoué le bras pour s'assurer que le dé ne pouvait pas sortir. Paré, il avait abandonné le canot, monté l'escalier en bois jusqu'au quai et gratifié le contractuel d'un sourire aimable avant de longer le canal de Frederiksholm jusqu'à Stormgade, où il avait tourné à gauche.

Pour ne pas se déshydrater avant même de commencer, il avait pris soin de marcher à l'ombre des arcades. Il avait traversé Vesterbrogade et le boulevard H.-C.-Andersen, et à présent il était si près du but qu'il entendait déjà les hurlements de joie des enfants dans le grand huit et le train fantôme du parc d'attractions de Tivoli.

# 65

Fareed Cherukuri. Le petit Indien avait un nom impossible à mémoriser, et à en croire Stig Paulsen, de la TDC, le type était le roi des hackers. Pendant les années où il avait travaillé pour ce dernier, à la compagnie de télécommunications, Fareed avait démontré qu'il était capable de contourner n'importe quel pare-feu et d'arriver au cœur du codage, ce qui voulait dire qu'il était en mesure d'écouter toutes les conversations téléphoniques du réseau TDC. Il savait aussi trianguler la position des téléphones portables de leurs abonnés et lire leurs SMS. Et la liste n'était pas exhaustive.

Ces derniers mois, la société avait dû monopoliser toute une équipe, vingt-quatre heures sur vingt-quatre, juste pour refermer les brèches de sécurité du système et faire le ménage derrière lui. Ce travail s'étant révélé infiniment plus difficile que prévu, à ce jour, la TDC ne pouvait pas garantir une date à partir de laquelle le réseau mobile serait à nouveau considéré comme sûr.

Mais c'était le problème de Paulsen, pas le sien. Personnellement, Kim Sleizner n'était même pas abonné à Telenor. D'un commun accord, ils avaient décidé de ne pas porter plainte et d'étouffer l'affaire. Pour Paulsen, il s'agissait de préserver la crédibilité de la société et lui, ça lui laissait les coudées franches pour gérer la situation à sa manière. Et il devait dire qu'il se réjouissait d'avance à cette perspective.

Tout à coup, Dunja avait cessé d'être sa principale préoccupation. Maintenant, il allait également pouvoir s'occuper d'un petit Indien et d'un Chinois obsédé par les éléphants, aussi irascible que grassouillet. Il sentait qu'il allait beaucoup s'amuser et que la victoire était proche.

À présent qu'il connaissait la véritable adresse de l'Indien et qu'il pouvait surveiller la porte de son immeuble, entre le magasin de

lunettes Synoptik et la boutique d'électroménager Punkt 1, juste en regardant dans son rétroviseur, tranquillement assis au volant de sa voiture garée devant le 150 Amagerbrogade, il ne tarderait pas à découvrir le pot aux roses. Sa théorie, à son avis assez plausible, était que ces trois-là avaient échangé leurs appartements, ce qui signifiait que Dunja avait été obligée de se planquer dans ce taudis répugnant. Rien que de savoir cela le mettait d'excellente humeur.

Amager était sans conteste la partie la plus déprimante de Copenhague. Rien d'étonnant à ce qu'on l'appelle « l'Île pourrie ». Il y a longtemps, elle servait de décharge municipale à toute la ville et aujourd'hui encore, l'odeur y était plus nauséabonde que n'importe où ailleurs. Comme si les services de nettoyage urbain avaient renoncé à venir jusque-là. Dans les rues, les gens se promenaient dans des fripes qui puaient l'antimite à plein nez et nulle part ailleurs on ne voyait autant de clochards groenlandais que dans cet endroit.

Il est vrai qu'Islands Brygge, où lui-même avait ses quartiers, était géographiquement proche d'Amager, mais à part ça, culturellement et économiquement, il n'y avait pas de comparaison et Kim était certain que tôt ou tard, les habitants d'Islands Brygge auraient gain de cause et gagneraient le droit d'avoir leur propre code postal, « 2301 Islands Brygge », de manière à se libérer définitivement de toute confusion avec l'Île pourrie.

Enfin, c'était un autre sujet. Pour l'instant, il s'agissait de la petite pute et, en ce qui la concernait, il était persuadé que très bientôt il tiendrait sa gorge entre ses doigts.

Mais pour être honnête, il ne se sentait pas du tout tranquille. Intérieurement, il était même fou de rage. Malgré une double dose d'Oméprazole, il sentait l'acide gastrique remonter de son estomac et lui brûler l'œsophage.

Il savait qu'il ferait mieux d'oublier purement et simplement ce qui s'était passé. D'éliminer l'épisode de son système et de se concentrer sur les choses vraiment importantes. Mais comme d'habitude, sa colère avait pris le dessus et il n'avait qu'un seul moyen pour s'en débarrasser.

Fabian Rask. Ou bien Risk, peut-être ? Aucune importance. Mercredi soir, ce salopard avait dépassé les bornes. Entrer dans les eaux territoriales danoises alors qu'on le lui avait interdit ressemblait fort à une déclaration de guerre.

Certes, refuser aux gardes-côtes suédois l'accès aux eaux territoriales danoises restait une mesure discutable, comme l'avait d'ailleurs souligné Ingolf Bremer, le chef des opérations navales, lors de la conversation qu'ils avaient eue à ce sujet. Mais il ne s'agissait pas ici de ce qui était discutable ou pas. Il laissait cette question aux Suédois « politiquement corrects ».

Ici, il ne s'agissait que d'une seule chose, emmerder ce connard de Risk – qui, soit dit en passant, était un copain de Dunja – et lui montrer qui était le patron. Si seulement ce flic avait pu comprendre ça, accepter la sanction et retourner en Suède la queue entre les jambes, l'affaire serait déjà terminée et l'équilibre rétabli.

Tu parles, Charles ! Le type devait être atteint du syndrome d'hubris. Au lieu de cela, il s'était permis d'insulter le royaume de Danemark et, quant à lui, le petit con lui avait littéralement fait un énorme doigt d'honneur. *Je me tamponne le coquillard de ses pathétiques concours de qui pisse le plus loin*, disait le flic sur l'enregistrement de la conversation avec le commandement des opérations navales. Sleizner ne laisserait personne lui parler sur ce ton. Et encore moins un connard de Suédois.

Il avait essayé de faire remonter l'affaire jusqu'à Morten Steinbacher, espérant une déclaration au niveau gouvernemental, ce qui aurait obligé l'ambassadeur de Suède à se déplacer en personne. Ça aurait mis le feu aux poudres et pourri davantage les relations entre les deux pays. Mais c'était dans ce contexte qu'il fonctionnait le mieux. Quand tout baignait dans le chaos et que le monde allait mal autour de lui.

Le problème était que pour déclencher cela, il aurait eu besoin d'avoir Ingolf de son côté, et comme ce con s'obstinait à lui mettre des bâtons dans les roues, il avait dû adopter une tactique différente consistant à garder toute cette histoire pour lui et à faire comme s'il n'avait pas remarqué la provocation ou, pour citer un homme politique français, faire comme si « elle lui en avait touché une sans faire bouger l'autre ».

Et puis un jour, alors que tout semblerait aller pour le mieux dans le meilleur des mondes, il frapperait. Et là, M. Rusk comprendrait ce que cela signifiait d'avoir un ennemi comme Kim Sleizner. Ça allait faire mal, très mal. Le chef de la police de Copenhague était déjà en train de préparer discrètement sa vengeance. Il ne savait pas encore à

quel moment il allait la mettre en œuvre, mais ça allait saigner. Peut-être demain. Peut-être dans un an. Mais une chose était sûre, aussitôt que l'occasion se présenterait, il déclencherait l'Armageddon qui réduirait en charpie ce connard et tous ceux qui l'entouraient.

La sonnerie de son portable l'interrompit dans ses pensées et, en voyant s'afficher le nom de Jan Hesk, l'imbécile talentueux de la brigade criminelle, il décida de répondre, principalement pour se distraire un peu. « Allô, que puis-je faire pour toi ?

– *Salut, Kim, ce n'est que moi, Jan Hesk.*

– Oui, j'ai vu, accouche, s'il te plaît.

– *Alors voilà, si je t'appelle, c'est parce que je viens d'avoir Astrid Tuvesson, du commissariat de Helsingborg, au téléphone et…*

– Pardon ? J'ai bien entendu ? le coupa-t-il tout en jetant un coup d'œil dans son rétroviseur dirigé droit vers la porte qui l'intéressait. Tu as eu les Suédois au bout du fil ?

– *Oui, mais ce n'est pas moi qui ai…*

– Je m'en fous. Tu te tais et tu m'écoutes. Il me semblait pourtant que j'avais été assez clair ! Tout contact avec l'autre côté de l'Øresund doit obligatoirement passer par moi !

– *Je sais, Kim, mais c'est elle qui a appelé. Et comme tu n'étais pas là…*

– Tu aurais dû la renvoyer vers moi.

– *C'est ce que j'ai fait tout de suite. Mais elle a insisté et, en fin de compte, elle ne m'a pas laissé le choix.*

– Je dois t'avouer que je suis très déçu, Jan. En général, tu comprends mieux que personne ce que je…

– *Écoute, Kim, si tu veux vraiment continuer à polémiquer sur cette question, libre à toi*, dit Hesk, lui coupant la parole, *mais à ta place, j'écouterais plutôt ce qu'elle avait à dire.* »

C'était la première fois que Hesk osait s'imposer et l'interrompre de la sorte. « Voyez-vous ça, répondit-il avant de marquer une pause exagérément longue. C'est ce que tu ferais si tu étais à ma place. » Il savait que Hesk le haïssait. Il avait gardé une dent contre lui depuis ce déjeuner de Noël de l'hôtel de police, il y a quelques années, où il avait débarqué dans son bureau sans frapper et où il avait voulu jouer les héros après l'avoir surpris couché sur Dunja. « Mais tu n'es pas à ma place et, heureusement pour moi, je ne suis pas à la tienne. » Ils n'en avaient jamais reparlé ensuite, et Hesk avait caché sa haine

grandissante sous une répugnante couche d'obséquiosité. Jusqu'à cet instant. « Parce que si j'étais à ta place, je commencerais par éviter soigneusement de me regarder dans un miroir, et ensuite, je réfléchirais bien aux conneries que j'ai dites et à qui.

*– Je ne voulais pas me montrer insolent, Kim, et si je l'ai été, je te demande humblement pardon, mais surtout, je veux que tu saches que je ne t'aurais pas appelé si je ne pensais pas que c'était important.* »

Voilà, très bien, retourne dans ton trou, songeait Sleizner en son for intérieur. « Bon, je t'écoute.

*– Si j'ai bien compris, ils poursuivent depuis quelques semaines un étrange criminel d'origine asiatique qui choisirait ses victimes au hasard pour les tuer. Ils ont voulu nous prévenir parce qu'ils pensent qu'il serait maintenant de notre côté du détroit et qu'il s'apprête à y sévir, plus exactement dans le parc d'attractions de Tivoli.*

– Et pourquoi *pensent-ils* cela ?

*– Parce qu'ils ont trouvé ses notes et, même s'il n'est pas expressément écrit "Tivoli", d'après eux, il est plus que probable que c'est là qu'il a l'intention de frapper. Le problème, c'est qu'ils ne savent pas quand. Ça peut être ce soir, demain ou après-demain. Alors ce qu'ils nous proposent, c'est que nous décidions ensemble d'un plan d'attaque pour…*

– Je tiens à garder notre collaboration avec la police suédoise à un niveau minimum.

*– Oui, je sais que c'est ta politique, mais…*

– J'ai dit minimum ! C'est compris ?

*– OK, j'entends ce que tu dis, mais qu'est-ce que cela signifie, concrètement ? On ne peut pas juste les envoyer paître ! Il paraît que ce Fabian Risk est déjà en route pour Copenhague, et s'il s'avérait que leurs soupçons étaient fondés…*

– Risk ? » Bien entendu, il fallait qu'il ait de nouveau ce connard dans les pattes. « Pour information, cet homme a déjà violé nos frontières une fois. Alors s'il s'avise de se promener dans les jardins de Tivoli en brandissant son arme, je tiens à ce qu'on l'arrête immédiatement, c'est compris ?

*– Euh, OK, mais il faudrait quand même qu'on…*

– Il n'y a pas de mais ! Si tu as la plus petite ambition d'avoir une promotion un jour, tu t'arranges pour mettre fin aux agissements de ce fouteur de merde ! Pour le reste, il s'agit d'une simple théorie, ni plus ni moins. Tu sais très bien ce qu'il en est. Peut-être que ce type est en

chemin pour Tivoli, ou pas. Peut-être arrivera-t-il demain, ou jamais. Nous n'en savons rien du tout, dit-il en remarquant dans son rétroviseur que les deux boutiques étaient en train d'ouvrir leurs portes. Cela étant dit, nous devons évidemment prendre cette menace au sérieux. »

Et qui est-ce qui apparut ? Bingo ! L'Indien et le Chinois aux éléphants, inspectant la rue comme deux débiles avec leurs lunettes de soleil bon marché. On aurait presque dit qu'ils se savaient surveillés.

« *D'accord, alors qu'est-ce que tu suggères ?* »

Cela ne l'inquiétait pas outre mesure. Ils pouvaient regarder tant qu'ils voulaient, ils ne le repéreraient jamais.

« *Kim, tu es toujours là ?* »

Il aurait préféré voir sortir Dunja en personne, mais finalement, c'était encore mieux comme ça. Que la moitié de l'Asie se retrouve en cet endroit et que les deux hommes s'en aillent chacun de leur côté signifiait qu'ils avaient tenu une sorte de conférence chez elle.

« Je te rappelle plus tard », répondit-il en sortant de la voiture.

Ce qui pouvait vouloir dire qu'elle se trouvait toujours dans l'appartement.

# 66

*Agis aussi vite et de manière aussi efficace que tu peux. Si possible dans un délai de quelques jours,* c'était, selon le message de Lilja, les instructions de la mission. Ce qui pouvait grosso modo signifier n'importe quand. Mais Fabian monta malgré tout quatre à quatre l'escalier du parking souterrain de la Maison de l'industrie, située tout près du parc d'attractions de Tivoli.

Une fois sorti sur le boulevard H.-C.-Andersen, toujours au pas de course, il alla se mêler à la foule des touristes sur Vesterbrogade.

Tandis qu'il traversait le Danemark au volant de sa voiture, il était resté en contact presque permanent avec Tuvesson. Elle avait envoyé une force d'intervention pour seconder Stubbs et avait mis Molander en garde à vue, en attendant de récupérer les preuves techniques et scientifiques qu'il avait subtilisées.

Astrid lui avait lu le nouveau message de Lilja et la description de la mission de Milwokh, avec force détails sur la façon dont il devrait lancer le dé qui à son tour déterminerait le choix des victimes et la façon dont elles devaient mourir. Il y avait dans ce cahier des charges un cynisme et un détachement dépassant l'entendement.

Risk s'aperçut que les passants le regardaient bizarrement. Certes, il les bousculait parfois en se frayant un passage parmi eux. Mais ce n'était pas à cause de cela. Tous semblaient dégoûtés et horrifiés à la fois, et il y avait de quoi. Les plaies et les ecchymoses sur son visage après sa bagarre avec Molander devaient être horribles. Même si, à bord du ferry de Helsingør, il avait tenté de laver le sang séché et de mettre quelques pansements sur les plaies les plus profondes, cela n'avait apparemment pas suffi à lui redonner figure humaine.

Avec Astrid, ils avaient élaboré un plan qui, dans les grandes lignes, consistait à ce qu'elle contacte la police danoise afin

d'organiser une sorte de collaboration bilatérale d'urgence, pendant que lui se rendait sur place pour la mettre en œuvre.

La file d'attente devant l'entrée principale du parc, avec ses deux guichets reliés par son arcade grandiose, se révéla interminable. Les vacances scolaires avaient commencé et toutes les familles de Copenhague et de ses environs devaient avoir eu la même idée en se réveillant ce matin. De tous les côtés se pressaient des gosses en train de hurler parce qu'ils avaient fait tomber leur glace, des parents énervés, des adolescentes surexcitées et des bandes de garçons qui braillaient à qui mieux mieux pour se donner de l'importance. Sans compter les groupes de touristes venus du monde entier. Ici régnait un chaos sans nom et, manifestement, les gardiens du parc étaient eux-mêmes dépassés par la situation. Fabian les vit effectuer quelques contrôles de routine, mais de manière sporadique et surtout pour la galerie.

Quant à lui, il avait l'impression de reconnaître Milwokh partout.

Par exemple au milieu de ce groupe de touristes asiatiques d'âges divers en train de se photographier avec des perches à selfie et des iPad. Bien sûr, ils étaient tous différents. Mais Milwokh aurait pu se grimer et il ne vit pas d'autre solution que de s'avancer dans la queue et d'aller les fouiller un par un.

« *Police. I'm police* », répétait-il, brandissant son badge avant de palper leurs poches et de leur demander d'ouvrir les sacs qu'ils portaient sur le dos ou sur le ventre.

« Eh ! Vous là-bas ! lança un gardien en venant vers lui. Qu'est-ce que vous faites ?

– Fabian Risk, police suédoise.

– Vous êtes suédois ? »

Fabian acquiesça, et continua en suédois : « La commissaire Astrid Tuvesson devrait avoir contacté son homologue danois pour l'informer…

– Je ne comprends rien à ce que vous dites, et d'ailleurs, je m'en fous, le coupa le gardien en l'attrapant par le bras. Mais je ne vous laisserai pas continuer à importuner les visiteurs. Venez avec moi, s'il vous plaît.

– *No, wait !* Attendez ! s'insurgea Fabian en essayant de se dégager. *There's a killer on his way. Maybe today or…* » Il se tut en apercevant un homme de type asiatique passer la caisse.

Il portait une casquette, une veste grise et un bermuda beige avec des poches sur le côté. Fabian n'avait pas vu son visage mais, mû par son instinct, il s'arracha à l'emprise du gardien et se mit à courir. C'était Milwokh. Tous ses signaux d'alarme intérieurs lui criaient que c'était lui.

Fabian entendit le gardien crier derrière lui tandis qu'il jouait des coudes dans la foule. Il bouscula par mégarde un enfant qui tomba par terre en pleurant, sa mère hurla des injures et son père, ou quelqu'un d'autre, l'agrippa par le bras. Il s'arracha à son emprise. C'était sans importance. Rien n'avait plus d'importance du moment qu'il parvenait à rattraper Milwokh avant qu'il ne soit trop tard.

Enfin, Risk arriva aux caisses. Sans réfléchir, il sauta la barrière et put se mettre à courir derrière l'homme. Celui-ci passa sans la regarder devant la célèbre galerie de miroirs ornés de têtes d'éléphants et continua en direction du théâtre de pantomime.

« Police ! cria-t-il de toutes ses forces. Arrêtez-vous ! » Mais l'homme poursuivit son chemin sans se retourner. « Arrêtez-vous ou je tire ! » Fabian sortit son arme du holster et enleva la sécurité.

Autour de lui, des cris de panique et, du coin de l'œil, il vit des gens s'enfuir dans toutes les directions. À ce moment-là seulement, l'homme qu'il poursuivait se retourna et le regarda par-dessus son épaule, avant d'imiter les autres et de se mettre à courir.

« Arrêtez-vous ! » réitéra Fabian en tirant un coup de sommation vers le ciel. L'homme s'immobilisa et leva les bras.

« À plat ventre ! Bras et jambes écartés ! » ordonna-t-il. Dans la même seconde, il se retrouva lui-même plaqué au sol par un grand nombre de mains.

« *Not me, him*[1]*!* hurla-t-il, tandis que les gardiens lui arrachaient son arme.

– *Face down*[2]*!* aboya un gardien, pressant son genou contre la nuque de Fabian.

– *Sorry, I don't speak danish*[3], dit le fuyard qui était revenu sur ses pas. *Was it me he was after*[4]*? »*

Était-ce vraiment Milwokh ? Ou bien avait-il mal vu ?

« *We don't know yet*[5], répondit l'un des gardiens.

– Fouillez-le, dit Fabian en essayant de soulever la tête. Vous êtes sourds ou quoi ? Vous devez fouiller cet homme ! *Search him*[6] *! »*

Les trois gardiens qui le maintenaient prisonnier se consultèrent du

regard, après quoi l'un d'eux s'avança vers l'homme qui faisait indéniablement penser à Milwokh et se mit à le fouiller pour ne trouver qu'une liasse de billets de banque danois dans l'une des nombreuses poches du bermuda. Ni couteau, ni pistolet, ni corde. Aucune arme d'aucune sorte.

« *It's OK, you can go*[7] », lui dit le gardien. L'homme hocha la tête, leur tourna le dos et poursuivit son chemin à l'intérieur des jardins de Tivoli.

1. « Pas moi, lui ! »
2. « Face contre terre ! »
3. « Désolé, je ne parle pas le danois. »
4. « C'était moi qu'il poursuivait ? »
5. « Nous n'en savons rien encore. »
6. « Fouillez-le. »
7. « C'est bon, vous pouvez y aller. »

# 67

*Local électrique – interdit au public*. Il n'était rien écrit d'autre. Aucun nom, et pas de boîte aux lettres avec une étiquette « Pas de publicité » collée dessus. Rien qui indiquât que quelqu'un habitait dans cet endroit. Mais il en fallait plus pour tromper un homme comme lui. C'était à cette adresse que le petit Indien était domicilié il y avait quelques mois encore, avant de s'évanouir dans la nature, comme Dunja.

Une fois de plus, le rossignol exécuta gentiment le travail pour lequel on l'avait conçu et il suffit à Sleizner de faire un pas dans le vestibule pour se convaincre qu'il était à la bonne adresse. Il referma doucement la porte derrière lui.

L'entrée ressemblait à n'importe quelle entrée et donnait sur un couloir flanqué de deux portes. Elle était vide, à l'exception d'un panier rempli de chaussons éculés et d'un portemanteau auquel était suspendu pour tout vêtement un imperméable transparent. Les murs sales étaient aussi nus qu'on aurait pu s'y attendre de la part d'un hacker qui fuyait la lumière du jour et vivait dans celle de son écran.

Sur la gauche, une porte entrouverte donnant sur une salle de bains sans fenêtre. Kim alluma l'ampoule fichée dans une simple douille de chantier suspendue au-dessus du miroir et jeta un coup d'œil autour de lui pour s'apercevoir aussitôt qu'il venait de toucher le gros lot, sous la forme d'un rasoir Venus pour femme et d'une bouteille de savon pour la toilette intime de la même marque que celle qu'il avait remarquée dans la salle de bains de Dunja lors de l'une de ses visites.

Elle habitait bien ici. Comme il l'avait deviné, le Chinois toqué d'éléphants, l'Indien et elle avaient échangé leurs appartements.

Il passa le doigt sur la face intérieure de la baignoire pour

constater qu'elle était encore humide. Elle n'était pas loin. Il en était sûr à présent. Avec un peu de chance, il pourrait même la surprendre dans sa chambre avant qu'elle ait fini de s'habiller.

Il prit le rasoir, le renifla et compta une dizaine de poils pubiens entre les lames sur lesquelles il restait encore de la mousse à raser. La petite salope était rasée de frais.

Il récupéra les poils bruns avec une pince à épiler et les glissa dans une pochette en plastique à zip. Qui sait, ils pourraient peut-être lui servir. Il continua sa visite, passant la tête à l'intérieur d'une cuisine en désordre dont la fenêtre crasseuse donnait sur une rue perpendiculaire à Amagerbrogade. Enfin, il se tourna vers la porte close de l'autre côté du couloir.

Sleizner n'avait aucun moyen de le deviner, et pourtant il était certain qu'il s'agissait de la porte de la chambre à coucher. Il n'avait pas le moindre doute là-dessus et jusqu'ici, son intuition ne l'avait jamais trahi. Pas une fois. Pourquoi se tromperait-il aujourd'hui ?

Il se colla contre la porte, rafraîchit son haleine de trois pshitt de spray mentholé, patienta jusqu'à ce que chacun de ses muscles soit tendu et prêt à l'action, puis il ouvrit le battant aussi vite et silencieusement que possible.

C'était bien une chambre, avec un lit défait contre le mur face à la porte et une pile de bouquins sur la table de nuit. Quelques vêtements étaient posés sur une chaise dans un coin de la pièce. Des T-shirts, un soutien-gorge rouge et une petite culotte qui sentait malheureusement la lessive. Sinon, il l'aurait glissée dans sa poche.

Le mur de gauche était occupé par une penderie ouverte contenant quelques cintres sur lesquels étaient suspendus des vêtements qui semblaient tous avoir été achetés à la friperie du coin. Des jeans noirs usés, plusieurs joggings et encore des T-shirts, imprimés de textes plus enragés les uns que les autres, sans doute pour aller avec son nouveau look de féministe au crâne rasé, à rouge à lèvres carmin et grandes boucles d'oreilles.

Il alluma son portable et photographia les vêtements un par un, y compris les baskets et les rangers. Il alla regarder de plus près les livres sur la table de nuit. Tous traitaient d'écoute phonique et de surveillance. Un détail qui l'inquiéta un peu.

Un courant d'air venant de la fenêtre entrebâillée le détourna de sa découverte. Quelqu'un avait ouvert une porte quelque part,

provoquant cet appel d'air. Kim se précipita dans l'entrée, qu'il trouva aussi vide et déserte que précédemment. Cette petite salope avait-elle réellement réussi à lui échapper ? Ou y avait-il juste une fenêtre mal fermée quelque part ? Il restait une dernière porte au fond du couloir.

Il s'en approcha, posa l'oreille contre le battant et eut la vague impression d'entendre quelqu'un siffloter derrière. Enfin. Il attendait ce moment depuis des mois, avec plus d'impatience qu'il n'en avait ressenti durant toute sa vie. Et voilà que son attente était terminée.

Il posa la main sur la poignée et la porte s'ouvrit presque d'elle-même, ce qui le fit trébucher et lui fit perdre l'équilibre avant qu'il se rétablisse de justesse, gâchant partiellement son entrée.

La pièce était plus grande que toutes les autres réunies, mais à part un carton de déménagement posé en plein milieu, elle était pratiquement vide. Ou plus exactement, elle avait été presque entièrement vidée. Mais ce ne fut pas ce constat qui lui donna le sentiment que le sol se dérobait sous ses pieds. Ni le fait que Dunja ne soit visible nulle part. Ce qui le déstabilisa gravement fut de comprendre en un clin d'œil à quoi cette pièce avait été employée.

Plusieurs tables posées côte à côte le long des murs avaient de toute évidence été débarrassées à la hâte des ordinateurs et autres écrans qui devaient s'y trouver. Ne restait plus que des fils sectionnés, des multiprises débranchées, quelques fers à souder et, sur l'un des bureaux, un petit transistor jouant une mélodie sifflée qu'il reconnut comme celle d'un film, à son avis surestimé, de Quentin Tarantino.

Il y avait très peu de temps, cette pièce avait dû être un véritable centre de commandement. Kim arrivait parfaitement à se représenter les ordinateurs, les écrans et toutes sortes de tours avec diodes de couleur clignotantes qui s'y trouvaient encore quelques heures auparavant. L'enchevêtrement de câbles, les circuits imprimés nus et les panneaux de contrôle. Le tout ayant pour unique fonction de le surveiller dans ses moindres faits et gestes pour l'atteindre là où cela ferait le plus mal.

Putain de bordel de merde… Les mots rebondissaient dans sa tête comme des boules de flipper. Putain de bordel de merde… Pour ne pas s'écrouler sous l'effet du choc, il s'assit par terre et s'efforça de ralentir son rythme cardiaque en respirant comme il l'avait appris dans ses séances de yoga.

Lorsqu'il se releva enfin, il prit conscience qu'il se trouvait dans un

tout autre corps de bâtiment que celui où il était entré : l'appartement avait une deuxième porte. Il l'ouvrit, elle donnait sur une deuxième cage d'escalier débouchant dans une rue partant à angle droit de celle par laquelle il était arrivé. Sur la plaque fixée à cette porte, on pouvait lire : *Local électrique – interdit au public.* Était-ce par là qu'elle était sortie pendant qu'il se trouvait dans la chambre ? Sans doute, puisque c'était de là qu'était venu le courant d'air.

Le policier retourna dans l'appartement et regarda autour de lui dans la pièce désertée. Le trio avait dû être informé de son arrivée d'une manière ou d'une autre. Il ne voyait pas d'autre explication. Ils savaient qu'il allait venir aujourd'hui, et aussi à quelle heure.

Lui qui pensait avoir un coup d'avance. Être aux commandes et maîtriser la situation. Alors que c'était exactement l'inverse. C'était franchement lamentable. Il n'y avait pas d'autre mot.

Le seul point positif était le carton de déménagement abandonné au milieu de la pièce. Peut-être n'était-il pas trop tard après tout. Peut-être allait-il quand même trouver un moyen de les emmerder. En particulier cette connasse de Hougaard. Il commença par examiner attentivement le carton sans le toucher, avant de l'ouvrir avec précaution.

En découvrant le fouillis de circuits imprimés, de fils électriques et de téléphones portables en pièces détachées qui se trouvaient à l'intérieur, il fut convaincu que, quel que soit son contenu exact, l'équipe ne l'avait pas laissé là à son intention. Ils avaient sans doute oublié de l'emporter, dans la panique de la fuite.

Il ramassa au milieu du fatras un portable relié par des électrodes et de minuscules fils électriques à un circuit imprimé. En soi, l'objet ne lui évoquait rien, mais il trouverait bien quelqu'un à l'hôtel de police qui pourrait l'aider à y comprendre quelque chose. En fouillant plus loin dans le carton, il mit la main sur une pochette en plastique contenant une dizaine de cartes SIM. Ça, il savait ce que c'était.

Huit chiffres, inscrits au marqueur noir sur le sachet, lui plantèrent la dernière banderille et, pour la deuxième fois en quelques minutes, il dut s'asseoir pour ne pas tomber.

Ça aurait pu être huit chiffres lambda. Mais non. Mis bout à bout, ils formaient un numéro de téléphone. Et pas n'importe lequel. Celui de sa ligne personnelle.

# 68

Cette file d'attente était interminable, il n'y avait pas d'autre mot. Depuis bientôt quarante minutes, Ib et sa petite famille progressaient à la vitesse d'une colonie d'escargots. On aurait presque pu observer des traces de bave derrière eux sur le sol, et il fallait compter encore un bon quart d'heure avant qu'ils soient au bout de leur peine. En tout, ils auraient vécu presque une heure d'expérience de mort imminente pour avoir droit à un tour d'auto tamponneuse d'une durée d'une minute et cinquante-huit secondes. C'était franchement absurde.

Le tour ne durait pas une seconde de plus, parole d'Ib ! Il ne s'était pas contenté d'en chronométrer un seul, mais les treize qui avaient eu le temps de démarrer depuis qu'ils avaient commencé à poireauter là comme des cons. Personne ne pourrait venir prétendre le contraire, l'attraction durait exactement une minute et cinquante-huit secondes.

Et ils avaient le culot de vendre le pass individuel pour le parc presque cent euros ? C'était carrément du vol !

À vrai dire, il n'avait jamais aimé les parcs d'attractions. Les pires, c'étaient Aqualand et Aventure Park et il aurait préféré se tartiner la nuque de miel et se laisser bouffer vivant par des termites que de passer une journée au Lalandia Billund Resort. Legoland, Bakken et Tivoli valaient à peine mieux. En fait, c'était le même principe partout. Entasser les gens dans des queues qui n'en finissaient pas et leur piquer leur fric durement acquis.

À son avis, il fallait y aller deux fois dans sa vie. Pas plus, juste pour dire qu'on l'avait fait. Une fois parce qu'on avait été forcé par ses parents, et une deuxième parce qu'on y avait été traîné par ses gosses. C'était déjà la cinquième fois qu'il les emmenait à Tivoli, et comme toujours c'était lui qui avait dû raquer une petite fortune pour se retrouver à attendre sagement au milieu d'une bande de débiles qui

lui criaient dans les oreilles.

*Pense aux enfants*, répétait Mette chaque fois. *On fait ça pour les enfants, Ib.* Les enfants… C'était toujours la même rengaine. Comme s'ils n'étaient pas assez gâtés. Comme s'ils ne cédaient pas déjà à tous leurs caprices. À se demander s'ils auraient encore été capables d'épeler le mot *non.*

Et jamais les enfants ne réclamaient autant que lorsqu'ils les emmenaient à Tivoli. Quelle que soit la quantité de glaces et de sucreries que les petits monstres avaient ingurgitée, il suffisait d'un petit refus pour que cela provoque un drame, et qu'il se voie accusé d'être la créature à deux pattes la plus avare de toute la planète.

Bon, c'était enfin leur tour. Non qu'il soit particulièrement impatient de coincer ses jambes à l'intérieur d'une auto tamponneuse trop étroite pour se faire rentrer dedans de tous les côtés par des fous du volant. Il s'en serait volontiers passé. Mais au moins, la longue attente était terminée pour l'instant.

Putain, qu'il avait horreur de ce truc. Mais il se prêtait au jeu et gardait ses pensées pour lui. Personne ne pourrait lui reprocher le contraire. Il avait même accepté gentiment de mettre sa ceinture de sécurité, quand un type basané et trapu était venu lui faire remarquer qu'il l'avait oubliée. Son sourire était peut-être un peu forcé, mais il était là. Et maintenant, il roulait pied au plancher pour la paix des familles et la joie des enfants et il se laissait rentrer dedans sans se mettre en colère par des petits cons qui trouvaient très amusant de ne rouler qu'en marche arrière.

Au moins, il portait sa casquette. Sa femme Mette lui avait bien sûr fait une scène et avait essayé de le convaincre de la laisser à la maison en le saoulant avec les mêmes arguments que d'habitude : le logo du Parti populaire danois allait être mal vu, on n'était pas obligé de brandir ses convictions politiques à la tête des gens, etc.

Ce qu'elle ne comprenait pas, c'était que cette casquette avec son logo du parti sur fond bleu marine était son unique béquille par une journée comme celle-ci. Que depuis qu'il s'était levé ce matin, il avait dû prendre sur lui tellement de fois que, sans elle, il n'aurait plus été capable de se reconnaître dans le miroir.

Par ailleurs, il ne voyait pas quel mal il pouvait y avoir à afficher ses convictions politiques en public. Et si quelqu'un éprouvait le besoin de venir en discuter avec lui, pourquoi pas ? Par exemple de

l'importance de conserver un Danemark pur.

Il était toujours prêt à expliquer à qui voulait l'entendre que les musulmans ne rêvaient que d'une chose : débarquer en masse pour voler le travail des Danois ainsi que leurs retraites en leur imposant au passage leurs valeurs malsaines. C'était une réalité. Sans parler de tous ces connards de Suédois qui, un jour comme aujourd'hui, traversaient le détroit pour venir foutre la merde chez eux. S'ils n'étaient pas là, les queues devant chaque attraction seraient deux fois moins longues.

Il fallait flanquer toute cette sale engeance dehors et remettre de l'ordre dans ce pays. Ce n'était pas plus compliqué que ça.

Ib sentit un grand choc, et tout son véhicule trembla quand il fut percuté par-derrière alors qu'il venait justement de s'extirper d'un bouchon et qu'il pensait enfin pouvoir avancer un peu. Juste après le choc, il sentit une piqûre dans sa nuque, et une douleur intense se propagea dans ses épaules et dans son dos.

Était-ce le coup du lapin ? Il n'aurait pas cru que ça faisait cet effet-là. C'était tout lui, ça, de se faire mal à la nuque dans une putain d'auto tamponneuse. Il se retourna malgré la douleur pour voir la tête de celui qui venait de lui rentrer dedans et vit un Chinois le doubler, un sourire jusqu'aux deux oreilles.

Un jaune, évidemment. *What else ?*

# 69

Cette situation était complètement délirante.

En attendant que les deux gardiens aient pris contact avec le responsable du parc, Fabian attendait, la tête enfoncée dans les épaules, regardant le temps lui filer littéralement entre les doigts, glisser sur la table devant lui et s'écouler par terre, irrémédiablement perdu. Sentant les secondes qu'il avait gagnées jusqu'ici se retourner à présent contre les milliers de visiteurs qui se promenaient dans le parc, inconscients du danger, certains que cette journée serait une journée d'été comme les autres, avec un beau soleil et des manèges qui tournaient en prime.

Trois fois il s'était levé de sa chaise pour essayer de faire comprendre aux Danois qu'il n'y avait pas de temps à perdre avec une bureaucratie inutile, qu'au contraire ils devaient faire venir plus de personnel, et surtout des vrais représentants de l'ordre. Il avait même demandé à Tuvesson de leur expliquer la gravité de la situation. À chaque nouvelle tentative, ils se contentaient de le sommer de se calmer avant de poursuivre leur conversation privée.

« Alors ? demanda-t-il quand enfin ils daignèrent s'intéresser à lui. Vous avez réussi à joindre votre supérieur ?

– Non, je suis désolé, dit en suédois celui des deux qui maîtrisait le mieux la langue. Sa fille passe son bac aujourd'hui, et il a dû éteindre son portable.

– Je vois. Vous ne pouvez pas appeler quelqu'un d'autre ? Ce n'est pas parce que la fille du responsable passe le bac qu'il faut se foutre royalement de la sécurité du parc !

– Vous allez vous calmer, maintenant, dit le deuxième gardien en lui faisant comprendre d'une main menaçante que sa patience avait des limites.

– Non, je ne me calmerai pas, et vous ne devriez pas être calmes non plus. Je vous rappelle qu'il y a un assassin qui se balade à Tivoli et qu'il pourrait frapper à tout moment.

– Est-ce que vous savez depuis combien de temps ce parc existe ? lui demanda le gardien comme s'il s'agissait d'un quiz. Ça fait cent soixante-neuf ans. Alors soyez sans crainte, nous contrôlons parfaitement la situation.

– En restant assis là à vous rouler les pouces alors que vous devriez être dehors en train de patrouiller pour essayer de l'arrêter ? Et moi aussi !

– Je vous rappelle que si vous êtes ici, c'est parce que vous êtes entré comme un dingue, que vous avez tiré avec une arme chargée de vraies balles et que vous vous êtes attaqué à un visiteur.

– Mais c'était lui, j'en suis certain !

– Oui, ça, on a compris. Mais de vous deux, le seul armé, c'était vous. »

Fabian allait protester, mais se retint. Il était à peu près convaincu que c'était bien Milwokh qu'il avait vu tout à l'heure, mais évidemment, il ne pouvait pas en être absolument sûr.

« D'accord. Peut-être que ce n'était pas lui. Mais comme vous ne l'avez pas gardé pour l'interroger, nous n'avons plus qu'à espérer que vous ayez raison. Ce qui ne change rien au fait que nous devons nous tenir prêts pour le moment où il viendra, parce qu'il viendra, ça, vous pouvez en être sûrs. Il est en route, vous entendez ce que je vous dis ?

– Nous vous entendons parfaitement…

– Alors pourquoi restez-vous assis là sans rien faire, bon Dieu ? Vous ne comprenez pas qu'il va les tuer un par un, selon ce que décidera son foutu dé ? Les enfants, les personnes âgées, les femmes, les hommes, personne n'est à l'abri, et il ne s'arrêtera que lorsqu'il aura lancé un… » Fabian renonça avec un soupir de découragement.

Il était en train de se fatiguer pour rien. Les gardiens ne l'écoutaient plus et, à son corps défendant, il devait avouer qu'il les comprenait. Ce qu'il était en train de raconter était aussi flou que fou, et plus il tentait d'argumenter et de leur démontrer sa théorie sur l'assassin, plus elle lui paraissait construite sur de vagues présomptions.

« Fabian Risk en personne ! On ne m'avait pas menti », s'exclama une voix dans son dos.

Le policier se retourna et vit un homme entrer dans la pièce, un sourire un peu pincé sur les lèvres.

« Merci, messieurs. Je vais prendre le relais », dit le nouvel arrivant.

Les gardiens acquiescèrent et quittèrent le bureau tandis que l'homme venait s'asseoir en face de Fabian.

« Je m'appelle Jan Hesk et je suis de la police de Copenhague.

– Enfin un vrai policier ! rétorqua Fabian. Bon, je ne sais pas jusqu'à quel point vous êtes informé de la situation. Il s'avère qu'un meurtrier présumé serait sur le point de commettre un ou plusieurs nouveaux…

– Doucement, doucement, l'interrompit Hesk en levant une main. Chaque chose en son temps. Est-il exact que vous soyez entré en courant dans le parc, un pistolet à la main, et que vous vous soyez mis à tirer ?

– C'est vrai, mais c'était un tir de sommation. L'important, pour l'instant, c'est de…

– Alors tout d'abord, je vais vous prier de me remettre votre arme de service.

– Je regrette, mais les gardiens me l'ont déjà confisquée, et même si j'aimerais beaucoup la récupérer au plus vite, comme je vous le disais, le plus important pour l'instant est d'envoyer des policiers en civil évacuer le parc d'attractions avant que…

– Est-il exact également que vous soyez entré dans les eaux territoriales danoises alors qu'on venait de vous l'interdire ? » le coupa à nouveau l'inspecteur Hesk.

Fabian hocha la tête, non sans pousser un profond soupir, et voulut lui expliquer ce qui s'était passé dans le détroit, mais Hesk ne le laissait pas placer un mot.

« Parfait, alors je vais vous demander de signer ici et ici », dit-il en poussant un document vers Fabian. Il posa l'index sur une ligne soulignée au bas de la page.

*Admission de violation des eaux territoriales danoises et de possession illégale d'arme à feu.*

Fabian comprit à son grand dam que cet inspecteur n'était pas là pour l'aider à arrêter Milwokh.

# 70

Pontus Milwokh tournait en rond, assis dans un panier du carrousel voltigeur à chaînes. Sous ses pieds, quatre-vingts mètres plus bas, s'étendaient toute la ville de Copenhague, les jardins de Tivoli et ses victimes potentielles, encore inconscientes du sort qui leur était réservé.

Quand il était venu enfant, cette attraction-là n'existait pas encore. C'était la première fois qu'il y montait et, comme tout le monde, il avait le sentiment que les minces chaînes auxquelles étaient accrochées les balançoires pouvaient lâcher à tout moment.

Alors que le manège amorçait sa descente, il agita son bras gauche, observant à l'intérieur de la demi-bouteille la danse macabre du dé, chorégraphiée par le destin. Jusque-là, il n'avait pas eu lieu de se plaindre. Le dé lui avait offert un parfait tour de chauffe et il se sentait prêt à augmenter la mise.

Pour l'instant, il avait tué cinq personnes, même si elles l'ignoraient encore. Si cela devait continuer à ce rythme, il serait bientôt à court de ricine. Mais il faisait confiance au dé pour régler ce problème.

Un 4 – change de couleur.

Au moins, ce n'était pas un as, et même si cela avait été le cas, il n'aurait pas eu de regrets. Il ne serait pas rentré bredouille et il s'était déjà bien amusé. Mais il était loin d'en avoir assez et trépignait d'impatience à l'idée de s'attaquer à une nouvelle épreuve.

Il secoua à nouveau le bras et laissa le dé finir de sautiller tandis qu'il sortait de la nacelle et descendait l'escalier. Il avait attendu ce moment toute sa vie. Ce sentiment que tout pouvait arriver. Qu'une aventure plus belle et plus excitante que la précédente l'attendait sans cesse au détour du chemin. La sensation était enivrante et elle lui fit

oublier les difficultés qu'il avait eues à entrer dans le parc.

L'idée de passer les guichets sans son paquetage, il l'avait eue tout seul et elle s'était révélée un trait de génie. Avant d'aller prendre son billet, il avait lancé les sacs par-dessus la clôture derrière l'attraction appelée « le Démon », le plus long circuit de montagnes russes de Tivoli.

Que le dé lui ait ordonné de passer par l'entrée principale plutôt que par l'une des autres entrées plus petites avait contribué à compliquer la tâche, mais il avait peut-être simplement voulu pimenter la mission en plaçant sur son chemin ce prétendu policier suédois qui s'était mis à le pourchasser et avait tiré un coup de feu. Possible qu'il ait dit vrai d'ailleurs, puisqu'il avait vaguement eu l'impression de reconnaître le policier qu'il avait croisé l'autre nuit sur le détroit de l'Øresund.

Mais comment s'était-il débrouillé pour être si près de l'arrêter cette fois-là ? Et encore aujourd'hui ? Il devait avouer qu'il était impressionné. Très impressionné, même, et il ne pouvait que se féliciter de ne pas avoir eu ses armes sur lui. S'il les avait gardées, toute cette histoire serait déjà terminée.

Un as – rouge.

Nouvelle couleur, nouvelle victime. Il n'avait que l'embarras du choix et décida d'éliminer le premier sur lequel ses yeux se poseraient.

Quand les gardiens l'avaient laissé repartir, il s'était éloigné en direction des montagnes russes du même pas tranquille que les autres visiteurs et, profitant d'un moment entre le passage de deux trains, il avait gravi discrètement une petite volée de marches et sauté par-dessus une rambarde pour se retrouver sur un petit terre-plein discret où le sac contenant tout son matériel avait atterri derrière deux grandes poubelles.

Ensuite, à l'abri des regards, il avait tranquillement installé dans son dos le carquois avec le fusil et arrimé les sacs ventraux. Une fois le matériel en place, il n'avait eu qu'une porte à ouvrir pour se lancer dans sa partie de chasse et, à partir de ce moment, tout avait fonctionné comme une horloge bien huilée.

Le petit garçon devait avoir une dizaine d'années et portait un bermuda rouge. C'était tout ce qu'on lui demandait. C'était comme se suivre lui-même presque trente ans plus tôt, en ce fameux jour où il était venu dans le parc d'attractions tout seul et y avait passé la

meilleure journée de sa vie. Depuis lors, il avait eu beau tout essayer, jamais il n'avait eu l'occasion de vivre une expérience aussi intense.

Jusqu'à aujourd'hui.

Les parents du gosse n'étaient pas avec lui. Peut-être s'était-il perdu. Mais il ne semblait pas triste, le plus vraisemblable était sans doute que les adultes l'avaient laissé se promener tout seul pendant qu'eux profitaient d'un moment tranquille au soleil.

Il suivit l'enfant dans le hall en forme de cirque qu'on appelait « le Grand Prix », situé au pied de la grande roue, à l'intérieur duquel on pouvait entre autres parier sur des facteurs à bicyclette. Petit, il avait adoré ces poupées cyclistes mais, comme le petit garçon au bermuda rouge, il n'avait pas osé tenter sa chance et miser son argent sur un facteur et comme lui, il s'était contenté de traverser le hall et de ressortir dans la ruelle enchantée de l'autre côté.

Cette rue de carte postale, avec ses minuscules échoppes, s'appelait Smøgen, et quand il l'avait vue la première fois, il avait cru pénétrer dans un monde imaginaire. On pouvait facilement la rater parce qu'elle était tapie à l'ombre des vieilles montagnes russes, mais c'était là que se trouvaient les attractions les plus amusantes, encastrées dans la montagne en carton-pâte, et c'était là aussi qu'on achetait les meilleures sucettes. Mais surtout, c'était l'endroit où on avait le plus l'impression de pouvoir se cacher.

Le petit garçon s'arrêta au stand où, pour gagner un lot à choisir sur les différentes étagères, il fallait abattre des animaux sauvages avec une carabine électronique. Comme si c'était hier, il se revit au même endroit en train d'attendre son tour, se faisant doubler par des adolescents saouls plus bruyants les uns que les autres.

Il pouvait presque ressentir la frustration qui naguère l'avait poussé à hurler que c'était son tour, en tirant si fort sur la queue-de-cheval d'un garçon qu'il l'avait fait tomber en arrière. Les autres, qui portaient tous le même dessin dans le dos de leur veste en cuir, l'avaient applaudi et fait monter sur une caisse, après quoi il avait pu tirer sur tous les animaux qu'il voulait.

Il était en train de se passer exactement la même chose pour le gamin au bermuda rouge. Comme si le temps n'existait plus et que le monde tournait en boucle, le petit garçon attendait son tour pendant qu'un groupe de jeunes imbéciles bourrés lui passaient devant. Il eut envie de tous les poignarder, mais ce n'était pas leur tour. Alors il

s'avança et tapa sur l'épaule du plus grand.

Le type se retourna et essaya d'ajuster sur lui sa vision légèrement flottante.

« Pour qui tu te prends, le niaquoué ?

– Les règles sont faites pour être suivies, répondit-il très calmement. L'une d'elles est que dans une file d'attente, chacun doit attendre son tour. »

Le gars se racla la gorge et on entendit nettement la morve remonter de son œsophage et remplir sa bouche. Cependant, quelque part à travers les vapeurs d'alcool, il parut remarquer la détermination de son interlocuteur et choisit de projeter son crachat par terre et de s'effacer pour laisser l'enfant prendre la carabine suivante.

Quand le temps fut écoulé et que la carabine électronique s'éteignit, Pontus tendit au gamin quelques pièces pour qu'il puisse tirer encore un peu. Mais le gosse secoua la tête pour refuser et avant que Pontus ait eu le temps de réagir, il avait disparu, avalé par la foule.

Il se lança à ses trousses, bousculant plusieurs personnes sur son passage. Le laisser filer était tout à fait contraire à la règle. Ça ne pouvait pas arriver. Une fange de nostalgie l'avait aveuglé et il avait laissé passer plusieurs occasions d'accomplir sa mission.

Il se demanda s'il avait le droit de choisir une autre victime. Des gens portant du rouge, il y en avait de tous les côtés. Il n'était écrit nulle part qu'il pouvait agir ainsi mais il ne savait pas non plus comment faire autrement. Cependant, au fond de lui, il savait que ce n'était pas supposé se passer comme ça. Le premier qu'il voyait était celui que le dé avait choisi. Et pas un autre.

Heureusement, il aperçut à nouveau le bermuda rouge, juste avant qu'il ne disparaisse dans une attraction appelée « le Purgatoire ». De son temps, elle s'appelait « le Palais du rire », avec ses escaliers mouvants, ses ponts suspendus et ses tunnels rotatifs. On pouvait y passer autant de temps qu'on voulait et ça, c'était un avantage, mais ce qui l'inquiétait c'était l'air confiné, le niveau de décibels produit par les cris des enfants et la difficulté qu'il aurait à repérer celui qui l'intéressait.

Certes, l'endroit lui sembla beaucoup plus petit que la dernière fois qu'il y était venu, mais encore assez vaste pour qu'il risque de mettre un long moment à le retrouver.

« Pourquoi tu me suis tout le temps ? »

La voix qui résonna derrière lui était plus aiguë qu'il ne s'y attendait et, en se retournant, il songea que le gamin était peut-être plus jeune qu'il ne le croyait. Soudain, la recherche d'un mensonge lui parut inutile.

« Je crois que c'est parce que tu me fais penser à moi quand j'avais ton âge. »

Le petit garçon réfléchit un instant puis hocha la tête. « Alors maintenant, j'aimerais bien que tu arrêtes, parce que ça me dérange. Et ça me fait un peu peur, en plus.

– D'accord, acquiesça-t-il. Mais à une condition. Que tu me laisses te faire un câlin. »

Instinctivement, le gamin recula.

« Ça peut te paraître étrange, mais je suis venu ici pour boucler une boucle et quand je t'ai vu, j'ai eu l'impression de me revoir moi-même.

– Tu me promets qu'ensuite tu me laisseras tranquille ? » dit le petit garçon en déglutissant, nerveux.

Milwokh hocha la tête et sourit. « Je te le promets.

– Promis juré ?

– Promis juré.

– D'accord. » Le petit garçon fit un pas en avant et l'enlaça. Quand l'aiguille traversa les fibres de coton du T-shirt et la peau au-dessus de la hanche, il tenta de s'écarter à nouveau.

Milwokh le maintint dans une étreinte solide, le temps de vider la seringue tout entière. Cela ne prit qu'une poignée de secondes, et pourtant cela lui parut durer une éternité.

# 71

Fabian avançait aussi vite qu'il pouvait sans bousculer les gens. Parfois il courait, souvent il devait faire un grand détour pour dépasser un groupe de visiteurs, mais constamment il restait en mouvement en regardant de tous les côtés afin d'enregistrer autant de détails que possible.

Il prenait garde à ne pas s'attacher à des événements insignifiants, mais uniquement à ceux qui sortaient de l'ordinaire. Une différence qui restait à définir, car la plupart des choses qui attiraient son attention étaient parfaitement habituelles pour un endroit comme Tivoli.

On entendait des hurlements partout et en permanence. Le plus souvent de plaisir, mais aussi de peur, voire de terreur. Des enfants pleuraient et des adultes criaient. Les mouvements de foule ne suivaient aucune logique, eux non plus. Certains visiteurs restaient groupés, immobiles ou presque, d'autres déambulaient sans destination précise. Certains couraient comme s'ils avaient le diable à leurs trousses.

Fabian avait refusé de signer la déclaration de port d'arme illégal puis avait quitté le poste de garde. Quoi que la police danoise, et Sleizner en particulier, décide par la suite de mettre en place en guise de sanction, il ne pouvait pas s'en préoccuper pour l'instant. En tout cas, même s'il ne l'avait pas dit ouvertement, ce Jan Hesk qui était venu l'interroger lui avait semblé au final de son côté car il l'avait laissé partir sans le moindre commentaire.

Depuis, Fabian avait eu le temps de faire deux fois le tour complet du parc. C'était la troisième fois maintenant qu'il traversait la pelouse devant la grande scène et passait entre les restaurants Promenaden et Frikadellen.

Pour l'instant, il n'avait rien vu qui l'ait alerté. L'homme qu'il avait tenté d'arrêter semblait s'être volatilisé. Sur le moment, il était convaincu d'avoir reconnu Milwokh. À présent, il en était moins sûr. Peut-être n'était-ce même pas ici qu'il avait l'intention de frapper.

Après tout, Tuvesson et lui avaient accepté sans discuter les conclusions de Lilja. Elle ne leur avait parlé de la *mission* de Milwokh que dans ses grandes lignes, et le parc d'attractions de Tivoli n'y était pas évoqué une seule fois.

« Pars de l'endroit initialement défini et, à partir de là, choisis la plus grande place publique que tu puisses trouver à proximité », disait l'ordre. Avec une croix tracée dans la zone de Copenhague, il n'était pas incohérent d'imaginer qu'il ait choisi Tivoli. Surtout en repensant aux photos de Milwokh enfant que Lilja avait trouvées dans ses affaires. Mais il pouvait aussi bien avoir opté pour le zoo. Ou la gare centrale, qui se trouvait à un jet de pierre de Tivoli.

Fabian avait régulièrement été en relation avec Tuvesson et l'avait tenue informée presque en temps réel. Elle avait pris son parti dans le conflit qui l'avait opposé à la police danoise et avait promis de faire tout ce qui était en son pouvoir pour joindre Sleizner et veiller à ce qu'une plainte officielle venant d'en haut soit rapidement déposée.

Ils étaient convenus également qu'il devrait poursuivre ses recherches jusqu'à l'heure de la fermeture. Ensuite, ils auraient la nuit pour étudier les pistes découvertes par Lilja. En espérant qu'ils auraient le temps de mettre les Danois suffisamment au courant de l'affaire pour pouvoir, avec leur aide, mettre sous surveillance à la fois Tivoli, le zoo et tous les autres lieux publics susceptibles d'avoir été choisis par Milwokh.

Soudain, Risk entendit des cris qui l'interpellèrent. Ils semblaient provenir des anciennes montagnes russes, mais plusieurs magasins de vêtements lui cachaient la vue et il ne vit rien qui justifiât ce remue-ménage. Entendre des cris venant d'une attraction comme celle-là n'avait rien d'étonnant en soi, mais c'était leur nature qui l'avait alerté. C'étaient des cris de pure terreur.

Fabian s'élança vers la plus vieille attraction du parc, se frayant un passage dans la foule, et monta quatre à quatre les marches conduisant au quai où le petit train s'arrêtait pour déposer ses passagers. Apparemment, pour une raison inconnue, l'engin avait continué sa course et percuté celui qui était prêt à partir sur le quai

devant lui.

En une seconde l'endroit s'était transformé en un capharnaüm de cris et de pleurs. Le chaos régnait partout. Des familles s'éloignaient en boitant, d'autres personnes se tenaient la nuque et beaucoup saignaient du nez. Personne ne semblait gravement blessé. Cependant, un homme, apparemment sans connaissance, gisait entre deux wagons du train qui avait omis de s'arrêter.

Un gardien criait à tout le monde de dégager le quai, mais Fabian l'ignora et, à contre-courant des passagers en état de choc, se fraya un passage jusqu'à l'homme inconscient, vêtu de l'uniforme rouge et vert des employés du parc. C'est lui qui aurait dû freiner manuellement le vieux wagon. Pour une raison ou pour une autre, il avait perdu connaissance et n'avait pas pu faire son boulot.

Risk lui contrôla le pouls. D'une oreille, il écoutait les gens alentour : le train s'était arrêté dans un tunnel sombre où il était resté bizarrement immobile pendant plus d'une minute avant de redémarrer et de se mettre à rouler à une allure folle. Fabian ne sentit pas de pouls, ni de respiration. Une autre voix à proximité racontait qu'à la sortie du tunnel, ils avaient vu le conducteur avachi sur lui-même et qu'il était carrément tombé en avant pendant la descente suivante.

L'homme était mort. Mais comment ? Il n'avait sur le corps aucune trace de balle ou de blessure à l'arme blanche. Avait-il été victime d'un AVC ou d'un infarctus ?

Ce ne fut qu'en lui soulevant le menton et en découvrant les marques sombres de strangulation que les doutes de Fabian se confirmèrent.

Milwokh était là.

Il avait dû lancer un 3 pour « corde ».

Fabian se releva et scruta le quai, le cherchant au milieu du désordre des passagers et du personnel du parc d'attractions qui tentait de reprendre le contrôle de la situation. Il y avait des chances pour qu'il soit encore là, au milieu des passagers qui évacuaient le quai dans une cohue totale. Mais il ne le vit nulle part. Ni sur le quai, ni au milieu de la foule en bas des escaliers, à laquelle était venue s'ajouter celle des curieux.

Tout en suivant des yeux un homme d'une cinquantaine d'années qui s'éloignait tranquillement, indifférent à ce qui se passait, le policier prit son portable et appela Tuvesson.

« Salut, Fabian ! Comment ça va là-bas ? » lui demanda-t-elle à l'instant où le type qu'il regardait s'écroula subitement. On aurait dit qu'il avait trébuché, comme sous l'effet de l'alcool, sauf qu'il n'essaya pas de se relever.

« Il est là, Astrid, il a commencé », répondit Fabian en raccrochant et en se dirigeant vers la nouvelle victime autour de laquelle se précipitaient les badauds.

« *I think he's dead* », dit une dame en prenant son pouls.

Fabian acquiesça : oui, l'homme était mort. Par acquit de conscience, il souleva sa tête pour examiner son cou. Cette fois, pas de marque de strangulation.

En revanche, le pull-over rouge foncé du mort était déchiré, du côté gauche de la poitrine. Le vêtement était humide, il posa les doigts dessus et, en retournant sa main, vit qu'elle était couverte de sang.

« *Oh my god, he's been shot*[1] *!* » s'exclama la femme après que Fabian eut soulevé son pull pour découvrir un orifice de sortie dans la région du cœur, d'où le sang coulait encore. Quelqu'un lui avait tiré dessus.

« *Yes he has. Please, move back, everyone*[2], ordonna-t-il en retournant la victime sur le ventre pour observer l'orifice d'entrée, beaucoup plus discret, au-dessus de son épaule droite. *The best thing you can do now is leave the park as quickly as possible*[3]. »

Le coup avait donc été tiré d'en haut.

Fabian se retourna et leva les yeux vers les vieilles montagnes russes, tout là-haut, à côté du faux sommet alpin, se découpait la silhouette d'un individu accroupi.

1. « Oh mon Dieu, il a reçu une balle ! »
2. « Oui, en effet, reculez, s'il vous plaît. »
3. « Le mieux que vous ayez à faire maintenant, c'est de quitter le parc aussi vite que possible. »

# 72

Jan Hesk s'était senti un peu comme un chevreuil. Un chevreuil effrayé figé au milieu d'une route, pris dans les phares d'un semi-remorque.

Demander au policier suédois Fabian Risk de signer cette pseudo-déclaration avait été une nouvelle humiliation dans sa carrière de policier. Mais il l'avait fait. Il savait qu'il en garderait toute sa vie un sentiment de honte, et pourtant il avait exécuté l'ordre de Kim Sleizner.

Le Suédois avait refusé d'un simple mouvement de tête, s'était levé et était sorti de la pièce. Il répéta en partant qu'il y avait dehors un homme suspecté d'être un dangereux terroriste qu'il était urgent d'arrêter. Jan avait été incapable de l'en empêcher et était resté sur place, tétanisé.

À présent, il était assis à son bureau au commissariat, le portable à l'oreille et la peur au ventre. Lui qui avait toujours faim n'avait pas pu avaler une miette depuis son petit déjeuner ni même boire une gorgée d'eau : à chaque essai il courait aussitôt aux toilettes pour vomir sa bile.

Hesk savait qu'il s'était mis dans la merde jusqu'au cou, mais il savait aussi que si c'était à refaire, il ferait exactement la même chose.

Après de nombreuses tentatives, il renonça à essayer de joindre Sleizner pour l'informer de ce qui s'était passé. Le policier de la Criminelle fit craquer sa nuque, dans l'espoir de calmer son mal de tête. Mentir et inventer une histoire selon laquelle les gardiens n'auraient pas réussi à attraper le Suédois ou que celui-ci se serait échappé en les menaçant avec son arme ne ferait qu'aggraver sa situation quand la vérité finirait par éclater.

Personne n'avait autant de talent que Sleizner pour lever un lièvre

et quand cela arriverait, Hesk pourrait faire une croix sur sa promotion et le nouveau bureau qu'on lui avait promis. Inutile aussi désormais d'espérer une augmentation de salaire, plus de responsabilités et une participation plus active aux enquêtes qui valaient la peine. Lone et lui allaient devoir renoncer à la nouvelle cuisine qu'ils avaient projeté de faire installer et il devrait annoncer à son épouse qu'elle pouvait faire une croix sur cette boutique de matériel de puériculture écoresponsable qu'elle rêvait de créer et qu'elle allait devoir se mettre en quête d'un vrai travail.

Sa femme allait très mal le prendre et il entendait déjà ses menaces, comme quoi elle était restée à la maison pour s'occuper des gosses afin de ne pas compromettre sa carrière à lui, mais qu'à présent c'était son tour, même si, pour ça, elle devait divorcer.

Et encore, là, il ne s'inquiétait que du problème Sleizner. Le vrai drame serait que les informations des Suédois se vérifient. Car dans ce cas, ce ne serait pas un poste en province qu'il allait devoir chercher, mais un nouveau job.

Son unique espoir était que toute cette histoire disparaisse d'elle-même. Que Sleizner ait eu raison de prétendre qu'il s'agissait de simples soupçons. Quand on faisait le bilan, la plupart des appels d'urgence se révélaient de fausses alertes. Même chez les pompiers, quatre-vingt-seize pour cent des interventions s'avéraient inutiles.

Idem pour la menace terroriste. Combien de fausses rumeurs pour une seule qui représentait un véritable danger pour la population ? En même temps, on ne pouvait pas nier que tous les attentats terroristes majeurs ayant été perpétrés ces derniers temps avaient été précédés d'avertissements provenant de différentes sources. Avertissements qui avaient atterri dans la corbeille des spams ou qu'on avait minimisés, quand on ne les avait pas carrément ignorés.

La question était maintenant de savoir si cette affaire allait rejoindre la longue liste de celles dont on apprenait au bout de quelques mois que la police en avait été avertie et n'avait pas pris la situation au sérieux. Car, dans ce cas, ce serait sa tête à lui qui tomberait. Surtout quand on apprendrait que c'était lui qui avait arrêté le seul policier ayant tenté d'empêcher l'attentat en question.

Mais tout cela n'était qu'hypothèses. La vérité, c'était qu'il ne savait rien. Enfin, au moins jusqu'à ce que son collègue Morten Heinesen se présente devant lui, après avoir traversé l'espace de

bureaux paysagé d'une démarche à la fois précipitée et hésitante.

Là, il ne s'agissait plus de supputations.

Les Suédois ne s'étaient pas trompés.

Il se passait quelque chose.

Il ne savait pas encore quoi. Mais c'était en train d'arriver.

# 73

Pontus Milwokh tirait le dé en observant les alentours des montagnes russes. Les secours étaient arrivés et avaient confirmé le décès de l'homme au pull-over rouge. Bien que la cible ait été en mouvement, il avait réussi un tir parfait et méritait une mention supplémentaire pour n'avoir blessé personne d'autre.

Il n'avait décidément jamais compris les badauds. Il y en avait partout, de ces gens-là. Dès qu'un malheur survenait, ils arrivaient comme des mouches avec l'appareil photo de leurs smartphones et leurs regards vides. Comme pour jouir du fait qu'ils étaient encore vivants. Que ce n'étaient pas eux qu'on recouvrait d'un drap et qu'on emportait sur une civière.

La police danoise semblait maintenant avoir compris la gravité de la situation. Les sirènes hurlaient dans les rues autour du parc et il vit même arriver quelques fourgons. Mais il n'était pas inquiet. C'était le dé qui décidait de tout. Il cessa d'agiter le bras et regarda le résultat.

Un 3 – change d'arme.

C'était déjà la troisième fois depuis le début. S'il avait pu choisir, il aurait continué avec le fusil. Depuis le sommet des montagnes russes, c'était sans conteste l'arme idéale.

Mais le dé avait tranché et il n'avait plus qu'à espérer que l'arbalète serait élue. Maintenant qu'il avait été repéré, comment procéder s'il devait utiliser un couteau, ou à nouveau une corde ou du poison ? Ou pire, s'il tombait sur un 5 et devait utiliser son propre corps ?

Peu de risques que les montagnes russes soient remises en service et qu'il voie soudain passer un train plein de visiteurs, et ce n'était pas le moment de changer de position. Au pire, il attendrait que la police vienne l'attraper et, avec un peu de chance, il pourrait éliminer au

moins un de leurs agents avant qu'elle y parvienne.

Le dé était-il en train de lui faire comprendre que l'histoire touchait à sa fin ? Qu'il s'était lassé de lui ? Alors que depuis le début de cette mission, il n'avait pas commis une seule erreur ? Au contraire, il pensait avoir fourni plus que ce que le dé était en droit d'attendre de lui, et dans des conditions particulièrement difficiles.

Seule cette histoire de petit garçon l'embêtait un peu. C'était la première fois qu'il avait eu envie de désobéir aux ordres du dé. Mais il s'était ressaisi. Ensuite, étrangement, il s'était senti plus puissant que jamais.

Était-ce un test ? C'était l'impression qu'il avait eue. Comme s'il était supposé tomber justement sur ce gamin. Comme si le dé l'avait obligé à régler ses comptes avec sa propre enfance en tuant l'enfant en lui.

Il secoua à nouveau son bras gauche pour être sûr que le dé était prêt à prendre une décision.

Un 2 – une arbalète.

Excellent. Bien que l'arbalète ne soit pas d'un maniement aisé. Surtout à une telle distance. Il s'était procuré sur Amazon une Revengeance Barnett fabriquée aux États-Unis avec laquelle il était relativement facile de tirer, malgré une vitesse de la flèche supérieure à quatre cents kilomètres-heure. À l'endroit où il se trouvait, le vent serait également un facteur à prendre en compte. Si, de surcroît, la cible était en mouvement, il courait le risque de la rater, ce qui était absolument exclu.

Il déplia les deux arcs de tension à poulies, arma l'épaisse corde à l'aide du bandoir et plaça la flèche dans la rainure. Puis il appuya l'arme contre la paroi de la fausse montagne et cala ses pieds contre le rail.

Il estima la distance jusqu'à l'esplanade où se trouvaient la grande roue et la balançoire géante et régla la lunette de visée en conséquence. Dès qu'il eut posé son œil sur la lunette, il eut l'impression d'être au milieu de la foule, en bas. De se déplacer parmi elle tel un fantôme, invisible. Il lui sembla même lire de l'inquiétude dans les yeux de certaines personnes : la funeste nouvelle des attaques dans le parc avait dû arriver jusqu'à elles.

Mais aucun mouvement de panique encore. Il devinait juste une légère tension dans les corps, ce qui l'arrangeait. Plus ils étaient

calmes, mieux cela valait pour lui.

L'homme qu'il choisit à cause de la pochette rouge dépassant de sa poche de poitrine était assis seul dans un panier de la grande roue. Il devait avoir la soixantaine bien sonnée et, à l'inverse de la majorité des visiteurs du parc, il était vêtu avec élégance.

Il ajusta la netteté, plaça sa victime au centre du réticule et la suivit jusqu'à ce que la roue s'arrête, son panier tout à fait au sommet, tandis que celui qui se trouvait à l'opposé se vidait puis se remplissait de nouveaux passagers.

Lorsque la pochette rouge fut bien au centre de la croix, son index se replia sur la détente et la pressa, libérant la corde qui, mue par les arcs latéraux, propulsa la flèche.

Le tout dura moins d'une seconde. Il lui en fallut trois fois plus pour réaliser qu'il avait raté son coup. Mais pas de beaucoup, à en juger par l'expression de surprise du sexagénaire.

La grande roue reprit sa course, lui laissant le temps de bander à nouveau la corde, de monter tranquillement une autre flèche dans la rainure et de se remettre en position de tir. L'homme avait déjà retrouvé son air serein et profitait tranquillement de la vue quand la roue s'arrêta une fois de plus et que son panier se remit à osciller doucement.

Cette fois, il visa plus à droite avant de laisser partir la flèche qui, presque sans un bruit, parcourut la distance entre eux et se planta du côté gauche de la poitrine du vieil homme, qu'elle transperça entre deux côtes, lui perforant probablement le cœur, à en juger par l'importante quantité de sang qui inonda sa chemise.

# 74

C'était comme si les sons s'étaient inversés. Les hautes fréquences dans les oreilles de Fabian étaient devenues tellement graves tout à coup qu'il avait l'impression d'entendre gronder le tonnerre à distance. Ce qu'il percevait le mieux, c'était le bruit de sa propre respiration, travaillant au rythme des battements de son cœur, tandis qu'il retournait en courant à fond de train vers les montagnes russes.

Cela faisait plus d'un quart d'heure que les deux trains s'étaient percutés, mais la zone grouillait toujours de gardiens, de blessés et de curieux. « Police », dit-il en montrant son badge à un homme portant l'uniforme des employés du parc et qui tentait de lui barrer l'accès.

« Allez-vous-en ! aboya-t-il. Fichez le camp d'ici.

– Je suis de la police ! Je dois monter ! dit-il en le bousculant sans autre forme de procès. Laissez-moi passer !

– Vous n'irez nulle part, hurla le gardien en le retenant par sa veste. Vous avez perdu la tête, ou quoi ? »

Fabian tenta violemment de se libérer. Deux fois, il avait été sur le point d'arrêter Milwokh. Il n'en laisserait pas passer une troisième. Mais le gardien refusait de le lâcher.

Tout à coup, un concert de hurlements retentit du côté de la grande roue, distrayant le gardien, ce qui permit à Fabian de se dégager de son emprise et de monter dans un wagon du premier convoi, qui était évidemment vide. Sans savoir très bien ce qu'il faisait, il lâcha le frein, et celui-ci commença à avancer vers le premier tunnel.

Derrière lui, les gardiens l'invectivaient, mais leurs voix s'affaiblissaient à mesure que le train s'éloignait à l'intérieur de la galerie. Lorsque les crochets entre les voies agrippèrent les wagonnets pour hisser le train dans la première côte, il ne les entendait déjà plus.

Milwokh avait tué deux personnes, deux victimes innocentes. Peut-être plus. Quoi qu'il en soit, il fallait que ça cesse. Coûte que coûte.

Le train s'arrêta en pleine montée. Quelqu'un avait dû actionner l'arrêt d'urgence et Fabian n'eut pas d'autre solution que de descendre du wagon et de continuer l'ascension à pied. Mais la montée était raide et bien plus difficile qu'il n'y paraissait. Très vite il fut en nage, et les séquelles de sa bagarre avec Molander se firent douloureusement sentir. Chaque parcelle de son corps lui hurlait qu'il était au bord de la rupture.

Titubant sur un terre-plein d'herbe artificielle où paissaient de fausses vaches, Risk atteignit finalement le sommet de la fausse montagne. Là, il aperçut Milwokh, dos à lui, en train d'agiter son bras gauche.

« Police ! cria-t-il. Pontus Milwokh, je vous ordonne de lever vos mains en l'air et de vous rendre ! »

Milwokh obtempéra et leva lentement ses mains au-dessus de sa tête. Mais au lieu de se retourner vers Fabian, il plongea dans le vide.

« Non… non, non », gémit Fabian pour lui-même en s'approchant du bord pour découvrir que Milwokh avait atterri sur un toit, trois ou quatre mètres plus bas. L'homme rampait à quatre pattes et disparut bientôt de sa vue.

C'était beaucoup trop haut, mais il le réalisa trop tard. Imitant Milwokh, Fabian s'était déjà jeté de la fausse montagne sans réfléchir.

Dans sa chute, son portable glissa de sa poche et passa par-dessus le rebord du toit. Et, plus grave, malgré sa tentative pour amortir le choc avec ses jambes, il sentit quelque chose se disloquer dans l'une de ses hanches.

Mais cela n'avait pas d'importance. Plus rien n'avait d'importance et, faisant fi de la douleur, il descendit du toit jusqu'à une petite terrasse, passa au-dessus d'une rambarde et glissa le long d'un poteau jusqu'au sol.

Couché sur le flanc, cherchant Milwokh des yeux, serrant les dents pour supporter la douleur, le flic tira de toutes ses forces sur sa jambe pour remettre en place l'articulation de sa hanche. Mais où était-il passé ?

« De quel côté est-il parti ? lança-t-il à un passant qui le regardait se relever, bouche bée. *Answer me ! Which way did he go ?*

– Je crois qu'il s'est enfui par là », cria une femme derrière lui.

Alors qu'il suivait des yeux la direction qu'elle lui indiquait, un objet fendit l'air à quelques mètres de lui, à une vitesse telle qu'il le sentit plus qu'il ne le vit.

Risk ne comprit de quoi il s'agissait que quand l'objet se ficha dans le ventre de la femme qui venait de lui répondre. Elle fut projetée brusquement en arrière.

Claudiquant, il s'approcha de la nouvelle victime et regarda la tache de sang qui s'épanouissait sur son chemisier jaune à fleurs.

« Que s'est-il passé ? lui murmura-t-elle.

– Vous venez de recevoir une flèche dans le ventre », dit-il d'une voix calme et factuelle. Il retira sa veste et la noua autour de la taille de la victime tandis que les curieux commençaient à affluer autour d'eux. « Ne vous inquiétez pas, ça va aller. Essayez juste de ne pas perdre connaissance. » Il leva la tête vers la foule. « Est-ce que quelqu'un peut appeler une ambulance, s'il vous plaît ? *Please ! Can someone call an ambulance ?*

– Je suis suédois et je suis médecin. Je suis déjà en ligne avec les secours », dit un homme en short, sandales et casquette frappée du logo du club de football de Helsingborg, sortant de la grappe de curieux. Son portable à l'oreille, il s'agenouilla à côté de la femme et inspecta ses pupilles tout en continuant à parler aux ambulanciers. « Elle est consciente, mais je crains une importante hémorragie interne.

– Est-ce que quelqu'un pourrait appeler mon mari, s'il vous plaît ? dit la blessée d'une voix devenue très faible. Il faut absolument prévenir mon mari.

– Où est votre téléphone, madame ? lui demanda Fabian.

– Dans mon sac.

– L'ambulance va arriver, dit le médecin, qui était déjà en train d'examiner la blessure autour de la flèche.

– Mon mari. Il m'attend. Il sera furieux si personne ne le prévient.

– Restez calme, on va s'en occuper. »

Fabian ouvrit le sac à main rouge auquel la femme continuait de s'accrocher et trouva son portable à l'intérieur. C'est alors qu'il comprit. Les couleurs. Le meurtrier choisissait ses victimes en fonction des couleurs qu'ils portaient. L'homme étranglé dans les montagnes russes, celui abattu aussitôt après à la carabine et à présent cette femme.

Tous avaient quelque chose de rouge sur eux.

La tenue rouge et vert du personnel de Tivoli, un pull-over et à présent ce sac.

« Mon mari, insista la femme. Il faut que vous appeliez mon mari.

– Pouvez-vous aider cette dame à joindre son mari ? » demanda Fabian à une jeune femme avant de se tourner vers tous les curieux qui s'étaient agglutinés derrière eux. « *If you are wearing anything red, remove it immediately*[1] *!* » leur cria-t-il tout en se débarrassant de ses baskets rouges, pour se rendre compte que ses chaussettes étaient rouges au niveau des orteils.

Les gens le dévisagèrent, interloqués, avant d'échanger des regards incrédules.

« *Listen to me !* dit-il en retirant ses chaussettes. *I'm a police officer. I want you to take off every red item that you're wearing ! Now*[2] *!* » Il se releva et arracha au médecin sa casquette rouge avant de traverser la foule et de se précipiter en boitant dans la direction d'où était venue la flèche.

Apparemment, le dé avait d'abord ordonné à Milwokh de tirer d'un endroit situé *le plus haut possible,* puis de rester *constamment en mouvement*, ou peut-être de *se mêler à la foule*.

Les deux dernières alternatives pouvant signifier qu'il était tout près. Mais Fabian ne l'apercevait nulle part et, pour avoir une meilleure vue d'ensemble, il grimpa sur un banc en s'aidant de sa seule hanche valide. Toujours introuvable. Avait-il déjà reçu l'ordre de changer sa position ? À moins qu'il n'ait lancé un as et qu'il soit en train de sortir du parc par une issue quelconque.

Quelques personnes avaient suivi son conseil et retiré tout ce qu'elles portaient de rouge, d'autres étaient tranquillement en train de filmer la scène avec leur portable, comme si elles étaient sur une plage, inconscientes du tsunami qui risquait de les submerger.

À nouveau, Fabian perçut cet imperceptible mouvement dans l'air, invisible à la plupart des personnes présentes, et il comprit qu'une nouvelle flèche avait été tirée. Au lieu d'en suivre la trajectoire et de s'intéresser à la cible, Risk se tourna dans la direction opposée et avisa, à une trentaine de mètres de lui, une silhouette masculine qui lui tournait le dos. Un homme aux cheveux bruns descendant aux épaules, en train de secouer son bras gauche.

1. « Si vous portez du rouge sur vous, retirez-le immédiatement ! »
2. « Écoutez-moi ! Je veux que vous retiriez tous les vêtements ou objets rouges que vous portez ! Tout de suite ! »

# 75

Trois morts et une blessée grave.

Jusqu'ici, songea Jan Hesk, prenant congé d'un bref hochement de tête du gardien de Tivoli qui venait de lui transmettre l'information, avant de continuer seul vers la pelouse de la grande scène. Qui sait combien de victimes allaient encore tomber avant que tout cela soit terminé ?

Le choc passé, on se mettrait à analyser les faits. C'était une certitude. On commencerait par se demander comment une telle chose avait pu arriver. On se mettrait à douter de la sécurité du pays et on interrogerait les signes avant-coureurs.

On retournerait chaque pierre, et plus on creuserait, plus on s'enfoncerait dans la fange. Des théories du complot naîtraient de tous côtés, on dirait que la police était au courant et qu'elle avait tout fait pour dissimuler la réalité, et on aurait en partie raison.

Mais seulement en partie. Personne ne prendrait en compte l'erreur humaine. La faillibilité de l'être humain. La vulnérabilité d'un homme qui avait un loyer à payer et un crédit sur sa voiture. Un homme qui faisait du mieux qu'il pouvait, en travaillant sous les ordres d'un supérieur qui avait son propre agenda.

N'empêche qu'ils n'auraient droit à aucune circonstance atténuante quand on apprendrait que les Suédois avaient fait tout ce qui était en leur pouvoir pour empêcher le drame. Qu'ils avaient appelé la police danoise pour la prévenir aussitôt qu'ils avaient trouvé un indice laissant à penser que Tivoli pourrait être le prochain terrain de jeu de l'assassin. Qu'ils avaient à plusieurs reprises essayé de mettre en place une collaboration.

Et lui se retrouvait les deux pieds dans la merde, le pantalon tellement entortillé autour des chevilles qu'il tomberait au moindre

pas. À la moindre petite erreur de décision. Et serait mis définitivement sur la touche.

Cependant, si noir que fût le tableau pour l'instant, il lui restait encore une petite chance d'inverser la situation.

Personne ne savait où se cachait Kim Sleizner. Celui-ci refusait obstinément de décrocher son téléphone depuis quarante minutes. En temps normal, son silence aurait aggravé son ulcère mais pour une fois, c'était une bonne nouvelle, car cela lui laissait la possibilité de reprendre la barre et de montrer ce qu'il valait.

Hesk se sentait moins nerveux qu'il y avait une heure. Il était presque soulagé de savoir que la catastrophe était advenue plutôt que de rester passif, dans l'expectative.

L'ambiance du parc avait changé. Heureusement, la panique ne s'était pas encore emparée de la foule, mais on sentait qu'elle couvait sous la surface et que ce n'était plus qu'une question de temps avant qu'elle n'éclate.

C'était ce qu'ils devaient prévenir à tout prix, car quand ce mouvement irrépressible s'emparerait des vingt-cinq mille visiteurs des jardins de Tivoli, le nombre des victimes augmenterait de manière dramatique.

Voilà pourquoi les autorités avaient décidé de laisser les attractions ouvertes, à l'exception des montagnes russes et de la grande roue. La police et les agents de sécurité du parc devaient maintenir le calme en restant aussi discrets que possible, tout en quadrillant la zone pour que le criminel ne passe pas entre les mailles de leurs filets. L'équilibre entre les deux était fragile, mais au regard des circonstances, c'était la seule manière de procéder.

Au moins, ils n'avaient pas affaire à un type tirant à tout va à la mitraillette et courant dans tous les sens. Parce que dans ces cas-là, c'étaient plusieurs centaines de victimes qui tombaient dans le premier quart d'heure. L'inconvénient étant qu'un criminel agissant en cachette sur une période plus étendue était infiniment plus difficile à localiser.

Et c'est là que Fabian Risk entrait en jeu. En fait, tout dépendait de lui. De ce Suédois qui, au mépris de toute règle, avait débarqué une arme à la main, déterminé comme jamais.

Jan l'avait ressenti à la seconde où il s'était trouvé dans la même pièce que lui. Ce côté sombre et cette ténacité qui sont l'apanage des

têtes brûlées.

En un sens, il l'enviait. Lui avait toujours pensé plutôt aux conséquences de ses actes qu'au but qu'il poursuivait. Il n'était pas un héros, et il ne le serait jamais. En vérité, il était un individu assez moyen. Mais il était intelligent et ne voyait aucun inconvénient à laisser les autres jouer les héros.

# 76

Milwokh continuait d'avancer, veillant à rester toujours en mouvement comme l'avait ordonné le dé. Il marchait sans précipitation pour ne pas attirer l'attention, veillant à ressembler aux autres visiteurs, imitant leur air candide, le nez levé vers le soleil, convaincus qu'il n'y avait pas de meilleur endroit pour passer l'après-midi.

La plupart ne semblaient avoir aucune idée de ce qui se passait, même s'il devinait dans les yeux de certains une sorte d'inquiétude, palpable dans l'air. Et puis il y avait ceux qui savaient et qui, malgré les protestations de leurs enfants, les poussaient vers les sorties où les files d'attente s'allongeaient à vue d'œil. Ici et là, on pouvait voir sur le sol des casquettes, des sacs à dos et des pull-overs rouges, ou ornés d'un motif rouge, que les gens avaient enlevés et jetés à la hâte.

Ça, il ne l'avait pas prévu et il ne pouvait rien y changer. Un changement de couleur aurait été opportun, mais le dé, lui, avait décidé qu'il devait changer d'arme. Pour un couteau, cette fois, ce qui était une bonne nouvelle parce que les flèches commençaient à manquer. Alors qu'il avait été un peu inquiet à l'idée de se servir de l'arbalète, il convenait à présent que c'était une arme très amusante. Plus que l'épée, même. L'élégance de cet instrument lui avait donné beaucoup de plaisir. C'était un exemple de physique à l'état pur. Sans mentionner les flèches. Il y avait quelque chose de terriblement sensuel dans la façon dont elles traversaient l'air sans un bruit et pénétraient inflexiblement dans leur cible.

Il s'arrêta devant la salle de concerts et s'appuya à la fontaine. C'était peut-être un hasard, mais il avait beau regarder partout autour de lui, presque plus personne ne portait de rouge. Jusqu'ici il y en avait pléthore mais soudain, c'était comme si ses yeux ne percevaient

plus la couleur rouge.

Il repartit et passa devant la terrasse de la brasserie Nimb, où il remarqua une petite fille d'une douzaine d'années assise en compagnie de ses parents, une grosse barbe à papa rouge pâle à la main. Mais il se demanda si une sucrerie de foire entrait dans le cahier des charges. Idem pour le briquet rouge posé sur la table devant les deux parents en train de fumer.

« On devrait s'en aller, dit la mère. Tu ne trouves pas que l'ambiance est pourrie, aujourd'hui ? »

Il commençait à désespérer. Il savait pertinemment que seuls comptaient les vêtements et les accessoires. Uniquement. En plus, cette barbe à papa était plutôt rose que rouge. Et franchement, il trouvait complètement irresponsable que des parents se permettent de fumer comme ça devant leur enfant.

« Tu te fais des idées, ma chérie, répliqua le père, tout va bien. Tivoli sera toujours Tivoli. »

Il envisagea un instant de rester pour voir lequel des deux parents allait attraper le briquet sur la table. À partir de ce moment-là, il pourrait légitimement le considérer comme un accessoire, et la petite fille serait débarrassée d'au moins un parent indigne.

Mais quelques pas plus loin, il aperçut enfin un objet rouge sous la forme d'un foulard noué autour du cou d'une dame d'un certain âge. Elle était assise au bord de la fontaine aux vœux, dans le petit square devant l'hôtel Nimb, et son visage était aussi serein que celui de la statue en bronze derrière elle. Elle ne semblait attendre personne et avait seulement l'air d'avoir trouvé un endroit idéal pour se reposer à l'ombre.

Pour une raison quelconque, elle avait déjà noté sa présence et, sans la moindre appréhension, le regardait comme si elle l'invitait à venir la rejoindre. Alors qu'il s'approchait en souriant, le couteau dissimulé dans la manche de sa veste, on aurait presque dit qu'elle savait ce qu'il avait en tête.

Les hommes ne sont pas égaux devant le danger. Certains crient et tentent de fuir. D'autres se décomposent et se jettent à genoux, suppliant qu'on les épargne. Cette femme était apparemment prête à accueillir la mort avec le sourire.

« Oui ? Que puis-je faire pour vous ? lui dit-elle en se levant.

– Rien, répondit-il en faisant un pas supplémentaire vers elle. Juste

rester calme. » Sans la quitter des yeux, il lui enfonça la lame dans le ventre, réalisant dans le même temps qu'il avait mal interprété son attitude.

Le saisissement qu'il lut dans son regard le surprit et il dut mettre une main sur sa bouche pour étouffer son cri pendant qu'il lui labourait les entrailles avec le couteau. La femme finit par mollir entre ses bras et il put la laisser choir et s'éloigner rapidement des hurlements des témoins choqués.

# 77

Continuer à avancer. Il n'avait pas d'autre option. Continuer à marcher, même s'il avait l'impression que chaque nouveau pas grignotait un nouveau morceau de sa hanche et exacerbait sa douleur. Sans cette douleur, il aurait pu se déplacer plus vite. Mais en l'état, il progressait lentement sur ses pieds nus, en mettant le plus de poids possible sur sa jambe droite juste pour arriver à poser un pied devant l'autre.

Il était beaucoup trop lent. Après avoir vaguement aperçu Milwokh, il l'avait à nouveau perdu de vue. Il se redemanda s'il avait lancé un as et quitté le site.

Fabian contourna la brasserie Nimb et, en voyant un attroupement devant la fontaine aux vœux, il comprit qu'il y avait eu une nouvelle victime. Sa douleur à la hanche était si forte à présent qu'il lui fallut plusieurs minutes pour se frayer un chemin jusqu'à la vieille dame à qui on avait déjà donné les premiers soins pour stopper l'hémorragie.

« Quelqu'un a appelé une ambulance ? demanda-t-il en remarquant le foulard rouge autour de son cou.

– Oui, mais ils sont déjà occupés. Ils arriveront dès qu'ils pourront, dit un homme. Si je comprends bien, elle n'est pas la seule à avoir été agressée ?

– Hein ? Il y a d'autres victimes ? dit un autre.

– J'ai entendu dire que quelqu'un avait été touché par une flèche.

– Madame, est-ce que vous m'entendez ? demanda Fabian, penché sur la vieille dame qui hocha imperceptiblement la tête. Dans quelle direction est-il allé ? Vous avez eu le temps de le voir s'enfuir ? »

Elle ouvrit la bouche, mais ne parvint pas à formuler de mots. Juste un grognement indistinct. Surmontant sa douleur, il se mit à genoux et approcha son oreille à quelques centimètres de sa bouche.

« L'escalier…, dit-elle dans un souffle. Il a pris l'escalier… »

Fabian se remit péniblement debout, repéra l'escalier qui menait à l'intérieur de la brasserie et partit en boitant dans cette direction.

« *Here, take these* », lui proposa quelqu'un derrière lui.

Fabian se retourna et vit un vieil homme qui lui tendait une paire de béquilles. « *Thank you* », dit-il, les acceptant, ce qui lui permit d'avancer beaucoup plus vite. La douleur était loin d'avoir disparu, mais était plus supportable. À l'intérieur du restaurant, il fut intercepté par un serveur.

« Nous sommes fermés, expliqua celui-ci. Tout le parc est en train de fermer à cause d'un attentat terroriste.

– Comment ça, fermés ?

– Je viens de vous le dire, à cause de l'attentat.

– Et où est passé l'homme de type asiatique avec de longs cheveux noirs qui vient d'entrer ?

– À l'hôtel », répondit l'employé en lui indiquant la direction.

Fabian traversa la salle de restaurant sur ses béquilles et parvint dans un hall désert donnant sur la rue et la gare centrale juste en face.

Pour s'échapper, c'était la voie royale. Pas de personnel. Pas de gardiens. Rien. La liberté sans entraves.

Mais connaissant Milwokh, il n'aurait pas choisi cette issue sans que le dé le lui ordonne, et pour cela, il aurait fallu qu'il lance ce fameux as. Il y avait une chance sur six, ce qui signifiait qu'il y avait beaucoup plus de probabilités qu'il se trouve quelque part dans l'hôtel.

Un escalier conduisait à l'étage et, ne voyant pas d'ascenseur, Fabian entreprit de l'escalader avec ses cannes. Arrivé sur le palier, il suivit un couloir désert. Côté parc, des portes de chambres numérotées, et au bout, une salle de réception digne d'un château avec, suspendus à un plafond en forme de dôme, trois énormes lustres en cristal. À droite, le long du mur, se trouvait le bar, et des petits coins salon en cuir havane étaient aménagés ici et là, isolés par de gigantesques plantes vertes.

Ni client ni personnel. Après avoir dû se frayer un chemin dans une foule épaisse, soudain il était seul au monde. L'hôtel s'était vidé de tous ses pensionnaires, ce qui en faisait l'endroit parfait si Milwokh avait lancé un 2 suivi d'un 5.

*Trouve un lieu à l'abri des regards,* se remémora-t-il en se dirigeant vers les grandes portes qui se trouvaient sur sa gauche. Toutes étaient

ouvertes sauf une et, après avoir traversé le hall d'accueil clopin-clopant, il s'arrêta devant la porte à deux battants et reprit son souffle quelques secondes avant de la pousser.

La pièce tout en longueur était meublée d'une longue table de conférence noire ornée de deux candélabres et d'un grand bouquet de fleurs. Les murs étaient couverts d'immenses miroirs dans des cadres en argent, flanqués de part et d'autre d'appliques lumineuses. Au plafond, exactement au-dessus du centre de la table, une coupole laissait entrer la lumière du jour.

Au fond de la pièce, lui tournant le dos, Milwokh, affublé de sa perruque, contemplait les jardins de Tivoli où circulait encore pas mal de monde.

« Un endroit à l'abri des regards. Couteau. Rouge, énonça Fabian en s'avançant vers lui. Pas facile à respecter, comme combinaison. »

Milwokh se retourna, le couteau sanglant à la main, et son regard se déplaça du visage amoché de Fabian à sa chemise en lin sale et son jean déchiré, jusqu'à ses pieds nus.

« Désolé. Je ne porte plus de rouge, dit Fabian en levant ses bras prolongés par les béquilles, en un geste de regret. Ah merde, tu comptes peut-être les taches de sang ? » Fabian sourit. Malgré l'horreur de la situation, son absurdité était telle qu'un sourire avait autant de chances de la faire évoluer que n'importe quoi.

Mais le visage de Milwokh resta impassible, et il continua à le détailler des pieds à la tête, comme pour s'assurer qu'il n'avait rien oublié, ce qui voulait probablement dire que le sang n'entrait pas dans les diktats du dé.

« Baisse ton pantalon », dit-il enfin en faisant un petit pas en avant.

Fabian n'avait pas la moindre idée de la couleur du caleçon qu'il avait mis aujourd'hui. Il pouvait être rouge comme il pouvait être de n'importe quelle autre couleur.

« Allez, enlève-le, répéta Milwokh, le couteau pointé vers lui, prêt à frapper.

– Et si je refuse ? Tu feras quoi ? Tu ne peux pas me tuer si le dé n'a pas donné son accord, n'est-ce pas ?

– Il suffit que je lui pose la question. » Milwokh secoua son bras gauche et le dé se mit à sautiller dans sa cage en plastique. « Un 1, un 2 ou un 3, c'est tout ce qu'il me faut.

– Et pourquoi pas un 4, un 5 ou un 6 ? Ou bien des chiffres pairs et

impairs ?

– Parce que c'est comme ça et que cela ne dépend ni de toi ni de moi. » Milwokh arrêta de remuer son bras et le tendit pour que Fabian puisse voir le résultat en même temps que lui.

Un 2.

« Le dé a parlé. Maintenant, à toi de voir. Soit tu baisses tout de suite ton pantalon, soit je te saigne à mort. Tu choisis. »

L'idée d'avancer de deux pas sous prétexte de vérifier le 2 et d'en profiter pour lui saisir le bras et le faire tomber resta à l'état de projet. Les images de la caméra de surveillance de l'Ica Maxi sur lesquelles on voyait Milwokh sauter par-dessus le comptoir du rayon charcuterie et poignarder Lennart Andersson défilèrent dans son esprit.

Il n'avait pas la moindre chance de s'en sortir vivant.

Risk essaya une dernière fois de se rappeler ce qu'il avait enfilé ce matin. Mais il n'en avait décidément aucun souvenir. Pas d'autre solution : de ses mains tremblantes il descendit sa braguette. Puis baissa son pantalon.

Il portait le caleçon H&M que Sonja avait à plusieurs reprises été sur le point de jeter à la poubelle. Mais chaque fois, il s'était insurgé et avait argué que, tant qu'il était entier, il n'y avait aucune raison de ne pas le faire durer encore un peu. Et à présent, voilà qu'avec ses rayures jaunes et vertes, ce caleçon lui sauvait la vie.

« Lève ta chemise », poursuivit Milwokh, et Fabian obtempéra.

L'élastique du caleçon était blanc avec un motif vert sur lequel on pouvait lire la marque « Dobber » tout autour de la taille. L'étiquette avec les instructions de lavage avait peut-être comporté des caractères rouges, mais il l'avait coupée depuis bien longtemps.

Fabian poussa un soupir de soulagement et leva les yeux pour s'apercevoir que Milwokh brandissait le couteau à hauteur de son épaule. « Eh ! Tu es daltonien ou quoi ? Je n'ai pas de rouge sur moi. Tu ne peux pas… »

Mais le couteau s'était déjà envolé de sa main et, tétanisé, Fabian le regarda traverser l'air et passer à cinquante centimètres de sa tête. Il se retourna, incrédule, et découvrit le serveur, debout sur le pas de la porte, le couteau planté dans la poitrine – et sa cravate rouge.

Le sang giclant par la bouche et coulant sur sa chemise blanche, le jeune homme s'affaissa sur le sol. Il agitait mollement les jambes, tel un scarabée sur le dos essayant désespérément de se relever.

Milwokh vint se camper au-dessus de lui, saisit le couteau et frappa deux autres fois jusqu'à ce que les jambes et les bras du serveur cessent de gigoter.

Puis il essuya la lame dans les vêtements de sa victime et tira son corps à l'intérieur de la salle de conférences pour laisser se refermer les battants de la porte.

Tout était allé si vite que Fabian avait seulement eu le temps de remonter son pantalon et sa fermeture éclair.

Milwokh était déjà en train de secouer à nouveau son bras gauche. Il regarda le résultat et le secoua à nouveau. « Maintenant, je veux que tu me laisses tranquille. » Le petit homme retourna près de la fenêtre, remit le couteau dans son étui et, presque dans le même geste, sortit un fusil d'un fourreau qu'il avait dans le dos, caché par sa veste.

« C'est hors de question. Tu sais que je suis là pour t'arrêter.

– Tu peux t'en aller. Prends ça comme un cadeau du destin en attendant que le dé me demande de changer pour la couleur verte.

– Une autre solution serait que tu reprennes le contrôle de ta vie et que tu arrêtes tout maintenant, sans attendre d'avoir lancé un as.

– Reprendre le contrôle ? » Milwokh ricana.

« Oui. C'est ce que j'ai dit. C'est un dé. Un foutu dé pour jouer au Yam's.

– Va-t'en. » Milwokh posa sur Fabian un regard devenu d'un noir d'encre. « Pour ton propre bien, va-t'en !

– Tu ne vois pas que tu es devenu un esclave ? Un pauvre petit esclave avec un tas de troubles obsessionnels… »

Fabian sentit son visage éclater en miettes quand la crosse du fusil le frappa. La douleur fut atroce, mais brève : il avait perdu connaissance.

# 78

Kim Sleizner ferma sa voiture à clé, traversa le parking situé sous l'hôtel de police, loin du bruit des sirènes. Loin des embouteillages qui lui avaient valu de mettre plus de quarante minutes pour parcourir le trajet entre Amager et le commissariat. Loin de la confusion générale. Mais son soulagement fut de courte durée.

Déjà depuis l'ascenseur, où régnait habituellement un calme total, il entendit résonner une cacophonie de coups de klaxon et de sirènes d'ambulance. Il ne savait même pas que le parc automobile de la police était aussi bien fourni. Lui qui ne ratait jamais une occasion de se plaindre qu'ils manquaient de moyens.

Comme il n'avait pas osé laisser son téléphone allumé, il ignorait ce qui s'était passé exactement. Tout ce qu'il savait, il l'avait entendu en écoutant la radio de la police dans sa voiture après avoir découvert la planque de Dunja. Apparemment, un attentat terroriste dans le parc d'attractions de Tivoli aurait fait plusieurs morts et des blessés.

C'était ennuyeux, bien sûr. Mais cela voulait surtout dire qu'une fois de plus les Suédois avaient eu raison, et ça, c'était épouvantable. Si en plus l'opinion publique apprenait que la police danoise avait été prévenue et leur avait refusé son aide, ce serait du plus mauvais effet. Kim s'était déjà retrouvé auparavant dans une tempête médiatique, par la faute de Dunja. Une fois de plus et il aurait beaucoup de mal à s'en sortir par une pirouette et à faire comme si de rien n'était.

Et que tout cela lui arrive au moment où son téléphone avait été piraté, c'était la goutte d'eau qui faisait déborder le vase. Combien de ses conversations cette petite salope avait-elle entendues ? Combien de SMS privés elle et ces deux déchets de la nature qu'elle trimbalait partout avaient-ils lus ? Est-ce qu'ils lisaient ses mails, aussi ? Et avaient-ils triangulé sa position chaque fois qu'il se rendait au Club ?

Dunja s'était-elle connectée au micro de son portable pour espionner toutes ses conversations dès lors que ce foutu portable était à proximité ? Et la caméra ? Est-ce qu'elle avait accès au contenu de sa photothèque ? Quoi qu'il en soit, il était dans la merde, dans une foutue putain de merde. Comme si la terre entière, pour une raison ou une autre, avait décidé de s'en prendre à lui, et uniquement à lui.

Seule lumière dans le tunnel : Jan Hesk. Parce que en réalité, c'était à lui que les Suédois avaient parlé. C'était lui qui s'était montré flou et réticent. C'était lui qui avait préféré mettre des bâtons dans les roues de Fabian Risk plutôt que de prendre la menace au sérieux et de faire de la sécurité du public sa priorité. Lui encore qui avait oublié les raisons pour lesquelles il avait décidé un jour de devenir flic.

« Ah, te voilà ! l'accueillit froidement Morten Heinesen, alors que les portes de l'ascenseur n'étaient même pas encore tout à fait ouvertes. Tout le monde essaye de te joindre…

– Oui, je sais, l'interrompit Sleizner en sortant de la cabine. J'ai été obligé de couper mon téléphone. Figure-toi qu'il a été piraté.

– Piraté ? » Heinesen courut derrière lui. « Comment ça, piraté ? Tu crois que ça a quelque chose à voir avec cet attentat à Tivoli ?

– C'est très possible », mentit-il en s'éloignant au pas de charge vers l'open space en pleine effervescence, des téléphones sonnant de tous côtés et des gens parlant tous en même temps. « C'est pour ça que tu vas être obligé de me prêter le tien, ajouta Sleizner en tendant la main.

– Hein ? Tu veux que je te prête mon téléphone ?

– C'est ça, tu m'as compris. Allez, dépêche-toi. » Il agita la main avec impatience, jusqu'à ce que Heinesen lui tende finalement son portable. « Le code, maintenant.

– C'est 3287, répondit Heinesen. Mais pendant combien de temps ? Je vais avoir besoin de…

– Juste pour quelques heures. Ne t'inquiète pas, le coupa Sleizner. Raconte-moi plutôt ce qui s'est passé.

– C'est-à-dire que… nous ne savons pas grand-chose. » Heinesen emboîta le pas au directeur de la police criminelle qui repartait dans un nouveau couloir. « On dirait un attentat terroriste, mais ça ne ressemble à rien de ce que nous avons connu jusqu'ici.

– C'est-à-dire ?

– L'agresseur ne tire pas au fusil-mitrailleur dans la foule pour

faire autant de victimes que possible en très peu de temps. Ce dont nous devons nous féliciter, d'ailleurs. Celui-là s'est servi de plusieurs armes différentes. Certaines victimes ont été poignardées et d'autres tuées avec une arbalète. On parle même d'étranglement.

– Et combien de personnes ?

– Neuf morts et cinq blessés graves.

– C'est-à-dire que nous sommes encore en dessous de dix victimes. Espérons qu'on n'ira pas au-delà.

– Ça ne coûte rien d'espérer, commenta Heinesen en s'efforçant d'accorder son pas à celui de Sleizner. Mais d'après les derniers renseignements que nous avons eus, deux des blessés sont dans un état grave. Et quatre personnes ont déclaré avoir reçu une piqûre.

– Pardon ? » Sleizner pila et se tourna vers Heinesen. « Comment ça, une piqûre ? »

Heinesen haussa les épaules.

« Et puis quoi encore ? Franchement, les gens deviennent complètement paranoïaques. » Sleizner repartit d'un pas vif. « Tu vas voir, bientôt il y en a qui vont venir se plaindre d'avoir des ampoules aux pieds et qui vont mettre ça sur le dos du tueur. Enfin, il faut les prendre comme ils sont. Notre rôle à nous est de limiter au maximum le nombre de décès et d'arrêter le type rapidement. Comment se passe l'évacuation, au fait ?

– Lentement. Il y avait plus de vingt mille visiteurs et nous devons tous les contrôler et les fouiller. Nous ne sommes pas à l'abri d'une bousculade, non plus. Mais nous sommes…

– Vous êtes en plein chaos ! le coupa Sleizner. Voilà ce que vous êtes. En tout cas, c'est ce que je constate quand je regarde autour de moi. » Il fit un grand effet de manches. « Je ne vois que des gens paniqués en train de courir dans tous les sens sans aucune discipline.

– Je ne suis pas d'accord avec toi, Kim. Je crois au contraire que la plupart savent ce qu'ils font, le contredit Heinesen. Il est certain que nous travaillons dans l'urgence, mais…

– Sois gentil de ne pas m'interrompre, dit Sleizner en s'arrêtant devant la porte du service informatique. Occupe-toi plutôt de bloquer le boulevard H.-C.-Andersen, Vesterbrogade, Bernstorffsgade et…

– Et Tietgensgade, abonda Heinesen, s'attirant aussitôt un regard foudroyant de Sleizner. Pour information, Kim, nous sommes déjà en train de bloquer les rues autour de Tivoli afin de faire sortir les

visiteurs plus rapidement et de pouvoir les contrôler à l'extérieur avant de les lâcher dans la nature.

– Ah bon. Et qui en a donné l'ordre ?

– Hesk.

– Je vois. » Alors ce petit connard n'avait pas pu s'empêcher de prendre la direction des opérations… « Très bien. Au moins, les choses avancent. Et les forces d'intervention ?

– Nous avons deux brigades à l'intérieur et quatre autres sont en chemin, dont deux seront… »

Sleizner l'interrompit d'une main levée et ouvrit la porte du service informatique sans frapper. Il en avait assez d'entendre parler des ordres que Hesk avait donnés. Il s'était éloigné pendant moins de vingt-quatre heures et déjà ce petit con avait pris la grosse tête.

Assis à un bureau au fond de la pièce, Michael Rønning parlait au téléphone. « Écoute, je te rappelle », dit-il, mettant fin à sa conversation et levant les yeux vers Sleizner.

« On a des conversations privées pendant les heures de travail ? dit celui-ci en entrant. Ce n'est pas bien, ça. » Il commença à se curer les ongles. « Pas bien du tout. Surtout en plein attentat terroriste. Tu n'es pas de mon avis, Morten ? » demanda-t-il en se tournant vers Heinesen, qui ne sut quoi répondre.

« Ce n'était pas une conversation privée, se défendit Rønning. En fait j'étais en ligne avec…

– Hahaha ! le coupa Sleizner. Je t'ai fait peur, hein, avoue ? » Le regard de Sleizner alla de Rønning à Heinesen sans qu'il ait droit à l'esquisse d'un sourire. « Bref… En fait, si je suis là, c'est pour m'excuser de m'être un peu braqué quand tu as voulu prendre mon téléphone, la dernière fois. » Son visage se fendit d'un large sourire. « Que celui qui n'a jamais péché… Enfin, me voilà, et j'aimerais beaucoup que tu m'installes cette mise à jour de sécurité dont tu me parlais, et le plus rapidement possible.

– Comme tu t'en souviens peut-être, je t'avais réservé tout l'après-midi d'hier et maintenant, avec ce qui se passe à Tivoli, je suis débordé.

– Alors, change l'ordre de tes priorités. Ce n'est pas plus compliqué que ça.

– Je verrai ce que je peux faire. Mets-le sur la table avec ton code PIN sur un bout de papier.

– Tu as deux heures. Je veux qu'il soit prêt quand je reviens.

– Dans ce cas, tu vas être déçu. Je ne m'en occuperai pas avant ce soir au plus tôt, et ce n'est pas la peine de revenir le chercher avant demain matin, après ton café. »

Sleizner posa le mobile avec un grognement et se retourna pour partir.

« N'oublie pas le code PIN », lança Rønning en agitant le téléphone. Sleizner fit demi-tour sans autre commentaire et griffonna le code sur un Post-it avant de ressortir de la pièce, Heinesen sur ses talons.

« Écoute, Kim, se plaignit celui-ci. Je ne crois vraiment pas que je vais pouvoir me passer de mon téléphone jusqu'à…

– Encore une chose, pendant que j'y pense. » Sleizner se retourna vers son subalterne. « Ce Suédois, Rusk, ou quel que soit son nom…

– Tu veux dire Fabian Risk ?

– C'est ça. Est-ce qu'il a déjà pointé sa sale tronche, ou pas encore ?

– Il vaut mieux que tu voies ça avec Hesk. Il est sur place et…

– Mais là, c'est à toi que je pose la question, dit Sleizner avec un sourire. Je suis sûr que Hesk a des tas de choses plus importantes à faire. C'est pourquoi je te demande d'ouvrir l'œil et de me faire savoir si ce Risk débarque ici. Parce que, le connaissant, il va absolument vouloir arrêter ce terroriste lui-même, et surtout tirer la couverture à lui. Mais cela ne doit pas arriver, compris ? Ici, au Danemark, on respecte les règles. C'est tout ce que j'ai à dire. » Il donna à Heinesen une tape sur l'épaule. « C'est nous qui arrêtons les criminels qui sévissent sur notre territoire.

– Où veux-tu en venir ? demanda Heinesen en avalant péniblement sa salive. Je veux dire, s'il s'avérait qu'il était déjà là et qu'il…

– Je crois que tu as parfaitement compris où je veux en venir. »

# 79

Un coup de feu éclata, suffisamment fort pour réveiller Fabian. Il arrivait à peine à soulever ses paupières tuméfiées. Le bruit d'un objet rebondissant contre du plastique lui fit reprendre ses esprits : il vit sans le voir le dé tournant dans la demi-bouteille transparente que Milwokh avait fixée à son poignet gauche.

Fabian n'arrivait à distinguer que des taches de lumière mouvantes et floues. Il avait mal partout, mais surtout au visage et à la hanche. Mais son corps semblait étrangement résilient.

Il était couché sur le flanc, ça, il en était à peu près sûr, et il avait les mains attachées dans le dos. Au-dessus de sa tête, il percevait vaguement une zone plus lumineuse, il devait toujours se trouver dans la salle de conférences isolée avec sa coupole vitrée au plafond. Un peu plus loin, il devinait la silhouette de Milwokh, fusil en joue. Un nouveau coup de feu éclata.

« Pourquoi ? demanda-t-il en frottant son visage contre son épaule pour essayer d'enlever une partie du sang séché qui lui brouillait la vue. Pourquoi est-ce que tu t'obstines ? » La douleur lui apprit que son visage était très abîmé, mais au moins, il n'était plus complètement aveugle.

« Ce n'est pas à moi qu'il faut poser la question. » Milwokh, qui portait à présent une casquette noire sur sa perruque longue, se tourna vers lui en agitant à nouveau son bras gauche.

« Oui, je sais, c'est le dé. Un as, et tout est terminé. Mais si cet as n'arrive pas ?

– Alors je continuerai. Que veux-tu que je fasse d'autre ?

– Que tu laisses tomber. Tu ne crois pas que tu as fait assez de mal comme ça ?

– Apparemment pas. » Milwokh vint s'accroupir devant Fabian et

tendit son bras pour qu'il puisse suivre les soubresauts du dé à l'intérieur de la bouteille. « Voyons ce qu'il décide. Peut-être que lui aussi en a assez. » Il haussa les épaules. « Ou peut-être qu'il est plus affamé que jamais. » Il immobilisa le bras.

Un 4 – changer de cible.

« Tiens, tiens. Un 4. » Milwokh recommença à secouer la bouteille. « Voyons un peu si la chance te sourit toujours… »

Fabian portait un jean bleu. Il savait maintenant que son caleçon avait des rayures vertes et jaunes. Trois couleurs correspondant respectivement aux chiffres 3, 4 et 5. Il avait donc cinquante pour cent de chances de s'en sortir. « Une chose m'intrigue. Qu'est-ce qui t'a poussé à devenir esclave du hasard ? »

Milwokh posa le canon du fusil sur le front du policier avant d'arrêter le mouvement du dé. « Et toi, est-ce que tu as déjà réfléchi à ta relation avec le hasard ? Moi, je dirais que de nous deux, c'est plutôt toi l'esclave.

– Au moins, moi, je conserve mon libre arbitre. Ce qui n'est pas ton cas.

– Ton libre arbitre ! Laisse-moi rire. Ton prétendu libre arbitre n'est qu'une illusion. Comme la plupart des gens, tu n'es qu'un algorithme. Je suis sûr qu'en ce moment, tu préférerais être chez toi avec ta famille plutôt qu'ici, à moitié fracassé, avec le canon d'un fusil au milieu du front. Mais ton algorithme t'a programmé pour m'arrêter coûte que coûte, et ton libre arbitre aura beau te dire que tu préférerais être confortablement installé sur ton canapé, en train de lire les nouvelles de Tivoli dans le journal, tu es ici, à un lancer de dé de ta propre mort.

– Tu as raison, c'est moi qui suis là, les bras attachés dans le dos et menacé de mort. Mais de nous deux, ce n'est pas moi la victime, c'est toi. Tu ne te rends pas compte que de nous deux, c'est toi le malade ? Toi qui ne maîtrises rien. Toi qui ne peux prendre aucune décision sans être obligé de demander son avis à un vulgaire cube. Comme un gosse qui veut des bonbons et est obligé de les réclamer à ses parents. »

Sans un mot, Milwokh arrêta le mouvement de son bras et le tendit vers Fabian.

Un 2 – orange.

« Tu sais que tu devrais jouer au loto, toi. Avec la chance que tu

as, tu pourrais devenir riche. » Milwokh se leva et retourna à la fenêtre balayer le paysage à travers la lunette du fusil. Moins d'une minute plus tard, un coup partait, suivi de hurlements.

« Toi, moi et le reste du monde sommes les jouets du hasard, que nous le voulions ou non, reprit Milwokh en recommençant à agiter son bras. C'est lui qui décide de tout, tout le temps. N'importe qui peut se faire renverser par un bus n'importe quand. Un avion peut s'écraser sur ce bâtiment avant que je sois arrivé au bout de cette phrase. Et si on n'a vraiment pas de chance, on peut prendre une balle dans la poitrine simplement parce qu'on porte une casquette orange.

– Tu confonds accident et meurtre. » Malgré ses mains attachées dans le dos, Fabian réussit à s'asseoir. « Tu auras beau mettre tes actes sur le compte du hasard et de tes foutus dés, ce que tu fais est criminel aux yeux de la loi, que tu le veuilles ou non. »

Milwokh revint s'accroupir devant Fabian tandis que le dé dansait dans sa demi-bouteille en plastique. « Tout à l'heure, tu m'as dit que j'étais esclave du hasard. Que j'étais incapable de prendre une décision par moi-même. Que j'étais une marionnette accrochée par ses fils à un simple dé. La vérité, c'est que c'est toi qui dépends entièrement du hasard. Toi et tout le monde. Vous êtes tous des esclaves et vous ne le savez pas. Vous êtes convaincus d'avoir le contrôle. De décider vous-mêmes de votre vie. D'être heureux de vous lever aux aurores, de vous asseoir au volant de votre voiture dans les embouteillages et d'écrire des rapports que personne ne lira jamais dans vos bureaux paysagés impersonnels et mal ventilés. Quelqu'un, quelque part, programme un algorithme et vous tournez en boucle comme des poissons rouges dans un bocal. »

Milwokh secoua plus vite son bras et le dé frappa les parois de la bouteille si fort que Fabian crut qu'elle allait se fendre. « Et puis un jour tu découvres que ton supérieur, disons, à la banque, est plus intéressé par les implants mammaires de sa maîtresse que par tes rapports sur un soupçon de blanchiment d'argent, une situation qui, lorsque la vérité éclate, provoque un énorme scandale et une chute de cinquante pour cent des actions. Les clients partent en courant et toi, tu es juste un employé parmi les milliers qui sont licenciés. Par malchance, tu es surqualifié et trop âgé pour retrouver un emploi. Quelques années plus tard, ta femme en a marre de ta gueule, et tout ce qu'il te reste après le divorce et le remboursement du crédit de la

maison, c'est un petit T2 dans un HLM de banlieue où tu te retrouves tout seul à te demander ce qui t'est arrivé. Toi qui croyais avoir totalement le contrôle de ta vie. Toi qui pensais savoir exactement ce que tu voulais. »

Le forcené continua à agiter son bras comme s'il n'avait aucune intention de s'arrêter un jour. « Moi, je maîtrise le hasard. Contrairement à vous, j'ai réussi à l'apprivoiser et à le réduire à six petites faces distinctes. Six possibilités, toutes générées par moi, et moi seul. »

Fabian ne pouvait pas le nier. Tout ce que Milwokh venait de dire était juste. « C'est vrai, dit-il en hochant la tête. Alors je te propose une chose. Toi et moi allons adopter ta façon de faire, et c'est elle qui contrôlera la suite des événements. Oui. Faisons ça. Posons les alternatives et laissons le dé décider de ce qui doit se passer. » Milwokh ne répondit pas, mais ses yeux le trahirent. Dans son regard, Fabian vit qu'il étudiait la suggestion et en évaluait les conséquences.

« Je vois que mon idée te séduit, continua Fabian. Et je comprends aussi que tu n'oses pas me dire oui. Parce que tu as peur.

– Peur, moi ?

– Oui. Tu as peur de ce que décidera le dé. Peur de connaître la fin de l'histoire. J'avoue que cela me surprend. Cette réaction n'est pas digne de toi. Après tout ce que tu as fait, tu crains à présent la décision du dé sur un sujet comme celui-là !

– Tu crois que je ne sais pas ce que tu es en train de faire ? » Milwokh secoua son bras plus fort que jamais en gestes désordonnés et violents, comme s'il en avait perdu le contrôle. « Tu crois que je suis stupide ? Je te rappelle qu'ici, ce n'est pas toi qui décides.

– Non, et ce n'est pas toi non plus. C'est le dé. Alors je trouve que la moindre des choses serait de lui demander ce qu'il en pense. » Fabian sourit, au prix d'un gros effort. « Ce n'est pas ce que tu disais il y a un instant ? Qu'il suffisait de demander ? Un as, un 2 ou un 3, c'est tout ce qu'il te faut, non ? »

Milwokh ne montra aucune réaction, mais brusquement, il cessa d'agiter le bras.

Un 3.

« Tu vois, il a dit oui. Le dé est d'accord avec mon idée, continua Fabian. Allez, un as et tu as gagné. » La proposition était venue spontanément, et il mit quelques secondes à se rendre compte qu'il

venait de jouer sa vie sur un numéro, comme ça, sur un coup de tête. Il n'aurait pas su dire pourquoi il avait choisi l'as. Mais cela n'avait plus d'importance. De toute façon, il était trop tard pour reculer.

« Et de 2 à 6, il se passe quoi ? demanda Milwokh.

– Tu renonces, tu me laisses t'arrêter et tu acceptes ta sentence. »

Milwokh éclata de rire et secoua la tête. « Ce n'est pas moi qui suis attaché, les mains dans le dos. Ce n'est pas moi qui suis dans une situation désespérée et obligé de me battre pour sauver ma peau. Moi, je peux me lever et partir, si je veux.

– Pas avant que le dé t'en ait donné la permission et qu'il t'ait ordonné de changer ta position. En attendant, tu restes ici et tu lui demandes ce qu'il prévoit pour toi et moi à partir de maintenant.

– Un 6, j'abandonne et je te laisse m'arrêter. » Milwokh regarda Fabian dans les yeux. « Un as, un 2, un 3, un 4 ou un 5, et pour toi le rideau tombe.

– C'est ta proposition contre la mienne, dit Fabian. Dans ce cas, il n'y a qu'une solution. Laissons le dé choisir. As, 2 et 3, c'est ma proposition qui l'emporte. »

Milwokh n'eut pas besoin de réfléchir très longtemps avant de se remettre à secouer énergiquement son bras. Le bruit du dé n'avait pas cessé durant leur confrontation, mais ce ne fut qu'à ce moment qu'il se fit réellement présent. Chaque petit choc contre la paroi en polyéthylène les rapprochait du dénouement. Quand le bruit cessa, Fabian n'osa pas regarder le résultat.

Un 5.

« Désolé, dit Milwokh avec un petit sourire. Tu pensais vraiment que le dé allait être de ton côté ? »

Fabian ne savait pas quoi répondre. Tous les muscles de son corps l'abandonnèrent et il se ratatina, comme s'il voulait offrir une moindre résistance à ce qui allait arriver. Il aurait tout essayé. Absolument tout. Mais c'était ainsi que l'histoire devait se terminer, un dé allait décider de son sort. Avec un risque de cinq contre un de voir sa cervelle répandue sur le mur et qu'un assassin reste en liberté. Un assassin qui continuerait ici et ailleurs à faire joujou avec son dé pendant que d'autres policiers chercheraient en vain un mobile inexistant.

Fabian entendit Milwokh agiter son bras. Il n'avait plus la force de regarder le dé et sa danse de Saint-Guy et préféra fermer les yeux. S'il

n'avait pas eu les bras attachés dans le dos, il aurait mis ses mains sur ses oreilles pour échapper à l'insupportable crépitement qui s'insinuait jusqu'au plus profond de son être.

Si la manière exacte dont il mourrait un jour ne l'avait jamais empêché de dormir, au fond de lui, il avait toujours pensé que ce serait dans l'exercice de ses fonctions. Mais finir ainsi, ligoté et battu comme plâtre, à la merci d'un dé sautillant dans le fond d'une bouteille, était désespérant.

Et pourtant, était-ce si surprenant ? Que de tout ce pour quoi il s'était battu, de tout ce qu'il avait traversé résulte une fin aussi ridicule. Et pour quoi s'était-il réellement battu, d'ailleurs ? À cet instant fatidique, il n'en était plus très sûr. Milwokh avait peut-être raison. Peut-être n'était-il qu'un algorithme sans volonté propre, attendant que sa batterie se vide.

Une nouvelle affaire, c'était tout ce qu'il avait fallu pour lui faire lâcher ceux qu'il aimait et qu'il se mette à nouveau à courir après le premier criminel venu, l'écume à la bouche, tel un lévrier de course derrière un lièvre. Sa famille, ses amis, en admettant qu'il en ait, et tout ce qui lui tenait vraiment à cœur n'avaient jamais fait le poids face à la perspective de résoudre une nouvelle enquête.

Finalement, c'était peut-être mieux ainsi. Si le fantôme, cette Greta avec qui Matilda communiquait, devait avoir raison, autant que ce soit lui qui meure plutôt qu'un autre membre de sa famille. Fabian était incontestablement à la racine de toutes leurs souffrances et de toutes les difficultés qu'ils avaient dû affronter.

Sans lui, rien de tout cela ne serait arrivé. C'était lui qui les avait abandonnés. Si Sonja, Theodor et Matilda avaient eu un compagnon et un père réellement présent, physiquement présent, les choses auraient tourné différemment.

Le problème, c'est qu'il n'était pas encore prêt à lâcher prise. Il sentait au fond de lui qu'il avait encore quelque chose à donner avant de partir pour de bon. De faire ses adieux à Matilda, à Theodor qui comptait sur lui pour le soutenir quand le procès serait ouvert, à Sonja qui espérait sa présence à son exposition de ce soir. Elle lui avait clairement exprimé qu'elle avait besoin de lui à ses côtés : sa mort serait une énième désertion.

Si la vie voulait bien lui donner une nouvelle chance, il se sentait capable de n'importe quoi. Y compris de changer de métier. De quitter

la police et de se lancer dans une tout autre direction. Mais à quoi bon penser à tout cela ? Plus rien n'avait de sens puisqu'il allait…

Risk prit soudain conscience du silence qui l'entourait. Le dé s'était tu. Il ignorait depuis combien de temps. Mais il avait donné son verdict.

« Tu ne veux pas savoir sur quoi il est tombé ? demanda Milwokh d'un ton impossible à décrypter.

– Fais ce que tu dois faire et finissons-en », répondit Fabian en ouvrant les yeux.

# 80

Écoutant les tonalités du portable qui n'en finissait pas de sonner dans le vide, Kim Sleizner accéléra le pas à l'angle de Stoltenbergsgade et de Bernstorffsgade. Il marchait aussi vite qu'il pouvait tout en évitant de prendre un coup de chaud. Il était hors de question qu'il arrive en nage et stressé. C'était lui le chef, et un chef ne débarque pas effaré avec de grandes auréoles de transpiration sous les aisselles.

C'était son organisation, sa ville et son pays. Ici, c'était lui qui prenait les décisions importantes. Lui qui donnait les ordres et commandait ses troupes d'une main ferme. Pas une pauvre amibe zézayante qui savait à peine de quelle main tenir sa bite pour pisser.

Pourquoi cette conne d'Astrid Tuvesson ne décrochait-elle pas ? Pourquoi le faisait-elle attendre alors qu'il avait passé la moitié de la journée à essayer de la joindre ? Ce qui l'étonnait, c'était que le téléphone sonne dans le vide, sans qu'un répondeur se déclenche, ou un message d'erreur. Juste ces foutues tonalités à l'infini.

Heureusement, moins de quatre ou cinq cents mètres séparaient l'hôtel de police de Tivoli, et Kim ne mit que quelques minutes à arriver à proximité du barrage de Tietgensgade, où il tomba sur un capharnaüm d'automobilistes, de cyclistes et de piétons ahuris. Sans parler de la horde de journalistes et de curieux qui lui bloquaient la route.

« Eh, toi ! » cria quelqu'un derrière lui alors qu'il venait enfin de se frayer un chemin dans la cohue et arrivait à la barrière.

« Fais demi-tour. L'accès est interdit au public. »

Sleizner se retourna vers le policier en uniforme qui venait de l'interpeller, le téléphone toujours collé à l'oreille. « Alors, c'est une sacrée chance que je ne sois pas "le public", mais le chef de la brigade criminelle de Copenhague », dit-il en souriant malgré sa fureur.

Le policier déglutit. « Ah oui ? Et tu as des papiers pour le prouver ?

– Des papiers ? Non, mais tu te prends pour qui ? » Il leva la main comme pour le frapper. « Je suis Kim Sleizner, imbécile, et toi tu n'es qu'une pauvre petite fiotte en train de pisser de trouille dans ton froc. »

« *Enchantée, moi c'est Astrid Tuvesson, de la police criminelle de Helsingborg,* entendit-il soudain dans le téléphone.

– Tu sais ce que je pense des gens qui font semblant de ne pas savoir qui les appelle alors qu'ils voient le nom sur l'écran de leur portable ? rétorqua Sleizner en brandissant son badge sous le nez du flic et en passant la barrière sans autre commentaire.

*– Je suis désolée, tout ce que je vois sur mon écran, c'est que l'appel provient d'un numéro danois,* répondit Tuvesson. *Mais maintenant que j'entends le timbre suave de ta voix, en effet, je n'ai plus aucun doute. Salut, Kim.* »

Putain, il avait oublié qu'il avait le portable de Heinesen. « Salut, Astrid, tu as cherché à me joindre.

*– C'est exact. Nous avons essayé en vain de t'avoir au téléphone presque toute la journée pour mettre en place une collaboration. Mais au regard des derniers événements, je pense qu'il est un peu tard pour faire amende honorable.*

– C'est toi qui me parles de collaboration et de faire amende honorable ? dit-il en présentant son badge à un deuxième policier afin d'échapper à une nouvelle scène à l'entrée du parc d'attractions. Entrer en courant dans un lieu public une arme à la main et se mettre à tirer dans tous les sens, tu appelles ça collaborer ?

*– Qu'est-ce que tu voulais qu'il fasse ? Il tenait le meurtrier !* »

Sleizner retira le mobile de son oreille, mit la main sur le micro et s'adressa au policier en faction. « Emmène-moi tout de suite auprès de la personne qui dirige l'opération. »

Le policier hocha la tête et ouvrit la marche.

« Excuse-moi, on en était où ?

*– Je disais qu'on parle de sauver des vies, pas de savoir qui pisse le plus loin !*

– On se calme, miss Machintrucsson. Ce n'est pas moi qui ai un cinglé en vadrouille dans les jardins de Tivoli. C'est toi. Ou plus exactement, deux cinglés armés jusqu'aux dents. Et moi, ce que je

constate, c'est que vous êtes complètement dépassés par la situation. Heureusement que je contrôle mes ressources et qu'elles travaillent d'arrache-pied sur le terrain pour arrêter le criminel. C'est tout ce que j'avais à te dire. Ici, au Danemark, contrairement à vous, nous pouvons nous prévaloir d'avoir des résultats. Tu sais pourquoi ? Parce que nous respectons les règles.

– *Et qu'est-ce que cela implique pour Fabian Risk ?*

– Ce n'est pas à moi qu'il faut poser la question. Il a pris ses décisions, maintenant, c'est son problème. »

# 81

Fabian crut d'abord avoir mal vu. Mais le dé était réellement tombé sur le 6. Il lui avait accordé le droit de continuer à vivre et, sans aucune protestation, Milwokh avait déposé son arme devant lui et s'était débarrassé de tous les sacs dont il était harnaché.

Fabian n'osait pas y croire. Il ne parvenait pas à se faire à l'idée que tout n'était pas terminé pour lui et que sa vie allait encore continuer un peu. Il s'était trompé. Les probabilités s'étaient trompées. Parce qu'il était en train de descendre les marches pour sortir de l'hôtel, appuyé sur une seule béquille. Il se servait de la deuxième, posée sur son épaule, comme d'une perche pour porter les sacs et les armes.

Pontus marchait à ses côtés, les bras attachés dans le dos. Conformément à ce qui était convenu, il avait accepté de se rendre quand le dé était tombé sur 6.

C'était fini. C'était vraiment fini.

Tout le travail que lui et l'équipe avaient fourni ces derniers mois. Toutes ces heures. Toutes ces théories. Toutes ces suppositions. Toutes ces impasses, tous ces suspects innocents. Toutes ces fois où, certains d'avoir trouvé la solution, ils avaient fait erreur. Tout cela avait payé : Milwokh avait enfin les menottes aux poignets.

Mais pour être honnête, le hasard avait joué le plus grand rôle dans cette victoire. Ils pouvaient le remercier aujourd'hui. Car sans lui, jamais…

« Les mains sur la tête et à plat ventre ! » cria une voix dans un mégaphone.

Des hommes en gilets pare-balles, avec casques et armes automatiques à la main, marchaient vers eux, venant de plusieurs directions. « C'est fini ! leur cria Fabian. Le suspect s'est rendu, vous

pouvez venir le chercher.

– *I said : hands high, and get down*[1]*!* répéta l'inspecteur danois Jan Hesk dans son mégaphone.

– *He can't get down, his hands are tied*[2] », rétorqua Fabian en se tournant vers Milwokh, dont le regard se déplaçait nerveusement d'un agent des forces d'intervention à l'autre. « Je crois qu'il vaut mieux que tu obtempères, Pontus, lui conseilla Fabian.

– *Face on the ground*[3] *!*

– *Calm down ! He's on his way*[4] *!* Fais ce qu'ils te disent, Pontus, qu'on évite d'avoir d'autres blessés.

– OK, dit finalement Milwokh, tombant lourdement à genoux, puis à plat ventre.

– Bien », dit Fabian en même temps qu'une faible détonation se faisait entendre quelque part derrière lui.

On aurait dit un coup de feu, en plus léger et en plus sourd. Un bruit à peine plus fort que celui d'un pétard. Il n'avait pas pu venir des forces d'intervention puisqu'elles étaient armées de pistolets automatiques. Et pas non plus de Jan Hesk, qui n'était armé que d'un mégaphone. Fabian ne comprenait pas. Soudain, il sentit ses jambes se dérober sous lui.

Puis il vit le sang coulant sur son jean : on lui avait tiré dessus. En tombant, avant que sa tête touche le sol et qu'il perde connaissance, il eut le temps d'apercevoir Kim Sleizner marchant vers lui, une arme à la main.

1. « J’ai dit les mains en l’air et à plat ventre ! »
2. « Il ne peut pas se coucher, il a les mains attachées »
3. « Face contre terre ! »
4. « Calmez-vous ! Il va obtempérer ! »

# 82

Sonja aurait aimé que Fabian soit parmi les premiers, dès l'ouverture des portes. Qu'il attende dans un coin pendant qu'elle faisait ce qu'elle devait faire, mais prêt à intervenir si les choses tournaient mal et qu'un visiteur dépassait les bornes.

Elle avait sincèrement cru que cette fois il l'avait écoutée, qu'il l'avait prise au sérieux quand elle lui avait exprimé son besoin de lui à ses côtés. Que c'était plus important que jamais.

Mais il n'était pas arrivé parmi les premiers. Et elle eut beau regarder dans les quatre coins de la salle, elle ne le vit nulle part. Il n'était pas là.

Elle ne doutait pas qu'il aurait une explication. Il en avait toujours une. Mais à ce moment, elle se foutait de son explication. Quelle qu'elle soit, aussi crédible et admissible qu'elle puisse être, ce soir elle voulait que son mari soit près d'elle.

En ce début de performance, Sonja était allongée sur le sol, comme un fœtus dans le ventre de sa mère, et cette position la rendait encore plus vulnérable, en admettant qu'une telle chose soit possible. Tout ce qu'elle faisait pour l'instant, c'était attendre, sans rien faire, que les gens entrent et trouvent leur place dans la salle. Le public n'avait aucune directive, aucun mode d'emploi. Personne n'expliquerait aux visiteurs ce qu'on attendait d'eux.

Il y avait plus de monde que prévu. Beaucoup plus. Combien de gens exactement ? C'était difficile à dire, mais peut-être une centaine, peut-être plus. Cela aurait dû lui faire plaisir, mais elle n'avait qu'une envie, se lever et partir en courant. Pour aller où, elle l'ignorait, mais le plus loin possible.

Et, précisément pour cette raison, il était essentiel qu'elle reste couchée là. Qu'elle supporte les regards et traverse son purgatoire. Si

elle renonçait à présent, elle n'arriverait jamais de l'autre côté. Elle resterait indéfiniment coincée entre deux vies, avec ce mal-être qui pesait sur son âme depuis des mois. Le sentiment d'attendre la fin de quelque chose qui était déjà derrière elle.

Elle avait pris conscience de cela ces derniers jours et elle le ressentait en ce moment plus que jamais. Ce qu'elle faisait ce soir, elle ne le faisait pas pour la galerie, dans tous les sens du terme. Ce qui se jouait pour elle ce soir, c'était son retour à l'art.

Ils se trouvaient dans une Maison de la culture et le carton d'invitation stipulait qu'il s'agissait d'une performance, d'une installation, mais ce n'était pas vrai. Ce qu'elle était en train de faire, elle ne le faisait que pour elle-même, pour sa propre survie, pour éprouver le sentiment qu'il n'était pas encore temps de mettre le point final. Les visiteurs n'étaient que des figurants, des témoins, des observateurs qui apportaient leur contribution par leurs regards.

Sans eux, cela n'avait aucun sens. Sans eux, ce qui était censé se produire ne se produirait pas.

Les portes se refermèrent. Le murmure distant de la rue se tut, l'ambiance dans la salle devint plus intime. Au bout de quelques minutes, l'attente fut palpable. Comme une vibration de l'air. Ou bien était-ce elle qui tremblait ?

Le silence était désormais total, mais elle s'obligea à attendre encore. Elle ne pouvait pas précipiter les événements dans le seul but de laisser cela derrière elle au plus vite. Faire durer la souffrance, se répétait-elle intérieurement. La faire durer et la supporter.

Enfin elle se releva, lentement, commençant par s'asseoir avant de se mettre à genoux, tout aussi lentement. Pour finir, elle se leva, toute droite, les bras le long du corps. Le silence était si épais qu'on aurait dit que la pièce entière retenait son souffle.

Elle regarda un homme dans les yeux jusqu'à ce que son regard s'échappe. Ce fut rapide. Trop rapide. Alors elle recommença avec une femme. Elle arriva mieux à accepter l'échange, mais elle aussi détourna les yeux au bout de quelques instants.

Elle décida de choisir le suivant avec plus de soin et se promena dans la salle pendant plusieurs minutes en étudiant les gens. Ils avaient tous des corps et des styles vestimentaires distincts, des personnalités différentes. Certains avaient une odeur forte, un visiteur était en fauteuil roulant, un autre avait un sourire étrange.

L'homme devant lequel elle finit par s'arrêter avait son âge, peut-être un peu moins, il était musclé et avait de beaux traits purs. Elle sentit qu'il était du genre à oser et à ne pas rentrer aussitôt dans sa coquille. Elle resta donc plusieurs minutes face à lui, et ils se regardèrent, puis, quand elle fut certaine qu'il n'allait pas s'échapper, elle commença à ouvrir son chemisier, un bouton après l'autre.

Elle pensait que ses mains allaient trembler, mais non. L'homme ne détourna les yeux que lorsque le chemisier fut entièrement ouvert. Alors seulement, elle retourna au milieu de la foule et le laissa glisser au sol.

Elle baissa la tête et regarda ses seins et le soutien-gorge rouge à dentelle que Fabian lui avait offert un jour pour Noël, avec un string assorti et une paire de bas résille. Sur le coup, en colère, elle l'avait accusé de sexisme et avait refusé de les essayer.

Elle n'avait porté que deux fois ce soutien-gorge, une fois avec cet amant qu'elle avait eu, et aujourd'hui. Elle avait songé plusieurs fois à le jeter au feu et le réduire en cendres, à l'effacer de sa vie comme s'il n'avait jamais existé. Et voilà qu'elle le portait à nouveau et qu'avec sa belle couleur rouge, il aveuglait la foule.

Elle choisit la compagne d'un homme d'un certain âge qui la dévorait du regard. Elle s'approcha d'elle, la regarda dans les yeux puis lui tourna le dos. Elle attendit plusieurs minutes et enfin, alors qu'elle avait cessé de compter les secondes, la femme trouva le courage de dégrafer le soutien-gorge et Sonja put retourner au centre de la pièce et le laisser tomber à ses pieds.

Voilà, à présent, elle était telle qu'en elle-même. Elle, qui arrivait à peine à se déshabiller devant Fabian, était maintenant à moitié nue devant une centaine d'étrangers. Elle sentit durcir la pointe de ses seins. Elle ne savait pas si elle devait mettre cela sur le compte de l'atmosphère qui régnait dans la pièce ou de l'air frais provenant de la ventilation au plafond. Elle ne s'attendait pas à cette réaction, mais elle lui insuffla du courage.

Alors elle déboutonna aussi son pantalon large et le laissa tomber à ses pieds. Elle n'avait plus que sa petite culotte.

Elle la retira également et resta là, nue et vulnérable.

Ce que le public en pensait, elle se contenterait de le deviner. Avant, dans son ancienne vie, son avis aurait été la seule chose qui comptait. Elle aurait eu besoin de savoir ce qui se cachait derrière ces

regards. Désormais, c'était comme s'ils s'annulaient les uns les autres.

Tous sauf un.

Tout à l'heure, elle l'avait vu sans le voir. L'homme dans son fauteuil roulant. Lâche, elle avait passé son chemin, détournant rapidement les yeux de toute cette douleur. Des blessures et des ecchymoses. Mais à présent elle était prête à les regarder en face. Maintenant qu'elle était nue et que, comme lui, elle n'avait plus rien à perdre.

Elle ignorait ce qui lui était arrivé, ce qu'il avait vécu, à part que ça avait dû être violent. Ce qu'elle savait en revanche, c'est qu'il l'avait entendue. Malgré son propre fardeau, il avait écouté chaque parole muette qu'elle avait prononcée.

Finalement il était venu, lui qui était sien. Et de le voir, elle se sentit rassurée.

Elle tourna le dos à Fabian, regarda le coffre en bois posé sur le sol à quelques mètres de distance et s'en approcha à pas lents. Lorsqu'elle l'eut atteint, elle se tourna à nouveau vers le public, comme pour prendre congé, attendit quelques minutes, puis elle grimpa à l'intérieur, s'allongea sur le dos les bras le long du corps et ferma les yeux.

Elle s'endormit.

Se réveilla en sentant qu'on venait poser sur le coffre le couvercle qui était appuyé dessus. Puis elle entendit plusieurs personnes du public ramasser les tournevis et les vis laissés à leur disposition et se mettre à visser le couvercle sur la boîte. Parfois, quelqu'un faisait tomber un tournevis par terre, et elle en conclut qu'ils travaillaient à tour de rôle.

Le silence ne revint dans la salle que lorsque le cercueil fut hermétiquement clos. Comme s'ils venaient tous de se rendre compte qu'ils avaient participé à son enterrement. Elle se rendormit. Elle eut l'impression de s'endormir en tout cas. Elle n'en était pas sûre. Le temps avait perdu sa substance.

Finalement, quelqu'un dut se décider et en convaincre au moins un autre. Ou alors ils furent plusieurs à prendre la décision en même temps. Quoi qu'il en soit, elle entendit qu'on fixait aux crochets répartis dans les quatre angles du cercueil les quatre câbles accrochés au plafond.

Enfin elle sentit qu'on la hissait, très haut et très loin de cette

tombe dans laquelle, il y a encore quelques semaines, elle était en train de s'enfoncer.

# 83

Astrid Tuvesson raccrocha, fourra le portable dans son sac à main et sortit sur le balcon pour respirer un peu. En faisant abstraction des coups de marteau et du hurlement des scies circulaires dans la chambre, c'était une belle soirée. Le genre de soirée où une douce brise permet à l'été de se montrer sous son meilleur jour.

Malgré la tiédeur estivale, les trottoirs et les terrasses un peu plus loin dans la rue étaient pratiquement déserts. Quelques rares voitures passaient de temps en temps sous les fenêtres. Les gens étaient tous devant la télévision, dans un état de choc collectif.

Pas devant la demi-finale de la Coupe d'Europe des nations qui opposait l'Allemagne à l'Italie, mais devant les informations. Elle le constatait à travers plusieurs fenêtres dans l'immeuble d'en face. Tous regardaient les images de ce qui s'était passé au parc d'attractions de Tivoli, à Copenhague.

Voilà encore quelques heures, la plupart de ses concitoyens profitaient tranquillement d'une belle journée de vacances sans savoir ce qui se jouait de l'autre côté du Sund. À l'avenir, tous se souviendraient exactement d'où ils se trouvaient et de ce qu'ils étaient en train de faire quand ils avaient entendu la nouvelle.

Pour le moment, seuls les Danois avaient donné des conférences de presse. Kim Sleizner faisait l'important et s'octroyait tout le mérite de l'arrestation. Demain, quand Tuvesson recevrait les journalistes et dévoilerait la vérité sur toute cette affaire, ce serait un raz-de-marée. Elle dénoncerait l'absence totale de coopération de la part de la police danoise, reviendrait sur les affaires anciennes soi-disant résolues et qui se révélaient aujourd'hui être toutes liées. Et elle parlerait aussi d'Ingvar Molander…

Astrid n'arrivait toujours pas à réaliser. Jusqu'à maintenant, elle

n'avait pas encore eu le temps d'y penser et elle n'avait aucune idée de la façon dont elle aborderait le sujet demain, quand elle serait sur le podium devant les journalistes.

Elle s'assit sur le fauteuil du balcon et contempla le sac ouvert sur ses genoux. Tout au fond, posée sur un petit tapis d'emballages de chewing-gums argentés, à côté de son portable, elle était là, qui l'attendait.

Négociant avec elle-même, Astrid Tuvesson se dit qu'elle l'avait mérité. Ces dernières vingt-quatre heures avaient été les plus intenses de toute sa carrière dans la police. Mais ils y étaient arrivés. Elle y était arrivée.

Maintenant, il fallait juste que cesse le vacarme dans l'appartement. Alors ils auraient atteint leur but et pourraient se regarder dans le miroir avec fierté. Fabian, Klippan, Irene et elle. Ils pourraient se vanter d'avoir réussi, malgré les nombreuses erreurs commises en cours de route. Si elle n'avait pas gagné le droit de boire un petit coup maintenant, alors quand ? Juste une gorgée, pas plus.

Elle en était encore à se convaincre que déjà sa main droite avait plongé au fond du sac pour y chercher la flasque et la gauche commencé à dévisser le bouchon. Un instant plus tard, l'alcool lui brûlait la langue et lui tapissait la gorge de sa pulsation brûlante. Aussitôt, une sensation de bien-être se répandit dans ses entrailles, elle sentit ses épaules retomber et son corps se détendre. Très vite, elle en avala une deuxième gorgée puis une troisième avant de parvenir à se contrôler, à reboucher la flasque et à fourrer plusieurs tablettes de chewing-gum dans sa bouche.

« Alors c'est ici que tu te caches. »

Tuvesson se retourna brusquement vers Klippan qui se tenait sur le pas de la porte-fenêtre. « Bon Dieu, ce que tu m'as fait peur ! » Elle referma son sac et se leva : « Je viens de parler à Högsell. Apparemment, les Danois insistent pour reprendre l'enquête et conduire une nouvelle procédure. Mais je n'ai pas dit mon dernier mot.

– Ça va s'arranger, affirma Klippan en refermant la porte du balcon derrière lui pour atténuer le bruit dans l'appartement de Milwokh. Tu vas bien, Astrid ?

– Non. » Tuvesson soupira et secoua la tête. « Comment veux-tu que j'aille bien après une journée comme aujourd'hui ? » Elle s'essuya

les yeux. « Toutes ces victimes innocentes, et Molander qui… Non, je ne vais pas bien du tout, et puisque tu ne me le demandes pas, oui, j'ai bu, juste un peu, pour me remettre les idées en place. Et toi, ça va ?

– Je ne sais pas. » Klippan haussa les épaules. « Ce que je sais, c'est que tu n'es pas la seule à avoir besoin de digérer tout cela. »

Sans un mot, Tuvesson ouvrit son sac pour y reprendre la flasque et la tendit à Klippan, qui dévissa le bouchon et but plusieurs longues gorgées.

« Quand tu m'as appelé, reprit-il après un moment de silence, je n'ai rien compris. J'entendais ce que tu disais. Mais je ne le comprenais pas. Les mots glissaient sur moi comme s'ils n'avaient aucun sens. » Il prit une nouvelle gorgée et rendit la flasque à Tuvesson. « Ce n'est qu'en voyant Gertrud couchée au fond de cette cave que j'ai accepté d'admettre la vérité. » Il secoua la tête et lutta contre les larmes. « On a travaillé ensemble pendant dix-huit ans, lui et moi. Dix-huit années pendant lesquelles on a tout partagé. Enfin c'était ce que je croyais. Je ne sais pas ce qu'il en est pour toi, mais moi, je ne le voyais pas seulement comme un collègue, mais aussi comme un ami. Peut-être pas mon plus proche ami. Mais quand même, quelqu'un sur qui… » Il se tut et secoua la tête, incapable de terminer sa phrase.

Tuvesson le prit dans ses bras au moment où le chef de la brigade d'intervention ouvrait la porte du balcon.

« Nous avons pratiquement terminé. »

Tuvesson et Klippan le suivirent dans la cuisine peinte en noir, traversèrent le salon noir et continuèrent jusqu'à la chambre à coucher où le lit avait été posé sur chant contre le mur et où ses deux collègues étaient en train de percer un trou assez grand pour leur permettre de pénétrer dans la pièce secrète pour évacuer leur collègue.

Tuvesson passa la première, immédiatement suivie par Klippan, et ensemble ils découvrirent Lilja allongée sur le dos dans un lit, les bras le long du corps. « Irene… Comment te sens-tu ? » lui demanda Astrid en s'asseyant au bord du matelas, non sans jeter un coup d'œil autour d'elle pour se faire une idée de ce que la policière venait de traverser.

Elle vit l'ordinateur et les dés. Les bandages rouges de sang coagulé autour des mains de son inspectrice, les boîtes de conserve et les raviolis. Et pour finir, le fil électrique disparaissant dans un trou dans le mur.

« Dites-moi que vous l'avez arrêté, dit Lilja. Dites-moi que j'avais raison. Que vous êtes intervenus à temps et qu'il n'a pas eu le temps de tuer quelqu'un d'autre.

– Tu avais raison, répondit Tuvesson en avalant péniblement sa salive. Tu avais entièrement raison. N'est-ce pas, Klippan, qu'elle avait raison ?

– Absolument, acquiesça Klippan.

– C'est fini, Irene. Fabian l'a arrêté, dit Tuvesson. Il n'a pas pu venir avec nous, mais il m'a dit de te dire que c'était grâce à toi et que sans ta contribution, il y aurait eu beaucoup plus de victimes. »

Lilja se taisait, comme si elle avait besoin d'un peu de temps pour comprendre le sens de ce que Tuvesson venait de dire.

« Nous avons autre chose à t'apprendre », poursuivit Tuvesson, cherchant des yeux l'aide de Klippan.

# 84

*Hounds of Love* de Kate Bush était à son avis le meilleur album jamais composé. En tout cas il était largement en tête de sa top liste, suivi de près par *Abbey Road*, *Computer World*, *Nevermind*, *Hunky Dory* et quelques autres.

Le chef-d'œuvre épique d'un peu moins de cinq minutes intitulé « Running Up That Hill » était à ses yeux l'une des meilleures chansons du monde. Chaque fois qu'il entendait l'interprète susurrer les paroles : « *Tell me, we both matter, don't we ?* » d'une voix aussi fragile qu'une aile de papillon, il avait les larmes aux yeux. Sans qu'il puisse dire pourquoi, ces mots lui allaient droit au cœur.

Pourtant ce ne fut pas ce morceau-là que Fabian choisit, mais l'avant-dernier de l'album, « Hello Earth », qui était le préféré de Sonja. Il monta le volume et entendit un grand éclat de rire venant de la cuisine où elle était en train de préparer un dîner léger.

« Tu veux un petit verre de vin ? » proposa-t-elle, une bouteille de rouge à la main.

Il acquiesça et elle retourna chercher des verres. Elle avait eu cent fois raison de présenter cette performance à la Maison de la culture Dunker. Après que le public avait quitté la salle et que le personnel avait pu descendre la boîte et l'ouvrir, c'était une nouvelle Sonja qui en était sortie et était venue le rejoindre.

Disparus, son mal-être et cette noirceur qui obscurcissaient son âme. Envolées, sa distance et sa froideur. À ce moment, il émanait d'elle une force qui lui rappela la Sonja qu'il avait connue à leurs débuts. Avant les enfants, quand il n'y avait qu'elle et lui. Quand l'avenir était devant eux et que tout était encore possible.

Il la rejoignit devant l'îlot de la cuisine, dans son fauteuil roulant. Elle remplit leurs deux verres, il leva le sien vers elle. Elle trinqua et

but une gorgée. Puis reposa son verre et se pencha pour l'embrasser. Tout doucement, en veillant à ne pas toucher ses blessures.

Il eut mal quand même, mais c'était sans importance. Leur alliance était tout ce qui comptait. La tendresse entre eux était toujours présente, prouvant que si un jour ils avaient douté de leur couple, désormais ils pouvaient à nouveau croire à sa longévité.

Malheureusement, les effets de l'anesthésie qu'il avait subie avant son opération à l'hôpital central de Copenhague commençaient à disparaître et sa plaie à la cuisse lui faisait à nouveau mal. Mais ce n'était rien comparé à ce que son corps avait dû supporter la veille. Heureusement, aucun organe vital n'avait été touché et le médecin avait accédé à sa demande de ne pas rester en observation et d'être emmené de toute urgence à la Maison de la culture de Helsingborg.

Enfin, maintenant il était de retour chez lui, avec sa femme, et il n'y avait aucun endroit au monde où il avait plus envie d'être. Bien qu'ils aient tous les deux énormément de choses à se raconter et autant de questions à se poser, les dernières heures s'étaient écoulées presque en silence. Ils avaient tout le temps et, pour le moment, les questions, les réponses et les explications étaient un ballast inutile qu'ils avaient préféré jeter par-dessus bord.

« Papa… »

Fabian se retourna. Matilda le regardait depuis le seuil de la cuisine. « Salut, Matilda », dit-il en souriant, bien que sourire lui fasse un mal de chien.

Il eut l'impression de voir sa petite fille pour la première fois depuis des semaines. C'était Matilda qui était là, sa Matilda. Elle semblait choquée et son regard était plein d'inquiétude, mais c'était bien son regard. Le sien, et pas celui d'une autre jeune fille qu'il ne reconnaissait pas.

« Papa, qu'est-ce qui t'est arrivé ? » Elle se précipita vers lui. « Qu'est-ce qu'il t'a fait ? Tu es… tu es tout cassé.

– Je te raconterai. Promis. Mais pas maintenant. Maintenant, j'ai juste envie de faire un bon dîner et de profiter du bonheur d'être là, avec vous. D'accord ? »

Matilda hocha la tête, se pencha et le serra dans ses bras aussi doucement que possible. Il répondit à son étreinte et Sonja vint les enlacer tous les deux. Il ne manquait que Theodor.

# Épilogue

## 28 juin-1er juillet 2012

Le bilan officiel des victimes de l'attentat de Tivoli, établi plus tard dans la soirée, fut de onze morts et cinq blessés. Pendant de nombreuses années, il resterait la pire attaque terroriste que le Danemark ait connue. L'absence de collaboration entre la police danoise et la police suédoise serait longtemps un sujet de conversation dans les deux royaumes.

Sur les six personnes empoisonnées à la ricine, seul le petit garçon survécut. Et ce, grâce à ses parents. Surtout à sa mère, qui insista pour le conduire au service des urgences de Malmö parce qu'elle ne le trouvait pas dans son état normal. Les cinq autres moururent moins de quarante-huit heures plus tard, après de fortes douleurs abdominales.

Lors de la conférence de presse qui suivit immédiatement les événements, Kim Sleizner expliqua aux journalistes comment son collègue Jan Hesk et la police de Copenhague avaient, sous ses ordres, montré une réactivité et une efficacité dont peu de pays pouvaient se prévaloir. À l'entendre, il ne faisait aucun doute que sans leurs efforts, le serial killer suédois serait toujours en liberté.

Au cours de son intervention de presque deux heures en direct à la télévision danoise, il ne cita pas une seule fois le nom de Fabian Risk. Il ne mentionna à aucun moment le rôle qu'il avait joué dans cette affaire. Il le cita comme « un autre Suédois aux côtés de Milwokh » qui, lors de l'arrestation, avait été touché par une balle de sommation après un refus d'obtempérer. Plus tard, Jan Hesk avait tout de même pu préciser que le Suédois en question s'était révélé être un policier et que, au vu des circonstances, il allait bien.

L'endroit où se tiendrait le procès de Pontus Milwokh restait incertain. Les preuves scientifiques et technologiques contre lui étaient suffisamment probantes et indiscutables pour que sa condamnation à un enfermement à perpétuité ne fasse aucun doute.

En ce qui concernait Ingvar Molander, un important travail était en cours pour rassembler les preuves de ses crimes. Un grand nombre de témoins allaient être entendus lors d'une enquête préliminaire, entre autres Conny Öhman et Fabian Risk lui-même. La prison à vie était également une issue hautement probable en ce qui le concernait, malgré le peu de chances que le principal témoin à charge, Gertrud Molander, soit en état de comparaître. Déclarée morte dans un premier temps, elle était désormais soignée en soins intensifs à l'hôpital de Helsingborg où l'on estimait, avec toutes les réserves possibles, qu'avec le temps, elle pourrait peut-être se remettre entièrement.

On ne pouvait malheureusement pas en dire autant de la main de Lilja. Après un grand nombre d'opérations compliquées, les chirurgiens n'étaient parvenus à rendre leur mobilité qu'à son pouce, son index et son majeur. L'immobilisation définitive de son annulaire et de son petit doigt resterait à jamais un souvenir de cette affaire invraisemblable.

Quelques jours après la performance de Sonja, le monde artistique en parlait déjà au-delà des frontières suédoises et de nombreux musées, galeries et manifestations culturelles l'invitèrent à la réitérer.

Elle leur répondit que *The Hanging Box* était désormais un chapitre clos. L'installation l'avait transformée, elle avait fait d'elle une personne plus entière et plus forte, mais il était exclu qu'elle retourne s'allonger dans ce coffre suspendu.

Le premier week-end après les événements, Fabian, Sonja et Matilda retrouvèrent Jadwiga Komorovski à la prison de Helsingborg pour apporter leur soutien à Theodor avant le procès qui devait reprendre la semaine suivante. Mais le lundi, à leur grande surprise, ils furent informés que l'audience était à nouveau repoussée. Cette fois, pour un motif inconnu.

# Remerciements

Je pensais que ce livre serait facile à écrire. En admettant qu'une telle chose soit possible. Je pensais que tout ce que j'avais à faire, c'était de continuer à raconter l'histoire que j'avais commencée dans *X raisons de mourir* et y apporter un dénouement. Mais à mesure que le livre gagnait de plus nombreux lecteurs dans le monde et que leurs attentes allaient croissant, j'ai craint de ne pas être à la hauteur de la tâche. À vrai dire, malgré la notoriété et les éloges que m'ont valus les six premiers volumes de la série « Fabian Risk », je n'arrivais pas à me départir de l'inquiétude qui me guettait au coin de chaque page.

C'est pour ça que nous, les auteurs, avons besoin d'avoir toute une équipe autour de nous. Des gens qui croient en nous, nous encouragent et nous insufflent sans cesse une énergie nouvelle. Des gens capables de nous donner un coup de pied au c… au besoin, et qui sont là pour nous rappeler que nous faisons le plus beau métier du monde. Des proches qui nous donnent la force de retrouver chaque jour le plaisir d'écrire.

Mi, tu fais partie de ces personnes-là. Merci de me supporter et de me laisser être aussi odieux que je peux l'être parfois quand je réfléchis à un problème lié à mes histoires. Merci à toi d'avoir bien voulu lire, faire des commentaires et te mettre en colère quand je ne suivais pas tes conseils à la lettre. Merci de te souvenir de chaque chapitre écrit et de repérer quand je me répète. Je crois que personne au monde ne connaît comme toi la vie de Fabian Risk.

À part peut-être toi, Andreas, mon éditeur. Cinq livres sont nés à ce jour de notre collaboration et je pense que tu es aussi à l'aise que moi dans l'univers de Fabian Risk. Pour ça, je te remercie.

Tor, de l'agence Salomonsson, est un autre capitaine de vaisseau sur lequel je sais pouvoir toujours compter. Malgré mes caprices et

mon obstination à vouloir suivre ma propre route, qui n'est pas toujours la meilleure, secondé par Julia et Marie, tu barres ce bateau d'une main infaillible. Merci de tenir bon.

Je m'incline devant Adam et toute l'équipe des éditions Bonnier qui publient mes livres. Vous avez accompli un travail prodigieux. Je me suis senti merveilleusement bien accompagné dès le premier jour, et cinq ans plus tard ; chaque fois que je me rends à Stockholm, les bureaux de Sveavägen sont pour moi comme une deuxième maison. Merci, merci, merci.

Reidar Jönsson, nous nous sommes rencontrés il y a une éternité, du temps où nous travaillions ensemble sur divers scénarios de films. Je suis très heureux que tu aies bien voulu me faire profiter de ton expérience de marin. Merci d'avoir répondu à mes questions et d'avoir bien voulu relire et corriger certains passages de ce livre.

Nils, quand je pense au nombre de couvertures de livres que tu crées chaque année, je ne comprends pas comment tu parviens à te surpasser à chaque fois. Un grand merci à toi de ne jamais laisser aucun détail échapper à ton regard d'aigle.

Filippa & Kasper, merci pour votre soutien, vos questions et votre engagement.

Noomi et Sander, vous êtes encore trop petits, mais vous avez déjà compris que papa écrit des choses affreuses. Merci d'être là et de venir tous les jours, en rentrant de l'école, me faire un câlin dans mon bureau.

Enfin, je voudrais dire un grand merci à mes éditeurs, un peu partout dans le monde. J'ai rencontré certains d'entre vous au fil de mes voyages et j'espère avoir bientôt l'occasion de rencontrer les autres. Au cas où j'oublierais, le jour où cela arrivera, je vous le dis maintenant. Vous êtes fantastiques ! Merci pour tout le travail que vous consacrez à mes livres pour qu'ils soient lus dans des pays dans lesquels je n'aurais même pas osé rêver d'être publié.

Michael Rønning sirota une petite gorgée de son eau minérale, dans laquelle les glaçons avaient fondu depuis longtemps et où les pépins de citron flottaient tels de petits noyaux d'olive. Il en était déjà à son deuxième verre et, bien qu'il ait très chaud sous le soleil de ce début de soirée, il se retenait de trop boire, pour ne pas être obligé d'aller aux toilettes et risquer de la rater.

Outre le fait qu'il se trouvait à une faible distance à pied de l'hôtel de police de Copenhague, choisir le café Diamanten comme lieu de rencontre était une drôle d'idée. Surtout pour ce genre de rendez-vous. Avec sa terrasse au bord du canal de Gammel Strand, l'établissement manquait de discrétion. Sans compter qu'il y avait tellement de monde qu'il leur serait impossible de se parler sans que leurs voisins entendent ce qu'ils avaient à se dire.

En admettant qu'elle daigne se pointer, évidemment. Ils étaient supposés se retrouver il y a plus d'une heure déjà, et pour l'instant, il ne l'avait pas aperçue. Pourtant, il n'avait pas bougé de sa chaise et il avait surveillé la moindre allée et venue.

C'est vrai qu'elle n'était pas la personne la plus ponctuelle qu'il connaisse. Chez elle, une demi-heure de retard était plus la règle que l'exception et, à l'époque où ils se voyaient régulièrement, il avait souvent été obligé de lui faire croire que le film, le concert ou l'événement auquel ils étaient convenus de se rendre commençait une heure plus tôt que l'horaire réel, ce qui avait assez bien fonctionné une ou deux fois, avant qu'elle se rende compte de la supercherie.

Cela faisait plusieurs mois qu'ils ne s'étaient pas croisés, et aujourd'hui, il ne s'agissait pas d'une séance de cinéma. Leur rendez-vous avait un motif très différent. Il s'était d'ailleurs sérieusement demandé s'il allait s'y rendre et n'avait accepté que parce que c'était elle – et elle n'était même pas là.

Il commençait à se demander s'il lui était arrivé quelque chose, ou si son mépris total pour les horaires s'était encore aggravé. Quoi qu'il en soit, il n'aimait pas ça du tout. Surtout qu'il n'avait aucun numéro pour la joindre.

Michael attira l'attention du serveur et lui fit signe d'apporter la note. Vu le nombre de clients dont il s'occupait, il mettrait sans doute un certain temps avant de le faire.

Il était surprenant de voir à quelle vitesse la vie reprenait son cours, alors qu'il n'y avait que quelques heures que Pontus Milwokh avait fait un carnage au parc de Tivoli. Bien sûr, les gens montraient leur solidarité en postant le drapeau danois sur leur photo de profil Facebook et la nouvelle continuerait sans doute à faire couler de l'encre dans le monde entier pendant un certain temps. Mais ici, dans ce café, malgré les quelques sirènes de police qu'on entendait de temps en temps et le fait que les rues soient bloquées à quelques pâtés de maisons de là, tout était semblable à la normale.

Le serveur lui apporta la note plus vite que prévu, mais disparut avant que Michael ait eu le temps de trouver la bonne carte de crédit. Quand il leva le nez de son portefeuille, une femme était venue s'asseoir sur la chaise libre face à lui. Il l'avait déjà remarquée à quelques tables de la sienne, assise en compagnie de deux hommes d'origine étrangère.

« Salut Michael, dit-elle en lui tendant la main par-dessus la table. Contente de te revoir. »

Dunja Hougaard, celle qu'il attendait depuis une heure. Il aurait reconnu sa voix entre mille. Avec ses cheveux courts platine, ses grandes boucles d'oreilles et ses lèvres rouge carmin, elle était méconnaissable. Mais ce n'était pas ce qui l'avait empêché de la reconnaître.

« Pareil, dit-il en lui prenant la main. Tu ne peux pas savoir comme tu m'as manqué. »

Ce n'était pas non plus son corps musclé, son short en jean et ses grosses bottines.

« Toi aussi, tu m'as manqué. »

C'étaient ses yeux, son regard qui avaient changé.

« Je resterais bien là à te tenir la main, poursuivit-elle, mais je propose qu'on remette ça à une autre fois. Nous n'avons pas beaucoup de temps.

– Ce n'est pas moi qui ai traîné. » Il lui remit le portable de Sleizner et son code PIN inscrit sur un Post-it. À son tour, elle les fit subrepticement passer à l'un des hommes assis avec elle tout à l'heure et qui venait de frôler leur table.

« Je devais m'assurer que tu n'avais pas été suivi. »

Il hocha la tête et jeta un coup d'œil aux deux hommes qui étaient déjà en train de démonter le téléphone et de le connecter à un ordinateur.

« Merci, dit-elle après que l'un d'eux lui eut fait signe de la tête et eut levé trois doigts devant lui – fini dans trois minutes.

– De rien, mentit-il. Quand est-ce qu'on se voit ? Tu sais que tu as toujours été mon hétéro préférée.

– Et toi, le petit homo de mon cœur. » Elle sourit, puis rit un peu, mais ne répondit pas à sa question.

Mais la réponse qu'il cherchait, il la connaissait déjà.

Parce qu'il n'y en avait pas.

Parce que c'était peut-être la dernière fois qu'ils se voyaient.

Parce que en face de lui était assise une femme qui n'avait plus rien à perdre.

DU MÊME AUTEUR

*Aux éditions Albin Michel*

HORD CADRE, 2014
LA NEUVIÈME TOMBE, 2015
MOINS 18°, 2016
X RAISONS DE MOURIR, 2023

Retrouvez toute l'actualité des éditions Albin Michel
sur notre site albin-michel.fr
et suivez-nous sur les réseaux sociaux !
Instagram : editionsalbinmichel
Facebook : Éditions Albin Michel
Twitter : AlbinMichel

# Table des matières

Titre

Copyright

Ce qu'il s'est passé avant

Troisième partie - 24-27 juin 2012

- Chapitre 1
- Chapitre 2
- Chapitre 3
- Chapitre 4
- Chapitre 5
- Chapitre 6
- Chapitre 7
- Chapitre 8
- Chapitre 9
- Chapitre 10
- Chapitre 11
- Chapitre 12
- Chapitre 13
- Chapitre 14
- Chapitre 15
- Chapitre 16
- Chapitre 17
- Chapitre 18
- Chapitre 19
- Chapitre 20
- Chapitre 21
- Chapitre 22

Chapitre 23
Chapitre 24
Chapitre 25
Chapitre 26
Chapitre 27
Chapitre 28
Chapitre 29
Chapitre 30
Chapitre 31
Chapitre 32
Chapitre 33
Chapitre 34
Chapitre 35
Quatrième partie - 27-28 juin 2012
Chapitre 36
Chapitre 37
Chapitre 38
Chapitre 39
Chapitre 40
Chapitre 41
Chapitre 42
Chapitre 43
Chapitre 44
Chapitre 45
Chapitre 46
Chapitre 47
Chapitre 48
Chapitre 49
Chapitre 50
Chapitre 51
Chapitre 52
Chapitre 53
Chapitre 54
Chapitre 55
Chapitre 56

Chapitre 57
Chapitre 58
Chapitre 59
Chapitre 60
Chapitre 61
Chapitre 62
Chapitre 63
Chapitre 64
Chapitre 65
Chapitre 66
Chapitre 67
Chapitre 68
Chapitre 69
Chapitre 70
Chapitre 71
Chapitre 72
Chapitre 73
Chapitre 74
Chapitre 75
Chapitre 76
Chapitre 77
Chapitre 78
Chapitre 79
Chapitre 80
Chapitre 81
Chapitre 82
Chapitre 83
Chapitre 84
Épilogue
Remerciements